



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

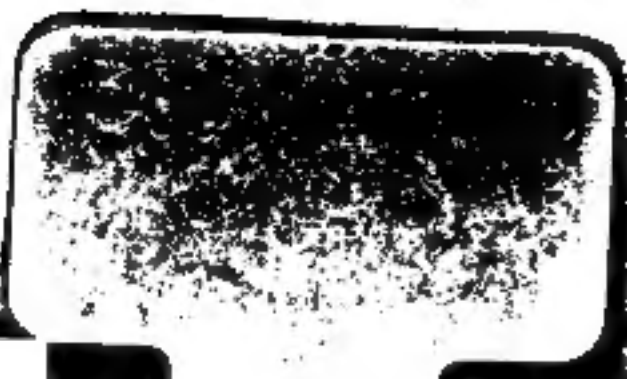
En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



9. FLOURNOIS

1<sup>ST</sup> was 1683

Vet. Fr. II B. 1255





Patience W. H. C.  
Oct. the 22<sup>nd</sup>

P. W.



10

P.B.



LES  
ENTRETIENS  
DES  
VOYAGEURS  
SUR  
LA MER.

---

A COLOGNE,

---

Chez PIERRE MARTEAU, & se  
vend à LONDRES, chez FRANÇOIS &  
PAUL VAILLANT, Libraires dans le  
Strand où l'on trouve un assortiment  
général de toute sorte de Musique.

M D C C I V.







A MESSIEURS  
 LES COMMIS  
 DE SA MAJESTE  
 POUR LA VISITE  
 DES  
 LIVRES DEFENDUS

MESSIEURS,

*Ce n'est pas une chose rare de vous voir confisquer des Livres , mettre en prison ceux qui en font venir , & vous porter aux dernieres rigueurs contre ceux qui en sont chargez : Mais c'en est une , qui jusques à present n'a pas été vüe , & qui ne le sera peut-être pas dans l'avenir , qu'un Auteur que vous avez marqué en encre rouge , dont vous avez mal-traité les Ouvrages , vous ose pourtant offrir le dernier de ses Livres , quoy qu'il y ait une espece d'inhumanité de vous les*

A 3

presen-

présenter, puis que c'est en quelque façon les livrer aux flammes : comme on faisoit les enfans qui étoient offerts à Moloch, qui tout innocens qu'ils étoient, ne laissoient pas d'être exposez au feu pour expier les crimes de leurs Peres.

Il est vray que si d'un côté vous travaillez à leur destruction, vous travaillez d'un autre à les faire vivre & à leur donner une estime qu'ils ne s'atireroient pas, si vôtre haine & vôtre animosité contr'eux ne les rendoit remarquables, & ne donnoit aux esprits une legitime curiosité, pour juger si c'est avec justice que ces pauvres Livres sont les objets de vôtre aversion. C'est assurément une œuvre merveilleuse de la Providence, que croyant abattre vous bâtissez : Vous êtes les Ministres des Jesuites pour supprimer plusieurs bons Livres, & Dieu vous a choisis malgré vous pour être ses Ministres afin de leur donner un nom & une reputation qu'ils n'auroient pas, ou qu'ils n'auroient qu'en partie si vos oppositions ne les faisoient paroître. Il leur arrive à peu près comme aux saints Martyrs, dont le zele, la pieté & la constance n'auroient jamais fait de bruit dans le monde sans leurs persecuteurs, qui par la dureté des tourmens qu'ils leur ont fait souffrir leur ont fourni les occasions de faire briller les grands dons dont Dieu les avoit favorisez.

Certes cette conduite de la Providence Divine n'est pas moins merveilleuse que d'avoir donné aux serpens les plus venimeux, des antidotes souverains contre leur morsures, & aux poisons les plus mortels des remedes contre leur malignité. Plus vous vous obstinez à empêcher que les bons Livres n'entrent dans le Royaume, plus dis-je vous vous montrez severes sur ce point-là, plus vous

vous donnez de goût aux François de les voir, d'en faire venir, quelque danger qu'il y ait & quoy qu'il en coûte, & de les lire avec avidité; Car tel est le naturel de l'homme qui dedaigne ce qu'on luy permet, & qui court après ce qu'on lui defend, & entre tous les hommes les François sont ceux qui desirent le plus fortement ce qu'on leur a interdit, & qui malgré les défenses, tâchent par toutes sortes de moyens de se satisfaire.

Je ne nie pas que v<sup>re</sup> Charge en general ne s'étende sur tous les livres qui pourroient préjudicier à la Doctrine Catholique, aux bonnes mœurs ou à l'Etat, en favorisant les heresies, les vices, ou les ennemis de la France: Mais, Messieurs, si vous avez un peu de conscience vous avouerez de bonne foy, qu'on vous a recommandé plus fortement la suppression & la sévérité contre les livres qui découvrent les monopoles des Jesuites & les ruses du Clergé, que contre les livres simplement libertins, & qui ne font que corrompre les bonnes mœurs. Non seulement vous avez suivi ce conseil, mais on vous a vû suspendre v<sup>re</sup> rigueur contre des livres veritablement méchans, pour la faire tomber sur ceux que les Jesuites, ou leurs créatures seules, appelloient de méchans livres, parce qu'ils dévoiloient leurs fourberies & leurs impuretez.

Vous avez fait, Messieurs, comme Ponce Pilate qui relâcha le Brigand Barrabas qui meritoit la mort au milieu des tourmens, & fit mourir Jesus Christ le Juste & l'innocent par excellence (je ne me servirois pas de cette allegorie si je ne parlois à des Catholiques, grands partisans de ces sortes de figures de Rhetorique) ainsi dis-je vous avez relâché les méchans livres, vous avez

*été des aveugles volontaires pour ne point voir les dommages qu'ils pourroient apporter, & vous avez déployé votre fureur contre ceux en qui il n'y avoit rien à redire, sinon qu'ils reprennent ouvertement & courageusement les crimes des Scribes & des Pharisiens de ce siècle.*

*Si j'étois de l'humeur de nos adversaires, qui se servent de toutes sortes de voyes pour pousser leur animosité aussi loin qu'elle se peut étendre, j'amplifierois cette allegorie en disant, que nos averses parties ont suivi l'exemple de ces Juifs furieux qui crioient à Pilate Ote, ôte, crucifie, si tu laisses aller ce prisonnier tu n'es point ami de Cesar: Car on a crié de même à vos oreilles d'ôter de dessus la terre nos livres, à qui l'on a imputé, qu'ils perdoient le respect envers la Majesté du Roy tres-Christien, & qu'ils contenoient des faussetés & des calomnies atroces; on vous a dit que si vous ne les condamnerez vous n'aviez point ses intérêts à cœur, & que vous en répondriez un jour devant son Trône: cette menace vous a effrayez, & vous avez par un pur mouvement de Politique & contre vos consciences, condamné ceux dont vos ames reconnoissoient intérieurement l'innocence. Vous me direz ici qu'il n'y a aucun rapport entre nos livres, où se decouvrent plusieurs défauts, & Jesus Christ qui étoit le Saint des Saints & le Parfait des Parfaits, je l'avoue ingénûment: mais la conformité de votre procédure avec celle de Pilate, & celle des Jesuites avec celle des Scribes & des Pharisiens est si grande, qu'il seroit bien difficile d'en trouver une plus aprochante dans toutes les Histoires saintes & profanes.*

*Selon la coutume de ceux qui dédient des livres,*



je devrois ici faire l'éloge de vos vertus, & élever jusques au Ciel la maniere dont vous vous acquittez de vos Charges; Mais, Messieurs, de bonne foy je ne vous connois point, cela est cause que je ne diray rien de vos vertus, crainte de vous attribuer des qualitez que bien loin d'avoir vous ne connoissez seulement pas, ce qui seroit en quelque façon, vous rendre ridicules. En outre, Messieurs, vous pouvez reconnoître à ma maniere d'écrire que mon genie n'est point du tout flatteur, & que mon naturel me porte à dire à chacun ses veritez selon que je les connois: comme donc vous êtes en mon endroit des Mecenas assez particuliers, souffrez que je vous dédie un Ouvrage assez extraordinaire, accompagné aussi d'une Epitre dédicatoire assez rare, en vous faisant toucher au doigt vôtres prévarications.

En effet, Messieurs, vous ne pouvez pas nier qu'on ne vous ait ordonné de faire toute la diligence possible pour vous informer où vous pourriez trouver des livres qui font toucher au doigt l'injustice & la perfidie jointes avec le danger qu'il y a de persecuter les Huguenots, & qu'ayant trouvé quelques-uns de ces livres on ne vous ait ordonné d'user de toutes sortes de rigueurs contre ceux qui en auroient été trouvez chargez. Vous ne pouvez pas nier, dis-je, que ceux qui vous ont ordonné de telles choses n'aient une espece de confusion des livres qui soutiennent le droit des Réformez, & qui étalent une bonne partie des ruses indignes & des stratagemes honteux dont on se sert pour anéantir leur Religion. Si la procédure de Messieurs du Clergé étoit juste ils n'auroient pas de dépit contre ceux qui la mettent en évidence, ils ne feroient pas condamner leurs li-

A 5

vres,

vres, ils n'en défendroient pas la lecture, & ils ne feroient point de mauvais traitemens à ceux chez qui on en trouveroit. Mais parce que les livres qui ont paru depuis quelques mois, ont découvert bien des mysteres qui ne font gueres d'honneur à divers Catholiques, on a trouvé qu'il étoit bien plus court de les supprimer que de les traiter de faux & de menteurs.

Je diray bien plus, Messieurs, vous ne sauriez donner aucune raison valable pourquoy vous condamnez nos livres. Mais comment en donneriez vous, puis qu'on n'en peut donner aucune touchant les vexations inouïes & les perfidies dont on use contre les Réformez, en cela je vous excuse. Pourquoi épargneriez vous des livres qui sont une chose morte, puis que ceux qui vous mettent en campagne n'épargnent pas les Temples qui sont plus précieux que les livres, ni les fideles qui sont plus précieux que les Temples: les grandes injustices des Grands font mépriser les petits excès des petits. Nous sommes accablés de tant de maux & de si cruels, que nous ne prenons pas garde à ceux que vous nous faites.

Si l'on pouvoit ajouter foy à vos paroles, vous passeriez dans nos esprits pour être très-zelés, tant pour l'Eglise Catholique que pour le bien de la France. Par malheur pour l'Eglise Catholique vous ne luy faites pas beaucoup d'honneur de supprimer les livres qui mettent ses maximes au jour, car vous ne les pouvez pas tous brûler en France dans un même feu, vous n'en tenez pas les Auteurs en votre puissance, & quand cela seroit que vous les auriez tous faits mourir & que vous auriez brûlé leurs Ouvrages, d'autres Ecrivains s'éleveroient en plus grand nombre & plus

habi-

*babiles que les premiers, qui étalloient à la vûe du Soleil toutes les malignitez & les ruses des grands avversaires de la Religion. Mais comment pourriez-vous passer pour zelex, puis que le zele veritable est toujours uniforme & ne se dément jamais, que l'on n'est pas zelé en certaines choses plutôt que dans d'autres, & en de certains temps & dans de certaines saisons, ce qui est le propre plutôt de l'hypocrisie que d'un veritable zele.*

*Vous ne sçauriez nier que vous n'ayez eu de l'indulgence pour quantité de méchants livres qui courent aujourd'hui par le Royaume, & que vous ne sçassiez qu'ils étoient méchants, & que vous étiez obligés de vous servir de votre autorité contre eux. Pourquoi avez-vous été froids & lâches à faire perquisition des livres libertins & impies, & pourquoi avez-vous été ardens à rechercher les livres dont tout le crime étoit de découvrir les injustes procédures du Clergé? Les premiers que vous avez supportez n'avoient rien que de dangereux & de criminel, votre devoir & ce zele que vous voulez aujourd'hui faire valoir dans le monde, vous obligeoit au moins à vous en enquerir, à les enlever, à ôter aux hommes ces malheureuses occasions de pecher & d'offenser Dieu dont la gloire vous devoit animer, vous avez donc été lâches là où vous deviez être prompts, & vigilans où vous deviez estre paresseux, vous avez été des emportez & des violens là où vous n'eussiez sçu témoigner trop de moderation & de prudence.*

*La raison d'une conduite si contraire à votre devoir, la voici. C'est que l'honneur des Jesuites vous a été plus cher que la gloire de Dieu,*

que leurs recommandations ont eu plus de pouvoir sur vos esprits que les commandemens du Tout-puissant, & par conséquent vous avez mieux aimé vous opposer à des traitez qui, selon les calomnies des Jesuites, parloient peu respectueusement du Roy, qu'à des livres par lesquels la Majesté de Dieu a été directement offensée & outragée, il me semble pourtant qu'un interest réel & essentiel de Dieu, vous devoit toucher encore plus qu'un interest imaginaire du Roy. Certes, Messieurs, dites tout ce qu'il vous plaira, toutes les eaux de l'Océan ne suffiroient pas pour vous laver de cette tache.

Où votre Eglise est ce que nous la soutenons être, à sçavoir la fausse Eglise, ou bien elle doit condamner vos manieres d'agir: Vous luy voulez ôter les livres des Huguenots pour la purger de toutes les Hérésies, & vous luy laissez les livres des Athées, des profanes & des libertins, pour en faire une école d'Athéisme & de dissolution. Je vous prens par vos propres raisonnemens, vous dites qu'un des plus surs moyens pour détruire les Hérésies, c'est d'exterminer les livres des Heretiques, par la même raison, il faut pour arrêter les semences de l'Athéisme brûler les livres des Athées, & en faire une soigneuse recherche, si vous ne le faites pas, & que vous n'ayez de l'emportement que contre les livres Heretiques, vous êtes d'étranges Catholiques qui souffrez plus volontiers les Athées que les Heretiques, supposé & non capocé, que nous soyons des Heretiques. Voilà certes un bel honneur que vous faites à votre Eglise que vous décrivez & détruisez plus par ce moyen que vous ne l'avancez.

Il ne faut pas que vos Partisans viennent dire  
pour

*pour vous excuser, que vous faites des poursuites contre les livres qui offensent la Divinité & les bonnes mœurs, il est vray que s'il vous en tombe quelqu'un entre les mains vous le supprimez : Mais on ne voit pas que vous vous mettiez en peine de rechercher ceux qui peuvent vendre ou acheter ces sortes de livres. On ne voit personne qui soit en peine à Paris pour avoir chez soy le livre de Spinoza, la Critique du Pere Simon ou quelque autre livre encore plus abominable. Mais d'avoir la Politique du Clergé, les Derniers Efforts de l'Innocence affligée, ou les Lettres Sinceres d'un Gentilhomme François. Voilà le crime des crimes, malheur à celui chez qui se trouvera quelqu'un de ces livres, quoy que pourtant ils ne contiennent rien qui puisse fournir le moindre prétexte de se plaindre aux ennemis des Réformez.*

*Si l'on en croit la voix publique, Messieurs, on vous reprochera que vous n'avez pas ignoré que divers particuliers avoient chez eux la Critique du Pere Simon, Spinoza, ou quelque autre livre qui n'est pas moins réprouvé, que vous connoissez ces particuliers par leurs noms & par leurs surnoms, cependant vous ne leur avez rien dit, vous les avez tolerez contre vôtres devoirs. Au contraire on ne peut pas dire que vous ayez usé d'aucune grace envers les livres qui montrent les injustices qu'on fait aux Réformez. Justifiez vous là-dessus si vous le pouvez, desavouez les faits les plus clairs & les plus manifestes, il n'y a qu'une impudence de cette nature qui puisse mettre vôtres honneur à couvert, encore ne vous sauvera-t-elle pas si le peuple ne continuë à vouloir être vôtres duppe & celle des Jesuites.*



Tout ce que vous apportez donc de votre zèle prétendu en faveur de votre Mere Sainte Eglise, n'est qu'un sac mouillé dont vous vous couvrez contre la pluie : Voyons maintenant si vous avez meilleure raison de faire parade de votre zèle pour le bien & l'utilité de la France. Qui considérera de près votre employ & vos occupations, verra que vous jettez insensiblement, les fondemens d'une Inquisition, & que ce qu'on commence par les livres on le pourra finir par les personnes, car vous mettez la planche pour d'autres. Partout où l'Inquisition est établie, la recherche des livres en général, la censure, la défense avec les peines de ceux qui en portent, est de la Jurisdiction des Inquisiteurs hors à Venise, où par politique, on a établi des Juges pour prendre ces sortes de connoissances.

Vous voyez par là Messieurs, que vous ne pouvez pas vous vanter d'être fort zelés pour la France votre patrie, puis que vous lui voulez imposer un joug qu'il ne sera pas en vostre pouvoir de lui ôter quand il vous plaira. Ce que vous faites à présent semble être peu de chose, mais Dieu veuille que de cette étincelle on n'en voye pas quelque jour sortir un grand embrasement, vous êtes des Inquisiteurs de livres, c'est un titre que vous ne pouvez pas nier, vous estes, dis-je, des inquisiteurs de livres sur qui vous deployez toute votre rage, sans en pouvoir être des Juges compétens.

Sçavez-vous bien, Messieurs, que ce n'est pas peu de chose d'absoudre ou de condamner un livre, & qu'il y faut penser aussi mûrement que quand il s'agit de sçavoir si un accusé est coupable ou innocent, vous c'oyez parce que vous ne faites  
incurir

mourir personne , & que vous ne faites point repandre de sang , être hors de blâme. Mais sachez que si par vous & par votre moyen la vérité vient à être outragée , Dieu n'en tirera pas une vengeance moins éclatante , que celle qu'il tire des meurtriers & des mauvais Juges. Songez bien sérieusement à ceci , si les livres que vous condamnez , & que vous confisquez avec les dernières rigueurs sont bons , il faut que vous soyez des méchants ou des bêtes , pour condamner ce qui est juste ou pour ne le pas connoître. Or , Messieurs , s'il y avoit quelque méchanceté dans ces livres vous n'auriez pas manqué de la faire paroître pour justifier votre jugement & vos procédures , ce que vous n'avez pourtant pas fait , quoy que vous eussiez bien désiré le pouvoir faire , de-là on peut inferer ce que vous êtes , je ne veux pas m'expliquer mieux.

Je ne puis pourtant me taire de ce que ceux qui vous ont donné la commission de faire enquête des livres defendus , vous connoissoient déjà bien , & ne se sont pas trompez dans le choix qu'ils ont fait de vous. Pour vous parler plus clairement , vous êtes les executeurs de la volonté des Jesuites , qui ont fait intervenir l'autorité du Roy pour vous obliger de faire ce que vous faites. On sçait qu'ils vous mandent quels livres il vous faut rechercher , vous faites la fonction de Prevôts & d'Archers en leur endroit , comme ils font celle de Juges au vôtre. En suite ils vous font être les bourreaux non sanglans , des meilleurs livres , que vous enlevez de la vûe & de la presence des hommes , sans ce que vous faites sentir à tous ceux à qui appartiennent les livres quand vous les avez une fois saisis , qui ressentent les effets de  
de

*de vos rigueurs d'une telle maniere , qu'ils ont sujet de s'en souvenir long-temps , & vous leur faites connoître qu'ils vous ont été recommandez de bonne part.*

*Si vous témoignez vòtre charité d'une si étrange maniere à ceux que vous trouvez saisis de livres défendus , que ne feriez-vous point aux Auteurs si vous les teniez , & s'ils avoient à comparoître devant vòtre Tribunal ? Pour mon particulier , Dieu me fasse la grace de ne vous connoître pas mieux que je ne vous connois , & de ne tomber jamais sous vòtre Jurisdiction , car je vous crois d'une humeur assez liberale pour vouloir vous revancher de l'Epître Dedicatoire que je vous adresse , & me la payer en la monnoye dont les Jesuites payent ceux qu'ils n'aiment point.*

*Je n'abuseray pas , Messieurs , de vòtre patience par une plus longue lecture , dans l'esperance que j'ay d'estre mieux instruit de vos procedures , & de vous faire connoître en même-temps à tout l'Univers : car il est raisonnable que puis que vòtre pouvoir s'étend en partie sur les livres , les livres aussi vous fassent connoître , & publient vòtre nom par toute la terre. Comme celui d'Herode s'est rendu celebre en faisant mourir plusieurs enfans innocens , de même le vòtre fera du bruit dans les siecles à venir , quand on sçaura que vous avez été les tyrans des bons livres. Je voudrois bien pouvoir finir ma lettre , comme on les finit ordinairement toutes , mais je vous assure que j'ay toutes les repugnances imaginables de me dire , vòtre tres-humble & tres-obéissant serviteur , car je ne suis pas d'humeur à me dire , ni à prendre la qualité de valet des valets des Jesuites , encore si c'étoit au sens du*  
*Pape ,*

*Pape, qui quand il se dit le Serviteur des Serviteurs, ne laisse pas de trancher du Roy des Rois, il y auroit dequoy se consoler. Comment donc finiray je ma lettre? ce sera en vous souhaitant autant de probité, de bonne foy, de vertu & de piété, que ceux qui vous mettent en campagne ont de mauvaise foy, de vice, d'impiété & de perfidie.*

### Avertissement

Ce livre a esté imprimé pour la première fois en 1683.





L E S  
E N T R E T I E N S  
D E S  
V O Y A G E U R S  
S U R L A M E R.

**U**N Ancien étant interrogé de quelle chose il se repentoit en sa vie : *D'aucune*, répondit-il, *sinon d'être allé par Mer en un lieu où je pouvois aller par terre* : Voilà une parole digne de la ridicule vanité d'un Philosophe Payen.

Je croi que ce bon Personnage s'étoit bien ennuyé en la compagnie avec laquelle il se trouvoit quand il fit ce voyage, de plus je suis persuadé que c'étoit un Philosophe Epicurien, c'est à dire, qu'il aimoit la vie & la bonne chere, qui sont deux choses dont on n'est pas fort assuré sur la Mer. Peut-être que s'il eut eu le même bonheur que moi, il auroit bien changé de sentimens, & qu'il n'auroit jamais voulu voyager autrement, dans l'esperance d'en jouir encore une fois en sa  
vie



vie ; Je m'y suis trouvé en une si bonne compagnie , que je conte pour rien la mauvaise chere que j'y ay faite, & le retardement de plusieurs jours que l'opiniâtreté des vents nous a causé.

Je m'étois rendu de Paris à Rotterdam , esperant d'y trouver quelque Bâtiment qui fit voile au Sond. J'appris là que si je voulois aller à Amsterdam, j'y trouverois un Vaisseau qui partiroit dans trois jours, & qui avoit été loué expressement par des Personnes de qualité , la plupart Françoises de Nation , pour les porter à Hambourg. Je suivis ce conseil , je partis de Rotterdam & m'en trouvay bien , j'arrivay le jour suivant à Amsterdam , on me fit parler au Maître du Navire , qui consentit à me recevoir , pourveu que j'eusse l'agrément de ceux qui avoient fait le marché avec luy. Je crus qu'en leur faisant civilité ils voudroient bien me souffrir, & je me disposois à leur rendre visite , quand j'en vis venir quelques uns vers le Port qui faisoient transporter des coffres dans le Vaisseau : Je m'approchois d'eux pour leur faire mon compliment, mais j'en fus empêché par la joye que j'eus de reconnoître le plus apparent d'entre eux , qui étoit un Capitaine François de grand merite que j'avois connu autrefois. Nous nous caressâmes, nous nous embrassâmes en veritables amis , & comme je luy eus dit que je voulois m'embarquer sur le même Vaisseau, il m'en témoigna de la joye & me donna parole du consentement de tous les autres : le jour même je fis porter mes hardes dans le Vaisseau

seau pour partir le lendemain. Le jour venu je me rendis au Port à l'heure précise ; & j'y trouvay toute la compagnie qui s'y étoit rendue ; J'en-fus reçu avec plus de civilité que je n'espérois , & nous n'interrompîmes nos complimens que pour nous mettre sur les Chaloupes qui nous devoient porter dans nôtre Bâtiment.

Avant toutes choses, je croy que mon Lecteur me sçaura bon gré, si je luy fais une succinte description des personnes qui étoient dans le Vaisseau. Je commenceray par les Dames, il y en avoit premièrement une qui paroissoit âgée de cinquante ans, & qui malgré ce nombre d'années portoit sur son visage les agréables restes d'une excellente beauté : on peut dire que si l'âge avoit effacé quelquesuns de ses charmes, il avoit servi en même temps à rendre son esprit accompli en toutes les belles connoissances, on l'appelloit Madame de Brosses. Elle avoit auprès d'elle une nièce, nommée Mademoiselle de Sainte Phale, qui étoit une personne accomplie tant pour l'esprit que pour le corps, & si la fortune luy avoit été aussi favorable que la Nature, elle auroit été une des heureuses Demoiselles du Monde. Outre ces deux Dames, nous avions encore deux Demoiselles de Hambourg, qui pour la beauté & la bonne grace seondoient fort bien Mademoiselle de Sainte Phale. Elles s'exprimoient assez bien en François pour des Allemandes, & faisoient voir un brillant d'esprit dans leur entretien qu'on ne trouve gueres dans celles de cette Nation. Elles avoient demeuré quelque temps en Hollande.

lande pour rendre visite à une tante, & leur pere même qui les aimoit extrêmement les étoit venu querir pour les ramener. Pour Mademoiselle de Sainte Phale, j'en parleray plus amplement, quand je réciteray son Histoire.

La Compagnie des hommes estoit composée d'un jeune Seigneur de Danne-marc, nommé le Baron de R. C. gentilhomme de grand merite & de grande naissance, qui revenoit de ses Voyages & qui, pour avoir vu Mademoiselle de Sainte Phale de trop près, aimoit mieux s'en retourner par mer avec elle, que de faire le chemin par terre sans la voir; La Compagnie dis-je étoit composée de ce Baron, d'un Gentilhomme de Suede, d'un Gentilhomme de France, d'un Capitaine François qui alloit chercher de l'employ dans les Pais du Nort, & d'un Capitaine Allemand qui avoit été envoyé à la Haye par un Prince de l'Empire, pour y negocier des affaires d'importance. Le Pere des deux Hambourgeoises, qui étoit un Marchand fort riche, dont le nom m'est échappé, en estoit aussi, mais quant à ses filles je me souviens fort bien que l'ainée avoit nom Leonora & l'autre Sophie. Outre ceux là, il y avoit encore trois personnes dans notre vaisseau dont on ne put jamais bien sçavoir la profession, nous jugeâmes pourtant que deux étoient des Jesuites déguisez, dont l'un se faisoit nommer Monsieur Simon, & l'autre Monsieur Joli. Le troisième étoit un inconnu, François de nation, qui se faisoit appeler Monsieur de B. V. que nous primes pour un Ministre, qui ne vouloit pas se faire connoître.

Jamais.

Jamais entre tant de personnes de Religion & de Nations différentes, on n'a vû dans les commencemens un si bon accord : Il est vray que nos deux prétendus Jesuites vers la fin ne voulurent plus avoir de part dans nos conversations. Au reste tout le monde avoit de l'esprit , étoit de belle humeur , & ne parloit que de rire , & d'inventer des divertissemens. J'excepte les personnes de service qui étoient dans le vaisseau , & dont il n'est pas nécessaire de faire mention.

Quand nous fûmes tous embarquez chacun aborda les personnes qui luy plûrent le plus , pour moy je me tins auprès de nos Dames Françoises , les deux belles Hambourgeoises étoient avec elles , le Baron Danois , les deux Gentilshommes François & Suedois voulurent être de la compagnie. Le Capitaine Allemand , avec le Marchand de Hambourg se promenerent sur le tillac pour parler des nouvelles du temps , & les trois Hommes de lettres s'entretinrent ensemble du flux & reflux de la Mer & de la Navigation.

Il faut que je vous avouë ma foiblesse ( dit Mademoiselle de Sainte Phale ) je ne puis résister à l'envie que j'ay de demander à chacun sa Religion ; j'ay toujours oui dire qu'en Hollande il y en a une si grande diversité , qu'on ne sçauroit guere se trouver en compagnie sans y voir des personnes d'une croiance diverse , & je ne doute point que dans ce vaisseau nous ne nous rencontrions de cinq ou six sentimens quant à la Foy. Pour moy ( ajoûta-t-elle ) je me declare, je suis de la Religion Réformée , & Madame de Brosse, ce Gentilhomme

me & le Capitaine François en font aussi profession. Je crois que vous êtes des nôtres (dit-elle en me regardant) de sorte que si notre Religion étoit aussi forte en nombre dans le monde, à proportion comme elle est dans ce vaisseau, nos affaires n'iroient pas si mal qu'elles vont. Pour moy je suis Protestant en plusieurs manieres (dit le Baron) car je le suis de Religion & de condition. Je n'entens pas (répondit Mademoiselle de Sainte Phale) ce que vous dites Protestant de condition. Je vous le vay expliquer (luy dit le Baron à l'oreille) je vous proteste que je ne scaurdis vivre loin de vous. Et moy aussi, je suis Protestante de plus d'une maniere, car je vous proteste que je ne fais aucun cas des cajoleries de vos semblables. Les Hambourgeoises étoient Lutheriennes, leur Pere & le Capitaine Allemand & le Gentilhomme Suedois professoient la même Religion. Nos trois Hommes de lettres furent un peu surpris quand on leur vint faire cette question. Monsieur de B. V. se détermina le premier en disant, quand il s'agit de faire une confession de cette nature, il ne faut avoir ni crainte des hommes, ni politique du monde, c'est pourquoy je vous dis sans dissimuler, que je suis Réformé, ou comme on parle en France, Huguenot. A peine eut-il achevé ce mot, que les deux Messieurs qui étoient avec luy le regarderent avec étonnement; mais ils se remirent à l'instant. En Espagne où l'Inquisition exerce son empire avec hauteur (dit Monsieur Simon,) elle n'a pourtant rien à voir sur les vaisseaux, quand ils ont fait voile, & quoy

quoy ( continua-t-il ) fait-on en Hollande , où l'on est si jaloux de sa liberté , & où le Nom de l'Inquisition est tant en horreur , ce qui ne se fait pas en Espagne ? c'est en verité ce qui est surprenant , toutefois afin qu'on ne nous fasse pas nôtre procès comme à des muets , je diray , pour mon compagnon & pour moy , que nous sommes Catholiques Romains. On s'adressa en suite à deux passagers qui se trouverent être Juifs , le Maître du Navire étoit Anabaptiste , le Pilote Armenien , deux des Matelots étoient Sociniens , les autres avec les Valets & les Femmes de Chambre, étoient Réformez , Lutheriens , ou Catholiques. De sorte qu'il se trouva sept Religions différentes dans un Vaisseau assez petit.

C'est une terrible chose ( dit là-dessus Monsieur Simon ) que de tant de personnes, il n'y en aura de sauvées que celles qui sont dans la véritable Eglise, qui est l'Eglise Catholique Apostolique & Romaine , qui ne peut errer ni cesser d'être, car elle subsistera jusques à la fin des siècles. Sans mentir vôtre Eglise est comme ces grands Matamores d'Espagne, qui pour n'avoir personne qui veuille prêcher leurs louanges, les prêchent eux-mêmes ( dit le Gentilhomme François. ) Et je vous laisse à penser, dit Monsieur de B. V. si cette Eglise qui dit hautement, qu'elle ne se veut point soumettre à l'autorité des Saintes Ecritures, & qui veut juger souverainement des controverses, même de celles où elle est intéressée, je vous laisse à penser, di-je, si elle peut être la vraie Eglise , hors de la quelle il n'y a point de salut.

Je vois bien ( repondit Monsieur Simon )  
en

en riant , que nous aurons des affaires dans ce Vaisseau ; hé bien patience nous sommes entre vos mains. Vous êtes aussi assurez ( dit Madame de Broses ) que vous sçauriez l'être en lieu du monde ; Mais si quelqu'un des nôtres étoit embarqué sur un Vaisseau dont les Jesuites fussent les Maîtres , il n'y auroit peut-être pas de seureté pour luy. Je voudrois bien que vous me disiez ( sans luy donner le loisir de répondre ) pourquoi vous autres qui professez la Religion Romaine , vous appelez Catholiques ? Car il me semble que vous n'entendez pas bien la signification de ce mot , ou que vous en abusez extrêmement. Ce que vous dites-là ( dit le Capitaine François ) est tres-juste , car je trouve que le nom de Chrétiens , nous distingue bien mieux des Infidèles , que celui de Catholiques. Ce ne feroit-pas assez ( répliqua Monsieur Simon ) car il faut un nom qui nous distingue non seulement d'avec les Infidèles , mais aussi d'avec les Heretiques qui usurpent ce nom de Chrétiens , & c'est ce que fait le nom de Catholique , qui marque en celui qui le possède , une croyance conforme à celle de l'Eglise Catholique , qui ne peut errer.

Cette frivole distinction que vous apportez ne vous justifie pas , dit Monsieur de B. V. Si nous considérons la premiere origine de ce mot de Chatholique , nous trouverons que les Apôtres en mettant cet Article au Symbole qu'ils ont fait , *Je crois l'Eglise Catholique* , ont voulu seulement montrer que l'Eglise du Seigneur ne pouvoit pas être renfermée en une seule Nation , mais qu'elle devoit être

B

répan-

répandue par toutes les Nations de la Terre, c'est pourquoi ils se sont servis de ce mot de Catholique qui veut dire Universelle. La raison sur quoi je me fonde, est claire & manifeste. Quelques Apôtres doutoient si la Parole de Dieu, & les Mysteres de l'Evangile devoient être annoncez aux Gentils, & à la verité nul d'entr'eux n'en avoit reçu aucun commandement particulier jusques à S. Paul. Mais après que l'Esprit de Dieu leur eut enseigné ce qu'ils devoient faire, ils resolurent entre eux qu'on ne feroit plus de distinction entre les peuples qui embrasseroient le Christianisme, que les Juifs en recevant l'Evangile n'auroient pas des prérogatives plus grandes que les Gentils, & qu'ils composeroient un même corps mystique, sçavoir l'Eglise du Seigneur qui seroit nommée Catholique, c'est à dire Universelle. Admirez ici avec moy, l'erreur dans laquelle ceux de Rome sont tombez. Premièrement ils ont interpreté le mot de Catholique comme s'il vouloit dire *Orthodoxe*, puis ils ont ajouté le mot de *Romaine*, car ils se nomment Catholiques Romains, pour en tirer cette conclusion defectueuse & absurde, que la vraye Orthodoxie ne se trouve que dans l'Eglise Romaine. Qui a jamais oui une contradiction semblable? Le mot d'Eglise Catholique represente une Eglise répandue en tous les lieux du monde où l'Evangile a été prêché, & où il s'est trouvé des ames qui ont crû en Jesus Christ, & le mot Romaine, la restraint à la seule Ville de Rome, ou à son territoire. Certainement il n'y a aucun esprit bien sensé qui puisse croire  
que



que quand les Apôtres firent mention de l'Eglise Catholique, ils crussent qu'on y ajouteroit le mot de Romaine; & Messieurs de Rome ont voulu faire voir qu'ils étoient plus habiles gens que les Apôtres, en supplant à une chose à laquelle ils n'avoient pas bien pensé.

Monsieur Simon, voyant que ce discours plaisoit à la Compagnie, fit voir qu'il étoit un Homme qui entendoit le monde. Il répondit donc d'un air gai: Messieurs les Héretiques, quand vous êtes en des lieux où vous ne craignez rien, vous avez vos railleries dont vous ne sçauriez vous corriger, mais patience; Monsieur de B. V. assure que le mot de Catholique ne veut dire que l'Universalité, & moy je soutiens qu'il signifie l'Universalité & l'Orthodoxie. Ne voit-on pas dans l'Histoire des Conciles que le sentiment le plus sain & le plus juste étoit le sentiment du plus grand nombre? & qu'on fait toujours une opposition des Catholiques aux Héretiques? C'est ce qui fait voir que ni vous ni tous les Ministres de votre Religion, n'avez pas compris ce mot de Catholique. Hé que veut dire ceci, Messieurs les Réformez, vous n'êtes qu'une petite poignée de gens, & vous osez pourtant dire que vous êtes l'Eglise Universelle? Certes ce que vous dites-là est plus capable d'exciter de la pitié que du courroux.

Il me semble pourtant, répondit Monsieur de B. V. que votre ame est plus susceptible de colère que de pitié. Vous mettez les Conciles en avant, cet exemple ne vous sert de rien. Car tous les vrais Conciles se sont, non seulement conformez à la Doctrine du Concile de Jerusa-

lem qui a été le premier Concile, mais encore en la maniere de proceder, qui fut de se tenir à la pluralité des voix sur un sentiment, & partant pour désigner la pluralité, on se servoit du nom de Catholique, & on appelloit le sentiment qui étoit condamné, du nom d'Herésie, & ceux qui ne vouloient pas se soumettre à la détermination du Concile, du nom d'Heretiques. Mais il ne s'ensuit pas pour cela que le nom de Catholique en sa propre signification veuille représenter la pureté dans la Doctrine. Car il y a eu des Conciles, selon le sentiment même de Messieurs de Rome, où l'Herésie a trouvé un plus grand nombre de partisans que la vérité, & où par consequent l'Orthodoxie ne se rencontroit qu'avec le petit nombre. Nous sçavons tous qu'au Concile d'Arimini il y avoit six cens Evêques Ariens ou environ, & seulement vingt-cinq Orthodoxes. Si vous appelez ces vingt-cinq du nom de Catholiques, vous vous écartez de la vraie signification de ce mot qui désigne l'Universalité, ou du moins la pluralité; & si vous appelez du nom de Catholiques les six cens Ariens, parce qu'ils étoient en plus grand nombre, vous contredisez à l'interpretation que vous faites du nom de Catholiques.

Quant à ce que vous dites, que nous ne sommes qu'une poignée de gens, je l'avoue, mais c'est seulement aux yeux des hommes; car cela n'empêche pas que l'Eglise du Seigneur ne puisse s'étendre jusques aux Pais les plus éloignez, & sur les Nations les plus barbares. Mais pour votre Eglise Romaine que vous voulez qui soit tout à la fois & Universelle & visible,

ble, je trouve qu'elle n'est reconnue qu'en une bonne partie de l'Europe; car combien de peuples Chrétiens y a-t-il qui ne veulent reconnoître ni le Pape, ni les Traditions Romaines? Sans parler de ceux qui sont en Europe qui sont en tres-grand nombre, combien de Chrétiens y a-t-il en Orient? de Grecs, de Costes, de Georgiens, d'Armeniens? Et au Midi tout ce vaste Empire des Abyssins? Mais quand même toutes ces Nations voudroient se soumettre au peuple Romain, combien de Mahometans & d'idolâtres qui ne se soucient point du Pape, & même ne le connoissent point? En vérité l'Eglise Romaine est autant éloignée d'être l'Eglise Universelle, que les Cieux le sont de la Terre.

Dites-moy, je vous prie, comment vous prétendez que votre Eglise soit l'Eglise Universelle, dit Monsieur Simon? Pour bien entendre ce que je veux dire, répondit Monfr. de B. V. il faut sçavoir que le but des Saints Apôtres n'a jamais été de croire, ou de vouloir insinuer que toutes les Nations du monde devroient quelque jour embrasser l'Evangile: Mais seulement quelques particuliers d'entre les Nations, dont Dieu touche les cœurs, si bien qu'ils embrassent les promesses annoncées dans l'Evangile, & c'est en ce sens qu'elle est appelée Universelle. C'est ce qui nous est magnifiquement représenté au chapitre 7. de l'Apocalypse, où S. Jean s'exprime en ces termes. *Après ces choses je regarday, & voici une grande multitude que nul ne sçauroit nombrer, de toutes Nations & Tribus & Langues & Peuples, qui se tenoient devant le Trône, & en la*

*presence de l'Agneau, vêtus de longues robes blanches, & qui avoient des palmes en leurs mains, & elles criaient à haute voix LE SALUT EST DE NOTRE DIEU, QUI EST ASSIS SUR LE TRÔNE, ET DE L'AGNEAU.*

Nous sommes les membres de cette Eglise Universelle, parce que nous croyons à la même parole qu'ils ont crû: Veritablement cette Eglise est invisible aux yeux des hommes, qui ne peuvent pas sçavoir ce qui se passe dans les cœurs des autres: mais encore qu'une chose soit invisible, cela n'empêche pas son existence. Voilà pourquoy nous disons, je croy l'Eglise Universelle. Car quant aux Eglises Particulieres qu'on voit sur la terre, ce sont des moyens dont Dieu se sert pour former son Eglise Universelle, & il n'est pas attaché à ces Eglises, ni il ne leur a pas fait la promesse de les faire durer jusques à la fin du monde. Nous voyons qu'il les arrache d'un lieu, qu'il les plante dans un autre, qu'il expose les unes à la persecution & au ravage des ennemis de la verité, & qu'il delivre les autres glorieusement. C'est ce qui arrivera jusques à la fin du monde que le nombre des Elûs sera rendu complet.

Vous avez une coutume, Messieurs de Rome, pour déclarer que vous professiez la Religion Romaine, de dire, je suis Catholique. Si vous disiez, je suis de l'Eglise Catholique, vous parleriez plus correctement, mais quand vous dites, je suis de la Religion Catholique, ou je suis Catholique, vous ne sçavez ce que vous dites. Car vôtre Religion ne peut pas être appelée Catholique ou Universelle,

selle, comme je l'ay prouvé, ainsi vous ne pouvez pas dire je suis de la Religion Universelle. Dire aussi je suis Catholique, qu'est autant dire que je suis Universel, est une chose qui n'est pas suportable, à moins qu'on ne change la signification de ce mot, pour lui en donner une autre, ce qui est ridicule.

Je trouve (dit le Gentilhomme François) que nos Rois de France, qui ont pris le nom de Tres-Chrétiens, ont été mieux conseillés que les Rois d'Espagne, qui ont pris celui de Tres-Catholiques. Car le premier titre semble regarder uniquement la gloire de Jesus Christ, & la devotion qu'on a envers luy; au lieu que le mot de Catholique désigne seulement, selon l'usage des Papistes, une devotion particuliere pour le Siege Romain, c'est à dire qu'en se nommant Catholique au sens de Rome, on fait une profession ouverte d'un honnête esclavage. Il y a une autre raison (dit le Baron) que vous ne savez pas, les Rois d'Espagne comme aspirans à la Monarchie Universelle se font nommer Tres-Catholiques, toutefois pour couvrir leur jeu ils sont bien-aïses qu'on interprete ce mot de Catholique par dire qu'ils sont les tres-humbles serviteurs du Pape.

Chacun sourit à ce discours. Mais on rit tout-à-fait à ce que dit le Capitaine Allemand. Pour moy si j'étois femme, & que je fusse de la Religion Romaine, je ne voudrois jamais souffrir qu'on me nommât Catholique, ou Universelle, car les malicieux présupposeroient que je ferois des faveurs à tout le monde, ou que j'en recevrois, & je ne voudrois

être qu'à mon mari , ou tout au plus à quelque ami. Les Dames furent les premières à rire de cette bouffonnerie, qui fournit encore une occasion de parler à Monsieur de B. V.

Cependant Monsieur Simon & Monsieur Joly étoient assis en un coin , qui ne témoignent pas tout le mécontentement qu'ils recevoient de notre conversation. Egayez-vous, Messieurs les Huguenots, dit Monsieur Simon , avec un souris forcé , pendant que vous êtes sur mer , & ne vous avisez pas d'aller porter votre belle humeur en Espagne , ou en Italie , ni même à Paris. Je vois bien que quand je défendrois l'Eglise Catholique par les meilleures raisons du monde , je n'avancerois rien , tant vous êtes endurcis dans votre malice. Vous a-t-on contredit en quelque chose ? (dit Madame de Broffes) n'avez-vous pas parlé autant qu'il vous a plu ? ne vous a-t-on pas écouté avec attention ? au reste vous ne devez pas être fâchez si l'on vous répond modestement.

Vrayement (dit Monsieur de B. V.) si Monsieur Simon est fâché de ce qu'on a dit , il le feroit bien plus de ce qui me reste à dire. Dites, dites, ce que vous avez sur le cœur, dit Monsieur Simon, vous faites autant de mal à le penser. Puis que vous le voulez bien , reprit le premier, je le feray. J'ay tort, ajouta-t-il , de dire que les Papistes ne peuvent pas se nommer Catholiques, ni appeller leur Religion la Religion Catholique. Elle l'est & tres-Catholique. Il est vray , que ce n'est pas à cause que toutes les Nations du monde la reconnoissent pour la vraie Religion, mais  
parce

parce qu'elle est composée des Religions de toutes les Nations , & qu'à cet égard c'est une Religion Universelle ; Quelques-uns de ses Dogmes & de ses Ceremonies sont tirées des Juifs , elle en a qui sont tirées des anciens Heretiques , d'autres sont tirées des Payens , & puis , pour ne dégoûter pas les esprits , on a plâtré ce phantôme composé de diverses matieres , d'une teinture de Christianisme. Ce n'est pas assez de vous avancer ces choses je vous les va prouver.

Je vois bien selon le debut que vous faites, dit Monsieur Simon , que vous voulez me pousser à bout , mais souffrez que je m'éloigne & vous direz ce qu'il vous plaira. Non , Monsieur (répondit Monsieur de B. V.) plutôt que de dire des veritez qui vous offensent j'aime mieux me taire ; & nous parlerons d'autre chose. Il est bien difficile (dit le Gentilhomme Suedois) étant sur un Vaisseau avec des personnes de diverses Religions , de ne point entrer dans la controverse , quand ce ne seroit que pour se desennuyer. Ha ! s'il ne tient qu'à vous occuper (dit Mademoiselle de Sainte Phale) je vous proposeray un sujet ample & riche qui consiste en nôtre misere , & en celle de nos pauvres Eglises Réformées. J'ay acheté , répondit le Baron , quelques livres qui en parlent assez , sçavoir la Politique du Clergé & les Lettres Sinceres , après ce que ces livres en disent , je ne crois pas qu'on puisse rien y ajouter de nouveau. Comment feroit-il possible (répondit Mademoiselle de Sainte Phale) que ces livres eussent tout dit, veu qu'on a commis depuis qu'ils ont paru ,

de nouvelles inhumanitez, & qu'on a inventé de nouveaux stratagemes pour nous achever de ruiner, s'il est possible ?

Toutes choses ont leur temps, ma nièce (dit Madame de Brosse) considerez qu'il est tard, & que nous aurons du temps pour nous entretenir. Je vous le promets (dit le Maître du Navire) car le vent vient de changer, ce qui nous pourroit arrêter quelques jours au Vlie. On apporta en même tems le souper, qu'on servit sur deux tables, puis après avoir soupé le sommeil nous saisissant, chacun se donna le bon soir & alla se reposer. Je ne sçay pas si les autres dormirent, mais je peux dire que je reposay aussi tranquillement, qu'un homme que la fortune respecteroit, au lieu que je ne sçay que trop par une longue experience que c'est une cruelle.

Le lendemain je fus me promener sur le tillac à la pointe du jour, j'y trouvay presque tous les hommes, dont les uns se promenoient comme moi & les autres lisoient. Je m'approchay de Monsieur Joly, qui quoy qu'il ne dit pas grand chose, paroissoit pourtant n'avoir pas moins d'esprit que son compagnon : Il lisoit un livre assez commun maintenant, c'est le livre de Monsieur l'Abbé Maimbourg. Est-il possible (luy dis-je) que vous ajoutiez foy à ce livre ? Vous ne l'aimez pas (répondit-il en souriant) parce qu'il découvre admirablement l'esprit du Calvinisme, & qu'il fait voir que la rebellion marche toujours d'un même front avec l'Herésie. Monsieur Maimbourg est bien-heureux (repartis-je) d'avoir osé écrire non seulement des

impôstu-



impostures manifestes, mais des absurditez; & de trouver des personnes qui reçoivent avec veneration toutce qu'il dit, & qui en un besoin, feroient son Apologie & celle de son livre? Ce n'est pas le tout, il faut en venir aux preuves, repliqua-t-il. Ouy, luy dis-je, & prenant son livre, j'allois luy faire voir des faussetez que j'y avois remarquées.

Nous ne parlions pas si bas, que le Capitaine & le Gentilhomme François qui étoient assez près de nous, ne nous entendissent; ils voulurent avoir part à nôtre entretien, Monsieur Simon, & le Marchand de Hambourg. vinrent aussi avec le même dessein. Il me semble (dit Monsieur Simon) que vous parlez de Monsieur Maimbourg & de son Histoire? Ouy, continuai je, & j'ajoutéray à ce que j'ay dit qu'il n'est guere honorable à un homme de son âge, d'avoir écrit une Histoire dont on luy peut reprocher la fausseté tant qu'il vivra, & qui ternira sa memoire à jamais.

Cela ne doit pas vous surprendre (dit le Gentilhomme) croyez vous, puis que le Pere Maimbourg n'a pas fait scrupule de toucher certaines choses qui fâchent extremement la Cour Romaine, qu'il doive respecter les Huguenots, grands ennemis de la Société, & les siens en particulier? Tenez pour certain, que tant qu'il vivra il écrira contre nous, & que tant qu'il écrira ce ne seront que des impostures. Tout doucement (dit Monsieur Simon) vous êtes un peu prompts, Messieurs les Huguenots. Et vous autres Jesuites (repartit-il promptement) vous êtes des atrabilai-

res en qui il ne faut gueres se fier. Monsieur Simon fut si surpris de ce compliment brusque, que nous le remarquâmes tous, mais le Capitaine qui étoit un homme plus posé, rompit l'aigreur de l'un & de l'autre en prenant la parole.

Il est constant (dit-il) que le Pere Maimbourg n'a composé son Histoire du Calvinisme, que dans la seule veüe de détruire la bonne opinion que tout le monde pourroit avoir de la fidelité des Huguenots envers leur Souverain, & particulièrement pour les rendre odieux au Roy même. Pour cet effet il a fallu décrier & leur Religion, & les actions de leurs Ancêtres dans l'esprit de Sa Majesté, & de peur qu'elle ne jettât les yeux sur des Auteurs qui racontent assez fidellement les choses (comme sont Messieurs de Thou & Mezeray, qui ont plutôt écrit en gens d'honneur & de conscience, qu'au gré de la Cour & des Jesuites) ni sur de certaines choses que d'autres Historiens, même les plus passionnez, avoient écrit, & dont les Jesuites ne croioient pas que S.M. dut avoir connoissance; pour l'éviter, dis-je, ils ont fait composer au P. Maimbourg une Histoire telle qu'ils la vouloient, dont ils ont fourni les memoires, qu'ils ont revüe, corrigée, augmentée, ou retranchée comme ils ont voulu, qui n'est point rebutante par sa longueur, & qui est au contraire assez agréable par son stile. Cette Histoire est passée d'abord entre les mains du Roy, de Monseigneur le Dauphin, de tous les Princes, de toute la Cour, & des Dames même; Et si elle n'a pas obtenu tout le succès

succès qu'on s'étoit proposé , on peut dire qu'elle a fait quelque effet sur les esprits.

Cependant, quoy que ceux qui ont dressé les premiers fondemens de cet ouvrage eussent beaucoup de malignité dans le cœur, il en est arrivé un bien , c'est que nos ennemis même ont découvert les motifs de leur haine contre nous , & qu'ils n'ont pû s'empêcher de déclarer les artifices par lesquels ils tâchent de surprendre l'esprit de sa Majesté. Monsieur Joly vouloit parler, mais le Capitaine ne lui en donna pas le loisir. Il me semble , dit-il , que je devine l'objection que vous me voulez faire , mais attendez , je vous prie , peut-être serez-vous assez en peine pour me répondre.

Toute la raison dont on s'est servi pour porter les Rois de France qui nous ont persecutez à le faire , a été de leur dire que comme il n'y avoit qu'un Dieu sur tout l'Univers, une Loy & un Roy en France, on ne devoit y faire profession aussi que d'une même Foy. Et cette Foy à laquelle les Sujets se doivent conformer , ce doit être sans doute la Foy du Prince. Il seroit à souhaiter qu'il n'y eût qu'une Religion dans tous les Etats du monde , & que cette Religion fut la véritable , mais puis que cela ne se peut , il me semble qu'il vaut bien mieux laisser la religion telle qu'elle est , que de violenter les consciences.

Mais ( dit Monsieur Simon ) qu'estimez-vous qu'un Prince doive plutôt faire, ou se conformer à la croyance de ses sujets, ou bien obliger ses sujets de se conformer à la sienne ? Car vous ne pouvez pas nier que l'union dans

la Foy ne soit un bien si excellent que chacun ne le doive procurer de tout son possible. Il ne faut faire ni l'un ni l'autre , dit le Capitaine , car en matiere de Religion il ne faut point de complaisance humaine , mais il faut se conformer simplement à la parole de Dieu qui est la parole de verité.

Il est tres-veritable , dis-je , que la plupart de ceux qui approchent des Rois les flattent si fortement que la croyance du Prince doit servir de modele à tous les sujets , comme sa volonté leur sert de Loy , qu'ils se laissent vaincre par cette frivole raison. Veritablement les Princes par leur puissance peuvent avoir de plus belles choses que les autres hommes , voilà pourquoy on dit par excellence , la Maison du Prince , le Cheval du Prince , les Armes du Prince , parce que les hommes particuliers quelques riches qu'ils soient , n'oseroient porter leur ambition si haut que d'en avoir de plus belles ni même d'égales. Mais ce n'est pas la même chose de la Foy d'un Prince , qui pour être Prince , n'aura rien de plus excellent que la foy des particuliers. Si l'on dit que la Loy du Prince étant la règle des actions de tous les Sujets , la Foy du Prince doit être aussi la règle de leur croyance : Je réponds qu'il y a bien de la difference ; car un Prince sera plus fortuné pour trouver d'habiles Jurisconsultes , sages & sçavans , pour établir une bonne Loy par leur conseil , qu'il ne sera heureux pour trouver de bons Theologiens sans passion & sans orgueil , pour dresser une bonne croyance selon la parole Dieu. Ce que je dis est si veritable , que nos adverses parties-

parties ne l'oseroient nier.

Je diray plus (dit le Gentilhomme François) c'est que les courtisans qui ont voulu faire valoir cette raison sous les regnes de Henri second, François second, Charles neuvième, & Henri troisième, ne l'ont tirée que des Payens. Car d'où vient que les Empereurs Payens ont été si irrités contre les Chrétiens ? C'est parce qu'ils croyoient que c'étoit une chose indigne & honteuse pour eux, qu'il y eut dans l'étendue de leur Empire, des gens qui osassent avoir une autre croyance & un autre culte que leurs Souverains. Ce qui sembloit être en quelque façon un mépris, comme si les Sujets avoient eu l'ambition de vouloir être plus sages que leurs Princes, & indiquer tacitement qu'ils étoient dans l'erreur. Et il ne faut pas dire que des monstres en violence & en cruauté, se sont laissez séduire par ces raisons affectées, tels que Néron, Domitien, Decius & Maximin, puis que des Empereurs tres-vertueux comme Trajan, Adrien, Antonin le Debonnaire, & Marc-Aurele en ont été vaincus, tant il est vrai que les Princes se laissent entrainer par ce qui flatte leur autorité.

Là-dessus Monsieur de B. V. qui s'étoit levé plus tard que les autres, étant venu joindre enfin la compagnie, & ayant entendu ce qui avoit été dit : Il en faut revenir-là, dit-il, que la Foy du Prince ne peut pas, de nécessité, être la foy du sujet. Car la Foy ne regarde proprement que les choses spirituelles & éternelles, dont Dieu n'a donné la commission aux Princes en aucune façon. Notre  
Seigneur

Seigneur n'a jamais dit aux hommes, *Allez, consultez vos Princes touchant leur Foy, & conformez-vous à ce qu'ils croiront, car nul n'aura la vie éternelle s'il ne croit ce que croit son Prince.* Si, dis-je, Jesus Christ avoit parlé ainsi, les Princes auroient droit de se faire obeïr, ils agiroient au nom & en l'autorité de nôtre Seigneur, & ils pourroient dire alors qu'ils travaillent veritablement au salut des ames. Mais voici ce que dit le Fils de Dieu. *Enquerez-vous diligemment des Ecritures, car par elles vous aurez repos à vos ames.* C'est donc les Saintes Ecritures qu'il faut consulter sur une telle matiere, & non pas les Princes qui peuvent errer & qui errent effectivement.

Ce livre à encore été composé à une autre fin, c'a été pour insinuer au Roy deux choses: L'une que les Huguenots sont des Heretiques, & l'autre que l'Herésie est toujours accompagnée de l'esprit de rebellion. Touchant le premier point, j'en laisse la discution aux Theologiens à qui elle appartient, & pour le second, il est faux en toutes les manieres. Car on peut voir des Heretiques qui sont gens pacifiques & se soumettant aux loix. On voit dans les Provinces Unies plusieurs Religions differentes, mais une tres-bonne union au reste entre les Citoyens, & une fidele obeissance au Magistrat. Au contraire, on voit que ceux qui se vantent d'être de si bons & de si devots Catholiques, sont de grands brouillons, dont je ne veux point apporter d'autres exemples que l'Angleterre. Enfin il faut que je tranche le mot, les Huguenots n'ont jamais été appelez rebelles que par les ennemis du Roy & de l'Etat. Je

Je répondray un autre jour à ce que vous dites maintenant, dit Monsieur Simon. Il ne vous faut pas demander si vous croyez legitimes les moyens dont on se sert contre vos Eglises pour les dissiper, & qui sont marquez à la fin du livre de Monsieur Maimbourg. Mais je vous-drois bien sçavoir si vous ne les croyez pas bien & prudemment inventez, pour venir à bout de vôtre opiniâtreté? Le Capitaine, le Gentilhomme, Monsieur de B. V. & moy nous prîmes tous la parole pour répondre; M. Simon nous voyant tous quatre de bonne-volonté, s'écria:

*Mon Dieu que d'Ennemis,  
Qui aux champs se sont mis,  
Et contre moy s'élèvent.*

Il prononça ces paroles si haut que Madame de Broffes les entendit en sortant de sa chambre, & regardant serieusement Monsieur Simon, elle lui dit:

*Aussi dira l'Eternel au méchant  
Pourquoy vas-tu mes édits tant prêchant  
Et prens ma Loy en ta bouche maligne  
Va que tu as en baine discipline.*

Voilà continua-t-elle, les reproches que Dieu fait à ceux qui se servent de l'Ecriture Sainte mal-à-propos. Cette reprimande si juste troubla un peu Monsieur Simon, mais sa confusion redoubla quand il vit que tout le monde rioit de bon cœur. Mademoiselle de Sainte Phale contribua encore à son étonnement, en disant: Je ne m'étonne pas si en France on parle de retrancher le chant des Pseaumes aux Réformez, car ils font application à leurs ennemis de tout ce que David dit des siens propres.

O bien Messieurs & Mesdames, dit Monsieur

sieur Simon, si vous avez assez ri vous aurez la bonté de me répondre touchant ces moyens. Qu'en dirions-nous (dit le Capitaine) sinon que le venin se trouve en la queue du Scorpion ? mais il me semble que jamias on n'a ouï parler d'aucune chose qui soit plus contre la justice, & contre la bonne conduite. Et alors prenant le livre des mains de Monsieur Joly, il y lût ces mots. *Premierement le Roy a fait agir sa Justice avec beaucoup de fermeté, en faisant abattre les Temples que les Huguenots avoient usurpés depuis plus de soixante ans, & défendant l'exercice de leur Religion Prétendue en une infinité de lieux où il se faisoit contre les Edits même qui les favorisoient le plus.* Il est vray que quatre ou cinq Temples ont été bâtis depuis l'Edit de Nantes ; mais sans usurper aucune chose sur les particuliers ni sur le public, les Réformés ayant été exacts à payer soit la place, soit les matériaux. Mais, dit-on, ils ont été bâtis contre le consentement du Roy. Quoiqu'on n'ait pas besoin du consentement du Roy pour prier Dieu, pour s'instruire en sa parole, ni pour chanter ses louanges, il est pourtant vray, qu'on n'en a jamais bâti un seul sans en avoir eu l'approbation des glorieux Predecesseurs de sa Majesté : Mais parce que ceux qui avoient la charge d'obtenir ces Permissions ne croyoient pas qu'on vint jamais à rompre une parole donnée solennellement, ils ne se sont pas souciez de prendre de plus amples précautions contre la malice de leurs ennemis, qui voyant leur trop grande simplicité en ont fait le profit que chacun voit. Maimbourg appelle cela une *usurpation*.



*pation.* Ha ! que si l'on avoit été aussi soigneux à s'enquerir de ce que le Clergé, & sur tout les Jesuites, possèdent des Domaines du Roy, & de ce qu'ils ont saisi sans permission, la France n'en seroit que mieux, & le Roy que plus riche, au lieu que personne maintenant ne profite de nôtre desolation.

Il semble qu'une paisible subsistance devoit mettre à couvert de la desolation ces pauvres Temples, & que la fidelité inviolable des Réformez devoit être considérée & leur servir de bastion. Il semble même qu'il falloit attendre que les Réformez eussent fait quelque chose qui eut mérité qu'on usât de rigueur envers eux, selon qu'on le pratique d'ordinaire, en n'ôtant jamais les Privileges à une communauté, qu'elle ne s'en soit rendue indigne par quelque grande faute. Mais nos ennemis ont bien vu que d'attendre cela, c'étoit renvoyer l'exécution de leurs desseins aux Calendes Grecques. Les Jesuites qui sont nos ennemis capitaux, n'observent pas tant de ceremonies pour venir à leur but, & pourvu qu'ils ayent la Toute-puissance du Roy à leur commandement, ils se moquent des scrupules.

Toute l'Europe connoit clairement, que ce n'est que par une chicane toute pure qu'on a enlevé les Temples des Réformez, les peuples tout-aveuglez qu'ils sont, & tout-emporz qu'ils sont dans leur aveuglement, ne laissent pas d'appercevoir que jamais on n'auroit mis en avant des raisons si frivoles, si l'on avoit voulu suivre les voyes de la justice. Cependant le Pere Maimbourg a le front d'appeller cela un acte de justice & de fermeté de la  
part

part du Roy. Certainement le Roy ne fut jamais ni le premier Inventeur, ni le premier Auteur d'une telle procedure : si une semblable pensée étoit tombée dans l'esprit de sa Majesté, comme elle est fort prudente, elle auroit considéré de plus près si en pensant rendre service à Dieu elle ne luy faisoit pas une injure. En effet quand les Princes agissent pareux-mêmes, on ne voit pas qu'ils s'emporent contre le bois & contre la pierre, ni contre des bâtimens pour les faire démolir, à moins qu'ils ne craignent que les ennemis de leurs Etats ne s'en emparent, & ne s'en rendent les maîtres ; ou qu'on n'ait commis dans ces lieux quelque grande abomination, ou bien qu'ils n'aient servi d'habitation à quelques criminels de leze-Majesté.

Voici donc la véritable origine de nos maux : C'est la passion des Jesuites, qui regardoient ces lieux comme autant de forts contre leurs erreurs. C'est pourquoy ils n'ont jamais laissé le Roy en repos, qu'il ne les ait fait expliquer. En cela ces bons Peres ont fait comme les chiens, qui ne pouvant mordre le bras qui les a frappez, font tomber toute leur rage sur la pierre qui les a touchez ; de même ces grands Partisans de l'erreur ne pouvant ni entendre ni nuire à la parole de Dieu ; qui leur est odeur de mort à mort, ils s'en prennent aux lieux où elle est prêchée. Non, Messieurs, je vous le dis encore une fois, le Roy n'a jamais fait ces choses de son propre mouvement ; encore qu'il ait ordonné les Edits, & qu'il l'ait fait croyant bien faire. Combien de fois arrive-t-il que pour de bonnes fins on fait :

des

des actions injustes. Toutefois il ne s'en-suit pas que pour donner un nom avantageux aux choses , on les fasse être ce qu'on les nomme.

En verité il faut avouer que la haine a aveuglé le Sieur Maimbourg , d'appeller un acte de justice ce qui n'en est aucunement un , la justice ne va jamais sans la pieté. Et quelle pieté est-ce là ? quel zele pour la gloire de Dieu d'avoir privé tant de milliers d'ames de leurs exercices spirituels, en ruinant les Temples & en interdisant les assemblées publiques des Réformez pour leurs exercices de Religion ? Je n'ignore pas que la réponse de nos ennemis est toute prête, c'est, disent ils, pour éteindre l'heresie , & pour augmenter l'Eglise Catholique. Mais qu'est-il arrivé ? ce qui étoit bien aisé à prévoir ; que les gens de la Religion n'ayant point d'exercice en divers lieux , & ne voulant point aller à la Messe ( pour laquelle il est assez facile de concevoir du mépris , si on considere bien attentivement de quelle façon J. Christ s'exprime dans son Evangile , & de quelle façon il a institué sa Sainte Cene ) ils ont employé les sabbats jours du repos aux promenades , aux jeux , & aux débauches , & les cœurs de quelques-uns se dépoüillant peu à peu de la pieté , se sont accoutumés facilement à la licence & à l'indevotion.

Les Jesuites sont trop rafinez pour ne pas prévoir que cela arriveroit ainsi : mais ils se soucient bien peu que les Impies se multiplient en France , pourvû que le nom & la memoire de la Religion Réformée y soit enlevé.

sevelie. Ces Temples tout chetifs qu'ils étoient leur faisoient peur, il leur sembloit que c'étoit des Citadelles qui les tenoient en bride, & des Fortereses qui arrêtoient l'impetuosit  de leurs courses. Si les Réformez avoient voulu faire de leurs Temples des Br lans ou des maisons de débauche ; jamais ils n'auroient apporté cette froide raison, qu'ils étoient bâtis depuis l'Edit, on les auroit soufferts comme on souffre tous les rendez-vous des libertines & des libertins, qui pourvu qu'ils aient un grain de Catholicon sur la langue, sont regardez comme des gens de bien.

Mais les Jesuites avec toute leur habileté se sont trompez en cet endroit, car ils se sont fondez sur cette fausse maxime, que les hommes ne peuvent pas être sans Religion, & que par consequent si l'on vouloit leur faire embrasser une autre croyance & un autre culte que celui qu'ils avoient reçu de leurs pères, il ne falloit que leur empêcher l'exercice de leur culte ordinaire, & qu'ils embrasseroient le culte qu'on leur propose plûtôt que de manquer de Religion. On voit par mille & mille exemples, qu'il n'est point de ch te si familière aux hommes que celle de l'ind votion, d'où l'on passe facilement dans l'indifférence pour la Religion, & quelquefois dans l'Athéisme, comme on n'en voit que trop d'exemples scandaleux.

Voilà donc certes un bel acte de justice & de fermeté, de reduire les gens à n'avoir point de Religion. Car on ne peut pas forcer l'esprit de l'homme à croire tout ce qu'on luy propose ; & la Religion Romaine avec ces c remo-

remonies superstitieuses rebute plutôt les esprits qui ont de l'intelligence qu'elle ne les attire. N'auroit il pas été plus à propos de laisser aux Reformez leurs Temples & leurs Assemblées ? Car je pose en fait que quelques-uns iront à la Messe seulement par complaisance, ou par des considerations humaines, mais combien d'autres n'en voudront pas ouïr parler, qui perdront insensiblement toute la teinture qu'ils avoient de la pieté.

Quant aux ames vraiment devotes & constantes dans la profession de la verité, il ne faut pas croire que pour n'avoir point de Temples elles s'en écartent. Il arrivera en nos jours ce qui est arrivé en l'Eglise primitive, lors qu'on ferma ou qu'on démolit les Temples des Chrétiens. On s'imaginoit que le Christianisme finiroit, & qu'il n'en seroit jamais plus parlé. Qu'arriva-t-il ? l'exercice de la Religion cessa, mais la Religion fut conservée dans les cœurs vraiment Chrétiens, ce fut un feu caché dessous la cendre, & une lumiere mise sous le boisseau, le temps vint que ce feu jeta de plus grandes flâmes que jamais, & que cette lumiere fut tirée de dessous le boisseau, pour être mise sur le chandelier & éclairer de tous les côtez. Je veux dire que l'Evangile, malgré tous ces efforts des Payens, se repandit plus que jamais. La même chose arrivera en ces derniers temps que les hommes démolissent les Temples où l'Evangile est prêché ; car que font-ils ? ils détruisent ce que les hommes ont bâti, mais ils ne peuvent rien sur les vrais Temples de Dieu, à sça-

à sçavoir sur les cœurs des fideles, qui ne sont pas un ouvrage de main d'homme. La même main qui les possède, est celle qui brise la puissance des Rois, quand ils veulent étendre leur autorité sur les droits de Dieu. Voilà ce que mon esprit m'a pû fournir pour ce premier article. Je vous prie que je prenne un peu de relâche.

Ce que le Capitaine dit-là fut écouté avec beaucoup de satisfaction de nôtre petite assemblée, il fit voir qu'il étoit un homme de bon sens, & qu'il s'entendoit plus qu'à faire la guerre. Hé bien, que dira là-dessus Monsieur Simon (dit Mademoiselle de Sainte Phale,) je diray, répondit-il, que Monsieur le Capitaine défend fort bien une mauvaise cause, & que son bel esprit brille à parler des Jesuites comme il luy plaît, & à leur imputer des choses auxquelles peut-être ils ne penseraient jamais. Vous seriez en un besoin leur Avocat (luy dit encore Mademoiselle de Sainte Phale) & peut-être qu'en les défendant vous défendriez vôtre propre cause. Je vois, Mademoiselle, répondit-il, vôtre malice, & où vous en voulez venir. Mais ne perdons pas de temps, Monsieur le Capitaine a encore beaucoup de choses à dire que je seray bien-aise d'entendre.

Je vous assure, répondit le Capitaine, que quand vous seriez ce que je vous soupçonne d'être, je ne dirois pas un mot de moins de ce que j'ay sur le cœur. J'en étois au second moyen dont parle le Sieur Maimbourg, où il déclare que *le Roy a fait voir sa justice en ôtant aux méchans Catholiques la malheureuse liberté*

*liberté de changer de Religion . & aux Huguenots convertis , celle de se moquer de Dieu & des hommes par l'apostasie , & par un infame retour au Calvinisme qu'ils avoient abandonné.*

Il faut bien dire, continua-t-il, que la passion aveugle quelque-fois tellement les meilleurs esprits, qu'elle leur fait faire des fautes lourdes & grossieres, & même contre leurs propres interêts, car elles tendent au renversement de leurs desseins. Par exemple, voici le Clergé & particulièrement les Jesuites, qui protestent qu'ils veulent procurer l'honneur, l'avantage, & l'étendue de l'Eglise Catholique, & de la Religion qu'elle enseigne : Mais s'ils font des choses qui dégoûtent les peuples de la devotion qu'ils peuvent avoir pour la Religion & pour l'Eglise Romaine, c'est assurément détruire plutôt qu'édifier. En effet, comme il y a une infinité de personnes de bon sens qui demeurent dans la Religion Romaine, parce qu'elles ont le malheur d'y être nées, ou qui perseverent dans cette Religion, parce qu'elles la croient bonne ; si elles voyent qu'on maltraite les gens pour les obliger à y perseverer, ou qu'on les menace de les accabler de maux : Si, dis-je, elles pensent à ces choses, ne viendront-elles point à considérer qu'il faut que ceux qui en agissent ainsi aient tres-mauvaise opinion de la Religion Romaine, & qu'ils la croient bien defectueuse, puis qu'ils veulent y retenir les esprits par la contrainte ? Car il n'est rien de si veritable que la perseverancedoit être quelque chose de tout-à-fait libre, ou bien elle perd de son prix.

Mais cette question appartient plutôt à des Theologiens qu'à un homme de ma profession , & si Monsieur de B. V. vouloit nous dire ce qu'il en pense, il obligeroit beaucoup cette compagnie, & il me tireroit de peine.

Vous me faites plus d'honneur que je ne mérite, de me croire un Theologien ( répondit Monsieur de B. V. ) Toutefois, vous croirez de moy ce qu'il vous plaira, je ne veux pas me faire presser davantage pour vous dire ce que je pense sur ce second moyen. Nous apprenons bien, ajouta-t-il, en lisant l'Evangile que nôtre Seigneur promet la vie éternelle à ceux qui seront constans dans la profession de sa verité, & qu'il menace de son indignation éternelle ceux à qu'il arrivera d'en user autrement, c'est-à-dire de lâcher le pied & de le renier. A l'égard de retenir les gens par force dans une Religion; Quels preceptes de l'Evangile, ou quelle parole de Dieu proposera-t-on pour soutenir un tel attentat ? Tous les Saints Apôtres & tous les Docteurs de l'Eglise primitive ont suivi cette règle, qu'il faut que la perséverance soit libre, ou bien elle perd sa vertu. C'est pourquoy ils ne se sont point servis d'autres armes pour engager les hommes à la constance dans la verité, que de la verité même, qui est une épée aiguë à deux tranchans. Et toute la peine qu'ils ont imposée aux deserteurs de la verité, c'a été de les declarer Apostats solennellement, & de publier qu'ils étoient retranchez de la Communion des Saints.

Au contraire, on a vu que les Auteurs des fausses Religions, ou ceux qui en étoient les Protecteurs, s'estimant trop foibles du côté de



de la raison, ont employé les armes temporelles & la Puissance séculière pour engager ceux qui en faisoient profession à y persister jusques à la fin. On voit encore plusieurs Edits des Empereurs Romains, remplis de grandes menaces de peines capitales & de supplices horribles contre tous ceux qui abandonneroient la Religion Payenne pour embrasser la Chrétienne. Les Empereurs Ottomans usent de la même procédure, & exterminent par une mort cruelle, tous ceux qui abjurent les impostures de leur faux Profete. La même chose est observée par tout l'Orient & le Midi, de sorte qu'on peut dire que maintenant on a pris pour modele les Payens, les Barbares, & les Mahométans. Et j'oseray dire même, que c'est-là un des grands caracteres d'une mauvaise Religion & d'une mauvaise cause lors qu'elle maintient par la force & par la violence ce qu'elle ne peut pas garder par l'équité.

En effet, il semble que ce n'est pas sans raison, j'entens une raison humaine & politique, que les défenseurs des fausses Religions en usent ainsi. Car il est constant que si un homme vient à croire que la Religion dans laquelle il est né, n'est pas la véritable, il ne craindra pas ses anathemes ni ses excommunications : il ne se souciera pas d'être retranché d'une Communion qu'il rejette. Il le faut donc retenir par d'autres frayeurs, sçavoir par celles des peines qui luy pourroient être infligées. Cependant c'est une chose claire comme le jour, que ceux qui se servent de la violence pour retenir les âmes de leur côté, font paroître évidemment qu'ils craignent que

- les hommes ne les abandonnent après avoir reconnu leurs abus.

Mais je veux prendre nos averfes parties par leurs propres raisons. Quand ils parlent de leur Eglise ils n'ont point d'autres sentences dans la bouche finon, que c'est l'Epouse de J. Christ, la Jerusalem mystique, la Ville du grand Roy, que hors d'elle il n'y a point de salut, & que les portes d'Enfer ne luy nuiront jamais. Voilà certes des caracteres bien capables d'arrêter les ames par l'esperance, sans qu'il faille faire agir la terreur des peines pour les sauver, car on ne les sauvera jamais malgré elles. On peut bien empêcher un homme de se noyer, de se pendre, ou de se tuer soy-même : mais on ne le peut pas empêcher de se damner soy-même. On peut lier les bras à un furieux, on peut le charger de chaînes, on peut l'enfermer dans un cachot, de peur qu'il ne fasse du mal, ni aux autres, ni à soy-même : mais quels liens imposera-t-on à l'esprit qui croit ce qu'il veut, & méprise ce qu'il veut, & en quelles prisons le renfermera-t-on pour le fléchir ? Voici un commencement d'Inquisition qui s'établit en France, par lequel tous les François sont liez & obligez, non pas de croire ce qu'ils trouveront le meilleur, mais de maintenir jusques à la mort la Religion du Prince. Il n'y a point de milieu maintenant, il faut que tous les Catholiques qui auront été desabusez, se résolvent à l'avenir, à une espee de Martyre s'ils veulent abandonner la superstition, ou à fouler aux pieds l'Esprit de grace s'ils veulent y persister. Je sçay que le nom d'Inquisition est odieux aux François, avec

avec le temps on trouvera bien le moyen de l'introduire sans se servir du nom & des formalitez de l'Inquisition d'Espagne. Mais il n'est pas juste que je poursuiue un discours dont Monsieur le Capitaine peut paler avec plus de connoissance que moy.

Monsieur de B. V. ayant cessé de parler, le Capitaine continua son premier discours. Si le Roy, dit-il, avoit consulté son Parlement plutôt que nos ennemis inexorables, il auroit appris, qu'un tel Edit étoit bien capable d'arrêter plusieurs de ceux qui chancelent dans la Religion Catholique Romaine, mais que ce bien étoit trop petit au prix de la grande brèche qu'il feroit d'un autre côté à la Religion du País, par l'impression qui resteroit aux peuples, qu'il faut qu'on reconnoisse pour fort défectueuse cette Religion, puis qu'on veut la faire garder aux peuples par force. Effectivement il me semble que si la Religion n'imprime pas d'elle-même un certain respect aux peuples, c'est en vain qu'on voudra employer les peines & les supplices pour la faire observer. Au contraire, il se trouvera qu'avec le temps, les peuples en auront encore plus de mépris, & que ce que les hommes avoient pensé devoir fortifier leur croyance la détruira quelque jour. Et voilà ce que je vous peux dire pour le present sur ce point là.

Touchant les Relaps, l'abus & la bévûe ne sont pas moins énormes, je n'en diray pas grand chose après ce qu'en a dit l'Auteur des Lettres Sinceres. On les châtie, disent les Papistes, parce qu'ils retombent dans l'Herésie; Hé bien, s'ils se veulent perdre qu'ils se perdent? Pré-

tent-on sauver les gens par force, & malgré qu'ils en ayent ? Qui a jamais ouï dire qu'en retenant les gens par contrainte dans une Religion qu'on leur a fait embrasser par violence ou par surprise, on les puisse sauver ? Que tous ceux qui composent des Panegyriques en faveur de la Religion Romaine s'avancent ici, & qu'ils me disent si la seule profession extérieure qu'on en fait est capable de sauver les âmes ? Je suis bien assuré qu'ils n'oseront soutenir une chose semblable, car il s'en suivroit de là que les portes des Cieux seroient ouvertes aux hypocrites, à qui notre Seigneur declare expressément qu'elles seront fermées. Or on ne peut nier que tous ceux qui restent dans l'Eglise Romaine contre leur gré, n'assistent à ses mystères que du bord des lèvres, ce qui ne scauroit les sauver. Ainsi c'est une chose ridicule de vouloir tenir le corps dont l'esprit est ailleurs.

Le Pere Maimbourg s'exprime ici plaisamment, car il dit qu'on a été aux méchans Catholiques la malheureuse liberté de changer de Religion, & aux Huguenots convertis celle de se moquer de Dieu & des hommes. Je prens ici à témoin Monsieur de B. V. si Dieu n'a pas laissé aux hommes un reste de liberté, non pas à l'égard du bien mais à l'égard du mal, afin que chacun reconnût que s'il perissoit cela arrivoit par sa propre faute, volontairement & non point par contrainte ? Je me souviens d'avoir lû, que quand Dieu donna sa Loy à son Peuple par le ministère de Moïse, il dit seulement : *Je mets aujourd'hui devant vos yeux la vie ou la mort.* Et il faut admirer ceci qu'en-

qu'encore que l'esprit de servitude regnât sous l'Ancien Testament, Dieu n'avoit point voulu toucher pourtant à ce reste de liberté originelle qu'il avoit laissée aux hommes, afin de les rendre tout-à-fait inexcutables devant son Tribunal.

Aujourd'huy les ennemis de nos Eglises, prétendent être plus sages & plus justes que Dieu, ils veulent ôter cette liberté que Dieu a laissée. Je crois qu'ils voudroient bien avoir le credit de mettre à neant les promesses de Dieu, comme ils ont eu celuy de faire abolir les Edits qui empêchoient que nous ne fussions les victimes de leurs méchancerez. Ce qui me surprend le plus, c'est que les grands Partisans du Franc-Arbitre & ses défenseurs sont ceux qui parlent d'ôter la liberté. Qui a jamais ouï parler d'une plus énorme contradiction? Les Catholiques Romains prétendent soutenir que le choix de la vie ou de la mort éternelle dépend de la liberté de choisir qui est en l'homme, & néanmoins on veut aujourd'huy retenir les hommes par force dans la voye qu'ils croient la plus mauvaise.

Je n'ignore pas que l'intention du Sieur Maimbourg, n'est pas de parler de la liberté de l'esprit, mais seulement de la liberté extérieure de l'exercice de la Religion, qu'on ne veût pas permettre à ceux qui auront une fois été membres de l'Eglise Romaine. Mais à quoy sert d'ôter cette dernière liberté, puis que la liberté de l'esprit reste toujours aux hommes? on les peut attacher & renfermer dans des cachots pour les empêcher d'aller aux prêches; mais qui est-ce qui empêchera

leurs esprits d'y voler ? S'ils veulent abjurer une Religion dont ils reconnoissent la fausseté, ils n'ont qu'à le vouloir un peu fortement, & Dieu accepte leur abjuration : il les separe dès ce moment de la communion où ils étoient, pour les annexer à la Communion des Saints : Cela se pouvant faire, quoy qu'on ait son corps renfermé dans une basse-fosse. Voyez s'il est possible d'ôter à l'homme la liberté qu'il a de se jeter dans le parti qu'il veut en matiere de Religion ?

Permettez-moy ( dit Monsieur de B. V. ) de vous interrompre, non pas pour vous contredire, mais plutôt pour soutenir ce que vous avancez. Dieu, selon que nous l'apprend l'Ecriture Sainte, demande sur toutes choses le cœur de l'homme, c'est à dire sa volonté, *Mon fils donne-moy ton cœur*, ( dit le Sage ) & pourquoi ? c'est que *Dieu sonde les reins & les cœurs* : Voilà pourquoi il ne faut pas se jouer avec luy, ni prétendre le contenter par un culte extérieur où le cœur n'ait aucune part, car voici le reproche qu'il fait à son peuple, *ce peuple ici*, dit-il, *m'approche bien de ses levres, mais son cœur est éloigné de moy* ; & encore plus aux Pharisiens, qui n'éralloient rien que de belles & pompeuses apparences, pendant qu'au dedans ils n'étoient que sottillure & qu'erreur.

En verité on peut dire que nos ennemis sont plus endurcis & plus aveuglez que Pharaon, d'avoir inventé une telle chose. Car il faut tenir pour constant que le seul exercice extérieur de la Religion Romaine est capable de sauver les ames sans le consentement du cœur,

ou

ou il faut établir le contraire. Si on établit une fois le premier, on peut bien dire que la Religion Romaine est la plus ridicule Religion qui soit sous le Soleil. Je sçay bien qu'ils ne luy feront pas ce deshonneur, de soutenir une telle chose, & qu'ils diront que ce n'est que pour empêcher les hommes de se moquer ouvertement de Dieu : Mais ils retombent dans une absurdité qui n'est pas pardonnable. Car puis que selon eux, c'est se moquer de Dieu que d'abandonner la Religion Romaine, & que toutefois ils avoient qu'ils ne peuvent pas empêcher les cœurs des hommes de faire ce qu'il leur plaît ; ils ne peuvent donc pas les empêcher d'abandonner la Religion Romaine intérieurement, & que selon cette supposition, ils ne se moquent de Dieu. Ce n'est pas publiquement, diront-ils ; toujours, dira-t-on, Dieu est moqué, & c'est ce que vous n'avez pû empêcher. Et même bien loin d'avoir chassé les moqueurs du milieu de vous, vous les avez retenus par force, il a semblé que vous prissiez plaisir à les voir, & que vous ayez mieux aimé les contrarier que de travailler à la gloire de Dieu.

Dites-moy, je vous prie, Monsieur Simon, dit-il en s'adressant à luy, vous ne pouvez pas me nier que ceux qui ne donnent que les apparences à une Religion, ne se moquent de cette Religion-là, & ceux qui veulent retenir par force les ames dans cette Religion-là, retiennent les moqueurs de la Religion-même. Oren retenant les moqueurs, que sont-ils eux-mêmes que de plus grands moqueurs de leur Religion propre ? & c'est ce que nous

pouvons dire de ceux qui ont conseillé au Roy qu'il falloit ôter la liberté d'abandonner la Religion Romaine, & qui se sont servis du prétexte que ceux qui l'abandonnoient se moquoient de Dieu & des hommes. Car ils sont eux-mêmes de grands moqueurs de Dieu & du Roy.

Toutefois il ne faut pas être surpris de cela, car il semble que l'hypocrisie soit le vrai caractère de l'Eglise Romaine; Adore-t-on Dieu du bord des lèvres quelque part ? c'est chez elle. S'il y a quelque ame au milieu d'elle qui serve Dieu de bonne foy, c'est quelque simple. Mais la plupart de Messieurs les Prelats, & tous Messieurs les Jesuites sont assez bien connus, & on voit bien que s'ils font bonne mine c'est pour garder le *Decorum*, pendant que leur cœur n'est attaché qu'à leurs passions & à leurs intrigues secrètes. Prenez-les moy tous, depuis le Souverain Pontife jusques au plus petit Clerc, pour voir s'ils ne s'étudient pas bien plus à paroître Saints, qu'à l'être effectivement. C'est pour cela que les Cardinaux observent une si grande gravité, & que toute la race des Moines feint d'être détachés du monde. Ils diroient volontiers avec ces profanes, dont parle Elaye : *Ne m'approchez pas, car au prix de toy je suis Saint*. Mais dans leur ame ils se connoissent assez bien. Toutes ces haïres & ces disciplines des Moines, tous ces jeûnes & ces obediénces ne sont mises en usage que pour éblouir les yeux du peuple, car il est impossible qu'ils ignorent que Dieu exige bien un autre service que celui-là. Cela étant il ne faut pas trouver étran-

tran-



trange qu'ils souhaitent que tout le monde leur ressemble , car comme les bigots & les superstitieux voudroient que tout le monde fut bigot & superstitieux comme eux , aussi les hypocrites voudroient que tout le monde suivit leur exemple.

Les plus grands Hommes perdent quelque fois le jugement en raffinant trop. Qui auroit jamais cru que les Jesuites avec toute leur ruse & toute leur penetration , donnaissent eux-mêmes occasion aux Réformez de se moquer de leur Société ? Et sur tout Monsieur Maimbourg , qui ne pensoit guere à ce qu'il faisoit , quand il composoit son Livre de l'Histoire du Calvinisme , dans laquelle il exalte des choses qui sont fort à blâmer , même selon la croyance de l'Eglise Romaine & des Catholiques qui ne sont point hypocrites. Voici sur quoy je me fonde.

Premierement on ne peut pas nier que tous ceux qui ont dessein d'abandonner l'Eglise Romaine , ne l'abandonnent déjà de cœur , quoique par des considerations humaines ils en fassent encore une profession extérieure. En second lieu il faut qu'on m'avoue que ceux qui s'éloignent dans leur cœur de la Religion Romaine la haïssent ou la méprisent & son culte aussi. On oblige par de grandes menaces & par des exemples de rigueur , tous ceux qui ont été à la Messe , d'y aller toute leur vie. Selon la croyance de l'Eglise Romaine Christ est present réellement & localement entre les mains du Prêtre , & le même Christ , disent-ils , qui est entré au Ciel , qui connoit toutes nos plus secretes pensées ; de sorte

C 6

qu'il

qu'il connoit bien ce qui se passe dans le cœur de tous ceux qui assistent dans ces Eglises, ceux qui ont le cœur éloigné de luy & qui ne l'adorent que par force, & parce qu'il connoit ces choses il s'en tient offensé. Mais combien plus doit-il être offensé contre ceux qui luy amènent ces gens dont la vûe seule l'offense? ne prennent-ils pas plaisir eux-mêmes à outrager Jesus Christ en les lui amenant par force? Il n'y a personne qui oze faire paroître devant son Prince un homme que son Prince ne peut pas souffrir, l'amener par violence c'est encore pis; & voici qu'on fait à Dieu ce qu'on n'oseroit faire au Roy. Certainement c'est se moquer de Dieu en sa presence & dans sa propre Maison, d'obliger ses ennemis d'y venir.

Combien de gens y a-t-il en France qui vont à la Messe avec repugnance, & qui n'y iroient point si on ne les y forçoit? parce que ne croyant pas que Christ y soit present réellement & localement, ils sont persuadés que c'est une abomination d'adorer ce qui n'est point Dieu; & comme il croient que c'est une abomination, il leur est bien facile de se moquer en eux-mêmes de cette épouvantable stupidité du peuple. Mais c'est ici où je prens à témoin tous les Docteurs Catholiques Romains, & même les Jesuites nos principales parties, si on peut faire une plus sanglante injure à Jesus Christ que de se moquer de luy devant ses propres Autels? Cela étant ne feroit-il pas plus à propos de laisser sortir de l'Eglise Romaine ceux qui ne veulent pas assister à ses devotions, & qui suivant sa croyance, n'y peuvent pas

pas assister sans profanation ? C'est ici où si les Prêtres faisoient leur devoir, ils feroient une serieuse exhortation à tous ceux qui n'ont pas la Foy Romaine, de sortir de leurs assemblées, & de ne s'y trouver jamais.

Mais je vois bien où le mal tient Messieurs du Clergé; c'est qu'en verité ils ne croient pas, non plus que les autres, que Christ soit present réellement & localement à la Messe : Parce que la Messe leur apporte du profit, ils la soutiennent, ils la défendent tant qu'ils peuvent, ils obligent le monde d'y assister & de faire profession de la Religion Romaine; ce qui attire toujours quelque benefice pour échauffer la cuisine. Au lieu que si on laissoit aller tous ceux qui ne croient ni la Transsubstanciation ni le Sacrifice par les mains du Prêtre : ou même si on leur disoit amiablement de se retirer, dans peu d'années les Eglises se trouveroient vuides, & les pauvres Prêtres auroient les dents bien longues.

Nous voyons aussi par le peu de respect que la plupart des Catholiques apportent quand ils sont à la Messe, qu'ils ne croient pas que Christ y soit present de la maniere qu'ils le disent. Car s'ils le croyoient ainsi, il n'y auroit aucun d'eux qui ne tremblât de frayeur. La maniere dont ils se comportent est assez connue, & nous donne assez à penser que tout leur faire n'est que pure grimace; s'ils ne témoignent pas plus de reverence en la presence du Roy qu'ils en ont devant leur prétendu S. Sacrement de l'Autel, on ne manqueroit pas de les jeter par les fenêtres. Il ne faut pas donc s'étonner s'ils veulent obliger les autres

d'aller à la Messe de quelque maniere que ce soit, sans faire reflexion si Dieu en peut être offensé : Car comme les Saints, par un motif de charité, voudroient que tous les hommes fussent comme eux, aussi les méchans & les hypocrites, par un motif d'envie, voudroient que tout le monde leur ressemblât, ce qui est le propre des diables qui sont bien-aïses d'avoir des compagnons & d'offense & de peine.

Ne trouvez-vous pas donc que Maimbourg a bonne grace d'imputer à ceux à qui Dieu a touché le cœur, qu'ils se moquent de lui ? Les plus grands moqueurs & les plus insignes profanes ne s'en moquent ils pas mieux ? j'entens ceux qui nous veulent obliger de faire comme eux ? Ce n'est pas d'à présent seulement que les coupables imputent aux innocens les fautes qu'ils commettent eux-mêmes ; ils suivent l'exemple des femmes débauchées qui se pressent d'appeller une honnête femme putain, de peur d'être prévenues, & pour éluder les soupçons qu'on pourroit concevoir de leur impudicité. Ainsi les Jesuites nous accusent tres-injustement de nous moquer de Dieu, parce que nous aurions un tres-grand sujet de le leur reprocher. Mais Dieu jugera quelque jour ceux qui sont les veritables moqueurs.

La raison qu'ils donnent pour prouver que les Papistes convertis, & les prétendus Relaps se moquent de Dieu, est que les Papistes ont promis de persister dans la Religion Romaine, ou leurs parens pour eux, quand ils ont été baptisez ; & que les Relaps se sont engagés de demeurer toujours dans la Religion qu'ils ont embrassée, sçavoir la Romaine.

Mais

Mais ces raisons sont des raisons en l'air. Car en défendant aux Catholiques d'abandonner la Religion Romaine, n'est ce pas ôter aux hommes la liberté que Dieu leur a donnée ? Ces gens ne trouvent pas bon ce que Dieu a ordonné, & prétendant être plus sages que la Sagesse même, ils veulent annuler ce qu'elle a fait. C'est en vain que l'Ecriture dit, *E-prouvez toutes choses & retenez ce qui est bon* ; il y a pourtant des gens auprès de sa Majesté qui l'exhortent d'enlever ce que Dieu a accordé à tous les enfans d'Adam. A quoy sert d'avoir un entendement pour discerner, une volonté pour se déterminer, & une parole de Dieu pour lire ; si on n'a pas la liberté de choisir ce qu'on trouve qui est le meilleur ?

Mais, objecte-t-on, il y a tant de siècles que la Religion Romaine est établie. Elle est affermie par tant de Conciles, elle est reçue par tant de peuples ; prétendez-vous être plus sages que toute l'antiquité & que tout le monde ? Je répons ici que toutes ces raisons pourroient valoir quelque chose, si toute cette antiquité & ce nombre de peuples suffisoit pour assurer une conscience ; mais selon la croyance même de l'Eglise Romaine, on est toujours en doute de son salut. Dieu se payera-t-il de cette raison, quand on luy dira qu'on s'est reposé sur tous ces Conciles & tous ces Docteurs ? *Vous n'avez ni parole, répondra-t-il, pourquoy ne vous y êtes-vous pas tenus ? Pourquoi avez-vous préféré le témoignage des hommes au mien ? Ne savez-vous point que vous répondriez en vos propres personnes devant mon Jugement, & que chacun portera son propre fardeau ? Qui donc en*  
qui

*qui vous vous êtes fiez vous sauvent, & que ce bras de la chair sur lequel vous vous êtes appuyez vous delivre en ce jour ici où je dois vous juger sur le mépris que vous avez fait de mon Nom, de ma parole, & même des exhortations de mon Esprit.*

Or maintenant, une personne qui fait ces reflexions, & qui ensuite après avoir lû la parole de Dieu en est tellement vaincue, qu'elle abandonne les erreurs où elle avoit été plongée jusques alors, dira-t-on qu'elle se moque de Dieu? c'est une accusation de neant, & il ne faut pas s'arrêter à ce qu'en disent les hommes, mais faire une chose qui donne gloire au Seigneur, qui réjouit les Anges, & qui édifie l'Eglise. Ne sçait-on pas que les méchans donnent les noms aux choses non pas selon la verité, mais selon leurs passions? Cela ne détournera donc jamais un homme de bien de son droit chemin, & ne l'empêchera jamais de suivre les avertissemens du Saint Esprit.

Je viens maintenant aux prétendus Relaps, car c'est eux qu'on accuse principalement de se moquer de Dieu & des hommes. Pour ce qui est de se moquer des hommes, je l'accorde, encore n'est-ce pas de tous en general, mais seulement de ceux qui croyoient les avoir enveloppez dans leurs erreurs. Messieurs de l'Eglise Romaine se fondent sur cette pratique du monde, où l'on dit qu'un homme se moque d'un autre quand il retire une parole qu'il lui avoit donnée. La-dessus on dit que les Huguenots qui avoient promis d'aller à la Messe, se sont moquez de ceux à qui ils avoient donné

donné leur parole. Mais considérons, je vous prie, la plupart de ceux qui sont revenus parmi nous, & nous trouverons que ce sont des personnes qui avoient été séduites dès leur jeunesse, ou plongées dans de mauvaises affaires, ou tentées par de grandes esperances. N'est-il pas juste que des personnes qui viennent à se reconnoître puissent se dedire d'une parole mal donnée? Car il me semble que ce qui est permis pour des choses beaucoup moindres que le salut des hommes, doit être permis pour le salut même. On casse tous les jours des promesses exigées par violence, on annule des mariages où une des parties aura été surprise, & cela se fait afin que les trompez se puissent moquer des trompeurs. Et pour le salut, si on a été séduit, si on a été abusé, on sera contraint, de peur de se moquer des hommes, de persister dans une Religion qu'on ne regarde que comme une moquerie de Dieu, & voici comment je le prouve.

Toute personne de la Religion Réformée qui ne se revolte, s'il faut ainsi dire, que par desespoir ou par ambition, & non pas par foiblesse d'esprit, ne perd pas tout-à-fait l'estime qu'elle faisoit de sa première croyance. Toutefois elle se moque de Dieu, parce qu'elle abandonne la vérité que Dieu luy a expressement défendu d'abandonner. Or que font ici les ennemis de la vérité? ils aiment mieux qu'on se moque de Dieu que d'eux; & parce qu'ils n'ont pas de pretexte plausible pour se venger de la moquerie qu'ils ont reçüe, il faut qu'ils mettent Dieu de la partie, & qu'ils disent que les prétendus Apostats & les

les prétendus Relaps se moquent de Dieu & des hommes, afin de rendre cette accusation plus atroce.

Mais je soutiens que la Messe principalement est une moquerie de Dieu & de Jesus Christ. N'est-ce pas une belle chose de représenter avec des postures, des simagrées, & des tons de voix ridicules, une chose aussi sainte que la Passion de nôtre Seigneur ? Ne seroit-ce pas se moquer du Roy nôtre Sire, si l'on faisoit représenter ses merveilleux exploits sur un theatre de Charlatans par des Scaramouches & des Gautiers Ganguilles ? A beaucoup plus forte raison l'on ne doit pas représenter la Passion de nôtre Seigneur, par des manieres plus capables d'exciter la risée que la devotion dans des âmes bien sensées, qui ne peuvent s'empêcher de détester une si mauvaise application des plus beaux passages de l'Ecriture Sainte. Certes si on n'appelle cela une moquerie, je ne sçay quel nom on luy pourra donner. Si donc un homme retire son pié par une legitime repentance, d'un lieu où l'on se moque publiquement de Dieu & de Jesus Christ, il n'y a personne qui puisse raisonnablement appeller cela une moquerie de Dieu.

Mais comment seroit-il possible qu'en abandonnant l'Eglise Romaine on se moquat de Dieu ? Nous sçavons tous qu'il y a un engagement de Dieu avec les hommes, pourvû qu'ils gardent ses Commandemens, & qu'ils persistent dans sa verité. C'est ce que nous sçavons & dont nous ne pouvons nous départir en aucune façon sans nous moquer de luy: Ceux  
qui



qui ne voyent pas que cette vérité se trouve dans l'Eglise Romaine aussi pure que Dieu l'a donnée, ne sont-ils pas obligez par Dieu & leur conscience de la chercher ailleurs ? Cela leur est expressement ordonné, & c'est ce que font les Catholiques Romains quand ils se convertissent de bon cœur. Et pour ceux qui se repentent d'avoir eu la foiblesse d'adhérer à l'Eglise Romaine, ils sont semblables aux personnes altérées, qui voulant goûter de toutes sortes d'eaux, après s'être satisfaites, reviennent enfin au Rocher d'Israël de qui découle la source d'eaux vives, je veux dire Jesus Christ, qui seul a les paroles de vie éternelle. Mais, Messieurs, & Mesdames, ajouta-t-il, il n'y a personne de vous qui ait la charité de m'avertir que je parle trop long-temps & que je pourrois ennuyer la compagnie.

Je crois, dis-je, que personne ne s'est ennuyé que Messieurs Simon & Joly, mais où sont-ils ? Je ne les vois plus : Ils s'étoient effectivement retirés ; ne pouvant entendre plus long-temps un discours où vray-semblablement ils devoient prendre peu de plaisir. Ils sont peut-être plus avisés que tous vous autres, car considérant qu'il étoit déjà tard, ils sont allez se jeter sur leurs provisions (dit le Maître du Navire) & si vous me croyez vous ferez comme eux, aussi bien est-il près de midi ; Nous le crûmes, & nous trouvâmes que le dîné nous attendoit, pendant lequel on parla peu & on mangea de bon appetit.

Le plaisir que le discours de Monsieur de B. V. avoit donné à la compagnie obligea le Capitaine de le prier de continuer à nous en-

tre-

retenir sur les mêmes matieres. Monsieur de B. V. s'en excusa. Enfin les Dames terminerent ce differend en priant Monsieur de B. V. de parler des choses qui regardent la conscience & la Religion, & le Capitaine François de celles qui regardent la Politique. Pour Messieurs Simon & Joly, ils ne nous rejoignirent plus, dont nous ne fûmes pas marries, tant pour avoir la liberté de tout dire, que de peur que s'ils étoient ce que nous les soupçonnions, ils ne nous jouassent quelque tour de Jesuites. Tout le monde retourna sur le tillac & sans perdre de tems, quand le Maître du Navire eut donné à chacun un coussin au lieu de siege, Monsieur de B. V. commença.

Selon le reglement qu'on vient de faire voici un article qui est de ma jurisdiction (dit Monsieur de B. V.) sçavoir le troisieme moyen dont fait mention le Sieur Maimbourg : *C'est de casser toutes les Sages-femmes de la Religion, & de leur substituer des Catholiques.* Ceci est de l'invention des Jesuites & montre leur malice de cent lieues loin. On voit clairement que c'est pour enlever les enfans des Protestans à leurs peres, & les élever dans une autre Religion, car on ne veut pas passer encore à cette extremité de violence & d'injustice que d'entrer par force dans les maisons des Réformez pour leur enlever leurs enfans d'entre les bras, cela sentiroit trop la tyrannie. Mais on agit maintenant d'une maniere que ceux de la Religion n'auront pas le mot à dire, & il faudra qu'ils envoient leurs enfans chez les Catholiques & qu'ils payent leurs pensions. Car les enfans étant baptisez, selon la maniere

maniere de Rome & par des Catholiques il faudra qu'ils soient élevez dans la Religion Catholique: Pour qu'ils soient baptisez dans la Religion Catholique il faut casser toutes les Sages-femmes de la Religion, leur en substituer de Catholiques, défendre à ceux de la Religion de se servir d'aucune autre, & commander aux Sages-femmes Catholiques de baptiser tous les enfans comme les trouvant en danger de mort.

Venons maintenant aux raisons dont le Pere Maimbourg se sert; *afin*, dit-il, *de pourvoir au salut des enfans*. Certainement voilà une grande charité, assurément si ceux qui conseillent ces choses étoient aussi zelez pour leur propre salut qu'ils feignent de l'être pour celui d'autrui; on ne verroit pas qu'ils suivissent le biais qu'ils suivent. Je m'étonne en vérité, de la conduite de nos ennemis, ils ont un zele ardent qui les ronge pour la prétendue conversion de nos enfans, & ils abandonnent le soin des grands, comme s'ils croyoient qu'après le baptême il soit impossible d'être damné. Il me semble qu'ils feroient beaucoup mieux de penser au salut de leur monde, que de s'inquieter de ceux qui ne sont pas de leur Eglise.

Voit-on qu'ils se mettent en peine de faire abandonner aux avarés & aux ambitieux leurs passions? Tâchent-ils de convaincre les Athées & de corriger les débauchez? Déploient-ils leur zele contre les jureurs & les blasphémateurs? Tous ces gens-là se damnent & risquent, non pas d'aller aux Limbes de l'Eglise Romaine, mais en enfer directement;   
neanmoins

neanmoins on laisse tous ces méchans dans leur mauvais train , & faire tout ce qu'ils veulent , sans émouvoir la charité ni le zèle du Roy contre eux , qu'on fait seulement agir contre les enfans des Huguenots. Est-il possible qu'ayant une si grande charité pour nous ils soient insensibles pour eux-mêmes ? mais cela fait voir clairement qu'on ne veut pas tant le salut des ames dans l'Eglise Romaine , qu'on la veut voir grossie par le nombre de personnes de quelque qualité qu'elles soient.

La conduite de l'Eglise Romaine & de ses Docteurs n'est-elle pas plaisante ? ils établissent des absurditez , & ils veulent nous y assujettir : Ils disent que les enfans qui meurent sans le baptême de l'eau , sont privez éternellement de la vue de Dieu , & pour obvier à cet inconvenient ils établissent une impertinence qui est beaucoup plus atroce , car ils permettent aux Sages-femmes de baptiser les enfans. Voilà une Ordonnance tres-injuste , contraire à la Loy de Dieu , à l'Evangile , & à la raison , qui défendent aux femmes d'exercer aucunes charges Ecclesiastiques quelques petites qu'elles soient , beaucoup moins par conséquent ont-elles le pouvoir d'administrer un tel Sacrement : Et un tel baptême à le bien considerer , n'est pas un baptême , mais ç'en est seulement un phantôme.

On a caché le nom d'un Cardinal fort estimé , mais on n'a pas caché son étrange aventure. Ce Cardinal étant né de fort pauvres parens se poussa par son merite à toutes les charges Ecclesiastiques , jusques-là qu'il fut  
trouvé

trouvé digne de la Pourpre. Sa Nourrice sachant le rang où il étoit fut curieuse de le voir, & crut en recevoir quelque présent, elle alla donc à Rome, il la reçût favorablement; & cette femme ne pouvant pas lui témoigner mieux son amitié que par les contes de son enfance, elle luy déclara qu'elle n'auroit jamais crû le voir venir à un âge parfait, ni élevé si haut après l'avoir vû entre les bras comme moribond, ce qui l'avoit obligée de le baptiser elle-même. Vous m'avez baptisé (dit le Cardinal tout ému) & au nom de qui? Oh vous êtes bien baptisé, reprit-elle, je sçay bien comme il faut faire. Encore au nom de qui ma bonne mere, ne me tenez pas plus longtemps en peine (dit le Prelat.) Au nom, dit-elle, de la bonne Nôtre-Dame. A ce morlà il demeura comme pâmé quelque temps: Mais étant revenu de son trouble, il fit des plaintes fort pitoyables; *Est-il possible que tout ce que j'ay fait, disoit-il, soit de nulle valeur à cause de mon baptême mal administré? j'ay tant sacré de personnes, celles-là en ont sacré tant d'autres, & les uns & les autres ont baptisé tant de millions d'ames, est-il possible que tout ce monde soit damné à cause de moy? Il se trouve maintenant que je ne suis pas Chrétien & toutesfois vous me voyez un des Princes de l'Eglise.* Le lendemain il remplit tout le Conclave de ses gemissemens, mais on tient pour maxime en l'Eglise Romaine, de ne se retracter pas d'une chose mal ordonnée, quelque inconvenient qu'il en arrive. Si on n'avoit pas donné la permission aux femmes de baptiser, jamais ce malheur-là ne seroit arrivé.

Il y

Il y a un point du Concile de Trente, qui pose en fait, que l'intention & l'attention du Prêtre sont nécessaires au baptême, de sorte que si un enfant est baptisé contre l'intention ou sans l'intention du Prêtre, il doit être estimé comme n'étant point baptisé. Certes les enfans qui sont baptisez par les femmes sont fort exposez à être baptisez sans intention; les femmes ont leurs passions qui leur occupent l'esprit, & le distraient tellement que les enfans sont toujours, sur un tel baptême, en danger de leur salut sans que l'on y remédie. Les Papistes disent pour s'excuser, que ce n'est qu'en cas de nécessité qu'elles ont ce privilege; mais en cas de nécessité, pourquoi ne leur permet on pas la confession, & sur tout à l'égard des femmes? car selon le sentiment de l'Eglise Romaine, un homme qui meurt sans confession est aussi bien privé du salut qu'un enfant qui meurt sans baptême. Toute cette conduite est un raffinement de celle des Egyptiens, & je n'en feray pas une plus ample mention, parce que d'autres gens que moy l'ont montré amplement. J'ajoutérai seulement, que Maimbourg pour justifier cette procédure, dit *qu'aussi bien les Huguenots croient que le baptême de l'Eglise Catholique est bon; & cite là-dessus la Confession de foi de nos Eglises, qui s'exprime ainsi, que la substance du baptême est demeurée dans l'Eglise Romaine.* Mais il n'ajoute pas ce qui est dit un peu après: *Cependant à cause des corruptions qui y sont, on ne peut y présenter les enfans sans se polluer.*

Nos averfes parties veulent paroître fort zelez pour le salut des enfans, *c'est un grand acte de*

*de justice*, dit le Sieur Maimbourg, *d'empêcher qu'on ne risque leur salut*. On diroit à l'entendre que le plus grand danger des enfans est avant leur baptême, car depuis qu'ils sont baptisez, ils les abandonnent, comme s'il étoit impossible qu'ils pechent dès qu'ils sont baptisez. C'est ce qui fait voir qu'il n'y a que de la fausseté dans leur zele & dans leur charité. Car une personne qui a un véritable amour pour quelqu'un, l'aime perpétuellement, sans que les années puissent diminuer la force de cet amour.

La plûpart des Directeurs de l'Eglise Catholique croient avoir peut-être fait leur devoir d'avoir mis un homme par son baptême dans le train d'être bon Catholique, après cela ils luy laissent faire assez ce qu'il veut, hormis qu'ils prennent garde d'assez près sur ses actions, de peur qu'il ne retombe dans la prétendue heresie. Mais s'ils travailloient effectivement au salut des hommes jamais ils ne les perdroient de vûe, jamais ils ne leur oublieroient les exhortations, ils ne leur proposeroient que des exemples de vertu & de crainte de Dieu, ils soutiendroient les foibles, ils arrêteroient les violens, en un mot ils agiroient bien d'une autre manière qu'ils ne font pas. Ce qui montre évidemment qu'on n'a à cœur le salut des hommes que par forme, & pour observer un reste de bien-seance. Finissons, c'est assez parlé d'une chose dont la folie est si manifeste. Passons au quatrième moyen qui consiste en l'abolition des Chambres my-parties. C'est une matiere qui est de la compétence de Monsieur le Capitaine, & je me prepare à l'entendre avec plaisir. Je croi

que toute la compagnie est de mon sentiment.

Le Capitaine alloit commencer, mais notre Vaisseau étant arrivé à l'heure même au passage du Vlie, nous fûmes distraits par un changement de temps assez prompt, accompagné d'un vent si terrible & d'une pluie si forte, que les Dames qui n'étoient pas accoutumées à une telle danse, furent promptement se renfermer dans leurs lits. Mrs. Simon & Joly plus pâles qu'à l'ordinaire, vinrent nous voir sur le tillac. Enfin de peur d'embarasser les Matelots nous descendîmes dans nos chambres, où nous ne fûmes pas une heure que le Ciel reprit sa première sérénité, mais la Mer resta toujours assez émue & notre Vaisseau fort agité.

Quand sur le soir la mer fut dans son premier calme, nous nous rassemblâmes tous, & l'on se fit des railleries. Hé bien Messieurs ? à quel Saint vous êtes vous recommandez durant cette bourasque, dit le Gentilhomme aux deux saints Jesuites. Nous ne vous le nommerons pas (dit Monsieur Joly) car vous en feriez des railleries qui nous attireroient une seconde tempête plus horrible que la première ; qu'il vous suffise que peut-être nous sommes la cause du salut de tout le Vaisseau. Vous avez plus la mine d'avoir attiré la tempête que de nous en avoir délivré, dit Madame de Brosse. Il y a des gens, continuait-elle, qui portent avec eux le malheur & la colere du Ciel, & qui sont cause que tous ceux qui sont en leur compagnie participent à leurs maux. C'est vous Madame, (répondit Monsieur Simon) c'est Monsieur de B. V. c'est Monsieur le Capitaine, qui



qui avez irrité le Ciel par vos railleries sanglantes contre les choses les plus saintes, & contre un Ordre qui a si bien servi l'Eglise, & à qui vous ne voulez un mal de mort que parce qu'il a trouvé moyen de reprimer votre Heresie. Monsieur Simon dit cela d'un ton si aigre, que nous le regardâmes tous sans rien dire, à la fin pourtant, Monsieur de B. V. luy dit froidement, assurément vous êtes ce que je vous soupçonne, scavoir un Jesuite & votre compagnon aussi. Oui nous sommes tels, répondit-il, & ce nom nous est trop honorable pour le diffimuler. Tout d'un coup, mes Peres, dit le Gentilhomme François, à present que nous vous connoissons nous vous traiterons avec plus de respect. Vrayement, continua-t-il, nous ne croyions pas être si heureux que d'avoir des compagnons de Jesus dans notre Vaisseau, notre voyage ne peut qu'être fort heureux. Raillez, raillez, Messieurs, (répondit Monsieur Simon) tout vous rit.

Je voudrois pourtant bien vous faire une question (dit Mademoiselle de Sainte Phale) Pourquoi votre Ordre s'appelle-t-il la Compagnie de Jesus, & ne porte-t-il pas le nom de son Fondateur comme les autres Ordres? Mademoiselle, répondit-il, je vous le diray une autrefois, quand nous serons hors de la presence de ces Messieurs les rieurs. C'est sans doute la modestie qui vous retient (dit Monsieur de B. V. à Monsieur Simon,) mais je vous épargneray cette peine. Et se tournant vers Mademoiselle de Sainte Phale, il luy parla ainsi. C'est parce, Mademoiselle, que Loyola s'en allant à Rome, un Crucifix de bois luy parla, & luy promit qu'il luy seroit

favorable. Hé quoy, mes Perés, vous n'avez point de meilleure raison que cela ? Je vous dis (répartit Monsieur Simon) que pour le present je ne veux pas vous en parler. Je le crois bien, dit-elle, car vous avez honte d'une raison si frivole. Est-il possible que votre Fondateur, qui apparemment étoit un homme d'esprit, n'ait pu trouver d'autre appuy qu'une fable des plus grossieres, pour prendre ce titre, jusques-là qu'il a fallu se servir d'une souche de bois & dire qu'elle a parlé ? Et quand cela seroit vray, tout ce que vous pouvez prétendre c'est d'être des compagnons de ce Jesus de bois qui a parlé à Loyola ; car pour le Seigneur Jesus qui habite dans les Cieux, & qui gouverne tout cet Univers, je ne crois pas que vous prétendiez bien serieusement être ses compagnons. Pour s'appeller les compagnons de quelqu'un il faut avoir quelque conformité avec lui : Quelle conformité avez-vous avec Jesus Christ, & en quoy l'imitiez-vous ?

Courage Mademoiselle, repliqua M. Simon, vous debutez bien, je vous promets de vous donner une paisible attention, car je veux voir jusques où pourra s'étendre la malignité des femmes Huguenotes, après avoir connu celle des hommes. Hé bien, mon Pere, repartit-elle, je vais vous satisfaire. Je dis donc qu'entre les compagnons il y a de la conformité, vous ne verrez pas dans le monde deux personnes d'un naturel opposé, lier ensemble une amitié solide. Ce manque de conformité fait le principe de l'aversion qu'on voit souvent régner entre les hommes sans qu'ils

qu'ils se soient offensez, & comment dira-t-on qu'encore qu'on ne voye aucun rapport entre le Sauveur du monde & vous, vous ne laissez pas d'être ses compagnons ? Ressemblez-vous à Jesus Christ du côté de la sainteté ? votre Morale & vos actions disent le contraire. Est-ce du côté de l'humilité ? vous avez le cœur trop haut. Est-ce du côté de la pauvreté ? vous êtes tous de grands Seigneurs. Est-ce du côté de la simplicité ? vous êtes plutôt des Renards & des Vautours que des Agneaux, & des Colombes. Jesus Christ a fui les honneurs & vous les affectez. Il a été le méprisé & le moqué d'entre les hommes & vous vous érigez réellement en compagnons des Princes, comme vous prenez le titre de compagnons de Jesus. Il a été un homme de douleurs, sçachant ce que c'est que de languer, & vous vivez dans l'abondance & les delices : Il a pardonné à ses ennemis, & vos inimitiez sont éternelles. Il a prié pour ceux qui l'outrageoient, & vous outragez ceux qui ne vous ont jamais rien fait. Il a protesté que son Regne n'étoit point de ce monde, & vous voulez regner ici bas ; où est donc cette conformité pour que vous puissiez vous appeller ses compagnons ?

Qu'est ceci, mes Peres, vous ne pouvez pas dire seulement comme le mauvais brigand (car la comparaison avec le brigand converti ne vous convient nullement.) Celui-là au moins pouvoit dire qu'il étoit compagnon de Jesus Christ à l'égard du genre du supplice, du temps, & du lieu. Regardez combien il est étrange qu'un brigand qui est

mort damné, avoit encore plus de raison que vous de se dire compagnon de Jesus. Comme on place ordinairement auprès des Crucifix ceux des brigands, sans doute celui du mauvais brigand parla à v<sup>otre</sup> Pere Ignace, & luy promit d'estre son compagnon. Car mes Peres la conformité qu'il y a entre ces sortes de gens & vous, nous pourroit bien faire croire quelque chose de semblable. Les brigands sont des Jesuites sauvages, & les Jesuites sont des brigands cachez & civilisez; à moins qu'on ne dise que vous êtes les compagnons de Judas Iscariot, qui étant disciple de Jesus & de sa compagnie pouvoit en certain sens être appelé son compagnon. Mais je ne croy pas que vous vouliez vous servir de cette raison.

Pour des rapports avec Judas Iscariot vous en avez assurément, tant du côté de l'avarice, que des trahisons & de l'hypocrisie. Ces trois caracteres vous sont aussi naturels & propres, que la noirceur aux corbeaux, encore dit-on qu'il y a certains Pais dans le Nord où les corbeaux sont blancs. Mais je ne sçay en quel Pais du monde on trouvera un Jesuite qui soit homme de bien. Et ne croyez pas que je ne vous puisse prouver la ressemblance qu'il y a des Jesuites avec Judas Iscariot, il me sera plus facile de le faire, qu'au Pere Simon de l'écouter tranquillement. Il voulut luy répondre, mais pour ne luy en donner pas le temps, elle continua ainsi.

Peut-être prétendez-vous, mes Peres, que comme Jesus a fréquenté, ou plutôt n'a pas dédaigné la compagnie des Peagers & des gens  
de

de mauvaise vie, il peut bien vous accepter pour compagnons. Mais voudriez vous bien que ce fut aux mêmes conditions, sçavoir de vous repentir & de vous amender ? Il n'y en a point entre vous qui veulent renoncer à ses passions, de sorte que les Brigands, les Peagers & Judas ont encore une raison plus plausible de s'appeller compagnons de Jesus, que vous ne l'avez. Nonobstant cela vous ne vous rebutez pas, & sans regarder si Jesus peut être offensé d'un tel attentat, vous persistez dans votre résolution.

Que veut dire ceci, mes Peres, les Anges les plus sublimes se glorifient seulement d'être ses Ministres ; & des hommes enfoncés dans le peché & dans les intrigues du monde les plus iniques, se vantent pourtant d'être ses compagnons ? Croyez-vous que le Seigneur de gloire ne se tienne pas offensé d'une si grande presumption ? Vous osez dire du Roy des Rois ce que vous n'oseriez dire du moindre de tous les Princes de la terre ? Des hommes tres-impurs osent pourtant se qualifier les compagnons de celui qui est le Saint des Saints & le Parfait des Parfaits. A-t-on jamais oui parler d'un tel abandon d'esprit ? Et ce qui est pire encore, c'est que j'ay oui dire que jamais on n'a pu vous obliger d'abandonner un titre si mal pris ; ce n'étoit pas assez que de l'avoir osé, il a fallu que vous ayez aggravé votre offense par l'opiniâtreté.

De tous les crimes que les hommes sont capables de commettre, je n'en trouve point qui approche tant de celui qui a chassé les demons du Ciel. Ils prétendoient de se faire

égaux à Dieu, & vous, mes Peres, vous vous érigez en compagnons de Jesus Christ: Et comme ceux-là sont déchûs de toute leur felicité & privez pour jamais de la vûe de Dieu, ainsi par cette horrible vanité qui vous a saisis, Dieu vous a tellement abandonnez qu'il n'y a gueres de pechez que vous ne soyez capables de commettre. Comme les diables vous tentez les hommes, vous êtes impitoyables comme eux, vous êtes les maîtres des tresors de la terre comme eux; il ne vous manque plus que d'être les Princes de l'air & de vous rendre invisibles quand il vous plaira, & vous leur ressemblerez en toutes les manieres. Votre Fondateur sans doute n'ignoroit pas cette conformité, mais de peur qu'on ne l'en soupçonnât lui & tout son Ordre, il a pris un nom propre à faire croire toute autre chose.

C'est en cet endroit où la colere saisit le Pere Simon, il se leva sans rien dire à la compagnie & son compagnon le suivit; ils allerent parler au Maître du Navire & s'entretenrent un quart d'heure avec luy. Nous nous doutâmes bien de ce que ce pouvoit être quand nous vîmes descendre la Chaloupe en Mer, où se mirent nôtre Maître de Navire & le Pere Joly, qui s'en allerent aborder un autre Vaisseau éloigné du nôtre seulement de la portée du Canon. Ils n'y demurerent pas longtemps sans revenir à nous pour prendre le Pere Simon avec leurs hardes. Ils descendirent donc de notre vaisseau & partirent sans nous dire adieu, ce que nous leur pardonnâmes par le plaisir qu'ils nous avoient fait de nous quitter.

Pendant que tout ceci se faisoit, le Baron  
Danois

Danois disoit à Mademoiselle de Sainte Phale; Vertu! que vous êtes une dangereuse personne. Qui auroit jamais cru que sous des yeux si doux, vous eussiez caché la cruauté que vous avez eu de pousser à bout deux pauvres Jesuites qui ne pensoient point en mal? Ce n'est pas mon humeur d'en user ainsi, répondit elle, mais si vous sçaviez ce que j'ay endured'un Jesuite, vous approuveriez l'aversion que j'ay pour toute leur Societé. Vous m'êtes bien obligez, ajoûta-t-elle en parlant à tous ceux qui étoient dans le Vaisseau, de ce que je vous ay delivrez de deux personnes que vous ne regardiez qu'avec déplaisir, non plus que moy.

La nuit vint pendant que nous causions, ce qui obligea tout le monde d'abandonner le tillac, car aussi étoit il heure de souper. D'abord qu'on fut dans la chambre des Dames, Mademoiselle Leonor dit à Mademoiselle de Sainte Phale, dès le moment que je vous ay vûe vous m'avez gagné le cœur; mais ce que vous avez fait paroître d'esprit aujourd'huy m'a tellement ravie en admiration, que je ne sçay comment je pourray me separer de vous. De grace contez nous à ma sœur & à moy votre histoire, car je ne doute point qu'il n'y ait autant de choses merveilleuses, que dans votre personne. Oui, Mademoiselle, je vous donneray cette satisfaction, & je seray bien-aise de contenter une personne pour qui je sens que j'ay une tendresse particulière, répondit Mademoiselle de Sainte Phale en l'embrassant. Hé quoy Mademoiselle, dit Mademoiselle Camille, vous donnez tout à ma sœur & vous ne me regardez pas

seulement? cependant je vous assure que j'ay pour vôtre personne autant de respect & de tendresse qu'elle en scauroit avoir. Ne vous plaignez pas de moy sans m'avoir entendu, reprit Mademoiselle de Sainte Phale en l'embrassant aussi. Après cela on se mit à table, où l'on se divertit durant tout le repas de la colere des Jesuites, & après quelques momens de conversation, on se donna le bon soir & on finit cette journée qui nous auroit paru bien longue, sans les incidens qui arriverent, & les beaux & scavans discours que nous entendimes, qui nous aiderent à passer le temps insensiblement.

*Fin du Premier Entretien.*



SECOND



S E C O N D  
E N T R E T I E N  
D E S  
V O Y A G E U R S  
S U R L A M E R.



Le vent qui étoit toujours contraire retardant nôtre voyage, & nous arrêtant au Vlie malgré nous, le Capitaine, le Gentilhomme François, le Gentilhomme Suedois & le Marchand de Hambourg résolurent d'aller dans l'Île de Vlie, tant pour s'y promener, que pour s'y rafraîchir, & nous y acheter de nouvelles provisions. Quant aux Dames, comme elles virent la Mer assez agitée, elles n'osèrent jamais se mettre dans la Chaloupe, qui leur sembla un bâtiment trop petit pour les grandes vagues qu'on voyoit. Le Baron Danois & moy fumes les seuls qui restâmes pour tenir compagnie aux Dames. Ce fut alors que les deux Demoiselles de Hambourg firent souvenir Mademoiselle de Sainte Phale de ce qu'elle avoit promis le jour précédent. Vous êtes bien ponctuelles, Mesdemoiselles, leur répondit-elle en riant, toute-fois puis que ma

parole est donnée il la faut tenir. Le Baron & moy demandâmes de pouvoir y assister. Oui, Messieurs, repartit-elle, car plus il y aura de gens qui me plaindront & plus cela apportera de soulagement à mes douleurs. Nous allâmes alors nous mettre tous cinq en une place où nous pouvions être assez commodément sans être interrompûs. Et aussi-tôt que chacun se fut placé, Mademoiselle de Sainte Phale commença ainsi.

Messieurs & Mesdemoiselles, vous vous figurez de goûter bien du plaisir avec moi de ma vie. Mais je vous avertis que j'ay peu de choses agréables à vous raconter, au contraire j'en ay une infinité de tristes à vous dire. C'est dont je crois vous devoir avertir afin que vôtre attente ne soit point trompée & que vous n'ayez rien à me reprocher. Je suis de Bourgogne, d'une Maison qui fait profession de la Religion Réformée depuis plus de cent. cinquante ans, & d'une Noblesse assez ancienne. Mon pere qui s'appelloit Monsieur d'Omberval, avoit été Mestre de Camp, & avoit obtenu de fort belles Charges, & il seroit peut-être parvenu aux principales, s'il avoit, comme beaucoup d'autres, été moins scrupuleux pour la Religion. C'étoit un homme prudent, sage & devot. Il avoit fait de belles actions en sa vie qui le faisoient fort considérer, & cependant jamais je n'ay rien vû de plus doux & de plus pacifique dans sa maison. Mon pere n'a jamais eu qu'une sœur pour qui il a eut toujours beaucoup de tendresse, & cette sœur c'est Madame de Brosses qui est ici avec moy. Et quoy que j'aye encore ma mere je suis pourtant plus obli-

obligée à ma tante qu'à ma mere , comme vous l'apprendrez dans la suite :

L'Amour qui prend quelquefois plaisir à exercer sa force sur l'esprit des plus sages , fit faire une chose à mon pere qu'il n'auroit pas manqué de desapprouver dans un autre. Car il le rendit amoureux de ma mere , qui étoit en son temps une des plus belles filles & des mieux faites de la Province, outre que c'étoit un grand parti , tant pour l'alliance que pour les biens ; mais qui aussi estoit Catholique. Sa beauté ni ses autres avantages n'auroient pas seduit mon pere si son cœur avoit été libre. Il aima ma mere dans les commencemens pour suivre la maniere des jeunes gens qui ont toujours quelque inclination , mais il l'aima en suite si fortement , que ma mere qui l'entendoit louer à tout le monde vint aussi à l'aimer , & ils parlerent de se marier ensemble.

En verité c'est une chose admirable que l'Amour, il trouve des expediens à toutes choses , & leve les plus grandes difficultez. Mon pere a toujours été jusqu'à sa mort un Huguenot capable de se faire brûler pour sa Religion. Ma mere étoit une Catholique des plus fermes & des plus obstinées, chacun d'eux bien loin de vouloir se ranger à la Religion de la personne qu'il aimoit , vouloit que l'autre se conformât à sa croyance : Enfin quelques mediateurs , dont le plus grand étoit l'Amour , les firent accorder à ces trois conditions : Qu'ils seroient épouzez premierement par un Prêtre & en suite par un Ministre : Qu'ils ne se parleroient jamais de Religion : Et qu'enfin pour les enfans qui naîtroient de

leur mariage, si c'étoit des fils ils seroient de la Religion du pere ; & si c'étoient des filles elles seroient élevées dans celle de la mere. Tous ces articles ont été fort bien observez de part & d'autre , & sur tout le silence en matiere de Religion , ce qu'ils faisoient par prudence afin de ne se pas brouiller, car ils se connoissoient pour des gens extrêmement fermes sur ce chapitre.

Je n'ay qu'un frere qui naquit un an après leur mariage , & pour moy je vis le jour seulement dans la quatrième année. Ils eurent bien d'autres enfans , mais nous sommes les seuls que Dieu leur a conservez. Mon pere prit grand soin de l'éducation de mon frere pour le fortifier principalement sur les points de sa Religion , que son Precepteur luy enseignoit à mesure qu'il apprenoit à lire & à écrire. Ma mere ne prit pas moins de soin de moy pour me faire élever dans la Religion Romaine , on me donna une Gouvernante qui étoit une vraie hypocrite. Mon frere dès sa plus tendre jeunesse témoigna une grande aversion pour la Religion Catholique , & quoy qu'il eut pour moy une affection incroyable, il ne pouvoit pas s'empêcher en me parlant de m'appeller tres-souvent petite idolâtre. Une fois il entra dans mon cabinet où trouvant divers portraits de Saints & de Saintes que j'avois, il fit de la barbe à celles-ci, des oreilles d'ane & des cornes de Cerf à ceux là ; quelquefois il badinoit avec mes Chapeliers & les faisoit rouler d'un bout de la chambre à l'autre , & faisoit encore tant d'autres choses que si Monsieur Maimbourg l'eut vu faire, il auroit dit, voilà l'esprit de

de l'heresie qui se manifeste dès l'enfance. J'avois beau le querreller je n'avançois rien ; enfin ma mere le surprit un jour, qu'elle le vit avec un certain déguisement de Jesuite, & elle le traita d'une maniere qu'il n'osa y revenir de trois jours. En un mot on eût crû que tout petit garçon qu'il étoit, il avoit dessein de me faire mépriser la Religion Catholique.

Ces premieres folies de l'enfance étant passées, il se poussa tellement luy-même qu'à l'âge de douze ans il sçavoit lire, écrire, & parler passablement Latin & Allemand. Mon pere qui étoit fort satisfait de son inclination & du soin de son Precepteur, résolut de les envoyer à Saumur tous deux avec un valet, où je le laisseray pour parler de moy. Je fus élevée par ma mere comme il plût à son Confesseur. Je ne reciteray point tout ce qu'on me faisoit faire & tout ce qu'on me faisoit dire tous les jours, les raisons, les histoires, les préjuges dont on tâchoit de m'armer contre le Calvinisme. Plusieurs fois ma mere fut dans le dessein de me mettre en pension dans un Convent, mais enfin elle perdit cette pensée quand elle fit reflexion que je n'y pourrois rien apprendre qui fut digne d'une fille de qualité.

Sans m'amuser à vous entretenir de ma jeunesse je vous diray qu'à l'âge de dix-sept ans je fus aussi grande que vous me voyez, & assez bonne Catholique : Il est vray que je commençois à avoir divers doutes dont je n'osois m'expliquer à personne, tant sur l'Eucharistie que sur le Merite des œuvres, le Purgatoire & la Confession auriculaire ; & quoy que je fisse tout ce que je pouvois, il me fut impossible de  
me

me soumettre ni à l'autorité de l'Eglise, ni à celle du Curé. Ma mere qui connoissoit que j'étois curieuse, & qui apprehendoit que ma curiosité ne me portât à vouloir être plus sçavante qu'il ne faut l'être dans la Religion Romaine, crût qu'il me falloit occuper l'esprit. On me fit apprendre à danser, à chanter, à jouer du Claveffin, & à dessiner. On me fit lire les Romans, les Comedies & la Poësie, & enfin on me permit d'assister avec ma mere aux plus belles Compagnies qu'il y eut aux environs de notre maison. Ma mere me permit aussi de faire le voyage de Paris avec une de mes tantes, mon pere y ayant consenti, j'y demeuray environ six mois pour voir tout ce qu'il y a de plus curieux à la Cour. Je revins avec ma tante & mes cousines au commencement de l'hyver, & ma mere me voyant l'air plus libre & plus dégagé qu'auparavant m'en aima davantage, & je devins sa confidente d'une chose assez plaisante.

Mon frere ayant demeuré six ans à Saumur où il avoit fait assez de progrès dans les langues & dans la Philosophie, mon pere résolut de l'envoyer ailleurs, pour apprendre à monter à cheval, à faire des armes, & les Mathematiques: En six mois il s'y rendit sçavant, & dans tous ses exercices aussi. Enfin l'impatience d'apprendre toujours le prit, il demanda permission à mon pere de faire un tour à l'armée, & mon pere qui vit bien que s'il ne la lui accordoit pas, il étoit homme à la prendre de soy-même, la lui donna, & lui envoya de l'argent. Il y alla donc en qualité de Volontaire avec un<sup>e</sup> de nos parens, qui lui donna

donna de si bons conseils , & que mon frere suivit si bien , qu'en peu de temps il passa pour un homme de cœur , de vertu , d'honneur , & de merite , parmi tous ceux de l'armée.

Mon pere recevoit tous les jours des nouvelles de l'estime qu'on faisoit de mon frere , à qui l'on offrit une assez belle charge pour un jeune homme , à condition qu'il changeroit de Religion , ce que mon frere refusa genereusement ; & de peur qu'il ne fut plus fortement tenté , ce parent le renvoya à mon pere. Mon frere donc revint ayant été près de dix ans absent de la maison paternelle. Je n'entreprendrai point de vous dire la joye que nous eumes tous de le voir & de trouver en luy la bonne mine , le courage , l'adresse , avec le grand air du monde , & mille autres belles qualitez. Mon frere me témoigna aussi une surprise obligeante de me trouver telle qu'il me voyoit , & nous renouvellâmes cette affection à quoy le sang nous obligeoit , & qui étoit augmentée par une estime mutuelle que nous avions l'un pour l'autre.

D'autre part mon frere étoit fort regulier à faire sa cour à ma mere , ayant pour elle un attachement & un respect tout particulier. Ce fut ici où je reconnus bien que l'amour des meres tend plutôt vers leurs fils que vers leurs filles ; car ma mere ne pouvoit pas se passer de la vue de mon frere , elle luy parloit familièrement , & luy l'entretenoit si bien qu'elle en étoit tres-satisfaite. Cependant ma mere ne luy osa jamais dire un seul mot sur la Religion , de peur de rompre la promesse qu'elle avoit fait à mon pere , & de luy être en exemple

exemple pour faire la même chose en mon endroit. Cela pourtant la faisoit soupirer, ce que je remarquay environ quinze jours après l'arrivée de mon frere, un jour que j'étois seule avec elle dans sa chambre, & que mon frere ne faisoit que de la quitter.

J'étois assez familiere avec ma mere pour oser luy demander le sujet de son affliction. Je suis, dit elle, une des heureuses femmes qui vivent en France, car rien ne me manque qu'une seule chose qui n'est pas impossible, & que ie n'ose pourtant esperer. Ma mere, luy répondis-je, je ne comprends rien en ces obscuritez. Je le crois bien, repartit-elle, mais je vais vous les expliquer. Vous sçavez jusques à quel point j'aime votre pere & votre frere, & certes l'un & l'autre ont des qualitez qui meritent bien la tendresse d'une femme- & celle d'une mere : Mais quand je pense qu'ils sont tous deux des Heretiques, n'ayant aucune part dans l'Eglise Catholique, hors de laquelle il n'y a point de salut, & que s'ils meurent en cet état-là ils seront damnez éternellement, le cœur me fend, & plus ces deux personnes ont de merite & de vertu, plus aussi leur malheur inevitable me donne de compassion. Il y a des momens où je souhaiterois ardemment que mon mari & mon fils n'en fussent pas ce qu'ils sont afin d'être dispensés de les aimer, car leur malheur ne me feroit pas si sensible. Pour ce qui est de votre pere, la connoissance que j'ay de son opiniâtreté dans l'erreur, fait que je le plains moins, mais pour votre frere qui est jeune, n'y a-t-il point de moyen de le retirer de ce gouffre ? Et un peu après, tenant



tenant ses yeux attachez sur moy , elle me dit , ne voudriez-vous point m'aider & parler vous-même à votre frere ? Ni votre pere ni moy nous n'oserions rompre les grands sermens que nous avons faits , quoy que mon Confesseur m'en ait souvent promis la dispense. Mais, ~~ma~~ mere, luy dis-je , mon frere est scavant, si je luy parle d'une telle chose il en faudra venir à la dispute , & il me terrassera au premier mot. Hé bien ma fille , dit-elle , n'entrez pas en dispute avec luy , proposez-luy seulement quelques avantages du monde & vous verrez ce qu'il vous dira.

Quoy que ma mere soit une femme d'esprit, elle ne penetra pas l'issue de cette affaire , qui étoit pourtant assez facile à prévoir. En proposant à mon frere qu'il changeât de Religion , c'étoit luy donner le moyen de me faire la même proposition, & il avoit cet avantage sur moy qu'il pouvoit parler avec connoissance, ayant assez bien étudié les deux Religions, ce ~~que~~ je ne pouvois pas faire ; ven qu'on avoit bien plus travaillé à me remplir l'esprit de préjugés contre les Huguenots , qu'à me fortifier contre eux par des raisons solides. Le même jour nous eûmes un entretien assez singulier. Mon frere qui n'avoit de conversation familiere qu'avec ma mere ou avec moy , passoit les jours avec nous. Quand j'étois dans ma chambre , il m'y venoit chercher , & nous jouions aux échecs , ou nous nous entretenions de diverses choses , car pour mon pere il étoit trop sérieux pour qu'on osât luy parler familièrement. Mon frere me trouva lisant mes Heures. Que faites-vous  
là,

là, ma sœur. Je prie Dieu pour votre conversion, mon frere. Voilà qui va bien, voilà une bonne sœur, dit-il, qui a le salut de son frere en recommandation. Mais, ajouta-t-il, avec un souris moqueur, en quelle langue de grace le priez-vous ? est-ce en Latin ou en François ? Et me prenant mes Heures, il se trouva qu'effectivement, il y avoit des Oraisons Latines, ce qui lui fit dire, je ne doute point que vous ne parliez Latin puis que vous le lisez, & là-dessus il semit à me jargonner deux ou trois mots. Je ne pûs luy répondre moitié de dépit & moitié de honte, car je vous avouë que c'est le premier abus de l'Eglise Romaine qui m'a frappée, de prier Dieu en langage inconnu, & que je n'ay jamais crû qu'il falut en user ainsi.

Je priois Dieu pour votre conversion, luy dis-je, mais je vois bien que de prier pour un moqueur, ce seroit offenser la Majesté Divine, c'est pourquoy je m'en veux abstenir comme d'un peché. Mon frere ~~v~~ bien que je n'étois pas contente de luy. Il ne pût pourtant s'empêcher de poursuivre avec sa maniere railleuse. Ma chere sœur, je vous suis obligé du soin que vous croyez prendre pour mon salut : mais prenez bien garde qu'en pensant travailler pour le salut de mon ame, vous ne travailliez à ma damnation : Mais j'espere que Dieu n'exaucera pas des requêtes qui me seroient tres-dommageables si elles étoient exaucées. Et pour ne rien devoir à votre charité, je vous diray, ma sœur, que je prie Dieu aussi de tout mon pouvoir qu'il vous retire de la superstition dans laquelle  
vous

vous avez été élevée. Il dit ces derniers mots avec un air si sérieux, que je n'eus pas la force de luy répondre, aussi ne m'en donna-t-il pas le temps.

Il faut que je vous parle franchement comme à une sœur que j'aime, continuait-il, que pensez-vous faire de prier Dieu en Latin ? croyez-vous que cette langue soit plus agréable à Dieu, que vôtre langue maternelle ? Pourquoy est-ce que nôtre Seigneur a fait reposer son Saint Esprit sur les Apôtres en forme de langues de feu, sinon pour nous apprendre qu'on pouvoit invoquer son nom & chanter ses louanges en toutes sortes de langues ? Qu'est ce donc qui oblige vos rêveurs de Docteurs à nous donner des modeles de prieres & à nous prescrire un culte tout en Latin ? Certainement les Juifs ont plus de raison que les Catholiques Romains, car ils font leurs prieres en Hebreu qui est la langue Sainte que Dieu lui même a mise en usage. Mais pour la langue Latine il n'y a rien qui nous puisse persuader que c'est une langue plus chérie de Dieu qu'une autre.

Je vois bien, mon frere, luy répondis-je, que je suis bien loin de vous convertir. On m'en a pourtant donné la charge, ajoutai-je en riant. Et qui donc vous a donné cet ordre, dit-il ? Celle qui vous a donné la vie temporelle, continuai-je, & qui voudroit bien vous donner la vie éternelles'il étoit possible. C'est donc ma mere, repartit-il, qui dédaignant d'employer sa science contre moy, se contente de m'envoyer sa fille pour me fermer la bouche. Or ç'a ma sœur, ajouta-t-il, en riant

riant de toute sa force, courage! acquittez-vous de la commission qu'on vous a donnée. Citez-moy l'explication des Peres sur l'Ecriture, les Decrets des Conciles Universels, & l'Histoire de tous les siecles: Mettez en campagne Aristote & Descartes, & si vous voulez tous les Docteurs Scolastiques: Montrez-moy par des raisons convaincantes, que vòtre Eglise est la vraie Eglise, & je feray gloire de vous obeir.

La colere me saisit tout d'un coup si fortement que jen'en fus pas la maitresse. Je luy donnai un coup de busc sur les doigts assez ferme, en lui disant, je vous apprendray à vous railler de moy. Hé quoy ma sœur, dit il encore en riant, je vois bien que vous sçavez déjà imiter les persecuteurs de nos Eglises qui tâchent de remporter par la force, ce qu'ils n'ont pû obtenir par la raison & par les caresses. Ce petit reproche me donna de la confusion que mon visage lui fit connoître. C'en'est rien, dit-il, je vous pardonne de bon cœur, mais il faut que vous me disiez positivement tout ce que vous a dit ma mere. Ma mere, luy repartis-je, croit que vous pourrez devenir un jour un bon Catholique Romain, pourvû qu'on vous observe de près. Et sur quoy se fonde-t-elle, repartit-il, pour avoir une telle opinion? Sur ce que vous luy avez dit qu'on avoit retranché trop de ceremonies dans l'Eglise Réformée, & par là elle croit que vous êtes fort dégoûté de la Religion de Calvin. O la bonne femme, s'écria-t-il, qu'elle va vite au besogne, & qu'elle croit facilement ce qu'elle desire. Mais encore, ajouta-t-il, vous a-t-elle

a-t-elle dit de me presser là-dessus, & que luy avez-vous promis ? Je luy ay promis que je vous en parlerois, & que je ne m'amuserois point à disputer avec vous. Vous prétendez donc, ma sœur, dit-il, que je me rende sans combat ? c'est ce que je ne feray jamais, ni pour le temporel ni pour le spirituel. Vous disputerez contre moy s'il vous plaît. Je ne disputeray point, répondis-je, & j'aime mieux vous laisser dans votre erreur. Ah si vous ne voulez pas disputer contre moy, je veux disputer contre vous, & tout à l'heure préparez-vous à vous défendre.

À l'instant même, sans me donner le loisir de parler, il prit un petit Crucifix qui étoit sur ma table : Que penchiez-vous faire de cela, me dit-il ? Cela me sert à me souvenir de mon Sauveur, luy répondis-je. Est-il possible, que vous ayez besoin d'une semblable chose, pour vous souvenir de votre Sauveur ? ne sçauriez-vous y penser sans avoir un Crucifix devant vos yeux ? En vérité votre devotion est bien faible, si vous ne pouvez pas penser à Dieu que vous n'avez devant vous cet amusement. Mais vous sçavez bien, ajoutay-je, que votre esprit est distrait, & qu'il faut souvent le ramener à son but, par la vue de certains objets qui fixent nos pensées. Je vous prens par vos propres raisons, me dit-il : C'est le Crucifix que vous regardez, qui vous distrait de la contemplation que vous devez faire de Jesus Christ. Car, ma sœur, quand vous regardez le Crucifix, vous ne sçauriez vous empêcher de dire en vous-même, voilà l'Image de mon Sauveur, & quand vous pensez à l'image, vous ne pen-  
sez

sez pas à Jesus Christ directement. Comme vous voyez qu'il est impossible de voir une personne & son portrait dans le même moment, de même il est impossible d'avoir devant ses yeux une image, & de ne penser qu'à l'original. Si donc vous ne pouvez penser à Jesus Christ que vous n'ayez un Crucifix devant les yeux, c'est une marque que votre pieté est bien languissante, puis qu'il faut qu'elle soit excitée par un si chetif moyen. Vous dites que votre esprit est tellement élevé à notre Seigneur, qu'il ne pense point du tout à l'image. À quoy vous sert-elle donc ? ne pourriez-vous pas vous en passer, pour faire ce que vous commande la parole de Dieu qui est d'adorer Dieu en esprit & verité ? croyez-vous que la vûë d'un marmouset vous inspirera des pensées convenables à votre salut ? & n'attendez vous pas de la vûë de Dieu en esprit par le moyen de la priere, des benefices beaucoup plus grands & plus particuliers ? Revenez donc à vous-même, & ayez honte de vous servir d'un moyen que Christ n'a jamais approuvé & qui détourne l'esprit de ses plus saintes meditations.

Les choses qui tombent sous les sens, & à qui on donne une ressemblance extérieure, qui dépend de la volonté ou de l'habileté des Peintres ou des Sculpteurs, est bien plus capable d'enfoncer les hommes en des pensées vaines & frivoles que de les en tirer. Aussi voit-on que la plupart des Catholiques se laissent aller insensiblement à la devotion de l'image plutôt que de l'original. Vous dites-là ce qu'il vous plaît, mon frere, luy répondis-je : & vous nous imposez des choses qui sont fort éloignées de

de nôtre pensée. Je ne vous impute rien que je ne veuille bien vous prouver , reprit-il. N'est-il pas vray qu'entre tous les Crucifix & toutes les Images de Jesus Christ ; il y en a qui sont beaucoup plus honorées les unes que les autres ? Vous verrez de grands Crucifix dans les Eglises , devant qui tout le monde se prosterne , ce sont de grands Seigneurs au prix de ces pauvres Crucifix qui sont sur les Ponts & sur les grands chemins , qui sont trop heureux si quelqu'un entre mille leur donne un coup de chapeau.

Si tous les Crucifix ne servent qu'à vous figurer vôtre Sauveur attaché à la Croix , ils ont tous une même dignité , & vous ne devez faire aucune acception des uns plus que des autres , puis que leur dignité ne vient ni de la matiere dont ils sont composez , ni de l'adresse de l'ouvrier qui leur a donné la figure , telle qu'elle étoit dans son imagination. Pourquoy faites-vous donc une si grande difference entr'eux , qu'à peine daignez vous regarder les uns , pendant que vous ployez le genouil devant les autres : Que répondez-vous à cela ? Je dis , repliquai-je , que si nous mettons quelque distinction entre les images , c'est parce que les unes nous representent plus naïvement & plus naturellement nôtre Seigneur que les autres ; & qu'ainsi elles sont plus capables d'échauffer nôtre zele. De maniere donc que vôtre zele dépendra en partie de la main du Sculpteur ou du Peintre , repartit-il en se moquant , je crois que vous voulez rire d'alleguer des raisons de cette nature. Mais sçachez que si c'est une chose bonne de se servir des ima-

ges pour aider à la devotion , selon vòtre fondement il faut rendre un même honneur à toutes les images , aussi bien aux mal-faites qu'aux bien-faites , parce que comme j'ay dit , elles ne tirent pas leur dignité , ni de leur matiere , ni de leur figure , mais de l'Original dont elles sont les images , ou plutôt du but que les hommes ont eu de les établir pour leur représenter Jesus Christ. Que si vous faites une difference entre les images , soit pour être plus precieuses , soit pour être mieux travaillées ; & que vous honoriez plus les unes que les autres , vous montrez par là que vòtre esprit pense plus à l'image qu'à l'original , & vous ne sçauriez vous excuser de tomber dans une espece d'idolatrie.

D'idolatrie, interrompis-je , je ne suis pas encore si ignorante que je ne sçache bien la difference qu'il y a entre les images & les idoles , & je ne crois pas qu'on me puisse accuser d'idolatrie puisque j'adore mon Sauveur dont j'ai l'image devant moy. Il faut appeler idolatres ceux qui croient qu'il y a quelque divinité dans les images mêmes : mais ceux qui ne les regardent que comme des representations , & qui ont l'esprit seulement tendu vers l'original , ils ne meritent pas ce nom. Plusieurs Catholiques , repartit mon frere , & même la plupart , croient qu'il y a une vertu cachée dans certaines images , Crucifix , ou autres Statuës , qui leur fait faire des miracles , pendant que les autres n'en font point. Tout le monde accourt à ces images faisant des miracles , & abandonne les autres : Je vous deman-



demande si ce monde qui court à ces images, ne croit pas qu'effectivement elles ont quelque vertu divine, ou s'il les revere comme des images simplement ? Si ces gens disent que Dieu a choisi ces images-là pour manifester sa vertu plutôt que d'autres, ils font une injure à son infinie Majesté de vouloir qu'elle accompagne de son efficace des choses mortes, ouvrages de mains d'hommes, & que les mêmes hommes peuvent détruire. Et d'où procedent donc les miracles qu'elles font, luy dis-je ? Pour la plupart de ces miracles, répondit-il, ce sont des impostures, comme je pourrois vous en conter une infinité d'exemples : Et quant à ceux qui sont arrivez effectivement, ce sont des choses que Dieu a permises, & qui sont à ceux qui les voyent & qui y croient, une véritable marque de sa colere. Il les a livrez à leur esprit reproché & à l'efficace de l'erreur, comme il permit que les Enchanteurs de Pharaon fissent des miracles. Je veux croire que des Crucifix ont pleuré, que d'autres ont parlé, que d'autres ont ri, que d'autres ont baissé la tête : Le diable a travaillé dans ces occasions & non pas Dieu ; car quand Dieu déploye ses miracles, il ne se sert pas des images, ni des idoles des hommes, si ce n'est pour les renverser, comme il arriva à Dagon devant l'Arche de l'Alliance : Mais il fait voir sa vertu dans les hommes mêmes, en les rendant, selon qu'ils sont orgueilleux ou humbles, les objets de sa justice redoutable, ou bien celui de ses compassions.

C'a toujours été le propre du demon de faire regner l'idolatrie dans le monde, il l'a fait

selon qu'il a veu que les hommes étoient fins ou grossiers , à present qu'il voit qu'ils sont plus rusez que jamais , il leur propose une sorte d'idolatrie plus delicate & plus déguisée. Je diray même que les Conducteurs de l'Eglise Romaine , semblent concourir à faire la volonté du diable. Car pourquoy recommandent-ils si fortement aux peuples le culte des images , sinon pour les empêcher qu'ils ne se forment pas l'idée d'une Religion purement spirituelle ? Car selon leur maxime , il faut toujours tenir les esprits bas & rampans , afin qu'ils se laissent mieux gouverner & qu'ils souffrent leur tyrannie sans contradiction , ce qui est aussi la maxime du demon. Et comme aujourd'huy les peuples semblent être plus rafinez qu'ils n'ont jamais été , il n'a garde de venir proposer aux plus subtils une idolatrie grossiere , telle qu'il la fait regner dans les Pais Barbares. Il leur offre une idolatrie subtile , qui s'exerce sous un autre nom , & sous d'autres manieres , & cette derniere sorte d'idolatrie consiste dans le culte des images , tel qu'il est pratiqué dans l'Eglise Romaine. Car le Prince des tenebres connoit bien que l'esprit de l'homme est trop foible pour se porter de soy-même à un culte spirituel , & qu'il est , au contraire , fort facile de le faire tomber en un culte plus grossier , en luy déguisant les choses ; c'est pour ce sujet qu'il a inventé le culte des images , faisant semblant au commencement , de ne les proposer que comme des aides pour servir Dieu plus facilement : Mais il sçavoit bien que les images ne manqueroient pas d'être aux hommes une pierre d'achop-

d'achoppement, & qu'ils passeroient sans qu'ils s'en apperçussent, de l'adoration de Dieu & de son culte, à l'adoration & au culte des images directement & simplement, sans se soucier de l'original.

L'Eglise Romaine fait aux peuples, ce qu'on fait aux enfans qu'on amuse par des poupées, car on amuse les peuples par des images, comme si quelque Divinité y étoit renfermée, ou que Dieu voulut manifester sa vertu par de tels organes : & certes c'est avec raison que les bigots & les bigottes qui courent après ces folies, doivent être traités en enfans. O ma sœur, ajouta-t-il, si vous sçaviez comment Dieu agit par sa parole, & de quelle façon elle nous excite à la piété ; comment elle élève nos âmes dans le Ciel pour y chercher Jesus Christ regnant éternellement ; vous ne tarderiez pas un seul moment à brûler tous vos Crucifix & toutes vos images.

Brûler ? répondis-je toute étonnée, voilà un conseil tout à fait impie, & digne d'un Héretique. Qui a jamais oui parler de brûler le portrait de ce qu'on honore, qu'on respecte & qu'on aime le plus ? N'est-ce pas faire une injure atroce à Jesus Christ ? Oui, ma sœur, brûler, je vous le dis brûler, & que cela ne vous gendarme point. Ne devons-nous pas nous défaire de tout ce qui attache nos esprits à la matière, & nous en défaire afin que jamais nous ne les voyons devant nous ? Notre Seigneur ne dit-il pas, *Si ta main droite te fait chopper, coupe-la, & si ton œil droit te fait chopper arrache-le ?* A beaucoup plus forte raison, doit-on se priver de ces pierres

de scandale, si elles nous font pecher en quelque façon, & en cela nous ne devons pas craindre d'offenser Dieu, sous pretexte que les images que nous détruisons sont ses images : Car ce sont des images que Dieu n'a point commandé qu'on luy dressât, il n'a point prescrit son culte par leur moyen, les hommes les ont faites selon leur caprice & leur imagination, ils les ont exposées au peuple non pour la gloire de Dieu, mais pour leurs desseins secrets, ou par un zele mal réglé. Or nous devons détruire tout ce qui va au renversement de la gloire de Dieu.

Vous avez bien ouï parler de ce miraculeux Serpent d'airain, que Dieu luy-même avoit fait faire pour la guerison de ceux qui étoient mordus par les Serpens brûlans ? car on n'avoit qu'à le regarder pour être soulagé. Ce Serpent-là avoit trois grandes prérogatives, qu'aucune de vos images n'a jamais eue ; premierement Dieu avoit commandé qu'on le fit, ce qu'on ne peut pas dire d'aucune image ; secondement plusieurs grands miracles arriverent par son moyen, des miracles indubitables, faits à la face de tout un peuple & d'une maniere facile, car il ne falloit que le regarder & l'on étoit guéri à l'instant d'un mal tres-funeste, & tres-douloureux ; le plus beau Crucifix n'a jamais rien pu faire d'approchant : Enfin il étoit une figure de Jesus Christ qui nous a delivré, en le regardant par la foy, de la piqueure du veritable Serpent brûlant. Car voici ce que dit S. Jean dans le 14. chapitre de son Evangile : *Comme Moïse éleva le Serpent au desert, ainsi faut-il*  
que

*que le Fils de l'Homme soit élevé.*

Voilà des raisons tres-puissantes en apparence , non seulement pour le conserver , tant en memoire des miracles passez , que pour être une image de celuy qui devoit venir ; mais même pour le reverter. Et le peuple d'Israël sembloit être plus excusable de l'adorer que vous ne l'êtes d'adorer vos Crucifix , parce qu'il leur étoit une image de celuy qu'ils ne connoissoient que fort imparfaitement : Au lieu que maintenant que Christ est venu , & que nous en avons une connoissance beaucoup plus parfaite que les anciens Juifs , nous n'avons pas besoin d'une image materielle pour nous représenter ce Divin Sauveur. Or qu'arriveroit-il à ce Serpent d'airain ? Le Roy Ezechias , qui étoit un bon Prince & craignant Dieu , voyant que le Peuple d'Israël luy faisoit des encensemens , il le brisa & le reduisit en poussiere. S'il avoit mal fait , il en auroit été puni , ou repris du moins ; au contraire son regne fut fort heureux , & beni de Dieu , parce que sans s'arrêter aux scrupules du vulgaire , il avoit ôté un sujet d'idolatrie à ce peuple : Voyez par-là combien c'est une chose agreable à Dieu de détruire tout ce qui nous peut faire errer , sans qu'aucune raison nous en doive détourner.

Dieu même , afin d'ôter tout ce qui auroit pu seduire la devotion du peuple & la faire degenerer en superstition , sur tout lors que son Evangile devoit être prêché , ne permit-il pas que son Arche de l'Alliance fut brulée dans l'embrasement de Jerusalem ? C'estoit pour- tant l'Arche de l'Alliance , où il manifestoit

sa presence d'une maniere si particuliere , que par tout où on la portoit, il faisoit paroître des merveilles éclatantes de sa Majesté ; il separoit les rivières ; il faisoit tomber les murailles des Villes ; il faisoit trébucher les idoles devant elle ; il faisoit mourir par milliers tous ceux qui osoient regarder dedans ; il frappoit les Philistins de playes douloureuses & honteuses ; il punissoit de mort ceux qui l'osoient seulement toucher , il benissoit ceux chez qui elle logeoit. Toutefois, dis-je, Dieu permit à la fin que cette Arche perit dans le sac de Jerusalem, afin d'ôter aux Juifs tout ce qui pourroit les empêcher d'embrasser l'Evangile.

Je ne vous dis pas ces choses pourtant, ma sœur , ajoûta-t-il, pour vous faire brûler vos Crucifix & vos images ; mais seulement pour justifier le mot dont je me suis servi. Car il n'est pas raisonnable de brûler une chose à moins que nous ne craignions qu'elle soit cause de nôtre chute : On peut conserver les Crucifix comme on conserve les choses indifferentes, on peut même les preferer à toutes les autres images, & je ne puis approuver en cela le zele indiscret & aveugle de quelques Huguenots qui ne s'amusoient qu'à mettre en pieces les statues, & à brûler les images qu'ils rencontroient devant eux. La véritable piété n'agit point par des principes d'emportement ; elle se contente de retirer son pied du mal, sans donner du scandale aux foibles. Il est bien vray que Dieu donne souvent aux peuples une salutaire inspiration de se defaire des choses qui les ont pu faire errer, selon la Prophetie  
d'Esaië

d'Ésaïe , & il avientra en ce temps-là que l'homme jettera aux taupes , & aux chauves-souris les idoles faites de son argent , & les idoles faites de son or , qu'on luy aura faites pour se prosterner devant elles. Comme effectivement cela arriva quand les tenebres du Paganisme commencerent à se dissiper , je peux dire aussi que la même chose a été faite quand la vraie lumiere a fait disparoître les tenebres du Paganisme.

Mon frere voyant que je prenois un grand plaisir à l'écouter , & que ses discours me touchoient , alloit continuer quand nous entendimes du bruit vers la porte de ma chambre , ce qui me fit pâlir , parce que si ma mere nous eut écoulez , j'aurois fort mal passé mon temps , & peut-être mon frere aussi : Mais luy plus hardi que moy alla ouvrir la porte , & il se trouva que c'étoit mon pere , qui entra & d'un visage riant , avouez , mes enfans , dit-il , que je vous ay fait une belle peur : Je ne viens pourtant pas ici pour vous troubler , ni pour rompre un entretien qui m'est fort agreable. En suite s'adressant à moy , je sçay bon gré , dit-il , à votre frere de ce qu'il vous dit , & à vous aussi de ce que vous l'écoutez ; je vous ajoûteray seulement ce mot , ma fille , si Dieu touche votre cœur par son moyen , ne regimbez point contre l'aiguillon , & ne vous obstinez point contre le Saint Esprit quand il parlera à votre conscience. Votre frere fait ce que je devrois faire si je n'avois égard à des sermens indiscretement faits , de ne jamais parler de Religion à mes filles , & dont je pourrois bien me

dispenser, si je ne considérois que Dieu m'a donné un fils assez bien instruit & assez zélé pour s'aquitter de ce devoir.

Vrayement, mon pere, vous me pouvez bien donner cette liberté, lui dit mon frere, voilà ma mere qui a commandé à ma soeur de me venir tenter pour changer de Religion. Vous conspirez donc, Justine, avec votre mere pour seduire votre frere, reprit mon pere, je suis bien-aise de le sçavoir, nous userons de represailles. Mais, mes enfans, ayez une autrefois plus de prudence quand vous parlerez, car si votre mere vous avoit écouté, comme cela pouvoit arriver, il y auroit eu un beau vacarme, & Ferdinand auroit bien peu dire qu'il n'est plus le mignon de Madame sa mere. Après cela mon pere se retira pour nous laisser continuer nostre discours. Cependant mon frere mit un jeu d'échecs sur la table, avec des vers qu'il tira de sa poche.

Cette précaution ne fut pas inutile, car ma mere avoit ses espions qui l'avertirent que mon pere & mon frere étoient dans mon cabinet. Comme elle est extrêmement défiant sur les matieres de conscience, elle craignoit qu'en voulant gagner mon frere elle ne me perdît, & elle vint pour écouter ce qu'on disoit. Mon frere avoit laissé la porte de mon cabinet ouverte, & je découvrois tous ceux qui pouvoient mettre le pied dans ma chambre; j'apperçus donc ma mere & je fis signe à mon frere qu'elle étoit-là, il fit semblant de jouer. Ma mere voyant que je l'avois apperçue entra, & nous voyant joüir elle nous dit en riant, ah, jeunesse, jeunesse, ne vous trou-



trouvera-t-on jamais occupée qu'aux jeux & qu'aux bagatelles ? Je crois , luy répondit hardiment mon frere, que vous êtes d'accord avec mon pere pour nous quereller. Et pourquoy vous a-t-il querellé , poursuivit-elle ? Il m'a reproché que je ne faisois que perdre mon temps , & m'a dit que dans trois jours il me veut renvoyer à l'armée. Votre pere a dit cela , reprit ma mere ? ha ! il n'en sera pas le maître. Je n'ay qu'un fils , je demeure dix ans sans le voir , & à peine est-il arrivé qu'il le veut arracher d'entre mes bras. Je vous jure qu'il n'en sera pas le maître , je voudrois bien sçavoir ce qu'il prétend que vous fassiez à l'armée , sinon que vous vous fassiez casser la tête ? Certes votre pere est un pere dénaturé.

Ah , Ferdinand, Ferdinand, continua-t-elle, votre mere vous aime bien plus tendrement que cela. Non seulement elle veut que vous viviez pour être sa consolation, mais elle donneroit bien encore la meilleure partie de son sang pour vous aquerir une autre vie permanente à jamais , dont vous n'aurez jamais esperance de jouir tant que vous serez ce que vous êtes. Je vous remercie du meilleur de mon cœur, dit-il, ma mere, de la charité que vous avez pour moy ; c'est assez, ma mere, que ce soit par vous que je jouis de la vie humaine, car pour l'autre vie je l'attens de celui qui a formé mon ame. Mais, mon fils, vous n'êtes pas dans le chemin pour l'obrenir. Je vous entens, ma mere, vous me voulez persuader que la Religion Romaine est la seule qu'il faut suivre pour aller au Ciel , mais comment voulez-vous que je croie que cela

puisse être , puis qu'elle ordonne à tous les Catholiques d'être dans une perpetuelle défiance & dans un doute continuel de leur salut. Certainement je ne peux pas croire qu'une chose me donnera la beatitude lors qu'elle m'ordonne de douter si j'en seray participant.

Ma mere resta muette , & quoy que ce soit une femme d'esprit elle ne put pourtant parer ce coup. Mon frere qui vit bien qu'il avoit trop parlé, raccommoda ce qu'il avoit dit en ajoutant, qu'il ne vouloit pas absolument condamner la Religion Catholique , dans laquelle on observoit des choses qu'il approuvoit fort , qui étoient pourtant improuvées par la plupart des Huguenots : Et qu'au contraire la Religion de Calvin lui sembloit un peu trop nue & dépouillée de ceremonies. Dans ce moment on vint appeller ma mere qui ne dit que ces deux mots, je prie Dieu & la sainte Vierge qu'ils vous éclairent , puis elle s'en alla. Cependant comme il étoit tard, nous ne pûmes pas continuer nostre conversation.

J'ay voulu, mes cheres Demoiselles, vous reciter ces choses tout au long , dit Mademoiselle de Sainte Phale, pour vous marquer les moyens dont Dieu s'est servi pour me faire connoître sa verité , ce que j'ay à vous dire dans la suite est encore plus curieux que le commencement. Je juge bien, par ce que vous avez dit, lui repondit Mademoiselle Leonor, que l'histoire de votre vie doit avoir quelque chose de fort particulier, ce que je desire d'apprendre avec bien de l'impatience; mais comme il est déjà tard & que vous avez assez parlé, je crois que vous serez bien-aise de dîner

ner avant que de continuer une relation si charmante. Il se trouva effectivement que le dîner étoit prest, qui fut fait en un moment ; après quoy on se promena un peu sur le tillac, d'où l'on retourna dans la chambre de Mademoiselle de Sainté Phale qui continua son histoire sans se faire prier.

La nuit qui suivit le jour où mon frere me dit tant de choses, se passa sans que je pusse fermer les yeux ; je sentoïs bien que mon frere avoit raison, & avant même qu'il m'eût rien dit j'étois déjà dégoûtée de beaucoup de choses de l'Eglise Romaine. Je ne pûs m'endormir que sur le matin, & je fis un songe qui me rendit rêveuse plus que tout le reste. Il me sembloit que je voyois mon pere malade à la mort, qui me disoit ; Justine, Dieu qui vous ravit vôtre pere selon la chair veut vous en servir, mais il ne le veut qu'à condition que vous le servirez en esprit & en verité, ce que vous ne sçauriez faire tant que vous ferez profession des superstitions dans lesquelles vous avez été élevée : Si vous les rejetez & que vous embrassiez la Religion de nos Eglises, vous serez horriblement persecutée & privée de tous vos biens, mais pourtant la fin de vos jours sera heureuse ; vous les terminerez en paix & en tranquillité d'esprit, & au sortir de cette vie vous passerez dans une autre, au prix de laquelle celle qui nous semble la plus heureuse n'est pourtant qu'une véritable misere. Au contraire si vous résistez à la volonté de Dieu, vous mourrez misérablement dans les troubles & le desespoir qui seront les avant-coureurs d'un malheur éternel.

nel. Là-dessus il me sembloit que mon pere rendoit l'esprit effectivement, je m'éveillay les larmes aux yeux, durant trois jours je fus inquietée du souvenir de ce songe, & je pris la resolution de me faire instruire par mon frere touchant ma Religion & touchant celle des Huguenots.

A peine étois-je sortie du lit que mon frere vint dans ma chambre, aussi-tôt que je le vis je donnay quelque commission à ma femme de chambre, & luy sans perdre de temps, me dit, ma soeur, je viens vous donner le bonjour, & je ne viens pas les mains vuides, car ce que je vous apporte vaut plus que la Couronne de nôtre Roy. Vous êtes bien enrichi de cette nuit, luy dis-je en recevant le present, qui étoit un Nouveau Testament relié fort proprement. Vous disiez hier, ajouta-t-il, que vous vous serviez de vôtre Crucifix pour vous exciter à la pieté. Laissez de grace nôtre Crucifix, & lisez l'Ecriture Sainte, vous verrez si la parole de Dieu n'est pas aussi forte qu'un marmouset est impuissant. Je le remerciay & je luy promis de suivre son conseil, puis il se retira pour aller faire sa cour à ma mere, à quoy il étoit fort regulier.

Quand il fut sorti j'ouvris le Nouveau Testament, & je vis qu'il avoit écrit au frontispice du livre ces mots de l'Apocalypse; *Voici je me tiens à la porte & je frappe, si quelqu'un entend ma voix & m'ouvre, j'entreray chez luy & je souperay avec luy & luy avec moy.* Je compris bien l'intention de mon frere, & je ne manquay pas de m'en faire l'application. Je me  
reti-

retiray dans mon cabinet où je lus dans l'Evangile toute l'histoire de la Passion, de la Mort & de la Resurrection de notre Seigneur telle qu'elle est décrite aux xxvi. xxvii. & xxviii. chap. de Saint Matthieu. Cette lecture me toucha si fortement que de ma vie je n'ai prié si bien Dieu ni de si bon cœur. Ma priere faite je continuay ma lecture, & je vis que plus je lisois plus cette parole se faisoit un passage dans mon ame qui me remplissoit d'une joye inexprimable. Mon frere vint me prendre pour me conduire dans la chambre de ma mere, qui étoit étonnée de ma negligence, mais avant que je sortisse de ma chambre je ne manquay pas de serrer mon Nouveau Testament, que toutes sortes de raisons m'obligeoient de conserver.

D'abord que ma mere me vit elle me dit, Vous êtes bien paresseuse aujourd'huy ; & me considerant de plus près ; Quelle langueur avez-vous dans les yeux, je gage que vous n'avez, ajouta-t-elle, pas dormi & que vous avez passé une bonne partie de la nuit à lire quelque Roman ? Je fus bien-aise de luy laisser croire ce qu'elle voulut, c'est pourquoy je ne lui répondis point. Mon pere vint qui nous invita d'aller au jardin, où pendant que mon pere & ma mere se promenerent d'un côté, mon frere & moy nous promenâmes d'un autre. Ce fut-là où je remerciay mon frere encore une fois, & où luy ouvrant mon cœur, je lui fis connoître que je trouvois dans l'Eglise Romaine des choses que je ne pouvois supporter ; & que pour-  
tant je ne pouvois aussi me résoudre à l'abandonner. Ma sœur, répondit-il, il ne faut ja-  
mais

mais abandonner une chose sans en avoir examiné les raisons , & sur tout en matiere de Religion. Tenez-vous à la Religion dans laquelle vous avez été instruite jusques à ce que vous soyez convaincuë que ce n'est pas la meilleure, & qu'il en est une qui a cet avantage; car alors vous ne pouvez pas en conscience vous tenir à ce que vous croyez le plus defectueux , & negliger ce qui est plus parfait. Ce jour-là nous eûmes un entretien de deux heures touchant la Transsubstanciation. Le lendemain il me parla de la Justification par les œuvres. Un autre jour il me parla du Sacrifice que le Prêtre offre pour les vivans & pour les morts. Mais où ils s'attacha le plus, ce fut à me prouver que l'Eglise Romaine ne pouvoit être la vraie Eglise. Ce seroit une chose trop ennuyeuse si je vous rapportois tout ce qu'il me dit là dessus; & les raisons dont il apuya ce qu'il disoit me persuaderent que j'étois dans la fausse Eglise, & me firent prendre la resolution de me ranger à la veritable.

Trois semaines se passerent durant tous ces entretiens : Quand je trouvois des raisons pour opposer à celles de mon frere, je luy resistois, mais il repliquoit en me confondant toujours. Enfin je luy fis connoistre les dispositions de mon esprit qui le réjouirent. Il trouva pourtant cette affaire d'une telle importance, qu'il crut en devoir parler à mon pere, ce qu'il fit ; tellement qu'un jour que ma mere étoit occupée à revoir certains contes, mon pere me fit appeller dans sa chambre, où je trouvoy mon frere. Ma fille, me dit-il, j'ay appris des nouvelles qui me sont fort agréables, dois-je

dois-je les croire ? êtes-vous bien disposée à rejeter les superstitions dont vous avez été abusée jusqu'à présent ? Oui, mon pere, & s'il vous plaît de m'entendre, je vous satisferay. Il me fit diverses questions, auxquelles je répondis à son gré ; c'est assez pour aujourd'hui, dit-il, retournez auprès de votre mere. Cependant, ma fille, si vous persistez constamment dans cette sainte resolution, je vous assure que quoy qu'il vous arrive, la benediction de Dieu ne vous manquera jamais, & que votre Pere Celeste exaucera du Ciel les vœux de votre pere selon la chair. Ces paroles si tendres arracherent des larmes de mes yeux. Je vois bien, répondis-je, que Dieu m'ouvre l'entendement de plus en plus, je me recommande à vos bonnes prieres, afin qu'il me fasse connoître encore mieux sa verité. Oui, Justine, oui, ma fille, dit-il d'un cœur tout attendri, je vay prier pour vous dans mon cabinet : Mais ce n'est pas assez, il faut aussi que vous adressiez vos humbles prieres à notre bon Dieu abondant en grâces éternelles, afin qu'il paracheve son ouvrage. Et vous Ferdinand, ne manquez pas de faire la même chose, & ne présumez pas d'avoir converti votre sœur, mais attribuez-en la gloire à Dieu qui est le seul maître des cœurs.

Comme ma mere étoit toujours occupée, suivant le commandement de mon pere je m'en allay dans mon cabinet pour me recommander à Dieu ; après l'avoir prié, je me sentis plus ferme dans mon dessein, & le cœur plein de consolation, en attendant ce que Dieu feroit naître de favorable pour executer mon dessein.

D'un

D'un autre côté , ma mere ne dormoit pas ayant en tête d'attirer mon frere à sa croyance. Mon frere qui est assez fin ne rejettoit pas absolument cette proposition , il ne l'approuvoit pas non plus, mais il luy laissoit concevoir quelque esperance qu'il pourroit être fléchi un jour. Combien de fois avons-nous ri entre nous de cette bisarre aventure? Ma mere croyoit pouvoir faire changer son fils, elle se servoit de sa fille pour ce sujet; & mon pere se servoit de son fils pour attirer sa fille, ce qui lui réussit à la fin, au lieu que le desir & les entreprises de ma mere tournerent à sa honte.

Plus je m'avançois dans la vraie connoissance, plus il étoit besoin aussi d'uter de circonspection pour tromper ma mere, car si elle eut seu un seul mot des choses que mon frere me disoit, elle étoit femme à me faire enlever par force, & à me faire mettre dans un Convent pour toute ma vie. Il arriva alors deux choses qui servirent à la tromper plus que jamais. L'une fut qu'un Gentilhomme Catholique luy fit parler pour m'obtenir en mariage. Quoy que ma mere eut résolu ce mariage elle ne voulut pourtant rien conclure sans en parler à mon pere, avec qui elle a toujours vécu dans une grande union. Mon pere ne voulut pas se servir de son autorité en cette occasion. Comme ma fille, dit-il, a été élevée dans votre Religion, je vous en laisse route la conduite, & vous en pouvez disposer comme il vous plaira. Cependant, Madame, puis que vous voulez bien encore me consulter, je vous diray franchement ma pensée. Le jeune homme dont vous me parlez



lez, quoique véritablement d'une bonne famille, est d'une maison qui est fort endettée. D'ailleurs j'apprens que ce jeune Gentilhomme est assez débauché, une fille aussi sage que la nôtre mérite une meilleure fortune. Pourtant, Madame, vous en êtes la maîtresse, je crois que vous ne ferez rien qui ne soit conforme à votre prudence, & ainsi je donne les mains à tout ce que vous trouverez bon. En vérité, dit ma mere, puis que vous en usez si bien, je vous assure que vous serez le maître de sa destinée, & que pourvu qu'elle épouse un Catholique, je n'auray point d'autre volonté que la vôtre. J'avois envie, répondit mon pere, de vous proposer un jeune Gentilhomme Catholique, dont les mœurs, la sagesse & la douceur me plaisent extrêmement: C'est, Madame, le fils de votre cousine germaine, Madame de..... C'étoit justement dire ce qu'il falloit à ma mere pour la rejouir, car elle aime fort ce cousin, qui à la vérité a des qualitez bien dignes qu'on l'estime. Je vous remercie, dit ma mere, de la préférence que vous faites de mes parens, je ne vous en osois pas parler, mais puis que je vous vois des sentimens si favorables pour luy, je souhaiterois de les voir unis au plutôt. Je le souhaiterois avec vous, répartit mon pere, mais il faut tâcher de luy faire obtenir auparavant quelque Charge à l'armée, & dire que nous ne voulons pas donner nôtre fille à un simple Volontaire, afin de la luy faire avoir; ses parens qui sont puissans ne manqueront pas de luy faire donner de l'employ. Ma mere trouva ce conseil fort bon, & se resolut de se con-

confier en mon pere plus que jamais elle n'avoit fait.

L'autre chose fut , que mon pere fit une fausse confidence à ma mere , touchant mon frere. Il me fâche fort , dit-il , de ce que Ferdinand perd son temps ici à faire le casanier , & si ce n'étoit la tendresse que je vois que vous avez pour luy , je l'aurois déjà renvoyé à l'armée , ou bien faire un voyage en Allemagne ou en Angleterre. En un autre temps , ma mere auroit répondu aigrement , mais mon pere venoit de luy témoigner tant de complaisance , qu'elle n'osa pas le contredire. Monsieur , dit-elle , j'ay été dix ans sans voir mon fils unique , à peine y a-t-il deux mois que je jouis de sa vue , & vous me le voulez ôter. Non , Madame , je ne vous le veux point ôter , mais je crains qu'il ne s'en aille , car je vois que la vie oisive & tranquille qu'il mène en ce pais , n'est pas selon son humeur. Il luy faut une vie active , il s'ennuye en effet , car on ne peut pas toujours jouer , se promener , chasser & discourir ; ces choses servent au délassement de l'esprit , mais elles ne le satisfont pas. Laissez-moy luy parler , dit ma mere , peut-être qu'il changera de sentiment quand il m'aura entenduë. Où est-il ? je veux luy parler tout à l'heure. Je crois qu'il est dans le jardin , dit mon pere. Aussi-tôt ma mere me fit appeller pour y descendre avec elle.

Nous trouvâmes mon frere assis auprès d'une fontaine en profonde meditation , & qui revenoit sur les moyens qu'il falloit tenir pour me faire abjurer les erreurs Romaines. Nous le  
surpri-

surprimés en cet état , & ma mere le fit revenir de cet assoupissement , en luy donnant un petit coup sur l'épaule. Qu'avez-vous, Ferdinand, dans l'esprit qui vous rend si rêveur , luy dit-elle , ce n'est pas vostre coutume ? Je vous l'avoueray , ma mere , dit-il en la regardant tristement , quoy que je ne l'aye pas osé dire à mon pere. Je voudrois bien retourner à l'Armée , que voulez-vous que je fasse ici à garder les charbons ? Otez ces choses de vostre esprit , luy répondit ma mere , pourquoy vous iriez-vous faire casser la tête , & me rendre la plus desolée de toutes les meres ? Que pensez-vous que je devinsse si j'avois perdu mon fils unique , auquel j'ay mis mes plus belles esperances ? Encore s'il y avoit quelque apparence de vous avancer , mais les choses sont reduites en un tel état , qu'il ne faut rien esperer en faveur de ceux de vostre Religion : Quand vous auriez fait toutes les plus belles actions du monde , & que vous auriez rendu au Roy tous les services imaginables , tout cela sera conté pour rien tant que vous serez Huguenot. Mon frere ne répondit rien , il jeta seulement un grand soupir. Ma mere crût voir dans le fond de son cœur ce qu'elle n'y voyoit point. Vous soupirez , Ferdinand , & vous ne dites mot , dit-elle , & moy je vous dis encore une fois , que tant que vous serez Huguenot , vous ne serez jamais avancé. Mais je vous parleray plus amplement demain au matin , ne manquez pas de vous rendre dans ma chambre. Allez , continuez votre chemin , & pensez à ce que je viens de vous dire. Quand il nous eut quittés , ma mere me dit,

dit, vôtre frere improuve diverses choses dans la Religion de Calvin, il en approuve dans la nôtre, de plus il a de l'ambition, allons, ma fille, poussons à la rouë, d'une maniere ou d'autre nous gagnerons cet esprit. Ce fera avec bien de la peine, répondis-je, il est plus ferme que vous ne pensez. Il n'importe, repliqua-t-elle, le merite en sera plus grand devant Dieu, travaillez de vôtre côté, & je travailleray du mien. Nous voyons tous les jours des conversions qui paroissent plus difficiles que la sienne, & même comme impossibles, qui ne laissent pas de réussir. Si vôtre frere se laisse conduire à la raison plutôt qu'aux conseils de vôtre pere, je luy mettray des sçavans en tête, auxquels il faudra qu'il se rende: Et s'il a de l'ambition, je luy feray parler à des personnes qui ont du pouvoir, & qui ne manqueront pas de faire sa fortune, dont on luy donnera toutes les assurances qu'il desirera. Tâchez seulement qu'il se rende capable de conseil, & sur tout qu'il ne redise rien à vôtre pere.

Mon frere dès qu'il fut hors de nôtre presence, remonta à l'appartement de mon pere, & lui fit le recit de tout ce que ma mere luy avoit dit. Mon pere luy dit à son tour, tout ce qu'il avoit dit à ma mere pour l'empêcher de découvrir toutes leurs partiques, & puis il ajouta: Je vois bien où cette bonne femme en veut venir, mais s'il plaît au Seigneur, tous ses desseins iront à neant, & les miens réussiront. Peu de temps après que je fus revenue avec ma mere, comme je la vis occupée à donner quelques ordres, je courus à l'appar-

partement de mon pere où je trouvay mon frere. D'abord que mon pere me vit, il me dit, hé bien! vous travaillez de concert avec votre mere, pour la conversion; ou plutôt pour la perversion de votre frere. C'est encore trop peu, répondis-je, de deux femmes contre un homme, aussi ma mere a-t-elle dessein de mettre des Docteurs en tête à mon frere, contre qui il ne pourra pas se défendre. Et là-dessus je racontai tout ce que ma mere m'avoit découvert de ses desseins. Voilà un bon avis, me dit mon pere, mais retournez de peur que votre mere ne s'apperçoive que vous êtes venue me parler. C'étoit ainsi que mon pere & ma mere jouïoient au plus fin. Ma mere à la fin n'y trouva pas son compte. Mon frere me dit depuis, que mon pere parût chagrin du tour imprévu que les choses prenoient. Je prévois, dit-il à mon frere, que vous allez être exposé à de grandes tentations. Je ne crains pas les raisons des Scavans, mais je crains les raisons des Puissans, quand ils vous représenteront les Charges, la prospérité & les delices qui vous accompagneront si vous embrassez la Religion Romaine. Vous êtes jeune, & les fumées de l'ambition s'emparent bien plus aisément de l'esprit des jeunes gens, que de celui de ceux qui sont dans un âge plus avancé. Ne vous fiez point en vous-même, mais en Dieu seulement. Je sçay que si je me fie sur mes forces, dit mon frere, je suis le plus foible de tous les hommes, mais si je mets ma confiance au Seigneur, je suis plus fort que tout l'Univers ensemble. Après cela mon pere luy donna

la liberté de se retirer , & le reste du jour s'écoula sans qu'il se passât rien de considerable.

Le lendemain mon frere fût à l'appartement de ma mere , il la trouva dans son cabinet, où elle le fit entrer, & luy commanda de s'asseoir auprès d'elle : Et comme il en faisoit difficulté, elle luy dit, Ferdinand je me dépouille aujourd'huy de mon caractère de mere pour vous parler en bonne amie , asseiez-vous ici auprès de moy sans vous le faire dire davantage. Mon frere ayant obéi sans repliquer , elle luy parla ainsi d'un ton fort tendre & en versant quelques larmes.

Je ne peux jamais jeter les yeux sur vous , sans avoir le cœur agité de passions contraires. Quand je considere que j'ay en vous un fils sage, honnête & vaillant , je suis portée à me rejouir & je m'estime bien heureuse, car Dieu n'a pas fait cette grace à toutes les meres. Mais quand je considere d'un autre côté que ce fils que j'aime, qui est si bien fait , qui est estimé de tout le monde , & qui a les inclinations si belles , a été élevé dans une Religion fausse & heretique , & qu'il y persiste ; je verse des larmes ameres , & je suis fâchée de vous avoir mis au monde. O Ferdinand, Ferdinand, si vous sçaviez tout ce qui se passe dans mon cœur , & la compassion que j'ay de vous, vous auriez plus de complaisance pour moy que vous n'en avez. Elle n'en pût pas dire davantage, les sanglots ayant arrêté son discours.

Mon frere qui fût touché de la voir si émue luy répondit, ma mere, vous ne jettez pas une  
larme

larme qui ne me perce le cœur. Pourquoi abandonnez-vous votre cœur à tant de tristesse ? Je sçay bien , ma mere , que c'est une compassion maternelle que vous avez pour moy , mais peut-être est-ce une compassion aveugle & qui part de vos préjugés. Je veux que vous reconnoissiez jusques ou va la détermination que votre fils a pour vous. Je vous declare donc que si on me peut convaincre que je suis dans une fausse Religion, je suis tout prêt d'embrasser celle qu'on me prouvera être la meilleure , car je ne veux point me conduire par opiniâtreté, mais par raison. Pour cet effet je me défais aujourd'huy de tous les préjugés que je pourrois avoir en faveur de ma croyance , & contre la votre, pour embrasser votre religion si je la trouve la meilleure, ou persister dans la mienne si je trouve que c'est la véritable. Ma mere se rejouit extrêmement de cette declaration , & elle dit, je vous prens au mot , souvenez-vous de tenir votre parole. Oui, ma mere, je m'en souviendray. Si on me peut convaincre que je suis dans l'erreur, il ne faut pas que j'y reste. C'est à dire, repliqua ma mere , que si je trouve quelqu'un qui leve vos doutes & vos scrupules , vous vous rangerez avec nous. Oui, ma mere, dit-il, je le feray avec joye , car je serois bien malheureux , si connoissant le mauvais chemin je voulois pourtant n'en point sortir. Si vous voulez aussi, ajouta ma mere, je vous feray parler à des gens qui vous pourront avancer, & vous donner de belles charges, si vous vous rangez à leur parti. Toutes choses ont leur temps , répondit mon frere en  
F riant,

riant , il ne faut pas que je sois exposé à tant d'affaires à la fois. Cela étant fait , mon frere se leva , & ayant fait la reverence il se retira , & laissa ma mere assez satisfaite de cet entretien : Car elle crût avoir fait un grand progrès sur l'esprit de mon frere , elle se flata même qu'il ne faisoit ces façons que pour tourner cadaque de meilleure grace , comme ces places qui attendent le canon pour faire leur capitulation.

Il ne resta plus rien à faire qu'à prendre le jour , car pour la personne qu'on devoit opposer à mon frere , ma mere avoit choisi son Confesseur , le Pere Matthieu Jesuite , personnage assez sçavant , mais plus confit en malice qu'en science. Jay éprouvé quelques-unes de ses malices , c'est ce qui est cause que je hay cet Ordre si fortement , & que je maltraitay hier ces deux Freres déguisez. Enfin on convint du temps , sçavoir le lendemain du jour que mon pere devoit partir pour aller solliciter un procès qu'il avoit au Parlement de Dijon. Ma mere avoit intérêt que mon pere ne sçût rien de tout ce qu'elle pratiquoit , & mon pere avoit intérêt de seindre qu'il n'en sçavoit rien. Pour mon frere & moy nous faisions bonne mine. Enfin la veille du jour que mon pere devoit partir , comme nous étions près de souper , mon pere dît à mon frere , allez preparer vos hardes dès que nous aurons soupé , car je veux que vous veniez avec moy. Ma mere en fut toute allarmée. Que dites-vous , Monsieur , que Ferdinand s'en aille avec vous , prétendez vous nous laisser ici seules ? Madame , dit mon pere , il est temps qu'il



qu'il commence de s'instruire des affaires de la maison, vous sçavez de quelle importance est le procès que je vay solliciter, il faut bien que j'aye quelqu'un pour me soulager. Ma mere étoit si interdite qu'elle ne sçavoit comment faire pour rompre ce coup. Qu'avez-vous, Madame, luy dit mon pere, il semble que l'absence de Ferdinand vous fâche plus que la mienne ? J'esperois, répondit-elle, me consoler avec le fils de l'absence du pere, mais puis que vous avez resolu de l'emmener avec vous, allez vous-en tous deux, à la bonne heure. Hé bien, Madame, je vous le laisse, dit mon pere, puis que vous le desirez si fortement, mais je vous recommande qu'il ne s'écarte pas de la maison jusques à mon retour : Je ne luy veux pas donner son congé, que je ne me sois entreteuu amplement avec luy. Quand mon pere eut fini nous nous mîmes à table, avec grande envie de rire de la peine où ma mere avoit été.

Après souper, ma mere qui avoit des parens dans le Parlement de Dijon, se retira dans sa chambre pour leur écrire, & pour leur recommander le procès de son mari. Cependant mon pere nous fit monter mon frere & moy dans la sienne. Quand nous fumes en sa presence, après avoir rêvé quelque temps, il nous dit : Mes enfans, je n'ignore pas ce qu'on a dessein de faire dans ma maison en mon absence : Je sçay Ferdinand qu'on va mettre votre perseverance à l'épreuve, vous allez entrer dans un chemin où plusieurs personnes tombent, & presque tous ceux qui tombent sont des chûtes mortelles. On vous promet-

tra de grands avantages ; mais sçachez que Dieu est le seul qui vous peut donner les avantages temporels , & les biens éternels. Sur toutes choses je vous recommande de vous humilier devant luy , & de le prier qu'il vous instruisse , qu'il vous assiste , & qu'il vous soutienne par la force invincible de son Saint Esprit.

Mon frere répondit avec une modeste hardiesse, mon pere , Dieu m'a fait la grace de jouir de la lumiere par vôtre moyen , j'espere qu'il m'accordera aussi celle de vous imiter dans vôtre perseverance : Et permettez-moy de vous dire , que quand vous me seriez un exemple de foiblesse, comme vous m'en êtes un de constance, je cesserois d'imiter vôtre exemple, pour me conformer à celui de mes ancêtres. Oui , mon fils, si Dieu m'abandonnoit jusques-là , je vous permets non seulement de ne me suivre point , je vous ordonne encore de me haïr. Mais l'Esprit de Dieu m'assure , que ni moy ni vous, ne serons pas en cette peine, dans cette esperance, je prie nôtre Seigneur qu'il vous benisse. A l'instant mon pere passa dans son cabinet , & en apporta un sabre de Damas, qui étoit beaucoup plus precieux par la bonté de l'acier que par les pierreries dont la garde estoit garnie, quoi qu'elles fussent assez considerables. Après ma benediction, lui dit-il, voici le plus riche present que je vous puisse faire, c'est mon épée, qui est aussi celle de vôtre ayeul , & de vôtre bisayeul, avec laquelle ils ont servi glorieusement la Religion & le Roy. Ils l'ont trempée dans le sang des ennemis de la Foy & de l'Etat , & moy-même

me je m'en suis heureusement servi en mon temps. Mon frere se mit à genoux, & mon pere tirant l'épée du fourreau, luy dit : Aujourd'huy je vous remets mon épée aux conditions qu'elle m'a été remise, c'est que vous ne l'employerez jamais que pour le service de Dieu & du Roy votre Maître & legitime Souverain. Ne suivez point le train de ces temporiseurs & lâches politiques, qui abandonnent nos pauvres Eglises, soutenez-les autant qu'il sera en votre pouvoir, & si elles perissent perissez avec elles. Veuille le Dieu fort des Batailles, la faire prosperer en votre main, afin qu'elle passe aussi honorablement entre les mains de vos enfans, qu'elle m'a été remise, & que je vous la remets. Alors il luy donna un petit coup du plat de l'épée sur le bras, & la remettant dans le fourreau il la lui donna, & l'obligea de se lever. Mon frere après l'avoir reçue, la tira encore une fois hors du fourreau, & la baissant au milieu de la lame il la posa à terre, & se remettant à genoux, il dit à mon pere : Mon pere, après les deux grands presens que vous m'avez faits, vous ne devez pas être surpris si je manque de paroles pour vous remercier, permettez-moy que j'embrasse vos genoux ; mais mon pere le relevant l'embrassa, & luy donna quelques avis pour la conduire.

J'avois été presente à cette action, & j'en avois été touchée. Mon pere me regardant attentivement, me dit, n'êtes-vous point jalouse du present que j'ay fait à votre frere ? J'aime trop mon frere, luy dis-je, pour en-

vier les presens que vous luy faites , pourvû que j'aye part à vôtre benediction , qu'il ait l'épée j'y consens. Je vous donneray & ma benediction & un present , répondit mon pere , que je n'estime pas moins que celui que j'ay fait à vôtre frere. En ce moment il me donna un petit portrait en mignature d'une femme qui en son temps avoit été une tres-belle personne , la boîte étoit aussi enrichie de pierreries. Voilà le portrait de ma mere , continua-t-il , que je vous donne ; Elle a été en son temps un exemple de vertu & de pieté , j'espere que vous imiterez une ayeule d'un si grand mérite. Il faut que je vous dise ceci d'elle , qu'elle fut élevée comme vous dans la Religion Romaine , par une tante qui l'enleva ; néanmoins comme Dieu luy avoit donné une grande penetration d'esprit , elle n'eût pas de peine à discerner la verité d'avec le mensonge. J'espere , dis-je , ma fille , que vous marcherez sur ses pas en plus d'une maniere , & que le present que je vous fais est mis en bonnes mains. Je voulus me mettre à genoux pour recevoir ce present avec plus de respect , comme avoir fait mon frere , mais mon pere qui connut mon dessein ne le voulut pas permettre , & en m'embrassant tendrement , il me donna sa benediction , après quoy il me fit quelques remontrances.

Justement comme tout étoit achevé , ma mere arriva , qui railloit mon pere sur ce qu'il tomboit dans la faute qu'il luy reprochoit , de ne pouvoir pas se passer de ses enfans. Mon pere ne fit pas semblant de l'avoir entendue , car il luy dit , Madame , voulez-vous que je vous

vous dise adieu, ce soir, ou demain au matin ? Demain au matin, dit ma mere, nous voulons déjeuner avec vous. Et bien à demain au matin, dit mon pere. Voilà comment il s'absenta de sa maison pour donner lieu à une chose dont il avoit connoissance, quoy qu'il fit semblant de l'ignorer.

Il n'en étoit pas éloigné de mille pas que ma mere envoya querir son Confesseur, qui vint pendant que nous étions au jardin, ma mere, mon frere & moy. Regardez, dis-je à mon frere, comment vous pourrez tenir ferme contre un vieillard confit dans la dispute & les livres. Et pourquoy non, répondit-il, David qui n'étoit qu'un enfant & qui n'avoit qu'une fronde & des pierres, terrassa pourtant Goliath qui étoit un Geant armé de toutes pieces. Cet exemple, luy répondis-je, ne fait pas une regle, c'est une chose tres-rare que le foible surmonte le fort, mais c'en est une tres-ordinaire que le fort batte le foible.

Mon frere auroit répondu, si le Jesuite ne fût pas venu le saluer. Ils se firent force civilitez, & le Pere qui s'entendoit à flater, dit à mon frere les choses du monde les plus obligantes ; il y repondit fort modestement. Mais à son tour il se jeta sur les louanges du Pere avec de certains petits traits d'adresse, qui firent juger au Jesuite que cet esprit luy donneroit plus de peine qu'il ne s'étoit figuré. Ma mere voyant que la place où nous étions n'étoit pas propre pour l'entretien, nous fit entrer dans un cabinet de verdure, où il y avoit des sieges & une table d'ardoise, elle s'assit d'un côté avec le Jesuite, & mon frere

& moy nous nous mêmes de l'autre : voilà l'ordre des seances de cette fameuse conference.

Mon Pere, dit ma mere au Jesuite, quand nous eûmes tous pris nos places, voilà mon fils que je vous presente, comme on presente un malade au Medecin afin qu'il luy fasse recouvrer la santé. Je ne crois pas être malade d'esprit, dit mon frere, & pour le corps je me porte assez bien graces à Dieu comme vous voyez. Il n'y a point de maladie plus dangereuse, dit le Jesuite, ni plus contagieuse que l'Herésie, qui infecte entierement les meilleurs esprits, & les fait tomber dans la damnation. Je vois bien où vous en voulez venir, dit mon frere, c'est de me montrer que je suis plongé dans cette horrible maladie de l'ame, sçavoir l'herésie, & puis vous voudriez me persuader que j'en serois délivré en me rangeant dans vôtre parti. Pour le premier je ne sçay pas comment vous osez m'appeller heretique, ay-je quelque croyance qui ne soit pas conforme à l'Ecriture Sainte, & qu'elle condamne? c'est dont je ne me suis pas encore apperçu, ni moi ni tous les autres Réformez.

Il ne faut pas croire, dit le Pere, que les Heretiques soient seulement ceux dont les sentimens sont condamnés par l'Ecriture, mais encore ce sont ceux qui s'écartent de la croyance de l'Eglise. Car l'Eglise juge souverainement les Heretiques, & l'Ecriture est une chose morte que les Heretiques tordent, & à qui ils donnent le sens qu'il leur plaît, s'en servant même quelquefois comme de colonnes pour appuyer leurs dogmes les plus pernicioeux. Mais pour l'Eglise elle est vivante, elle pronon-

ce les arrêts , & les explique elle même , qui-  
conque s'éloigne des fondemens qu'elle a po-  
sez , est heretique & hors de la voye du  
salut.

Je vois bien, dit mon frere , que vous êtes  
de l'opinion de tous les Docteurs Catholiques  
Romains : Et que l'Ecriture Sainte ne vous  
étant pas favorable , bien loin de la recevoir  
pour juge , vous voulez luy ravir son autorité ,  
pour en revêtir vos Traditions , qui ne sont  
après tout , que de inventions d'hommes.

Cela engagea le Jesuite à faire un long dis-  
cours des Traditions & de la parole non  
écrite ; il tâcha de prouver que l'Ecriture Sain-  
te n'étoit pas parfaite ; il allegua l'Ecritu-  
re contre elle-même , *Jesus fit beaucoup de*  
*miracles , qui ne sont point écrits en ce livre , &*  
*encore , Il y a plusieurs choses que Jesus a fai-*  
*tes , lesquelles étant écrites de point en point ,*  
*je ne pense pas que le monde même pût contenir*  
*les livres qu'on en écriroit.* Il passa en sui-  
te à la citation des anciens Docteurs de l'E-  
glise , Tertullien , Cyprien , Saint Hierôme ,  
& divers autres : Il en vint même jusques-à  
dire que l'Eglise est par dessus l'Ecriture ,  
dont les livres ne sont authentiques , que par-  
ce que l'Eglise les a declarez tels : D'où enfin  
il tira cette conclusion sur le principe qu'il  
avoit établi , que si l'Eglise a le pouvoir  
d'autoriser une Doctrine, de la discerner d'avec  
une Apocriphe ou prophane, en un mot de luy  
donner la force & de l'établir , à meilleur ti-  
tre a-t-elle le droit d'interpréter l'Ecriture ,  
& partant qu'il ne faut point d'autre inter-  
pretation de l'Ecriture, que celle qui se trouve

dans l'Eglise. Ce Pere allegua tant de raisons que je ne m'en sçauois souvenir. Il n'en est pas de même de la réponse de mon frere que j'écoutay avec bien du plaisir, & qu'il me donna en suite en manuscrit, tellement que l'ayant lûe souvent, je l'ay presque retenue par cœur.

Mon Pere, répondit-il au Jesuite, vous avez parlé tant qu'il vous a plû, sans que je vous aye interrompu : Je vous prie de m'a-eorder la meme grace. Je commence par protester contre toutes les choses que vous venez de dire, & je soutiens que les Livres sacrez, qui contiennent la parole de Dieu, sont les fondemens du salut. L'Eglise doit puiser son instruction de cette source, comme ayant seuls, & d'eux-mêmes, l'autorité de décider tous les differens & toutes les controverses. Je diray plus, que l'Ecriture porte avec soy sa seule & veritable interpretation, qu'il n'est pas permis de chercher ailleurs que là. C'est, mon Pere, ce que j'entreprends des vous faire voir par l'autorité, par l'histoire, & par la raison, après quoi je vous laisseray tirer la conclusion qu'il vous plaira.

Premierement, Dieu luy-même s'explique la-dessus dans le Deuteronomie, *Vous n'ajouterez rien, dit-il, à la parole que je vous commande, & vous n'en ôterez rien, tout ce que je vous commande vous le garderez pour la faire, vous n'y ajouterez rien, & n'en ôterez rien.* Certainement voilà de terribles paroles, votre Eglise n'y a-t-elle point contrevenu ? C'est ici où tous les Docteurs Romains devroient baisser la tête de confusion, en voyant que leurs  
Pre-



Predecesseurs ont ajouté , non pas un iota , mais des troisièmes tables à la Loy de Dieu, qu'ils ont composé des cinquièmes Évangiles , & que pour un seul passage ils ont canonisé les livres Apocriphes qui n'ont point été dictés par le Saint Esprit. Mais écoutons ce divin Esprit comment il s'exprime dans l'Évangile de Saint Jean. *Celuy que Dieu a envoyé annonce les paroles de Dieu, car Dieu ne luy a point distribué son Esprit par mesure. Et Jesus Christ dit dans le même endroit, Je ne prens point témoignage des hommes. Ce qui renverse entierement tout ce qu'on pourroit dire en faveur des Traditions. Qu'est-ce que n'en dit pas nôtre Seigneur après Esaïe le Prophete ? Ce peuple s'approche de moy de sa bouche & m'honore de ses levres, mais son cœur est bien éloigné de moy ; Ils m'honorent en vain, enseignant pour doctrine les commandemens des hommes. Ce qui nous apprend que ce n'est pas d'à present qu'on a voulu introduire des traditions dans l'Eglise, mais qu'elles ont toujours été rejetées. Je me souviens là-dessus d'avoir lû un excellent mot dans les Proverbes. Toute la parole de Dieu est épurée, c'est un bouclier à ceux qui ont esperance en elle ; n'ajoute rien à ces paroles , de peur que l'Eternel ne te reprenne, & que tu ne sois trouvé menteur. Hé que direz-vous là-dessus, Messieurs les Protecteurs de la Tradition, que Saint Paul anathematise en parlant aux Galates, lorsqu'il dit, si nous-mêmes ou un Ange du Ciel vous évangélise autrement que ce que nous vous avons évangélisé qu'il soit anathème. Faudra-t-il dire ici que les Docteurs de l'Eglise ont plus de pou-*

voir que Saint Paul ? car ils évangélisent autrement que ce grand Apôtre des Nations. Et il ne faut point dire ici que Saint Paul anathématise ceux qui apporteront un Evangile contraire, il dit seulement un AUTRE EVANGILE, c'est à dire un Evangile différent, comme font ceux qui recitent des miracles, & qui les attribuent à Jesus Christ, quoy qu'il n'en soit fait aucune mention dans les Evangiles. Enfin Saint Pierre que vous qualifiez du nom de Prince des Apôtres, & à qui vous voulez que le Seigneur ait remis une supreme autorité, voici ce qu'il dit, *La Prophetie n'a point été jadis apportée par la volonté humaine, mais les saints Hommes étant poussés du saint Esprit ont parlé.* Voilà, mon Pere, qui est exprés, voilà qui est clair, & ce grand Apôtre étoit persuadé que ce que le saint Esprit avoit prononcé ne pouvoit point être autorisé par les hommes. Pourquoi prétendent ils donc donner autorité à l'Ecriture par leurs Gloses & leurs Approbations ?

C'est une chose manifeste que jamais Apôtre n'a crû qu'il fut permis aux hommes pour nombreux, sçavans & sages qu'ils fussent, d'ajouter à l'Ecriture. Et certainement si les Docteurs avoient ce privilege, les Apôtres qui étoient les bases & les piliers de l'Eglise l'avoient dans une plus grande étendue, toutefois ils ne l'ont osé faire, & ils ont regardé cet attentat comme une espece d'impiété & de sacrilege. Combien donc sont coupables ceux qui dans la suite n'ayant ni la dignité, ni la mesure d'esprit qu'avoient les Apôtres, ont pourtant osé porter leur folie jusques dans le

le Sanctuaire , & joindre à la sacrée parole de Dieu des imaginations humaines. Il n'y a pas un homme qui ait le moyen d'entretenir des serviteurs , qui leur permette d'ajouter ou de diminuer à ses commandemens. Et toutefois il semble que vous voulez faire croire à Dieu qu'il n'a pas bien pensé à tout ce qu'il devoit dire pour nôtre salut , & qu'en sa Loy il a oublié quelque article dont il se repose en suite sur la bonne intention des hommes. Cela est-il tolerable, mon Pere ? Le saint Esprit dit *que toute la sagesse de l'homme n'est que folie devant Dieu , que Dieu l'a confonduë ;* & néanmoins Dieu souffriroit que cette sagesse humaine entreprit & d'ajouter des Traditions à sa parole , & d'en pouvoir juger souverainement ?

Il n'y a point de Docteurs quelques sçavans qu'ils soient , qui puissent rendre raison de tant de parfums , de sacrifices , & de purifications qui furent précisément commandez dans la Loy Ceremonielle , cependant ces choses étoient les moindres. Or comment se peut-il faire que nous qui ignorons entièrement la raison des moindres choses que Dieu a ordonnées , soyons si presomptueux que de vouloir disposer des plus grandes ? Car l'Eglise Romaine n'a inventé ses Traditions que pour avoir la liberté d'établir tout ce qu'il lui plairoit. Par là on dispose du séjour des ames après la mort , on a mis leurs peines à prix , le salut est en vente , le Paradis est à l'enchere , & tout cela parce qu'il nous plaît , & parce que nous l'avons ainsi forgé : Il nous semble bon & nous voulons que les Ecritures

saintes le disent en dépit qu'elles en ayent.

Il y a une telle disproportion entre la sublimité & l'excellence de l'Ecriture sainte, & la foiblesse de nos entendemens, qu'on ne trouvera rien de semblable dans le monde. *Trouveras-tu le fonds en Dieu en le sondant ? Trouveras-tu en perfection le Tout-puissant ? Ce sont les hauteurs des Cieux qu'y contraindras-tu ? Ce sont les profondeurs des Enfers qu'y avanceras-tu ?* Vous trouverez cela dans le livre de Job touchant la Providence Divine, & je peux dire la même chose de la parole de Dieu, que nous ne devons pas prétendre de pouvoir pénétrer, beaucoup moins de la vouloir juger.

Je me suis souvent étonné de l'effronterie accompagnée de blasphème, de nos ennemis, d'oïr dire que l'Ecriture sainte n'étoit pas parfaite. Je veux les convaincre de sa perfection par deux exemples, l'un pris de la Loy de Rigueur, & l'autre de la Loy de Grace. Le premier ce sont les dix Commandemens compris en deux Tables, & le second est l'Oraison Dominicale comprise en six articles. Qui eût été assez hardi d'entreprendre d'établir cela ? Car nous voyons bien que Dieu seul a pû être l'Auteur d'un tel ouvrage : Et quand tous les Législateurs du monde auroient été ensemble, ils n'auroient sçu composer une Loy dans laquelle on pût comprendre en dix paroles tous les pechez du monde. Et tous les Docteurs de l'univers ensemble ne sçauroient composer une Priere dans laquelle en six articles on renferme tous les souhaits qui peuvent entrer dans un entendement raisonnable. Qui a jamais oui dire  
que

que le plus grand s'autorisât par ce qui est moindre.

Je sçay bien que vous me direz ici que l'Eglise est inspirée de l'Esprit de Dieu, & qu'ainsi elle peut juger quels livres sont Canoniques & quels livres ne le sont pas. Mais, mon Pere, ce que vous appelez l'Eglise n'est pas toujours animée par l'Esprit divin, & quand elle l'est ce n'est pas pour entreprendre de juger souverainement des points de l'Ecriture, mais c'est pour s'y soumettre avec reverence: Et ce n'est proprement que pour empêcher les particuliers de juger de quelque livre s'il est authentique ou s'il ne l'est pas, car en ces cas-là il faut se soumettre au jugement de l'Eglise qui reconnoit les livres qui partent de l'Esprit de Dieu, & ceux qu'on leur veut joindre, qu'on appelle Apocryphes, qu'elle rejette. Voilà toute l'autorité que l'Eglise peut avoir, qui ne doit pas être regardée comme s'étendant sur l'Ecriture pour y ajouter, mais pour porter les peuples à connoître ce qui peut être Canonique & ce qui ne l'est pas. Cette autorité est à peu près comme celle de nos Parlemens qui reçoivent les Lettres Patentes de la Majesté, qui reconnoissent son seing & ses sceaux; ils les verifient; ils les publient; ils en font sçavoir la teneur aux peuples, mais ils ne les composent pas; ils ne les signent pas; ils ne les scellent pas, & ils n'oseroient rien y ajouter de contraire ou de nouveau. Les hommes au contraire, osent faire à Dieu ce que jamais aucun Conseil n'a osé faire à son Prince.

Répondez-moy, mon Pere, les Orfèvres  
sça-

ſçavent bien connoître l'or d'avec le cuivre, mais ils ne peuvent pas faire que l'or ſoit de l'or, car il l'eſt déjà ſans eux : Ils peuvent bien encore mêler de l'argent ou du plomb avec de l'or, mais ils ne peuvent pas faire que cet argent ou ce plomb qui eſt mêlé avec l'or ſoit converti en or. Il en eſt ainſi de l'Egliſe, ſon intelligence peut bien ſ'étendre à connoître ce qui eſt le véritable or de la parole de Dieu & ce qui ne l'eſt pas, mais elle ne peut pas établir une nouvelle parole de Dieu. Les hommes peuvent bien auſſi compoſer des écrits, & même être aſſez effrontez pour les joindre avec la parole de Dieu, mais il ne ſ'enſuit pas pour cela qu'ils leur donnent le véritable caractère de la parole de Dieu.

On prêche tant parmi vous, que l'Egliſe donne l'autorité à l'Ecriture, & que par conſéquent il faut qu'elle ait encore une plus grande autorité, juſques-à pouvoir ajouter ſes Traditions aux ſacrez Cahiers. Mais tout bien conté, l'Egliſe n'a point d'autre autorité que d'annoncer aux peuples, que ce qu'on appelle l'Ecriture ſainte eſt véritablement la parole de Dieu : Car comme l'or ne laiſſe pas d'être de l'or, encore qu'il n'y ait perſonne qui diſe voilà de l'or, ainſi l'Ecriture ſainte ne laiſſeroit pas d'être la parole de Dieu & d'être authentique, quand il n'y auroit point d'Egliſe pour dire aux hommes, *cette parole que vous liſez eſt la vraie parole de Dieu.* D'ailleurs je diſ que le Canon de l'Ecriture ſainte ayant été reconnu dans les premiers Conciles, nous devons recevoir leur détermination ſans plus former aucune difficulté là-deſſus. Et  
ſans

sans plus faire de questions dans l'Eglise sur l'autorité de l'Ecriture , on doit se soumettre à ses Arrêts qui sont la verité & la justice même.

En effet , mon Pere , s'il falloit que l'Eglise jugeât souverainement de la Doctrine contenue dans les livres de la sainte Ecriture , il faudroit supposer que dans l'Eglise il y a & y aura toujours , des hommes aussi remplis du saint Esprit que ceux qui ont écrit ces Livres sacrez , ce qui est faux de toute fausseté ; car la foiblesse , l'aveuglement , l'ignorance & la malice de ceux qui combattent la sainte Ecriture , témoignent qu'ils n'ont pas seulement la moindre étincelle de l'Esprit divin ; de maniere qu'il n'appartient point aux hommes de juger de la Doctrine , ni d'interpréter ce qui est contenu dans les Livres sacrez. Si vous me dites que les hommes ayant reçu le saint Esprit en peuvent juger , je répons que tous ceux qui ont reçu l'Esprit de Dieu en ces derniers temps , le témoignent en se soumettant humblement à la parole de Dieu.

Mais , j'ay des raisons encore plus fortes que celles-là. Quelle apparence y a-t-il que les hommes qui se reconnoissent trop foibles pour être sauvez , soient assez puissans pour autoriser les Livres où sont contenus les moyens de leur salut ? Dieu qui est jaloux de sa gloire leur a-t-il donné sa parole pour être abandonnée à leur discretion ? pour être contrôlée & contestée , & afin qu'ils y ajoutassent ce qui leur sembleroit bon ? Est-ce une chose possible ou licite que les ignorans jugent souverainement de la science ? Permet-

tra-

tra-t-on aux aveugles-nez de discourir des principes de la lumière, & ne se moquera-t-on pas d'eux s'ils entreprennent de le faire? A beaucoup plus forte raison les hommes qui ne sont que des aveugles & des ignorans ne doivent pas juger de la lumière celeste, & de la plus sublime de toutes les sciences.

N'est-il pas vrai, mon Pere, que sous l'ancienne Alliance Dieu parla une fois à son Peuple pour luy donner la Loy, tellement que cette Loy étant donnée, il ne fut pas en la liberté du peuple d'y ajouter rien de nouveau, mais seulement il étoit obligé à l'obéissance? Il est vrai que les Levites exposoient la Loy au Peuple, mais comment faisoient-ils? ils consultoient la Loy même pour l'expliquer, sans aller chercher des interpretations hors de cette Loy, comme on fait parmi vous. Et quoi que cette nation incrédule ait été souvent assurée de la vérité des promesses de Dieu, & que Dieu pour cet effet ait envoyé plusieurs fois de grands Profetes, qui étoient comme ses Ambassadeurs qui portoient parole de la venue du Messie, il ne s'en est jamais trouvé un seul qui ait dit au Peuple, *Faites ceci ou cela de plus que la Loy n'a ordonné: car elle ne peut pas remédier à tout.* Au contraire, voici ce qu'ils ont dit: *Gardez la Loy & les Ordonnances que le Dieu de vos Peres donna à Moïse son Serviteur.* Ces grands hommes étoient inspirez extraordinairement, toutefois ils n'entreprennent pas pour cela de contrôler la Loy de Dieu, ni de forger de nouveaux commandemens; ils recommandent l'obéissance à la Loy seulement. Je dis cela  
pour



pour répondre à ceux qui disent que le même Esprit qui a parlé par la bouche de ceux qui parloient, & conduit la main de ceux qui écrivoient, est le même qui anime les Docteurs de l'Eglise Catholique pour juger sagement de la doctrine de la Foy comprise dans l'Ecriture Sainte; car il me semble qu'ils doivent le même respect à la parole de Dieu, que luy ont rendu les Profetes, qui n'ont jamais osé toucher à une chose si sacrée, & qui n'ont rien voulu y ajoûter de nouveau.

Je peux dire la même chose de l'Evangile. Dieu ayant une fois fait parler ses Ambassadeurs, & fait entendre sa bonne volonté par leur moyen, il a retiré cet esprit de revelation, aussi bien que la vertu des miracles, & ne nous a laissé que l'esprit d'obeissance. Car Dieu connoissoit trop bien le méchant naturel de l'homme si on luy laissoit la liberté d'acourir, d'alonger, ou d'inventer ce qu'il lui plairoit. Certes, encore qu'il y ait beaucoup d'hereses sur la terre, il y en auroit infiniment plus, si les hommes avoient la liberté de donner de l'autorité à l'Ecriture, car quoi qu'on leur ait donné leur instruction par écrit, ils n'ont pu s'empêcher de la falsifier, de la corrompre & d'y faire des Gloses en dépit du Texte.

Il est vrai, que l'ancienne Eglise des Juifs a eu une tradition. Eleasar, Phinée, & tous ceux qui anciennement avoient été les témoins oculaires des merveilles que Dieu avoit faites par la main de Moïse, l'avoient apprise à leurs enfans, & ces choses s'étoient communiquées de main en main, dans les familles

milles qui avoient conservé le véritable culte. Mais cette tradition n'avoit rien de nouveau, elle ne contenoit rien au delà de la Loy, & de la parole de Dieu écrite. Si les traditions de l'Eglise Romaine avoient apporté autant de circonspection à l'égard de l'Evangile, on ne s'en plaindrait pas comme on fait. Toutefois comme les hommes ne sçauroient longtemps manier une chose sans la salir, les Juifs abusèrent de cette tradition de leurs pères, & y ajoutèrent de leurs inventions propres, de sorte que c'étoit déjà une chose toute corrompue au temps de Jesus Christ notre Seigneur, comme il leur en fait des reproches fort souvent dans son Evangile.

Il semble aujourd'huy que les Docteurs Catholiques veuillent entièrement se regler sur la maniere de faire des Anciens Rabins, Scribes, Pharisiens, & Docteurs Juifs: Et que comme ceux-là se glorifioient de servir Dieu, non pas simplement selon qu'il avoit ordonné en sa Loy, ce qui leur sembloit trop peu de chose, & un moyen trop facile pour être sauvés; mais selon la tradition, car ils étoient devenus si présomptueux, qu'ils estimoient, que c'étoit-là la grande perfection du culte divin. De même les Docteurs de l'Eglise Romaine estiment que c'est peu de chose d'avoir reçu l'Evangile, il leur semble que Jesus Christ a oublié une partie des choses qu'il y falloit mettre, & que les Docteurs Romains venant à son secours, ont parachevé cet ouvrage, que Saint Pierre, Saint Paul, tous les Apôtres, & Jesus Christ luy-même avoient laissé imparfait. Quelle absurdité impie est-ce là, que pour  
donner

donner credit à la tradition il faille tâcher de décrier l'Ecriture, & dire qu'elle étoit imparfaite.

Mon frere n'auroit pas achevé sitôt, quoy que le Jesuite l'eut voulu interrompre plusieurs fois, si ma mere qui ne pouvoit dissimuler le dépit qu'elle avoit contre son fils, n'eût éclaté en quelque façon. Croyez-vous, dit-elle, qu'il n'y ait à parler que pour vous ? Non, Madame, laissez luy dire tout ce qu'il voudra, dit le Pere Matthieu, nous luy répondrons en suite. Pour moy je fis semblant de dormir durant toute cette conference, qui dura depuis midi jusques à quatre heures, ce qui fit grand plaisir à ma mere qui craignoit que je ne prisse trop de goût aux paroles de mon frere. Et à dire le vray jamais je n'ay entendu de discours qui m'ait tant plu que le sien, qui me sembloit un peu trop sçavant pour luy. Je ne m'en étonnois pourtant pas, quand je considerois l'inclination qu'il avoit pour les sciences, & la beauté de son esprit ; outre le soin que mon pere avoit pris pour le cultiver. Ainsi, Mesdemoiselles, si je vous paroïs aujourd'huy un peu plus docte que les filles ne sont ordinairement, faites-en tout l'honneur à ma memoire, & non pas à mon esprit.

Le Jesuite qui croyoit mieux persuader mon frere en particulier, dit à ma mere qu'il vouloit l'entretenir seul. Tant qu'il vous plaira, dit mon frere, & là-dessus ils se leverent tous deux, & demurerent deux grandes heures en conference. Cependant ma mere étant restée dans le cabinet avec moy, me dit : Est-il possible, Justine, que vous n'ayez rien entendu

du du tout de la conference ? Non , ma mere , hors le commencement , & je vous prie que je n'y assiste plus , car ce n'est pas mon affaire. Vous n'en devriez pas estre degoutée , répondit-elle , car il me semble que vous y avez assez bien dormi. Je ne sçay ce que je dois penser de votre frere , ajouta-t-elle , tout ce qu'il a dit ne se rapporte point à l'esperance qu'il m'avoit donnée. De plus il me semble que votre pere l'a fait étudier comme s'il en vouloit faire un Ministre. Ma mere , répondis-je en riant , mon frere est un trop bon Soldat , pour être un jour Ministre ; au reste la science ne fait point de mal , hormis aux femmes à qui elle gâte la cervelle.

Je tâchois par des discours de cette nature , d'adoucir le chagrin que ma mere pouvoit avoir contre mon frere , & que sa franchise lui attireroit. Mais le retour du Jesuite gâta tout ; il tira ma mere à part , & lui parla durant une bonne demie heure. Mon frere pendant ce temps-là me fit le recit de tout leur entretien secret , qu'il conclut en me disant , nous allons voir un beau vacarme. La chose arriva ainsi , car ma mere ayant conduit le Jesuite jusques à la porte , revint à nous avec un visage où à tout moment la pâleur faisoit place à la rougeur , & la rougeur à la pâleur. Je tremblois de la voir , mais ses paroles augmentèrent ma peur & ma tristesse. Allons nous-en à la maison Justine , je vous défens de parler à votre frere pour jamais , & je vous défens à vous Ferdinand , de vous presenter devant moy tant que je vivray. Vous m'avez malheureusement rompée , & c'est le moins que

que je doive à vôtre trahison envers moy.

Quoy que ces reproches fussent fort sanglans, mon frere n'en parut pas surpris, il se retira sans rien dire, en faisant une grande reverence: Et le soir même il alla coucher à une metairie qui appartenoit à mon pere, à une lieuë de là, & employa tout le lendemain à la chasse, ne revenant coucher que le soir au Château, pour y jouer un stratagemë qui réussit.

Pour ma mere, quand la premiere fougue de sa colere fut passée, elle fut fâchée de s'être emportée, car la tendresse qu'elle avoit pour son fils étoit si puissante, qu'elle se rendit victorieuse de toutes ses autres passions. Sçachez, dit ma mere, ce que fait vôtre frere, sans qu'il paroisse que je m'en informe. Il vient de sortir d'ici à cheval avec son valet & un laquais, dis-je, & ils ont mené les chiens avec eux, je crois qu'il y a une partie de chasse en campagne. Voilà qui va bien, dit-elle, feignant d'être plus tranquille qu'elle n'étoit en effet. Nous soupames sans rien dire, & elle jettoit des soupirs de temps en temps, & moy je rêvois à diverses choses.

Je passay cette nuit là fort tristement. Je vous laisse à penser si une personne de mon sexe qui medite une si grande affaire, qui entraîne tant d'autres; & qui se voit tout en un coup privée de ses seuls appuis, ne doit pas être bien étonnée. Ma mere avoit ses inquietudes aussi bien que moy, elle auroit bien voulu que mon frere fut revenu le premier. Mais elle l'avoit chassé, il n'y avoit pas d'apparence qu'il voulut s'exposer au hazard d'un nouvel affront. De le rechercher c'étoit une démarche

démarche qu'elle trouvoit indigne d'elle. Elle fut tout le jour dans ces peines. Pour mon frere, il arriva le soir avec son valet, & au lieu de monter dans la chambre où nous prenions nos repas, il monta dans la sienne. Ma mere m'envoya comme le jour precedent, je le trouvay dans sa chambre avec son valet, ses coffres & ses malles toutes ouvertes, son linge & ses habits tous étendus, & luy s'habillant de l'habit qu'il portoit à l'Armée, pendant que son valet secondé d'un laquais ajustoit toutes ses hardes. Bon, dit-il, d'abord qu'il me vit, j'étois en peine comment vous dire adieu, mais vous voici. Comment, mon frere, que prétendez-vous faire, luy dis-je toute émue? Tout à l'heure je vous répondray, me dit-il. Hâ vous voulez vous en aller, lui dis-je, & à l'instant je descendis pour porter cette nouvelle à ma mere, à qui je n'ay jamais manqué de respect en ma vie que cette fois là. Hé bien, ma mere, luy dis-je, voilà le fruit de vôtre emportement, mon frere s'en va, que répondrez-vous à mon pere quand il vous demandera ce que vous en avez fait? luy qui vous a chargée de le représenter. Vous avez faussé la parole que vous aviez donnée à mon pere, que jamais vous n'exhorteriez son fils à changer de Religion, & quand vous ne l'avez pû attirer, vous l'avez chassé cruellement. Ah que mon pere a été bien plus religieux observateur de la sienne, car il ne m'a jamais parlé de ma Religion ni de la sienne.

Ma mere, durant que je luy faisois ces reproches étoit plus morte que vive, je luy au-  
rois

rois pu dire des choses encore plus dures, qu'elle y auroit été insensible. En ce moment même on me vint dire que mon frere me vouloit parler, j'y retournay, & je trouvay son valet sur la montée, qui portoit la malle & les pistolets de son maître. Je luy dis, mon ami ne te presse pas tant, arrête jusques à ce que j'aye parlé à ton maître. Fáy seulement ce que je t'ay commandé, s'écria mon frere. Je montay dans sa chambre, & je le trouvay tout botté qui n'attendoit que moy. Hé bien que veut dire cet emportement, luy dis-je, est-il possible que vous vouliez vous en aller ? restez avec nous, je feray vôtre paix avec ma mere. Vous vous vantez, me dit mon frere d'un air railleur, de plus que vous ne pouvez, je connois assez bien ma mere, pour n'esperer pas un si prompt retour. Vous sçavez, ma soeur, si je luy ay donné sujet de me dire tout ce qu'elle m'a dit, & de me traiter de la maniere qu'elle m'a traité. Mais, ma soeur, vous voyez qu'il se fait tard, je prie Dieu qu'il vous benisse, ajouta-t-il en m'embrassant, sans que je luy pûsse dire un mot, & apres cela il sortit de la chambre, & se desfit de moy sans que je pûsse le retenir. Comme il descendoit les degrez, ma mere qui l'entendit l'appella, Ferdinand, dit-elle, venez parler à moi. Il vint, & ma mere le regardant, lui dit, en quel équipage vous vois-je, & où voulez-vous aller ? Je veux aller si loin, répondit-il, que vous n'aurez pas sujet de craindre que je me presente à vos yeux, ni que je vous fasse voir un fils odieux qui pourtant n'a pas merité vostre haine.

ne. Osez-vous bien partir, dit-elle, sans le consentement de votre pere ? Quand mon pere sçaura pour quel sujet je me retire, il me pardonnera fort facilement, & consentira que je m'éloigne de ces lieux. Pour votre consentement vous me l'avez donné, & d'une façon qui me penetre le cœur, car vous m'avez chassé de votre presence en des termes tres-injurieux. Je n'ay donc plus rien à faire dans ce Château qui me seroit plus affreux qu'une prison, puis que j'ai perdu les bonnes graces de ma mere, & peut-être l'affection de ma sœur. Si vous me voulez accorder une grace, permettez-moy que je vous baise la main, c'est la dernière que vous m'accorderez.

Non, dit ma mere, par un contre-temps fort peu de saison, feignant d'estre bien plus en colere qu'elle n'estoit. Hé bien, ma mere quoique vous me refusiez si peu de chose, dit-il, je prie Dieu neanmoins qu'il vous ait toujours en sa sainte protection, & qu'il vous donne des sentimens plus doux envers ma sœur, mais je crains bien que cela n'arrive point & qu'elle ne soit tres-malheureuse avec vous. Toutefois, ma mere, le Ciel vous demandera un jour compte de vos enfans. Ayant dit cela il m'embrassa une seconde fois, mais il ne fut jamais en mon pouvoir de luy dire un mot : Ayant fait une profonde reverence il se retira & descendit dans la cour. Ce fut alors que ma mere s'asseyant sur un fauteuil s'abandonna à la douleur sans dire aucune parole, sinon. O mon Dieu, que feray-je ! Vous êtes une des heureuses meres qui vivent d'avoir un tel fils, lui dis-je, & dans peu de temps

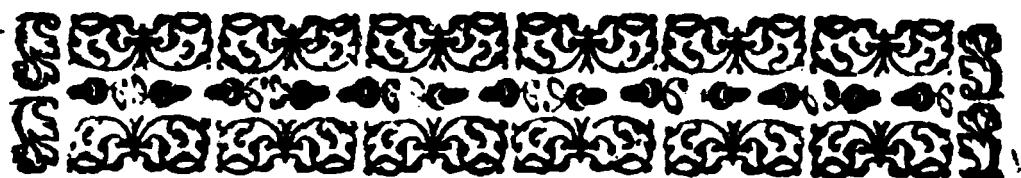


temps vous allez être une des plus affligées. Vous sçavez, ma mere, que vous avez tort, pourquoy luy avez-vous refusé la petite faveur de vous baiser la main ? En un autre temps je n'aurois pas dit ces choses impunément, mais j'étois en un tel état que je craignois fort peu sa colere. Sans attendre sa réponse, je courus à la cour pour faire un dernier effort : ma mere en fit un autre, car elle se leva brusquement de son siege & alla aux fenêtres, d'où voyant mon frere à cheval qui faisoit ajuster ses étriers, elle cria aux valets, fermez les portes qu'il ne sorte point. Mon frere ne faisant pas semblant de l'entendre, leur cria d'une voix menaçante, si quelqu'un d'entre vous prétend de s'opposer à mon passage je luy feray passer mon cheval sur le ventre. J'étois descenduë à la cour, & empoignant la bride de son cheval je lui dis, ce sera donc à moy à qui vous ferez ce traitement, car résolument je ne lâcheray point prise. Hé ! ma sœur, ma chere sœur, me dit-il, en laissant couler quelques larmes, qu'il vous suffise de ces larmes que je vous donne, je vous fais juge vous-même si je peux demeurer ici ? Ma mere cependant étoit descenduë elle-même, & oubliant tous ses ressentimens, son visage s'étoit couvert de larmes. N'êtes-vous pas bien dénaturé, Ferdinand, luy dit-elle, de vous en aller pour jamais à cause d'un petit mot fâcheux que je vous ay dit ? Dieu m'est témoin, si je ne vous quitte pas avec tous les regrets du monde : Mais, ma mere, ne m'avez-vous pas chassé tres-injustement, parce que j'ay parlé selon ma conscience ?

Ce fut dans cet endroit si tendre que cette agreable narration fut interrompue par le Maître du Navire , qui nous obligea d'aller souper ; car ces gens-là ne se soucient pas fort d'être complaisans. Nous attendîmes avec peine au lendemain pour sçavoir le reste de l'histoire de Mademoiselle de sainte Phale , mais la consideration que nous avions tous pour elle, nous fit vaincre notre curiosité.

*Fin du Second Entretien,*

**TROI-**



TROISIEME  
ENTRETIEN  
DES  
VOYAGEURS  
SUR LA MER



**D'**HISTOIRE de Mademoiselle de Sainte Phale avoit quelque chose de trop particulier pour ne souhaiter pas d'en entendre la suite ; outre qu'elle avoit tant de grace à la raconter qu'elle auroit attiré l'attention des plus severes Critiques , & donné du plaisir aux plus melancoliques esprits. D'abord qu'elle fut habillée nous luy fîmes donner le bon-jour le Baron & moy , & nous la trouvâmes avec les deux Demoiselles de Hambourg. Mademoiselle Leonor nous voyant entrer lui dit , voici des gens qui s'impatientent de sçavoir la suite de vos aventures , aussi bien que ma sœur & moi. Bien , répondit Mademoiselle de Sainte Phale , puis que je l'ay promis j'y satisferay : pour cet effet retournons au lieu où nous étions hier , le temps qui est assez beau nous y convie.

Quand nous y fûmes Mademoiselle de Sainte Phale voyant par nôtre attention & nôtre silence que nous languissions après son histoire, elle poursuivit en cette maniere.

J'en étois demeurée sur ce que mon frere répondit à ma mere : Si vous vouliez, ajouta-il, que je ne répondisse pas au Pere Marthieu, vous m'en deviez avertir & je n'aurois rien répondu ; mais vous m'avez laissé la liberté de parler persuadée qu'il me fermeroit la bouche, cela n'a pas réussi, je luy ay tenu tête, & voilà tout mon crime : C'est pour ce sujet que vous dites que je vous ay trompée, que je vous ay trahie, & que vous m'avez défendu d'approcher de vous, ni de parler jamais à ma sœur, comme si j'étois le plus grand criminel du monde. Et bien, ma mere, c'est pour jamais aussi que je vous quitte, & que j'abandonne cette Maison & les prétentions que je peux avoir en France. Ma mere accordez-moy la grace que je vous baise la main, quoy que vous me l'ayez déjà refusée je ne peux m'empêcher de vous la demander encore. Ma mere ne fit pas alors la faute qu'elle avoit faite, car elle tendit les bras à mon frere, en lui disant, vous m'avez vaincue, mon fils. N'est-il pas possible que celle qui vous a chassé vous rappelle ? ne pourray-je point adoucir ce cœur endurci ? prétendez-vous que celle qui vous a mis au monde vous fasse une réparation d'honneur, ou qu'elle vous demande pardon à genoux ? A peine eût elle achevé ces paroles que mon frere descendit de cheval, se jeta aux genoux de ma mere & les arrosa de ses larmes, sans pouvoir rien dire.

Ma

Ma mere le releva & l'embrassa , tous ceux de la maison étoient dans la cour & pleuroient aussi bien que nous. Nous crûmes tous que l'affaire étoit terminée , & comme j'avois toujours tenu la bride du cheval , je la remis à un valet en luy commandant qu'il le remenât dans l'écurie. Arrête, lui cria mon frere. Qu'y a-t-il de nouveau, dit ma mere? C'est qu'il faut que je m'absente de cette maison, ou que le Pere Matthieu en soit banni, voyez qui des deux vous voulez retenir & qui vous voulez chasser?

Vous me poussez à bout, Ferdinand, dit ma mere, changeant de ton & de visage, Insolent vous m'osez proposer de chasser mon Confesseur, vous abusez de ma tendresse & de mes larmes, mais vous n'en abuserez pas toujours. Et moy, dit mon frere en se couvrant, je n'abandonnerois pas une mere qui ne met point de difference entre un Jesuite pernicieux & un fils respectueux? Ah! c'est trop demeuré dans cette maison, dit-il en remon- tant à cheval. J'étois au desespoir de la maniere dont ma mere en usoit, & cessant de tenir la bride du cheval: Allez, dis-je à mon frere, vòtre ressentiment est juste, éloignez vous d'un lieu où l'on vous traite d'une maniere si indigne: Pour moy je ne tarderay pas à me mettre dans un Convent. Non, ma soeur, demeurez pour prendre soin de mon pere, peut-être que ma mere reconnoissant la faute qu'elle fait aujourd'huy ne voudra pas traiter sa fille comme son fils. Adieu mes amis & mes amies, dit-il aux femmes de chambre, valets, servantes & laquais, qui se mettaient-

tous à genoux devant le cheval firent un cri si grand que je n'en ay jamais entendu de semblable ; car mon frere étoit fort aimé. Otez-vous de là , mes enfans , leur dit-il , je serois marri de vous faire du mal , ne vous ayant fait que du bien , mon cheval pourroit blesser quelqu'un. Otez-vous , leur dis-je avec colere , voulez-vous que mon frere reste ici pour y recevoir des affronts tous les jours , pendant qu'un miserable Jesuite y fera le maître absolu ?

Ma mere me regardoit avec des yeux qui marquoient bien que son ame étoit partagée par des passions contraires & violentes, elle m'appella , & moy ne doutant point que ce ne fût pour en être mal-traitée , je ne laissay pas d'aller à elle. Justine, dit-elle, je vous pardonne les choses que vous dites, conseillez moi sincèrement , que dois-je faire ? Je n'hésiterois pas entre vôtre frere & le Pere Matthieu pour sçavoir lequel des deux je dois chasser, s'il ne me sembloit pas que ce dernier peut me mettre au chemin du salut mieux qu'aucun autre Confesseur : D'un autre côté ma conscience & la Nature me font mille reproches de ce que je laisse aller mon fils pour une cause si légère. Je ne peux pas bien vous conseiller, mais, ma mere , s'il vous plaisoit que je disse à l'oreille à mon frere ce que vous me dites là , peut-être seroit-il fléchi ; usez-en, dit-elle, comme vous jugerez à propos. Il descendit pour la seconde fois de cheval & vint parler à ma mere en particulier.

Vous sçavez, mon fils, luy dit-elle, combien

bien je suis delicate sur ce qui regarde la conscience. Vous me proposez aujourd'huy qu'il faut que je bannisse presentement mon Confesseur ou vous ; je voudrois bien vous conserver tous deux. Mais, Ferdinand, vous voulez que je me declare ; la Nature me parle en votre faveur, & la conscience me parle en faveur du Pere Matthieu. Donnez-moy conseil, Ferdinand, que dois-je faire ? je l'ay demandé à votre sœur, mais elle a refusé de me le donner. Parlez-moy de grace avec le même desinteressement que s'il ne s'agissoit pas de vous, & agissez avec moi plutôt en ami qu'en fils. Ma mere, pour me conformer à votre volonté, je vous diray qu'il vaut mieux en general écouter la voix de la conscience & lui obeir qu'à celle de la Nature, néanmoins comme il arrive que bien souvent la conscience se conduit plutôt par les préjugés que par la justice, il arrive assez souvent aussi qu'il est plus seur d'écouter la voix de la Nature que celle de la conscience.

Et pour venir au fait du Pere Matthieu: Vous le voulez retenir parce qu'il vous semble necessaire pour la direction de votre conscience. Certes la condition des hommes est bien miserable quand ils viennent à croire que leur salut dépend de la volonté de certains hommes & des caresses qu'on leur fait: Il y a des Medecins qui ont aquis un tel empire sur leurs malades, que ceux-cy croient que leur vie ou leur mort est en leur main. On pourroit appeller à bon-droit ces sortes de Medecins les Tyrans des malades, comme on pourroit appeller la plupart des Confesseurs

G 1

les



les Tyrans des consciences. Le Pere Matthieu est un de ceux-là, il a gagné un si grand ascendant sur votre esprit, que vous recevez ce qu'il dit comme des Oracles, & vous craignez de vous mettre mal avec luy, parce qu'il vous semble être un grand Ami de Dieu & son grand Favori.

Or, ma mere, si vous me permettez de parler, continua-t-il, votre conscience ne doit pas s'embarasser pour un homme qui n'a point de conscience. Car outre qu'il est Jesuite, & ce mot seul renferme bien des choses : N'est-ce pas luy qui vous a inspiré une partie des choses que vous m'avez dites, & qui vous a conseillé de me bannir de votre presence. Mettre mal une mere avec son fils c'est une oeuvre du diable ; ainsi, ma mere, il se trouvera que votre conscience vous exhortera à vous défaire d'un homme si dangereux, si vous daignez la consulter comme il faut. Et si vous me voulez croire vous prendrez un autre Confesseur qu'un Jesuite, car ces Messieurs-là ne sont jamais contents qu'ils n'aient tout-à-fait imposé aux consciences le joug qu'il leur plaît, & voilà le beau fruit de vos Confessions auriculaires. Parce qu'en sçachant tout ce qu'une personne fait & tout ce qu'elle pense, il est facile après de la tourner à son plaisir & de luy imposer le fardeau qu'on veut.

Soit que ma mere se rendit de bonne foy aux raisons de mon frere, ou bien qu'elle en fit semblant, elle promit, de congédier le P. Matthieu, & elle lui envoya en même temps quelqu'un pour luy signifier cette resolu-



lution. Cependant nous retournâmes à la maison, où d'abord que mon frere se fut débotté il nous revint voir. Ma mere qui n'a rien de mediocre en haine & en amitié, fit des caresses à mon frere auxquelles il ne s'attendoit point. Pour vous Justine, medit-elle, je me souviens de tout ce que vous m'avez dit, il me semble qu'il falloit tenir le parti de vôtre mere plutôt que celui de vôtre frere: mais je vous fais grace à cause de luy.

Pendant tout le souper mon frere entretint ma mere des maux que les Confesseurs faisoient dans les familles, dans les Villes & dans les Royaumes. Il faut avouer, dit-il, que la confession auriculaire a été en usage dans l'Eglise Primitive: mais elle fut abolie presque par tout l'Orient par Nectarius Patriarche de Constantinople, à cause qu'un Diacre écoutant en Confession une jeune veuve, & connoissant ses infirmités, la seduisit par ce moyen. Et il ne faut point douter qu'une femme qui a donné connoissance de son peché & des passions de son cœur, ne s'abandonne fort facilement à celui qui en a la connoissance. D'un autre côté la Confession sert beaucoup à tirer ce qu'on peut des familles pour faire des fondations, chanter des Messes, & pour sçavoir les secrets des Rois & les tourner du côté qu'on veut. Ces raisons étoient trop vraisemblables pour ne persuader pas ma mere qui en resta assez satisfaite. Me voulez-vous croire, ajouta mon frere, pour achever de la gagner, ne prenez jamais aucun Moine pour vôtre Confesseur mais tenez-vous en à vôtre Curé, comme plusieurs qui après avoir tâté des uns & des

G 6

autres

autres en reviennent toujours là.

Mademoiselle de Sainte Phale ne pût pas continuer son histoire, parce que nos Voyageurs du Vlie revenoient dans une Chaloupe, & qu'elle ne vouloit pas la reciter devant tant de témoins; outre que ces Messieurs qui revenoient avoient assez de choses à raconter. Aussi ne firent-ils tout le jour que se railler les uns les autres, de certaines petites aventures qui étoient arrivées, soit aux uns, soit aux autres, comme il en arrive souvent entre les Voyageurs, mais ces choses ne valent pas la peine d'en faire part aux lecteurs, & tout le jour se passa ainsi: Les Dames mêmes furent si peu serieuses ce jour-là, qu'il n'y eut pas moyen d'avoir une conversation sur des matieres importantes, comme on l'avoit eue auparavant.

Le jour suivant qu'on n'étoit plus de si belle humeur, Madame de Broffes dit, Monsieur de B. V. & Monsieur le Capitaine ont si bien passé leur temps, qu'ils ont oublié ce qu'ils doivent à Monsieur Maimbourg, car ils se sont chargez de faire quelques remarques sur ces moyens dont il fait mention pour détruire notre Religion. J'ay pris un tel goût à ce qu'ils ont dit, que je ne les laisseray pas en paix qu'ils n'ayent dit tout ce qu'ils vouloient dire: Et afin qu'on ne perde pas de temps inutilement, je vous diray qu'on en étoit demeuré au quatrième moyen, qui consiste dans l'abolition des Chambres My-parties. Si je ne me trompe, répondit le Capitaine, il y avoit quelques termes qui valent bien la peine d'être relevés. Voici le livre, dit le Suedois,

lisez.

lisez les propres mots , si vous le jugez à propos. Le Capitainé ayant pris le livre des mains du Suedois , il y lut les mots suivans :

*En quatrième lieu , en cassant & en abolissant les Chambres My-parties, qui par le partage affecté que les Juges Huguenots faisoient le plus souvent en faveur des criminels de leur fausse Religion , les mettoient à couvert du châtimement qu'ils meritoient, & d'une Chambre de Justice faisoient un azile de scelerats qui joignoient à l'herésie les autres crimes qu'ils avoient commis. Outre que Henri IV. en établissant ces Chambres , s'étoit réservé le pouvoir de les incorporer aux Parlemens comme on a fait. Je ne sçay lequel est le plus grand , ou la malice de nos ennemis de faire entendre des choses à sa Majesté , aussi fausses que celles-là , ou la bêtise du Sieur Maimbourg de les debiter , & de s'exposer à la honte que chacun luy peut faire , de n'avoir rien à mettre en avant que des calomnies grossieres , & qui se détruisent elles-mêmes.*

Quelle apparence y a-t-il que des Juges de la Religion qui avoient des Collegues Catholiques , pussent favoriser les criminels de leur Religion , quand ils auroient eu l'ame assez basse pour cela ? étoient-ils les maîtres de leur Chambre pour venir à bout d'une telle chose ? Tout ce qu'ils pouvoient faire c'étoit de suspendre , ou de moderer l'extreme rigueur dont souvent la passion des particuliers vouloit accabler de pauvres innocens. S'ils avoient voulu soutenir les criminels , n'auroient-ils pas été exposez aux reproches , & même au châtimement de leur Souverain , qui ne les au-

roit pas laissez subsister si long-temps, s'ils avoient été ce qu'on leur impute. Mais tous les gens d'honneur Catholiques leur rendront toujours un témoignage authentique de leur probité & de l'exactitude de leur Justice; & ce témoignage est d'une plus grande valeur que la calomnie d'une Moine défroqué.

Comme les Huguenots n'ont jamais manqué d'ennemis, s'ils avoient voulu faire éviter la peine que méritoient les criminels de leur Region, un attentat de cette nature auroit fait un éclat terrible. Il n'y a aucun Juge pour inique qu'il soit, qui ne rende la justice, quand il sçait qu'il est éclairé de près & que le Prince le fait épier: De maniere que quand les Juges Huguenots n'auroient pas marché droit, l'intérêt de leur reputation les auroit toujours empêchez d'user d'aucune indulgence. En effet quels criminels Huguenots ont échappé la rigueur des loix par la connivence des Juges de leur Religion? Si le Pere Maimbourg étoit obligé d'en venir aux preuves, je crois qu'il seroit fort embarrassé, & qu'il faudroit pour se tirer d'un si mauvais pas, qu'il eut recours aux distinctions & aux équivoques Jesuitiques.

On fait aujourd'hui si peu d'estime des Réformez, que si on trouvoit quelque raison apparente pour les charger d'une infamie publique, on ne manqueroit pas de le faire: Cependant ce support des criminels que leur impute le Sieur Maimbourg, s'il étoit véritable étoit une raison bien suffisante pour les noircir à jamais eux & leurs descendants. Quelqu'un s'en est-il plaint au Roy? les murmures

res des peuples sont-ils venus jusques en sa presence ? On n'a eu garde de les accuser ouvertement de prévarication, car leurs ennemis sçavoient bien que rien ne détourneroit ceux qui seroient accusez, de se presenter devant sa Majesté même, & de requerir d'être punis s'ils étoient trouvez coupables, ou que leur innocence & leur probité fussent hautement reconnues. Mais ce qui fait voir clairement qu'il n'y a rien de tel, c'est que dans la Declaration par laquelle le Roy abolit les Chambres My-parties, on n'apporte aucune autre raison pour les supprimer, sinon le bon plaisir de sa Majesté.

On n'avoit garde de dire rien de semblable, car on sçavoit que ces Chambres étoient Mi-parties; c'est à dire composées d'autant de Catholiques que de Réformez, comment se feroit-il donc peu faire que les juges Catholiques eussent connivé avec les Protestans pour sauver les criminels? & pourquoy ceux-là ont-ils souffert depuis tant d'années qu'à leurs yeux la Justice n'ait point été exercée? pourquoy n'en ont-ils pas fait leurs plaintes? Ne sont-ils pas coupables de toutes les injustices qu'on a faites par leur silence? Certainement ce n'est pas ici l'intérêt des Juges de la Religion, c'est celui de tous les Parlemens, qui ont toutes les raisons du monde d'être scandalisez de ce qu'avance ici ce Jesuite, qui offense à tort & à travers les Juges Catholiques avec les Huguenots, & qui de peur d'épargner ceux-ci, aime mieux calomnier ceux-là.

Encore s'il disoit seulement, que les Chambres n'usent pas d'une juste rigueur contre  
les

les criminels Huguenots ; mais il passe bien plus avant, il dit que l'on faisoit d'une Chambre de Justice un *Asile de scelerats* : C'est ici où son extravagance apaise la juste indignation qu'on pourroit avoir contre luy, car que dira-t-on à un homme qui est hors du sens, & que sa passion a tellement transporté, qu'il ne sçait ce qu'il dit, ni pourquoy il le dit ? Certes il ne faisoit plus pour couronner ce chef d'œuvre, que dire ( au bout d'une Histoire remplie d'autant d'impudences que de faussetez ) que les plus grands & plus justes Senateurs de l'Univers étoient pourtant les Protecteurs des crimes & des criminels. Mais sans m'amuser plus long-temps à répondre à cet esprit autant imbecille que malin, je vay vous faire voir la veritable cause qui a fait supprimer ces Chambres.

Ce qui a le plus irrité nos ennemis contre ces Chambres, c'est qu'ils ont veu qu'elles les empêchoient d'opprimer qui il leur plaisoit, & qu'on n'y condamnoit pas ceux contre qui ils avoient intenté des accusations tres fausses. Les Jesuites entre-autres, fort avides des biens & des possessions d'autrui, qui ne songent qu'à joindre champ à champ, & vigne à vigne, pour augmenter tous les jours leurs revenus & leur puissance, étoient marris d'avoir ces Chambres en tête qu'il n'y avoit point d'apparence de gagner. Car sans faire trop de reflexion sur les sollicitations de ces Beats, elles rendoient la Justice comme elle doit être rendue, & les renvoyoient confus avec toutes leurs prétentions.

D'autre part, quand il plaisoit à un Curé chicanier de ruiner quelqu'un de la Religion, il

il se trouvoit bien loin de son compte , à cause de ces Chambres qui pesoient les accusations & les défenses au poids du Sanctuaire , & qui sans regarder à l'apparence des personnes ni à la tonsure des Prêtres , rendoient aux actions ce qui leur étoit dû. Et puis que les Edits du Roy permettoient aux Réformez de vivre en repos avec le libre exercice de leur Religion , ces Chambres étoient établies pour maintenir la vigueur de cet Edit , & pour prendre garde que ni les Catholiques ni les Huguenots n'en enfraignissent quelques articles.

Or comme la subsistence de cet Edit & la tranquillité des Huguenots étoient des choses très-odieuses aux Moines , & sur tout aux Jesuites qui font mieux leurs affaires dans les troubles que dans un Etat pacifique & bien policé , où l'on ne leur permet pas d'étendre leurs Philâcteres comme ils voudroient , jamais ils n'ont pû vivre contents qu'ils n'aient vû l'une & l'autre à bas. J'ay lû que quand on abatit la Pyramide qui fût dressée contre les Jesuites lors qu'ils furent bannis de France ; & que par leur retour ils obtinrent de la faire ôter afin d'abolir en quelque façon la memoire de leurs attentats , la premiere piece qui fut enlevée , ce fut la representation de la Justice qui étoit au sommet de la Pyramide : D'où l'on prit sujet de dire que le retour des Jesuites & leur rétablissement avec le renversement de la Pyramide , étoient un vray renversement de la Justice. Je peux dire en quelque façon la même chose de cette ferme colonne , l'Edit de Nantes , dressé pour la conservation de la Justice & de la

la bonne Union entre les François , elle n'a pu être mise à bas sans renverser la Justice & même la parole Royale.

Nous ne nous plaindrons pas si nos Peres n'avoient expérimenté , que d'être jugé par des Juges Catholiques, c'étoit autant que d'être jugé par ses averses parties. Car bien que divers Juges Catholiques soient des gens d'honneur & de vertu , incapables de commettre une lâcheté ni de faire une injustice , il y en a beaucoup d'autres qui prêtent l'oreille aux Moines , & qui ne se servent presque de leur credit que pour opprimer les Huguenots soit en general soit en particulier. Car il faut sçavoir que ceux qui déferent aux conseils des Moines ne leur déferent pas mediocrement , mais ils se rendent tout-à-fait les Ministres de leurs passions, ils agissent avec le même emportement & le même aveuglement que les Moines ; de sorte qu'on peut dire qu'ils ont revêtu leur esprit turbulent , & moitié de gré, moitié de force , ils entraînent les plus modérez dans leurs sentimens.

A quels excès est-ce qu'on n'en viendra point , puis qu'il n'y aura plus personne pour rendre justice aux Huguenots , & que ceux qui ont les intentions droites n'oseront jamais les témoigner de peur de s'exposer aux mêmes calomnies de nos ennemis ? En plusieurs lieux on enleve déjà les enfans par violence , & on les met dans les Convents : On sauve la vie à ceux qui veulent changer de Religion quoy qu'ils meritent la mort , & on la fait perdre à ceux qui veulent perséverer quoi qu'ils ne meritent peut-être pas cette rigueur : D'autres  
sont



sont abîmez dans les procès qu'on leur intente, on recherche tout ce que la chicane peut avoir de plus artificieux pour les consumer, sans qu'aucun ose entreprendre de les défendre de peur d'être regardé comme Protecteur des Heretiques.

On remarque en effet beaucoup d'antipathie entre les bons Juges qui vont leur droit chemin sans se laisser fléchir ni par les flatteries ni par les menaces, & les Moines qui sont la plupart du temps passionnez jusques à la fureur, & qui voudroient toujours porter les choses aux extremitéz, comme il a paru aux troubles de la Ligue. Aussi voit-on que ceux-ci disent de ceux-là, qu'ils sont à demi Heretiques dans leur cœur : Car il ne suffit pas pour être bon Catholique selon eux, de croire tout ce que l'Eglise Romaine croit, il faut avoir un esprit violent & emporté ; il faut croire que de quelque injuste severité dont on use contre les Huguenots, on fait toujours un sacrifice agreable à Dieu.

Il est vray qu'on ne passera pas si-tôt à mal-traiter les Huguenots, car on craindra de découvrir aux peuples que la seule passion joue ici son jeu ordinaire ; & les Parlemens rendront encore quelque temps Justice à ceux de la Religion : Mais avant que peu d'années \* s'écoulent ils changeront bien de conduite si quelque grand changement n'arrive dans l'Estat. On appellera les Réformez devant leurs Tribunaux où ils seront toujours condamnez ; ils seront battus & mal-traitez sans qu'il osent se plaindre ; ils seront pillés & volés sans oser  
se

\* Ce livre a été Composé en 1682.

se défendre. Les calomniateurs & les faux témoins n'ont qu'à se preparer, on leur donnera de l'employ, sans qu'ils doivent craindre la trop rigoureuse perquisition des Juges, pourvû qu'ils veuillent bien s'entendre avec les Jesuites pour perdre les Huguenots.

Il faut que je vous découvre une autre malice du Pere Maimbourg, quoy qu'à la verité il y ait encore plus de bêtise que de malice, quand il dit que des Chambres de Justice on avoit fait des azyles pour les scelerats, qui joignoient à l'Herésie tous les autres crimes qu'ils avoient commis. L'Herésie donc selon luy est contée entre les crimes. Certes voilà un homme bien mal-avisé d'aller ainsi découvrir aux Huguenots les finesses de l'Eglise Romaine. Un homme a beau être homme de bien, devoir sans affectation, juste & équitable en toutes ses actions, pacifique avec ses prochains, respectueux envers son Roy, tout cela ne luy servira de rien, il sera jugé heretique & par conséquent criminel, après quoy on viendra à délibérer des moyens pour l'ôter du monde. Mais il ne faut pas le trouver étrange: Puis que l'on souffre parmi les Catholiques quantité de gens indignes de vivre, pourvû qu'ils aient seulement une teinture extérieure de Catholicité Romaine, on peut bien traiter en criminels les innocens qui rejettent cette Doctrine. On n'a jamais vû aucun Etat débordé où les méchans ont été tolerez sous ombre qu'ils étoient de la Religion autorisée, que les bons n'y aient été persecutez, parce qu'ils n'étoient pas de cette Religion-là. Ce qu'il y a de pis en cela, c'est que les Catholiques

tiques mêmes patiront quelque jour d'avoir permis une consequence si damnable, quand les Ecclesiastiques desirant se défaire de quelques-uns d'entre eux, leur imputeront qu'ils sont heretiques, ce qui les rendant en même temps criminels, ils seront enfin poursuivis à toutes rigueurs.

Cette maxime qui porte que l'Herésie est un crime, est extrêmement dangereuse. Car premierement, c'est la vraie procedure de l'Inquisition qu'on tâche par toutes sortes de moyens d'introduire en France, & qui enserra un jour la ruine si Dieu n'a pitié de nous. En second lieu, c'est ouvrir la porte à tous les calomniateurs. Car quand un homme accusera un autre d'être Huguenot, ce qui sera bien plutôt cru que s'il l'accusoit d'être forcier, si on traite cela comme une affaire criminelle il le perdra facilement. Enfin elle est honteuse à tant de braves gens qui ont vécu en Huguenots, même à l'Ayeul de notre Roy. Dira-t-on qu'il a été criminel parce qu'il n'a pas été de la Religion du Pape, on ne le peut assurer sans que cela rejaillisse sur la gloire de ses Descendans. Le lieu & les personnes qui ont établi cette maxime en avoient établi une autre, dont tout le venin ne parût pas du premier abord; sçavoir qu'il étoit permis de tuer les tyrans. Les gens d'un entendement mediocre ne découvrant pas ce qu'il y avoit de caché là-dedans, trouverent cette proposition assez raisonnable. Mais les gens de bon sens virent bien où elle rendoit, & qu'elle ne devoit point être soufferte. Car disoient-ils, les Jesuites posent pour fondement, que l'agrément

ment & le bon plaisir du Pape fait les legitimes Rois, & que ceux qu'il n'a point approuvez doivent être reputez pour tyrans. Si là-dessus un Roy est regardé comme un tyran par le Pape qui ne le peut supporter, voilà sa vie exposée à la discretion, non seulement des plus méchans hommes, mais des plus bigots. On peut dire la même chose de cette proposition que l'Herésie est un crime : elle paroît d'abord vouloir soutenir le droit de Dieu & la verité en combattant l'erreur, mais il se trouvera à la fin que c'est un piege qu'on tend aux personnes. En Espagne on n'en use point autrement quand on veut se défaire de quelqu'un des Grands. On luy impose ce qu'il n'a peut-être jamais pensé, sçavoir qu'il est heretique : on le jette dans les prisons del'Inquisition, où l'on donne de si bons ordres sur sa personne, que jamais on n'en entend plus parler.

Messieurs & Mesdames, avant que de quitter cet article, je ne peux m'empêcher de parler encore de cette expression, que les Juges de la Religion faisoient d'une Chambre de Justice un azyle de scelerats. Si ce personnage avoit eu quelque reste de prévoyance, il auroit bien pensé qu'en tâchant de parler contre les Chambres My-parties, il ouvroit luy-même la porte aux Huguenots pour parler contre les Convents & les Monasteres qu'on fait servir tous les jours de refuge aux criminels, qui y trouvent pour protecteurs, ceux qui se disent les amis, les bien-amez de Dieu, & ses vrais serviteurs, qui les font servir sous des habits déguisez. Combien de  
fois

fois n'ont-ils pas résisté à la Justice en face? & quand ils voyoient qu'ils ne pouvoient pas s'opposer à son pouvoir, ils ont fait sortir travestis, ceux qu'ils avoient protegez; ce qu'ils font encore tous les jours. Et certes ils le peuvent bien faire, car il se voit assez frequemment que les méchans s'aident les uns aux autres, esperant qu'à la pareille ils pourront leur rendre un jour le même service dans le même besoin, veu que les Moines se trouvent aussi volontiers dans les maisons de débauche, que les méchans se sauvent dans les Convents.

Permettez-moy, Messieurs, que je passe tout d'un temps au dernier moyen mentionné dans le livre du Pere Maimbourg (& là dessus se remettant à lire, il prononça ces mots.) *Enfin en ôtant à tous ceux qui s'obstinent dans l'Herésie, toute esperance de pouvoir prétendre désormais aux faveurs qu'on n'est nullement obligé de leur faire: Je veux dire aux dignitez, aux commandemens, aux Charges, aux Offices, & à toutes sortes d'emplois, de services & de fonctions: sur tout dans la Maison du Roy où ce grand Prince ne veut plus souffrir ceux qui sont hors de la Maison de Dieu, qui est l'Eglise Catholique.*

Voici justement ce qui est dit dans l'Apocalypse, *qu'il y aura un certain temps que nul ne pourra ni vendre ni acheter s'il ne porte la marque de la Bête.* En verité ceux qui ont donné ce conseil à sa Majesté, luy ont donné un tres-pernicieux conseil & fort contraire à son service. Car quand il seroit vray que la Religion Réformée seroit une Hé-  
résie

resie ( comme le Pere Maimbourg voudroit bien le persuader de sa pleine autorité ) toujours on ne peut nier qu'il ne puisse y avoir des Réformez gens très-fideles & bien capables de servir le Roy en toutes sortes d'emplois ; & toutefois le Roy de peur de faire quelque brèche au zele qu'il a pour l'Eglise Catholique , n'en veut admettre aucun & chassé ceux qu'il a auprès de luy. En cela le service du Roy reçoit bien plus de dommage que les particuliers de la Religion. Quand un maître congédie un bon serviteur par la suggestion de quelques médifans , il y pert plus que le serviteur même.

Mais il n'y a point de mal dont il ne puisse arriver quelque bien. Si les gens de la Religion n'ont aucune part aux Charges ni aux affaires , ils n'en auront point aussi aux mauvais succès , & leurs ennemis n'auront rien à leur reprocher de ce côté là. Tout bien conté c'est une faveur que Dieu leur fait , quoi-que pour le present elle semble assez rude à quelques-uns. Car telle chose pourroit arriver , qu'ils seroient très-marris d'avoir été à la Cour. Ce fut un coup merveilleux de la grace de Dieu , que durant que les troubles de la France se tramoient secrettement , les gens de la Religion s'en trouverent tous éloignez , car je crois que s'il en étoit resté deux ou trois seulement , on n'auroit pas manqué de les charger de tout le desordre. L'impertinent Auteur de la Réponse à la Politique du Clergé ose bien dire que les gens de la Religion ont été les premiers la cause des troubles de la Ligue. Aussi bien long-temps avant que le Roy se  
fut

fût déclaré, leurs services étoient si peu reconnus, qu'on peut dire qu'ils servoient le Roy plutôt par devoir que sous l'espérance des récompenses; car quand le Roy regnant leur voudroit du bien, qui osera répondre que ses successeurs hériteront de son affection. Nos Ancêtres croyoient que les services qu'ils avoient rendus à la Couronne attireroient à jamais sur leur postérité l'amour des Souverains, & à peine sommes-nous à la troisième génération que tout est oublié: Ce qui servira de leçon pour ceux qui vivent maintenant & leur apprendra que quand même le Roy regnant les aimeroit, rien ne les peut assurer que quelqu'un de ses descendans ne cassera pas ce qu'il auroit fait, puis que dans le regne présent on défait ce qui a été fait sous le regne de Henri IV. O que c'est une belle chose de servir fidèlement & constamment son Prince, mais que c'en est une bien frivole de le servir sous espérance d'en être récompensé: Car il est facile à un calomniateur de détruire en deux jours les services essentiels de trente & quarante ans, qu'on aura rendus à son Prince aux dépens de sa vie & de ses biens.

*Mainbourg dit qu'on ôte à tous ceux qui s'obstinent dans l'Hérésie, toute espérance de pouvoir prétendre désormais aux faveurs qu'on n'est nullement obligé de leur faire. Que veut dire ce Pere par ces derniers mots; qu'on n'est nullement obligé de leur faire. Je crois bien que son but est de dire que le Roy n'est obligé de donner aucune Charge ni aucun employ aux gens de la Religion, tant qu'ils seront de la Religion; mais cette expression ne laisse pas d'entraîner plusieurs*

seurs absurditez. Car premierement le Roy n'est obligé à personne des choses qui luy sont dues, ainsi le Roy n'est nullement obligé de répandre ses faveurs sur qui que ce soit sinon sur les Etrangers : D'où il s'ensuit que le Roy n'est obligé ni aux Catholiques, ni à ceux de la Religion. Cependant, ce n'est pas là le but du Sieur Maimbourg qui voudroit faire croire que le Roy est obligé aux Catholiques & ne l'est point aux Huguenots. Car un Roy ne pese pas volontiers la valeur des services au poids de la Religion, mais il les pese en eux-mêmes. D'autre-part Maimbourg endisant, que le Roy n'est point obligé de faire des faveurs, à ceux qui s'obstinent, voudroit bien faire présupposer qu'il est par consequent obligé d'en faire à ceux qui abandonnent la prétendue Heresie. Mais je repondrai, que ceux qui abandonnent la Religion Protestante le font en consideration de la Religion Romaine ou de l'interest du monde. Si c'est pour la Religion Romaine le Roy ne leur est point obligé. Si c'est pour faire plaisir au Roy, ce n'est pas par persuasion; à cet égard leur conversion est interessée, & par consequent les prive de l'honneur que Maimbourg pretend leur estre deu.

On a crû encore faire quelque grand opprobre à ceux qui n'ont pas voulu se revolter en les mettant hors de la maison du Roi. J'avoue que les esprits mal-faits en auront conçu de la mortification, mais ceux qui sçavent bien qu'on ne peut pas servir à deux maîtres, & que la volonté des Rois ne s'accorde que fort rarement avec celle de Dieu, ne s'en feront gueres



guerres fouciez. On ne leur retranche rien qu'ils ne soient obligez d'abandonner un jour, & vous pouvez conclure de là que ceux qui se sont revoltez pour conserver leurs charges, ont fait un miserable profit. Mais il faut examiner la raison qu'allégué ici le Sieur Maimbourg. Ce grand Prince, dit-il, ne veut plus souffrir dans sa Maison ceux qui sont hors de la Maison de Dieu qui est l'Eglise Catholique.

N'a-t-il pas bonne grace ce Pere ? Il parle avec autant d'assurance que s'il disoit les choses du monde les plus raisonnables, quoi qu'il en avance deux tres-absurdes. L'une c'est que l'Eglise Romaine est la Maison de Dieu. Et l'autre, que si l'Eglise Romaine est la Maison de Dieu, le Roy ne doit souffrir aucune personne dans sa Maison qui ne soit de l'Eglise Romaine, afin de n'avoir personne qui ne soit de la Maison de Dieu. Je laisse à Monsieur de B. V. à vous décider le premier point parce qu'il appartient à la Theologie, & qu'il est plus grand Docteur que je ne suis.

Monsieur de B. V. répondit au Capitaine en souriant, vous me laissez toujours les matieres les plus épineuses à discuter, comment prétendez-vous que je dise en un quart d'heure ce qui peut être la matiere de tant de volumes ? J'espere pourtant que pourvû que je fournisse à vôtre esprit une carrière pour s'exercer en des meditations utiles, ce sera assez pour le present. On appelle l'Eglise Romaine la Maison de Dieu. Je sçay que la Maison Mystique dans laquelle Dieu habite, doit être en quelque façon digne de luy. On ne dira pas d'une étable à pour-

ceaux , ou d'un miserable raudis de berger , c'est ici le Palais du Roy , c'est ici où il tient sa Cour. On sçait bien que dans les lieux où habitent les Rois on ne voit que propreté & que magnificence. S'il en est ainsi ; comment peut on soutenir , que Dieu qui habite dans les Cieux dans une lumiere inaccessible , habite dans l'Eglise Romaine où l'idolatrie & la superstition regnent , où les vices abondent , où les commandemens des hommes sont préferrez aux siens , où il n'est maître que par forme & par bien-seance , en un mot où celui qui s'est arrogé la charge de son Lieutenant fait observer ses ordonnances sur de grandes peines pendant qu'il souffre qu'on méprise les siennes.

Si l'on dit que l'Eglise Romaine est la Maison de Dieu , il faudra dire aussi que la Ville de Rome , qui est le cœur de l'Eglise Romaine , doit être la chambre d'honneur de cette maison , ce qui ne se peut avancer sans blaspheme. Car , ou il faut présupposer que la Ville de Rome est la plus sainte de l'Univers , qu'elle n'est habitée que par des vertueux & des gens qui ont la gloire de Dieu profondement gravée dans le cœur , ce qui est un mensonge si atroce , que les enfans mêmes sont persuadez du contraire ; ou bien il faut poser en fait , que Dieu peut habiter en des lieux souillez des plus horribles abominations , ce qui est encore un blaspheme pire que le premier. Aussi les plus impudens de nos avversaires n'en viendront pas à ce point d'impiété , ils aimeront mieux soutenir que l'Eglise Romaine est sainte , ce qui est si manifestement faux qu'il n'a pas besoin d'une refutation

tation plus particuliere.

Voyons maintenant ce que nos ennemis prétendent bâtir sur ce faux principe, que le Roy ne doit point souffrir dans sa Maison ceux qui sont hors de la Maison de Dieu. J'avoue une chose, c'est que tous ceux qui sont de la Maison du Roy sont tous Catholiques Romains, mais pour avouer qu'ils soient de la Maison de Dieu, c'est ce que je ne sçaurois m'imaginer. N'y a-t-il point dans cette maison là de jureurs, n'y a-t-il point de blasphémateurs, n'y a-t-il point de menteurs, n'y a-t-il point d'hypocrites, sans parler encore de quelques autres vices plus crians ? Cela ne se peut nier, il faut donc avouer qu'il y a dans la Maison du Roy des gens qui ne sont point de la Maison de Dieu : Par conséquent cette raison dont le Pere Maimbourg veut faire parade, est une raison de nulle valeur, & ne serviroit pas contre les Réformez si le Roy n'étoit prévenu contre eux.

Or-çà, Messieurs, je suppose qu'il n'y a dans la Maison du Roy, ni jureurs, ni menteurs, ni hypocrites, ni autre telle race de gens. Toutefois parce que c'est dans les Palais des Rois que le monde étale sa pompe & sa magnificence, & que les delices abondent ; à cause de cela, dis-je, rarement les Maisons des Rois sont elles les Maisons du Dieu vivant. Il y a une telle antipathie entre Dieu & le monde, que là où le monde exerce son empire, Dieu n'y habite point & il en retire son Esprit. On me dira ici qu'il y a des Rois & des Princes douez de la crainte de Dieu & de plusieurs grandes vertus : Mais ceux qui sont tels se contentent, autant qu'ils peuvent, de faire de leurs Palais des

écoles de piété : Au reste ils ne prétendent pas que tous leurs domestiques soient de la Maison de Dieu, parce qu'ils sçavent bien que la plus grande partie n'en prennent pas le chemin.

Madame de Broffes voyant que Monsieur de B. V. avoit cessé de parler lui dit. Vous dites qu'il est impossible que l'Eglise Romaine soit la Maison de Dieu, je vous soutiens le contraire. Alléguez vos raisons Madame (répondit-il avec un peu de dépit) je les écouteray avec plaisir. Les Papes ne se vantent-ils pas, continua-t-elle, d'être comme un Dieu en terre en se croyant infaillibles & indépendans ? n'y a-t-il pas eu des flatteurs qui les ont nommez ainsi & n'ont ils pas souffert ces flateries ? Les Jésuites sur tout en ont parlé en ces termes-là en plusieurs de leurs livres. Or comme Monsieur Maimbourg a été Jésuite, qui sçait s'il n'a point ici une reservation mentale, & s'il ne veut pas dire que l'Eglise Romaine est la maison de ce Dieu en terre sans penser au Dieu du Ciel ? Ah ! Madame, dit-il en riant, je vous quitte la partie, & je ne doute point que s'il vous plaisoit de faire l'Apologie du Sieur Maimbourg, vous ne la fîssiez aussi bien que vous avez défendu maintenant sa cause. En prenant la chose de ce biais, ajouta-t-il, jamais nom ne fut mieux donné. Car à un Dieu aussi étrange comme peut être le Pape de Rome, il faut aussi une maison fort étrange & une famille fort étrange, nous voyons assez toutes ces choses dans la Ville de Rome, & dans toute l'Eglise Romaine.

Voilà tout ce qui se dit ce jour-là. - Le lendemain

demain le Capitaine nous voyant tous assembles dit, j'ay encore quelque chose sur le cœur contre le Pere Maimbourg. Pourquoy, dit Mademoiselle de Sainte Phale, l'appellez-vous le Pere Maimbourg? ne sçavez-vous pas qu'il n'est plus Jesuite, qu'il a été fait Religieux seculier? & si la renommée ne ment point, le Roy luy va donner pour ses peines une fort riche Abbaïe: Il a même voulu qu'on le sçût puis qu'il dit dans sa Preface de l'Histoire du Calvinisme, *Ainsi n'étant plus Jesuite maintenant par l'ordre de N. S. P. le Pape, & par la permission que le Roy a donné de l'exécuter, je seray de la grace de sa Majesté, tout ce qu'il luy plaira, pour la servir avec plus d'ardeur, de zele & de liberté que jamais.*

J'ay manqué, répondit le Capitaine, je devrois l'avoir nommé Monsieur Maimbourg comme j'ay fait diverses fois: Je suis pourtant excusable, parce que trouvant dans son livre le vray genie Jesuitique, cela m'a persuadé que s'il en a quitté l'habit, il n'en a pas quitté les inclinations ni les habitudes, & même qu'il ne les quittera jamais; de sorte que s'il sçavoit que je l'appelle le Pere Maimbourg cela lui feroit plaisir. Outre que ce nom de Monsieur Maimbourg a quelque chose de si nouveau pour l'oreille & pour la langue, qu'on a de la peine à le nommer ainsi. Mais il ne faut pas que cela me fasse perdre ce que j'en voulois dire.

Ce bon personnage voudroit tourner contre nous la raison qu'apporta le Chancelier de l'Hôpital, pour l'abolition de l'Edit de Juillet fait en l'année 1561. où il dit qu'il faut que

*les Edits s'accoutument aux personnes & aux temps, & non pas les temps & les personnes aux Edits.* Et là-dessus il veut que nous trouvions bonne la suppression des Edits qui ont été faits en notre faveur ou en faveur de nos Pères. Je réponds à cela, qu'encore que ce grand Chancelier eut des sentimens favorables pour notre Religion, & qu'il en fut même dans son cœur, ce qu'il a dit ne peut pas servir de règle aux infracteurs des Edits, ni à nous de loi pour ne nous pas plaindre. Mais examinons de plus près ce que ce docte Chancelier a dit & pourquoi il l'a dit. On avoit fait un Edit violent par un pur mouvement de haine, & qui ne pouvoit qu'avoir des suites très-funestes à la France, dont les esprits revenus de leur emportement, ne pensoient qu'à chercher des moyens plus moderez pour appaiser les troubles du Royaume. Il se trouvoit pourtant encore des personnes qui étant très-mârrées qu'on ne traitât pas les Réformez avec toutes sortes de rigueurs, remontoient qu'il ne falloit pas enfreindre les Edits, & c'est là-dessus que le Chancelier leur répond, qu'il falloit que les Edits s'accoutumassent aux temps & aux personnes, & non pas les temps ni les personnes aux Edits. En effet, où en seroit-on s'il falloit que dès qu'une fois une chose a été ordonnée elle dût toujours être, quoique l'injustice en parût manifeste. Mais on ne peut pas dire la même chose des Edits faits en faveur des Huguenots qui n'ont jamais fait que du bien à la France, & qui à cause de cela meritoient d'être conservez avec autant de soin que la Loy Salique & les autres Loix fondamentales de l'Etat.

Si

Si cette maxime étoit valable la France ne feroit plus Royaume , mais une Province de l'Espagne ; car elle tend au renversement de la Loy Salique , qui ne permet point que la Couronne tombe en quenouille. Le Roy d'Espagne Philippe second , voyant que les mâles de la famille des Valois venoient à manquer, demanda le Royaume pour sa fille l'Infante Isabelle-Clara-Eugenia , qui étoit petite fille de Henri second , & nièce des trois derniers Rois de cette Maison. Il auroit donc talu , selon le dire du Sieur Maimbourg , qu'alors la Loy s'accommodât aux temps & aux personnes , & si l'on avoit suivi ce conseil la Couronne ne feroit pas dans la famille des Bourbons. Ce qui nous apprend qu'une Loy ou qu'un Edit dont l'expérience nous fait connoître la bonté, ne doivent jamais être rompus par quelque raison que ce soit. Mais s'il arrive qu'une Loy ou qu'un Edit soient introduits par le seul mouvement de la passion, ils doivent être supprimez comme des choses pernicieuses.

J'ay encore la mémoire toute fraîche de ce que je lisois il n'y a pas long-temps dans le livre du Prince de Machiavel, dont vous connoissez assez la politique damnable. Voici ce qu'il dit , si je ne me trompe , dans le chapitre dix-huitième , *Un Prince prudent & avisé ne doit point garder la foy quand une telle observation luy est préjudiciable , & que les occasions & les necessitez qui luy ont fait promettre sont passées & éteintes.* Voilà proprement où le Pere Maimbourg a puisé ce qu'il avance pour autoriser la suppression des Edits

faits en nôtre faveur. Mais parce qu'il n'étoit pas si insensé que d'aller citer Machiavel, il a été ravi d'alléguer les paroles de Monsieur de l'Hôpital, quoiqu'en leur donnant un sens directement contraire à l'intention de ce grand Chancelier. Car confrontons avec les siennes les paroles de Maimbourg qui dit, *Ces Edits ont été faits par l'urgente nécessité des temps & pour certaines raisons, qui ne subsistant plus maintenant, ont par conséquent ôté toute la force à ces Edits qui n'étoient fondez que sur ces raisons.*

Ne trouvez-vous pas que Monsieur Maimbourg a été en une bonne école, & que le Disciple en sçait à peu près autant que le Maître ? Après cela devons-nous nous étonner si on ne nous garde point la foy ? La fidélité des Huguenots a sauvé la France, à cause de cela on leur a octroyé l'Edit de Nantes : Mais à présent que la France est bien éloignée de craindre les dangers où elle s'est vüe, il faut aussi supprimer l'Edit de Nantes à cette heure que les temps ont changé. Voilà par ce moyen la bonne foy ôtée d'entre les hommes, & la confiance que les Sujets peuvent avoir sur la parole de leur Prince enlevée, qui est pourtant la vraie Pierre angulaire d'un Etat.

J'ajoutérai seulement un mot à ce que vous dites (dit Monsieur de B. V.) c'est que ceux qui conseillent aux Princes l'abolition des Edits quand ils sont justes, n'ont pas lû l'Ecriture, ni je ne crois pas qu'ils s'en feroient ; car nous y voyons des marques de l'observation de la foy admirables : Esfer tout à l'égard de Josué qui étoit entré à main armée dans le Pais des Cananéens & des Amorréens, & qui avoit  
reçu



reçu un commandement de Dieu bien-express de n'épargner aucune de ces Nations. En effet les Israélites se montrèrent bien quand ils tuèrent tous ceux qu'ils trouverent dans Jericho & dans Hai, & brûlerent ces deux grandes Villes, dont ceux de Gabaon étant épouventez usèrent d'un stratageme pour se delivrer de la mort. Ils sçavoient qu'encore que le peuple d'Israël ne fit aucun quartier dans cette guerre, néanmoins les Principaux étoient fort religieux observateurs de leurs promesses: Que firent-ils ? ils envoyerent des Ambassadeurs qui jollèrent si bien leur jeu, qu'on crut qu'ils avoient été envoyez par une Nation fort éloignée, & qu'on fit une Alliance avec eux. Trois jours après on découvrit que leurs Villes étoient fort proches & sur le passage du peuple d'Israël, qui murmura fort de ce qu'on les vouloit épargner: Mais tous les Principaux dirent à toute leur Assemblée, *Nous avons fait serment par l'Eternel notre Dieu & pourtant nous ne les pourrions maintenant toucher: faisons leur ceci, & qu'on les laisse vivre afin qu'il n'y ait point de colere contre nous à cause du serment que nous avons fait.*

C'est grand dommage qu'il n'y avoit dans ce Camp des Machiavelistes ou des Jesuites: Les premiers auroient dit, que nul n'est obligé de garder la foy contre ses propres intérêts: Et les autres auroient dit, que pourvû qu'on eût une bonne intention, on pouvoit, au reste, rompre la foy quand on y trouvoit de l'avantage. Mais quoy ! la Politique de Dieu est diametralement opposée à celle des Machiavelistes. Car Dieu recommande expres-

sement l'observation de la foy , même au domage de celuy qui a juré, afin qu'il ne varie point sur les choses qu'il a promises. Au lieu que les Machiavelistes permettent à celuy qui souffrira quelque domage, de rompre non seulement sa parole , mais de plus , ils luy conseillent de le faire s'il y trouve son profit.

Ce qui me surprend le plus , c'est que Monsieur Maimbourg qui fait tant l'habile dans son Livre aussi bien que le fidele Historien , n'ait pas considéré la consequence de ces paroles. Car en France on se donne la liberté de rompre des Edits solennels, parce , dit-on , qu'ils ont été donnez par l'urgente nécessité des temps & pour certaines raisons , qui ne subsistant plus maintenant , ont par consequent ôté toute la force à ces Edits qui n'étoient fondez que sur ces raisons.

Or comme on se sert de cette damnable maxime pour ne garder aucune foy aux Réformez sur les affaires de leurs Eglises, on s'en servira aussi quelque jour avec les Errangers pour les affaires politiques : Et quand ils s'en plaindront , on leur montrera que les Traitez faits avec eux n'ont été faits que dans une urgente nécessité , & que cette nécessité venant à cesser on est dispensé de garder le Traité. Je ne m'étonne plus si l'on méprise les Traitez de Westphalie & de Nimegue : Ceux qui ont foulé aux pieds un Edit aussi solennel que celui de Nantes , ne font pas grand scrupule de ne point garder des Traitez qu'ils n'ont été obligez de faire que de peur de se voir opprimez par une trop grande puissance, aussi main-  
te-

tenant que cette frayeur a cessé, - on s'est moqué de ces Traitez : Et c'est justement ce que dit Monsieur Maimbourg , qui découvre ici ce qu'on tient caché, quand il dit que ces Edits ont été faits par des raisons qui ne subsistant plus maintenant, ont par conséquent ôté toute la force à ces Edits qui n'étoient fondez que sur ces raisons.

S'il avoit été aussi bon François qu'il en fait semblant, il auroit été plus soigneux de sauver leur honneur, & n'auroit pas decouvert une raison qui ne se dit jamais qu'à l'oreille de peur d'effaroucher les consciences tendres. Quiconque voudra désormais se fier à nous pourra bien à bon droit passer pour simple & pour benêt ; car nous nous vantons de ne sçavoir pas garder la foy , & nous en donnons des raisons qui feroient rougir tout-autres personnes que nous. Au moins c'est-là l'idée que le Sieur Maimbourg voudroit donner de nous , & comme si nous n'étions pas assez décriez, il faut qu'il ajoûte encore ce trait afin de nous rendre tout-à-fait infames envers les autres Nations. Mais Dieu soit loué que tous les François n'ont pas étudié la Morale relâchée des Jesuites , ni encheri sur Machiavel , & composé des Commentaires sur ses Ouvrages qui sont encore plus dangereux que le Texte.

Non seulement cette pernicieuse raison est capable d'empêcher les Etrangers de faire jamais aucun Traité avec la France, mais de la leur faire regarder comme une perpetuelle ennemie qu'il ne faudra jamais épargner , comme ne pouvant rien attendre de bon & de certain de ses promesses & de ses Traitez. Mais

de plus, cela détruira quelque jour la société civile, on n'osera plus vendre, ni acheter, ni échanger. Tout le commerce viendra à cesser, parce que chacun dira que ce qu'il a promis, il ne l'a promis que dans l'urgente nécessité de ses affaires, qui venant à cesser il est dispensé de tenir ce qu'il a promis. C'est ce qui sera cause que les François tomberont dans le mépris où étoient autrefois les Carthaginois, & comme autrefois on disoit *Fides Punica*, on pourra dire à l'avenir *Fides Gallica*. Encore en feront-ils quittes à bon marché s'ils en sont quittes pour le mépris qu'ils en recevront, & si cela ne leur attire pas quelques affaires si fâcheuses qu'ils ne s'en pourront jamais tirer.

Au reste il seroit à souhaiter qu'il n'y eût qu'une Religion dans un Etat, afin que les esprits fussent unis par le lien de la foy, comme les cœurs le sont par le lien de la société civile. Mais ce ne sont pas des graces qu'il faille attendre des hommes quelque pouvoir qu'ils ayent, il n'y a que celui là seul qui sonde les esprits & qui réchit les cœurs qui puisse les tourner comme il luy plaît. Il vaudroit donc bien mieux par l'ardeur de nos prieres tâcher d'obtenir cette grace de Dieu, que d'inciter les Princes, comme font les Jesuites, à vouloir de haute-lutte que leurs sujets embrassent leur croyance, soit qu'ils la trouvent bonne, soit qu'ils la trouvent mauvaise.

Cependant le Sieur Maimbourg ne fait pas son compte sur ce pied là, il prétend que les voyes qu'on suit maintenant sont infailibles. Et il voudroit quasi nous faire croire que la volonté, la faveur ou la rigueur du Roy ont au-

tant.

tant d'efficace que le Saint Esprit pour la conversion des cœurs. C'est donc par cette conduite si juste , si sage & si douce , dit-il , que ce grand Prince a sans comparaison plus fait pour la conversion des Protestans , sans bruit , sans éclat , sans tumulte , que tous les Rois ses Predecesseurs par les supplices , par les armes & par les victoires qu'ils ont remportées sur eux. Bon Dieu , est-il possible qu'on appelle conversions , des changemens où l'intérêt , la crainte de la misere & l'esperance d'une bonne fortune ont seulement part. Il est évident dès-là , que ce Jesuite donne une plus grande vertu à l'argent & aux Charges , qu'au Saint Esprit & à ses operations.

Admirez de grace , avec moy , la bévené de ce personnage , qui dit à la fin de son livre , que la seule veritable Religion ne se trouve que dans l'Eglise Catholique Apostolique & Romaine , & un peu plus haut il parle de l'argent qu'on a déboursé pour les prétendus nouveaux convertis. Voilà certes une plaisante Religion où l'on achete les ames ; je crois que c'est pour rire qu'on la nomme la veritable , car on n'a jamais payé personne pour luy faire croire ce qui est vray. Car ce qui est bon & ce qui est vray donne une assez grande curiosité de soy-même , sans qu'il faille y joindre l'argent pour en augmenter le desir.

Mais c'est ici où l'infirmité de l'Eglise Romaine se manifeste pleinement. La vûe de ses Mysteres rebute plutôt les ames qu'elle ne les attire , quoy que ces Mysteres soient accompagnés d'une grande pompe extérieure. La Predication de sa Doctrine de quelque ma-  
niere

niere qu'on la déguise n'est d'aucune vertu. Que faut-il donc faire pour convertir les Heretiques ? l'argent fait tant de miracles, peut-être fera-t-il encore celui de leur conversion, voilà ce que se sont imaginé les Jesuites. Si le Sieur Maimbourg avoit été à la place de Saint Pierre, il n'auroit pas rejeté Simon le Magicien, en luy disant, *Que ton argent perisse avec toy, de ce que tu as estimé que le don de Dieu se puisse acquerir par argent* : Mais au contraire il auroit dit, *Prenons, prenons cet argent, il nous servira à faire des conversions, si nous ne l'employons pas mieux.*

Puis que je suis sur ce propos, vous ne permettrez bien de faire quelques remarques sur la conclusion de ce digne livre, qui se rapporte parfaitement bien au commencement & à toute la suite de son discours, où l'on découvre beaucoup de malice & peu de jugement. Il exalte fort le changement de quelques misérables, & parle *d'une multitude incroyable de ceux qui font tous les jours abjuration* : Ne diriez-vous pas que la presse y est si grande qu'il n'y a presque plus de Huguenots en France ? Mais ceux de nos avversaires qui sont mieux instruits que luy, savent que le nombre des apostats de nos Eglises est si petit, qu'à peine est-il perceptible dans nos Assemblées publiques. Cependant c'est la politique de la Société de faire gloire de certains progrès qu'elle n'a jamais faits, à l'exemple des Soldats qui s'attribuent des victoires qu'ils n'ont point remportées.

Il parle en suite de divers autres qui ont de la disposition à embrasser la Religion Romaine : mais qui pour avoir un specieux pretexte de  
leur

*leur changement voudroient qu'on les contraignît.* Il faut avouer en verité que la faveur du Roy est d'un grand secours au Sieur Maimbourg, car sans cela il seroit regardé comme un miserable Ecrivain qui ne sçait ce qu'il dit. On est bien-aise d'être contraint pour une chose qu'on desire, quand on n'ose la faire à cause du respect qu'on a pour quelqu'un, ou quand on est retenu par la pudeur. Une fille sera bien aise qu'on la contraigne d'épouser un Amant qu'elle aime, & elle feindra de faire par obeissance ce qu'elle fait par inclination. Mais quand on ne craint ni les censures, ni les reproches, ni l'indignation de personne, c'est une chose ridicule de se faire contraindre. Tout le monde sçait bien que l'Autorité Royale met ceux qui se rangent à la Religion Romaine à couvert non seulement de tous leurs parens, mais encore à couvert des procédures de la Justice & de leurs créanciers pour quelques années ; qu'ont-ils donc besoin de souhaiter qu'on les contraigne pour embrasser une Religion qui se vante d'être la veritable, & dans l'exercice de laquelle ils n'ont rien à apprehender du côté des hommes.

Je crois que l'intention de ce Pere n'est pas bien connue de tout le monde, c'est pourquoy je veux découvrir ce que j'en peux pénétrer. Quoy qu'on ait déjà commis de grandes violences contre les Reformez, en razant leurs Temples, en enlevant les enfans à leurs peres, en troublant le repos des mourans, en envoyant des dragons en quelques endroits & en les tourmentant par divers moyens que Maimbourg appelle *des voyes sans éclat, sans bruit*

*bruit & sans tumulte*; on medite pourtant de faire encore pis qu'on n'a fait. Et de peur que les plaintes & les gemissemens qu'on entendra en France ne retentissent dans les Cours Etrangères, & ne décrivent les François par tout le monde, on tâche de prevenir les esprits par cet artifice; que les gens de la Religion Protestante ont des sentimens favorables à la croyance Romaine, mais que voulant être contraints par bien-séance pour sauver leur honneur, l'on s'est servi des moyens rigoureux, puis qu'ils ne vouloient pas se rendre qu'ils n'eussent vu la brèche & les soldats prêts de monter à l'assaut. Cependant qu'on visite bien la France de côté & d'autre, on verra que tous ceux qui veulent se revolter le font sans attendre la contrainte, & que ceux qui veulent persister dans la vraie foy ne cedent pourtant pas à la contrainte & à la violence. Ce qui montre évidemment la fausseté de cette supposition du Père Maimbourg, que plusieurs Protestans ont des dispositions à embrasser la foy Romaine & qu'ils voudroient déjà qu'on les contraignit.

En suite le Sieur Maimbourg chante le triomphe avant la victoire, il fait son conte qu'il n'y aura bien-tôt plus de Réformez car voici les termes passionnez & choisis dont il se sert: *Le funeste embrasement du Calvinisme qui a fait tant de ravages en France, & dont il ne reste presque plus aujourd'huy que la fumée, sera bien tôt entierement éteint.* On dirait que c'est une chose déjà faite, & que les mesures en étant prises par les Jesuites, elles sont infaillibles, il leur semble que nous sommes

fi



si bas que nous ne sçaurions jamais nous relever. Mais souvenez-vous que quand même toutes ces centaines de milliers de Huguenots qui sont encore en France, auroient embrassé la Religion Romaine, Dieu ne laisseroit pas de conserver son Eglise au milieu de la France. Et ce ne seroit pas la première fois que cela seroit arrivé, car puis que Dieu a conservé son Eglise, même au milieu des idolâtries, que personne ne la voyoit sinon celui qui la protegeoit, il la peut bien conserver encore. Achab & Jesabel croyoient avoir si bien fait pecher le Peuple d'Israël après Bahal, qu'aucun d'entre eux ne se souvenoit plus du Puissant Eternel des Armées & même Elie eut cette opinion. Car voici ce que dit ce grand Profete. *J'ay été grandement ému à jalousie à cause de l'Eternel des Armées, d'autant que les Enfans d'Israël ont delaisé ton Alliance, ils ont démolî tes Autels, & ont tué tes Prophetes avec l'épée, & je suis demeuré moy seul, & ils cherchent ma vie pour me l'ôter.* Mais voici ce que Dieu luy répond. *Je me suis réservé sept mille hommes en Israël de reste, sçavoir tous les genoux qui ne se font point fléchir devant Bahal, & toute bouche qui ne l'a point baysé.* Il sembloit au temps d'Athanasé que tout le monde fut devenu Arien, toutefois ce changement fut comme une nuée qui passa comme l'avoit prédit ce saint Docteur. De cette même maniere, quoy que puissent faire les ennemis de la vraye foy, jamais ils ne pourront enlever du monde tous les vrais adorateurs. Ils peuvent bien faire des maux par la permission de Dieu (qui, comme aux  
Dia-

Diabls, leur lâche la bride jusques à un certain degré) Ils peuvent bien abolir les Eglises particulieres, mais ils ne pourront rien contre l'Eglise Universelle qui est invisible aux yeux des hommes. Et quand tout ce nombre innombrable de Huguenots qui sont en France viendroient à tomber dans l'apostasie, Dieu feroit sortir de l'Eglise Romaine de nouveaux soldats pour en combattre les superstitions, & tireroit de Babylon même des gens qui mettroient plus clair que jamais ses abominations en évidence,

Lors que Rome fleurissoit bien plus qu'elle ne fait, que tous les Princes avoient bonne opinion du Siege Romain, & que les peuples trembloient au bruit des tonnerres du Vatican; on n'a jamais pû exterminer les Vaudois, éteindre les Albigeois, abolir les Wiclefites, ni vaincre les Hussites, qui étoient les Protestans & les Réformez de leur temps. Le Sieur Maimbourg dira ici qu'on s'y étoit mal pris, que tous ces moyens violens sont plus capables d'irriter les esprits que de les attirer, & que la conduite qu'on tient maintenant réussira selon toutes les apparences. Mais celuy dont le bras est assez robuste pour delivrer son Eglise de la main des Puissans, est grand en conseils pour la tirer des pieges que luy tendent les Renards de ce siecle.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que l'Eglise du Seigneur est exposée aux embûches, aussi bien qu'à la violence de ses ennemis. Ceux qui ont prétendu rétablir le Paganisme ne se sont pas toujours servis du fer & du feu, & les Empereurs

perceurs qui ont fait le plus de mal sont ceux qui ont employé les ruses, & des moyens plus doux en apparence, mais plus pernicious en effet pour parvenir à leurs fins. Or il n'y a personne qui ait lû les Histoires, qui ne connoisse bien que les voyes dont se servent nos persecuteurs, ont une grande conformité avec celles de ces anciens persecuteurs de l'Eglise, qui voyant que la peau du lion éfarouchoit, ont employé la peau du renard. Toutefois ils ne sont pas venus à bout de leurs desseins, ils sont morts avec le regret de les avoir vûs avorter, & l'Eglise Chrétienne a subsisté malgré leur efforts. Nous pouvons dire la même chose des persecutions qu'on nous fait en nos jours: Nos avversaires s'imaginent avoir un succès selon leurs intentions, mais ce bras du Tout-puissant qui a si heureusement travaillé pour delivrer l'Eglise des complots des Payens, n'est point racourci: Il peut nous delivrer par des moyens que nous ne concevons pas, dès que par un véritable amendement de nos offenses nous aurons fait nôtre paix avec Dieu, qui est justement irrité contre nous de ce que nôtre vie & nos mœurs n'ont pas été conformes à la sainteté de nôtre croyance.

Enfin, voici les derniers mots du Sieur Maimbourg. *Et comme nous sommes tous unis dans la Monarchie Tres Chrétienne, par le lien d'une même Loy, qui nous oblige tous également à l'obeissance que nous devons rendre inviolablement à un seul Roy que Dieu nous a donné, j'espère que nous le serons aussi par le lien d'une même foy & de la seule véritable Religion qui ne se trouve que dans l'Eglise Catholique, Apostolique*

*& Romaine , l'unique bergerie de Jesus Christ , sous un seul & Supreme Pasteur qui en est le Chef visible , étant le successeur de Saint Pierre & le Vicaire de Jesus Christ.*

Le Pere Maimbourg dit justement ce qu'il faut dire pour rebuter les Réformez qui sont bien instruits & qui craignent Dieu , en leur parlant du Pape. Et quand ses esperances d'un changement general de tous les Huguenots seroient bien fondées , ce qu'il avance est capable de leur faire changer ce dessein , s'il leur pouvoit tomber dans l'entendement. L'Auteur des Moyens surs & honnêtes pour ramener les Heretiques , parle bien plus judicieusement , quand il fait voir que les Papes & la domination du siege Romain sont un obstacle invincible à leur reduction. Je vous prie considerez les quatre titres que donne Maimbourg au Pape , Supreme Pasteur , Chef visible de l'Eglise , Successeur de S. Pierre & Vicaire de Christ , qui luy conviennent aussi peu qu'à moy celui de plus grand Monarque du monde si je voulois vous faire croire que je le suis.

Car pour le premier titre de SUPREME PASTEUR , il ne convient qu'à Jesus Christ , & les fideles n'en reconnoissent point d'autre. Christ se nomme luy-même le bon Berger qui met sa vie pour ses brebis ; & en parlant des Gentils il ajoute : J'ay encore d'autres brebis qui ne sont point de cette Bergerie , il me les faut aussi amener & elles orront ma voix , & il y aura un seul Troupeau & un seul Berger. Voilà le vray & le Souverain Pasteur qu'il faut reconnoître , & non pas

pas un ambitieux Evêque de Rome. Saint Pierre luy-même reconnoît ce Souverain Pasteur dans sa premiere Epitre , lorsqu'il dit. *Quand le Souverain Pasteur apparaîtra, vous recevrez la Couronne incorruptible de gloire* : Toutefois au dire des Papistes , quand saint Pierre écrivit cette Epitre J. Christ l'avoit déjà établi Souverain Pasteur. Mais puis que saint Pierre en connoit un autre que luy, il ne prétend pas parler de soy, mais de Jesus Christ. Et si S. Pierre le premier prétendu Evêque de Rome a bien dit cela , pourquoi est ce que les flatteurs des Pontifes Romains nous viennent dire, qu'ils sont les Supremes Pasteurs ? Car s'il sont au dessous de nôtre Seigneur ils ne peuvent pas être appelez Supremes, puis qu'il y a une puissance par dessus : car on ne peut pas être tout ensemble Supreme & Subalterne.

Mais sans m'amuser à refuter ce titre orgueilleux que les Evêques de Rome se sont attribuez, puis que tant de Docteurs l'ont fait : Je vous diray seulement qu'il semble que la parole de Dieu nous veuille donner l'idée des Evêques de Rome en nous faisant la description des faux Pasteurs. Jesus Christ dit luy-même que celui qui n'entre point par la porte de la Bergerie des brebis, mais qui y monte par ailleurs, est larron & brigand. Quand nous concederions que les Evêques de Rome sont établis pour être Evêques Universels & Supremes Pasteurs, il est constant qu'ils se sont rendus indignes de ce Nom & de cette Charge, parce qu'ils ne montent point à ce haut degré par une legitime vocation, mais par des voyes obliques, les uns par simonie en achetant les  
voix

voix à beaux deniers comptant , les autres par violence & tous par brigue : De sorte que le nom de brigands & de larrons leur convient beaucoup mieux que celui de Supremes Pasteurs qu'ils s'attribuent. Pour nous qui sommes mieux instruits des choses , nous nous garderons bien de reconnoître pour Supremes Pasteurs, ceux qui semblent plutôt vouloir imiter les loups ravissans que Jésus Christ qui est le vray Pasteur. Ezechiel dit en parlant des mauvais Pasteurs , chapitre 34. *Malheur sur les Pasteurs d'Israël qui se sont repus eux-mêmes , les Pasteurs ne paissent-ils pas le Troupeau ? Vous en mangez la graisse & vous vous vêtez de la laine , vous tuez ce qui est gras , mais vous ne paissez point le Troupeau.* Jamais passage peut-être ne convint mieux aux Papes qui au lieu de paître le Troupeau tondent sa laine , enlèvent sa graisse , en un mot, pillent tous les jours la substance des peuples , & au lieu de prendre soin de leur instruction , les devorent. Toute l'Europe est témoin de l'insatiabilité & de la tyrannie de ces étranges Pasteurs. O qu'on peut bien dire d'eux ce que disoit Ezechiel des Pasteurs d'Israël , *Vous les avez maîtrisés avec dureté & avec tyrannie.* Que ne diroit point ce Prophete s'il voyoit de ses yeux ce prétendu Supreme Pasteur avec une triple Couronne sur la tête , seant sur un Trône , attirant à soy la substance des peuples , & donnant des Arrêts sanglans contre tous ceux qui ne le veulent pas reconnoître ? S'il a été scandalisé des Pasteurs d'Israël & de leur conduite , dans quel étonnement n'entreroit-il pas quand il verroit que celui-là veut être ap-

apellé le Pasteur Universel , qui par toutes ses actions témoigne qu'il est le Tyran Universel.

Certainement tous ceux qui reconnoissent le Pape pour un Supreme Pasteur , sont terriblement abandonnez de Dieu à leur aveuglement. Il n'y a rien de si manifeste que l'orgueil, l'avarice, la cruauté, la luxure, l'hypocrisie , & la negligence des Pontifes Romains , & toutefois avec cela on veut que nous les reconnoissions pour vrais & pour Supremes Pasteurs. Qui a jamais vû que les Pasteurs vetillent trancher du Prince & du Monarque ? se faire baiser les pieds quand ils sont assis sur leur siege , se faire presenter la serviette par les plus grands Rois ou par leurs Ambassadeurs , & se faire tenir l'étrier quand il montent sur leur Mule comme font les Papes ?

De quelque raison qu'on veuille colorer toutes ces actions de vanité , on ne sçauroit nier qu'elles ne soient entierement contraires à un Pasteur des ames, en qui l'on ne doit rien voir reluire que l'humilité, la modestie, la sainteté & le zele. Le bon Berger, dit nôtre Seigneur, met sa vie pour ses brebis: Allez alleguer ce passage aux Evêques de Rome, ils vous diront qu'ils sont tous prêts de mettre leur vie pour leurs brebis, mais qu'on les sollicite seulement de quelque chose où ils puissent prévoir que leur gloire & leurs interêts en pourroient souffrir de la diminution, vous verrez qu'ils porteront toutes choses à l'extremité , & qu'ils rempliront plutôt toute l'Europe de misere que de relâcher un point

de leurs prétentions. Voilà certes de beaux Pasteurs qu'on ne peut appeller Supremes qu'en méchanceté, parce qu'ils la portent autant loin qu'elle se peut étendre, car pour leurs vertus, ou pour leur superiorité prétendue, plusieurs l'honorent exterieurement qui s'en moquent dans leurs cœurs.

Au reste ce titre de Souverain Pasteur est un attentat sur Jesus Christ à qui il appartient spécialement. Adhere au Pape & le reconnoisse en cette qualité-là qui voudra, je sçay bien que les fideles ne reconnoîtront jamais d'autre Souverain Pasteur que Jesus Christ, & qu'ils regarderont toujours comme un Impositeur toute personne qui prétendra à un titre semblable. De tous les Papes il n'y en a qu'un seul à qui les Huguenots ajoutent foy (car pour saint Pierre ils ne le content point au rang des Papes) & ce Pape a été Gregoire le Grand, encore ne reconnoissent ils en luy qu'une seule parole qu'ils approuvent comme étant tres-raisonnable, c'est que tout Evêque, Patriarche ou Archevêque qui prend le titre d'Evêque Universel, est l'Antechrist ou le Precurseur de l'Antechrist. Ainsi voilà un Pape qui condamne tous ses Successeurs s'ils veulent prendre ce titre qui est encore moins orgueilleux que celui de Supreme Pasteur.

En second lieu Maimbourg donne le titre au Pape de **CHEF VISIBLE** de l'Eglise. Ce titre est encore plus ridicule que l'autre: car nos averfes parties ne peuvent pas nier que Christ ne soit le Chef de l'Eglise, ce que l'Ecriture affirme si souvent & si fortement, que de la vouloir combattre c'est tomber dans une plus



plus grande fureur que les Payens, les Juifs & les Turcs. Mais parce que le Pape a toujours voulu conserver le titre de Chef, pour accommoder ce differend, on a forgé deux Chefs de l'Eglise, l'un invisible & l'autre visible, & l'on dit que l'un a donné toute sa puissance à l'autre sur l'Eglise Militante, sçavoir le Chef invisible qui est Jesus Christ, à celui qui est visible sçavoir le Pape.

Selon les Docteurs de Rome on diroit que Jesus Christ nôtre Seigneur pour être invisible est incapable de conduire son Eglise, qu'ils soutiennent devoir être visible (comme si ce qui nous fait être de l'Eglise, sçavoir la foy & la crainte de Dieu, étoient des choses visibles.) Il faudroit donc nier la Providence Divine qui fait tant de merveilles par des moyens invisibles à la chair & au sang. Or si Jesus Christ est un Chef de l'Eglise, ce n'est pas un Chef sans vertu & qui n'y soit mis que par honneur, mais c'est un Chef qui est agissant par la vertu interieure de son Esprit qu'il envoie sur ses membres, & aussi par une protection de son Eglise miraculeuse. Mais venons au troisieme titre.

Nous avouons bien tous que le Pape est le Chef de l'Eglise Romaine que nous ne regardons que comme une fausse Eglise, comme le grand Mufti est le Chef des Mahometans. Le Chef est conforme au corps corrompu comme luy; & comme de Jesus Christ vrai Chef de l'Eglise découlent sur elle toutes sortes de benedictions spirituelles, ainsi du Pape Chef de la fausse Eglise découlent sur elle toutes sortes d'abominations & d'erreurs.

Il semble à nos ennemis qu'il faille juger du Regne de Jesus Christ comme des Royaumes du monde ; car quand un Roy sort de son Etat avec une Armée il établit un Regent pour le conduire en son absence , parce qu'il ne peut pas être par tout , dedans & dehors son Etat , dans son Armée & dans son lit de Justice , & qu'il ne peut & ne doit pas laisser son Royaume sans qu'il y ait quelqu'un qui ait en main les principales rênes du Gouvernement. Mais ils se trompent bien de former un semblable jugement , car Christ comme Dieu est dans les Cieux & sur la Terre , de sorte qu'il n'a pas besoin d'un VICAI-RE pour conduire son Eglise dont il connoit les neccesitez : Tellement qu'on ne peut luy donner ce Vicaine sans luy faire injure & sans présupposer qu'il ne connoit pas tous nos besoins , ou que par son éloignement de nous ils est incapable de nous regir & qu'il luy faut par consequent donner un Lieutenant.

Mais quand cela feroit , quels droits & quelle preference est-ce qu'a l'Evêque de Rome plus que les autres Evêques , pour être tenu pour le Vicaire de Christ ? Est-ce parce que le Seigneur a fait quelque distinction de S. Pierre , d'avec les autres Apôtres ? Et qu'est ce que les Eveques de Rome ont de commun avec S. Pierre ? ont-ils la sainteté de cet Apôtre ? ont-ils son zele ? ont-ils la vertu de faire des miracles , qu'ils joignent au titre de VICAIRES DE CHRIST celui de SUCCESEURS DE SAINT PIERRE ?

Les Pontifes de Rome voudroient faire à  
Jesus

Jesus Christ ce que nos Maires du Palaistaisoient à quelques-uns de nos Rois, qu'on appelloit fainéans, qu'ils tenoient renfermez dans leur Palais comme dans une prison honorable afin de leur faire mieux observer la gravité, disoient ils, & d'obliger les peuples à un plus grand respect, pendant qu'eux-mêmes gouvernoient le Royaume en vrais Souverains, sans reconnoître rien au dessus d'eux que le Tonnerre, & celui qui le lance. Ils voudroient, nous persuader que Dieu leur a laissé la terre à regir, & principalement l'Eglise Militante, tandis qu'il ne s'est réservé que le gouvernement des Cieux.

Certes il n'y a point de Prince qui ne fit voler la tête de dessus les épaules à toute personne qui entreprendroit de se faire son Lieutenant par force, & qui après avoir usurpé cette Charge, voudroit faire valoir ses ordres au préjudice de ceux du Prince. Pouvons-nous donc nous imaginer que Dieu qui est un Dieu jaloux, cède sa gloire à un autre & ne s'offense pas qu'on luy donne un Vicaire, & encore un Vicaire monstrueux par ses vices & ses abominations ? Ce n'est donc pas une petite offense contre Christ de s'imaginer qu'il ne sauroit conduire son Eglise sans un Lieutenant, & d'avoir choisi pour ses Lieutenans les hommes les plus vicieux & les plus méchans ; même des hommes qui voudroient se faire regarder plutôt en vrais Rois qu'en Lieutenans.

Touchant le titre de S U C C E S S E U R S. DE S. P I E R R E. Comment veut-on reconnoître pour Successeurs de S. Pierre, ceux qui

n'en ont absolument aucun caractère. Caligula, Neron & Vitellius se pouvoient appeler Successeurs des Cefars, parce qu'au moins ils pouvoient se vanter qu'ils étoient assis sur le Trône des Cefars, mais cela n'a pas empêché que le Senat Romain ne les ait appelez les ennemis de l'Erat. Peut-on appeler Successeurs de ce grand Apôtre ceux qui ont acheté les voix par l'argent, ou qui les ont extorquées par la force des armes, ou qui sont parvenus à ce Siege par finesse? Quelles brigues ne fait on pas encore, quels partis ne voit-on pas entre les Cardinaux pour donner un Successeur à S. Pierre? Et s'il est vray que les Saints sçavent tout ce qui se passe sur la terre, comme on l'affure en l'Eglise Romaine, ce grand Serviteur de Dieu ne doit-il pas être bien étonné & bien indigné en même temps, de ce que ces galands de Papes osent prendre ce titre, eux qui ne voudroient pas faire la moindre chose de ce qu'il ordonne aux Pasteurs, & qui font même le contraire, ne s'occupant que d'affaires Politiques, & prétendant plutôt se faire confiderer comme des Princes que comme des Evêques. Ils amassent de grands tresors, ils vivent délicieusement, ils se mêlent de toutes les intrigues, ils font eux-mêmes la guerre.

Certainement il n'est pas possible, que nos plus grands ennemis tels que peuvent être les Jesuites, reconnoissent dans les Papes tous ces Titres: Ils sont trop éclairés pour croire que des hommes qui abusent d'une telle maniere de leur puissance, qui sont enfoncés plus que les autres dans le monde, & dont les mœurs  
sont

sont fort éloignées de la pureté Chrétienne , puissent être ni Supremes Pasteurs , ni Chefs visibles de l'Eglise , ni Vicaires de Christ , ni Successeurs de Saint Pierre. Et tous ceux qui croient ces choses, montrent bien évidemment qu'ils n'ont jamais connu Jesus Christ pour luy donner un tel Vicaire , ni ses brebis pour leur donner un tel Supreme Pasteur , ni l'Eglise pour luy donner un tel Chef , ni Saint Pierre pour luy donner un tel Successeur.

Et quoy que les Jesuites élevent les Papes jûques au Ciel dans leurs Sermons & dans leurs Ecrits, la Politique seule le leur fait faire : Car on sçait bien qu'ayant besoin de la protection des Papes dans les commencemens, ils les ont flatez, ils se sont soumis en esclaves à leur volonté, ils ont publié leur Supreme Autorité, même au dessus de celle des Rois, il n'y a point de titres qu'ils ne leur aient donné. Mais pour montrer qu'il n'y avoit que de l'hypocrisie dans leur fait, c'est qu'ayant sçû que Sixte cinquième qui commençoit d'approfondir dans leurs mysteres, où il avoit découvert une ambition sans bornes, avoit dessein de les humilier ( ce qu'il auroit fait , si ces braves Jesuites étoient d'accord avec le Roi Catholique Philippe II. qui avoit découvert que Sixte lui vouloit enlever le Royaume de Naples, ne l'eussent empoisonné ) ils l'empoisonnerent, sans se souvenir qu'il étoit le Supreme Pasteur, le Chef de l'Eglise , le Successeur de S. Pierre & le Vicaire de Christ. Et ils firent ce qu'auroient refusé de faire ceux qui ne regardent le Pape que comme l'homme de Peché , le

filz du Diable & le grand Antechrist.

D'où vient ceci qu'en France & par tout ailleurs on se moque des Bulles des Papes, qui n'osent plus excommunier les Princes ni les Peuples ? Sont-ils devenus plus debonnaires ou plus patiens que leurs Predecesseurs ? Nullement, mais ils en font la mine, & ne veulent pas porter les choses aux extremités, car ils n'ignorent pas qu'il n'est aucun Roy, ni aucun Prince qui ne les connoisse bien pour tout autre chose que pour être Vicaires de Christ, les Chefs de l'Eglise, les Supremes Pasteurs & les Successeurs de S. Pierre : Toute la bonne opinion qu'on avoit d'eux, de leur sainteté, de leur autorité, de leur infailibilité s'est évanouie il y a long temps, & si on leur porte encore quelque honneur, c'est qu'on a honte de donner sujet aux peuples de dire qu'on avoit été trompé.

En effet, ce ne seroit pas un petit deshonneur aux Princes & aux Monarques de la Chrétienté qui rendent leurs hommages au Pape en la personne de leurs Ambassadeurs, qui luy baissent les pieds, qui luy tiennent l'étrier quand il monte sur sa Mule, & qui luy presentent la serviette quand il lave ses mains. Car s'ils permettoient qu'on dit, que le Pape n'est ni le Vicaire de Christ, ni le Successeur de S. Pierre, il se trouveroit qu'ils auroient rendu leurs hommages à un Impos-teur & à un homme de neant, & non seulement eux, mais aussi leurs Ancêtres. Voilà pourquoy ils jugent qu'il vaut mieux continuer toujours à croire ce qu'ils croyoient du Pape, outre les autres raisons politiques qu'ils peuvent avoir.

D'au-

D'autre part , si l'on croioit que tous ces titres fussent legitimement dûs au Pape , on se conduiroit d'une autre maniere. La Sorbonne n'oseroit alors censurer ses Bulles, & la Cour de Parlement n'entreprendroit pas de les faire brûler par la main du Boureau comme cela est arrivé. Quel Roy ou quel Prince oseroit resister au Vicaire de Christ, quand même il s'agiroit des droits de sa Couronne ? Ils ne sont pas si simples qu'ils ne sçachent bien que resister au Vicaire de Christ, c'est resister à Christ, comme se rebeller contre le Lieutenant du Roy , c'est se rebeller contre le Roy. Mais il est permis de resister à un homme qui usurpe le titre de Lieutenant de Roy, & qui s'attribue faussement une autorité que le Prince ne luy a point donnée. Ainsi quand les Princes resistent au Pape il faut bien qu'ils soient persuadez qu'il n'est point le Vicaire de Christ, ni le Successeur de S. Pierre, & partant qu'ils peuvent bien luy tenir tête s'il ose trop entreprendre.

Je vous dis qu'en France, quelque bonne mine qu'on face, jamais on n'a moins cru que ces titres pompeux appartenissent au Pape. Et sur tout à present qu'on recherche les vieux droits de Regale, qu'on dispute sur l'Infaillibilité du Pape, & qu'on oblige tout le monde à signer que le Concile est au dessus du Pape. Certes s'il est vray qu'il soit le Vicaire de Christ, le Supreme Pasteur & le Successeur de Saint Pierre, c'est avoir bien peu de respect pour luy, & quoy que Messieurs du Clergé & les Courtisans apportent ici plusieurs distinctions, il n'y a distinction que les

justifie, car ils pechent ou contre la pieté ou contre le bon sens.

S'ils croient de bonne foy que le Pape est le Vicaire de Christ, &c. ils ont un tort extreme de faire tout ce qu'ils font, ils commettent un crime de leze-Majesté divine & humaine, dont ils ne se peuvent pas laver, en voulant le priver de ses droits & faisant des choses qui tendent insensiblement à un schisme. Et s'ils n'en croient rien, il est vray qu'ils ont raison de dépouiller un usurpateur des choses qu'il avoit saisi injustement, mais ils s'abusent bien lourdement, quand ils veulent obliger les Huguenots à croire ce qu'ils ne croient pas, & à reconnoître un Chef dont eux-mêmes commencent de se moquer.

Maimbourg, que vous voyez, qui à la fin de son livre fait le bon valet & le zélé, n'auroit pas écrit son Traité de la Decadence de l'Empire, dans lequel il fait voir les usurpations des Pontifes avec assez de netteté, s'il avoit cru que les Pontifes étoient Supremes Pasteurs. Il auroit justifié leurs actions, publié que tous les Royaumes de l'Univers leur appartenoient, & qu'il faut généralement leur laisser faire tout ce qu'ils entreprennent, que leur résister c'est résister à Dieu.

Or, Messieurs, voyez, je vous prie, l'impossibilité qu'il y a que les gens de la Religion embrassent de bon cœur le Papisme. Reconnoîtront-ils le Pape de bonne foy pour le Supreme Pasteur des âmes, &c. quand ils ont des raisons invincibles pour croire le contraire ? Pour les réduire là il faut les priver



ver entièrement de leurs entendemens , autrement ils ne sçauroient trouver dans le Siege d'orgueil , de toutes sortes de profanations & d'abominations , l'humilité & la sainteté qu'on luy impute. D'autre part , n'est-ce pas une chose autant impie qu'extravagante , de les vouloir obliger à croire ce que ne croient pas leurs plus violens persecuteurs.

En verité , il faut que j'admire ici les œuvres merveilleuses de la Providence Divine. Car les auteurs de nos maux en nous maltraitant pour nous obliger d'adhérer à la Religion Romaine , découvrent hautement , que la pieté ni le zele , n'ont point de part en toutes leurs entreprises , car ils attaquent en même temps le Chef de l'Eglise & le Vicaire de Christ , selon eux , ce qui découvre à tout le monde que le pretexte qu'on prend est un faux pretexte. Ce n'est pas tout , le Siege Romain a tant tempêté , qu'il falloit arracher la vie à tous les prétendus Heretiques , qu'à la fin on a resolu de les persecuter à outrance & de ne leur laisser aucun repos qu'ils ne se rangent à la Religion de Rome : Mais voici que le même bras que Dieu permet qui afflige les Huguenots en France , s'élève contre Rome , la brave & la menace , de sorte qu'elle moissonnera selon ce qu'elle a semé , & qu'elle n'aura pas grand sujet de se réjouir de nôtre défaite.

Monsieur de B. V. en auroit bien dit davantage , car il étoit en belle humeur de discourir , & il étoit aisé de juger par l'attention que nous apportions tous , que nous prenions grand plaisir à l'entendre , jusques-là qu'il

étoit assez tard avant que nous pensassions à prendre notre réfection. Mais le Maître du Navire qui avoit déjà interrompu nos entretiens plusieurs fois, les vint encore interrompre : En vérité , dit-il , je n'ay jamais eu de passagers dans mon bord qui aimassent tant à discourir ou à écouter que vous , & qui se souciaient moins de manger. Nous obéîmes donc tous à notre Maître de Navire en une chose où il s'agissoit de notre santé. Après le dîné , nous nous amusâmes à divers petits jeux jusqu'à bien avant dans la nuit , ce qui fut cause que le lendemain on se leva assez tard , & que toute cette journée se passa sans entretien , chacun étant attaché à sa petite occupation particulière.

Cependant le vent étant toujours contraire , nous n'osions nous mettre en pleine mer , & cette contrariété commençoit à nous chagriner ; car le retardement ne plaisoit à personne qu'au Baron , qui étant fort amoureux de Mademoiselle de Sainte Phale , craignoit mortellement le moment auquel il faudroit se separer d'elle. Cette separation n'étoit pourtant gueres moins fâcheuse aux deux belles Hambourgeoises qui ne pouvoient pas durer un seul moment absentes de cette belle Francoise , qui répondoit aussi par mille caresses engageantes aux marques de leur amitié. Quant au Baron qui deux ou trois fois voulut lui faire une déclaration dans les formes, elle lui dit , attendez que vous sçachiez toute mon histoire , & vous verrez si vous devez vous engager où il n'y a rien à espérer pour vous ; le Ciel a disposé de moy & de mes affections , que cela  
vous

vous fussiez. D'ailleurs, je crois que c'est vous vouloir assez de bien, que de vous prier de ne vous engager pas à servir une personne, qui quoy qu'elle ait beaucoup souffert, n'est pas pourtant au bout de tous ses malheurs. Le Ciel vous reserve quelque chose de meilleur, auprès de qui vous trouverez un bonheur plus solide & plus assuré qu'avec moy.

Le Baron se preparoit à faire quelque belle repartie, mais Mademoiselle de Sainte Phale ne luy en donna pas le loisir; car voyant que Monsieur de B. V. se promenoit seul, elle l'appella pour luy demander une plus ample explication des choses qu'il venoit de dire. Etes-vous bien assuré, lui dit-elle, qu'en France on se moque de tous ces titres pompeux qu'on donne au Pape? Oui, Mademoiselle, repartit-il, car bien qu'on ne fasse pas éclater la moquerie par des mépris injurieux & effectifs, on donne pourtant assez à connoître aux Evêques de Rome, qu'on ne se soucie gueres d'eux: Et eux comme rusez & fins font semblant de n'y prendre point garde, sans faire connoître sur leurs visages toute l'amertume dont leurs cœurs sont remplis.

Par exemple, ajouta-t il, on parle de faire un Patriarche en France & de détacher ce Royaume de l'obeissance du Siege Romain. Je sçay bien qu'on tient maintenant ce dessein fort secret, mais toutes ces querelles d'Allemand qu'on cherche aux Pontifes, sont la marque de quelque grand dessein & font connoître qu'on voudroit obliger le Conseil du Pape à témoigner quelque marque de haine pour avoir le pretexte de faire un schisme,

me, mais la Cour de Rome qui est aussi fine que la Cour de France, voit bien toute cette trame, & n'a garde de se laisser aller à quelque emportement; elle fait l'aveugle, la sourde, la stupide, l'insensible pour éviter de se fâcher, parce qu'il luy seroit honteux de faire paroître son courroux sans faire éclater sa vengeance, & qu'elle ne peut faire agir son ressentiment sans redouter quelque fâcheux revers, vû la disposition présente des esprits, sur tout en France où les Jesuites ont trahi le Pape, & où le Clergé montre assez par ses actions qu'il est détaché de ses intérêts.

A l'heure que je vous parle, le Pape & la Cour de Rome regardent la France comme un Etat interieurement Schismatique, & qui n'est plus tenu que par des considerations humaines & politiques. Ce jugement là est fondé sur les actions mêmes & la procedure du Roy qui ne peut pas agir de la maniere qu'il agit avec le Pape, & le regarder comme le Supreme Pasteur, le Chef visible, &c. Car si jamais on vient à rétablir les libertez de l'Eglise Gallicane dans leur entier, voilà toute l'autorité des Papes renversée en France, & bien loin des les regarder comme les Supremes Pasteurs, les Vicaires de Christ, les Chefs de l'Eglise, & les Successeurs de Saint Pierre, on ne les regardera plus que comme des Imposteurs, des Usurpateurs & des Loups déguisez.

Je reviens à Maimbourg & à la digne conclusion de son Histoire du Calvinisme, il falloit certainement que la queue ce de monstrueux

livre fut aussi infame que la tête & tout le corps. Bien plus, il semble qu'il ait voulu se réserver pour debiter à la fin ses plus infignes méchancetez, & ses plus grandes extravagances. Mais ces choses requierent un plus grand loisir pour en parler, & je pourray vous en entretenir quelque jour avec plus d'exactitude.

C'est de son addition à la page 175. impression de Hollande, touchant l'Angleterre, voici comme il s'en exprime : *mais il y a lieu d'esperer, qu'un jour viendra que Dieu dissipant par la force de la lumiere de sa grace, les tenebres qu'un funeste sebisme suivi de l'Herésie a répandu depuis plus d'un siecle sur l'Angleterre, fera de nouveau briller aux Anglois le Soleil de sa verité, qui réunira les esprits dans la profession de cette même foy que saint Gregoire leur fit annoncer. On pourroit sans doute leur proposer de tres-puissans motifs pour les porter à cette réunion absolument necessaire à leur salut, mais je ne veux maintenant pour cela que cette belle declaration que la Duchesse d'Yorck, Princeesse d'un excellent esprit & d'un tres-grand merite, a voulu faire avant sa mort, & en un mot tout ce qu'il dit en suite : Sur quoy je vous diray pour le present en passant, que l'Angleterre se souvient avec horreur, de la tyrannie que les Papes ont exercé sur elle durant le douzième & le treizième siecles, faisant du salut des ames le moindre de leurs soucis, Les playes qu'ils luy ont fait sont encore sanglantes, & ne sortiront jamais de la memoire des Anglois, hors de ceux qui sont traîtres à Jesus Christ & à leur Patrie. Il y a toutes les apparences qu'on ne souhaite si ardemment*  
de

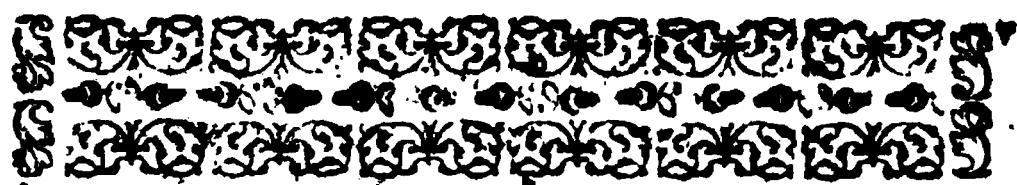
de la voir réunie à la Papauté, que pour luy faire éprouver une plus cruelle servitude que jamais. Cette feinte charité du salut des Anglois est une amorce, dont, s'il plaît à Dieu, ni les Rois ni les peuples d'Angleterre ne seront plus trompez, le passé les rendra sages pour l'avenir. Et comme ils voyent que les Papes d'aujourd'huy sont autant ambitieux que leurs Predecesseurs, ils peuvent juger par les conspirations qu'on a formées contre eux, de quelle volonté la Cour Romaine est portée envers eux.

Touchant la declaration de la Duchesse d'Yorck, elle a toutes les marques d'être une chose faite à plaisir, comme la donation de Constantin. Il ne faut pas être fort penetrant pour en découvrir la fausseté, mais c'est assez pour ce soir, l'heure qu'il est nous convie au repos.

Monsieur de B. V. ayant fini son discours, chacun trouva qu'il avoit raison & se retira en son quartier. Le lendemain matin, je vis Mademoiselle de Sainte Phale accompagnée seulement des deux Hambourgeoises & du Baron, j'allay les joindre & quand elle nous vit tous assemblez: Je vois bien ce que vous exigez de moy, dit elle, c'est un tribut dont il faut que je m'aquitte. Oui, Mademoiselle, répondit le Baron, vôtres histoire nous a trop donné de curiosité pour ne souhaiter pas d'en sçavoir les suites. Elle, sans répondre, entra dans sa chambre, & ayant fait assésir tout le monde, poursuivit la narration de ses aventures en cette manière.

*Fin du Troisième Entretien.*

QUA-



Q U A T R I E M E  
E N T R E T I E N  
D E S  
V O Y A G E U R S  
S U R L A M E R



O U S êtes surpris, Messieurs & Mesdemoiselles, d'entendre reciter une histoire fort différente de celles qu'on lit ordinairement, où l'on ne parle que d'amour, & nullement de la Religion ni de la conversion des ames : Mais donnez-vous patience mon temps viendra,

*Nous devons deux tributs, la franchise & la vie :*

*L'un & l'autre sont mis entre les mains du sort*

*Et l'Amour a son beure, aussi bien que la Mort.*

dit-elle en riant, j'ay fait cette experience là contre mon attente. Car les agreables réveries de l'amour ne s'insinuent pas aisement dans un cœur tout occupé des soins de son salut & des pensées Celestes, c'est ce qui vous sur-

surprend ; mais vôtre surprise cessera quand vous m'aurez entenduë.

Mon frere persuadâ presque ma mere de prendre un autre Confesseur : Et s'il avoit continuë de luy parler comme il avoit commencé il en seroit venu à bout. Mais l'amour qui dans ce temps-là s'empara de son cœur luy fit negliger une chose si utile , & dont puis après arriverent de grands maux , tels que j'en suis hors de France. Ce qui arriva seulement six mois après , & voici comment.

Mon pere ayant demeuré à Dijon , & y ayant terminé ses affaires en quinze jours de temps , écrivit le jour même qu'il partit pour son retour ; de sorte que comme nôtre Château n'est éloigné de Dijon que de trois grandes journées , nous l'attendions au quatrième jour : cependant il ne vint point ni ce jour là , ni le cinquième , ni le sixième , ni le septième. Ma mere & moy commencions à nous affliger , & mon frere vouloit en aller sçavoir des nouvelles , mais le huitième jour , que mon frere étoit parti de grand matin , nous les vîmes entrer dans le Château environ sur le midi. Cette venue nous causa bien de la joye , & pour moy vous jugez bien que selon les dispositions de mon esprit j'avois plus besoin de la conservation de mon pere , que si mon ame s'étoit trouvée en un autre état. Après les caresses que nous luy fîmes , ma mere voulut sçavoir la cause de son retardement. C'est, dit-il, que j'ai trouvé à Dijon un de mes anciens amis que j'avois connu à l'armée , & qu'ayant renouvelé la connoissance

ce



ce nous avions résolu de partir en un même jour , & comme son Château n'est qu'à une petite journée de Dijon où il voyageoit plus souvent que moi , je m'étois remis sous sa conduite comme sçachant mieux les chemins ; enfin dans une journée nous arrivâmes chez lui , & ce fut alors qu'il me pria d'entrer , & il m'en pria si instamment que je fus obligé de mettre pied à terre quoi qu'avec un peu de regret pourtant. Voyant que je ne restois pas volontiers, je vous feray voir, me dit Monsieur de Roche-Blanche , quelque chose dans ma maison que vous avez vu & que vous ne ferez pas marri de revoir. Le Château étoit beau, bien entretenu & d'une apparence que mon pere confideroit avec plaisir. Ce n'est pas, dit Monsieur de Roche-Blanche , ce que je veux vous faire voir , & ayant demandé où étoit sa femme , on luy répondit qu'elle étoit au jardin , & ne voulant pas permettre qu'elle fut avertie nous y allâmes ensemble.

Nous la trouvâmes, ajouta mon pere , dans une allée de charmes , avec son fils & trois de ses filles. Je vous avoue que je fus surpris de ce qu'ayant des enfans en état d'être mariés elle avoit pourtant conservé sa beauté , mais ce qui me surprit encore le plus , ce fut de voir dans son visage de certains traits qui ne m'étoient pas inconnus. Pour elle , elle me confideroit avec la même attention , & peut être avec la même surprise. Monsieur de Roche-Blanche rioit de nous voir l'un & l'autre , cependant nous étions toujours muets. A la fin , mon pere rompit le premier le silence. Monsieur de Roche-Blanche avoit raison, dit-il,

dit-il , de me promettre qu'il me feroit voir quelque chose de si rare que je ne me repentirois jamais de l'avoir vû. La Dame répondit fort civilement à cette galanterie , & le mari après les avoir assez embarrassés par cette vue & s'en être diverti , voulut luy même leur apprendre leurs noms aux uns & aux autres. Ah , Monsieur , dit-il à mon pere , est-il possible que vous ayez oublié Mademoiselle de Grassans , & vous Madame , avez-vous mis hors de vôtre memoire Monsieur de Ponsins ( qui étoit le nom que portoit mon pere en sa jeunesse , & que mon frere a porté aussi , & qu'il n'a quitté que depuis neuf ou dix mois pour prendre celui d'Ombreval : Car pour moy on m'a appelée Sainte Phale dès ma jeunesse , avec toutes les apparences du monde que je ne perdray jamais ce nom si Dieu n'a pitié de moy. ) Ce mot débrouilla en un moment l'esprit de Madame de Roche-Blanche & celui de mon pere , qui se reconnoissant , recommencerent à s'embrasser & à se faire beaucoup de civilité , mais mon pere fut interrompu de ce devoir par les honnêtetez que luy firent le fils & la fille de Monsieur de Roche-Blanche.

Pour vous débrouiller ce mystere , il faut sçavoir qui mon pere durant les Guerres qui s'étoient faites en Catalogne où il fit son apprentissage des armes , dans un quartier d'hiver avoit connu Mademoiselle de Grassans le meilleur parti de la Religion qu'il y eut alors en toute la Guyenne. Et sans parler de ses grands biens , sans contredit c'étoit une personne qui avoit avec la beauté des qualitez

mer-

merveilleuses & au dessus de son sexe : Mon pere l'aima , & peut-être que son cœur eût été accepté si la belle n'eût eu déjà disposé du sien en faveur d'un homme de grand merite. Toute fois elle ne laissa pas d'avoir pour mon pere un fonds d'estime & d'amitié que les années n'avoient pû diminuer, comme plusieurs fois elle l'avoua à son mari, qui sçachant le plaisir qu'il luy feroit, ne manqua pas d'amener mon pere chez lui pour renouveler cette ancienne amitié. Car quoi que Monsieur de Roche-Blanche soit Poitevin , il est venu demeurer en Bourgogne à cause de la riche succession d'un sien oncle qui le fit son heritier. Mais comme mon pere & luy avoient changé de nom , cela fut cause qu'ils ne s'étoient point connus ni frequentez , comme le font des Gentils-hommes qui sont d'une même Religion.

Mon pere fut quatre jours dans cette Maison regalé comme pourroit être un Prince. Enfin ce voyage produisit quelque chose que vous apprendrez, car mon pere trouva le fils & la fille de Monsieur de Roche-Blanche si fort à son gré , qu'il prit une resolution en leur faveur qu'il ne découvrit pas pourtant encore alors, attendant de voir chez lui ceux qui luy avoient fait tant d'accueil ; ce qu'ils luy promirent , parce que dans quelques semaines Monsieur de Roche-Blanche vouloit rendre visite à une parente dont la Terre n'étoit distante de celle de mon pere que de deux lieuës , & qu'il devoit y mener son fils & sa fille & passer chez nous à son retour.

Mon frere continua de se mettre dans les  
bonnes

bonnes graces de ma mere mieux que jamais, & luy tenoit toujours quelques discours tendant à changer de Confesseur. J'étois aussi plus libre que je ne l'avois jamais été, car je passois les jours entiers dans le cabinet de mon pere qui acheva de me persuader d'abandonner les superstitions Romaines, dont il me fit voir la folie & l'impieté, & voyant que j'aimois la lecture il me donnoit souvent la clef de son cabinet où je lisois durant des jours entiers l'Histoire des Martyrs, pendant que ma mere croyoit que je jouois à l'Ombre avec mon pere & mon frere ce qui m'arrivoit aussi assez souvent. Ce livre des Martyrs acheva de fixer mon esprit dans le dessein d'embrasser la Religion.

Mon pere me voyant fort attachée à cette lecture, me dit un jour, vous pouvez voir dans ce Livre des exemples admirables de constance, non seulement en des hommes faits & en des courages fermes, mais Dieu s'est servi bien souvent de l'imbécillité des femmes & des enfans pour publier ses louanges. De jeunes filles comme vous, élevées encore plus tendrement & de plus haute qualité, ont enduré la mort joyeusement, il n'y a eu ni ardeur de flammes, ni tranchant d'aucune épée qui ait pu vaincre la magnanimité de leurs cœurs; seriez-vous bien dans le besoin aussi constante que ces jeunes Heroïnes ? Mon pere, luy répondis-je, je vous avoue que je regarde la mort comme quelque chose de fort horrible, & sur tout une mort au milieu des flammes, il n'y a cœur si genereux ni esprit si Philosophe qui ne fremisse en luy-même à la pensée d'un  
tel

tel supplice. Ce n'est pas donc par leur vertu ni par leurs forces propres que ces jeunes filles ont vaincu la mort & ses horreurs, mais c'est par l'assistance du S. Esprit. Ainsi, mon pere, toute foible & toute craintive, que je suis j'ay cette ferme foy en nôtre Seigneur que s'il m'appelloit à de telles souffrances, il me feroit la grace de les surmonter. Oûi, me répondit-il, ce que vous dites là est tres-bien pensé, car on a vu que de tres-grands Docteurs & des Evêques celebres ont fait de vilaines chûtes, pendant que des Païsans, des femmes & des enfans se sont tenus debout : Les premiers en présumant trop d'eux-mêmes ont été abandonnez à eux-mêmes, & sont tombez, & les autres ne s'assurant que dessus leur Sauveur ont été maintenus & fortifiez parce qu'ils étoient fondez sur la Roche.

Je vous avertis, continua-t-il, qu'il est bon d'être préparé aux plus cruels événemens, car outre que la preparation aux grands maux nous les fait trouver moindres que nôtre imagination ne s'étoit figurée, elle nous aide à supporter les petits maux qui nous paroïtroient grands si nos esprits n'étoient pas munis de fermeté. Je prévois que vous serez exposée à de grandes tentations, car vous serez attaquée d'un côté par les flâteries, les caresses & les larmes d'une mere qui vous aime, & de l'autre il vous faudra essuyer les persecutions de vos parens, les douleurs, la prison ou l'exil, & peut-être la mort, car toutes ces choses sont les appanages des nouveaux Convertis. Vous quitterez ces Croix d'or, d'argent, de bois & de pierre que vous reverez maintenant, pour por-  
ter

ter la vraie Croix du Seigneur, c'est à dire les afflictions & les opprobres de ce monde. J'espere, repliquay-je, que Dieu qui me donne ce saint desir ne laissera pas son oeuvre imparfaite, mais qu'il l'achevera à sa gloire & pour mon salut. Ce jour-là nous n'eûmes pas une plus longue conversation, sinon que mon pere me dit qu'il souhaitoit de m'entretenir encore une fois là-dessus. Mais ce ne peut pas être si-tôt, ajouta-t-il, parce que je pense à vous de plus d'une maniere, là-dessus je me retiray sans faire aucune reflexion sur ces derniers mots. Cependant le temps passa insensiblement, & un jour assez fatal pour moy arriva.

Mon pere & ma mere descendirent quelques semaines après dans le jardin, où ils nous inviterent à les suivre mon frere & moy, ce que nous fimes : Et pendant que mon pere & ma mere s'entretenoient sur certains nouveaux compartimens qu'ils vouloient qu'on fit à leur parterre, cet entretien-là ne nous plaissant pas, nous nous écartâmes d'eux & nous allâmes nous promener dans quelques allées couvertes, où après avoir parlé de diverses choses, la chaleur venant à se rendre insupportable nous primes le chemin d'un Salon qui est au fonds du jardin ; que mon pere a été soigneux d'enrichir de l'éintures assez curieuses. Il y avoit entr'autres dans un même Tableau le portrait de mon frere habillé en Guerrier, & le mien sous l'habit d'une Amazone, il n'y avoit pas trois mois qu'il étoit achevé. Nous étions prêts d'entrer dans le Salon quand nous entendimes la voix de deux per-

personnes qui se parloient , mais le ton de leur voix nous étoit inconnu. Nous fûmes curieux de prêter l'oreille & nous ouïmes une voix d'homme qui disoit , vous vous souvenez bien de ce Peintre qui passa chez nous, qui nous dit qu'il sortoit d'ici & qu'il avoit peint Monsieur de Ponsins & Mademoiselle de Sainte Phale en habit de Guerrier & d'Amazone. Que dites-vous , ma sœur , de ces yeux , de cette bouche , de cet air de grandeur répandu sur ce visage ? Si vôtre liberté ( luy répondit une voix de fille d'un ton charmant ) est à demi perdue pour avoir vû un portrait , que sera-ce quand vous aurez vû l'original ? vous mourrez infailliblement. Mais ajouta-t-elle , considerez aussi le portrait du frere , qui n'est pas moins digne d'estre remarqué que celui de la sœur. Je crois , luy répondit la voix d'homme , que le portrait du frere ne vous touche pas moins que je suis touché par celui de la sœur , car je vois que vous le regardez fort soigneusement , & si vous ne mourez pas quand vous verrez l'original , du moins vous serez bien blessée. Vous n'êtes pas trop sage , repartit l'autre voix , ils sont dans le jardin & peut-être entendent-ils tout ce que nous disons , ôtons-nous d'ici qu'on ne nous surprenne en une occupation si badine. Vous ne m'arracheriez pas d'auprès de cet aimable portrait , dit le frere , si je n'étois assuré de trouver l'original dans ce jardin : à l'instant ils sortirent tous deux , & nous ne voulumes pas faire semblant de les avoir entendus.

Cependant mon frere & moy avions grande

K

de

de envie de rire & de nous railler l'un l'autre : Nous n'entrâmes point dans le salon comme nous en avions fait dessein, mais nous continuâmes nôtre promenade. Enfin au détour d'une allée nous appercûmes à l'autre bout un jeune homme & une Demoiselle vêtus tres-richement, dont la taille, le port, la démarche n'avoient rien que de grand. Cette rencontre imprévûë, quoy que dans une distance assez longue, nous fit faire alte à tous quatre par l'étonnement où nous fûmes, & ensuite nous nous avançâmes. Plus nous approchions plus je trouvois ces nouveaux venus bien faits, enfin mon frere & l'étranger impatiens hâterent le pas, & chacun laissa derriere celle qu'il conduisoit ; ils se rencontrèrent au milieu de l'allée & s'admirant l'un l'autre ils se firent cent caresses & cent amitiés. Cependant nous venions l'autre Demoiselle & moy avec un peu moins de précipitation, plus je la considérois plus je la trouvois aimable, elle me regardoit aussi fort attentivement, mais nous fûmes interrompues, elle par mon frere & moy par le sien, qui nous vinrent saluer. Ce que ces Messieurs dirent fut dit avec un certain desordre dont nous ne leur scûmes pas mauvais gré. Mais pour la Demoiselle, elle & moy nous nous fîmes un accueil, où, quoyqu'il y eut beaucoup de tendresse, & de sincerité, il y eut pourtant plus de presence d'esprit.

Il n'est pas mal-aisé de deviner que c'étoit Monsieur de Haute-Cour & Mademoiselle de Garissolles sa sœur, le fils & la fille de Monsieur & de Madame de Roche-Blanche. Je  
ne



ne vous diray rien de ces deux personnes, si non que Mademoiselle de Garissolles est le véritable portrait de sa mere en beauté, en esprit, & en vertu. Quant au frere, outre qu'il est tres-bien fait de sa personne, n'ayant rien que de noble dans toutes ses manieres, il se fait aimer & estimer de tout le monde. Je crois que nous le verrons à Hambourg, c'est pourquoy je ne m'attacheray pas à vous en faire une plus exacte description, outre que je pourrois vous paraître un peu suspecte.

Nous continuâmes notre promenade sans nous souvenir qu'il faisoit chaud : Mon frere qui dès cette premiere entrevüe fut frappé de la plus forte passion qui puisse s'emparer d'un cœur, comme il me l'avoit depuis, se mit à entretenir Mademoiselle de Garissolles, & moy j'eus en partage Monsieur de Haute-Cour. A peine avions-nous commencé un discours qu'un laquais nous vint appeller pour nous rendre là où étoit la compagnie. Je ne vous sçaurois exprimer les caresses que me firent Monsieur & Madame de Roche-Blanche, ni celles qu'ils firent à mon frere. Ma mere aussi étoit ravie de voir deux personnes si admirables, comme sont Monsieur de Haute-Cour & sa sœur, elle baisa plus de cent fois cette dernière, elle luy dit cent choses obligantes, à quoy elle répondit toujours en personne d'esprit & de bon sens.

Jamais il n'y a eu plus de joye entre huit personnes ni une plus grande union. Les peres & les meres se dépouillant de leur gravité, voulurent revenir aux anciens passe-temps

de la jeunesse, la danse, la musique, les jeux regnerent : & par une émulation qu'on eût dit qui étoit concertée, quoy qu'elle ne le fut pas, Monsieur de Haute-Cour entreprit de se mettre bien dans l'esprit de ma mere, ce qui luy réussit. Mon frere fut aussi fort considéré de Madame de Roche-Blanche avec qui il eut de grandes conversations en particulier. Pour Monsieur de Roche-Blanche & ma mere ils furent d'abord grands amis par la connoissance qu'ils avoient des secrets de la Nature : Monsieur de Roche-Blanche qui a beaucoup voyagé & beaucoup là, & qui a un esprit fort penetrant, en apprit plusieurs beaux à ma mere, de sorte qu'ils résolurent d'entretenir un commerce de lettres touchant leurs secrets & les doutes qu'ils pourroient avoir là-dessus. Pour mon pere & Madame de Roche-Blanche ils avoient aussi de grandes conversations ensemble, tellement qu'il n'y avoit personne de nous qui ne fut occupé & qui ne prit grand plaisir de l'être.

Je ne vous parlerai pas de tous les divertissemens que nous eûmes pendant une semaine entiere, ni du Ballet que nous jouâmes, où Monsieur de Haute-Cour & sa soeur parurent sous la figure d'Apollon & de Diane, le premier avec un habit de toille d'or & la seconde avec un habit de toille d'argent. Mon frere representoit le Dieu Mars, & moy la Deesse des Arts & des Sciences ; car nous avions ces habits dans la maison aussi neufs que le premier jour qu'ils furent portez, quoy qu'ils eussent été faits du temps de Henri IV. Et mon pere que j'avois vu  
tôt-

toujours assez grave étoit celuy qui nous mettoit toujours en train.

Toutefois tout le monde n'avoit pas tant abandonné son cœur à la joye, que mon pere & Madame de Roche-Blanche ne jettassent les fondemens d'une chose fort serieuse & à quoi nous ne sçaurions trop penser : voici comment nous le découvrimes, Mademoiselle de Garissolles & moy. Nos deux freres & nos deux Amans, je peux bien avancer ce mot, s'étoient levez un jour de grand matin & avoient fait une partie de Chasse, de sorte que nous ne les vîmes que vers le soir : Mon pere pendant ce temps là voulut regaler ses hôtes dans une Grotte qui étoit au jardin, où ma mere se promena avec Monsieur de Roche-Blanche, Madame de Roche-Blanche étant avec mon pere dans un cabinet de verdure d'un autre côté. Par hasard nous approchâmes, Mademoiselle de Garissolles & moy, du cabinet de verdure où je reconnus clairement la voix de mon pere. Mademoiselle de Garissolles reconnut aussi la voix de sa mere. Une même curiosité nous entra aussi-tôt dans l'esprit, pour sçavoir si des personnes qui s'étoient aimées dans leur jeunesse, qui avoient été vingt-cinq ans sans se voir ni s'écrire, seroient gens à conserver une étincelle de cet ancien amour : Les jeunes gens promettent tant qu'ils s'aimeront éternellement, que c'étoit une experience à faire : Nous prêtâmes donc toutes deux l'oreille & j'ouïs fort distinctement la voix de mon pere, qui, s'il ne parloit pas d'amour, parloit au moins de mariage.

Pource qui est de mon fils, disoit-il, il est tel que j'ay sujet d'être content de luy, il a du bon sens & de l'esprit passablement, & les inclinations portées à la justice & à la vertu. A vous dire le vray je voudrois bien le voir pourvû de bonne heure, tant parce que c'est mon fils unique & que je desir de le voir marié durant ma vie, que parce que je crains que les parens de ma femme ne l'aillent engager dans quelque mariage dont je ne serois pas content. Vous sçavez, Madame, avec quelle passion je vous ay aimée; la Providence Divine a disposé autrement de vous & de moy; mais peut-être benira-t-elle ce que j'ai envie de vous proposer, sçavoir le mariage de mon fils avec Mademoiselle vôtre fille. La proposition que vous me faites est trop avantageuse, dit Madame de Roche-Blanche, pour n'y pas donner les mains, je vous puis dire que vous aurez quelque consolation de l'avoir auprès de vous. Oui, Madame, repliqua mon pere, les vertus de la mere reluisent dans la fille, & c'est ce qui me fait desirer qu'elle entre dans ma maison & qu'elle soit la compagne inseparable de mon fils. Peut-être, Madame, que veule malheur du temps où nous vivons, vous n'étiez pas moins en peine que moy pour luy trouver un parti digne d'elle. Vous donnez au but, reprit-elle, & vous me tirez d'un grand souci. Le Seigneur veuille benir nos bonnes intentions, là-dessus ils se toucherent à la main. Madame de Roche-Blanche s'engagea de faire ratifier à son mari cet accord, & mon pere d'y faire consentir sa femme. Et nos enfans qui sont les parties

int-

intéressées ne leur dirons-nous rien, dit mon pere? Je crois qu'ils sont plus en peine d'obtenir notre approbation, répondit Madame de Roche-Branche, qu'ils ne seront fâchez que nous les ayons mariez sans leur en rien communiquer.

Ce que nous entendîmes Mademoiselle de Garissolles & moi, lui fit monter un vermillon aux joues qui donna de l'éclat à sa beauté, elle tint les yeux baissés en terre sans oser lever jusques vers moy : Mais je la tiray de cette rêverie en luy disant, ma chere sœur, permettez-moy que je vous donne le premier baiser, en l'embrassant, elle m'embrassa de même, mais avec quelque confusion. Nous fûmes obligées de mettre fin à nos caresses pour entendre Madame de Roche-Blanche qui continua de parler ainsi à mon pere.

Vous m'avez fait une proposition, dit-elle, je vous en veux faire une autre & pour un autre mariage. Je vous entens, dit mon pere, & j'y donne les mains de tout mon cœur, observez seulement que c'est une chose où il faut proceder avec grande circonspection. C'est du mariage de ma fille avec Monsieur votre fils dont vous voulez parler; elle est de la Religion dans son cœur, comme je vous l'ay dit, mais sa mere est Catholique Romaine jusques à la bigotterie: je n'attens rien qu'une favorable occasion pour faire declarer ma fille, & c'est en cela que je vous prie de m'assister de vos conseils & de votre secours quand il en sera besoin. Les parens de ma femme sont puissans, elle est assez emportée sur le sujet de la Religion, peut-être pourtant que

nous trouverons les moyens de la gagner. Quand vous ne me donneriez pas les espérances que vous me donnez, repartit-elle, je ferois par devoir de Chrétienne ce que je dois faire comme amie, confiez-vous en moy. Ils supposèrent que ni Monsieur de Haute-Cour ni moy ne ferions pas les difficiles, & là dessus ils se touchèrent encore à la main.

Eh bien ma double sœur, me dit Mademoiselle de Garissolles, nous n'avons rien à nous reprocher, & vous rougissez aussi bien que moy. Ces paroles furent suivies d'un second embrassement que nous nous fîmes, après quoy une si forte envie de rire nous prit, que nous fûmes obligées de nous ôter de là de peur d'être découvertes par le bruit que nous faisions. Quand nous fûmes en pleine liberté de parler haut nous nous dîmes cent plaisanteries. Cependant nos deux freres étant revenus de la chasse nous étoient venus chercher au jardin où ils nous trouverent. A leur vûë nôtre envie de rire recommença, nous fîmes pourtant bonne mine, & nous nous donnâmes parole de ne leur rien découvrir de ce que nous sçavions, parole que nous observâmes tellement quellement, comme vous pouvez vous l'imager.

Mon frere prenant Mademoiselle de Garissolles par la main se promena dans une autre allée & me laissa à Monsieur de Haute-Cour, qui me regardant fixement me dit, vous avez bien de la joye aujourd'huy, Mademoiselle, que je serois heureux si vous me pouviez communiquer une petite partie de cette joye qui brille dans vos yeux.

Mon-

Monsieur, luy répondis-je, je ne sçaurois vous communiquer cette joye en me voyant. Si cela étoit possible, il faudroit aussi que je pusse vous communiquer ce qui se passe dans mon cœur, interrompit-il; mais vous êtes heureuse & je suis bien malheureux, car vous ne sçauriez participer à ma melancolie, ni je ne sçaurois participer à votre joye. Comme ma joye, luy dis-je, n'est fondée que sur une bagatelle, votre melancolie n'est peut-être aussi fondée que sur peu de chose, ainsi vous n'avez pas sujet de m'estimer fort heureuse, ni vous fort malheureux. Je sens, repliqua-t-il, mes propres maux dont personne ne peut concevoir la grandeur. Cependant vous êtes de belle humeur, luy répondis-je, vous chantez, vous dansez, vous jouez à mille petits jeux, il faut que votre melancolie soit bien honteuse qu'elle n'ose se produire, ou bien hypocrite qu'elle sçache si bien se cacher. C'est là la cruauté de mon sort, d'être obligé de rire, chanter & danser pendant que mon cœur gemit sous ses fers, encore ne suis je pas si malheureux maintenant comme je le seray quand je serai sorti de ce Château. Dans le même moment que je vous ay vûe je vous ay aimée, & j'ay pris la resolution de vous aimer éternellement: c'est une chose que j'ay voulu vous apprendre, parce qu'il ne seroit pas juste que vous ignorassiez avant mon départ pour l'Armée, que vous étiez la première personne à qui j'ay donné mon cœur, & que vous serez la dernière; car ou vous accepterez mes vœux, ou les dangers inévitables de la guerre m'ôteront bien-tôt de ce monde.

Cette déclaration si hardie dissipa tout d'un coup ma joye, ce que je ne pûs m'empêcher de luy témoigner. Est-ce pour me mortifier que vous me dites ce que je viens d'entendre, luy répondis-je froidement ? assurez-vous que vos railleries ne me feront pas perdre ma bonne humeur. Si ce que je vous dis vous offense j'en suis extrêmement fâché, mais je ne scaurois me repentir de vous l'avoir dit. Je vous assure que je vous parle avec la plus grande sincérité du monde, faites-moy la faveur d'en être persuadée, c'est tout ce que je vous demande maintenant, & si je démens la parole que je vous donne, jugez-moy éternellement indigne de me présenter devant vous. Je vous ay aimée dès le moment que je vis votre portrait, la vue de votre admirable personne a augmenté dans mon cœur une passion qui ne s'éteindra jamais, & la considération de vos vertus a achevé ce que votre beauté avoir commencé.

J'avois presque envie de me fâcher, mais la connoissance que j'avois des conventions de mon pere avec Madame de Roche-Blanche, le grand amour que mon frere avoit pour Mademoiselle de Garissolles, & les belles qualitez de Monsieur de Haute-Cour me desarmèrent en un moment, & je restay sans dire mot. Vous ne me dites rien, me dit-il d'un air passionné. Que voulez-vous que je vous dise, luy dis-je, en le regardant fixement, vous me dites des choses si nouvelles que j'en suis toute surprise ? Qu'il vous fût que vous êtes le seul qui m'ose dire de telles choses sans me fâcher, l'estime que je fais de votre personne me retient dans la modération, &



Et si mon ame étoit capable de quelque passion, vous êtes celui de tous les hommes à qui je donnerois la préférence. Mais, Mademoiselle, me dit-il, oseray-je espérer que si quelqu'un touche jamais cet illustre cœur ce sera moy ? Je vous permets, lui répondis-je, de donner le sens à mes paroles qui vous fera le plus favorable, après cela n'exigez rien de moy. Il se seroit jetté à mes pieds pour m'exprimer mieux sa reconnaissance, mais la crainte qu'il eut d'être vu en cette posture le retint. Effectivement nous apperçûmes dans le même moment les quatre personnes dont nous dépendions, ce qui fit que nous rejoignîmes mon frere & Mademoiselle de Garissolles. Aussi-tôt que nous fûmes approchez nous nous regardâmes, & nous jugeâmes bien que nous avions eu une même aventure; nous ne pûmes même nous empêcher de sourire. Mon frere qui est moins sérieux que Monsieur de Haute-Cour, dit; Ah je devine bien de quoy vous riez, c'est à nos dépens, mais cela n'est pas genereux. Nous avions tous deux la bouche ouverte pour luy répondre, quand nous fûmes abordez de Monsieur & de Madame de Roche-Blanche, de mon pere & de ma mere. Or ça, dit ma mere, quoique les discours que vous tenez vous donnent peut-être de la satisfaction, ce sont pourtant des viandes creuses, & là-dessus ils nous emmenerent pour manger.

Jamais peut-être il ne s'est vu repas où l'on fût de si belle humeur, & je puis même dire que les peres & les meres surpasserent leurs enfans. Après qu'il fut achevé, Monsieur de Roche-Blanche, dont l'humeur est naturelle-

ment fort portée à la joye , dit ; avec la permission de Monsieur & de Madame d'Ombreval , je veux aujourd'huy entretenir Mademoiselle de Sainte Phale. Soit , dit ma mere , pourvû que vous me laissiez Monsieur de Haute-Cour. Je vous l'abandonne , continua Monsieur de Roche-Blanche. Or çà , dit mon pere , puis que vous faites ainsi vos partages , je prendray Mademoiselle de Garissolles , je sçay bien que je feray du déplaisir à quelqu'un , mais je ne sçauois qu'y faire. Il ne reste plus que nous deux à pourvoir , dit Madame de Roche-Blanche à mon frere , voulez-vous bien me tenir compagnie ? Je serois , dit-il , un fils bien dégénéré si je ne trouvois pas une satisfaction particuliere d'avoir l'honneur d'entretenir une personne pour qui mon pere a eu des sentimens si tendres. Après que tous ces partages furent faits , nous nous promenâmes tous dans une allée de charmes qui faisoit le tour du jardin , à une distance les uns des autres assez grande , & ce fut-là où Monsieur de Roche-Blanche me tint ce discours.

Mademoiselle , dit-il , dès le premier moment que je vous ai veüe je n'ai peu m'empêcher de former deux souhaits , l'un que vous eussiez abjuré les superstitions de Rome : mais l'autre est un souhait temeraire & intéressé que je ne vous ose pas bien dire. Pour vostre premier souhait , répondis-je , il est à moitié accompli , car j'ay des sentimens si avantageux de la Religion dont vous faites profession que je desire passionnement d'y mourir : Et comme l'heure de la mort est une chose  
fort

fort incertaine , je voudrois bien dès ce moment me ranger à vôtre Eglise. Pour l'autre souhait je ne sçay que vous répondre , puis que j'en sçay pas le sujet. Vous me réjouissez de m'apprendre les bonnes dispositions où vous êtes , me dit-il , & cela m'enhardit de vous dire l'autre chose que j'ay sur le cœur.

Mon fils, seroit aveugle , s'il ne reconnoissoit en vous les perfections que j'y reconnois , & je ne luy pardonnerois pas cette faute s'il manquoit de vous faire hommage de son cœur , comme c'est un devoir dont je crois qu'il se fera acquitté : Moy qui suis son pere vous assure que la plus forte passion que j'aye , c'est que vous répondiez à ses vœux. Ma fille , car il m'est impossible de vous appeler autrement , vous trouverez toujours en moy un second Monsieur d'Ombreval , qui aura pour vous toutes les tendresses dont il peut être capable. Pendant qu'il me disoit ces choses je sentoie que la rougeur me montoit au visage. Ha , ma fille , dit-il en souriant , expliquez-moy si cette rougeur que je vois peinte sur vôtre visage est favorable ou non à mes intentions. Vous sçavez bien , luy dis-je , que je ne suis pas maîtresse de mon sort & que je dépens de mon pere & de ma mere. Eh bien , ma fille , continua-t-il , si ceux dont vous dépendez consentent à ce que je desire ne leur obeirez-vous pas sans repugnance ? Ah , Monsieur , repartis-je , c'est trop me presser. Je vous avoue ma faute , repliqua-t-il , mais je souhaite trop ardemment de vous voir dans ma maison pour ne vous découvrir pas l'envie que j'en ay , vôtre vertu , vôtre

sageſſe , v<sup>o</sup>tre douceur m'ont charmé bien plus que v<sup>o</sup>tre beauté , v<sup>o</sup>tre naiſſance , & vos grands biens , tellement que j'oſe me promettre avec l'aide du Seigneur , que vous y trouverez la joye & le repos de v<sup>o</sup>tre vie. S'il étoit bien-ſeant à un pere de vanter ſes enfans , je vous dirois que mon fils a toutes les qualitez d'un Gentilhomme bien-né , je n'avancerois pas ces choſes ſi la voix publique ne luy rendoit ce témoignage , & je luy ferois à cauſe de vous un avantage que je ne ferois pas ſ'il épouſoit un autre parti.

Comme tout ce diſcours avoit quelque choſe de fort embarraſſant pour moy , je voulois le détourner & parler en faveur de mon frere. Il n'a pas beſoin , dit Monsieur de Roche-Blanche , qu'on parle pour luy , je regarde avec bien du plaisir la paſſion qu'il a pour ma fille , & je voudrois bien que le bonheur de mon fils eût d'auffi belles apparences de ſon établifſement prochain qu'il en paroît pour l'établifſement de ma fille : mais c'eſt trop long-temps chercher à pénétrer dans ſes ſecrets de v<sup>o</sup>tre cœur. Ce n'eſt pas là le grand ſujet pour lequel j'ay ſouhaité de vous entretenir , le voici : c'eſt qu'ayant appris de Monsieur v<sup>o</sup>tre pere les bonnes diſpoſitions où vous étiez pour rejeter les erreurs de l'Egliſe Romaine je vous offre ma perſonne , ma maiſon , mes biens , ma famille , & mon fils ſi vous deſirez de vous en ſervir pour le beſoin que vous en avez. Au reſte , Mademoiſelle , faites au plutôt une abjuration qui ne vous peut être que fort ſalutaire : En ſuite de quoy il me ſont encore pluſieurs diſcours , & me donna

donna de bons conseils dont je luy restay fort obligée : Enfin nous nous rejoignîmes tous, & c'est alors que Monsieur & Madame de Roche-Blanche, mon pere & ma mere nous laisserent, pour parler entre eux, dont les jeunes gens ne furent pas marvis.

Je ne vous rediray pas ni ce que nous dûmes entre nous quatre, ni ce que me dit Monsieur de Haute-Cour en particulier; mais je ne dois pas vous taire l'entretien que j'eus le soir avec ma mere, quand chacun se fut retiré dans sa chambre. Hé bien, me dit-elle, Justine, Monsieur de Haute-Cour vous aime, & sans doute il n'a pas manqué de vous le dire. Ma mere avoit envie de connaître si je ne serois point émise à une question si impreveuë. Mais j'avois ouï ce jour là des choses qui m'avoient si bien instruite que je ne me déconcertay point. Monsieur de Haute-Cour, dis-je, est homme, il est galant, il est bien-fait & il croit qu'il est de son devoir d'en conter à toutes celles de notre sexe. Et que luy avez-vous répondu, me dit-elle ? Je luy ay répondu d'une maniere si peu serieuse, qu'il a bien reconnu que je n'étois pas une fille à me laisser prendre par des cajoleries. Vous me faites-là, reprit elle, un portrait de Monsieur de Haute-Cour qui n'est pas conforme à l'idée que j'en ay. Je le trouve si sage, si honnête, j'ay reconnu dans l'entretien que j'ay eu avec luy, tous les caracteres d'un homme d'esprit & d'une belle ame, & vous voudriez me faire accroire par le portrait que vous en faites, que c'est un de ces évanés qui font une profession ouverte de coquetterie, c'est ce qui me fait

fait croire que vous me cachez vos sentimens. Les gens comme luy, répondis-je hardiment, sont sages avec les sages, & jeunes avec les jeunes. Ma mere ne répondit rien, sinon qu'elle branla la tête & se mit à sourire. Je luy demanday congé pour me retirer. J'ay, dit-elle, encore un mot à vous dire, touchant Monsieur de Haute-Cour que je trouve si honnête & doué de tant de bonnes qualitez, que si la Religion n'y faisoit un obstacle, ce seroit l'homme de France qui me plairoit le plus, & que je vous souhaiterois pour mari préféablement à tous les autres. Ma mere, luy dis-je, vous ne vous souvenez pas que vous avez déjà disposé de moy en faveur du fils de votre cousine. Ah, si Monsieur de Haute-Cour, repartit-elle, vouloit se ranger à la Religion Catholique, ce beau parent dont vous me parlez pourroit bien tourner ses yeux ailleurs. J'eus alors une pensée assez malicieuse pour abuser ma mere, qui réussit. Je vous diray, ma mere, ajoutay-je, que Monsieur de Haute-Cour est véritablement honnête homme, il m'aime passionnément, il feroit toutes choses pour m'obtenir & mêmes celles qui vous paroissent les plus difficiles, je l'estime beaucoup, mais je ne le scaurois aimer ni ne l'aimeray jamais, quand même il se feroit Catholique Romain pour me plaire. Peut-être l'aurois-je aimé, mais la connoissance que j'avois que vous me destiniez pour votre parent, fait que j'ay de l'indifférence pour tous les autres hommes. Vous m'avez témoigné de le vouloir, ainsi je vous obeïs, au reste mon esprit ne se peut pas tourner à tous vents.

Que

Que dites-vous là , Mademoiselle Justine , me dit-elle en courroux ? Sçachez insolente que je vous apprendray à vous conformer à mes intentions ; ôtez-vous de devant moy de peur que je ne vous fasse sentir jusques à quel point vous m'avez irritée : Ce que je fis sans luy répondre une seule parole , car je la connoissois assez bien.

J'allay me coucher apres cet entretien, l'esprit rempli de toutes les choses qui m'étoient arrivées ce jour là. Je ne vous diray pas tous les mouvemens de mon cœur, dont le principal étoit l'amour dont mon ame commençoit de se rendre susceptible. Les belles qualitez de Monsieur de Haute-Cour avoient fait impression sur moy, la connoissance que j'avois de la volonté de mon pere & de celle de ma mere jointe à la passion de mon frere, m'autorisoient, & me firent prendre une affection pour lui que je n'aurois pas prise si-tôt sans cela : outre que je vis bien selon l'état de mes affaires, que je ne pouvois pas faire l'amour dans les formes. Toutefois je ne laissay pas de reposer assez bien cette nuit , la multitude de mes pensées ne troubla point mon sommeil, ce qui me seroit arrivé si je n'avois eu qu'une seule passion en tête.

Je ne faisois que m'éveiller , quand je vis entrer ma mere dans ma chambre : Ma mere, luy dis-je , vous venez me quereller de ce que je suis si paresseuse. Non , Justine, dit-elle, demeurez au lit seulement , & ayant fait commandement à ma femme de chambre de sortir : Vous ne me mîtes pas hier , dit-elle , dans une petite colere , mais ne parlons plus  
de

de cela , vous me dites un mot, sur lequel j'ay rêvé toute la nuit , en parlant de Monsieur de Haute-Cour ; vous dites, il m'aime passionnement & il feroit toutes choses pour m'obtenir. Croyez-vous, dit ma mere, que l'amour qu'il a pour vous fut capable de luy faire embrasser la Religion Catholique ? Je ne puis pas, repartis-je , vous répondre positivement là-dessus, mais je sçay bien qu'il m'aime aussi fortement qu'on ait jamais aimé, & qu'il est un Huguenot moins opiniâtre que mon pere , ni que mon frere , il est homme à croire conseil je vous en assure. Hé bien, ma fille , puis que cela est , ne seriez-vous pas bien-aïse de servir de moyen pour sauver une personne aussi bien faite que Monsieur de Haute-Cour ? Quel merite n'aurez-vous pas devant Dieu de vous être engagée pour l'attirer dans la vraie Eglise ? D'autre part, quel bonheur ne vous seroit-ce point d'avoir un mari aussi bien fait que luy ? n'avez-vous pas des yeux pour voir que Monsieur de Masse (c'étoit le nom de son parent) n'a rien qui en approche ? J'ay considéré ces choses, luy dis-je , mais l'opinion que j'avois que vous me destiniez pour Monsieur de Masse me l'a fait toujours regarder d'une autre maniere que je ne regarde les autres hommes. Maintenant que vous me faites connoître vôtre volonté , apprenez-moy de grace ce que je dois faire pour vous plaire ? Ah ! voici ma fille repliqua-t-elle , ce n'est point cette insolence qui me facha hier au soir. Voici donc ce que je veux : témoignez tant de complaisance à vôtre Amant qu'il ne puisse jamais se défaire de



de l'amour qu'il a pour vous, tellement que pour vous posséder on le puisse porter à faire tout ce qu'on voudra. Allez, pensez bien à ce que je vous dis & gardez le secret. Cela dit, elle m'embrassa & sortit de ma chambre.

Mon frere cependant s'y étoit glissé je ne sçay comment, & s'étoit caché derriere la tapisserie, d'où il sortit quand il vit ma mere éloignée. C'est ainsi, me dit-il, que vous servez d'instrument pour la perversion des ames, ma sœur ? sçavez-vous que ce qu'on vous ordonne de faire s'appelle un maquereillage spirituel, & que c'en est un effectivement : Mais quel nom donnera-t-on à la chose, quand la maquereille spirituelle doit se livrer corporellement & se marier, pour parler en bon François, avec celui dont elle a débauché l'esprit de la verité ? Attendez seulement que je sois levée, Monsieur l'impudent, & nous verrons si vous osez me parler comme vous faites ; sortez de ma chambre cependant. Hé, ma sœur, qui ne vous connoitroit croiroit que vous êtes bien irritée, mais je ne viens pas ici pour me quereller avec vous, il me semble que me connoissant railleur de mon naturel, vous ne devez pas me considerer comme si je disois les choses par malice. Je viens vous prendre pour ma confidente, & pour vous servir de confident. Nous parlerons de cela dans quelques momens, cette chambre, luy dis-je, n'est pas propre pour l'entretien, rendez-vous à notre salle basse où je me trouveray bien-tôt. Après cela il s'esquiva comme il étoit venu & ma femme de chambre rentra un moment apres,

aprez: Je me fis habiller, puis je sortis pour me rendre à la salle où je trouvay mon frere qui m'attendoit.

D'abord qu'il m'apperçût il me dit, il faut avoüer que depuis la venue de Monsieur de Roche-Blanche & de sa famille, je trouve un grand changement en ma personne. Je crois, luy dis-je en riant, que la seule Mademoiselle de Garissolles a operé tout ce changement, sans que son pere ni sa mere y ayent rien contribué. Il est vray, dit-il, mais ne croyez pas que ce soit la beauté seule de cette charmante fille qui m'ait captivé, son esprit, son humeur, & mille rares qualitez qu'elle possede m'ont vaincu, & tellement vaincu que si je ne suis uni d'un lien indissoluble avec elle, jamais je ne jouiray d'aucun contentement en ce monde. A ce que je vois, luy repondis-je, je sçay plus de nouvelles de vôtre bonheur que vous-même. Et pourquoy, repartit-il, méchante que vous êtes tardez-vous à me les apprendre? Et pourquoy, luy repartis-je, êtes-vous si glorieux, que depuis que vous avez une maitresse vous ne daignez pas vous souvenir que vous avez une sœur? & à l'instant je luy appris tout ce que j'avois entendu au jardin. Et Mademoiselle de Garissolles, dit-il, étoit-elle avec vous? oui, mon frere, repliquay-je, elle y étoit. Et que dit-elle, reprit-il avec transport, n'a-t-elle point témoigné de déplaisir d'une telle resolution? Mademoiselle de Garissolles, dis-je, a oui cela comme une personne qui a beaucoup de merite & de vertu.

Ce fut justement en cet endroit qu'elle entra  
dans

dans la salle avec son frere. Ah, je vous surpréens tous deux en grande conference, dit-elle. Il est vray, dit mon frere, que ma soeur me disoit des choses si agreables & où je prenstant d'interest, que tout autre que vous ne m'auroit pas fort obligé de nous venir interrompre. Nous nous retirerons donc, ajouta-t-elle. Ah non, Mademoiselle, reprit-il, il faut que je vous fasse part de nôtre secret, quoy qu'il vous soit déjà connu. Vous avez causé, medit-elle: J'en ay usé comme une bonne soeur, luy répondis-je, qui ne pouvoit pas tarder d'annoncer à un frere qu'elle aime combien il est heureux: j'étois en peine comment je pourrois le faire de la bonne maniere. Mais... Mais, interrompit Monsieur de Haute-Cour, j'ay une soeur aussi bonne & aussi sîdele que Monsieur de Ponsins. Nous nous regardâmes, Mademoiselle de Garissolles & moy, & nous nous serions fait quelques reproches n'eut été que nous étions aussi coupables l'une que l'autre; enfin nous crûmes qu'il étoit mieux pour l'une & pour l'autre de se pardonner mutuellement. Nous renouvelâmes nôtre amitié, nos deux freres se jurèrent une union éternelle, même j'en vins jusques-là que je ne pûs dissimuler à Monsieur de Haute-Cour les sentimens que j'avois pour luy, & Mademoiselle de Garissolles fit si bien parler ses beaux yeux, que mon frere eut tout sujet de croire que son cœur ne luy seroit pas moins favorable.

Je ne vous rediray pas tout ce que nous nous dîmes ce jour-là, qui fut le dernier de la visite de Monsieur & de Madame de Roche-Blanche. Mon frere eut un entretien secret avec Monsieur de Haute-Cour, de la maniere

niere qu'il falloit agir pour tromper ma mere, il l'a vit separement l'après-dîné, & l'entretint une heure & demie dont elle parut assez contente. Toute la compagnie se trouva au jardin où la gayeté ne regna pas comme les autrefois, dans la pensée que nôtre petite société naissante s'alloit separer. Ma mere eut encore un entretien avec Monsieur de Haute-Cour & un autre avec Monsieur de Roche-Blanche ; mon pere s'entretint avec Mademoiselle de Garissolles & avec moy, & mon frere avec Madame de Roche-Blanche, ce qui fut dit ne vaut pas la peine de vous être redit. Le lendemain nos chers Hôtes, après nous avoir fait des adieux fort tendres, monterent en Carosse pour faire leur visite, & nous laisserent fort satisfaits de les avoir vûs & fort affligez de leur départ.

Comme mon frere avoit averti mon pere des desseins de ma mere sur Monsieur de Haute-Cour, il trouva que cette conjoncture étoit assez favorable & qu'il falloit l'amuser par quelque esperance de cette nature, j'en eus la commission. Mon frere avoit communiqué ses pensées à Monsieur de Haute-Cour qui agissant de concert avec nous, m'écrivoit des lettres si passionnées qu'il sembloit devoir oublier toutes choses pour me posseder. Mon frere d'un autre côté, quoy qu'il fut assuré du consentement de mon pere pour la recherche de Mademoiselle de Garissolles, ne laissa pas de prier ma mere de lui en parler & il répondit favorablement ; En un mot toutes choses alloient un assez bon train, quand tout d'un coup je me vis déchoir de cette douce

douce tranquillité où je vivois en attendant le temps propre pour me déclarer.

Ce coup si funeste que je crois qu'il me faudra pleurer éternellement , c'est la mort de mon pere , avec qui je peux dire que toute ma joye est morte & tous mes plaisirs ensevelis : Il tomba malade quelques jours après le départ de Monsieur de Roche-Blanche , son mal fut si prompt & si violent qu'à peine commençait-il de se plaindre que nous craignîmes tous pour sa vie : Dès le premier jour qu'il se mit au lit il prédit qu'il ne s'en leveroit jamais. Cette maladie imprevûe & si dangereuse mit ma mere dans un tel accablement que nous crûmes qu'elle tiendrait compagnie à mon pere , qui dans le fort de son mal parla toujours avec la même moderation & le même jugement que quand il étoit en sa pleine santé : Il salut porter ma mere sur un lit où sa foiblesse la retint tellement qu'elle ne pût se faire porter que deux fois auprès du lit de mon pere , encore fut-ce avec toutes les incommoditez imaginables. Cependant elle voulut que je fusse toujours auprès de luy pour luy rendre mes services , & je crois que Dieu l'ordonna ainsi afin que je pusse avoir des entretiens plus familiers avec mon pere , qui me dit des choses que je ne pourray jamais oublier : entre autres un certain jour qu'il m'aperçût au chevet de son lit , il me tint ce discours.

Ma chere fille , j'abandonnerois cette vie avec joye si je voyois votre personne hors du borbier de la superstition comme votre cœur. Je m'étois toujours flatté que Dieu se serviroit de moy pour une si bonne œuvre , mais  
je

je vois maintenant qu'il a decreté dans son Conseil éternel une autre main que la mienne pour un si grand ouvrage, dont je bénis son saint Nom , comme en effet nous devons le benir de toutes choses: Et parce que je sens que ma vie s'écoule peu à peu, & qu'en peu de temps vous ne verrez plus de moy que ce miserable corps mort , profitez des momens que vous pouvez m'entendre pour retenir mes discours & en faire vôtre profit.

Jamais personne n'a eu le dessein que vous avez & ne l'a effectué qu'il n'ait été accablé, s'il faut ainsi dire , de malheurs sans nombre: Quand on se propose d'embrasser la verité, il faut se proposer aussi en même temps d'entrer dans la vallée de larmes & dans le chemin couvert d'épines; c'est à dire de souffrir des angoisses si dures & si cruelles qu'elles ne peuvent être surmontées que par une grace du Ciel toute particuliere: C'est ce qui est cause que plusieurs de ceux qui mettent leur pied dans cette carriere, quand ils voyent que les travaux , les miseres & les opprobres y sont dans une enchainure perpetuelle, l'en retirent pour continuer leur route dans le chemin de la joye & des plaisirs du monde, dont neanmoins la fin sont les larmes & les grincemens de dents.

Combien de choses ne vous faudra-t-il point endurer avant de pouvoir executer vostre sainte resolution: peut-être sera-t-elle découverte: peut-être si vôtre mere vient à la découvrir qu'elle vous fera enlever par force & mettre dans un Monastere, sans conter les autres mauvais traitemens qu'elle vous fera.

Peut-

Peut-être aussi qu'on vous fera toutes sortes de caresses pour vous fléchir, & qu'on n'emploiera la rigueur que quand on aura vu que vous aurez résisté aux promesses & aux avantages du monde. Voyez, Justine, si vous êtes capable de résister à toutes ces diverses tentations, car si vous vous sentez foible pour soutenir toutes ces épreuves, il vaut mieux que vous demeuriez telle que vous êtes; vous ne scandaliserez pas tant les hommes, ni n'offenserez pas Dieu si grièvement.

Je suppose que vous résistiez à tous ces maux & à toutes ces violences que vous recevrez de la part des Papistes, vous éprouverez d'autres mortifications de la part des Reformez qui ne sont moins terribles & qui sont inévitables. Ne jugez pas de l'intégrité de leurs mœurs par la sainteté de leur Religion, vous ne trouverez chez eux ni la piété, ni la charité, ni la modestie, ni la patience, ni le détachement du monde que vous vous imaginez qu'ils ont. Bien peu d'entr'eux auront égard à ce que vous aurez fait, & ceux qui y auront égard le feront d'une manière si foible & si contrainte que vous serez scandalisée de voir que leurs cœurs soient entièrement destituez de zèle.

Voyez, ma fille, vous êtes élevée délicatement dans la maison de votre père, vous êtes sortie d'une Famille très-ancienne & très-illustre dans la Province; vous ne devez apparemment sortir de la maison de votre père que pour entrer dans celle d'un époux qui soit digne de vous. Mais, hélas! que je crains que vous ne soyez bien  
L éloignée

éloignée de ce bonheur, s'il vous arrive d'être réduite à sortir de votre País, pour aller chez les Errangers : Vous vous y trouverez attaquée ou de la misère, ou des maladies, ou des persecutions de vos parens, peut estre de tous ces maux ensemble. Votre cœur élevé dans la grandeur, la delicatesse & les plaisirs, pourra-t-il bien se voir méprisé par l'indigence où vous serez reduite ? Ne regrettera-t-il point les oignons d'Egypte ? Pourra-t-il se résoudre à tomber tout d'un coup de la faite de la prosperité dans l'abîme de l'aversité ? Parlez, Justine, êtes-vous résolue à supporter tous ces maux, ou même d'autres plus terribles, suivant qu'il plait à Dieu de disposer les affaires du monde ?

Une des premieres reflexions que j'ay faites dès le moment que j'ay lû l'Ecriture sainte, répondis-je, c'a été de me disposer à porter la Croix du Seigneur Jesus si je me disposois à le suivre, & partant je me suis fait une idée aussi terrible qu'il se puisse des tribulations que nous devons endurer ; neanmoins elle n'a pu m'empêcher de desirer d'être jointe à l'Eglise du Seigneur,

Dieu vous fortifie, continua mon pere, dans cette sainte resolution, & vous soutienne par l'efficace de son Esprit : Si vous l'invoquez bien ardemment & sans relâche, il vous donnera des consolations qui vous feront regarder tous vos maux comme des choses legeres. Souvenez-vous, ma fille, qu'il n'est rien de si honorable que d'abandonner la pompe & les plaisirs du monde pour suivre Jesus Christ dans ses approches, ni de si beau  
que



que de se ranger sous sa conduite dans le moment où il semble que les siens même l'abandonnent. Ne vous rebutez point pour les difficultés, & quand vous devriez vieillir dans la misère & dans le mépris, considérez que toutes vos douleurs ne seront qu'un moment au prix de l'immortalité glorieuse qui vous attend.

Je vous représente toutes ces difficultés les plus terribles qu'il se puisse, afin de préparer votre esprit de bonne heure à la constance pour les supporter patiemment : mais peut-être Dieu vous fera-t-il cette grace de ne vous y pas exposer : toutefois il est bon d'être prêt à toutes sortes d'événemens. Vous avez pris souvent plaisir à lire l'Histoire des Martyrs, c'est le meilleur livre sur lequel vous puissiez jeter les yeux après l'Écriture sainte ; ne vous lassez jamais de le lire, vous y trouverez de quoy vous instruire & vous affermir dans la vérité, & vous y verrez aussi des exemples de toutes sortes de personnes, propres à vous confirmer dans la persévérance de la vraie Religion jusques à la mort.

Pendant que mon pere me disoit ces choses je m'étois jettée à genoux & je baisois ses mains sans pouvoir proferer une parole : mon pere poursuivit son discours & me donna sa benediction en ces termes, me mettant sa main droite sur la tête : Ma fille, Dieu qui déploye sa grande vertu sur les personnes mourantes qu'il aime, me fait connoître, d'une manière incompréhensible à la chair & au sang, que vous accomplirez mes esperances touchant votre conversion, & que vous persévérerez

dans la vérité que vous avez déjà embrassée intérieurement ; c'est pourquoy je prie nôtre Seigneur abondant en grâces éternelles qu'il vous veuille benir de ses bénédictions spirituelles par Jesus Christ nôtre Seigneur : que sa vertu reluise dans vos infirmités , & salouange dans vôtre bassesse : qu'il vous rende victorieuse des embûches qu'on vous dressera & des violences par lesquelles on voudra vous opprimer : je le prie encore qu'il soit vôtre Pere & que son saint Esprit vous guide en toutes vos voyes , afin que vôtre vie se paracheve à la gloire de vôtre Dieu. Pere Celeste, dit-il , joignant les mains & les élevant vers le Ciel, je te recommande cette pauvre brebis que tu as commencé d'appeler à toy , delivre-la de la gueule des bêtes ravissantes , c'est ta creature , c'est ton image , elle est rachetée par le Sang précieux de ton Fils bien-aimé ; ne laisse point ton œuvre imparfaite , mais veuille la faire entrer dans ta Bergerie spirituelle qui est ton Eglise , pour être assurée d'entrer dans ta gloire. Exauce , ô Dieu , les prières d'un mourant qui t'invoque au Nom & par le mérite de ton Fils unique nôtre Sauveur.

Quand mon pere eut achevé , je luy baïsay encore la main & je ne pûs luy dire que ces mots ; Monsieur , ... Je ne veux plus , interrompit-il , que vous m'appelliez ainsi , je suis vôtre pere. Et bien , mon pere , dis-je , je suis si disposée à faire vôtre volonté , que je suis prête de vous obeïr en ce même moment sans garder aucune mesure , quoy qu'il m'en doive arriver. Non , mon enfant , il faut que vous sçachiez que la vraie piété ne se conduit pas

pas avec aveuglement : Je diray à vôtre frere ce que je juge convenable , vous luy obeirez & vous vous en trouverez bien.

Mon frere entra dans la chambre en ce moment : Je suis bien-aïse de vous voir , luy dit mon pere , pour vous recommander vôtre soeur , car il faut qu'à l'avenir vous luy teniez lieu de pere , quelque mal qui vous en puisse arriver. Confiez-vous à Monsieur & à Madame de Roche-Blanche pour luy faire faire son abjuration , & après cela vous l'envoyerez chez nos parens en Allemagne. Vôtre mere en murmurera , mais il vaut mieux obeïr à Dieu qu'aux hommes , gardez en toutes vos actions le secret que requiert une affaire d'une si grande importance , sur tout qu'on ne sçache point par quelle route vôtre soeur sera sortie du Royaume , ni en quel endroit elle se sera retirée. J'ay disposé mes affaires d'une telle maniere que l'argent ne vous manquera point pour une telle expedition , si vous en avez besoin pour le reste , agissez selon vôtre jugement , & priez Dieu sur toutes choses qu'il veuille vous inspirer les moyens les plus propres pour venir à bout de vos desseins. Quant à mes autres affaires , vous en userez comme je vous l'ai ordonné , & principalement touchant vôtre mere, que vous respecterez tout le temps de vôtre vie comme c'est vôtre devoir , & comme sa vertu & l'affection qu'elle a pour vous le demandent.

Mon pere en étoit là , & auroit continué son discours , mais une défaillance le prit, sans doute pour avoir fait un plus grand effort que sa foiblesse ne luy permettoit ; j'en fus si épou-

venrée que je jettay un grand cri, tous les domestiques y accoururent, enfin nous fîmes revenir mon pere de cet évanouissement : Il demanda un Ministre, mon frere dit, j'ay envoyé en chercher un, mais il ne peut être ici que ce soir. Hé bien, dit mon pere, cela ne m'empêchera pas de mourir en bon Chrétien. Il désira voir ma mere, & je l'allois querir, mais elle entra dans la chambre si pâle & si défaite que je crus qu'elle expireroit avant mon pere. Madame, lui dit-il, voici le temps & le moment de notre separation, après avoir vécu ensemble d'une si grande union : J'ay souhaité de vous voir pour deux raisons ; l'une pour vous remercier de tant de soin que vous avez eu pour moy & de cette affection que vous m'avez témoignée ; l'autre afin que vous soyez presente à ma mort, & que vous jugiez s'il est possible que ceux qui meurent au Seigneur, comme je suis seur qu'il m'en fera la grace, soient damnez comme vos Confesseurs vous obligent de le croire.

Ma mere ne pût entendre ces tristes paroles sans se laisser tomber de douleur sur le lit de mon pere. Hélas ! Monsieur, dit-elle, que ne m'est-il permis de mourir avec vous ; que prétendez-vous que je fasse dans ce monde après avoir vécu si doucement avec vous. Je vous conjure, Monsieur, si je ne vous ay pas servi comme vous le meritez, de le pardonner à mon ignorance. Madame, dit mon pere, j'ai toutes sortes de sujets de me louer de vous, aussi recommandai-je à mes enfans de vous obeir jusques à la mort (leur conscience sauve toutefois) & s'ils ne le font pas qu'ils  
soient

soient privez de ma benediction: Mais, Madame, il est temps que je finisse cet entretien pour penser à des choses plus importantes, car les momens me sont précieux. Et s'étant rû quelques momens & ayant pris une cueillerée d'une potion cordiale, il fit cette priere d'une voix assez intelligible, après avoir prié ma mere d'être attentive & de ne se fâcher point de ses paroles.

Dieu Tout-puissant & Misericordieux, Pere de nôtre Seigneur Jesus Christ, je me prosterne devant ta Divine Majesté du plus profond de mon ame, pour te remercier de tant de graces & de la protection dont tu m'as si particulièrement favorisé dans tout le cours de ma vie, que je ne puis dire autrement sinon, O Eternel tous tes bien-faits sont sur moy, que te rendray-je pour toutes tes grâces? En toute-fois, ô mon Dieu, je n'ay pas laissé de t'offenser en mille manieres: mes pechez passent en nombre les cheveux de ma tête: le cours de ma vie en a été une continuelle enchaîure: toute ma vie j'ay peché contre toy, ô Eternel, contre toy proprement: je merite d'éprouver toute ta colere, & de ressentir ta plus grande rigueur: si tu veux me traiter selon ta Justice, il faut que je porte en mon ame & en mon corps les marques de ton épouvantable courroux. Toutefois ta gratuité abonde encore par dessus mes pechez & surpasse ta Justice; c'est pourquoy quelque frayeur que mes pechez me donnent, je me confie pourtant, par Jesus Christ mon Sauveur, qu'ils me seront pardonnez, qu'il n'en sera plus de memoire, que le Sang répandu de

toutes mes souillures, & que je comparotrai en assurance devant ton Trône, qui sera pour moy un Trône de grace; mon cœur anticipant déjà la delivrance de cette prison corporelle vole jusques à toy,

*O Dieu des Armées combien*

*Le sacré Tabernacle tien*

*Est sur toutes choses aimable*

*Mon cœur languit, mes sens ravis*

*Defaillent après tes Parvis,*

*O Seigneur Dieu tres-desirable*

*Bref cœur & corps vont s'élevant*

*Jusques à toy grand Dieu vivant.*

Délie ces foibles liens, mon Dieu, qui m'attachent encore au monde, élève à toy mon esprit, & que ses ailes luy viennent des sacrées inspirations du tien; accompli. .... Il auroit parlé davantage sans sa foiblesse. Il dit seulement à mon frere, Ferdinand lisez-moy le xvii. chap. de S. Jean, avec les Pseaumes xxv. xxvi. & xxvii. comme ils sont dans la prose: & comme mon frere lisoit ces paroles du Pseaume xxvii. recherchez ma face a dit l'Eternel, mon pere les redit en vers après luy.

*J'ay dedans moy apperçû mon courage,*

*Comme en ton Nom m'avertissant ainsi,*

*Employe-toy à chercher mon Visage,*

*Tu vois; Seigneur, que je le cherche aussi.*

Au même instant il perdit la parole & rendit l'esprit. Mon frere, qui jusques-là avoit toujours tenu ferme pour faire plaisir à mon pere, se laissa aller à la douleur, ma mere & moy en fimes de même, quelques domestiques qui étoient entrez, s'empresserent pour nous secourir & nous ôterent de là, jamais

on

on n'a vû une pareille desolation. Mon pere conduisoit sa maison avec tant de douceur & d'ordre mêlés de severité , que tous ses domestiques l'aimoient , & trembloient portant devant luy. Ils avoient donc perdu ce bon maître , mais de plus , ils voyoient la femme dans un état peu different de celui du Mari , & le fils & la fille dans un état peu different de celui de leur pere. Mon frere comme le plus robuste , revint le premier de son évanouissement , & prit un soin particulier de ma mere & de moy , qui fus plus long-temps dans le syncope que les autres : j'avois grande raison d'être affligée , car ce m'eût été un grand bonheur de mourir en ce moment là.

Jamais on n'a vû un tel accablement : ma mere passoit les jours & les nuits à se plaindre : mon frere dont l'esprit est fort actif , sembloit avoir perdu toute sa vivacité , & pour moy , je traînois une vie languissante , esperant qu'à la fin la douleur m'accableroit tout-à-fait , & qu'ainsi je serois exempte de tant de maux que mon pere m'avoit annoncés , & qui ne furent que trop veritables. Mon frere cependant mit ordre aux obseques de mon pere qui furent faites honorablement , & où assisterent plusieurs personnes de la premiere condition , que la vertu & la grande probité de mon pere avoit rendu ses admirateurs.

Ce ne fut là qu'un commencement de malheur pour moy ; je me suis trouvée en d'autres si grands , que je regarde comme une espece de miracle de ce que je n'ay pas succombé sous leurs attaques. Je me suis vûe tout d'un coup privée de mon pere par la mort ,

éloignée de mon frere par l'absence , & separée de ma mere par une haine implacable qu'elle avoit conçue contre moy , & dont selon toutes les apparences , elle ne devoit jamais revenir.

Ma mere m'avoit donné une fille Catholique pour me servir , la plus méchante , la plus dangereuse & la plus hypocrite qui fut dans tout le Royaume. Mon pere & mon frere m'exhorterent plusieurs fois de me garder d'elle , ce que je fis , de sorte qu'elle ne pût jamais sçavoir tout ce qui se passoit entre mon pere , mon frere & moy , quelque soin qu'elle apportât pour en être instruite. Cela la faisoit desesperer , car ma mere l'avoit mise auprès de moy pour espionner mes actions , & luy avoit promis de grandes recompenses si elle luy découvroit tout ce qu'elle sçauroit , tant ce qui me regardoit en particulier que les autres de la maison. Je n'avois pu si bien faire que je n'eusse serré en sa presence de certains papiers dans ma cassette , dont jamais je ne luy ay voulu confier la clef. Ces papiers étoient écrits de la main de mon frere , & c'étoit les entretiens qu'il avoit eus avec le Pere Marthieu & des éclaircissements qu'il me donnoit sur divers points de Controverse.

Quand je fus malade , ma femme de chambre s'avisa de me prendre la clef de ma cassette : j'étois dans un si grand abattement & négligeois tellement toutes choses , que j'avois oublié de prendre mes précautions ordinaires , même quand j'ouvris ma cassette je ne pris pas garde si quelque chose me manquoit. Cependant cette friponne de Soubrette crut qu'al-



qu'allant porter ces papiers à ma mère durant le fort de son affliction elle ne luy en sçauroit aucun gré ; & fut les porter elle-même au Pere Matthieu , y ajoutant de bouche tout ce qu'elle voulut. Le Pere Matthieu ayant ces papiers entre les mains résolut de se vanger de mon frere , & de m'empêcher d'exécuter mes desseins.

La premiere chose qu'il fit, fut de rendre visite à ma mère , à qui il se contenta seulement d'adresser quelques discours, sans découvrir entièrement ce qu'il avoit sur le cœur. Ma mère n'y prit pas garde durant qu'il luy parloit ; mais y ayant pensé depuis , elle l'envoya prier de revenir la voir ; & le bon Pere qui s'attendoit bien à ce message, ne laissa pas perdre cette occasion pour exécuter ce qu'il avoit déjà résolu. Comme je connois ma mère , j'étois qu'elle luy fit confidence de tout ce qu'elle vouloit faire , & sur tout de mon mariage avec Monsieur de Haute-Cour : Comme aussi je connois le Pere Matthieu pour un malin & rusé renard, je crois qu'il montra à ma mère qu'elle étoit abusée. Toutefois je ne puis rien assurer de positif là-dessus, & je ne raisonne ainsi que par les suites qu'eût leur entretien.

Je remarquay bien que ma mère n'étoit plus si affligée qu'à l'ordinaire , qu'elle ne s'entretenoit plus avec mon frere ni avec moy avec son ancienne familiarité , qu'elle entroit quelque fois brusquement dans ma chambre, qu'elle en furetoit tous les endroits & qu'elle avoit de grands entretiens avec ma femme de chambre. Tout cela me fit ouvrir

les yeux & croire que je pourrois bien être trahie par cette malheureuse. Mon frere n'étoit point à la maison, étant obligé de faire divers voyages pour mettre ordre aux affaires de la famille, je n'avois personne en qui me confier : Enfin je fus tout-à-fait allarmée quand un des domestiques vint me dire, Mademoiselle, je ne sçay pas ce qu'on minute de faire dans le Château, mais je vois de certains préparatifs qui ne me plaisent point, & vôtre femme de chambre n'a pû se taire & nous a dit, qu'avant qu'il fut trois jours on verroit un beau changement. Je demeuray quelque temps pensive, enfin je dis à ce garçon, tu sçais où est mon frere, prens le meilleur des chevaux de l'écurie, va le chercher & le ramene incessamment. Si vous vouliez me donner un billet, me dit-il, il en viendrait peut être plus promptement, je courus donc écrire ce billet dans ma chambre.

**M**ON TRES-CHE R FRERE,

*Vôtre presence m'est tellement necessaire ici, que si vous tardez de vous y rendre une heure seulement, vous courez risque de perdre une sœur qui vous aime plus que sa vie. Adieu, mon frere, j'ay plus besoin de vôtre secours que vous n'en avez de mes paroles, je n'ay pas le temps de vous mander tout ce qui se passe ici.*

*J'avois*

J'avois laissé la porte de ma chambre ouverte , ma -traïtresse de fille vit que j'écrivois , elle se cacha pour sçavoir ce que je ferois après avoir écrit : elle vit que je donnay ma lettre au valet , qui fut si ponctuel que le cheval fut prest quand je luy remis le billet : elle courut le dire à ma mere , qui envoya pour faire arrêter & dévaliser le valet , mais il étoit déjà si loin , que tout ce qu'on fit fut inutile. Ma mere se douta bien que je decouvris ce qu'on tramoit contre moi , sans me rien dire elle me regarda long-temps de travers & eut de nouveaux entretiens avec ma fille de chambre , qui fit des choses en ma presence qui me devoient bien donner quelque soupçon que j'étois à la veille de mon malheur , car elle serroit toutes mes hardes dans des coffres. Je passay tout ce jour à lire la Bible ou en prieres , car je sentoís en moy un pressentiment que je devois estre exposée à de grandes afflictions.

Vers le soir , ma mere me fit appeller pour venir luy parler dans le jardin , je fremis à cette nouvelle , je descendis pourtant , je trouvay ma mere seule dans une allée qui me regarda d'un oeil de colere sans me dire mot , je ne luy dis rien non plus , & nous gardâmes ainsi quelque temps le silence. Vous avez le cœur bien fier , Mademoiselle Justine , me dit-elle , qu'il faille que je vous parle la premiere. Hé , bon Dieu , luy dis-je , ma mere , qu'est-ceci ? est-ce à moy de parler avant vous , ne dois-je pas attendre vos commandemens ? Elle ne répondit rien , mais elle continua à se promener & moy avec elle.

Un moment après je vis entrer deux hommes inconnus dont l'un avoit assez bonne mine, ma femme de chambre, avec d'autres qui porteroient quelques hardes qui m'appartenoient étoit avec eux.

Je regardois toutes ces choses sans sçavoir qu'en juger, quand ma mere dit tout haut à ces deux hommes, tout est-il prêt? Oui, Madame, répondit le plus apparent, tout est prêt. Alors ma mere se tournant de mon côté, me dit ces cruelles paroles: Fille ingrate, fille perfide qui m'avez trompée, le jour est venu auquel je me vengeray de vos trahisons & de celles de votre frere, en vous empêchant d'executer vos damnables projets; une grille dans laquelle je vous renferme pour toute votre vie me répondra de votre personne & de vos actions. Allez, suivez ces hommes à qui j'ay donné mes ordres, si vous ne le faites pas on vous traînera là où je veux que vous soyez. La colere où me mirent ces dernières paroles me porta à luy dire, Me traîner, Madame, la colere vous aveugle: Et levant un bras vers le Ciel, je m'écriai, je prens aujourd'huy Dieu à témoin de la perfidie & de la trahison qui m'est faite, & je le prie de me delivrer de vos mains, ce que j'espere qu'il fera. Adieu, Madame, après la lâcheté que vous venez de commettre, il n'y a lieu dans le monde où je ne sois mieux qu'auprès de vous, & luy tournant le dos je donnay la main au plus apparent de ces hommes. Je sortis du jardin par une porte qui rendoit au grand chemin où je trouvay un Carrosse à quatre chevaux, & quatre Cavaliers, j'en

J'entray dans le Carosse avec ma femme de chambre & ces deux hommes. Je fus plus de deux heures sans dire une parole, tant de tristesse & de chagrin, que de la colere où j'étois contre mes ravisseurs : je ne voulus pas seulement m'informer quelles gens ils étoient, ni par quels motifs ils étoient entrez dans les intérêts de ma mere, & étoient devenus les ministres de ses violences.

Ma femme de chambre fut assez impudente, pour oser m'insulter dans mes disgraces en me riant au nez, & me disant, prenez courage ; Mademoiselle, votre condition n'est pas si mauvaise que vous vous imaginez. Elle l'est au dernier point, luy répondis-je froidement, d'avoir devant mes yeux une misérable telle, que peut-être, le monde n'en porte pas une semblable. Voilà ce que c'est, répondit-elle, que de faire son devoir, pour bien faire mal en avient : Vous ne me voulez du mal que parce que je me suis opposée à vos intentions qui étoient portées à la perte de votre ame. Si vous ne faites taire cette scélérate, dis-je aux deux hommes qui étoient avec nous, je me jetteray de ce Carosse en bas au hasard de me tuer. Veru, Mademoiselle, dit-elle, vous parlez aussi haut que si vous étiez toujours à Paris, peut-être ne ferrez-vous pas mal de vous accoutumer à changer de ton. L'insolence de ces paroles me fit pâlir de colere, & un de ces hommes voyant mon dépit peint sur mon visage, imposa silence à la Soubrette en lui disant, Si vous ne vous taisez je trouveray un moyen de vous faire taire

taire dont vous vous repentitez. Cette menace luy ferma la bouche.

Pendant nôtre marche la nuit se rendit si obscure qu'en traversant un Bois nôtre Cocher prit une route pour une autre. Les Cavaliers qui m'escortoient crierent de tous les côtez pour voir si on répondroit & chercherent quelque logement pour se rafraîchir, mais rien ne répondit à leurs cris que les échos du bois. Nous n'avions rien pris avec nous, enfin il falut se résoudre à passer la nuit là où nous étions : Les deux hommes eurent la discretion de sortir du Carosse, après l'avoir fermé, plus par précaution contre ma fuite que pour me garantir du froid & du serein comme ils disoient. J'avois souffert tant de fatigues ce jour-là, & j'avois reposé si peu les nuits précédentes, que je dormis sans peine jusques au matin, que nos gens se trouverent encore plus en peine que le soir d'auparavant : Ils se voyoient au milieu d'un País inconnu, égarez dans une forest fort vaste par un grand brouillard, en des chemins extrêmement mauvais, sans guides, sans vivres, & sans esperance d'en recouvrer d'aucun lieu.

On détela les chevaux, on ôta la bride de ceux des Cavaliers, qui furent plus heureux que leurs Maîtres qui jeûnerent. Cet accident imprévu me réjouit, parce que ma tristesse m'avoit tellement dégoûtée que je n'avois nul appétit. Et bien, mes amis, leur dis-je, vous m'avez enlevée pour me faire mourir de faim, je prendray la mort en patience mais vous me tiendrez compagnie. Ma femme de  
cham-

chambre se desespéroit , cependant j'eus la joye de l'insulter à mon tour. Malheureuse créature , luy dis-je , tu es cause de ma mort , mais le Ciel qui est juste veut que tu meures avec moy , & au lieu qu'il m'envoyera la mort pour ma consolation , il te l'envoyera comme un supplice dû à tes perfidies.

Ces paroles faillirent à la faire desespérer , car elle n'eut pas le mot à me répondre. Il étoit plus de midi à ma montre que nous étions toujours au même lieu , & le brouillard restoit toujours si épais que nous ne voyions pas mieux nôtre route que durant la nuit. Enfin on résolut d'envoyer nos quatre Cavaliers en quatre endroits différents du Bois pour prendre langue & nous apporter quelques provisions ; trois revinrent au même lieu où nous étions , après avoir bien fait des détours & eu bien de la peine. Ce fut alors que je crûs tout de bon qu'il nous faudroit mourir de faim , & mon corps qui n'avoit pris aucune nourriture depuis près de deux jours , ne pût résister à une défaillance. Je tombay donc évanouie & j'eus bien de la peine à revenir , quoi qu'on m'eût toute baignée d'eau sale qu'on trouva là & qu'on me jetta sur le visage.

Comme je revenois de mon évanouissement le quatrième de nos Cavaliers arriva , qui nous dit qu'à une lieue & demie de là nous trouverions un bon Village : il avoit amené avec luy un guide pour nous conduire. Je rentray dans le Carosse où n'ayant plus la force de me soutenir il falut me coucher de  
mon

mon-long, ceux qui me tenoient compagnie se placerent le mieux qu'il purent pour ne me pas incommoder, & au bout de quelques heures, nous arrivâmes au Village qu'il étoit déjà nuit, à la grande joye de tout notre monde, hormis de moy. C'est à ce Village que j'essayai de nouvelles aventures : mais vous me permettrez bien de vous en différer le recit jusqu'à une autrefois.

Les divers incidens de la vie de Mademoiselle de Sainte Phale, & la grace naïve avec laquelle elle les racontoit, nous rendoit merveilleusement attentifs. Quand nous vîmes qu'elle avoit achevé, nous raisonnâmes sur cette grande diversité de choses, & nous tombâmes tous d'accord que nous avions bien lu des Histoires & des Nouvelles; que nous en avions bien ouï reciter, mais que nous n'avions jamais rien ouï ni lu de semblable. Ce que je trouve qui me choque, dit Madame de Brosles, dans tout ce que vous venez de nous apprendre, c'est que vous vous dépeignez comme une personne qui n'a rien de si fortement dans l'esprit que le salut de son ame, & cependant vous ne vous cachez pas trop que vous n'avez aimé Monsieur de Haute-Cour, & que vous ne l'aimez encore : Il n'est pas possible que l'amour du Ciel & l'amour de la Terre puissent trouver place en même temps dans un cœur. Souvenez-vous de ce que dit S. Jean, *N'aimez point le monde ni les choses qui sont au monde : Si quelqu'un aime le monde l'amour du Père n'est point en lay.*

Je



Je suis sœur, Madame, que vous parlez contre vos sentimens, ou que vous m'avez mal entendue, car je crois vous avoir dit que si j'ay en quelque penchant en faveur de Monsieur de Haute-Cour, ce n'a pas été tant à cause de ses belles qualités, que par la connoissance que j'avois de la volonté de mon pere; de plus si j'ay eu quelque inclination pour luy elle n'a jamais été si forte qu'elle ait pû me faire oublier mon devoir. Je demande à tous ceux qui sont ici présens si un amour aussi foible que le mien & aussi raisonnable, est capable d'éteindre l'amour de Dieu dans un cœur? & si un tel amour ne peut pas se rencontrer avec la devotion de même qu'avec la plus exacte vertu? Voilà Monsieur de B. V. ajouta-t-elle, qui défendrait bien ma cause s'il vouloit & qui ne sçauroit refuser d'être mon Avocat.

Je n'ay jamais rien soutenu de semblable, dit-il, mais pourtant je ne vous dédiray pas, puis que vous me faites l'honneur de me le commander. La plupart des hommes ne savent faire aucune distinction entre l'amour & la convoitise, quoy que l'amour soit plutôt divin qu'humain, & la convoitise plutôt brutale qu'humaine. Quand je parle ici de l'amour qui a quelque chose de divin, je veux parler de l'amour que nous devons porter à tout ce qui est beau, car Dieu étant la perfection de la beauté, on ne peut rien voir de beau dans l'Univers qui ne soit, en quelque façon, un rayon & une émanation de cette beauté parfaite & incompréhensible, & qui ne nous porte à l'aimer. De là vient que les Anciens ont dit, qu'il n'y

n'y a point de cœur qui puisse être sans amour, & que l'amour est tellement attaché à la vie, qu'on ne peut pas la passer sans avoir de la passion pour quelque chose. Comme la plupart des hommes sont ridicules, ils se sont imaginez que les hommes ne pouvoient pas vivre sans l'amour des femmes, ni les femmes sans l'amour des hommes: Comme si la beauté ne se trouvoit seulement que dans la nature humaine, qui pis est, c'est que la nature humaine est si dépravée qu'elle ne peut gueres aimer la beauté qui peut être en elle, sans convoitise. Et c'est dans cette vûë que la parole de Dieu défend aux fideles d'aimer le monde & les choses qui sont au monde, parce, dis-je, que les hommes selon leur corruption tombent bien plus dans un amour sensuel que dans un amour spirituel.

Pour moy je suis du sentiment, qu'un honnête & legitime amour se peut rencontrer avec l'amour divin dans une même ame, aussi bien que l'amour conjugal, paternel & filial, qui ne sont pas incompatibles avec l'amour que nous devons avoir pour Dieu: Et comme passer les mesures dans l'amour conjugal, paternel & filial, est un peché; au contraire, demeurer dans les justes bornes d'un honnête amour n'a rien de criminel ni rien de défendu.

Pour Mademoiselle de Sainte Phale, je ne la scaurois blâmer d'avoir aimé; au contraire, je la blâmerois si elle ne l'avoit pas fait. L'amour en soy-même n'est pas une passion dont personne doive rougir, il est louable quand

quand il est bien placé & qu'il ne nous fait pas oublier nos devoirs. Mais on trouve étrange qu'elle ait pensé à l'amour dans le même temps qu'elle pensoit à sa conversion. Si son amour avoit précédé sa conversion & s'il en avoit été le motif, je la trouverois digne de blâme. Mais quoy elle a aimé celui qu'on luy destinoit pour époux, il y a là-dedans plus de raison que de passion, car elle a pensé à un établissement pour le reste de ses jours, & n'en déplaît à Madame de Brosles, elle ne la peut railler sans injustice.

J'attendray, Mademoiselle, à la fin de votre narration, à vous déclarer la satisfaction que j'ay eu d'en entendre une partie. Je me doute bien, ajouta-t-il, que le bruit de votre conversion n'aura pas manqué de mettre nos ennemis en furie, qui auront été étrangement irrités de ce que vous les avez abandonnés dans un temps où ils font grand parade du changement de divers malheureux qui n'ont pu supporter le moindre trait de l'aversité, & qui croyant s'en tirer se sont perdus.

A vous dire le vrai, répondit-elle, une des choses qui m'a le plus rebutée de la Religion Romaine, c'est que j'ay été convaincue par l'Ecriture Sainte, & par ma raison, que la vraie Eglise ne peut pas être si riche & si opulente que l'est l'Eglise Romaine : j'entends d'une richesse extérieure & périssable, car on sçait bien que d'ailleurs l'Eglise est riche en grâces & en faveurs de Dieu, mais ces faveurs sont purement spirituelles.

tuelles. Au contraire la fausse Eglise n'est que triomphe, pompe & vaine gloire, & c'est proprement tout ce qui se voit dans l'Eglise Romaine, qui n'étale rien que de magnifique aux yeux des hommes.

Cette considération a été la première qui m'ait ébranlée, & plus on a persécuté les gens de la Religion, plus je les ay aimés. La compassion que j'ay eu de leur sort m'a inspiré le desir de vouloir être instruite de leur doctrine, & je n'ay pu prendre cette instruction sans en être vaincue. Il est vrai que j'ay raisonné fort long-temps avant de me déterminer, mais à la fin je me suis rendue à la force de la vérité, qui est plus efficace mille fois avec sa simplicité & sa naïveté naturelle, que le mensonge avec tout son fard & ses artifices.

Quoi qu'il fût bien tard, nous nous plaissions si fort à ces entretiens, que nous ne nous appercevions pas que la nuit étoit fort avancée, cela fut cause que chacun se retira pour souper & pour se coucher, & nous dormîmes tous assez bien. Le vent ayant changé la nuit, notre Maître de Navire fit lever les ancres & mettre les voiles au vent, de sorte que sans que nous nous en fussions apperçus, nous passâmes le Vlie & nous nous trouvâmes dans l'Océan, où notre Vaisseau fut si agité durant trois jours, que nous ne pûmes pas nous entretenir. Enfin nous entrâmes dans l'embouchure de la Rivière d'Elbe, où le vent s'étant afoibli nous eûmes tout le loisir de recommencer nos entretiens :

tiens : Mais ce doit être la matière d'un autre volume , car aussi bien est-il temps que celui qui a écrit ces choses , jouisse de quelque repos s'il est possible , quoi qu'il soit bien difficile de jouir du repos dans un temps aussi exposé aux desordres & aux revolutions comme est le nôtre.

*Fin de la Première Partie des Entretiens  
des Voyageurs sur la Mer.*









LES  
ENTRETIENS  
DES  
VOYAGEURS  
SUR  
LA MER.

*SECONDE PARTIE.*

Dans laquelle on traite de plusieurs affaires  
concernant l'Etat & la Religion.

A COLOGNE,

---

Chez PIERRE MARTEAU, & se vend à  
LONDRES, chez FRANÇOIS & PAUL  
VAILLANT, Libraires dans le Strand  
où l'on trouve un assortiment général  
de toute sorte de Musique.

M. D C C I V.





ne serois bien passé de  
une Preface à mon  
e, si je ne l'avois re-  
écrite comme un moyen  
pour répondre aux  
lions de mes amis, &  
contenter les personnes  
nables qui se donne-  
ment la peine de lire mon

Livre. La Première Partie des Entretiens des  
Voyageurs sur la Mer ayant été donnée au pu-  
blic, je reçus une lettre d'un de mes plus intimes  
amis, qui me demandoit si les aventures de Ma-  
demoiselle de Sainte Phale étoient véritables ou  
non, si j'avois voulu écrire une Histoire ou un  
Roman, & si les personnages que je faisois par-  
ler avoient une autre existence que dans mon ima-  
gination.

Cette demande me fit voir le tort que j'avois de  
ne m'être pas expliqué, & que cette méprise m'al-  
loit faire passer pour un faiseur de Romans. Cet-  
te pensée me donna du chagrin & du dépit dont  
une autre lettre me tira : elle m'étoit écrite par  
un autre ami qui est un de ces politiques craintifs,  
qui me fit de grands reproches sur la manière dont  
je traitois le Sieur Maimbourg & les Jésuites,  
disant que j'exposois par là ma personne à la cru-  
auté de leurs ressentimens, & que je ne faisois  
A 3 que

que les aigrir davantage contre nos Eglises : Il me remouvoit aussi qu'on ne saurait agir avec trop de circonspection & de précautions pour éviter les dangereuses extrémités où nous sommes à la veille de tomber à toute heure : Cette lettre là me donna moins de chagrin que l'autre parce que je savois le moyen de me justifier.

Le jour suivant, je reçus une lettre d'un autre ami pleine de réprimandes, qui me reprochoit que je mêlois les choses graves avec les badines, les maximes d'Etat & de Religion avec les amusemens du monde, qu'il m'en avoit déjà averti quand je mis au jour les Lettres Sincères : mais que j'étois un incorrigible & que je ne suivois que mon sens & ma tête. Trois jours après je reçus une quatrième lettre, qui me censuroit de ce que je ne prenois pas assez de peine pour polir mes expressions ; que plusieurs reconnoissoient par là que je n'étois pas né François, & que sur ce préjugé ils pouvoient se rebuter de lire mes Ouvrages, la délicatesse de la langue étant montée à un si haut point, qu'on ne trouve aujourd'hui rien de beau si l'on n'y donne un certain tour particulier, & conforme au goût de la Cour.

Ces lettres qui me furent envoyées en une même semaine, me firent souvenir du bon personnage Job, à qui ses serviteurs venoient annoncer coup sur coup des choses fâcheuses. Je raisonnay longtems sur la diversité du naturel des hommes & de leurs affections, en quatre lettres j'observay quatre sentimens differens, & j'admiray que ce que les uns estimoient insupportable, les autres n'en disoient rien, & trouvoient par conséquent passable, ce que d'autres ne pouvoient souffrir. J'eus une fois dessein de répondre à mes quatre amis : mais

# P R É F A C E.

7

mais quand j'eus considéré qu'il me falloit écrire quatre grandes réponses apologetiques, qui peut-être n'auroient aucun succès, ie pris un parti conforme à mon naturel paresseux, qui fut de les laisser censurer & critiquer mon Ouvrage autant qu'il leur plairoit.

Je ne persistay pourtant pas longtems dans ce sentiment, quand j'eus considéré que ce que mes amis pouvoient dire, plusieurs Lecteurs le pouvoient dire aussi, & que quoi qu'on ne pût pas arracher les préjugés de tous les esprits, il falloit toujours tâcher de se justifier auprès des personnes raisonnables. Et là dessus je me resolus de faire une Preface, non pas dans le dessein de contenter tout le monde par ce moyen, mais au moins afin qu'on ne me puisse pas rendre criminel, & que je ne puisse pas me reprocher à moy-même que j'aye épargné quelque peine pour éclaircir les doutes que les Lecteurs auroient pû avoir.

Je répondray donc premierement à ceux qui doutent si j'ay écrit une Histoire ou un Roman; que tous les personnages que je mets sur le tapis, sont des personnes vivantes, quoy que j'aye déguisé ou caché leurs noms: parce que quelques-uns d'entr'eux desirant faire encore un tour en France pour tâcher de tirer quelque chose de leurs biens, leur liberté de parler chez les Etrangers, n'auroit pas manqué de leur attirer de terribles affaires. Je quittai Hambourg lors que Madame de Brûsses avec Messieurs d'Ombrevant & de Haute-Cour devoient partir pour la Poméranie avec ces deux illustres Demoiselles qu'ils aimoient si tendrement, & qui devoient les récompenser de toutes leurs disgraces en les épousant.

Qu'on traite tout qu'on voudra l'Histoire de

*Mademoiselle de Sainte Phale de fiction, celle qui en est l'Heroïne ne la traite pas ainsi, & me veut un mal de mort d'avoir exposé aux yeux & à la critique de tout le monde, des choses qu'elle n'avoit recitées qu'en confidence à ses amis & à ses amies. Je ne doute point qu'à l'heure presente elle ne me traite comme un perfide & comme un ingrat, & que la plus grande grace qu'elle me fasse, ne soit de m'appeller indiscret d'avoir mis au jour avec ses aventures les plus secrets sentimens de son cœur. Mais l'obligation où nous sommes tous de travailler à la satisfaction du public l'a emporté sur toute autre raison, & je ne sçaurois me repentir d'avoir écrit les aventures de Mademoiselle de Sainte Phale, voyant combien elle est aimée, combien elle a fait verser de larmes à plusieurs belles de ma connoissance, & combien j'ay été querrellé de l'avoir laissée si long-temps languir de faim dans un bois. J'ay regr. t d'une seule chose & pour laquelle je luy demande mille excuses, que j'aye osé écrire son Histoire & que je ne l'aye point accompagnée de cette grace inimitable dont elle l'a racontée. Outre que je n'ay pas la memoire fort heureuse, & qu'il m'a falu quelquefois suppléer aux choses que j'avois oubliées.*

*J'ay sçû depuis que je suis en ce païs, que ces quatre illustres personnes étoient l'admiration & les délices du Nort, ce que je crois facilement, car en France il y en a tres-peu ou point qu'on leur puisse mettre enparallelle. Touchant les autres personnages, sçavoir le Capitaine François, le Gentilhomme François, & Monsieur de B.V. les deux premiers devoient partir dans quelques jours pour la Pologne, & le dernier pour Copenhague. Le Capitaine est un homme d'honneur, de vertu & de*

*de piété assez connu en France, où il auroit obtenu de grands emplois, si on ne les lui eût niés à un si haut prix qu'il a perdu l'envie de les acheter si chèrement. On ne peut pas mieux en faire l'éloge, qu'en disant ce que disoit Mademoiselle de Sainte Phale, qu'il étoit trop brave pour un sçavant, & trop sçavant pour un soldat. Le Gentilhomme François a aussi beaucoup de mérite, quoy qu'il n'ayt ni l'étude, ni l'intelligence, ni l'expérience du Capitaine. Pour Monsieur de B.V. il a souffert diverses disgraces & en souffre tous les jours sans murmurer, & sans que pourtant il se desiste de faire tout son possible pour combattre de vive voix & par écrit, les ennemis de la Religion & de nos Eglises, il vit en homme privé & retiré du monde pour des raisons particulières. Comme les autres personnes qui étoient avec nous dans le Vaisseau, ont la plupart du temps gardé le silence, je n'en parlerai pas à mes Lecteurs, qui peuvent être persuadés que je ne les veux point abuser, en leur présentant des Heros qui n'ont jamais eu lieu dans l'être des choses.*

*Je crois que j'auray un peu plus de peine pour contenter ces esprits craintifs qui se font une frayeur de toutes choses, & qui veulent cependant nous faire passer leur lâcheté pour prudence. Je ne me repens point de ce que j'ay dit contre le Sieur Maimbourg, ni d'avoir dédié la Première Partie de mes Entretiens à Messieurs les Commis sur les Livres défendus. O que si j'avois sçu alors ce que je ne scûs que trois jours après, qu'on avoit fait brûler à Paris par la main du Bourreau la Critique Generale de l'Histoire du Calvinisme de M. Maimbourg, je n'aurois pas manqué d'élever un si noble zèle jusqu'au*

Ciel, si de marquer avec quelle fermeté seroit-que, & quel courage intrepide ils la firent jeter aux flammes: & de peur que comme un autre Phoenix elle ne renâit de ses propres cendres, ils les firent jeter, ces cendres, au vent. C'étoit bien le moins qu'ils deussent à M. Maimbourg, le grand Champion de l'Eglise Romaine; le grand Corrupteur de l'Histoire, & le Prince des flatteurs de ce siècle, qui ne s'est pas soucié pour parler au gré de la Cour, d'exposer sa réputation au mépris & à la raillerie de tout le monde, en avançant impostures sur impostures & absurditez sur absurditez, sans choix & sans discernement.

Plusieurs voudroient que je gardasse de grands ménagemens envers nos ennemis, comme s'ils étoient encore capables de quelque remords & de quelque retour. Vaine & frivole imagination de notre sagesse qui se forge des songes elle-même pour s'abuser. Avons-nous encore quelque chose à perdre? ne nous a-t-on pas menacé qu'on vouloit entièrement arracher du milieu de nous ce qui faisoit notre consolation? vertez les maux qu'on nous peut faire encore, n'égaleront jamais ceux qu'on nous a faits: Ainsi nous n'avons plus de mesures à garder avec ceux qui n'en gardent plus. Si la prudence nous enseigne à ne point porter les choses à l'aigreur, elle nous apprend aussi que quand nos ennemis font profession d'être inexorables, c'est une grande folie de se mettre à leur discrétion. Durant les Massacres de la S. Barthelèmi, il y eut des gens si errables, qu'ils se mirent à genoux & baisèrent les pieds de ceux qui avoient meurtri leurs peres, mais en vain, ils ne purent jamais les fléchir. Ainsi n'esperons pas,

que



que ceux qui ont fait démolir nos Temples, qui nous ravissent nos biens & nos enfans, puissent être adoucis par notre humilité, au contraire notre lâcheté pousse ces ames barbares à résoudre notre entière perte.

Si ces esprits timides se plaignent de moy, de ce que je pousse trop loin le juste ressentiment que j'ay des injustices criantes que l'on fait à nos pauvres Eglises; combien plus auront-ils sujet de s'alarmer par les choses que je découvre dans cette Seconde Partie; & sur tout par ce que je dis du Pere la Chaise grand distributeur des Benefices de France avec Monsieur l'Archevêque de Paris. Je n'ay pas dû me taire de ce personnage qui ne manquera pas d'être le flambeau fatal qui embrasera la France, si Dieu n'en a pitié dans ses grandes compassions. Il a juré la ruine de notre Religion, il tire de la vanité du mal qu'il nous fait, & s'en glorifie en toutes les occasions. Et nous épargnerions celui qui nous accable tous les jours de nouveaux maux; qui ne peut être flechi par notre patience, & qui prend de l'audace de notre foiblesse. Si nous le faisons la posterité se moquera de nous, d'avoir voulu fléchir celui qui étoit inflexible & qui ne fait aucun cas de toutes sortes de loix, pour accomplir ses maximes Jesuitiques qui sont son unique Evangile.

Comment épargnerions-nous aussi les Jesuites qui sont les pestes & les fleaux de Dieu dans tous les lieux où ils sont, beaucoup plus que ne le sont les Turcs ni les Barbares? Ne sont-ce pas des Viperes que la France nourrit dans son sein, & qui ne manqueront pas de lui faire des morsures empoisonnées? Que dis-je? ils la mordent déjà; & l'effet de leur venin paroît depuis long-temps, car

*ils la divisent contre elle-même , ils employent un de ses bras à tronçonner l'autre. Qu'on prenne garde au mal qu'ils ont fait à l'Empire , qui est un mal récent que chacun peut voir de ses yeux & toucher de ses mains. Leurs conseils sanguinaires ont attiré le Turc en Europe par le desespoir des pauvres Hongrois , envers qui ces cruels n'ont pas voulu permettre qu'on usât de la moindre douceur. O si les Etats Chrétiens prenoient garde à cet exemple parlant & convainquant , & surtout la France qui en est aujourd'hui infatuée , ils verroient bien que la conservation de ces gens , est leur mort & leur ruine. Mais il faut dire ici qu'ils ont des yeux & qu'ils ne voyent point ; qu'ils ont des oreilles & qu'ils n'entendent point ; qu'ils ont des entendemens & qu'ils ne comprennent point ; qu'ils ne savent point les choses qui appartiennent à leur paix , par l'assistance qu'ils donnent à ces grands Auteurs des desordres & de la desolation de l'Allemagne*

*Quant à ceux qui se plaignent que je mêle les choses serieuses avec les badines , je leur répons que je parle des choses selon l'ordre de nos conversations : Si ces Entretiens étoient une invention de mon esprit , je n'aurois rien dit que de grave ou d'enjoué : Mais comme la Providence Divine , encore que nôtre vie soit fort courte , nous donne occasion tantôt de pleurer & tantôt de nous réjouir , ainsi en arrive-t-il dans nos conversations que nous sommes fort souvent obligez de diversifier. Au reste je crois que les narrations divertissantes que je fais ne sçauroient être si divertissantes qu'elles n'apporment avec elles quelque profit , & que les serieuses ne sçauroient être si serieuses , que leur utilité ne soit accompagnée de quelque plaisir.*

*Enfin*

*Enfin je viens au reproche sur ce que je ne prens pas assez de peine pour polir mes expressions & qu'il semble que je ne sois pas né François, &c. Je crois écrire d'une maniere claire & intelligible, sans art & sans façon, & je crois écrire aussi d'une maniere assez forte & touchante. Si cela n'avoit été, mes Ouvrages auroient souffert le rebut du public comme beaucoup d'autres, au lieu que j'ay sujet de me louer du bon accueil qu'on leur a fait. Si j'écrivois pour Messieurs les délicats sur la langue, je tâcherois de m'accommoder à leur goût, mais j'ay bien d'autres gens à contenter qu'eux (à qui il ne faut que de beaux mots & de belles paroles, c'est à dire de la fumée & du vent) car il faut que je contente les personnes de bon sens de l'une & de l'autre Religion, qui veulent des raisons fortes & solides, & non pas des raisons embellies seulement du fard de quelques paroles arrangées avec grand artifice.*

*En verité je ne puis m'empêcher de rire de ces Messieurs, qui pour donner un beau tour à leurs pensées, les défigurent si fort qu'elles attirent le mépris de tout le monde. A force de raffiner ils tombent dans l'extravagance, & pendant qu'ils se baignent dans leurs imaginations, les autres rient de la gêne qu'ils se sont donnez pour leur plaisir, & du malheureux succès de leurs desseins: On ne me fera pas ce reproche là, car mon stile fait assez connoître le peu de soin que j'ay pris de l'ajuster. Mais comment mon stile seroit-il épargné étant negligé comme il est, puis que Messieurs les Critiques sont en dispute entr'eux touchant la force des expressions & la valeur des mots, les uns voulant en mettre de vieux au billon & en introduire d'autres en leur place, pendant que*

d'autres Critiques prennent le parti des malheureux, & de là naît une guerre entre Messieurs les Grammairiens dont-on ignore la fin.

Bien plus, Messieurs les Courtisans se donnent la liberté de forger tous les jours de nouvelles phrases, qui ont leur vogue comme les modes. Messieurs de l'Academie Françoise prétendent que ce droit leur appartient, & que toute la langue Françoise est de leur juridiction; ils traitent d'attentat tout ce qu'on peut entreprendre pour la réformation de la langue, & sur ce point là ils se croient infailibles. Toutefois Messieurs du Port-Royal ne font pas d'avis de leur céder le droit de forger des termes nouveaux & extraordinaires, cherchant à se consoler par cette petite autorité qu'ils se donnent, du peu de crédit qu'ils ont à la Cour. Parmi tant de têtes différentes & tant de personnes qui tendent à réformer la langue, qui ne s'entendent point, & qui souvent ne s'entendent pas elles-mêmes, un Ecrivain qui n'aura point d'autre dessein que de former son stile au goût des délicats ne pourra jamais réussir, parce que s'il est approuvé des uns il sera rejeté des autres.

Qu'on dise tout qu'on voudra de moy que je ne suis pas né François, je ne m'en offenseray point; les maximes de la France sont aujourd'huy si étranges qu'il n'y a ni bonneur ni bonheur d'en tirer sa naissance. C'est ce que je ne dis pas tout seul, mais après quantité de bons François & même des Catholiques, qui gemissent en leurs cœurs de voir la maniere dont elle est gouvernée au gré des Jesuites ses propres ennemis. C'est-là ce que je m'efforce de prouver, & non pas d'accorder mon stile comme l'on voudroit

au

au plaisir des prétendus beaux esprits de ce siècle, qui feront consister toute leur gloire, s'ils veulent, à être bons Grammaticiens, c'est un avantage que je leur cède de bon cœur & avec joye.

Je les supplie en même temps d'être persuadés, que je n'iray pas les flatter ni m'humilier bassement devant eux, pour attirer leur bienveillance, comme en ont usé quelques Auteurs avec très-peu de succès. Le temps m'est trop cher, & mon travail trop précieux, pour le hasarder ainsi. Si l'ouvrage que je leur présente leur agrée il n'est pas besoin que je le justifie, ils luy feront une partie de l'accueil que l'on a fait aux Livres de quelques Auteurs Anonymes. S'il ne leur agrée pas, toutes les apologies que j'en pourrois faire & toutes les justifications dont je voudrois me servir, aussi bien que l'encens dont je voudrois faire profusion sur mes Lecteurs, ne serviroient de rien qu'à augmenter leur mépris. Ainsi donc je les laisse dans la pleine & entière liberté de censurer, de blâmer ou de critiquer tout ce qu'il leur plaira. On ne peut pas empêcher les Corbeaux de croasser dans l'air, les Grenouilles de faire du bruit dans les marais, ni les Loups de hurler dans les bois, bien moins les fots présomptueux de contredire & de critiquer toutes choses dans les rues.

Je tombe d'accord qu'on ne voit que trop de mauvais Livres, parce que le nombre des mauvais Auteurs, n'est que trop grand. Il y en a même qui font des fautes si lourdes qu'aucune civilité ne les peut excuser, tant ils pechent contre le bon sens, contre les bonnes mœurs & contre la bonne foy : Mais aussi il faut avouer que le nombre des habiles Lecteurs est aussi rare à proportion

portion que celui des habiles Ecrivains , car pour juger sainement d'un Livre il faut avoir un esprit éclairé & dépourvu de tous préjugés , qualitez qui sont plus rares aujourd'hui dans le monde qu'elles n'ont jamais été. Les Pedans veulent force citations ; les Enjouez veulent des choses gayer ; les Prudes en veulent de graves ; les Sçavans de sçavantes ; les Delicats dans la langue ne regardent qu'à la beauté & à la regularité des expressions. En un mot chacun veut qu'un Auteur soit conforme à son humeur , c'est ce qui cause cette grande querelle entre les Auteurs & les Lecteurs qui ne finira qu'avec le monde. Les Lecteurs, se plaignent de l'insuffisance des Auteurs, & les Auteurs se plaignent de l'incapacité des Lecteurs : Les uns & les autres ont droit en certaines choses , & tort en d'autres.

Après la reception qu'on a fait à mes Ouvrages precedens , je pourrois avoir quelque bonne opinion de mes productions. Je reconnois pourtant qu'elles ont leurs défauts , dont je n'ay pu les exempter : je les soumets de bon cœur au jugement des personnes prudentes & douées de probité , sçachant bien qu'elles ne peuvent pas manquer de charité pour suppléer à mes fautes , par la connoissance qu'elles pourront avoir que je ne travaille que par un bon motif , sçavoir pour soutenir le droit de nos Eglises qu'on tâche d'opprimer ; & qu'ayant une si bonne intention , je suis au moins digne qu'on me supporte en ce que je puis avoir de défectueux.

LES



LES  
ENTRETIENS  
DES  
VOYAGEURS  
SUR LA MER.  
SECONDE PARTIE.

---

LIVRE PREMIER



Peine avions nous laissé l'Océan pour entrer dans le fleuve de l'Elbe, qu'un vent de Nort-Oost se déclara contre nous, & devint même si fort, que nôtre Maître de Navire ne jugea pas à propos de contester contre luy. Il se disposa donc à luy laisser passer sa furie, ayant fait jeter l'ancre à trois lieuës plus haut que l'embouchure de l'Elbe: Et parce qu'il vit quelque chagrin sur nos visages causé par ce retardement, il nous consola en nous disant, qu'au bout de deux jours la furie du vent passeroit, & en

& en nous exhortant de passer le temps cependant le mieux que nous pourrions.

Comme nous songions à suivre ce conseil, nous jettâmes les yeux sur Mademoiselle de Sainte Phale pour la prier de continuer son Histoire : Mais quelques discours qu'il y eut entre le Capitaine Allemand & le Marchand de Hambourg (touchant un autre Marchand de leur connoissance qui étoit tombé malheureusement entre les mains de l'Inquisition d'Espagne) furent cause que pour quelques momens, on ne s'entretint que de l'Inquisition qui s'exerce en Espagne & de ses manieres de faire. Sur quoi Mademoiselle de Sainte Phale dit : Je ne suis jamais entrée dans le conseil de nôtre Roy, ni je n'ay jamais eu d'entretien avec personne qui sût tout ce qui s'y passe, mais je jurerois bien qu'on y propose des choses pour les établir en France, qui ne sont gueres moins étranges que l'Inquisition d'Espagne.

Pardonnez-moy, ma Nièce, (luy dit Madame de Broses) si je vous dis ce que le Gouverneur Festus disoit à S. Paul ; *Le grand savoir vous rend insensé* : ou du moins on peut dire que le zele que vous avez pour la Religion vous fait voir des choses qui ne sont point ; & qui ne seront jamais. Le genie du Roy & celui de la France sont directement contraires à un établissement de cette nature, qui seroit capable de jeter le Royaume dans les plus horribles confusions où il ait jamais été vu. Je crois que vous seriez bien en peine de nous prouver ce que vous avancez là. Je seray, Madame, (repartir la Nièce) ce qu'il  
vous



vous plaira que je sois , insensée si vous le voulez ainsi : mais prenez garde que je ne sois de ces sortes de folles qui ont quelque-fois le don de Prophetie.

La Tante alloit repartir , quand Monsieur de B. V. l'en empêcha en disant , Mademoiselle de Sainte Phale raisonne assez juste , & je donnerois assez dans son sentiment si je ne craignois aussi de passer pour insensé dans l'esprit de Madame de Broses. Car nous avons de fortes conjectures pour croire qu'on veut faire quelque chose de semblable , & que les fondemens d'une espece d'Inquisition sont déjà posés en France ; avec de grandes apparences qu'on ne s'en tiendra pas là. N'est-ce pas une espece d'Inquisition , d'obliger ceux qui sont nez Catholiques , d'être tels tout le temps de leur vie quelque remords qu'ils en sentent en leur conscience ? Ce soin qu'on prend pour s'informer si les Ministres n'ont point fait quelque exercice dans les lieux qui leur sont défendus par les Declarations du Roy , ne tient-il pas de l'Inquisition ? On n'oseroit aujourd'huy faire la Priere à un malade ; on n'oseroit chanter un Pseaume pour sa propre consolation. Bien plus , à peine nos Ministres & nos Anciens osent-ils rendre de simples visites à leurs amis & à leurs parens , qu'on leur en fait aussitôt une affaire. Que peut-on juger d'une telle conduite ? sinon qu'on en vient peu à peu à cette tyrannie qu'on exerce en Espagne sur les esprits aussi bien que sur les corps. Tous ces petits commencemens que l'on veut faire passer pour n'être que des expédiens propres à empêcher le progrès de l'Herésie ,

refie , font des indices certains qu'on machine de terribles choses pour les introduire. En effet comme les Pilotes experts n'attendent pas à voir la Mer irritée & les vents déchaînez pour dire, *nous aurons une forte tempête à essuyer*, mais qu'ils jugent par le calme & par de certaines petites ondes qui paroissent sur la surface de l'eau, que l'orage doit bien-tôt éclater : De même les habiles gens n'attendront pas à dire ; on veut établir l'Inquisition en France, quand elle sera établie effectivement, mais ils jugeront qu'on le veut faire par les apparences qu'on en voit. Il n'est pas mal-aisé de croire ce qu'on voit , ni de deviner ce qui est arrivé & je vous dis que dès à présent on peut juger de ce qu'on veut faire, par ce qu'on a déjà fait : Ainsi donc par ce que nous avons vû , & ce que nous voyons tous les jours, nous pouvons tres-bien inferer qu'on veut établir une Inquisition en France.

Si nous pouvions lire dans les cœurs de nos adverses parties, nous verrions qu'ils meditent, non seulement comment ils nous pourrout ruïner, mais encore comment ils nous pourrout empêcher de nous relever de cette ruïne, & comment ils pourrout abolir le nom avec les heresies des Huguenots. Quelles voyes prendront-ils pour venir à bout d'un tel dessein, sinon celles qui ont déjà été prises pour un même but, & qui ont heureusement réussi ? Et quelles sont ces voyes ? c'est l'établissement de l'Inquisition, le seul moyen, disent nos ennemis, par lequel l'Espagne est exempte d'heresies, & qui apportera le même bien en France si elle y est introduite. Car vous m'avouerez

voüerez que s'ils se servoient d'un remede moins farouche & moins barbare , peut-être feroit-ce une peine perdue.

Je confesse que nous ne pouvons pas nous vanter d'avoir entendu dire quelque chose de semblable à quelqu'un des Conseillers d'Etat ou des premiers Ministres de sa Majesté. Il n'est tombé aucune lettre ni aucun memoire entre nos mains qui nous prouve qu'on ait une telle pensée , & que nous puissions produire aux yeux de nos adversaires pour les couvrir de confusion. Mais quoy ? les actions ne parlent-elles pas assez ? attendrons-nous qu'on nous ait jetté dans le plus profond abîme de malheurs qui nous puisse arriver pour dire qu'en a dessein de nous perdre ? Non certainement , n'en déplaît à Madame de Broffes , il ne faut point se flatter , l'on voit un commencement d'Inquisition en France : plus nous irons en avant , plus aussi nous verrons qu'elle avancera , & possible la verra-t-on plus cruelle & plus terrible qu'elle n'est en Espagne , selon la disposition des esprits & les diverses occurrences qui pourront arriver.

Je vois bien ( répondit Madame de Broffes ) que vous prenez le parti des jeunes gens : Mais néanmoins , vous ne pouvez nier que l'Inquisition étant accompagnée de cruauté & de barbarie , les peuples n'ayent pour elle une aversion insurmontable. Je ne suis qu'une femme , mais encore ne suis-je pas si ignorante que je ne sçache qu'on a voulu autrefois introduire l'Inquisition en France , & qu'on y a perdu son temps & la peine. Car s'il y a quelque peuple dans tout l'Univers qui ait une aversion

aversion l'Inquisition ce sont les François, qui se laisseront plutôt mettre en pieces que de permettre qu'on leur impose un joug si cruel & si honteux. Mais comment est-ce que cela seroit possible ? puisque le Roy d'Espagne n'a jamais pû l'introduire à Naples qui est un Royaume qui luy appartient, & qu'il n'a peu obliger les Napolitains à suivre l'exemple des Espagnols. Bien plus, un tel dessein a fait perdre au Roy d'Espagne les Provinces-Unies qui pour s'exempter de ce joug, prirent les armes, lui firent la guerre & se rendirent libres & souveraines. Ce qui doit servir d'exemple à tous les Princes pour leur apprendre que ce Tribunal ne peut que leur être fatal quand ils voudront l'établir dans leurs Etats. Quant aux François, il n'y a peuple sous le Soleil moins disposé à la recevoir, ni plus prompt à se porter aux plus terribles extremitez plutôt que de souffrir ce mal : Assurez-vous qu'avant que nos ennemis puissent obtenir ce qu'ils desirent on verra bien du sang répandu, & des desolations de routes sortes, tant qu'à la fin ils seront obligez de laisser cette entreprise, s'il est vray qu'ils l'aient conçüe.

Je répondrois Madame (repartit Monsieur de B. V.) à l'objection que vous me faites : mais Monsieur le Capitaine s'aquittera beaucoup mieux que moy de cette fonction, car ce sont là des matieres de politique & d'histoire, dans lesquelles il est plus versé que moy. Le Capitaine François s'exusoit, & vouloit que Monsieur de B. V. continuât la conversation. Quand il s'agira (repartit celui-ci) de matiere de controverse ou de Religion,

ligion , j'en parleray peut-être à mon tour , mais pour ce qui est des autres sujets , je cederay toujours la place aux plus habiles , & je tâcherai de profiter de leurs raisons.

Il n'y a point (repliqua le Capitaine) de temps plus mal employé que celui qui se perd en paroles inutiles , c'est pourquoy j'aime mieux me rendre que de contester contre vous. Madame (dit-il en s'adressant à Madame de Brosse) vous faites une objection qui paroît assez plausible à ceux qui n'en examinent que la superficie : mais il ne faut pas croire qu'une chose étant une fois arrivée elle doive arriver toujours , le changement des moindres circonstances trouble ordinairement l'ordre des événemens. Vous croiez que parce qu'on n'a pû autrefois introduire l'Inquisition en France on ne l'y introduira jamais , la conséquence n'est pas valable , car la disposition des esprits & de toutes choses est toute autre qu'elle n'étoit alors. Jamais peut-être on ne prit plus mal son temps pour introduire l'Inquisition dans le Royaume qu'on le prit autrefois. Et jamais il n'a été mieux pris qu'il l'est maintenant pour un établissement de cette nature : de sorte que si l'on laisse passer une occasion si favorable sans en profiter , il n'y a pas d'apparence qu'elle revienne jamais.

Quand on parla d'introduire le S. Office , c'étoit durant le regne de François second , car quoique Henri second son Pere fut ennemi mortel des Huguenots , qu'il faisoit brûler sans miséricorde , il n'aimoit pourtant pas les Maximes d'Espagne , & sur tout il abhorroit

horroit son Inquisition : Mais son fils luy ayant succédé fort jeune & sans experience, il fut facile de luy persuader que s'il vouloit purger son Etat des nouvelles erreurs, il falloit qu'il se servit de l'Inquisition, qu'il n'y avoit point de moyen plus seur pour arrêter le progrès d'un venin qui gaignoit pais insensiblement : Il donna les mains à ce conseil, mais on reconnût dans la suite mille impossibilités pour le succès. Les gens de la Religion étoient alors fort braves, & peu d'humeur à se laisser brûler volontairement ni poignarder : Ils avoient à leur tête des Princes du sang & de grands Seigneurs : Ils avoient des placés fortes, & les Protestans d'Allemagne les assuroient de leur secours : Ils étoient en grand nombre, bien hardis & bien unis. Outre cela il y avoit une infinité de mécontents parmi les Catholiques, le Roy avoit fort peu de vigueur pour se faire obeir, la Reine Catherine de Medicis sa mere distinguoit ses intérêts d'avec ceux de son fils : de sorte qu'il ne s'est, comme j'ay dit, jamais trouvé un temps moins propre pour un tel établissement que celui là.

C'est maintenant toute autre chose, si le Roy entreprend d'établir l'Inquisition dans son Etat, cela réussira (humainement parlant.) Il a mis les gens de la Religion si bas qu'ils ne le peuvent être gueres davantage. Qui s'opposera à sa volonté s'il souhaite une telle chose, puisque toute l'Europe ne l'a pu détourner de faire ce qu'il vouloit ? Qu'en a-t-il point fait dans son Etat ? & que n'a-t-il point fait au dehors ? Dans son Etat il a rogné les aïles

aîles de sa Noblesse , il a réduit les Huguenots au point que chacun sçait , & il a fait ce que cinq ou six Rois n'ont pas pû faire en cent-cinquante ans. Il a éloigné les Princes de la direction des affaires , & il les a remises à des personnes qui n'ont point d'autre lustre que celui qu'il leur a donné. D'autre part on a chargé les peuples de tant d'impôts qu'ils ne peuvent plus subsister , & qu'ils sont plus misérables qu'en ces temps malheureux où leurs Rois étoient prisonniers des ennemis. Cependant où est l'homme qui ose murmurer , ni ouvrir la bouche , bien loin de résister à son Prince ? On leur a mis à tous un joug sur les épaules plus rude que celui que portent les sujets du Grand Seigneur , & fort approchant de la servitude : ils n'ont pourtant osé s'en plaindre, il a fallu qu'ils ayent rongé leur frein en silence. Et qui croira après cela que l'établissement de l'Inquisition en France soit une chose aussi difficile qu'on s' imagine ?

En effet , qui s'opposera à cela si le Roy le veut ainsi ? Le Roy , dis-je , aujourd'hui regnant , qui porte son autorité plus haut & au delà de tout ce qu'ont fait ses Predecesseurs en douze cens ans. Les Princes s'y opposeront-ils ? il faut croire que non , puisqu'ils n'ont pas eu la vigueur de conserver les droits que les loix de l'Etat attachent à leur naissance : & puisqu'ils ont laissé prendre pied à de petits compagnons , sans doute qu'ils ne voudront pas s'évertuer pour s'opposer à une chose qui ne les regarde pas directement. On peut dire la même chose des Officiers de la

Couronne qui étant, pour la plupart, des personnes que le Roy a élevez d'une basse naissance jusques au degré d'élevation où ils sont, ne sont pas gens pour s'opposer à sa volonté; non pas même pour luy faire de tres-humbles & tres-sinceres remontrances, dans la crainte de ruiner en un moment, une fortune qu'ils ont eu beaucoup de peine d'établir en plusieurs années. Il ne faut pas s'attendre aux Parlemens qui ne sont plus ce qu'ils ont été, & sur qui l'intérêt particulier l'emporte par dessus le zele public.

Pour le Clergé, il se rendra le sollicitateur de cette introduction, s'il ne l'est déjà, en quoy il ne manquera pas de se faire une playe qui luy cuira long-temps: Car l'Inquisition ne luy fera pas moins de mal qu'aux autres corps de l'Etat, au contraire il éprouvera qu'elle luy est beaucoup plus dommaigeable qu'aux heretiques; mais quoy le repentir viendra trop tard, *serò sapiunt Phryges.* Pour les Huguenots, il n'en faut pas parler puisque c'est contre eux principalement qu'on dresse cette batterie: De plus ils seront alors si clair semez qu'ils ne pourront trouver leur salut que dans la fuite. Je vous laisse à penser, s'ils n'ont pas été capables dans leur prosperité, d'empêcher la démolition de leurs Temples & l'infraction de leurs Edits, ce qu'ils pourront faire lors qu'on les chassera comme on chasse des bêtes sauvages & des loups-garoux.

Quant à la Noblesse Françoise, la plus genereuse qui soit au monde, elle a été traitée depuis quelques années, d'une si terrible ma-

niere,



nière, sans qu'elle ait osé s'en plaindre, qu'il ne faut pas attendre qu'elle s'oppose à un établissement dont les suites dangereuses ne sont pas encore bien connues. Et peut-être pour-tant sera-ce plutôt contre elle qu'on dressera cet épouvantable Tribunal que contre les misérables reliques des Huguenots. Enfin quant aux peuples, après avoir vu avec quelle patience ils ont enduré tant de nouvelles impositions & de nouveaux subsides qui les ont appauvris & réduits à la besace, il ne faut pas croire qu'ils veuillent s'opposer à la volonté du Souverain, quand il entreprendra de les charger de l'Inquisition pour faire le comble de leurs malheurs. Bien plus, on se servira de l'aveuglement des peuples pour leur faire demander ce qui les bridera plus que les Citadelles & les garnisons.

On a beau dire que les François sont braves, genereux & incapables de supporter une servitude honteuse. Je l'accorde pour les temps passés, mais maintenant ils sont bien changés, ils sont dans un abatement & une consternation qui ne se peuvent imaginer. Dans cet esprit d'étourdissement qui les possède, ils sont capables de recevoir tous les fardeaux dont on les voudra charger, en dûssent-ils être accablés : Ils se sont tellement mis en tête que rien ne peut résister aux volontés du Roy, qu'ils sont disposés à toutes les souffrances & à toutes les avanies qu'on leur voudra faire ressentir.

Qu'on ne m'objecte point cette fausse bravoure avec laquelle nous courons à la mort, & nous faisons tuer joyeusement dans les ba-

tailles , ou aux sieges des villes. L'intereſt ſeul nous fait faire ces choſes , & non pas une veritable magnanimité : Si nous avons le courage de nos Peres , nous ne nous démentirions pas non plus qu'eux , qui faiſoient paroître la grandeur de leurs ames non ſeulement au milieu des combats, mais encore en des diſcours hardis & reſpectueux à leurs Rois, quand ils faiſoient quelque choſe de contraire au bien de leur Etat.

On ſçait bien à la Cour la foibleſſe de tous les ſujets de ſa Majeſté, c'eſt pourquoy on n'a garde de laiſſer paſſer cette diſpoſition preſente des eſprits , ſans en retirer l'utilité qu'on ſ'eſt propoſée. Sans attendre que les François ſoient revenus de leur létargie pour les enchaîner , on prendra le moment qu'ils ſont aſſoupis pour les charger d'un fardeau qui ne fera jamais enlevé de deſſus leurs épaules. Après avoir vû de quelle maniere il ont avalé les breuvages amers qui leur ont été preſentés , il ne faut point douter que ſi la Cour veut introduire l'Inquiſition, ils ne la reçoivent avec la même tranquillité qu'ils ont reçu toutes les autres charges, dont on les a accablez , quoi que peut-être ils en grincent les dents en leur particulier.

Qu'on ne me diſe point non plus que les François ſont impatiens. Je répons que ſ'ils l'ont été il ne le ſont plus , jamais peuple ne ſ'eſt ſi bien dépouillé de ſes biens pour augmenter les revenus de ſon Prince comme a fait le Peuple François. Jamais la Nobleſſe n'a été ſi endurante , il ſemble qu'elle ne ſoit plus ce qu'elle étoit autrefois. En General le monde  
étant

étant devenu intéressé est aussi devenu craintif, chacun apprehende pour ses champs, ses vignes, ses possessions. Il y a encore ceci, que les François sont dans une telle défiance les uns des autres, que quand il feroient tous très-bien intentionnez dans le fonds, aucun d'eux n'oseroit se declarer de peur d'être lâchement trahi & abandonné par ceux en qui il auroit crû pouvoir ou devoir prendre confiance. Il ne faut donc pas inferer de ce que si l'Inquisition n'a pû autrefois être reçûe dans le Royaume, elle ne le fera jamais : car c'est assurément une consequence fausse & erronée.

Touchant le Royaume de Naples, on ne doit pas estre surpris si les Napolitains qui avoient de grands privileges, sçachant les ravages que l'Inquisition faisoit en Espagne, n'ont point voulu l'admettre. Ils sçavoient bien que c'étoit un moyen pour perdre impunément tous ceux qu'on vouloit perdre : Que ce Tribunal ne fondoit pas ses jugemens sur les actions ni sur les paroles des hommes seulement, mais sur leurs soupirs, s'ils ne les pouvoient retenir, sur leurs larmes s'ils n'en étoient pas les maîtres, sur un clin de leurs yeux, sur un geste innocent, & même sur les faux témoignages de toutes sortes de gens : Qu'il n'y avoit aucune misericorde ni aucune douceur à espérer du côté des Inquisiteurs : Que c'étoit une espece de bonheur de se tirer d'entre leurs mains par la perte de tous ses biens, & de n'y laisser point la vie : Que ce Tribunal se servoit de tortures épouvantables ; non pour arracher la verité de la bouche des patiens, mais pour leur faire avouer tout ce qu'on desiroit.

Enfin qu'ils n'envoyoient aux supplices ceux qu'ils vouloient faire mourir qu'après leur avoir fait souffrir des choses beaucoup plus dures que la mort.

On connoissoit à Naples cette terrible maniere de gouverner dont se servoit l'Inquisition, les Espagnols n'en faisoient pas les fins, au contraire ils menaçoient les Napolitains sur tout la Noblesse, des dernieres rigueurs quand une fois elle y auroit pris pied. C'est aussi ce qui porta la Noblesse & le peuple aux soulèvemens, qui obligerent les Espagnols à se déporter de vouloir introduire le S. Office dans un país où l'Inquisition auroit continuellement des démêlez avec les Gouverneurs & avec le peuple.

Les Espagnols crurent que les habitans des Pais-Bas ayant l'esprit autant doux que les Napolitains l'avoient remuant & entreprenant, porteroient ce fardeau librement ; mais ils se tromperent, car ces peuples qui avoient des privileges fort considerables, & qu'on vouloit néanmoins reduire à l'esclavage & à une tres-malheureuse condition, si on avoit introduit l'Inquisition dans leur país, s'y opposerent fortement. Et comme on s'opiniâtra à les en vouloir charger, ils s'opiniâtrèrent à ne le vouloir point être, & de là est venue leur liberté.

Les Espagnols firent alors des fautes qu'on ne feroit pas à present en France. Car premierement ils présumoient trop de leurs forces, s'imaginant d'imposer la loi non seulement à tout le Royaume de Naples, mais encore à toute l'Italie & à toute l'Europe. En

second

second lieu ; ils méprisoient trop les forces des peuples , dans l'opinion où ils étoient qu'on ne les oseroit jamais regarder en face , & qu'on s'estimeroit trop heureux de condescendre à tout-ce qu'ils voudroient. Enfin jamais ils ne cachèrent leurs desseins , ils aventurèrent nettement les peuples qu'ils en vouloient faire les victimes de leurs passions.

On se garde bien de faire ces fautes en France, où l'on n'admire rien pour être grand, & où l'on ne méprise rien pour être petit. Et sur tout on se gardera bien de dire qu'on veut introduire l'Inquisition (car quoi que le Roi et son Conseil ne redoutent aucunement la mauvaise volonté de son peuple, lui & son Conseil sont pourtant bien-aisés de faire leurs affaires en secreté.) Premièrement donc il faut présupposer qu'on bannira ce mot d'*Inquisition* de la bouche des François comme un mot odieux & de mauvais augure. On en inventera quelque autre dont la prononciation offenserá moins les oreilles délicates. Ce seroit une grande pitié, si parmi tant de beaux esprits dont la France abonde, il ne se trouvoit pas quelqu'un qui pût inventer un nouveau nom, pour servir de voile à une chose qui de soy-même est le grand objet de l'aversion des peuples.

Il faut encore croire qu'encore que l'Inquisition qu'on établira en France soit la même dans le fonds que celle d'Espagne, on en variera pourtant les formalitez & les pratiques pour deux raisons : L'une afin qu'il ne soit pas dit que les François sont les imitateurs des Espagnols, & qu'ils ont pris quelque chose

d'eux , ce qui assurément seroit honteux à notre Nation , de se voir appelée le singe d'une nation qu'elle hait & qu'elle ne peut supporter ; au lieu qu'en changeant les formalitez & les pratiques on pourra se vanter qu'on n'a rien appris des Espagnols : L'autre , que ce qui rend l'Inquisition d'Espagne si odieuse aux peuples , ne vient pas tant de sa malice intérieure que de ses formalitez , qui frappent les sens & scandalisent tout le monde. On voit par experience qu'on hait plus un homme de mauvaise mine , quoy qu'il ne soit pas peut-être des plus méchans dans le fonds , qu'un homme de bonne mine qui aura une tres-méchante ame. Et partant quand on établira l'Inquisition en France , on y observera toutes les maximes fondamentales de celle d'Espagne ; toute la difference sera que l'une sera vèrue à la Françoisè & l'autre à l'Espagnole.

- Je diray bien plus , que si les Espagnols ont le don d'inventer , les François ont le don de raffiner sur leurs inventions. Ainsi ils tireront la quinte-essence de toutes les procédures Espagnoles , & en feront un composé qui n'aura jamais eu son pareil. En un mot comme tel souvent se laisse gagner par une Courtisane qu'il voit bien ajustée & bien fardée , qui s'il la voyoit telle qu'elle est *in puris naturalibus* , ne daigneroit pas la regarder seulement : Ainsi on déguisera si bien l'Inquisition , on l'ajustera avec tant de soin , que les peuples eux-mêmes demanderont qu'on l'introduise chez eux.

Le Capitaine s'étant arrêté , comme pour reprendre haleine , Madame de Broses lui dit ,

dit ; vous avez allégué de bonnes raisons ; toutefois je ne me rends pas encore , il faut que vous me prouviez que le Roy veut bien introduire l'Inquisition dans son Etat. Car tout de bon je trouve que c'est agir contre son interest , d'établir un Tribunal chez lui qui se donne la liberté de casser ce que font les Rois , & qui ne permet pas qu'on glose ni qu'on ose contredire ses Arrêts. Comment donc est-ce que le Roy qui est fort jaloux de son autorité , ira admettre des choses qui vont à la diminution & peut-être au renversement de cette autorité ? C'est assurément ce qui est hors de toute apparence.

Je suis ravi que vous me fassiez cette objection (répondit le Capitaine) peut-être aurois-je oublié de vous dire certaines choses essentielles dont vous me faites souvenir. Si l'Inquisition est introduite en France , ce ne peut être que par la volonté du Roy. Et comment (dites vous) est-il possible que le Roy ait pris une telle résolution ou qu'il la puisse prendre , puisqu'elle est si contraire au bien de l'Etat ? Je répons là-dessus , que le Roy n'auroit jamais pris de telles résolutions , si elles ne luy avoient été conseillées , car ces résolutions ne conviennent pas à sa prudence , & à l'affection qu'il doit avoir pour son peuple.

Le Roy est fort sensible à l'affection qu'il a pour la Religion Catholique , & à cette passion merveilleuse qu'il a pour la gloire. A l'égard de la Religion Catholique & de l'envie qu'il a de supprimer la prétendue herésie Huguenotte , il dit une fois solennellement à Monsieur de Ravigni , qu'il souhaiteroit d'a-

voir perdu un de ses bras, & que tous ses sujets n'eussent qu'une Religion. Or il ne faut point douter que sa Majesté ayant proféré de telles paroles, ayant desolé entièrement tous les Protestans de son Etat & les ayant reduits dans le desespoir, elle ne soit ravie de trouver quelque moyen & quelque expedient qui ferme pour jamais la porte à l'heresie, & qui delivre ses Successeurs de l'embaras où ont été ses Predecesseurs, & de la peine où ils se sont trouvez. Sa Majesté juge tres-bien que tous ses Successeurs n'auront pas la force de genie dont elle est pourvue, & qu'ainsi c'est faire une grande oeuvre de charité de les tirer du souci où ils pourroient être; si encore une fois la Religion Protestante venoit à s'introduire en France.

Je ne doute point que les Conseillers du Roy qui font profession de nous haïr, n'ayent cherché tous les expedients imaginables (Eux qui sont assez fertiles en malices) pour empêcher que l'Eglise Catholique ne reçoive une seconde brèche, qui seroit peut-être plus cruelle que la premiere que luy firent Luther & Calvin: Mais après tout il est apparent qu'aucun expedient n'aura pu les satisfaire, que celui qui aura trouvé le secret d'épouventer les esprits, & de mettre un tel frein aux langues des hommes qu'il n'y ait aucun d'eux qui ose découvrir le secret de son cœur, si ce cœur n'est pas absolument Catholique Romain. Ce n'est pas assez qu'il y ait des Parlemens & des Intendans de Province, qui ayent des ordres secrets & publics de s'opposer au retour de l'heresie, qu'il y ait des cham-



chambres ambulatoires & ardentes, & d'autres choses de cette nature. Il faut de plus un Tribunal si fereux & si clairvoyant que personne n'ose soufler : que tout le monde se défie les uns des autres, jusques-là que les peres ne s'estiment pas assurez auprès de leurs enfans, ni les maris auprès de leurs femmes. De cette façon chacun étant dans la défiance, & personne n'osant découvrir son interieur à son intime ami, de peur d'en être trahi & déteré au S. Office, on verra évanouir peu à peu les traces que la Religion Réformée aura pu laisser dans les cœurs.

Un bon Chanoine me disoit un jour innocemment que la connoissance des sciences avoit amené l'heresie, & que si les François étoient demeurés dans la simplicité de leurs peres, (il ne vouloit pas dire l'ignorance) on n'auroit pas vu la paix & l'union de l'Eglise déchirée par des schismes & par des heresies. J'ay depuis réfléchi sur ce qu'il me disoit, & j'ay conclu que si l'Eglise Romaine pouvoit ramener l'ignorance & la superstition dont le monde étoit infecté il y a trois ou quatre siècles, elle ne s'y épargneroit pas. En effet on remarque qu'il n'y a point de gens qui soient plus en secreté de l'Inquisition que les ignorans & les superstitieux, parce qu'on croit avec assez de vraysemblance, que tant qu'ils seront tels ils n'iront pas découvrir ce qu'on veut tenir caché. Au contraire, tous les sçavans & tous les esprits habiles sont suspects d'avoir découvert les abus ; c'est pourquoy on les examine de près, & si l'on découvre qu'ils aient des sentimens qui ne soient

pas conformes à ceux de l'Eglise, leur procès est fait.

Il n'y a donc point d'autre moyen pour rendre le repos à l'Eglise Catholique Romaine que de ramener cet heureux temps, où toute la Religion ne consistoit qu'en des pelerinages, des vœux, & des dons immenses faits à l'Eglise: où les visions des Prêtres & des Moines étoient reçues avec plus de respect que les Oracles de l'Ecriture Sainte ne le sont maintenant: où chacun sans s'enquerir de son salut & de sa foy, s'en remettait à ce que croyoit son Curé ou son Confesseur, dont les conseils valoient plus que les commandemens de tous les Rois. Ces heureux temps enfin où les Predicateurs n'étoient point obligés d'étudier & où l'on amusoit les hommes par des choses qu'ils ont bien de la peine à regarder maintenant, savoir les Reliques. Mais ce qui étoit encore le meilleur, c'est qu'alors les hommes trembloient au seul son de la voix du Pontife Romain, ils se le représentoient comme un autre Jupiter armé de foudres, dont les coups s'étendoient jusques sur les âmes. Maintenant on ne croit rien de tout cela, ou si on en croit quelque chose ce n'est que par feinte; parce que les hommes s'étant adonnés aux sciences, n'ont plus voulu croire que ce qu'ils ont trouvé conforme au bon sens & à la raison. Pour la lie du peuple elle n'a été de tout temps & ne sera jamais qu'une bête. Je dis donc, que si on pouvoit lire ce qui se passe dans le cœur de nos adversaires, on reconnoîtroit qu'ils n'ont point d'autre but que de rétablir l'ignorance & la superstition dans leur

leur ancien lustre , parce que ce sont les deux piliers & les deux arcs-boutans de la tyrannie Ecclesiastique Romaine : Otez l'ignorance & la superstition du cœur des hommes , vous la verrez bien-tôt tomber en ruine : Rétablissez l'ignorance & la superstition , & vous verrez cette Hierarchie plus florissante que jamais. Mais comment fera-t-on pour faire rentrer les hommes dans leurs anciennes tenebres ? Il faut faire ce qu'on fait en Espagne , épouvanter les esprits par des menaces terribles , afin qu'ils n'osent rien apprendre , qu'ils n'osent s'enquerir de rien , qu'ils n'osent rien enseigner. De cette façon on verra la troisième generation parfaitement ignorante , & superstitieuse par consequent , puis que l'ignorance engendre & entraîne toujours après soy la superstition.

Je veux croire que ceux qui conseillent à sa Majesté d'établir une espece d'Inquisition dans son Royaume , ne sont pas si simples de luy dire que s'il veut tenir l'heresie éloignée de son Etat , il faut qu'il y fasse entrer la superstition & l'ignorance. Ce grand Prince les renvoyeroit bien loin : Ils se servent donc d'autres pretextes & d'autres raisons. Je pose pourtant en fait que s'ils vouloient faire un aveu de bonne foy , ils confesseroient que c'est là leur grand dessein , & que l'Inquisition est le seul moyen qui puisse retablir la Hierarchie Romaine dans son premier lustre , dont elle est déchûe , non seulement depuis qu'il y a des Lutheriens , mais encore depuis qu'il y a des sçavans & d'habiles gens dans le monde , qui ont voulu connoître si ceux qui gouver-

noient leurs consciences avoient la probité & la capacité requises pour une telle charge.

Au reste ceux qui ont représenté au Roy que s'il vouloit avoir un Royaume florissant, & attirer les bénédictions celestes sur sa Personne & sur son Etat, il devoit non seulement bannir une herésie qui avoit troublé la France durant tant d'années, mais qu'il estoit encore obligé de prendre de si bonnes mesures que jamais elle n'y rentrât : & que comme l'humeur François est fort curieuse de nouveauté, & que plus on luy défend une chose, plus elle la desire, il falloit luy mettre un frein si ferré qu'elle fût contrainte de s'arrêter ses affections naturelles; lui ont dit que cela ne se pouvoit faire que par l'établissement d'un tribunal qui ait quelque chose qui approche de l'Inquisition d'Espagne.

Il est aisé de croire que le Roy qui a le discernement excellent, ne se seroit pas rangé à des raisons de cette nature, mais on en a ajouté d'autres qui sont de grands poids auprès d'un Prince qui aspire à porter l'autorité Royale plus loin qu'elle n'a jamais été portée en France. C'est que comme il peut trouver diverses oppositions de la part de ses sujets, un Tribunal de l'Inquisition établi en France le tirera de peine, & le défera des esprits les plus remuans & les plus à craindre, quand on les aura recommandez aux Inquisiteurs, & qu'on leur aura promis une part aux confiscations pour les récompenser de leurs peines, & pour les maintenir en bonne volonté de servir la Cour.

C'est par des services de cette nature que  
l'In-

L'Inquisition s'est maintenue en Espagne contre les brigues des Grands & les clameurs des peuples, qui vouloient qu'on l'ôtât comme une tyrannie abominable. Les Rois étoient incertains de ce qu'ils devoient faire, mais les braves Inquisiteurs sûrent si bien plaider leur cause devant Charles-Quint & Philippe second, qu'ils la gagnèrent, quoy que les Grands d'Espagne apportassent des raisons tres-fortes & tres-puissantes. Car ils disoient que les Inquisiteurs n'agissoient point par des motifs de charité ni de zele, mais par celuy d'une avarice insatiable & de l'ambition d'ignominable de se faire grands aux dépens des premieres têtes, & à la ruine des principales familles de l'Etat: Qu'il étoit honteux au Roy & préjudiciable à l'Etat que des Moines ignorans, orgueilleux & de basse naissance, entreprissent de juger souverainement & définitivement de grands Seigneurs, & de les livrer au bras Seculier pour les executer selon leur caprice: Que ces ames viles & abjectes en vouloient principalement aux ames nobles & genereuses, & que celles-ci ne pouvoient être abandonnées à la discretion de celles-là, sans commettre une injustice manifeste, & faire une brèche irreparable au Royaume; puis-que les Moines étant naturellement poltrons étoient aussi naturellement cruels, & ne gardoient aucunes mesures dans leurs cruautés.

Ces raisons toutes fortes qu'elles sembloient être, ne furent pas si persuasives que celles des Inquisiteurs, car ils représenterent: Que si l'on ne leur laissoit pas une entière liberté d'agir selon leur maniere accoutumée, d'hérésie pour-

pourroit prendre des racines si profondes dans l'Etat que jamais elle n'en pourroit être arrachée : Que ce n'étoit pas assez que les Petits fussent sujets à ce saint Tribunal , que les Grands le devoient reconnoître & y être soumis , puisqu'ils étoient aussi bien en état de tomber dans l'herésie que les Petits. Mais la raison invincible qu'ils apportèrent & qui gagna le Prince en leur faveur , ce fut que quand il se voudroit défaire de quelqu'un qui luy seroit devenu suspect , ou bien qui seroit tombé dans son indignation : s'il n'y avoit pas de preuves contre luy pour le faire trouver criminel d'Etat , le saint Office le pourroit beaucoup mieux servir qu'aucun autre tribunal , par la facilité qu'il a de perdre un homme en persuadant le monde qu'il avoit des opinions erronées en matiere de foy , ou bien qu'il avoit méprisé quelque ceremonie ou quelque mystere de l'Eglise.

Ce fut dans ce piege que donna Philippe second , quand il laissa prendre une telle autorité à l'Inquisition , qu'il voulut bien s'y soumettre , & qu'il abandonna son propre fils à sa cruauté. On peut dire que l'Inquisition servit le Roy , en luy fournissant un prétexte pour faire mourir un fils contre qui ce Roy extraordinairement soupçonneux avoit conçu de grands ombrages : Et le Roy servit l'Inquisition en luy sacrifiant un grand Prince qui n'auroit pas manqué de se ressentir un jour de l'affront que les Inquisiteurs avoient fait à la mémoire de son grand Pere l'Empereur Charles Quint , dont ils casserent le testament & qu'ils furent sur le point de déclarer hérétique. Ce fut

fut par un Arrest de l'Inquisition que le pere fit mourir son fils : & le prétendu saint Office satisfit son desir aux dépens de la vie de ce pauvre Prince , qui eut le malheur de naître d'un pere qui fit paroître en toute sa vie une humeur sombre , cruelle & dénaturée , & de tomber entre les mains du plus barbare Tribunal de l'Univers.

On s'est servi encore depuis, de l'Inquisition pour perdre ce fameux Antonio Perés, Secrétaire d'Etat de Philippe second , son grand Ministre & son grand confident. Ils se brouillèrent sur ce que Perés faisant l'amour pour son Maître à une tres-belle Dame, jugea qu'il devoit parler pour luy-même , & que cela luy réussiroit beaucoup mieux : Il le fit. Cela vint aux oreilles du Roy qui en eut un dépit mortel , & qui forma aussi-tôt le dessein de le faire perir cruellement. Perés eut quelque soupçon de ce qu'on machinoit contre luy , ce qui fut cause qu'il se sauva en Arragon , dont il ne pouvoit être arraché pour être amené en Castille, mais il falloit qu'il fut jugé sur le lieu, & que le Roy se vînt rendre sa partie ou qu'il y envoyât des Avocats. Le Roy qui ne vouloit pas pousser Perés juridiquement , n'ayant aucun moyen pour le faire trouver criminel ; le voulut faire enlever , mais le peuple d'Arragon jaloux de ses privileges , s'y opposa fortement, ce qui causa une grande émotion dans tout ce Royaume. Enfin on s'avisa de mettre l'Inquisition en campagne qui le fit enlever ; mais le peuple qui avoit encore les armes à la main vint tirer le pauvre Perés d'entre les griffes de ces bêtes féroces. Heureux ! d'être

tre

tre échappé de ces prisons , où l'on trouve moyen de faire trouver l'innocence criminelle. Ce qui nous apprend que si l'Inquisition est un moyen apparent pour purger un Etat de l'heresie & des heretiques , c'est aussi un moyen secret & seur aux Souverains pour pendre ceux qu'ils ne peuvent faire perir par les voyes ordinaires de la Justice.

Il n'y a gueres de Princes & de Rois qui n'aient quelque mécontentement contre quelqu'un des principaux Seigneurs de leur Etat, dont il voudroient bien être delivrez : mais la prudence , le courage & la bonne conduite de ceux qu'on veut faire perir , si elle est soutenue de leur innocence , les tire d'affaire. O qu'une justice comme l'Inquisition , qui sçait trouver des taches au Soleil, est alors d'un grand secours ! car on fait perir ceux sur qui on n'a voit aucune prise , & tel qui n'a jamais rien fait contre le devoir de bon sujet , & qu'on ne peut faire mourir comme criminel d'Etat , est condamné comme heretique. Combien de fois a-t-on vu des Seigneurs dont le grand mérite & les rares vertus attiroient l'admiration des peuples , & contre qui leurs Souverains concevoient tant de jalousie qu'ils en étoient cruellement tourmentez , se maintenir pourtant en seureté ? S'il y avoit eu alors une Inquisition établie chez eux , n'est-il pas vrai qu'elle les auroit facilement tirez de peine , en imputant à ces Seigneurs des choses à quoy peut-être ils n'avoient jamais pensé.

On ne sçait quelquefois comment recompenser des personnes qui ont rendu de grands services ; leur presence seule sera fâcheuse & sem-



semblera accuser tacitement le Prince d'ingratitude : Il y aura du danger d'ailleurs de les rendre trop grands, de peur qu'ils n'en deviennent fiers, présomptueux & entreprenans. Il ne faudra que les faire tomber dans les pièges de l'Inquisition, ils se tiendront trop heureux s'ils en peuvent sortir la vie sauve. Voilà un payement aussi pour tous ces grands importuns, qui prétendent avoir rendu des services si essentiels, qu'ils croient qu'on leur doit accorder plus qu'ils ne demandent. C'est en cette monnoye que l'Espagne a payé quelques-unes de ses créatures, & c'est en ces mêmes especes que la France payera quelque jour ceux qui se seront sacrifiés pour son service ; à moins que l'Inquisition ne daigne les marquer au bon coin pour être des Catholiques à l'épreuve, & qui lui sont entièrement dévoués.

Il y a des esprits hardis & entreprenans en France, il est vray, qu'ils sont en petit nombre, & que tout le reste des François est terriblement plongé dans la consternation. Mais comme il ne faut qu'un déterminé pour encourager une multitude épouvantée, l'Inquisition aura l'œil sur tous ceux qu'on soupçonnera capables de grandes entreprises & de vigoureuses exécutions. On les écrira en encre rouge, on les fera épier soigneusement, & lors qu'ils y penseront le moins, ils se trouveront pris & renfermez. Les Princes qui craignent qu'on ne s'opose à leur Tyrannie, tiennent ces sortes de gens pour fort utiles ou pour fort dangereux, aussi font ils ce qu'ils peuvent pour se les attirer par des bienfaits, mais s'ils ne veulent pas les gagner, ils s'en défont

défont par divers moyens, dont le plus feur & le plus fecret est l'Inquisition, qui agit d'une maniere si étrange, que quand un homme est sous sa puissance, il ne peut être conté entre les vivans ni entre les morts.

Les Sçavans ne sont pas quelquefois moins suspects aux Princes que les autres, quand leur science est jointe à un grand esprit & à un grand courage. N'a-t-on pas vû des Presidens au Parlement s'opposer directement à la volonté des Rois, & raisonner d'une maniere si forte qu'ils entraîmoient dans leurs sentimens tous ceux de leur Corps, & qu'ils étoient maîtres des peuples ? Ah que ces sortes de sçavans sont dangereux & contraires aux desseins des Souverains, aussi les regarde-t-on de mauvais oeil la plupart du temps, & quand on trouve l'occasion de les précipiter dans quelque abîme on n'y manque jamais : Le mal est que ces occasions viennent rarement, mais si l'on établissoit une Inquisition en France, on les empêcheroit bien de penetrer dans les affaires d'Etat, non plus que dans celles de la Religion : Ils seroient saisis lors qu'ils y penseroient le moins, & renfermez dans des cachots sous si bonne garde, qu'on n'en auroit non plus de nouvelles que des Moines qu'on a mis *in Pace*. Les Peres Inquisiteurs se porteroient d'autant plus volontiers à en purger le monde, que naturellement ils les haïssent & ne les peuvent supporter craignant qu'ils ne voyent trop clair dans leur conduite, & qu'ils ne parlent aussi trop clairement de ce qu'ils ont vû & de ce qu'ils ont appris. Quand donc il plaira à sa Majesté d'établir un

S. Of-

S. Office dans toutes les Provinces de son Royaume, & de luy désigner ces Sçavans qu'on veut ôter du monde, aucun des autres Sçavans n'osera branler, ou bien il faudra qu'il passe par des épreuves dans lesquelles on a vû succomber les âmes les plus constantes. On a vû quelque-fois les maux que ces Sçavans ont fait quand ils sont sortis de France & qu'en se retirant en Angleterre, en Flandres, ou en Hollande, par des Ecrits merveilleux ils ont découvert des mysteres d'Etat qu'on vouloit garder sous un silence éternel : Si l'on avoit établi une Inquisition en France, elle auroit bien trouvé moyen d'attraper dans ses filets tous ces Messieurs les habiles : Elle les auroit mis en si bon lieu & en un tel état, que jamais il ne leur auroit été permis, ni même il ne leur eut pris envie d'écrire contre le gouvernement, les maximes & les secrettes pratiques de la France. Mais patience, ce qu'on n'a pas fait se pourra bien faire, on a trop d'intérêt de veiller sur ces gens là pour ne trouver pas quelque moyen de s'en délivrer, sans que cela fasse de l'éclat dans le monde.

Il y a aussi des personnes d'une probité si connue & d'une vertu si éclatante, qu'elles sont ordinairement l'objet de l'admiration & de la vénération des peuples : Et quoy que ces sages & ces vertueux ne soient pas des gens fort entreprenans, qu'au contraire ils affectent une grande moderation en toutes choses, cet amour & ce respect que les peuples leur portent déplaisent pourtant aux Souverains, dans la crainte qu'ils ont qu'il ne leur prenne envie de remuer, & de se prévaloir de l'inclina-  
tion

tion que la multitude a pour eux ; car un seul de ces personnages assisté d'un sçavant , homme d'esprit , est capable de remuer toute une ville , & d'y faire tout changer à son gré comme on en a vu des exemples dans les guerres civiles durant la minorité du Roy. Mais si une fois l'Inquisition vient à s'introduire dans la France , il ne faut pas avoir peur qu'ils fassent aucun mal ; on ne leur donnera ni le temps ni le loisir de remuer l'Etat ; ils seront si bien enfermez qu'on pourra répondre de leurs actions. Et il sera d'autant plus facile de les perdre par le moyen de l'Inquisition sans crainte de murmure , que naturellement le peuple étant superstitieux , s' imagine qu'aussitôt qu'un homme est accusé d'être heretique , il faut qu'il le soit nécessairement : Au lieu qu'il n'y auroit pas moyen de s'en défaire si on les vouloit poursuivre par les voyes de la Justice , sur des crimes qu'on leur auroit intenté ; car leur probité & leur vertu parleroient toujours en leur faveur , & seroient connoître au monde que l'envie seule & la jalousie de leurs ennemis les a fait perir.

Enfin il y a des personnes riches & puissantes , dont les Princes voudroient fort souvent posséder les biens pour acommoder leurs affaires , parce qu'ils trouveroient en un monceau des sommes amassées de longue-main. Il est fâcheux de charger un peuple & de le faire crier à l'oppression pour les obtenir , mais de tirer toute la quinte-essence d'un homme , il n'y a personne qui en murmure , au contraire les envieux s'en réjouissent : Et comme les riches sont ordinairement avares , & que les  
-avares

avares sont fort hais , si ceux-ci viennent à être dépouillés , la joye devient publique , il ne manque qu'un pretexte pour les faire perir : Mais qu'on introduise seulement l'Inquisition en France elle trouvera des expédiens par millions pour les abîmer , à condition toujours qu'elle aura sa part de la proye , selon la louable coutume pratiquée en Espagne. Outre que c'est une politique assez connue , que dans un Estat despotique nul ne doit être riche que le Prince , parce que si un homme riche ne fait pas du mal effectivement , il suffit qu'il en puisse faire , & qu'il donne de la crainte , pour avoir droit de le dépouiller de ses richesses , en quoy on lui fera accroire qu'on l'oblige : comme quand on arrache à un insensé l'épée dont il se peut faire du mal.

Dans le dessein qu'on a d'établir en France un gouvernement despotique de même qu'en Turquie ( jusques-là qu'on m'a assuré qu'on avoit envoyé à Constantinople , à Andrinople & par tout où est la Cour du Grand Seigneur , des personnes tres-habiles & tres-déliées , pour considerer tout le fin de la politique des Turcs , & en faire leur rapport en France & pour raffiner encore par dessus si c'étoit une chose possible ) on ne peut le faire que par la longueur du temps , & en tâchant d'ôter tous ceux qui pourroient conserver dans leur sang quelques restes de cette ancienne generosité Françoisse , & qui sont capables de s'y opposer , ce qui pourroit avoir des suites facheuses : un seul qu'on fera perir sera capable d'en épouventer mille , & de leur faire abandonner toutes leurs plus belles

les résolutions , sur tout quand on verra subsister ce redoutable Tribunal, qui sera toujours prest à foudroyer , & qui ne sera jamais las d'user de severité & de rigueur.

Si les François sont accoustumés au joug , ils le feront encore mieux quand ils seront soumis au Saint Office , qui les empêchera bien de dire ce qu'ils veulent & ce qu'ils pensent , qui leur apprendra à être un peu moins évanescens ou fanfarons qu'ils ne sont , & à prendre un peu de flegme. Ayant été tenus de court & sous la ferule pendant quelques années , il ne faut point douter qu'ils ne reçoivent alors le joug qu'on leur voudra imposer quelque honteux & cruel qu'il soit : Il sera bien facile de faire des esclaves de ceux à qui on avoit déjà ôté l'essence de la liberté , & de lier les mains de ceux dont les esprits sont attachez à la chaîne.

Ce sont des gens sans connoissance qui croient qu'on en veut à la Religion seulement , la Religion ne sert que de prétexte. Je sçay des gens dans le Conseil du Roy qui crient à sac à sac contre les Réformez ; & qui cependant dans le fonds de leurs cœurs ne sont pas marries qu'il y ait des Huguenots , pour pouvoir , sous le voile d'agir contre eux , déployer mille nouveautés qu'ils ont méditées de longue-main. Plusieurs Catholiques zelez s'éjouissent de nos maux , & ne considèrent pas qu'ils en payeront les pots cassés , & que nous ne ferons pas les seuls dans la souffrance. La politique a plus de part aux mauvais traitemens qui nous sont faits que la Religion ; de manière qu'on peut bien croire que quand on remuera

remuera quelque chose dans l'Etat, ce ne sera pas contre les Huguenots que tout le mal se déploiera.

Je ne puis m'empêcher de rire, mais c'est un rire où le dépit & l'indignation ont plus de part que la joye, de voir des Princes, des grands Seigneurs, des Gentils-hommes, qui se réjouissent de nos miseres & qui ont la lâcheté de nous insulter. Ils sont si aveuglez qu'ils ne voyent pas que la même puissance qui nous opprime, est celle qui les met dans la bassesse où nous les voyons: Nos maux & leur abaissement partent des mêmes conseils. On est prest d'ensevelir dans un même tombeau la pureté de nôtre Religion, avec les restes de la liberté de la France: ce qui fera connoître dans les siècles à venir que cette Religion étoit la meilleure, & qu'elle n'a été ôtée que quand on a voulu changer la nature du gouvernement en l'empirant.

Messieurs du Clergé qui font de grands feux de joye de nos calamitez, & qui font éclater par tout leurs triumphes insolens, ne voyent pas les conséquences de nôtre mal. L'intérêt de la cuisine, s'il m'est permis de parler ainsi, fait qu'ils se réjouissent de nôtre défaite, mais ils ne voyent pas que cette puissance qui nous a renversez est la même qui les reduira au petit-pied. Jamais le Clergé ne manquera de faire cette faute, de se rendre le solliciteur de l'introduction d'une forme d'Inquisition pour s'opposer à la renaissance du Calvinisme: mais il ne manquera pas aussi de se faire une playe qui saignera long-temps, dont la douleur ne cessera jamais & qui ne sera jamais fermée.

Il éprouvera que l'Inquisition est un mal beaucoup plus dangereux pour lui que les heretiques, qui font seulement des playes avec la langue & avec la plume. Mais l'Inquisition leur en fera avec le fer & le feu dont les cicatrices seront éternelles.

Quoique ce que le Capitaine entreprenoit de prouver parut être un paradoxe, il allegua pourtant des raisons si fortes, qu'il donnoit beaucoup de vray-semblance à tout son discours ; jusques-là que Madame de Brosse lui dit en riant, vous en pourriez tant dire qu'à la fin je me rendray. Pour moy (ajouta Mademoiselle de Sainte Phale) je suis bien-aise d'être hors de France, car je ne fais aucun doute qu'on ne vienne un jour à y brûler les gens pour la Religion : C'est à mon avis la plus dure de toutes les morts, pour laquelle je me sens le plus d'aversion ; outre qu'ils ont cette vilaine mode à l'Inquisition, de baillonner les gens : cela seroit fort mortifiant pour moy de ne pouvoir pas dire mille belles choses que j'aurois sur le cœur. Assurez-vous ma Nièce (dit Madame de Brosse) que si vous regardez comme une chose si horrible d'être brûlée vive, vous n'aurez jamais grande envie de haranguer si vous y êtes commandée. Le Maître du Navire qui nous avoit interrompus diverses fois, nous interrompit encore pour nous avertir qu'il étoit plutôt heure de manger que de discourir.

Après le dîner chacun s'occupa le mieux qu'il pût pour ne s'ennuyer point : le Gentilhomme François & le Capitaine Allemand jouèrent aux échecs : le Suédois s'amusa à lire :



re : le Capitaine François & Monsieur de B. V. s'entretenrent en particulier & se dirent bien des choses : Madame de Brosses se joignit à eux , si bien que nous restâmes notre petite société ordinaire , sçavoir Mademoiselle de Sainte Phale , les deux belles Hambourgeoises , le Baron Danois , & moy. Le hazard ne nous a pas ainsi séparés des autres sans mystère ( dis-je à Mademoiselle de Sainte Phale. ) Nous vous avons laissée dans un bois mourant de faim , apprenez-nous de grace par quel moyen vous avez recouvré la vie & la liberté.

Il y a des gens ( repartit-elle ) qui trouvent une grande consolation à reciter leurs malheurs , & quand ils ne trouvent pas des hommes pour les écouter , ils parlent aux choses inanimées : Je ne suis pas de cette humeur , car c'est un redoublement d'affliction pour moi de reciter mes adversitez passées ; je me vaincrai pourtant moy-même afin de vous faire plaisir , s'il est vray que vous en trouviez en des choses qui sont si peu dignes de votre attention.

L'un de nos Cavaliers qu'on avoit envoyé prendre langue , avoit véritablement été plus heureux que les autres , mais il avoit été si étourdi qu'il avoit oublié de prendre des vivres , ou de nous amener un guide pour nous tirer de ce bois , que je ne sçaurois appeller heureux ni malheureux , parce qu'alors j'envisageois la mort d'un oeil assez indifférent : j'étois couchée dans le carosse , occupée seulement en prières & en des meditations spirituelles. Courage Mademoiselle ( me dit le

plus âgé des hommes à qui ma mere m'avoit remise) nous venons d'apprendre qu'il y a un village à une heure & demie d'ici, où vous vous reposerez & où vous vous rafraîchirez. J'espere (repartis-je) que je mourray avant que d'y arriver, & qu'ainsi Dieu me delivrera des violences de ma mere, & vous de la honte d'en être les Ministres. Madame d'Ombreval vous aime avec une veritable tendresse (repartit-il) & ce n'est que parce qu'elle craint que vous vous perdiez vous-même, qu'elle desire de vous mettre en un lieu où vous séjournez jusques à ce que vous ayez repris de meilleures pensées que celles que vous avez, & qui ont obligé Madame votre mere d'en user comme elle a fait. Quoy que ces paroles eussent quelque chose d'insolent, je me contentay seulement de luy dire, Dieu est juste & il rend tôt ou tard aux hommes selon la malignité de leurs desseins.

Vous vous étonnerez peut-être, de ce que ma mere avoit abandonné sa fille unique à la discretion de deux hommes, de quatre Cavaliers, & d'une Fille de chambre dont elle connoissoit la méchanceté. Il faut que je vous dise pour la justifier, que ces deux hommes étoient en quelque maniere alliez de notre maison; que le plus âgé avoit toujours témoigné une grande passion pour les intérêts de ma Mere, qui de son côté aimoit ce personnage & luy faisoit du bien; de sorte que celui-ci qu'on appelloit Monsieur de Rabours, étant assez à l'étroit, avoit raison de s'entretenir bien avec ma mere qui luy payoit ses services. Ma mere en cette occasion l'envoya appeller,

petter , luy découvrit son dessein , luy donna ses ordres & lui fournit les moyens pour m'emmener dans un Cloître jusques à nouvel ordre. Le plus jeune étoit un fort honnête garçon , de bonne mine, neveu de l'autre ; qui auroit bien voulu m'entretenir en particulier , si j'avois été moins veillée de son Oncle & de ma Femme de chambre.

La nuit s'approchant , ma Femme de chambre sortit du Carosse , & l'Oncle s'en alla donner quelques ordres aux Cavaliers & au cocher pour le lendemain : ce qui donna occasion au jeune Rabours de dire ; Mademoiselle , si vous avez été trompée , je l'ay été aussi , car je n'aurois jamais crû qu'on m'eût voulu engager à être complice d'un enlèvement. Pour vous témoigner mon repentir , commandez-moy ce que je pourray faire pour votre service , & vous verrez que je m'en acquitteray en homme d'honneur. Me parlez-vous sincèrement ( répondis-je ) car je suis en état de me défier de tout le monde après ce qui m'est arrivé. Si je vous trompe ( dit-il ) je veux que le Ciel m'extermine , mais vous me verrez agir d'une manière que vous ne me soupçonneriez pas d'être double de cœur. Et moy ( dis-je ) si Dieu me fait la grace de me tirer vivante par votre moyen de tous ces embarras , je vous promets d'avoir toute la reconnaissance raisonnable que vous pourriez exiger d'une fille de ma naissance ; allez faites le mieux que vous pourrez , je vous donne plein pouvoir d'en user pour ma délivrance comme bon vous semblera.

A peine avions-nous achevé de dire ce peu :

de mots que ma Femme de chambre revint , & un moment après le vieux Rabours vint aussi avec un Paisan à côté de luy. Voici un bon homme ( dit-il ) qui nous est en quelque façon comme un Ange envoyé du Ciel qui s'offre de nous conduire au village de . . . . Etes-vous d'avis que nous y allions ce soir ( me dit-il ? ) Ne sçavez-vous pas ( répondis-je ) d'un air froid que je n'ay point de volonté , faites ce que vous voudrez. Je crois Mademoiselle ( dit le Neveu ) que nous ferons bien d'y aller dès ce soir , & que tout le monde y sera mieux qu'ici. Faites ce que vous voudrez ( leur dis-je ) vous n'avez aucun pouvoir sur moy que Dieu ne vous l'ait donné , & qu'il ne vous puisse ôter. L'Oncle & le Neveu s'entretinrent quelques momens , le resultat de leur délibération fut , qu'on fit commandement aux Cavaliers de brider leurs chevaux qui passoient en toute liberté , & au cocher d'atteler les siens , tout cela fut fait dans un quart d'heure. Quand tout fut prêt , le Paisan qui avoit une connoissance parfaite de tous les détours de la forest , monta sur le Carosse après qu'un petit vent eut dissipé le brouillard. La Lune paroïssoit belle , de sorte que toutes choses sembloient contribuer pour nous faire sortir de cette Forest enchantée pour nous.

Il nous falut faire encore une heure de chemin avant d'en sortir , mais quand nous en fûmes une fois dehors , chacun de nous fut un peu consolé de ces disgrâces dans l'esperance de se refaire au village , où nous arrivâmes qu'il étoit prés d'onze heures de nuit. Comme nous y entrions je tombai évanouie , & mon

éva-

évanouissement fut si grand qu'on ne put me faire revenir à moi, quoi qu'on me jettât de l'eau au visage & qu'on me tourmentât beaucoup. Notre carosse s'arrêta devant la porte du plus celebre des logis de ce lieu, où le vieux Monsieur de Rabours demanda s'il y avoit du logement pour nous. L'hôtesse répondit que toutes les chambres étoient prises par les gens d'un autre carosse, hormis deux qu'elle lui offroit s'il les trouvoit commodes, & en meme temps elle l'invita de les voir. Pour moy (dit le Neveu) je croi que nous devons prendre ce que nous trouverons, car comme elle est évanouie, si elle vient à mourir entre nos mains, on nous accusera d'en être les meurtriers, & la mere même qui vous l'a remise, ne manquera pas de vous redemander la vie de sa fille, & de se rendre partie criminelle contre vous. Vous avez raison mon Neveu (dit l'Oncle comme je l'ay fait depuis) portons-la en haut, son mal ne lui vient que de lassitude, de jeûne, & de fatigue; un moment de repos & de rafraichissement la remettra, & demain nous continuerons nôtre route.

On me tira du Carosse avec toutes les apparences d'une personne plutôt morte que vivante; on me mit sur un lit, où quand je fus revenue de ma defaillance, je me trouvai environnée d'une foule de personnes qui s'empressoient pour me secourir: il y avoit entr'autres deux fort belles personnes à mon chevet & une Dame qui paroissoit être leur mere. Je les regarday quelque temps avec ces yeux troublez qu'on voit en ceux qui sortent

d'une défaillance , & je dis : Est-il possible que je vive encore ! ah meilleure m'est la mort que la vie. Mademoiselle je vous prie de considérer (dit la plus âgée) que puisque nous ignorons ce que Dieu a ordonné de nous, le devoir d'une Chrétienne est de se remettre à sa volonté , & de suivre l'exemple de Jesus Christ nôtre Seigneur, en disant avec luy, *non point ce que je veux , mais ce que tu veux , ta volonté soit faite.*

Madame (répondis-je) je vous suis bien obligée de toutes les assistances que vous donnez à une pauvre inconnue , qui avant-hier étoit une des plus heureuses personnes du monde , & que vous voyez aujourd'huy errante , vagabonde ; & même moribonde par la cruauté de sa mere qui la veut faire entrer dans un Convent par force. Mais Madame (ajoutay-je) vous oseray-je demander à qui j'ay obligation des soins que vous prenez , car il me semble que vous ne parlez pas le langage des Catholiques Romains. Non, Mademoiselle (dit-elle) je ne le parle point, ni avec l'aide de Dieu , ne le parleray de ma vie, ni moi ni mes deux filles. Dieu soit loué (dis-je alors) de ce qu'il me fait rencontrer des domestiques de la foy , & de ceux qu'il a éclairés par sa vérité. Là-dessus je me souvins de ce que j'avois oui dire à mon pere en son lit de mort, & je m'écriai *O profondeur des richesses de la Sapience & de la connoissance de Dieu ! Que ses jugemens sont merveilleux & ses voyes impossibles à comprendre !* On m'arrache de ma maison paternelle pour me faire rentrer dans un abîme dont je ne suis pas bien sortie

sortie encore, & Dieu, me fait rencontrer dans mon chemin des personnes qui me peuvent remettre dans le chemin du Ciel, si je m'en étois écartée.

L'Oncle & le Neveu qui étoient chargez de me conduire se regardoient avec surprise. A la fin l'Oncle perdit patience & me dit, Mademoiselle, je crois que vous aurez assez de force pour prendre à présent de la nourriture, car il nous faut partir d'ici dans deux heures. Je suis lasse de voyager de nuit, répondis-je, & je vous déclare que je ne veux point partir qu'il ne soit grand jour. Mademoiselle, je ne vous le scaurois acorder, j'ay mes ordres prescrits de Madame votre mere (repartit-il) que je n'oserois outrepasser. Ma mere vous a-t-elle commandé (repliquay-je en colere) de me faire mourir de misere & de faim par les chemins, & d'être mon bourreau comme il s'en est peu falu ? Ce n'est pas être votre bourreau (répondit-il aussi en colere) quand on endure la même fatigue que vous, à la reserve de l'évanoüissement : Mais pour vous parler net, sçachez que j'ay mes ordres de ne m'arrêter en aucun lieu où il y auroit des Huguenots, & que je me garderay bien de les transgresser ; c'est pourquoi, Mademoiselle, disposez-vous à partir dans deux heures au plus tard. Si vous m'arrachez d'ici (repartis-je) vous m'en arracherez donc par pieces, car j'aime mieux mourir que d'être plus long-temps entre les mains d'un brutal tel que vous êtes.

Le Neveu qui m'entendit prit la parole. Mon Oncle, dit-il, il ne faut pas s'attacher entièrement à ce que vous a dit Madame d'Ombreval,



brevat , qui ne s'est jamais figurée , quand elle vous a donné ces ordres , que sa fille tomberoit dans les accidens où nous l'avons vûe. Il y a certaines choses où la prudence permet d'apporter des changemens. Monsieur mon Neveu (dit le vieux Rabours avec un souris forcé) vous n'êtes qu'un jeune homme , à qui il n'appartient pas de me donner conseil , aussi ne le suivrai-je pas. L'on verra (dit le jeune Rabours) qui s'en tirera de meilleure grace , & là-dessus il se leva & sortit de la chambre pour un quart d'heure.

Quand il fut sorti , il descendit dans une chambre basse , où étoient les Cavaliers qui buvoient & se recompensoit du mauvais temps. Comme ils ne l'apperçurent point entrer il prit leurs mousquetons & leurs pistolets , & en mouilla si bien l'amorce qu'ils ne pouvoient faire feu , sinon par miracle ; il auroit bien voulu se saisir de leurs sabres , mais il ne les trouva point. Ayant fait cela il remonte & trouve sur le haut de l'escalier , un Gentilhomme qui luy dit , Monsieur est-il possible que cette Demoiselle qui est là soit la fille de Monsieur d'Ombrevat Mestre de Camp autrefois... & décedé depuis peu de mois ? Oui Monsieur, c'est elle-même (dit le Neveu.) Puisque c'est elle , repartit le Gentilhomme , avant qu'on l'enleve d'ici , nous nous couperons la gorge. Cela n'arrivera point (répondit Rabours) & je vous prie de m'y assister si vous aimez l'honneur. Expliquez-vous (répliqua le Gentilhomme.) Je m'expliqueray dans cette chambre ; dit-il , & à l'instant il entra dans la chambre où j'étois.



Il trouva son Oncle qui me persécutoit toujours pour me faire lever, je ne sçay ce qu'il auroit fait à la fin, mais la vue de son Neveu qui se vint asséoir d'une contenance fiere au pied de mon lit, le rendit interdit. Mademoiselle ( me dit son Neveu ) ayez l'esprit en repos, je vous assure qu'on ne vous fera aucune violence que je ne tombe premièrement roide mort à vos pieds. On s'est servi de moi à mon insçu pour être le Ministre d'une lâche action, maintenant que je connois l'injustice qu'on vous fait, je viens vous faire réparation d'une faute où ma volonté n'a point eu de part. Je suis délivrée, m'écriay-je avec transport, car je vois de moment en moment de nouveaux moyens que Dieu m'envoie. Vous ne les connoissez pas tous encore (dit Rabours) car voilà Monsieur qui vouloit se couper la gorge avec moy, croyant que j'étois de vos ravisseurs. A l'instant ce Gentilhomme me vint saluer, & me faire des protestations tres-obligeantes, à quoy je répondis le plus civilement que je pus, veu la nécessité où j'étois, & l'obligation que j'avois à ce Gentilhomme qui me secouroit si généreusement. Le vieux Rabours qui étoit fort ne machinoit rien de mediocre : son Neveu qui s'en douta bien eut une secrete conférence avec ce Gentilhomme & un sien compagnon fort brave & fort honnête homme. Le resultat fut, que les Dames se devoient retirer dans une chambre à part hors des insultes. La vieille Dame avoit peur de quelque malheur, mais Rabours l'assura qu'il n'y auroit point d'autre mal que du bruit & une vaine

frayeur , & qu'il avoit mis bon ordre qu'aucun malheur n'arrivât. Elles m'emmenèrent donc avec elles dans leur chambre qu'on bar-ricada , & au lieu de nous coucher , nous nous mîmes en prières afin que Dieu détournât tout accident funeste.

A peine étions-nous retirées , que le vieux Rabours monta , suivi des quatre Cavaliers , qui avoient tous leurs pistolets à la ceinture , & leurs mousquetons à la main , dans le dessein de m'emmener de force , & de coucher par terre quiconque oseroit s'opposer à leur dessein : Ils trouverent le jeune Rabours à qui on avoit prêté un pistolet qu'il tenoit en une main , & l'épée nue en l'autre , les deux Gentilshommes étoient dans la même posture : On avoit laissé la porte de la chambre ouverte , si bien qu'ils entrèrent sans peine. Le vieux Rabours entra brusquement , en demandant. Un des Gentilshommes nommé Monsieur d'Arbaux luy répondit , elle est allée se reposer en compagnie de personnes d'honneur avec qui elle est plus convenablement qu'avec des gens comme vous. Si elle ne vient tout à l'heure & si elle ne part incessamment je vay faire main-basse sur vous tous , & sur tout sur ce traître (dit-il montrant son Neveu.) Nous avons vû des gens plus redoutables que vous (repartit froidement le Gentilhomme) & vous n'êtes pas des gens à nous faire peur.

Le vieux Rabours sans s'amuser à répondre presenta le pistolet à la gorge de son Neveu ; coquin (luy dit-il) fais-moy venir Mademoiselle de Sainte Phale , ou tu es mort.

Mon

Mon Oncle adressez-vous à d'autres qu'à moy ; l'honneur ne me permet pas de me battre contre vous. Cette parole méprisante fut cause que le vieux Rabours enragé ne garda plus de mesures, il voulut luy lâcher son pistolet dans la tête , qui ne prit pas feu comme le jeune Rabours le sçavoit bien : Luy cependant irrité se jette sur son Oncle, le porte par terre, & luy arrache son épée d'entre les mains. Les Cavaliers voulurent prendre le parti de l'Oncle, mais les Gentilshommes les empêrent, ce qui obligea le vieux Rabours de crier : Qu'attendez-vous lâches, que ne tirez-vous ? Ils ne se le firent pas dire deux fois, ils débänderent leurs mousquetons qui ne firent non plus d'effet que s'ils avoient été chargez & amorcez avec de la niege ; ils eurent recours à leurs pistolets, & ce fut la même chose. Les Gentilshommes indignez leur donnerent cent coups de plat d'épée, les jetterent par terre, & les foulerent aux pieds ; ce qu'ils firent facilement, puisqu'ils avoient affaire à des gens qui étoient plus que demi-yvres : On leur ôta leurs mousquetons & leurs pistolets : Enfin le jeune Rabours me raconta le lendemain qu'on n'avoit jamais vû une si grande batterie sans répandre de sang.

Le vieux Rabours plus confus de m'avoir perduë, que du honteux succès de son entreprise, ne sçavoit quelles mesures prendre, car il craignoit que ma mere qui le faisoit subsister par ses charitez, ne l'abandonnât : Il trouva l'hôtesse levée à qui il demanda comment s'appelloit le Juge du village, qui se trouvoit pour lors absent. Ce burlesque combat s'é-

tant passé de la manière que je viens de vous dire , ces trois Messieurs entrèrent dans notre chambre en riant , & nous firent voir le butin qu'ils avoient remporté sur les ennemis. Après que nous eûmes si quelque temps , la vieille Dame nous dit , ne rions pas encore , je crains que la suite de ceci ne soit fâcheuse , non pas tant de la part de ceux qui vous ont attaqué , que de celle de Madame d'Ombreval qui mettra toute l'Eglise Romaine en campagne pour se venger de cet affront quand elle l'apprendra. Vous n'avez rien à craindre (luy répondis-je) car il n'y a personne d'entr'eux qui connoisse mes libérateurs ; si la tempête doit tomber sur quelqu'un ce sera sur le jeune Rabours , mais je trouveray bien le moyen de le mettre à couvert. Avisons seulement (dit Monsieur d'Arbaux) comment nous nous en irons demain , car il faut que Mademoiselle de Sainte-Phale s'en vienne avec nous si elle l'agrée. Cette offre étoit trop avantageuse pour moy pour la refuser , aussi l'acceptay-je de tout mon cœur.

Sur ces entrefaites , un des Cavaliers entra qui demanda à parler au jeune Rabours , qui ne le voulut point oïr qu'en présence de tout le monde. Il luy dit donc , qu'il reconnoissoit bien qu'il s'étoit malheureusement engagé dans une méchante affaire , & que s'il luy vouloit rendre son mousqueton & ses pistolets , il se retireroit dans sa maison. Et comment voulez-vous (répondit-il) que nous nous assurions sur votre parole , après ce que vous venez d'entreprendre , n'avons-nous pas sujet de croire que vous vous en serviriez con-

tre

ere nous ? J'avoné , reprit le Cavalier ; que vous avez raison de vous défier , toutefois si je me retire de ce pas dans ma maison , je crois que vous ferez assez généreux pour m'y renvoyer mes armes , que je vous laisse dans cette espérance.

L'offre du Cavalier me parut assez raisonnable , si bien que je répondis pour Rabours, qu'on luy rendroit ses armes assurément s'il effectuoit sa promesse. Cependant je songeay que ce Cavalier pourroit m'être utile encore à quelque chose de plus. Mon ami ( luy dis-je ) combien vous a-t-on promis pour la courvée qu'on vous a fait entreprendre ? dites le moy franchement. Mademoiselle ( répondit-elle ) je ne vous le veux pas cacher , Madame votre mere nous promit à chacun quatre Louis d'or , dont nous en avons reçu chacun un , & Monsieur de Rabours devoit encore nous defraier. Vous sçavez bien , luy dis-je , que ne m'ayant pas conduit au lieu où ma mere vous avoit ordonné de me mener , vous serez frustré du reste de votre paiement ; encore Dieu veuille , qu'elle ne vous fasse rien de pis ; car vous pouvez bien faire votre conte que vous ne m'emmènerez pas , & que ceux qui m'ont tiré des mains de Rabours me garantiront de sa violence. Je vous ay dit , Mademoiselle ; & je vous le dis encore ( repartit le Cavalier ) que je ne prens plus aucune part en tout ce qu'ils feront , & que je me veux retirer chez moy. Je vous diray même que s'il s'agit , pour vous prouver mon repentir , de vous témoigner que je suis prest de vous défendre au peril de ma vie , je le feray de bon cœur.

Je

Je vous remercie, luy répondis-je, je trouve pourtant que vous pouvez me servir utilement sans exposer v<sup>o</sup>tre vie, & en le faisant, attendre de moy une plus grande liberalité que vous n'en pouviez esperer de ma mere quand même vous auriez bien réussi dans v<sup>o</sup>tre projet. Allez vers vos compagnons, representez leur l'impossibilité qu'il y a de m'emmener, qu'ils ne seront jamais recompensez par consequent de ce qu'on leur a promis, mais que s'ils veulent s'en retourner chacun chez soy, je leur feray payer à chacun les quatre Louis; je leur en feray une promesse à laquelle mon frere ne manquera pas de satisfaire quand je luy auray écrit en leur faveur. Pour vous, si vous faites cette affaire, il y a six Louis sans ce que vous pouvez esperer de ma liberalité propre. Mes compagnons sont si yvres, dit-il, & si enragez qu'ils ne parlent pas de moins que de mettre le feu à la maison pour se venger de l'affront qu'on leur a fait : mais quand ils seront revenus à eux-mêmes, je pourray bien gagner quelque chose sur leur esprit. Vous pourrez les assurer encore, repartis-je, que mon Frere ne manquera pas de nous suivre, selon les avertissemens que je luy ay fait donner, & que s'ils ne font leur paix avec moy il les traitera sans misericorde.

Mademoiselle, repliqua le Cavalier, vous me faites penser à une chose assez plaisante, & qui pourra réussir : Il faudra que quelqu'un de ces Messieurs feigne d'être un Cavalier envoyé par Monsieur de Ponsins, pour prendre langue & pour sçavoir si vous n'êtes point ici : J'instruiray l'hôtesse de ce qu'elle aura à di-

re, si le Cavalier vous demande, vous paroîtrez à la porte de votre chambre, & selon ce qu'il vous dira vous luy répondrez. Cependant je mettray tous mes compagnons aux écoutes, & je leur feray une telle peur de la venue de Monsieur votre frere, qu'ils monteront à cheval & se sauveront comme ils pourront, laissant Monsieur de Rabours pour les gages avec le Carosse.

Cet avis fut goûté par nôtre petite assemblée, on raffina même par dessus, l'un des Gentilhommes s'offrit de faire le Cavalier batteur d'estrade. Il se botta & s'équipa, fit accommoder son cheval & descendit par un escalier dérobé; il trouva son cheval prest, & monta dessus, & s'écarta dans de certains prez d'où il vint se rendre au grand chemin dès qu'il fut jour; il demanda à parler à l'hôte, l'hôtesse parut, Madame, luy dit-il, n'est-il point arrivé dans votre maison un carosse? Il en est arrivé deux, dit l'hôtesse. N'en est-il point venu un, dit le Cavalier travesti, dans lequel étoit une Demoiselle vêtue en deuil, accompagnée de deux hommes, & d'une Femme de chambre, & escortée de quatre Cavaliers? Il en est arrivé un comme vous dites, & plût à Dieu ne l'avoir jamais vû, tant il a pensé causer de malheurs dans ma maison. Quoy ces gens y ont-ils causé quelque desordre? L'hôtesse en cet endroit lui fit, avec des exagérations plaisantes, une narration de ce qu'il sçavoit déjà parfaitement. Monsieur de Chables luy répondit (c'est le nom de ce Gentilhomme) madame ne vous mettez pas en peine, on vous payera libéralement le dommage qu'on  
vous

vous a causé, & si vous avez quelque ressentiment contre ces malheureux, vous aurez le plaisir de vous voir vengée dans deux heures. Ne m'en faites-vous point accroire ? repartit-elle. Pour vous faire voir, répondit-il, que je parle sincèrement, sçachez que j'appartiens à Monsieur de Ponsins frere de Mademoiselle de Sainte Phale, qu'il est luy-même à une heure d'ici avec un nombre de Cavaliers qu'il a envoyé de tous côtez pour s'informer en quel endroit sera le carosse qu'il cherche : j'ay été assez heureux pour le trouver, je m'en retourne l'en avertir. Mais je voudrois bien auparavant dire un mot à Mademoiselle de Sainte Phale. Il n'y a pas d'apparence, dit l'hôtesse, elle est couchée, & je n'oserois la faire lever. C'est pour affaire de la dernière importance, tenez, voilà un écu faites moy ce plaisir, dit le Cavalier. L'hôtesse fit la reverence, & prit fort bien l'écu, disant qu'elle alloit faire son possible pour le satisfaire. Comme tout ceci étoit un jeu fait à plaisir je me trouvay levée, & en humeur d'ouïr le Cavalier, qui monta les degrés ses pistolets sous son bras, & qui me rencontra à la porte de la chambre.

Je suis plus heureux, me dit-il, que je ne croyois être, Mademoiselle, d'avoir le bonheur de vous rencontrer, & celui de vous parler. Monsieur votre frere est à deux petites heures d'ici tres-bien accompagné, trouvez le moyen de rester ici encore deux heures & vous serez entièrement delivrée. Je crois, répondis-je, que ceux qui m'ont secouru dans mon besoin d'une maniere si genereu-



nerreuse , ne laisseront pas une si belle action imparfaite , & qu'ils m'assisteront encore bien pendant deux heures , mais je vous prie au moins , point de retardement. Non , Mademoiselle , nous n'avons garde d'y manquer. Après avoir dit cela il descendit ; remonta à cheval ; s'en retourna le grand galop , & revint par les prez ; descendit derrière la maison , où un valet l'attendoit ; il se débatta & remonta dans la chambre où nous étions , par l'escalier dérobé sans que personne s'aperçût de cette farce , que ceux qui la sçavoient. Nous en aurions ri , mais ce n'en étoit pas encore bien le temps.

Cependant Goujon ne jouoit pas moins bien son jeu d'un autre côté , ( c'est le nom du Cavalier repentant ) car il fut soigneux de faire écouter à ses compagnons tout le Dialogue de Monsieur de Charles avec l'hôtesse , & celui qu'il eut en suite avec moy. L'hôtesse me dit , comme je parlois au Cavalier , vous ne devez pas avoir peur qu'ils vous entendent , car étant yvres comme des pourceaux , ils dorment aussi comme des cochons. Ils nous écoutoient pourtant fort attentivement , les premières vapeurs de leur vin étoient passées , tellement qu'ils étoient plus capables de raisonnement & peut-être aussi de peur. Pour moy , dit Goujon , je m'en vray , je n'ay garde d'attendre la venue de Monsieur de Pontins , il ne fait pas bon se rencontrer devant luy quand il est irrité , je suis bien sûr que s'il ne me trouve pas ici je feray ma paix avec luy , mais s'il m'y trouve , je puis bien m'attendre à être encore plus mal-mené que je n'ay été. A Dieu  
mes

mes amis, je ne vous conseille rien, vous sçavez ce que vous avez à faire, vous prendrez le parti qu'il vous plaira ; pour moy j'ay formé le dessein de me retirer pendant que j'en ay le temps, sans attendre davantage de coups.

Ces paroles prononcées par le plus brave des quatre, épouvantèrent les autres, qui premierement furent fort rêveurs, puis résolurent de se retirer. Mais comment ferons-nous cela (dit un des trois) nous avons non seulement perdu l'esperance des quatre Louïs, mais de plus on nous a ôté nos mousquetons & nos pistolets : après un tel affront je n'oserois retourner dans mon village, & j'aime autant attendre ici Monsieur de Ponsins au hazard de perdre la vie. Faisons mieux, dit Goujon, Mademoiselle de Sainte Phale est bonne & genereuse, allons luy demander pardon & nous soumettre à sa volonté, il ne nous peut point arriver de mal de cela. Allons, dit l'autre, le cœur me dit que tout ira bien. Les deux autres Cavaliers ne tarderent pas à entrer dans ce sentiment ; de sorte que Goujon me les amena, & luy qui parloit le mieux des quatre, porta la parole pour tous : voici à peu près les termes de sa harangue. Mademoiselle, nous sommes ici quatre criminels repentans qui venons implorer vôtre miséricorde. Nous confessons que nous avons failli : il est vray que quand on nous seduisit, on ne nous dit jamais que ce fut pour servir à un enlèvement, & encore un enlèvement d'une personne de vôtre merite. Mais quoy que nôtre ignorance puisse en quelque façon servir pour nôtre justification, nous aimons mieux recou-

recourir uniquement à vôtre clemence , & vous prier de nous pardonner ; nous partirons, s'il vous plaît de nous faire rendre nos armes, & nous reprendrons le chemin de nos maisons.

Je ne vous veux point de mal de tout ce que vous avez fait contre moy , repartis-je , tant parce que vous avez été seduits , que parce que vous n'avez pas perdu le respect que vous me deviez , que lors que vous n'étiez plus à vous-mêmes ; ainsi je vous pardonne de bon cœur : On vous rendra vos pistolets , pour vos mousquetons il ne vous seront restituez que dans vos maisons , parce que la prudence ne veut pas qu'on en use d'une autre maniere. Je vous assure aussi que mon frere vous pardonnera , & qu'il vous payera au delà de ce que ma mere vous a promis ; je vous engage ma parole de cela devant tous les honnêtes gens qui sont ici. Ils témoignèrent être contents de ce que je leur disois : Après cela ils se retirèrent & allèrent voir le vieux Ra-bours, qui faillit à se desesperer de ce changement : ils se querellerent , mais j'envoyay dire qu'ils partissent , & que je payerois la dépense , & leur tiendrois ma parole. Ils partirent donc environ les six heures du matin lors qu'il étoit déjà grand jour.

Toutes choses étoient bien allées jusques-là , mais l'excès de mon bonheur faillit à causer des desordres plus grands que ceux dont je venois de sortir. Il se trouva que mon frere battoit effectivement la campagne , accompagné de Monsieur de Hauteclour & de douze Cavaliers qui étoient tous , ou de la  
Reli-

Religion , ou fort affectionnez à mon frere : Ils s'informerent de la route qu'on m'avoit fait prendre & prirent des guides qui les conduisirent dans le bois sans s'égarer comme nous avions fait. Cheminant toute la nuit il se trouva qu'ils n'étoient qu'à un quart de lieu de ce village , quand ils rencontrèrent nos quatre Cavaliers , qui en furent aussi-tôt investis. Monsieur de Hautecour & mon frere furent prests de les immoler à leur fureur. Goujon dit : Monsieur de Ponsins , je vous prie ne suivez pas le premier mouvement de vôtre colere , mais écoutez-moy. Nous nous retirons par la permission de Mademoiselle de Sainte Phale qui est libre , & qui nous a promis que moyennant que nous la laissions , elle feroit nôtre paix avec vous.

Et où est-elle ma Sœur ? reprit mon Frere. Elle est , continua Goujon , dans ce village que vous voyez devant vous en bonne compagnie. Mais si vous l'agréez nous vous y conduirons. Vous y viendrez bien de gré ou de force , dit mon frere , car si vous avez donné le moindre sujet de plainte à ma Sœur , ou si vous avez perdu le respect que vous luy deviez , assurez-vous que vos vres m'en répondront. Oui , Monsieur , nous sommes ravis de cela , nous irons avec vous bien volontiers , dit Goujon : là-dessus on les mit au milieu des douze Cavaliers , & l'on reprit le chemin du village dans le temps que nous faisons apprêter le déjeuner , n'ayant pas eu envie de manger dans une nuit si tumultueuse. On ouit le bruit de tous ces Cavaliers dans la cour , je mis la tête à la fenê-  
tre

tre & je vis Monsieur de Hautecour & mon frere. Je descendis le degré avec une précipitation à me faire rompre le cou, & je courus embrasser mon Frere. Ah, ma Sœur, êtes-vous libre, me dit-il. Oûi mon frere je le suis graces à Dieu. Monsieur de Hautecour m'approcha dans ce moment, & me fit connoître par sa joye, la crainte qu'il avoit eue de me perdre, dont je luy scûs bon gré dans le fonds de mon cœur.

Cependant ces deux Messieurs qui m'avoient si bien défendue, la vieille Dame & ses filles descendirent: Je les presentay tous à mon Frere & à mon Amant: Je leur representay les bons offices que j'en avois recû, à quoy ces Messieurs ne manquerent pas de répondre aussi obligeamment qu'ils le pûrent. Le jeune Rabours ne jugea pas à propos de paroître avec eux, mais je ne manquay pas de leur faire connoître la maniere dont il en avoit agi envers moi, ce qui les toucha si vivement qu'ils furent en impatience de le voir. Il parut enfin & ces deux Messieurs l'embrassèrent & le remercierent de sa maniere d'agir noble & genereuse, en lui faisant des protestations sinceres de s'en souvenir toute leur vie.

Le vieux Rabours étoit couché sur un lit, l'esprit rongé de mille cruelles pensées. Il n'avoit point servi ma mere, & il avoit mortellement offensé mon frere & moy; sans parler de Monsieur de Hautecour, qui avoit aussi ses raisons d'être fâché contre luy. Ce fut un redoublement de frayeur, quand il ouït venir mon frere avec tout son monde. Le jeune Rabours interceda pour luy & mon frere luy

luy répondit , à vôtre considération je ferois des choses plus difficiles , quoy qu'il se soit extrêmement oublié de faire ce qu'il a fait ; mais puis que Dieu m'a rendu ma Sœur , je suis content de tout. Vous êtes libres mes amis , dit-il , en se tournant vers les Cavaliers qu'il avoit ramenez par force. Il y a plus , dis-je ; je leur ay promis à chacun quatre Louis d'or s'ils vouloient se retirer & me laisser libre , ils l'ont fait. Et bien ma Sœur je leur en donne fix à chacun. Si vous en donnez fix à chacun , repliquay-je , il en faut dix à Goujon , dont je racontay à l'heure même la bonne action & l'adresse. Et bien j'encheriray encore par dessus & je luy en donneray douze , répondit mon frere. Ce n'est pas encore tout , dis-je , je vous demande grace pour ma Femme de chambre. Veritablement c'est contre elle que je suis le plus irrité , dit mon frere ; cette malheureuse , à qui vous avez tant fait de bien , & qui vous est si obligée , a été assez méchante pour vous trahir : En verité j'ay de la peine à pardonner à une ame si lâche , néanmoins je le feray puisque vous le desirez , mais je me reserve pour toute satisfaction de luy faire peur.

D'abord que cette miserable creature fut arrivée dans le village , elle se jeta sur tout ce qu'elle trouva dans la cuisine , & se remplit si bien qu'elle ne songea du tout plus à moy ; en suite le sommeil la pressant elle se jeta sur un lit , si bien que je ne la vis plus ; elle dormit d'une telle maniere qu'elle ne s'aperçût jamais de tout le tintamare qui fut fait cette nuit là. On nous montra la chambre où elle

elle reposoit , où nous serions allez , si le jeune Rabours qui avoit été querir son Oncle , ne l'avoit amené moitié de gré & moitié de force ; il étoit plus pâle qu'un criminel qui voit approcher le moment qu'il doit recevoir le coup de la mort. Je vis son embarras , & j'en eus pitié. Je luy dis , Monsieur de Rabours , n'ayez point de peur , mon frere vous a déjà pardonné & se dispose à vous donner des marques de sa generosité , plus grandes que toutes celles que vous avez reçu de ma mere durant vôtre vie ; sur quoy mon frere prit la parole & dit ,

Monsieur de Rabours , Dieu qui connoit le secret de mon cœur , m'est témoin si je garde encore quelque fiel contre vous. C'est assez pour moy , que je voie vos desseins aussi heureusement renversez qu'ils avoient été malheureusement conçûs. Mais à quoy pensiez-vous quand vous vous rendites l'instrument de ma mere pour faire la violence à ma Sœur de la vouloir emmener dans un Convent contre son gré ? Où sont ces sentimens genereux & Nobles qui doivent regner dans un Gentilhomme ? Vous vous êtes rendu le Ministre d'une chose que beaucoup de roturiers auroient refusée comme lâche & indigné d'eux. Il est vray que vous n'agissiez contre la fille que par le commandement de la mere , mais ne deviez-vous pas faire un juste discernement , & vous souvenir qu'il y a de certains commandemens où il est juste de ne point obeir ? Quel droit aviez-vous sur ma Sœur pour vouloir l'enfermer dans une prison pour toute sa vie , ou du moins pour autant de temps que la rigueur de sa mere au-

roit duré ? Quel fruit attendiez-vous de cela ? des recompenses de ma Mere ? Croyez qu'avec le temps le dépit fait place à la voix de la nature , & que quand ma mere seroit revenue à elle-même , elle auroit été fâchée de ce qu'elle avoit fait , & auroit fait tomber toute la force de son chagrin sur ceux qui avoient été trop prompts & trop officieux pour la servir ? Quelle honte ne vous est-ce pas encore , que Monsieur vôtre Neveu vous ait appris vôtre devoir , & qu'il ait le premier reconnu le tort qu'il se faisoit de poursuivre une entreprise si peu honnête ? Je ne veux pas vous en dire davantage , mais je vous assure pour vous consoler , que vous trouverez auprès de moy plus de douceurs que vous n'en avez trouvé auprès de ma mere. Et là-dessus mon frere luy tendit la main en signe de parfaite reconciliation.

Le vieux Rabours vouloit répondre , mais mon frere voyant la peine où il étoit luy dit seulement , vous me parlerez une autrefois ; qu'il vous suffise que je tiens tout ce qui s'est passé comme non venu. Mon frere alors entra dans la chambre où dormoit ma suivante. Il avoit avec luy mon Amant , quatre de ses Cavaliers & l'hôtesse. Cette miserable dormoit encore quand mon frere l'éveilla , la tirant brusquement par le bras en lui disant , traîtreffe , où est ma Sœur ? Elle s'éveilla en sursaut , & fut quelque temps à le considerer sans pouvoir dire un mot. Parle , où est ma Sœur ? ( continua mon Frere ) veux-tu que je te fasse donner la torture tout à l'heure , & t'arracher la vie dans les tourmens ? Ça , c'est trop



trop attendre qu'on m'apporte des cordes, je veux avoir le plaisir de voir mourir dans les plus violentes douleurs, la plus méchante creature qu'il y ait sous le Soleil. Ha Monsieur (*cria-t-elle*) elle s'est retirée dans une chambre ici-dessus où elle repose. Non mamie, dit l'hôtesse, vous vous trompez, il y a plus de trois heures qu'elle est partie avec ces Messieurs qui étoient avec elle en carosse, & les quatre Cavaliers. Et pourquoy (*dit-elle en pleurant*) ne m'a-t-on pas avertie qu'ils parteroient afin que je m'en allasse avec eux ? Le vieux Monsieur de Rabours (*repartit l'hôtesse*) a dit qu'il avoit ordre de Madame d'Ombreval de vous laisser au premier logis, & de continuer leur route sans vous ; il est vrai qu'ils ont payé pour vous, & que vous pouvez vous retirer sans que je vous demande rien.

Si vous ne luy demandez rien, je n'en fais pas de même, je luy demande ma Sœur, reprit mon frere, car elle n'ignore pas le lieu où on la mène. Non Monsieur, je vous jure que je n'en sçay rien, dit-elle. Tu ne me le veux pas dire coquine, dit mon frere, ça qu'on me la feroit qu'elle l'avouë malgré qu'elle en ait. Les Cavaliers alors s'approcherent avec des cordes, & des tenailles toutes rouges : elle fit des cris : elle versa des larmes : elle se jeta aux genoux de mon frere : elle embrassa ceux de mon Amant : elle se traîna par terre, s'arracha les cheveux, maudit sa destinée & sa méchanceté qui l'avoit réduite à un si malheureux état. Confesse méchante où est ta maîtresse ? Hélas ! Monsieur,

Je ne vous sçaurois dire, où elle est, reprit-elle, si vous avez dessein de me faire mourir, à la bonne heure, mais que vous servira-t-il de me tourmenter pour me faire dire ce que je ne sçay pas. Je crois bien effectivement qu'elle n'en sçait rien, dit l'hôtesse, par les raisons que je vous ay dites. Je le veux croire, mais il faut qu'elle meure, & qu'elle soit pendue au premier arbre que nous trouverons, qu'on m'aille chercher un Prêtre pour la confesser. Cet arrest acheva de la desesperer. Helas! mon Dieu, dit elle, j'ay trahi ceux qui se fioient en moy, & qui ne m'ont jamais fait que du bien, & je suis trahie par ceux en qui je me suis confiée; on me rend ce que j'ay fait à ma bonne Maîtresse. Ah! Mademoiselle de Sainte Phale, ma bonne Demoiselle, où que vous soyez, je vous prie d'être persuadée que je meurs avec bien du regret de vous avoir trahie: hélas! vous me l'aviez bien dit il n'y a pas deux jours, que Dieu est juste & qu'il me rendroit selon mes œuvres. Je me moquois de vous, mais je vois bien qu'il ne faut jamais se moquer de personne, beaucoup moins de ceux qui ont le don de Prophetie.

Mon frere & Monsieur de Hautecour avoient bien de la peine à s'empêcher de rire; pour moy qui l'écoutois d'une chambre voisine qui n'étoit separée que d'une simple cloison, je riois du meilleur cœur du monde. La vieille Madame de la Garde, ses deux filles, & Messieurs d'Arboux & de Chables, en rioient aussi. Enfin je perdis patience & je criay, grace, grace. Ah! c'est la voix de ma bonne Maîtresse, s'écria la criminelle. Au nom de Dieu,

Dieu, Mademoiselle de Sainte Phale, soyez-moy en aide, je n'ay plus d'esperance qu'en vous. Vous voilà érigée en Sainte durant vôtre vie, & toute Huguenotte que vous êtes, me dit Monsieur d'Arboux, vous voilà obligée d'assister une devote qui vous prie avec tant d'ardeur, autrement vous n'aurez point de chalans si vous manquez à la premiere invocation qu'on vous adresse. Je ne m'amusay pas à répondre à cette raillerie, mais jem'en allay dans la chambre où étoient mon frere & mon Amant. D'abord que ma Fille de chambre m'apperçût, elle me mouilla les pieds de ses larmes; elle les baissa; elle fit cent prieres, auxquelles je répondis en peu de mots:

Je n'ay pas attendu jusques à present à parler pour toy, j'étois assurée qu'on ne te feroit point de plus grand mal que la peur, quoy qu'à dire la verité je pouvois me venger de toi sans crainte d'en être blâmée: Mais ainsi n'avienne que lors que Dieu m'a delivrée si miraculeusement, je témoigne quelque animosité contre qui que ce soit; je te pardonne, & le pardon que je t'accorde est bien sincere. Je suis marrie que tu te sois fermée la porte à toy-même pour ne revenir jamais auprès de moy, la prudence ne voulant pas que je me confie en toy tout le temps de ma vie: Je te donneray pourtant de quoy te ressentir non seulement de ma bonté, mais aussi de ma liberalité. Vous êtes ma bonne Maîtresse, répondit-elle, il n'appartient qu'à vous de faire des actions genereuses, c'est à present que je sens plus vivement le regret de

vous avoir offensée & ce regret ne m'abandonnera jamais. Je la fis lever, en suite elle demanda pardon à mon frere, & puis à mon Amant ; ils en eurent pitié & luy donnerent quelque argent ; j'ouvris aussi le coffret que j'avois, dont je luy donnay quelques hardes avec promesse de luy en donner davantage.

Pendant que ceci se passoit, on avoit préparé le dîner, où s'il n'y avoit pas des viandes delicates, il y en avoit assez pour nous, veu le bon appétit que chacun avoit qui les fit trouver deliquieuses. On servit deux tables dont la plus grande étoit pour les seize Cavaliers, & mon frere deffendit aux siens en particulier de faire aucune raillerie aux autres, de peur de quelque nouvelle discorde. L'autre table étoit pour Madame de la Garde, ses deux filles, Messieurs ses deux Gendres d'Arbaux & de Chables, mon Amant, mon frere & moy, & les deux Rabours. L'on parla de tout autre chose que de ce qui s'étoit passé la nuit, afin de n'aller pas rouvrir de vieilles playes qu'on ne pouvoit pas dire être bien fermées.

L'après dîné nous ne fûmes pas sans de grands embarras pour sçavoir ce que nous aurions à faire. Premièrement pour ce qui est de moy on étoit indéterminé touchant le lieu où je devois me retirer : Et en suite de ce que le vieux Rabours devoit dire à ma mere, qui n'étoit pas femme à se payer de raisons en l'air.

Pour le premier article, Madame de la Garde m'offrit generousement sa maison pour retraite, & d'une maniere si obligeante que je ne la pûs refuser, jusques à ce qu'on eût pris

pris de nouvelles mesures avec plus de loisir. Touchant les excuses de Rabours, on n'en trouva point de meilleures que de faire croire qu'il étoit tombé malade dans un village, & que durant ce temps j'avois trouvé le moyen de m'esquiver déguisée, sans qu'on eut pû découvrir où j'étois, quelque diligence qu'on eut faite pour cela. J'avois un peu de répugnance à passer dans le monde pour une coureuse, mais mon frere me représenta qu'il me faisoit aussi bien sortir de France *incognito*, & qu'il me devoit suffire que je scûsse que ma conduite étoit très-innocente, & que mon frere avec mon Amant approuvoient ce que la nécessité me faisoit faire.

- Quand on eut donné ces ordres & renvoyé les Cavaliers, excepté les quatre de ma première escorte qu'on garda quelque temps pour les renvoyer séparément après les avoir payez, on résolut de rester encore là tout ce jour, tant pour se réjouir que pour se reposer la nuit. Mon frere entretenoit Madame de la Garde & ses aimables filles, dont l'une étoit femme de Monsieur d'Arbanc, & l'autre de Monsieur de Chables qui faisoient avec les deux Rabours une partie de jeu: ainsi Monsieur de Hautecour & moi restâmes libres.

La joye qu'avoit mon Amant de me voir délivrée, étoit extraordinaire. Il craignoit de m'avoir perdue pour jamais, ce qui seroit arrivé si l'on m'avoit conduite jusques au Cloître fatal, qui devoit être en quelque façon mon tombeau. Ma joye n'étoit pas peut-être moindre que la sienne quoy que j'en fusse plus Maîtresse. Mesdemoiselles, dis-je. Mademoi-

selle de sainte Phale aux deux Hambourgeoises , quand vôtre heure sera venuë d'aimer vous excuserez peut-être mes sentimens : peut-être aussi serez-vous plus hypocrites que moy & tâcherez-vous de les cacher , s'il vous arrive d'en avoir de semblables. Je ne vous veux pas declarer ce que je ferois , répondit Mademoiselle Leonor. Je le crois bien , ajouta-t-elle , car vous feriez encore pis que moy. De grace continuez vôtre narration , reprit Mademoiselle Leonor , & je vous répondray en suite.

Je ne vous diray pas tout ce que nous nous dûmes en cette occasion , car les Amans goûtent de certaines douceurs que ceux qui n'aiment point ne trouvent pas dans leurs entretiens. Je vous diray seulement que ne dépendant plus que de mon frere , dont j'avois l'approbation aussi bien que celle de feu mon Pere , je ne craignois pas de vivre avec moins de façon que si nous n'avions pas été engagez. Une chose me fâchoit , c'est que Monsieur de Hautecourt ne trouveroit pas avec moy les avantages qu'il auroit trouvés si l'on ne faisoit pas aujourd'hui en France des injustices atroces aux Réformez. J'en témoignay quelque regret à mon Amant qui me fit connoître , qu'il ne regardoit en moy que les qualitez de ma personne , & qu'il étoit d'humeur de me suivre par tout , si je le voulois souffrir : jusques-là qu'il voulut me donner des assurances de sa foy que je ne voulus pas recevoir , me contentant de sa parole comme il se contentoit de la mienne.

Nous demeurâmes si long-temps à nous entrete-

tretenir que mon frere nous vint interrompre, en nous proposant d'aller nous promener. Nous descendîmes donc au jardin, où mon frere tira à part Monsieur de Hautecour, & s'entretint long-temps avec luy & le vieux Rabours qui leur découvrit bien des choses qu'ils ne m'ont jamais voulu dire de peur de me chagriner. Je scûs seulement que ma mere en étoit venue jusques là, que de me vouloir laisser dans le Convent pour toute ma vie, de desheriter mon frere, & de laisser la plus grande partie de son bien aux Jesuites: Le tout à l'instigation du Pere Matthieu, qui s'étoit rendu plus maître absolu de son esprit qu'il ne l'avoit jamais été.

Cette procedure de ma mere envers mon frere, m'offensa plus que tout ce qu'elle m'avoit fait, car j'y trouvois quelque chose de fort dénaturé. Mon frere apprit cela assez froidement, & repliqua, à ce qu'il me dit, seulement: Ce sont les effets ordinaires de la Bigotterie, de dépouiller ses enfans propres, pour accommoder des étrangers & sur tout des Moines faineans. Mon frere remercia Rabours de cet avis, & ne pensa plus qu'à prendre ses mesures pour sauver ses droits paternels. Enfin Monsieur de Hautecour qui a le secret d'engager les esprits, luy parla si fortement & avec tant d'efficace, qu'il le rendit autant affectionné à le servir & mon frere & moy, comme il avoit été auparavant aveuglement attaché aux interêts de ma mere.

Le soir nous soupâmes encore plus joyeusement que nous n'avions dîné; nous fîmes une étroite amitié Madame de la Garde & moy,

chacun s'accommoda le mieux qu'il pût dans l'hôtellerie. Je couchay avec elle, il falut que je luy contasse de quelle maniere & par quels moyens j'avois embrassé la Religion Réformée: Elle en jetta des larmes de joye & de tendresse, & m'exhorta de ne demeurer point dans un si beau chemin, mais de faire ma déclaration au plutôt; ce que je résolus aussi.

Le lendemain, mon frere donna à l'hôtesse tout ce qu'elle voulut, & nous partîmes d'assez grand matin. Nous fîmes ce jour là une grande traite, enfin nous arrivâmes qu'il étoit nuit, au Château de Madame de la Garde, qui fit tres-bien les honneurs de sa maison, nous recevant avec grand accueil & mille caresses. Il faut avouer que cette maison est une vraie école de pieté: on n'y lit que l'Ecriture Sainte, & on n'y parle que de matieres hautes & sublimes: Elle prit grand plaisir à la conversation de mon frere qui n'a pas perdu son temps dans les Academies. Je demeuray dans cette maison une quinzaine de jours avec bien du plaisir & de la douceur. Monsieur de Hautecour & mon frere y demeurèrent seulement deux jours avec les deux Rabours, dont l'aîné étoit fort bien reconcilié avec moy. Au bout de ce temps mon frere & mon Amant reprirent le chemin de leurs maisons, dont l'une n'étoit qu'à deux journées, & l'autre qu'à trois du Château de Madame de la Garde; dans le dessein de se rejoindre & de me revenir voir bien-tôt. Nous primes la resolution aussi que j'écrirais dans quelques jours une lettre à ma mere, que je datterois de Londres; non pas tant dans l'esperance de me remettre bien avec elle



elle que par une espece de déference dont je ne pouvois pas me dispenser.

Mademoiselle de Sainte Phale fut interrompue en cet endroit, & ne put poursuivre sa narration, à cause d'un Vaisseau qui étoit assez proche du nôtre, & qui étoit équipé en guerre, portant le Pavillon de Dannemarc. Si je ne me trompe, dit le Baron Danois, le Roy de Dannemarc est dans ce Vaisseau, car je scay qu'il doit faire un voyage dans la Comté d'Oldenbourg. Pendant que nous nous amusâmes à le considerer, on en tira un coup de canon, ce qui obligea notre Maître de Navire de faire descendre l'esquif pour aller parler à ceux qui commandoient le Vaisseau. Le Baron Danois voulut aller avec luy, dont il eut sujet d'être satisfait; quoy qu'il se fut trompé quand il crût que c'étoit sa Majesté Danoise qui étoit en personne dans ce Vaisseau; mais en la place il y trouva un bon ami qui luy fit present de quelques bouteilles de vin d'Espagne & d'autres rafraichissemens, avec lesquels il revint à notre bord. Il nous fit part de ses presens fort genereusement, ce qui nous aida à passer le temps une heure ou deux assez agreablement, en attendant qu'il plût à Mademoiselle de Sainte Phale de finir le récit de son Histoire.

*Fin du premier Livre.*



LES  
ENTRETIENS  
DES  
VOYAGEURS  
SUR LA MER.  
SECONDE PARTIE

---

LIVRE SECOND.

3 A colation que nous avoit don-  
 4 né le Baron Danois étant finie,  
 5 le Maître du Navire qui y avoit  
 6 assisté, nous fit voir quelques tail-  
 7 le-douces qui représentoient di-  
 8 vers miracles prétendus du Pere  
 d'Aviano, assez fameux aujourd'huy dans le  
 monde; & nous demanda ce que nous croyons  
 de ces miracles qui passoient chez le vulgaire  
 pour être tres-veritables. Il n'y a rien de si  
 facile (luy répondis-je) que d'abuser un peu-  
 ple qui ne regarde les choses que par le de-  
 hors, & qu'on trompe avec autant de facilité

ré qu'un joueur de gobelets trompe des enfans. Le peuple même contribué autant qu'il peut à être trompé, & s'emporte contre ceux qui le veulent retirer de son erreur, de cette façon il donne beau jeu à ceux qui veulent abuser de sa credulité. De là vient que l'on voit tant d'impostures dans le monde, & que tant d'imposteurs se mettent en campagne tous les jours. Touchant le Pere d'Aviano je ne le veux pas mettre dans ce rang tout à fait, parce qu'à ce qu'on m'a dit, il n'a jamais prétendu de faire des miracles, & que les peuples malgré luy, luy ont donné cette qualité. En effet on voit bien par une supposition qu'il ajoûtoit, en parlant à ceux qui recouroient à luy pour obtenir quelque guérison estimée incurable, qu'il ne prétendoit pas à la qualité de faiseur de miracles; car il leur disoit, *si vous croyez vous serez guéris*: En quoy il avoit son échappatoire prête, parce que si les malades ne guérissoient pas, il leur pouvoit reprocher que leur incredulité y avoit apporté de l'obstacle.

La plupart des Theologiens assurent que le temps des miracles est passé (dit Monsieur de B. V.) dès que les Apôtres ont cessé de vivre; parce qu'alors les esprits des hommes étant horriblement enfoncés dans les tenebres du Paganisme, il ne falloit pas moins que des œuvres extraordinaires, faites par le ministère de ceux qui leur prêchoient la Doctrine Chrétienne, pour leur prouver quelle étoit la véritable Doctrine: Mais quand une fois cette Doctrine a été reconnue, elle s'est fait des admirateurs & des partisans, par elle même; &

par-consequent il n'a plus été besoin de miracles, & ils ont cessé entièrement.

Il y a pourtant des Theologiens qui soutiennent qu'on verroit encore des miracles, s'il se trouvoit des hommes assez saints & assez aimez de Dieu, pour qu'il daignât déployer sur eux ses merveilleuses vertus, & si les peuples en general ne s'en étoient pas rendus indignes par leur dépravation. En effet il ne faut pas supposer que ceux qui ont fait des miracles les aient faits sans commandement, & sans une secrette inspiration d'en haut, tellement qu'il n'estoit pas en leur pouvoir de ne point obeir aux ordres de Dieu. Ce qui nous apprend qu'ils ne faisoient pas ces miracles par leur volonté, mais par la pure & simple volonté de Dieu, sans laquelle ils ne devoient rien faire; & à laquelle ils ne devoient jamais desobeir.

De plus, tous ceux qui ont fait des miracles ont eu une humilité particulière, se reconnoissant pour des Organestres-indignes des grandes œuvres de Dieu, s'estimant moins que les autres hommes; & toutes les fois qu'ils parloient avec Dieu, ils ne se regardoient que comme de la poudre & de la cendre. Et plus Dieu les rendoit grands aux yeux des peuples (qui ont la foiblesse de regarder plutôt à l'instrument qu'au bras qui le manie) plus ils se faisoient petits. Vous ne voyez pas dans le Nouveau Testament que les Apôtres se vantent de leurs miracles; ils n'en parlent presque jamais, ou s'ils en parlent, c'est d'une manière si modeste qu'on reconnoît bien qu'ils ne prétendoient pas en retirer aucune gloire propre.

Il faut encore une foy particuliere & distincte de la Foy justifiante, qu'on appelle la foy des miracles. Celle-là consiste dans une ferme confiance en la misericorde de Dieu par Jesus Christ ; & celle ci en une ferme persuasion que Dieu peut faire , & qu'il fera effectivement par leur ministère , telles & telles choses extraordinaires. En effet rarement quelqu'un de ces Saints personnages qui ont fait des miracles , a douté de la parole de Dieu , non plus que de sa puissance. Voyez avec quelle assurance Moïse fait ouvrir les gouffres de la terre pour y faire descendre Coré, Dathan & Abiram tous vivans. Voyez avec quelle assurance Elie fait descendre le feu du Ciel , qui consuma deux compagnies de cinquante hommes avec leurs Capitaines , & tant d'autres exemples qu'il seroit trop long de vous apporter.

Enfin il faut que ceux que Dieu aura choisi pour une telle chose , soient des gens fort unis avec luy par la pieté , détachés du monde & de ses embarras , fuyant de se rencontrer avec les Grands de la terre , & ne conversant avec les gens du monde que par la nécessité qu'ils se font de les exhorter à la repentance & à la Foy. Hors de cela ils doivent fuir le commerce des hommes pour vacquer plus facilement à la contemplation des merveilles de Dieu & de sa parole. La raison de cela n'est pas difficile à donner , car on ne peut gueres être dans le monde sans s'y plaire , & on ne peut prendre plaisir au monde sans déplaire à Dieu , & par conséquent sans être privé de sa communication. Moïse qui parloit familiè-

milierement avec Dieu & dont il est dit, *qu'il s'entretenoit avec luy comme l'on s'entretient avec son compagnon & son intime ami*, passoit la plupart du temps sur la montagne de Sinaï, ou dans le Tabernacle separé du peuple: Elie de même ne vécut-il pas dans les deserts occupé en des meditations sublimes: Jesus Christ a fait la même chose, se retirant souvent à part pour prier, comme les Evangelistes nous l'apprennent.

Je veux croire que nous ne sommes pas dans l'impossibilité de voir des miracles: Mais je ne pense pas qu'il y ait aujourd'hui aucun homme quelque grand serviteur de Dieu qu'il soit, qui puisse se vanter d'avoir ce don. Où est l'homme qui ose dire qu'il a cette humilité, cette foy, & ce dégagement du monde qui sont requis? Les Papistes nous vantent quelques-uns de leurs Saints & de leurs Fondateurs d'Ordres, qu'ils disent avoir fait de grands miracles, parce qu'ils étoient douez de grandes vertus: Mais examinez de près la vie de ces gens-là, lisez leurs Legendes & vous verrez un orgueil, une vaine gloire, un attachement au monde, & des foibleffes qui rendent vaines toutes les louanges qu'on leur donne.

Et bien loin que les miracles de l'Eglise Romaine, tendent à la gloire de Dieu & à la démonstration de la verité de l'Evangile, nous voyons qu'au contraire ils n'ont pour but que d'enrichir de certains Convents, en leur attirant les liberalitez du peuple, de faire considerer certaines Images & certaines Reliques, de faire honorer les creatures plus que le Createur. Je vous laisse à penser si des  
mira-

miracles de cette nature peuvent passer pour legitimes, & si l'on peut dire qu'ils ont été faits par l'autorité & la vertu de celui qui a agi en ses serviteurs sous l'Ancien & le Nouveau Testament ? Certes c'est avec raison que nous nous moquons de tant de miracles prétendus dont on nous bat les oreilles.

Selon ce que vous dites, dit Mademoiselle de Sainte Phale, tous les miracles de l'Eglise Romaine passeront chez vous pour fabuleux. Oûi Mademoiselle (repondit Monsieur de B. V.) Je crois bien qu'on y peut voir des prodiges, mais il faut bien se garder de confondre les prodiges avec les miracles.

Ceux-ci n'appartiennent qu'à Dieu, qui étant l'Auteur & le maître de la nature, en change l'ordre quand il luy plaît, & va quelquefois au delà, le tout pour sa gloire & pour le bien de ses enfans. Mais les prodiges ont souvent, & la plûpart du temps, pour auteur le Prince des tenebres, qui les fait faire par ses Ministres. Il est arrivé qu'on a vû tout à la fois des miracles & des prodiges: ce fut quand Moïse fut envoyé avec Aaron son frere en Egypte. Moïse jeta sa Verge, & aussi tôt elle se convertit en Serpent, voilà un miracle, parce que cela fut fait par le commandement & par la conduite de Dieu. Les magiciens de Pharaon jetterent leurs verges, & elles furent converties en Serpens, voilà un prodige parce que cela fut fait par la puissance du diable & par sa conduite: Mais pour faire voir que les miracles ayant Dieu pour auteur, anéantissent les œuvres du Demon, la Verge de Moïse convertie en Serpent devora

vora les autres Verges des magiciens converties en Serpens , si bien qu'ils ne purent leur rendre leur première forme : Ainsi comparez les miracles des serviteurs de Dieu mentionnez dans l'Ecriture , avec les miracles pretendus & innombrables de tant de Saints & de Saintes de l'Eglise Romaine , vous trouverez que ceux-là détruisent ceux-ci , & qu'il y a autant de différence entre eux qu'il y en a entre la brillante clarté du Soleil & celle d'un malheureux feu follet.

Je ne veux pas nier que dans l'Eglise Romaine il n'y ait des prodiges , qu'on nomme abusivement miracles à moins que nous ne voulussions donner ce nom aux merveilles qui arrivoient chez les Payens. L'Esprit de Dieu ne nous cache point que dans la fausse Eglise , l'esprit de tenebres fera des signes & des merveilles jusques à faire descendre le feu du Ciel pour entraîner à soy tous les habitants de la terre & séduire les Saints s'il étoit possible. Ce qui n'a pas été dit sans sujet , car c'étoit pour nous insinuer que les signes & les merveilles qu'on voit arriver dans une Eglise , ne suffisent pas pour prouver qu'elle est la véritable Eglise , & qu'il faut y joindre la pureté de la Doctrine. Car à l'heure que je parle , on voit des prodiges bien plus étonnans chez les idolâtres Orientaux , qu'on n'en voit chez les Catholiques ; toutefois les Catholiques ne laissent pas de dire que malgré tout ce qu'ils font ils sont des idolâtres.

Ce qui me rend les miracles du Pape d'Aviano fort suspects , c'est qu'on a bien été soigneux de les publier par tout , afin qu'aucun  
ne les



ne les ignorast ; mais on n'a point obligé les personnes qu'il avoit guéries , de se faire voir, ce qu'ils devoient faire sur tout dans les lieux où leurs infirmités avoient paru durant plusieurs années. Est-il possible que d'un si grand nombre de gens qui ont ressenti l'efficacité des miracles du Pere d'Aviano , nous n'en ayons pas vu un seul ? C'est ici en vérité où la fraude se découvre , car s'il étoit arrivé quelque chose de semblable , les Moines n'auroient pas manqué d'en faire de grandes fanfares, & de faire retentir leurs Chaires de la grande puissance que Dieu avoit donnée à ce Religieux. Au contraire on peut juger par leur silence , qu'ils n'avoient pas trop bonne opinion du succès de cette affaire , & qu'ils craignoient que le peuple ne viant à découvrir la fraude. En effet ils ne se sont pas trompez , cette grande reputation du Pere d'Aviano a été un vray feu de paille , tout d'un coup il a fait grand bruit dans le monde , & tout d'un coup il a été oublié , & ses miracles se sont évanouis je ne sçay comment.

Je ne suis pas le seul , ni les Réformez ne sont pas les seuls qui ont mauvaise opinion des miracles de l'Eglise Romaine : Plusieurs personnes sçavantes & de bon sens de cette même Eglise les tiennent pour fort Apocryphes. Il s'est même trouvé des Prelats qui ont fait faire des perquisitions si certains miracles arrivés dans leurs Dioceses étoient vrais ou faux , & qui les ayant trouvez faux , ont fait ôter des yeux du peuple les Images ou les Reliques qu'on disoit avoir fait ces miracles. De-là on peut juger que l'Eglise Romaine ne conserve  
son

son credit que par des artifices indignes ; au lieu que si c'étoit la vraye Eglise , on n'y parleroit jamais de miracles à moins qu'ils n'arrivassent à la face de tout l'Univers.

Quoy que je sois presque le seul qui entretienne la conversation (dit le Capitaine François, voyant que Monsieur de B. V. ne disoit plus rien) je ne puis m'empêcher de continuer encore. Monsieur de B. V. vient de vous parler doctement des miracles, & il vous a fait voir qu'il ne falloit pas en chercher aujourd'huy dans le monde : Il vous a montré aussi que ceux qu'on attribuoit au Pere d'Aviano peuvent avec raison passer pour suspects. Et moi je vous dis qu'il y a un homme en France connu de tout le monde , & fameux parmi les Etrangers, qui fait des miracles celebres : Appelez-les prodiges , si vous voulez , il ne m'importe , mais qu'il vous suffise qu'à peine les siecles passez nous peuvent-ils produire un homme comme luy , & qu'à peine les siecles à venir en produiront-ils un qui le puisse egaler.

Je ne croyois pas , dit Madame de Brosses, être assez nouvelle en France pour n'avoir point oui parler des personnes qui y possèdent des dons extraordinaires , & qui font du bruit dans le monde , mais je vois bien que je suis plus ignorante que je ne pensois : je crois pourtant selon toutes les apparences , qu'il y a quelque mystere caché là-dessous , c'est pourquoy je me prepare d'entendre quelque chose de divertissant. Ne vous remplissez point l'esprit de trop grandes idées , repartit le Capitaine en riant , de peur que vous n'ayez du regret de vous être trompée. Nous fûmes tous  
de

de l'avis de Madame de Brosse, c'est pourquoy nous redoublames nôtre attention.

Je suis obligé de vous dire à la louange de ce grand homme qui fait des choses si merveilles, que chacune de ses actions peut être regardée, non comme un miracle seul, mais comme un assemblage de divers miracles. D'ailleurs ils sont d'une telle nature qu'ils ne peuvent être niez ni desavouez par les impies, les athées, les libertins, & toutes ces sortes de gens qui font profession de ne rien croire : Au contraire plus ils sont impies, athées & libertins, plus ajoutent ils de foi à ces miracles, & les élèvent jusques au Ciel. Qu'y a-t-il de plus admirable que de voir que ceux-là même qui nient les veritez éternelles, qui traitent de fables les revelations les plus sacrées, & les miracles les plus authentiques, avoient de bouche, & croient de cœur que l'homme dont je vous parle, a fait des choses à qui on ne peut donner aucun autre nom que celui de miracles.

Je ne veux pas vous tenir davantage en suspens touchant le personnage dont je vous veux parler, vous le connoissez tous, puisqu'il est aussi connu que le Roy en France, c'est **LE REVEREND PÈRE LA CHAISE**. Il suffit, sans vous en faire d'autre éloge, de vous le nommer, pour vous faire comprendre que c'est le plus rare homme en ses manieres d'agir qu'il y ait peut-être sous le Soleil. N'attendez pas ici que je vous fasse une exacte description de ses qualitez, ni que je vous étale toutes ses actions, je laisse le soin aux disertes plumes & aux langues fécondes  
de

de la Société, de faire un digne portrait du naturel & des actions de ce grand personnage: Car comme autrefois il n'appartenoit qu'à Apellés de faire le portrait d'Alexandre le Grand, aussi n'appartient il qu'à ceux de son Ordre de faire celui du Pere la Chaise. Je crois qu'ils ne s'y épargneront point, & qu'ils ne dédaigneront point de s'acquitter d'un devoir si legitime; & qu'ainsi nous verrons un de ces jours quelque ouvrage digne d'eux & digne du Heros qui sera l'objet de leurs louanges. Car je m'assure bien qu'on n'y épargnera pas les fleurs, ni l'encens; la Société ayant cela de propre, de sçavoir bien louer ses enfans, & de ne leur épargner pas l'encens quoy que la plupart du temps son encens donne plus de dégoût que de satisfaction à ceux qui le sentent.

J'entreprendray seulement de vous représenter ce qu'on peut appeller l'Ouvrage de ce Pere: Quoiqu'il y ait d'autres personnes que luy qui y aient travaillé, le principal honneur luy en est pourtant deu, aussi bien qu'à un Maître Architecte celui d'un Édifice. Car bien qu'un Architecte soit assisté des Maçons & des Charpentiers, toutesfois tout le dessein, l'ordonnance & la perfection du bâtiment ne viennent que de luy; & par conséquent il attire sur soy les blâmes ou les louanges selon le succès de l'édifice.

Ce que le Pere la Chaise a fait, c'est d'avoir tellement mis à bas le parti des Huguenots en France, qu'il ressemble à ces restes de bâtimens antiques, qui sont échappez à la barbarie des Gots & des Sarrasins. On voit ici  
une

une Pyramide par terre ; là une statue brisée ; là une colonne demi-ruinée ; un Arc triomphal desolé, & toutes ces choses sont des marques évidentes d'une gloire passée & d'une misère présente. Ainsi qu'on se promène parmi les Huguenots, on ne verra que des Temples ruinez & rasez, que des familles desolées ; ils ne sont plus rien de ce qu'ils ont été autrefois, & ils pourroient s'écrier avec les pauvres Troyens *fuimus Troes*. Ce miracle est si grand que pour en venir à bout il a falu faire d'autres miracles, & il n'y a homme au monde qui n'ait été étonné de les apprendre.

Vous sçavez quelle considération on avoit en France pour les Réformez il y a environ vingt ou vingt-cinqans. Ils vivoient paisiblement avec les Catholiques ; toutes choses leur étoient favorables ; les grands Seigneurs faisoient profession de leur croyance ; ils jouissoient d'une longue prospérité, que personne n'entreprenoit de troubler, sans en recevoir de la confusion : Jamais ils n'ont démenti le devoir de bons sujets, & sur tout ils témoignèrent un tel attachement au service du Roy durant sa minorité, qu'on peut dire qu'ils affermirent la Couronne sur sa tête ; ce qui obligea sa Majesté (lors qu'elle n'avoit pas encore laissé prendre l'ascendant aux Jesuites sur son esprit qu'ils ont eu depuis) de leur rendre des témoignages avantageux de la satisfaction qu'elle avoit de leur conduite. Leurs Temples étoient alors tous sur pied, & s'ils avoient été d'humeur d'en demander de nouveaux, on les leur auroit octroyés, tant l'on étoit content d'eux. Leurs Chambres de l'Edit leur ren-

rendoient une justice entière , sans permettre qu'ils fussent foulez sous le pretexte qu'ils étoient de la Religion. En un mot ils possédoient de richesses bien acquises , ils avoient de bons amis , ils étoient bien vûs du Roy & de ses Ministres. Le Clergé n'étoit point animé contre eux comme il l'est à present , ils étoient en grand nombre , enfin ils jouissoient d'un bonheur trop grand pour que cette félicité fût durable. Mais qui auroit crû alors qu'ils seroient devenus ce que nous les voyons à present , tant les apparences étoient contraires à ces fâcheuses extremitez dans lesquelles ils sont maintenant plongez.

N'est-ce pas donc un grand miracle d'avoir mis par terre ceux qui étoient debout & qui sembloient être fondez sur la roche ? Combien de choses n'a-t-il pas falu faire pour en venir là ? Il en a falu faire de si grandes & de si difficiles qu'on n'y peut penser sans étonnement ; car il a falu venir à bout de ce que les siècles à venir croiront entièrement impossible, c'est de persuader au plus éclairé de tous les Monarques que les Huguenots étoient des rebelles , & que leur Religion étoit une here-sie intolérable ; sans lui donner le loisir d'examiner si ce que ce Pere mettoit en avant pour le lui persuader étoit veritable ou non.

Je vous ai dit que le Roy avoit donné des témoignages authentiques & avantageux de la satisfaction qu'il avoit des Huguenots , jusques-là qu'il en écrivit une Lettre à son Altesse Electorale de Brandebourg l'an 1666. Toutefois le R. P. L. C. a si bien travaillé , & a fait remuer des ressorts si extraordinaires ,

res , que sa Majesté sans avoir été offensée, a changé de maniere d'agir avec ses sujets de la Religion , qu'elle témoigne maintenant haïr autant qu'autrefois elle les avoit aimez. On a perdu la memoire des services qu'ils ont rendu & de ceux qu'ont rendu leurs Peres, quand au peril de leurs vies, qu'ils couroient risque de perdre à tout moment , ils ont forcé la France de reconnoître ses legitimes Rois.

N'est-ce rien cela, d'avoir pû faire oublier des services si importants ? Les Anciens Poëtes faisoient grand bruit dans leurs vers d'un certain fleuve de Lethé ou d'Oubli , qui n'a jamais eu d'autre existence que dans leurs fictions. Quiconque, disoient-ils, buvoit de l'eau de ce fleuve oublioit generalement tous les biens & les maux qui luy étoient arrivez durant sa vie , & perdoit tellement toutes sortes d'idées, que son entendement devenoit une table d'attente par ce moyen. S'il y avoit eu alors un P. L. C. on n'auroit pas été obligé de recourir aux fables , car il auroit fait voir qu'il avoit un art pour faire oublier les meilleurs services , malgré les protestations qu'on auroit fait d'en conserver une memoire éternelle.

Si ce que vous venez d'entendre vous paroît admirable , voici quelque chose encore de plus surprenant ; car non seulement il a fait oublier à la Cour les services importants des Réformez, mais même il leur a sçeu donner, dans l'esprit du Roy , un caractère tout contraire à celui qu'on leur a attribué, & qu'ils ont conservé pendant plus de quatre-vingts,

ou quatre-vingts dix ans, comme si la longueur du temps leur avoit fait changer de nature. Tous les Catholiques raisonnables & bons François avoient en ce tems là, que les Huguenots avoient puissamment servi pour soutenir le Royaume dans le branle de sa chute, étant prest de tomber entre les mains des Espagnols. Aujourd'huy on veut qu'ils n'ayent agi que par de purs motifs d'intérest & d'ambition, & par l'envie qu'ils avoient de voir le Royaume troublé par leurs seditions. Dieu dit dans sa parole : *qu'il tire du mal le bien, & des tenebres la lumiere*, ce sont là ses miracles. Mais le P. L. C. en fait d'une autre nature, & tout opposez à ceux là, *car il tire du bien le mal, & de la lumiere les tenebres*. De la fidelité & des belles actions des Huguenots, il en prend occasion de dire qu'ils n'ont rien fait que par un certain esprit qui ne pouvoit subsister que dans les desordres.

Ce n'est pas encore là toute la beauté du miracle, la voici : C'est d'insinuer au Roy & à toute la Cour, que les Huguenots de ce temps-là, & ceux d'aujourd'huy, voudroient voir la France toute changée en Republique, parce, dit-on, que les Huguenots ont un esprit Republiquain, puisqu'ils font profession d'une Religion observée en Suisse, en Hollande & à Geneve, qui sont des Republiques. Belle & admirable raison ! qui seroit bernée si le P. la Chaise ne daignoit s'en servir : car dans sa bouche elle change de nature : c'est une raison invincible, & il la soutient si fortement qu'on croit aujourd'huy les Huguenots imbus d'une maxime qui ne leur est ja-  
mais



mais entrée dans l'esprit, en quoy il y a une double merveille à admirer.

Il n'est rien de si constant, que ceux qu'on appelloit les Catholiques zelez autrefois, ou bien le parti de la Ligue, voyant qu'ils n'avoient pû faire tomber la Couronne sur la tête du Roy d'Espagne, entreprirent au moins de la partager en divers lambeaus de Principautez & de Republicues. On ne s'en cachoit point dans les principales villes du Royaume, comme à Paris, à Toulouse, à Lion, à Bordeaux, à Rouen, qui devoient s'ériger en Republicues Souveraines comme Genes, Luques & d'autres villes d'Italie. Ceux qui vouloient cela étoient des Catholiques zelez à outrance, qui aimoient mieux voir la France déchirée en diverses pieces, que d'endurer un Roy Huguenot. C'étoit donc les Catholiques qui avoient l'esprit Republicain. Neanmoins le Pere L. C. par un trait merveilleux, a fait qu'on soupçonne aujourd'huy les Huguenots d'une chose à laquelle ils n'ont jamais pensé, & dont leurs ennemis ont été convaincus. De là vient que les Catholiques passent pour bons Royalistes, & que les autres sont crus des Republicains, parce qu'ils observent la Religion de Geneve.

En consequence de cela, ce bon Pere a si bien fait, soit en noircissant les Réformez, soit en donnant des idées odieuses de nôtre Religion, qu'on ne veut pas seulement nous ouïr ni nous voir. Et parceque nous sommes Huguenots, on nous traite comme des pestiferez, & on nous regarde comme des monstres : ce qui est une maniere d'agir toute extraor-

dinaire : Avec le temps peut-être persuadera-t-il le monde que nous sommes semblables à des Satyres , ou à des Centaures comme on le fait croire en Espagne & en Italie aux petits enfans pour les épouventer. Je crois pourtant que nous ne differons point de nos Peres , à qui l'on a donné tant de louanges. Mais voici le point qui décide , il n'y avoit point en leur temps de Pere la Chaise , dont l'éloquence miraculeuse fut capable de les faire envisager autrement qu'ils n'étoient ; au lieu qu'à present il y en a un qui fait voir ce qui n'est point , & ce qui ne sera jamais , & qui fait évanouir ce qui est & le fait considerer comme s'il n'étoit jamais arrivé.

Puisque je suis sur ce sujet , je diray que ce Pere communicant sa vertu de faire des miracles aux Ministres qu'a le Roy chez les Etrangers , leur donne le moyen de persuader que tout ce qu'on fait aux gens de la Religion en France n'est rien , ou si peu que rien , & ce qui est fait passe pour non fait. Deux millions d'ames gemissent , leurs cris causez par l'oppression penetrent jusques aux Cieux : toutefois il n'y a rien de tout cela , disent les Ministres. D'un autre côté ils exagerent les emportemens de deux , ou de trois particuliers pour les imputer à tout le corps des Huguenots , & on les croit. Sans doute que le Pere la Chaise n'a pas manqué de les fournir de quelques bons talismans , dont la vertu consiste en ce que celui qui les porte sur foy , pourra mentir à toute outrance , & que pourtant on ne laissera pas de luy ajoûter foy.

Mais le plus beau chef-d'œuvre de ce Pere ,

re, c'est d'avoir mis à bas cette Colonne que Henri le Grand avoit luy-même dressée, qui étoit fondée sur les grands services des Huguenots, aussi bien que sur la parole Royale de ce Monarque, & les sermens solennels que ses deux Successeurs Louis XIII. & Louis XIV. ont fait à leur avènement à la Couronne. Il est assez manifeste que c'est de l'Edit de Nantes fait en faveur des Réformez, dont je veux parler, que le Pere la Chaise a fait mettre à bas. Après cela, qu'Hercule & que San-son s'aillent vanter de leurs exploits. Le P. L. C. les a surpassez de beaucoup. Si le premier a soulagé Athlas & soutenu durant quelque temps le fardeau des Cieux sur ses épaules; le P. L. C. l'a remué, il en a troublé l'ordre, & il a outragé impunément ceux en qui le Ciel prenoit part. Si San-son en sa mort prit les colonnes de la maison où il étoit & les secoua d'une telle force qu'en les arrachant de leur place, la maison en tomba, & que trois mille personnes furent tuées dans cette chute; qu'est cela au prix de ce qu'a fait ce Pere durant sa vie? Il a tant secoué cette colonne de l'Edit de Nantes qu'il l'a arrachée de sa place, qu'il l'a mise en pieces, & que par sa chute on a vu tomber plus de trois cens Temples, ruiner ou chasser une infinité de familles, faire revolter plus de deux cens mille ames, & jeter la consternation dans le cœur de plus de deux millions de personnes.

Quel tremblement de terre a jamais causé une telle desolation? Quelles armées ont jamais fait, ou pû faire la moitié de ce que ce

Pere a fait ? Ce miracle s'est fait à la face de tout l'Univers, & est avoué de toutes les Nations : & nous-mêmes qui nions les miracles, nous sommes obligés de confesser qu'il y a dans cette affaire quelque chose qui surpasse les forces & la conduite ordinaire de la nature : qu'un Religieux par ses discours, par ses raisons colorées, ait trouvé le moyen de s'insinuer si bien dans l'esprit de son Roy, que pour luy faire plaisir il ait mal-traité les meilleurs & les plus humbles de ses sujets, troublé leur repos, & inquiété leurs consciences.

Il faut que je vous dise encore un autre miracle de ce Pere, qui passe l'abolition de l'Edit de Nantes. C'est le grand secret d'acheter les ames à beau prix d'argent. On regardoit autrefois l'or & l'argent comme le plus lâche & le plus vilain moyen qui pût être employé pour la conversion des cœurs ; rien ne sentoît tant le commerce honteux & n'approchoit de si près du maquereillage que cela ; si l'on faisoit quelque marché c'étoit fort en cachette. On est obligé aujourd'huy au Pere L. C. de ce qu'on fait cette affaire la tête levée. Ceux qui vendent leurs ames n'ont point de honte de les prostituer pour une somme d'argent, & ceux qui les achètent n'ont aucune confusion de les acheter : Les uns & les autres marchandent, ceux-là pour avoir plus, & ceux-ci pour donner moins, comme si on pouvoit donner un prix au salut à quelques deniers près : que dis-je ? bien loin d'en tirer de la confusion, on en veut tirer de la gloire. Le grand maquereau des ames est le fameux Pellisson qui en tient le Bureau, ayant sous luy ses maque-

maquereaux subalternes. En un autre temps il n'y auroit pas eu assez d'encre en France pour noircir ceux qui font un tel commerce, ni assez de bouë pour leur jeter au visage. Mais graces au Pere<sup>a</sup> la Chaise, ce commerce n'a plus rien de criminel, il suffit que ce Pere declare qu'une chose est bonne pour qu'elle soit reputée telle. Autrefois ce commerce étoit infame, mais ce qui étoit infame & mauvais est devenu bon & honnête par le soin que le P. L. C. a pris de l'autoriser. Le croire autrement c'est tomber en peché mortel, & se mettre en état d'être damné éternellement.

On raconte qu'autrefois un Frere Jean de Roquetaillade, fort sçavant & hardi Predicateur selon son temps, eut l'honneur de prêcher devant le Pape & tout le Consistoire des Cardinaux; & que d'abord qu'il les vit si magnifiquement vêtus, & suivis d'un corège pompeux; au lieu de prêcher il se mit seulement à dire, avec une mine & un geste fort dédaigneux; *Fide S. Pierre, Fide S. Paul.* Ce qu'ayant repeté plusieurs fois, le Pape, étoit prest de luy faire voir combien cette façon de faire l'avoit scandalisé. Mais il s'en justifia plaisamment, en disant, *Tres-Saint Pere, je n'ay pu contempler la pompe dont votre Sainteté est environnée, & cette magnificence qui accompagne les Illustriſſimes Cardinaux, sans avoir en quelque façon du mépris & du dédain pour S. Pierre & les autres Apôtres, qui ont plus fait de cas de la misere que de l'abondance, & de la pauvreté que des richesses. Sans doute ils étoient bien abusez, & ils n'avoient pas l'esprit que vous avez: aussi n'ay-je pu contenir ma langue que je*

*n'aye dit en parlant d'eux , si de S. Pierre , si de S. Paul.*

S'il se trouvoit en nos jours des Freres Jean de Roquetaillade , ils pourroient dire la même chose que luy , en reprochant à ces grands Apôtres , de n'avoir pas sçu de quelle façon il falloit agir , pour porter les hommes à embrasser l'Évangile. Veritablement la force de la Predication est grande , envoyer des Missionnaires c'est quelque chose , mais le vray secret c'est de faire distribuer de l'argent : car le moyen que ceux qui sont dans la necessité puissent résister à la lueur de ce beau metal ? Il faudroit être terriblement opiniâtre pour ne pas se laisser vaincre au vainqueur universel de tous les hommes. Admirons donc ce miracle du R. P. L. C. qui a annobli & justifié le plus infame & le plus décrié de tous les moyens.

Jusques à present on s'étoit servi de l'argent pour toutes les choses humaines , il n'y avoit que le Ciel qui ne pouvoit être acquis pour aucune somme quelque grande qu'elle fût. Quoy que divers Papes se soient flattez de pouvoir vendre toutes choses , jusques à vendre des degrez de gloire ; le monde étoit à present desabusé de cette opinion : Mais d'abord que le R. P. L. C. s'est mis en campagne & qu'il a conseillé au Roy de distribuer quelques sommes aux heretiques pour se convertir , il a bien fait voir que l'argent étoit d'une grande vertu pour l'aquisition des choses spirituelles & celestes. Grande merveille de pouvoir acheter les ames des hommes qui sont immortelles , & que l'image du Prince gravée  
sur

sur ce metal soit capable d'effacer l'image de Dieu empreinte dans les ames ! C'est le secret qu'a trouvé le grand Pere la Chaise , dont tous les bons Catholiques ne doivent pas moins se réjouir , que les Alchimistes quand quelqu'un de leur cabale a trouvé le secret de faire de l'or.

Si nous reflexifions aussi sur tant d'Arrêts & de Declarations qui ont été rendues contre ceux de la Religion, il n'y en a point, si l'on y prend garde de près, qui ne puisse être appelée un miracle particulier. Il est vray que ces Declarations & que ces Arrêts portent le nom du Roy , de son Conseil d'Etat , ou de son Parlement. Mais qui a inspiré au Roy ces pensées si rusées & si raffinées pour ruiner insensiblement les Huguenots, en les consumant à petit feu , & les amener par ce moyen à l'Eglise ? Qui , dis-je , a fait ce miracle, si ce n'est le Pere la Chaise ? miracle très-grand à la verité en luy-même , & par comparaison avec ceux des Saints & des Saintes , mais des plus petits par comparaison avec d'autres qu'il a faits.

Par exemple chacun sçait avec quelle affection le Roy travaille pour le bien & la conservation de son Etat , qu'il augmente tous les jours ; tous les Princes, les Officiers de la Couronne , les Parlemens, la Noblesse, le Clergé , le peuple , le secondent heureusement, le Pere la Chaise feint d'avoir le même zele : Mais il affecte de parvenir à ce but par des voyes differentes : & sous diverses raisons bien colorées. Il avance qu'on ne peut rien faire de plus avantageux pour le bien de

la France que d'en bannir entièrement le Calvinisme. Il ne faut pas être grand politique pour deviner qu'un tel moyen est capable non seulement de luy faire une brèche qui ne sera jamais réparée, mais de plus de l'entraîner dans une ruine inévitable. Le Pere la Chaise par son beau langage endort tout le Conseil, & s'il n'entraîne pas tout le monde dans son sentiment, ceux qu'il ne peut pas entraîner il les épouvante. La France se deserte d'un bon nombre d'habitans, malgré les rigoureuses défenses du Roy ; ils peuplent les Pais étrangers ; peut-être reviennent-ils un jour l'épée au poing, tirer leurs freres de l'oppression. On voit bien cela, toutefois on n'ose rien dire de peur de déplaire au P. la Chaise ; n'est-ce pas là un grand miracle ? Il est vrai qu'il est contraire à ceux de Jesus Christ qui faisoit parler les muets, & voir les aveugles, au lieu que le Pere la Chaise rend muets ceux qui parlent, & aveugle les clair-voyans.

Par exemple, la Declaration du Roy rendue le 19. Novembre & registrée en Parlement le 2. Decembre 1682. touchant les malades & les mourans, a beau être dite la Declaration du Roy. Le Roy n'en fut jamais l'auteur, tout y sent le Jesuite, elle est sortie de la cervelle du Pere la Chaise, comme une autre Minerve de la cervelle de Jupiter, & il l'a conseillée au Roy. De là est venue la plus horrible de toutes les injustices qu'on ait jamais fait, en troublant le repos de ceux qui en avoient alors le plus de besoin ; ce qui nous donne sujet de porter envie à la condition



tion des Chrétiens qui vivent sous la domination du Turc. Car quoi qu'ils soient environnez de Barbares & d'Infideles de tous les côtez, ils ont au moins l'avantage qu'on ne trouble point la tranquillité de leurs malades à la mort, & qu'ils peuvent alors suivre, avec toute liberté, les mouvemens de leurs consciences. Comment donc s'est-il pu faire qu'on ait permis & même ordonné en France une chose qui ouvre la porte aux fureurs d'une populace, & aux fraudes des Curez qui lors qu'ils ne seront pas honnetes gens, ou qu'ils seront animez d'un zele aveugle, pourront dire ce qu'il leur plaira ? Mais c'est ici où consiste le miracle, que tout l'Univers condamnant une chose comme injuste, le P. L. C. ait peu la faire trouver juste à celuy qui par son autorité Souveraine, peut faire ce qui luy agréé & défaire ce qui luy déplaît.

N'est-ce pas encore un miracle que cette autre Declaration qui interdit pour jamais aux Sages femmes de la Religion d'exercer leur fonction, & qui ordonne aux Réformez de ne se servir que des Catholiques ? Il n'y a rien de si repugnant à la raison, à la nature, & à la pieté que cette Déclaration là. Si toute autre personne que le Roy l'avoit voulu, & si toute autre personne que le P. L. C. l'avoit inventée elle passeroit pour le trait le plus barbare qui pût tomber dans l'entendement. Tel qui la loue aujourd'huy & qui l'élève jusques au Ciel, l'abaisseroit jusques au fonds des abîmes. C'est donc l'autorité du Pere la Chaise qui est cause qu'une chose méchante est trouvée bonne, & qu'elle

est reçûe pour telle, ce qui ne peut être arrivé que par une double fascination de ce Pere, tant à l'égard du Roy que de ses Ministres, par laquelle il fait voir aux uns & aux autres ce qui n'est point, ce qui ne fut & ne sera jamais, & les empêche de voir ce qui est réellement & de fait. Si l'on ne donne à ces choses là le nom de miracles, je ne sçay pas quel nom on leur peut donner qui leur convienne.

Et cette autre Declaration, qui porte que les enfans seront en état dès l'âge de sept ans de choisir quelle Religion il leur plaira, n'est ce pas encore un Miracle qui l'a produite? Sans parler de l'injustice palpable qui se voit en cette Declaration, il est manifeste qu'elle va directement contre le bon sens, qu'elle a exposé la France à la moquerie des nations étrangères, & qu'elle en a eu de la confusion. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit maintenant, il suffit de sçavoir que jamais on n'auroit fait un si grand pas de Clerc, si le Pere la Chaise qui en a été l'auteur, n'avoit eu le don des miracles. On a voulu croire qu'elle étoit bonne puisqu'il en étoit l'inventeur, & on l'a voulu mettre en execution, car il ne sera jamais dit que ce Pere ait conçu & résolu quelque chose dans son esprit qui soit demeurée sans accomplissement. En un mot, tous ces derniers Arrêts rendus contre nous, sont autant de miracles, l'on n'a jamais rien vû de semblable jusques ici, & l'on ne verra rien de tel ci-après.

Ne conterons-nous aussi pour rien l'adresse que ce Pere a pour empêcher que les plain-  
tes

tes de deux millions d'ames ne puissent parvenir jusques aux oreilles du Roy , qui peut-être seroit touché des cris perçans d'une si grande multitude : Quedis-je , parvenir ? il n'y a personne qui les ose secourir , ni qui ose dire un mot en leur faveur. Quoi ! les plus grands scelerats auront encore quelque Avocat qui osera parler pour eux , & voici deux millions d'innocens qui ne trouvent point d'Avocat. Où est l'humeur genereuse des François ? où est leur charité ? où est leur noble impatience contre ceux qui oppriment les innocens ? S'ils voyent bien les injustices qu'on fait , ils voient bien aussi que nôtre desolation pourroit être suivie de celle de la France ; ils en gemissent dans leurs cœurs : Mais s'ils sont assez hardis pour donner quelques marques exterieures de leur pitié , le Pere la Chaise , chez qui la compassion passe pour un crime , ne les épargnera point , il les perdra au premier moment favorable qu'il en trouvera. Voilà des choses qui passent la portée de tout entendement , de sorte que nous ne pouvons pas leur refuser le nom de miracles , & même des plus grands.

Si le Pere la Chaise fait des miracles par l'argent , pour en faire des conversions , il ne s'en sert pas avec moins d'efficace pour diviser les Réformez les uns d'avec les autres ; pour en obliger quelques-uns à trahir leurs freres ; pour les porter à reveler tous les secrets , & pour les engager en des démarches facheuses & pernicieuses. Il n'y a Province , il n'y a ville , il n'y a Eglise , où il n'ait ses creatures gagnées. De là vient qu'il a une si exacte con-

noissance de nos foibleſſes , & qu'il ſçait de quel côté il nous faut attaquer pour nous faire des brèches. Ceux qui connoiſſent en general les Huguenots , qui ſçavent leur attachement à leur croiance , & leur zele pour leurs Eglises , ne ſeront pas ſurpris ſi j'appelle un miracle le pouvoir qu'a eu ce Pere d'en ſeduire quelques-uns , & de les attirer à ſeconder ſes volontez. Ce n'eſt pas en eſſet une petite affaire d'obliger des perſonnes qui ont quelque reſte d'honneur & de conſcience à y renoncer. On y penſe plus d'une fois avant que de ſe reſoudre à mériter les noms de traître , de fourbe , de parjure & de perfide. Il faut combattre ſouvent des années entieres avant que de pouvoir vaincre une ame : & bien ſouvent au moment qu'on croit l'avoir perſuadée , un remords vient qui détruit en un inſtant tout le progrès qu'on croyoit avoir fait ſur elle. Mais le Pere la Chaiſe ne s'eſt jamais trompé : il n'a pas ſeulement gagné quelques perſonnes , mais des centaines & des milliers. Et je croirois aſſez facilement ce dont il ſe vante , qu'il ne ſe paſſe rien dans les Synodes , dans les Conſiſtoires & chez les principaux d'entre les Réformez , qu'il ne le ſçache exactement. Voilà un miracle qui ne cede point à aucun de ceux dont j'ay déjà fait mention.

Mais Monſieur de B. V. (dit le Capitaine après s'être arrêté un moment ) prétendez-vous que je faſſe ici tout ſeul la Legende du P. L. C. ? Non aſſurement , je n'en feray rien ſi vous ne m'aidez. Vous venez de nous dire de ſi belles choſes (repartit Monſieur de B. V.) qu'on

qu'on peut dire sans hyperbole que vous avez fait miracle ; pour moy qui me reconnois pour fort peu capable , je n'ay garde d'entreprendre de traiter une matière où vous avez si bien réussi. Comme vos dons sont différens , dit Madame de Brosse , nous espérons que vous nous direz des choses différentes de ce qu'a dit Monsieur le Capitaine , & qui pourtant n'auront rien de moins agréable ni de moins solide. Mais , Madame ( dit encore Monsieur de B. V. ) Monsieur le Capitaine n'a dit que la moitié de ce qu'il devoit dire. Je satisferay à ma promesse , reprit celui-ci , quand vous aurez obéi , aussi bien ai-je besoin de quelques momens de relâche pour penser mieux à ce que je dois vous dire encore. Je vois bien qu'il se faut rendre , ( répondit Monsieur de B. V. ) patience , c'est un mauvais pas dont il faut que je sorte.

Ne croyez pas , ajouta-t-il , que Monsieur le Capitaine ait voulu faire quelque exagération quand il vous a dit que le P. L. Ç. avoit fait divers miracles , & qu'il en fera dans la suite plusieurs s'il vit encore quelque tems , dont toutes les nations seront dans l'étonnement. Je suis de la même opinion : car sans m'arrêter à la distinction que je vous ay faite tantôt des miracles & des prodiges , je tombe d'accord qu'il fait des choses si extraordinaires , que diverses actions d'autres hommes à qui l'on donne le nom de miracles , ne le méritent pas si bien que les siennes.

Premièrement ces actions ont cet avantage que personne ne les revòque en doute , comme il vous a été dit ; & que ceux-mêmes qui  
trai-

traitent de fables & de contes de vieille la plupart des miracles qu'on publie dans l'Eglise Romaine, n'ont garde de traiter de fables les actions de ce Pere. Les maux que nous sentons, les calamitez dont nous sommes frappez, sont ces miracles dont nous sommes les objets. Nos Eglises, nos familles, nos Temples & nos personnes en sont des preuves indubitables. La plupart des miracles de l'Eglise Romaine n'ont eu pour témoins que quelques Moines, ou quelques Religieuses, ou quelques personnes apostées pour ce badinage, ils sont pour l'ordinaire arrivez dans des pays éloignez de ceux où ont les fait valoir : On nous vient debiter en Europe ce qui se fait aux Indes, & aux Indes ce qui se fait en Europe, parce qu'on sçait bien qu'on aimera mieux le croire que de l'aller voir. Mais les Miracles du P. L. C. ne sont pas arrivez de nuit, ils ne consistent pas à surmonter la nature, comme par exemple à rendre la santé aux malades, la vûë aux aveugles & la vie aux morts. Ces miracles-là étoient bons du temps de Jesus Christ & de ses Apôtres. Le P. L. C. ne leur porte point d'envie, ce n'est point à cette gloire qu'il aspire, il y faut trop de façons & il ne s'en sçauroit bien accommoder.

Il faut en effer, comme je vous ay dit, être fort cheri de Dieu pour obtenir de luy ce don, & pour en être cheri il faut être humble, devot, détaché du monde & charitable : Toutes ces vertus ne sont nullement compatibles avec l'humeur de ce Pere quand il les faut observer rigidement & de cœur : il suffit qu'il sauve les apparences par un bel extérieur. Au  
reste

reste il renonce à ces sortes de miracles qui demandent une vertu si pénible & si austère, à laquelle quand même il s'y seroit adonné, il auroit perdu son temps & sa peine ; puisque Dieu qui auroit connu son cœur & vû ses intentions, auroit bien vû aussi que le seul desir de faire des choses extraordinaires & non pas l'amour divin, l'auroient rendu devot. Outre que quand il auroit été tel véritablement, il n'est pas assuré qu'il eut fait des miracles, parce que nous sçavons qu'entre tant de saints hommes chers de Dieu, il s'en est trouvé tres-peu qui ayent reçu cet avantage, quoy que ceux qui ne l'ont pas reçu n'ayent pas été moins heureux, moins saints, ni moins illustres que ceux qui l'ont reçu.

Toutes ces raisons étoient suffisantes pour porter ce Pere à chercher une autre route pour se faire estimer dans le monde. Il a donc cru qu'il falloit faire des miracles de politique, d'adresse & d'intrigue, à quoy il avoit autant de dispositions naturelles qu'il en avoit peu pour faire des miracles d'une autre nature. Car il est naturellement second en stratagemes, il est hardi, sa conscience n'est point alarmée par des reflexions à contre-temps. Enfin il a été élevé par des maîtres tres-sçavans en l'art de tromper les hommes : il a été à la Cour, où il s'est fait distinguer par la beauté de son esprit : il a été aimé du Roy : il en a été élevé : il a sçu conserver son affection & même l'augmenter : De maniere que le Roy ne voit que par ses yeux dans les affaires de la Religion ; il ne parle qu'après l'avoir entendu ; en un mot à parler humainement, il est le tout-puissant  
sur

sur le Tout-puissant, & c'est là la source de tous ses miracles.

Je ne veux pas vous faire une repetition inutile de ses miracles, après ce que Monsieur le Capitaine vous en a dit. J'ajouteray seulement que ses miracles ne sont pas inferieurs aux plus celebres que nous lisons dans les Histoires saintes & profanes : & même ce Pere a fait politiquement, ce que les saints hommes envoiez de Dieu n'ont fait que surnaturellement. Je vous en veux donner un exemple ; & qu'on ne me vienne pas dire après cela qu'il n'y a rien d'extraordinaire dans ce Pere ni dans ses actions ; que ce qui s'est pu voir dans nos jours, s'est pu voir dans les siecles passez & se verra peut-être dans les âges suivans : C'est ce que je nie formellement par une raison invincible ; qui est que comme Louis XIV. est le plus grand de tous les Monarques, aussi son Confesseur est la perte de tous les Confesseurs, en une infinité de manieres ; & il n'appartient qu'à luy de brouiller & de changer tout l'ordre d'un Royaume.

Moïse fit autrefois de grandes merveilles avec sa Verge : il fit venir les grenouilles jusques sur le Trône de Pharaon : il envoya les poux & les autres insectes sur les Egyptiens : il fit mourir leurs animaux : il les frappa de rogne & d'ulceres malins : il fit tomber la grêle : il envoya les sauterelles sur le pais, qu'il couvrit en suite de tenebres épouvantables. Certes Moïse n'a rien fait avec sa Verge, que le Pere la Chaise ne l'ait fait avec sa langue. Moïse en jettant sa Verge en terre, elle se convertit en serpent ; la langue de ce Pere est la



la langue d'un homme véritablement , mais elle retient toujours la nature du serpent , car il en fait des blessures mortelles. La Verge de Moïse changea les eaux en sang , & empuantit le fleuve ; la langue du Pere la Chaise a empoisonné les choses les plus simples & les plus innocentes. Si Moïse & Aaron firent venir les grenouilles jusques sur le Trône ou le lit de Pharaon , ce Pere a fait venir les Jesuites qui sont des grenouilles & des esprits immondes sur..... Cette comparaison nous sembla défectueuse , nous fîmes paroître sur nos visages l'étonnement qu'elle nous donna. Monsieur de B. V. qui s'en apperçut , dit , attendez Messieurs , je vous expliqueray ce que je vous ay dit , & tirant une petite Bible de sa poche , il y lût les mots suivans du seizième chapitre de l'Apocalypse.

*Et je vis sortir de la gueule du Dragon & de la gueule de la Bête & de la bouche du faux Prophete , trois esprits immondes semblables à des grenouilles ; car ce sont des esprits diaboliques , faisant signes , qui s'en vont vers les Rois de la terre & du monde Universel , pour les assembler à la bataille de ce grand jour là du Dieu Tout-puissant.*

On ne peut nier , ajouta-t-il , que le nom d'esprits diaboliques , la vertu de faire des signes , la sollicitation qu'ont fait ces esprits aux Rois de la terre pour les assembler en bataille contre Dieu , & contre son Eglise : On ne me peut nier , dis-je , que toutes ces choses ne conviennent admirablement aux Jesuites , qui sont des esprits immondes , issus du Dragon qui est le Diable ; de la Bête qui est le

le Pontife Romain, & du faux Prophete qui est leur General. Ils sont immondes en leurs mœurs, car il ne faut que confiderer leurs œuvres, leur doctrine, & il ne faut qu'examiner leurs Livres: ils font des signes; c'est à dire des miracles de même que le Pere la Chaise, quoy qu'ils ne soient pas à beaucoup près si magnifiques que les siens: ils vont enfin vers les Rois de la terre qu'ils sollicitent de vive voix & par écrit, en tous lieux & en tout temps, de faire des ligues & des alliances pour exterminer l'Eglise. Le S. Esprit avant que de nous faire cette description qui désigne si bien les Jesuites, nous dit qu'ils étoient *semblables à des grenouilles*. Ay-je donc mauvaise raison de dire que comme Moïse envoya les grenouilles par toute l'Egypte, & même jusques sur le lit de Pharaon, ainsi le Pere la Chaise a fait venir les grenouilles Jesuitiques jusques dans les endroits les plus secrets & les plus sacrez du Palais de nôtre Roy.

Ce sont aussi ces mêmes hommes que nous pouvons comparer *aux poux, à ce mélange d'insectes nuisibles, & aux sauterelles qui sont la troisième, quatrième & huitième playes du pais d'Egypte*. Si Moïse fit venir les ulcères sur tous les Egyptiens; ce Pere a fait que plusieurs François sont devenus des consciences cauterisées, qui croient faire à Dieu un sacrifice agréable en faisant aux Huguenots tout le mal qu'ils peuvent. Si Moïse fit tomber la grêle sur toutes les campagnes d'Egypte, qui tua hommes, & bestiaux, qui fracassa leurs maisons, & desola toutes leurs semailles; ce Pere a bien fait tomber une autre grêle sur nous, qui a fracassé

cassé tous nos Temples, & ravagé toutes nos possessions, de sorte que nous en sommes à demi-ruinez. Si Moïse fit tomber des tenebres épaisses sur les Egyptiens, elles n'approchent point de celles que le Pere la Chaise va faire tomber sur la France.

Il est vrai qu'on peut objecter cette difference, que dans toutes les playes d'Egypte la contrée de Gosçen fut exceptée. Toute l'Egypte étoit frappée & ce petit canton où se retiroient les Israélites étoit exempt: Mais le P. L. C. en veut principalement à Gosçen, s'il fait un mal aux Egyptiens, il en fait deux à Israël. Il luy envoie la vermine de la terre, & les sauterelles de l'abîme: Il tâche d'y faire tomber les tenebres qu'il a déjà fait tomber sur le reste de la France: Il y envoie les Anges exterminateurs; non pas un, mais plusieurs; non pour tuer les corps, mais pour meurtrir les ames; non pour s'attacher aux premiers nez seulement, mais à tous les enfans d'une famille. Outre des Anges exterminateurs d'une autre nature, sçavoir Monsieur de Marillac & ses dragons, qui dans la Province de Poitou, ont mangé & consumé en deux jours la provision que de pauvres Paisans avoient amassé en deux ans, sans parler des maisons des Seigneurs & Gentilshommes que ces exterminateurs ont pillées. De cette façon là il n'y a personne d'entre nous qui nie que le Pere la Chaise n'ait fait des miracles, & qui n'avoüe qu'il en a fait d'aussi grands que Moïse, & même qui avoient quelque rapport mystique avec les siens.

Puis que je suis sur les affaires du Poitou,  
il ne

il ne faut pas que je taise un autre miracle du Pere la Chaise, que Monsieur le Capitaine a obmis, qui est pourtant tel qu'il ne trouvera jamais son semblable dans le monde. Des compagnies de dragons entrent dans une Province paisible: ils y font mille maux non seulement par la permission de l'Intendant, mais encore par son exprès commandement: ils y exercent toutes les cruautés dont ils se peuvent aviser, sans distinction d'âge ni de sexe. Je n'en veux pas faire ici une repetition superflue, puisque les Livres en font assez de bruit, & que ces cruautés parlent elles-mêmes. Je diray seulement, qu'on croyoit que le Roy selon sa justice ne souffriroit jamais qu'on commit de telles barbaries impunément. Ce qui peut-être seroit arrivé, si ce Pere qui ne dormoit pas, n'eut si bien & si avantageusement parlé, & tourné l'affaire d'un si bon biais, qu'il fit trouver au Roy que ce qu'on avoit fait en Poitou étoit une chose legere & de neant; que les Réformez se plaignoient à faux, seulement afin de causer des troubles dans l'Etat: ce qu'il dit fut crû. Mais de plus Monsieur de Marillac, qui sous un autre regne auroit été assez en peine pour justifier une conduite aussi violente & aussi injuste que la sienne, fut appelé en Cour, non pas pour y rendre compte de ses actions, mais pour être fait Conseiller d'Etat. Voilà donc deux grands miracles du Pere la Chaise: l'un d'avoir réduit à rien les plaintes des Réformez, tellement qu'elles se sont évanouies en fumée: & l'autre d'avoir mis un homme qui meritoit de finir ses jours sur

sur un échaffaut , dans le premier & le plus honorable Conseil de l'Univers.

Je diray aussi un mot touchant le grand aveuglement des François : Graces aux soins qu'en a pris ce Reverend Pere , on les peut comparer aux statues dont l'Ecriture Sainte dit : *Qu'elles ont des yeux , & qu'elles ne voyent point : Qu'elles ont des oreilles & qu'elles n'oyent point : Qu'elles ont des pieds & ne peuvent marcher : Qu'elles ont des mains & ne peuvent rien faire.* Ainsi la plupart des François ont de l'entendement , & toutefois ils n'entendent point & ne raisonnent point. Un des grands miracles de l'Ancien Testament fut quand Elisée aveugla toute une armée de Syriens , & les mena ainsi aveuglez qu'ils étoient au milieu de Samarie. Le Roy d'Israël qui vit que ses ennemis luy étoient livrez à sa devotion dit à Elisée , *Frapperez-y ?* Mais le Prophete ne le voulut pas permettre , & en ce moment il ouvrit les yeux des Syriens ; il leur fit connoître le danger où ils étoient ; il les fit soumettre à des conditions raisonnables ; enfin il les renvoya en paix. Le Pere la Chaise fera bien volontiers la premiere partie du miracle ; il aveuglera les gens tant qu'on voudra ; il les amenera jusques à deux doigts du precipice : mais pour les retirer du danger & pour leur rendre la vie , il n'a garde de le vouloir faire , parce que ceux qui veulent avoir un empire sur les consciences ne le scauroient avoir s'ils ne les aveuglent , & leur empire ne dure qu'autant que dure l'aveuglement. Si la conscience qu'on tenoit dans l'esclavage vient à jouir de la lumiere par quel-  
que

que moyen, elle se tire de la sujétion où elle étoit auparavant.

N'est-ce pas en effet un aveuglement étrange de ne s'appercevoir pas que ce Pere fait proprement le personnage du diable, qui tourmentoit Job, quoiqu'il le fasse d'une telle maniere qu'on diroit que le diable a prescrit à ce Pere ce qu'il doit faire: Et là-dessus Monsieur de B. V. ayant pris sa Bible, il y lut tout le premier chapitre du Livre de Job, sur ce que *Satan se rencontra une fois devant l'Eternel avec ses enfans, & que l'Eternel l'ayant reconnu l'interrogea, d'où il venoit: De roder & tracasser par la terre, dit l'esprit de tenebres. As-tu point vu, luy demanda Dieu, mon serviteur Job, personnage craignant l'Eternel, & se détournant du mal? A quoy Satan, repliqua ainsi, est-ce pour neant que Job craint Dieu? ne l'as-tu pas ceint à l'environ, sa maison, & tout ce qui luy appartient? tu as beni l'œuvre de ses mains, & son bétail a grandement foisonné en la terre; mais étens maintenant ta main, & touche tout ce qui luy appartient, s'il ne te blasphème en ta face.*

Ce sont là à peu près les paroles que les Jesuites ont proferées contre ceux qui louoient nôtre innocence & nôtre fidelité. On a ouï plusieurs fois le Pere la Chaise dire sur ce chapitre; *On fait tant de cas de la fidelité des Huguenots, je ne sçay s'ils sont de cœur ce qu'ils font semblant d'être exterieurement. Il leur est bien facile d'aimer ceux qui leur font du bien: ils vivent en paix dans le Royaume, eux qui n'y devroient pas être tolerez: ils y sont elevez aux Charges: ils y acquierent des biens: ils font même*

*mes assez bien venus auprès du Roy. Tout cela prouve que c'est plutôt l'intérêt que l'amour qu'ils ont pour le Prince qui les attache à l'Etat. Mais que sa Majesté les mette seulement à l'épreuve des afflictions, qu'elle les chasse de sa présence, & elle verra s'ils ne se laissent pas emporter aux plus étranges rebellions & aux plus furieux soulèvements.*

Si le Pere la Chaise disoit ces paroles au Roy, comme il les disoit à une personne de grand mérite, n'imitoit-il pas l'exemple de satan? Or il n'y a point à douter qu'il ne les lui ait dites, puisque le Roy pour éprouver notre fidélité, nous a accablés d'une iliade de maux. Je crois pourtant qu'il a encore quelque autre envie que celle d'éprouver notre fidélité, & que c'est vraiment en haine de notre Religion qu'il nous mal-traite. Joignons l'un avec l'autre, & nous trouverons que ce n'est que par les conseils de ce Père que nous sommes mal-menez: Car il n'y a sortes de calomnies qu'il ne déploie contre nous, ni couleurs odieuses qu'il ne nous donne.

Si j'étois de l'humeur de nos adversaires qui tirent de l'Ecriture Sainte des Allegories odieuses afin de nous en faire l'application, je dirois que quand Job fut tenté, c'étoit quelque Jesuite sous la figure d'un diable, qui le tenta, & qui le calomnia, qui luy imputa qu'il blasphémeroit & maudiroit son Dieu. Mais je leur laisse de bon cœur toutes ces subtilitez. Je diray seulement, que plus on lit cette histoire, & plus on trouve de conformité dans les circonstances de tout cet événement, non seulement entre l'Ange Calom-

niateur & le Pere la Chaise, mais de plus entre Dieu & le Roy, le Saint homme Job & le parti des pauvres Réformez; car il semble que le Roy nous ait abandonnés à la discretion de son Confesseur, à qui il a donné pouvoir de nous nuire en mille manieres. En effet comme Dieu dit à satan, *voilà tout ce qui t'appartient est en ta main, seulement ne mets point la main sur luy*: Et là-dessus le diable fit perir tout ce que Job avoit jusques à ses propres enfans, épargnant seulement sa personne que l'Eternel luy avoit défendu de toucher; sans pouvoir obliger pourtant ce saint personnage à renier son Createur & son Dieu, selon ce qu'il s'étoit vanté de faire: Ainsi il semble que le Roy nous ait abandonnez à la discretion, ou plutôt à la barbarie des Jesuites, & sur tout du Pere la Chaise. Toutefois avec de certaines limitations, qui sembloient au commencement réserver nos personnes & nos familles. La Société donc ayant attiré l'autorité Royale dans ses sentimens; elle a enlevé nos privilèges; rasé une bonne partie de nos Temples; en un mot, elle a fait comme on dit en commun proverbe, *le diable à quatre*: esperant toujours que les Huguenots, qui avoient esté fort âpres pour maintenir la liberté de leurs exercices, ne manqueroient pas de faire quelques remuemens, & c'étoit là où on les attendoit. Mais par une conduite impiechable de la Providence Divine, ils ne se sont jamais laissé emporter à la moindre violence. Ainsi ils ont ôté à leurs ennemis le pretexte qu'ils cherchoient pour faire main-basse sur eux, comme sur des rebelles, plutôt que comme sur

des



des heretiques ; de sorte qu'à present on est obligé de recourir au pretexte de l'heresie.

Ce coup ayant manqué à la Societé, les Jesuites ont mis encore le Pere la Chaise en campagne, pour représenter au Roy que ce n'étoit pas assez de vexer ceux de la Religion en leurs biens, en leurs exercices publics de devotion, & en leurs charges ; mais qu'il falloit les serrer de plus près & inquieter leurs personnes & leurs consciences. D'où l'on esperoit qu'il arriveroit infailliblement de deux choses l'une ; ou que les Huguenots ne pouvant endurer les affronts qu'on leur feroit, se porteroient à quelque coup desesperé ; ou bien que lassés de leurs miseres ils changeroient de Religion. On avoit fait entendre l'un & l'autre au Roy ; mais on n'avoit pas beaucoup insisté sur l'esperance de la rebellion, comme étant une chose qu'il étoit honteux de chercher. Les Jesuites disoient, il sera bien difficile que les heretiques s'empêchent de faire quelque incartade, quand on ira dans leurs maisons ravir leurs enfans dans leur propre sein ; puisque leurs peres qui étoient plus sages qu'eux, n'avoient pû s'empêcher de courir aux armes pour de moindres sujets.

C'est proprement ce que satan dit à Dieu en voyant que Job perdit tous ses biens & ses enfans en un jour, sans que tant de malheurs le fissent murmurer contre son Createur. *Chacun, dit-il, donnera peau pour peau, & tout ce qu'il a pour sa vie, mais étens maintenant ta main sur luy & touche sur luy-même, s'il ne te renie en ta face. Et l'Eternel repondit à satan, voici il est en ta main, mais seulement garde sa vie, & ainsi*

*Satan sortit de devant l'Eternel , & frappa Job d'un ulcere malin depuis la plante du pied jusques au sommet de la tête.*

Le P. L. C. a dit fort souvent en presence de plusieurs témoins , que ce n'étoit pas assez pousser les Héretiques que de leur ôter leurs Temples , leurs biens , & leurs Charges ; mais qu'il falloit s'en prendre à leurs personnes , & ne leur laisser pas même jouir de l'image du repos. C'est dans cette vûe qu'il a sollicité ces Arrêts cruels & violens qui ouvrent la porte aux Prêtres & aux Moines pour troubler la tranquillité des mourans ; pour enlever les enfans à leurs peres , & arracher aux meres ceux qui sont nouvellement nez ; & enfin pour traiter criminellement tous ceux qui entreprendront de perseverer dans la verité , malgré les promesses ou les menacés qu'on leur fait.

Il est vray que jusques ici on n'a pas encore lâché la bride à nos ennemis pour nous tourmenter à leur plaisir , ou pour nous ôter la vie , hormis en Poitou ( où l'on n'a sçû si bien faire qu'on n'ait découvert une partie de tout ce que l'on trame ) mais n'est-ce pas assez nous tourmenter que de nous ôter ce que nous cherissons le plus , comme étant nôtre chair & nôtre sang ? Certes les extremittez auxquelles nos ennemis se sont portez ne sont gueres moins cruelles que les meurtres de nos personnes. Toutes ces cruautéz & ces tortures exercées en Poitou sur tant de pauvres Païsans , sur tant de vieillards decrepits & de tendres enfans , ne sont pas moins criminelles devant Dieu que si l'on leur avoit ravi la vie par un massacre. Il est vray que la bonté & la douceur de nôtre  
Roy

Roy ne ſçauroit permettre qu'on répande le ſang pour forcer les ames ſur le point de la Religion : \* Il y a même toutes les apparences du monde qu'il a ignoré & qu'il ignore encore ce qui ſ'eſt paſſé en Poitou. Toutefois il veut que nous ſoyons traitez rudement : & qui ſçait ſ'il ne l'a point ordonné ainſi , pour voir ſi nôtre fidelité ſera à l'épreuve de ſa rigueur ? & pour eſſayer ſi ſa ſeverité ne nous ſera point ſortir de nôtre devoir , voulant faire une experience de la verité de nôtre zele , & nous connoître par ſoy-même.

Mais Dieu ſoit loué de ce qu'il ne nous a point laiſſé emporter par nos paſſions , de ſorte que nous n'avons rien fait d'indigne du nom de bons & de fideles Sujets. Nos plus legeres fautes auroient été regardées comme des crimes horribles , & on n'auroit pas manqué d'imputer les emportemens de quelques particuliers à tout le Parti & à toutes les Eglīſes. Toute la ſecte des Jeſuites étoit aux écoutes ; les creatures qu'ils ont à la Cour parmy le Clergé & le Peuple , attendoient avec grande impatience l'heure de ſonner le toxain contre nous , & de nous faire déchirer par la populace : Mais la moderation dans laquelle nous nous ſommes tenus les a entierement déconcertez. Nous avons dit avec Job quand on nous a ôté nos Charges : *Dieu l'a donné, Dieu l'a ôté ſon ſaint nom ſoit benit.* Et comme l'Ecriture Sainte rend ce témoignage auguſte à Job, *qu'en toutes ces choſes il ne pecha point :*

F 3

De

\* Si l'Auteur avoit ſeu toutes les cruautés inouïes qu'on a exercé depuis l'année 1683. il auroit bien changé de langage.

**De même**, dans toutes les Histoires veritables qui paroîtront dans les siècles à venir, toute la Terre sçaura que malgré les injustices & les violences qui nous ont été faites, nous n'avons jamais démenti par nos actions, les protestations que nous avons faites d'être de bons & fideles Sujets du Roy jusques à la mort. Que le Pere la Chaise fasse gloire tant qu'il luy plaira de se servir des ruses & des voyes de satan pour nous obliger à parler ou à prendre les armes contre nôtre Roy ; Dieu nous fera la grâce d'avoir cette premiere patience de Job, sans avoir les foiblesses qu'il fit paroître dans la suite de ses maux, & qui diminuent beaucoup du prix de cette admirable, pieuse & innocente constance, qu'il avoit montrée dans les commencemens de ses douleurs.

Vous êtes peut-être surpris que je vous rapporte ici toute cette histoire de la tentation de Job ; & que je fasse l'application de ce que le diable fit contre luy, à ce que le Pere L. C. a fait contre nous. Mais je l'ay fait pour justifier en quelque façon ce Pere, s'il n'avoit pu venir à bout d'un miracle qu'il avoit si bien entrepris qu'il sembloit être infailible. Qui auroit pu s'imaginer que les Huguenots auroient tenu leurs mains dans leur sein, pendant qu'on leur auroit tenu le poignard sur la gorge ? il n'en faut pourtant pas être étonné, le diable qui est un plus grand maître que le P. L. C. n'a jamais pu porter un homme tout seul à blasphemer contre son Dieu, & comment est ce que ce bon Jesuite auroit pu porter toute une multitude à s'emporter contre son

son Roy ? Si l'impuissance du diable justifie l'impuissance du Pere la Chaise, la puissance de ce Pere paroît cependant en des choses où le diable a fait voir une impuissance tout à fait honteuse, & voici comment.

Il est dit dans le troisieme de Zacharie, que ce saint Prophete vit en vision le Souverain Sacrificateur Jehosuah, qui étoit en la presence de l'Eternel, avec des vêtemens sales & déchirez, & satan qui étoit là debout pour le contrarier: Mais que l'Eternel rendit le diable confus, en luy disant, *Que l'Eternel te tance rudement; à satan, voire l'Eternel qui a été Jerusalem te tance rudement, n'est-ce pas ici ce tisonneroux du feu?* Chacun sçait que le Pere la Chaise fait tout ce qu'il peut pour nous contrarier: il y travaille par les calomnies, par les sollicitations, par les flatteries, par les importunités, de vive voix, & par écrit, par luy-même, & par des personnes interposées. Nous n'avons pas l'avantage de nous présenter devant notre Roy, comme le Souverain Sacrificateur Jehosuah l'avoit de se présenter devant Dieu; & si nous avions ce bonheur ce ne seroit comme lui qu'en des vêtemens sales & déchirez, vû la douleur où nous sommes. Mais de quoy nous serviroit cela ? puisque sa Majesté ne dira jamais à ce Pere qui fait la vraye oeuvre du diable: *Que le Roy te redoublé; à calomniateur, voire que le Roy qui a trouvé toujours de la fidelité en ses sujets de la Religion te tance rudement. Ne sont-ils pas ce tisonneroux du feu des massacres & des embrasemens de la France & pourquoy s'y vois-je encre & suer aux flammes pour le consumer entièrement?*

Ha ! que ce Pere se sent bien assuré qu'on ne luy dira jamais des choses semblables ni équivalentes , quoy que pourtant il fasse le vray métier du diable , qui est de calomnier : c'est son fort & son propre *quarto modo*, comme on parle ordinairement dans les Ecoles. Mais il faut avouer pourtant que c'est quelque chose de bien mortifiant pour luy , de n'avoir jamais pû faire tomber les Huguenots , dans le piege qu'il leur avoit tendu avec tant d'adresse , pour les faire trouver rebelles. Ce Pere ne demandoit pas qu'ils tombassent dans une rebellion actuelle , mais seulement dans une apparence de rebellion , & en quelques defauts qui les pussent faire soupçonner. C'est alors qu'il auroit triomphé , & qu'il seroit venu à bout du plus difficile de tous ses miracles , qui consistoit à faire naître un pretexte pour exterminer entierement tous les Huguenots , sous ombre de soulèvement & de rebellion. Mais toutes choses ne réussissent pas aux grands hommes , & Dieu qui est toujours juste & jaloux de sa gloire empêche le succès de leurs plus beaux desseins.

Il avoit encore entrepris un autre miracle qu'il avoit mis en un assez bon train pour pouvoir esperer qu'il réussiroit infailliblement : c'est le dessein qu'il avoit sur l'Angleterre , qui échoua sur le point fatal de l'exécution. Il ne faut point trouver étrange si ce Pere est un peu mécontent de la Providence divine , qui a renversé ce qu'il avoit si bien concerté avec les Jesuites Anglois , Flamans , Espagnols & Italiens. Que ce miracle là luy auroit attiré d'hommages , s'il avoit pû remetre

tre sous le joug de Rome , cette fiere nation Angloise , qui avoit brisé ses fers depuis tant d'années. Ce qui est encore de fâcheux en toute cette affaire , c'est que les Anglois ont les Lettres de ce Pere, dans lesquelles il traitoit des miracles, & des moyens dont il se faudroit servir pour le succès ; de sorte que sa reputation en a souffert quelque diminution ; on a reconnu qu'il étoit un homme de sang , & qu'il ne trouvoit rien de trop difficile pour venir à son but. Bon Dieu quel miracle ! de voir alors la mort violente d'un Roy, de toute sa Maison, de son Parlement , & de plus de trente mille personnes qu'on avoit prosrites, & qui n'auroient pas manqué de passer le pas.

Mais il n'en faut plus parler , il ne faut pas même s'en souvenir , s'il est possible ; c'est un malheur passé qui a bien été capable d'alterer la reputation de ce Pere, mais non pas de la luy ôter : Car s'il n'a pu faire trouver les Huguenots rebelles par les stratagemes, ni faire rentrer l'Angleterre dans l'esclavage, il a trouvé au moins le moyen de rendre les plaintes des Huguenots vaines. Quant à l'affaire d'Angleterre, luy & la Societé aidez de tous ceux qui y estoient intéressés, ont si bien tourné la chose, qu'on traite aujourd'hui cette entreprise de fable & d'illusion, comme une chose inventée à plaisir, pour opprimer les pauvres Catholiques Anglois. Les Reformez de France ont beau faire toucher au doigt la tyrannie que les Intendans des Provinces exercent contre eux, au seul sujet de la Religion : Il n'y a rien de tout cela : Ce Pere les fait passer pour des visionnaires, qui

F 5

croient

croyent souffrir ce qu'ils ne souffrent point, ou pour des fripons qui se plaignent à tort de ce qu'ils ne sentent pas, dans la vue de rendre leurs ennemis odieux.

Je crois avoir satisfait, bien ou mal, à ce qu'on desiroit de moy, (dit Monsieur de B. V.) je vous prie d'ordonner à Monsieur le Capitaine qu'il s'aquitte de sa promesse. Vous êtes demeuré en un assez bel endroit, vous auriez pu pousser plus loin votre pensée si vous aviez voulu, pourquoy nous privez-vous de la satisfaction que nous pourrions avoir de vous entendre, lui dit Monsieur le Capitaine? Je crois (repliqua Monsieur de B. V.) que vous n'avez rien à nous dire que de grand, c'est pourquoy je me tais : & vous Monsieur contentez la compagnie; ne nous faites plus attendre.

Affurément, dit le Capitaine, vous avez raison, je n'ay rien à vous dire que de grand, à cause du sujet dont je dois vous parler, sçavoir des Jesuites en general, & du Pere la Chaise en particulier. Je me souviens d'avoir vu autrefois un petit livre intitulé, *La Vie de Dom Louis de Haro, dans laquelle on traite de toutes les choses du monde & de plusieurs autres*. Si l'on imprime quelque jour les œuvres ou les memoires du R. Pere la Chaise, voilà le titre qu'on pourra donner à son livre: le titre sera digne du sujet, & le sujet digne du titre.

Je suis obligé avant que de parler des miracles du Pere la Chaise, de vous faire voir ceux de la Société en general: Et je le dois d'autant plus, que ce Pere n'aurait jamais fait ce qu'il



qu'il a fait, ni été élevé au poste où nous le voyons, s'il n'avoit été Jésuite. La Société l'a fait Confesseur du Roy, & l'éducation qu'elle luy a donnée, l'a élevé & luy a donné le moyen de se faire plus considérer qu'aucun autre Confesseur ne l'ait été; depuis le fameux Pere Cotton, qui faisoit les deux personages de Confesseur & de bouffon de Henri le Grand. Il faut donc que je parle premierement des miracles de la Société.

On n'a jamais veu d'Ordre qui ait reçu plus de bien-faits de la France que celuy des Jésuites, & jamais Ordre n'a moins mérité ses faveurs ni ne s'est montré plus ingrat. Que dis-je, ingrat? cet Ordre en est venu jusques à ce point que de vouloir vendre la France après en avoir meurtri les Princes. Jamais pourtant Ordre n'a sçu si bien se maintenir au milieu d'une nation qu'il avoit mortellement offensée en plusieurs manieres. Je ne m'étonne pas après cela qu'il y en ait chez le Turc, le Persan, & le Mogol, & qu'ils soient bien-venus en tous ces pais: Pourquoi ne l'y feroient ils pas, puisqu'ils le sont bien en France? où après les maux, les desordres, & les conspirations qu'ils y ont fait; au lieu d'en être chassés, ils y sont si bien établis & sont si puissans, que malheur à qui n'a pas pour eux toute la déference qu'ils croient leur être dûe.

Quand la posterité apprendra qu'il y a eu des gens en France, qui ont commis ou fait commettre plusieurs attentats contre la sacrée personne de nos Rois; & qui ont formé une infinité de desseins contre leur Etat, qui ont tout décelé & dont ils ont été convaincus,

aussi bien que de leurs intelligences criminelles avec les ennemis de la France, quelques équivoques, retentions mentales, & autres tergiversations dont ils ayent voulu se servir pour les desavouer; & cela non seulement du temps de la ligue, mais dans le temps que la France étoit paisible sous le regne de Henri le Grand: Qu'il a paru une infinité de livres méchans & abominables que la société a mis au jour: Plusieurs entreprises pour excroquer le bien des particuliers, & l'attirer: Diverſes execrations qui se sont commises dans leurs maisons; sans parler des meurtres secrets de leurs ennemis; de ceux qu'ils ont fait empoisonner, & dont ils se sont défaits par des voyes cachées; avec tant d'autres choses que je n'ay pas le temps de dire; celles qu'il faut taire par discretion, & celles qui ne sont pas venues à ma connoissance.

Quand, dis-je, la posterité apprendra ces choses, ne sera-t-elle pas étonnée? Que dis-je? elle sera épouvantée, de ce qu'on a si longtemps toléré ces ennemis domestiques dans le cœur de l'Etat. Est-il possible, dira-t-elle avec raison, qu'on ait connu ces gens pour être des viperes, & qu'on n'ait pas eu le courage de les tirer des entrailles qu'ils devoroient? A quoy a servi à nos Peres leur bravoure contre leurs ennemis du dehors, puisque dans leurs intestins ils nourrissoient des monstres altérez de leur sang & affamez de leur chair? Les Rois étoient-ils sans yeux, qu'ils ne s'aperceussent pas de leurs méchancetez? Les Parlemens étoient-ils sans mains, qu'ils n'empoignassent point ces galands-là? Et les peuples

ples étoient-ils si abrutis , que d'encenser si long-temps comme des Dieux , ceux qui étoient moins qu'hommes par leurs foiblesses ; & pis qu'hommes par leur malice ?

Certainement ce qu'on souffre cette Société par tout le monde , & sur tout en France , ne peut passer pour autre chose que pour un miracle. On a vû renverser des Monarchies pour quelques crimes qui avoient lassé la patience des peuples : La Société regorge de crimes connus & inconnus , & cependant elle subsiste. Que dis-je ? elle subsiste : Elle morgue insolemment toute la terre : elle ravit : elle pille : elle viole la foy : en un mot , il n'y a malqu'elle ne fasse , & pourtant chacun tremble sous elle & n'ose seulement en murmurer. Il n'y a Prince Catholique qui ne soit bien-aïse de les servir , & de leur rendre mille bons offices ; de peur d'attirer sur eux leur haine inexorable , accompagnée de leur terrible puissance. Les Princes Protestans les redoutent aussi , sçachant bien ce qu'ils sçavent ordonner à leurs disciples. Voilà certes le miracle des miracles.

Je me suis souvent étonné comment quelques uns d'entr'eux se morfondent à louer leur Société de ses grands mérites , & de ses insignes vertus. Ce champ est un peu stérile : outre que le nombre des moqueurs , des gloseurs , & des contredisans est infini ; mais ils sçavent payer d'impudence. Peut-on assez estimer ce front d'airain qu'ils font paroître , soit pour soutenir les actions les plus abominables , soit pour nier les plus constantes , soit pour louer les plus méprisables ? Ils n'ignorent pas combien ils

sont haïs dans le monde, & que ceux qui ont bonne opinion d'eux sont regardez aujourd'hui comme des niais & des fots; néanmoins ils ne perdent pas pour cela le courage ni l'envie de se louer. Il n'y a de sçavans; de vertueux; de devots, & de sages que dans leur Société: ils ne sçavent parler que d'eux-mêmes: tout le reste du monde n'est rien sans eux. Il faut que le monde ait été bien misérable avant que leur ordre fût institué. Ils nous comptent les oreilles de la quantité de leurs miracles, & nous produisent un nombre de leurs Martyrs, qui surpasse ceux de tous les autres Ordres; & après toutes ces choses nous ne les regardons pas comme des imposteurs & de faux Prophe-tes: c'est une espèce de miracle.

Je me suis souvent diverti en lisant un certain livre qu'un d'entr'eux a fait, où il ne manque pas d'élever sa Société jusques au Ciel. Il s'appelle *L'Image du premier siècle*, & quoy que vous ayez pu lire les sottises qu'il contient; dans les censures qui en ont été faites, néanmoins comme tout le monde qui est ici ne les aura peut-être pas vûes, je vais vous reciter ce qu'il dit en un endroit: *C'est une Société d'hommes, ou plutôt d'Ange; & ailleurs, C'est une troupe et boïté d'Ange, qui est prédite par Es-saïe, Allez Anges prompts & légers. pag. 410. 411. C'est la voix publique presque de toute l'Eu-rope que la Société a rappelé les vertus d'exil, qu'elle a ressuscité les muses ensevelies, & réta-bli la Doctrine dans les Ecoles. pag. 27, des Pro-logomenes: Les Jesuites sont des esprits d'An-gles. pag. 406: C'est une troupe de Phoenix, un auteur voyant montré depuis peu qu'il y en a plu-sieurs.*

*fleurs.* Dans la Preface : Ils ont changé la face de la Chrétienté ; ils ont fait fleurir partout la science du Christianisme, & la pureté des mœurs, au lieu de l'impiété, de l'ignorance, & du luxe qui y regnoient auparavant. pag. 43. Tous les Jésuites sont éminens en Doctrine & en sagesse ; de sorte qu'on peut dire de la Société, ce que dit Sénèque : Il y a de l'inégalité où les choses éminentes sont remarquables ; mais on n'admire point un arbre, quand tous les autres de la forêt sont également hauts. Certes de quelque côté que vous jettiez les yeux, vous ne trouverez rien dans la Société qui ne pût être éminent, par dessus les autres, s'il n'étoit parmi d'autres qui ont la même éminence. Cette confusion vient fort du galimatias, pag. 401. Ils sont tous des hommes invincibles, ou plutôt des Lions généreux qui ne sont étonnez d'aucuns perils. *ibid.* Je crois que tous ceux de cette Société naissent le casque en tête. pag. 30. Quels hommes choisis, ô Dieu, immortel ! Quels foudres de guerre ! Quelle fleur de Cavalerie ! Quels appuis, & quels génies tutelaires ! J'ose dire que chacun d'eux est capable des plus grandes choses, & vaut lui seul plus qu'une armée. pag. 410. L'Esprit du Seigneur anime tous ces nouveaux Sansons. *ibid.* Les moindres petits Jésuites Novices de cette Société sont tous vieux, & ont comme cent ans : Ils sont tenus tels par tout le monde, qui les appelle Pères, quelques jeunes qu'ils soient ; enfin c'est une Société où tous les Frères sont conduits par la sagesse divine, qui est plus assurée que toute la Philosophie & la plus longue expérience. J'ajoute encore qu'ils sont appelés par Jésus, qui est la Sagesse Eternelle du Peuple, à la Société de ses travaux, & qu'ils assistent tous

*le monde avec une affection de Peres. Il n'y a personne entre eux à qui la gloire de la vieillesse ne soit due, qui n'accomplisse ses jours & son âge, & que l'on ne doive croire avoir vécu un siecle & davantage, quoy que sa mort paroisse precipitée. pag. 36. Les Jesuites sont des Heros intrepides. pag. 401. Un seul de cette Societé est quelquefois victorieux de tant d'ennemis, que vous jugeriez qu'une grande armée n'en pourroit pas vaincre aisément autant que luy seul. pag. 419. La Societé est ce tissu d'or, d'Hyacinthe, de pourpre, & de graine deux fois teinte, que l'Ecriture appelle le Rationnel du Jugement, & les Grecs l'Oracle. Car quand je considere la forme carrée qu'il avoit, j'y decouvre la Societé comme marquée dans cette figure, à cause qu'elle est répandue dans les quatre parties du monde. Et quand j'envoysage ces trois rangs de quatre pierres precieuses, qui representoient d'une maniere admirable la doctrine de la verité. je me remets en l'esprit les divers Ouvrages de plusieurs de cette Compagnie, qui bien que surpassent l'effort ordinaire de la nature, sont reconnus tous-fais comme contenant la doctrine & la verité. Et lors que je pense que cet Oracle étoit porté sur la poitrine du grand Pontife des Juifs, il me semble voir cette tres-petite Societé qui est comme attachée sur la poitrine d'un plus saint Pontife, qui est le Pape. pag. 622.*

Je suis fort surpris que ce grand Panegyriste n'ait rien dit de leurs miracles politiques, & qu'il ne les ait pas mis au dessus de ceux des Prophetes & des Apôtres. Certes je ne puis regarder que comme un événement extraordinaire & surnaturel, que les Jesuites ne soient pas tout à fait décréditez dans le monde. Si  
d'au-

d'autres personnes qu'eux avoient entrepris de se louer à perte de vûë, & avec aussi peu de jugement qu'ils le font ; ils seroient les premiers à s'en moquer & à les tourner en ridicules. Pourquoi donc ne leur fait-on pas ce qu'ils feroient aux autres, s'ils tomboient dans les fautes qu'ils commettent ? C'est en cela que consiste le miracle , qu'ils peuvent prononcer les plus grandes extravagances , & qu'elles passeront pour des veritez & pour des merveilles : Au lieu que les autres peuvent dire les plus belles choses du monde qui passeront peut-être pour des folies ou des mensonges.

J'avouë bien qu'il y auroit un beau sujet de berner les Jesuites, sur les ridicules & fades louanges qu'ils donnent à leur Société dans presque tous leurs livres ; mais qui voudroit s'amuser à cela ? Ne seroit-ce pas *répondre au fou se, on sa folie* ? Il n'y a point d'homme, s'il n'est tout à fait mal bâti ; en voyant les éloges affectez qu'ils se donnent qui n'en conçoive du mépris. Il n'y a qu'à rapporter leurs propres paroles , elles sont d'une telle nature qu'elles portent avec elles leur propre réfutation. Il me semble que j'entens ces flatteurs de Neron ; de Caligula, de Domitien & d'autres semblables monstres, qui comparoient ces Princes aux Dieux , & qui les nommoient des Heros , quoy que ce fussent les plus infames & les plus méchans hommes de leur siècle.

Je ne vous parle de toutes ces choses que pour vous faire voir que leur impudence est un miracle inconcevable. Après tous les  
maux

maux qu'ils ont fait dans le monde, dont chacun se plaint : après tous les reproches qu'on leur a fait de leur ambition, de leur avarice, de leurs cruautés, ils se qualifient cependant une *Compagnie d'Anges*, & se vantent qu'ils sont appelés de *Jésus à la Société de ses travaux*. Si Mademoiselle de Sainte Phale avoit sçu cela, quand elle s'entretenoit avec le Pere Simon sur ce sujet, elle n'auroit pas manqué de luy en faire une plaisante caillerie. Mais j'ay d'autres miracles à mettre en avant que celui-là, sans pourtant particulariser aucun fait; car s'il en falloit venir aux preuves & aux exemples nous n'aurions jamais fait, une matière si riche ne pouvant être épuisée.

Je ne veux pas non plus m'étendre sur ce qu'ils ont fait, & sur ce qu'ils font tous les jours à Rome, en Allemagne, en Espagne, en Angleterre, en Hollande, en un mot par toute l'Europe, sans vous parler de toutes les autres parties du monde. Une Compagnie si étendue que celle là & qui n'a pourtant qu'un cœur & qu'une volonté, doit être conduite par quelque genie plus qu'humain. L'Apocalypse parle de certaines *profondeurs de Satan*, peut-être vouloit elle indiquer tacitement les Jésuites & tous leurs mystères. Ce sont en effet des profondeurs que personne ne peut sonder. On ne peut pas dire que ce soient des profondeurs divines, puis qu'elles ne tendent qu'à l'enrichissement & à la grandeur de la Société; il faut donc que ce soient des profondeurs d'une roque autre nature.

On accorde à ces Pères tous les jours de



nouvelles marques de faveur : on leur octroye ce qu'ils ne méritent aucunement, & on ne leur donne point ce qu'ils méritent. D'où viennent ces choses sinon d'une certaine prévention qu'on a pour eux ? & cette prévention qu'est-ce, sinon un aveuglement d'esprit ? & cet aveuglement qu'est-ce, sinon un miracle ? Car après tant de fourberies, tant de trahisons, tant d'attentats & tant de marques qu'ils ont données de leur endurcissement dans le vice, d'où vient qu'ils sont les bien-venus partout, & que nous les voyons aujourd'hui les mignons de la fortune & des Princes ? Il me semble que (je ne diray pas la haute prudence) mais même le sens commun apprennent aux hommes, que quand quelqu'un nous a trompé une, deux, ou trois fois, il ne faut plus s'y fier ; beaucoup moins se doit-on fier à ceux qui nous ont toujours trompez, & qui n'ont jamais donné une seule preuve de leur bonne foy : Si on le fait on ne doit pas s'étonner si l'on tombe en ruine, puis qu'on en est soy-même l'instrument.

On me répondra peut-être, que les Jesuites de nos jours ne sont pas si méchans que ceux qui ont instruit les meurtriers des Rois. Je n'en sçai rien ; mais je sçai bien qu'on a vu partir de leurs mains une Morale qui ne promettoit pas une grande regeneration. (Je dis de leurs mains, parce qu'on n'a jamais pu les porter à la désapprouver.) Cette Morale semble n'être faite que pour se concilier l'agrément, & l'amitié des hommes ; car elle ne fait pas scrupule de les envoyer en Enfer fort doucement & sans bruit, en s'accommodant avec leurs

leurs

leurs humeurs & leurs vices. On peut bien juger que ceux qui par des maximes si éloignées de l'Evangile, sont aussi fort éloignés de leur conversion, ne sont pas meilleurs que ceux qui les ont précédés : & ainsi nous pouvons regarder avec un juste étonnement, & comme un miracle qui a très-peu de semblables, qu'on les laisse subsister.

Nous sçavons que les Jesuites ont trompé les Papes en faveur de la Maison d'Autriche, & qu'ils ont trompé la Maison d'Autriche en faveur de la France. N'est-il donc pas de la prudence de croire que la Société trompera la France comme elle a trompé les autres Puissances ? parce que ne regardant qu'à leur intérêt, ils seront toujours du côté des triomphans sans s'attacher à aucune Nation en particulier. C'est un grand abus en France, de s'imaginer qu'on les enchaînera par tant de bien-faits, que jamais ils n'abandonneront les intérêts de l'Etat. Pouvoit-on leur faire des faveurs plus essentielles, que celles qu'ils ont reçues des Papes, à qui ils sembloient s'être devoûez aveuglément ? On a pourtant vu que dans les démêlez des Papes avec les Espagnols, les Jesuites étoient dans le parti de ceux-ci : Et le bruit court qu'ils empoisonnerent Sixte V. pour faire plaisir à Philippe second, ce Pape ayant fait paroître vouloir ôter le Royaume de Naples à ce Roy.

Touchant la Maison d'Autriche, ils n'ont rien épargné pour faire tomber la Monarchie Universelle dans ses mains, quoy qu'à la vérité ils n'eussent en vûe que leur propre grandeur : Car ayant sur ceux de cette Maison ,  
tout

tout le credit qu'ils pouvoient desirer, ils esperoient qu'en l'élevant de plus en plus, ils auroient part à son élévation, outre les biens & les dignitez que cette Maison leur a accordé. Ils ne se sont pas contentez de former des souhaits, ni de donner des conseils pour ce sujet; ils ont travaillé eux-mêmes par toutes sortes de moyens, dont quelques-uns n'ont jamais été trouvez licites que dans leurs Ecoles. Les Empereurs de leur côté avoient donné des esperances si magnifiques à la Société, que si elles avoient succédé, il n'y auroit point eu d'autres Princes en Allemagne que l'Empereur & les Jesuites, encore ceux-ci auroient-ils eu la meilleure part dans l'autorité. En effet ce conseil qui fut donné à l'Empereur Ferdinand second, de la restitution des biens Ecclesiastiques saisis par les Protestans, ne luy étoit pas donné par les Jesuites pour augmenter les revenus de ses Domaines seulement; c'étoit principalement pour recompenser la Société des grandes peines qu'elle avoit pris & qu'elle prenoit tous les jours pour l'accroissement de l'Empire.

Mais quand ces bons Peres ont vû que malgré tous leurs stratagemes, malgré tant d'armées & tant de batailles, elle n'a pû étendre d'avantage les limites de la Puissance Imperiale, qui ne pouvoit pas monter plus haut que le point où l'avoit mise l'Empereur Charles Quint, qui sembloit être son période d'où elle ne pouvoit que descendre: cette décadence ne plaisant pas à la Société, qui ne sçauroit jamais se contenter de ce qu'elle possède: & voyant d'un autre côté que la France étoit brus-

que,

que, gaillarde, riche, entreprenante, & gouvernée par un Roy aussi grand en genie qu'en prosperité, auprès de qui il y avoit beaucoup à profiter; cette illustre Compagnie de Jesus a trahi l'Empereur & le Roy d'Espagne de la maniere que chacun sçait, pour ne se donner pas à la France avec les mains vuides.

Or maintenant la France qui n'ignore pas leurs manieres de faire, devroit en profiter, assurée qu'elle est par l'expérience du passé, que cette Société ne suivant que la bonne fortune, si elle vient à tourner le dos aux François, les Jesuites feront la même chose; & se rangeront encore une fois dans le parti de ses ennemis. Il ne faut pas être grand devin pour deviner cela; mille exemples prouvent ce que j'avance. A moins donc que les François n'enchaînent la fortune, & qu'ils ne mettent un clou à sa rose, ce qui n'est pas en leur puissance ni d'aucun homme qui vive, jamais ils ne pourront s'assurer sur les pompeux discours, & les plus forts sermens des Jesuites. C'est en ceci que consiste le miracle, de savoir faire qu'on se fie en eux: c'est ce qui donne à tout le monde un juste sujet d'étonnement, de voir qu'on les écoute & qu'on leur ajoute foy. Et quoi qu'il n'y ait rien de plus véritable que ce qu'on dit en commun proverbe, *que les Princes aiment bien les trahisons; mais qu'ils haïssent les trahisseurs*; ce proverbe souffre pourtant ici une terrible exception. Car personne ne me sçaitroit dire que les Jesuites n'ont pas fait ce que je leur impose, sans donner un démenti aux Predecesseurs de notre Roi & à leurs Parlemens. Pourquoi donc se fie-t-on en eux? Mes amis, c'est  
ici

ici le miracle ; & un miracle, si grand qu'il ne pourra jamais être assez admiré, & que les Histoires ne le pourront jamais assez dignement dépeindre.

Il est vrai qu'on est obligé de tout, ou d'une partie de ce miracle au Pere la Chaise, qui comme une Syrene, endort toute la Cour par son chant : Car il ne parle que de porter l'Autorité Souveraine plus haut qu'elle n'a jamais été, & au delà de toutes sortes de bornes ; ses Confreres tiennent le même langage ; qui ne croiroit là-dessus qu'ils aiment infiniment le Roy ? Ce grand Prince le croit ainsi, par les empressemens qu'ils témoignent pour son service. Mais qui ne sçait que c'est le propre des Favoris, qui ne demandent rien tant que l'élevation de leur Prince, estimans que plus il sera grand, plus aussi ceux qu'il honore de son amitié & de sa familiarité seront grands eux-mêmes.

Le Pere la Chaise sçait parfaitement ce point là, comme l'ayant bien étudié, aussi le met-il bien en usage. C'est ce qui fait que le Roy l'aime tous les jours plus qu'il ne faisoit, croyant n'avoir jamais rencontré d'organe si excellent pour toutes les affaires de conscience, & pour une partie de celles du cabinet ; c'est pourquoi il le favorise tous les jours par de nouveaux dons, & de plus il déploie sur la Société des liberalitez inouïes. Le Pere la Chaise ayant fait ce grand miracle de persuader à la Majesté que c'étoit une Compagnie en qui il pouvoit prendre une entière confiance, comme étant tout à fait entrée dans les interets de son Roy.

Voilà

Voilà qui va le mieux du monde pour le temps présent ; mais si nous formons des jugemens sur l'avenir par le passé, le Roy s'appuye sur un roseau brisé, capable de percer la main de celuy qui s'appuyera dessus. Après avoir fait percer le cœur de Henry le Grand qui n'avoit rien épargné pour les gagner, par caresses, par presens, & par clemence ; il n'y a Prince qui ne puisse justement se défier d'eux, & qui ne doive craindre de voir quelques-uns de leurs disciples, imbus de leurs maximes, porter leurs mains sacrileges sur leurs sacrées personnes : A l'heure même qu'ils leur font le meilleur visage, & qu'ils se servent des plus belles protestations, c'est alors qu'il s'en faut le plus garder. Souvenez vous que les Jesuites qui font tant aujourd'huy les zelez & les empressez pour le bien & l'honneur du Roy & de la France, s'ils voyent un jour quelque changement au cours de sa prospérité, l'abandonneront infailliblement. Car ils sont trop politiques pour ignorer que quand un Prince cesse de faire des liberalités à son favori, par défaut d'affection ou de puissance, dès ce moment la disgrâce du favori prend son commencement.

Admirez pourtant comme l'hypocrisie presente des Jesuites fait qu'ils sont bien-venus, & qu'on oublie leurs mauvaises actions ; de même que les bonnes actions des Huguenots sont ensevelies dans un profond silence.

Qui auroit crû que dans le temps que les Huguenots prodiguoient leur sang pour le service du Roy Henry le Grand, & que les Catholiques bons François les appelloient les  
Sau-

Sauveurs, les Conservateurs, & les Restaurateurs de la France ? Qui auroit crû, dis-je qu'on les auroit réduits un jour au triste état où ils sont, sans avoir donné aucune prise à la malice de leurs adverses parties ? Qui auroit crû qu'un jour leur condition deviendrait si dure, qu'ils envieront celle des Chrétiens soumis aux Princes infidèles ? Qui auroit crû qu'on les tourmenterait dès avant leur naissance jusques après leur mort ? Certainement s'il s'étoit trouvé quelque Devin, quelque Astrologue, ou quelque Prophète qui eût prédit ce que nous éprouvons, on l'auroit traité de méchant ou d'insensé, qui auroit osé imputer aux Successeurs d'un grand Roy des injustices énormes.

D'autre part, qui auroit crû dans le temps que les Jésuites faisoient les furieux ; qu'ils inspiroient leurs sentimens à des fanatiques déterminés pour assassiner les Rois ; qu'ils ne prêchoient que la sedition & que la guerre dans leurs dangereux sermons ; qu'ils vomissoient mille imprécations & mille blasphèmes contre les Oints de l'Eternel ; qu'ils faisoient tout leur possible pour faire tomber la Couronne de France sur la tête de Philippe second, & tant d'autres choses qui les rendirent avec raison, l'execration de toute la terre, & qui faisoient penser que jamais ils ne seroient vûs de bon œil : Qui auroit crû alors qu'ils seroient un jour les bien-vénus & les favoris ? Qui auroit crû alors qu'un Pere la Chaise viendrait ; qu'il obtiendrait par son beau langage & par ses conseils pernicioeux, ce qu'on n'a jamais pu remporter par la force des

armes, & que son autorité seroit telle qu'il feroit trembler tous les ennemis & tous ceux de la Societé comme il fait aujourd'hui? Tom-bons donc d'accord que nous sommes au vray siecle des miracles, & que le Pere la Chaise en est le grand artisan; puisque toutes choses prennent un cours tellement different de celui qu'elles ont eu autrefois, que si nos Peres pou-voient revenir sur la terre, ils seroient plus étonnez que nous ne le serions si on nous trans-portoit insensiblement en quelque nouveau monde, & parmi des Nations tout à fait bar-bares.

Que diroit ce grand Roy Henri le Grand, s'il voyoit ceux qui ont si bien instruit les assassins, lever impudemment la tête, faire les Maîtres par toute la France, opprimer ceux qui ont détourné la ruine & défendu la sacrée Personne en faisant servir leur corps de bou-clier pour le garantir contre la fureur des coups; les opprimer, dis-je, leur marcher sur le ventre avec une insolence intolera-ble, & les rendre les plus affligées personnes qui soient aujourd'hui sous le Soleil? Que diroient tous ces grands Princes qui le sui-voient, qui ont été les témoins, & qui ont loué hautement la courageuse fidelité de nos Peres; qui connoissoient bien les pratiques de la Societé, & tout ce dont elle étoit ca-pable? Que diroient tous les Officiers de la Couronne, & tant de braves Seigneurs qui concurent une si juste indignation contre la So-cieté, après l'arrestat de Jean Châtel, ins-truit par Guignard Jesuite? Que diroient tou-tes ces grandes lumieres du Parlement, &c



ces colonnes de la Justice, Messieurs Dolé, Durant, Robert, la Marteliere, Casaubon, Pasquier, & sur tout ces deux fameux premiers Presidents Messieurs Christophle de Thou, & Achilles du Harlay, & tant d'autres qui meritent le nom de grands hommes, qui ont jetté feu & flamme contre la Societé, qu'ils connoissoient bien, aussi rognent-ils les ailes de son ambition. Je suis seur que s'ils pouvoient revivre, & qu'ils vissent l'Etat present de la France à moitié gouvernée par les Jesuites, ils se hâteroient de rentrer dans leurs tombeaux, pour n'avoir plus des objets si odieux devant les yeux.

Mais les Jesuites se soucient bien peu des morts, pourvû qu'ils soient les maîtres des vivans. Ils sont morts ces ennemis de la Societé; mais pour elle, elle est toujours vivante, elle ne mourra jamais. Que la France & toute l'Europe perissent, la Societé ne scauroit mourir avec elles, les autres parties du monde fourniront toujours des Jesuites à l'Europe, si par hazard il en arrivoit quelque mortalité. Elle est vivante, principalement en France, & environnée de gloire plus que jamais, par cette puissance de faire des miracles dont le P. L. C. est si bien pourvû.

Voici un autre miracle: C'est une chose constante, & d'une notoriété publique, que les Jesuites n'ont pas moins d'ennemis aujourd'hui qu'ils en avoient autrefois: Que ces ennemis ne sont pas moins illustres en genie, en doctrine, & en vertu, que ceux qui les ont si bien étrillez: Que les Jesuites ne leur donnent pas moins de sujet de parler que

ceux qui sont la matiere des Plaidoyers de Messieurs Dolé, & de la Marteliere. Neanmoins personne d'entr'eux ne dit mot, & n'ose rien écrire, leurs langues sont devenues muettes & leurs mains engourdies. Le Pere la Chaise la foudre à la main, a frappé leurs esprits de craintes & de terreurs paniques, il a arraché aux François la liberté d'écrire ou de parler contre luy, & contre ses confreres quoy qu'ils fassent. Cette nation autrefois si libre, que malgré cette ardente amour qu'elle a naturellement pour ses Rois, elle osoit censurer serieusement leur conduite, rever maintenant un Confesseur, elle tremble sous luy. Si elle a quelque mécontentement contre ses manieres de faire, elle se garde bien de les produire au dehors, mais elle l'étouffe dans son sein.

On crut autrefois que la Société ayant été bannie de France, après le diabolique attentat de Jean Châtel, une superbe Pyramide ayant été élevée contre eux, dans laquelle on marquoit en abrégé le sujet pour lequel ils étoient bannis à perpetuité, sur peine de perdre la vie si l'on trouvoit aucun d'eux en France, déguisé ou autrement : chacun s'imagina, dis-je que jamais ils n'y remettroient les pieds. Mais on se trouva bien trompé quand on vit qu'elle avoit eu le credit de se faire rappeler, & qu'un certain petit compaignon Maître des Postes, nommé la Varenne, interceda si efficacement pour eux, qu'ils revinrent, malgré les remontrances fortes de Messieurs du Parlement & des plus gens de bien ; conseil salutaire dont le mépris coûta la vie au Roy, & bien

& bien des larmes à la France. Ils fléchirent le Roi, mais le Rôy ne les fléchit point, puisqu'ils sollicitèrent le plus diabolique de tous les hommes, à porter ses mains sur sa Personne sacrée. Il le frappa mortellement au cœur, dans le milieu de sa Ville Capitale, sur le point de faire de si belles choses qu'il auroit fait oublier les actions les plus glorieuses de tous les Conquerans.

Après ce coup, que le monstre qui le commit, déclara n'avoir été poussé à cette horrible pensée que par les instructions qu'il avoit reçues des Jesuites, quand il se confessoit à eux, ou par celles qu'il avoit tirées de leurs Livres; chacun croyoit qu'on feroit passer tous les Jesuites de France par le fil de l'épée, & qu'ils éprouveroit à cette fois la rigueur de la Justice, puis qu'ils avoient abusé de la clemence des Rois. Les peuples demandoient qu'on abandonnât à leur discrétion, ces boute-feux & perturbateurs du repos public, qui leur avoient ravi leur Pere & leur Prince tout à la fois. Les plus moderez pensoient qu'au moins on les chasseroit de France, & que cet exil seroit sans aucun retour. Mais rien de tout cela n'est arrivé, les Jesuites continuant leurs miracles ordinaires, endormirent si bien le nouveau Roy, la Reine sa Mere, les Princes, les Ministres d'Etat, les Officiers de la Couronne, & tout le monde, qu'ils se tirerent d'affaire: Outre qu'ils sçavoient bien que dans le changement qu'ils apportoit à la France, on ne penseroit peut-être pas à eux, ce qui arriva selon qu'ils l'avoient prémédité. Il y eut force murmures;

emportemens & menaces , & ce fut tout , car on ne se mit pas fort en peine d'en faire recherche , ni de les punir de la plus horrible des machinations qui puissent tomber dans l'entendement humain.

Cette tolerance des François si contraire & à leur humeur , & à l'amour qu'ils ont naturellement pour leur Souverain , a causé plus d'une fois bien de l'étonnement à tous leurs voisins. Par quelle raison , disoient-ils , est-ce qu'on souffre les Jésuites en France , après la connoissance qu'on a de leurs crimes ? reste-t-il quelques doutes de leurs attentats ? ne les ont-ils pas avoués ? ne les ont-ils pas défendus par des livres imprimez ? ne les ont-ils pas louez & canonisez , par maniere de dire ? D'où vient donc qu'on n'extermine pas cette race traîtresse à la façon de l'interdit ? Mais il ne faut pas être surpris si nos voisins parlent ainsi , les Jésuites n'ont pas encore déployé sur eux la force de leurs miracles , comme ils ont fait sur nous. Quand ils auront passé par les mains des Jésuites comme nous , & qu'ils seront devenus Paralitiques d'esprit comme nous , alors ils s'estimeront encore trop heureux de pouvoir baiser les pas de ces bons Peres , & de recevoir pour bon tout ce qu'ils ordonnent.

Tous les miracles passez n'approchent point pourtant des miracles presens de ce grand Pere la Chaise , qui a élevé aujourd'huy la Société à un tel faite de grandeur qu'il n'y a Prelat , ni Prince qu'elle ne puisse regarder au dessous de soy. Tous les jours elle obtient de nouvelles gratifications , & elle croît à vûe d'œil.

d'œil. Elle a ruiné les Huguenots & dissipé les Jansenistes, de manière que maintenant elle peut dire comme le mauvais Riche de l'Évangile. *Mon Ame tu as des biens à souhait rassure-toy & te donne du plaisir* : Sans craindre que le Roy luy dise, *Tu n'as te seras remède cette nuit, & que deviendront ces biens* ?

Puisque je vous ay parlé des Jansenistes, il faut que j'ajoute ce mot, que les Jésuites ne les ont pas pris en haine pour avoir quelques sentimens différens d'avec ceux de l'Église Romaine : Mais c'est dans l'apprehension qu'ils avoient que cette nouvelle secte ne vint enfin à les effacer, comme ils avoient effacé tous les autres Ordres. Elle n'a eu aucun but que de les perdre, sachant très-bien que si une fois les Jansenistes avoient pris pied, les Disciples de Loyola n'auroient pas été bons à donner aux chiens. Aussi ne se sont ils pas endormis, mais ils ont mis toute pierre en œuvre pour les étouffer dès leur naissance, dans la crainte où ils étoient d'en être étranglez si les Jansenistes devenoient une fois grands. A proprement parler c'étoit un intérêt politique qui divisoit la Secte naissante & la Secte dominante, car l'exaltation de l'une ne pouvoit manquer d'être l'abaissement & la ruine de l'autre. Les Jansenistes s'y prenoient assez bien dans les commencemens : les apparences de leur doctrine, de leur vertu, & de leur probité étoient plus touchantes que celles des Jésuites ; ils faisoient paroître un grand desintéressement de toutes sortes d'affaires & d'intrigues du monde ; ils ne paroissoient point affamés d'honneurs &

de biens comme les Jesuites ; on n'avoit rien à leur reprocher , ni dans leurs actions, ni dans leur Morale. Par là ils gagnoient tout le monde & se le conservoient par la politesse de leurs discours, & de leurs conversations.

Les Jesuites qui sont les personnes du monde les plus soupçonneuses, s'apperçurent bientôt de l'intention des Jansenistes, c'est pourquoy ils n'attendirent point que Messieurs du Port-Royal eussent executé les projets qu'ils avoient minutez. Mais comme ils n'avoient point d'autres raisons ni d'autres pretextes pour les perdre, que celles de la doctrine, les Jesuites entreprirent de faire paroître que les Jansenistes étoient des demi-Calvinistes, & dirent tout ce qu'ils pouvoient dire pour les décrier dans l'esprit des peuples. Ils attirerent les Papes dans leur parti, qui tonnerent, qui fulminerent, & qui firent rage contre les pauvres Jansenistes; qui pensèrent alors serieusement à vouloir se défendre de l'accusation qu'on leur faisoit d'incliner vers nos sentimens. Ce fut donc en nous attaquant & en disant pis que pendre de nôtre Religion & de nos Eglises. S'ils firent sagement ou non, je m'en rapporte aux Docteurs. Mais je sçay bien que les Jesuites rirent entre eux de bon cœur, de voir leurs ennemis aux prises les uns contre les autres, & comme ils parlent, l'heresie divisée & bandée contre soy-même. Voilà encore un miracle des Jesuites qui merite d'être noté.

Mais comme ceux-ci voyoient que les Jansenistes bien que mal-menez, n'étoient pourtant pas défaits ni rompus, ils mirent en  
usage

usage un nouveau moyen pour les rompre , tellement qu'ils n'en pussent jamais relever. Ce fut de les obliger de signer ce Formulaire qui a tant fait de bruit. Pour cet effet on mit l'autorité Royale en campagne , qui interdisoit toutes sortes de Benefices à ceux qui ne voudroient pas le signer : & Messieurs les Jansénistes aimant à vivre grassément dans ce monde , selon la maxime des bons Religieux , signerent promptement le formulaire sans grand scrupule. Et de cette façon cette secte qui ne promettoit rien de bon aux Jesuites , fut supprimée dans sa naissance , dont ils furent si joyeux qu'ils ne purent s'empêcher de faire éclater leur réjouissance dans les spectacles publics de leurs Comedies.

Voilà donc l'homme dont je voulois vous parler , qui a fait des miracles qui ne seront jamais contestez , puisqu'ils sont palpables & visibles , & que ceux qui nient les miracles des Saints & des Saintes de l'Eglise Romaine , ne nieront jamais. Le Pere la Chaise tire ce témoignage de la bouche de ses ennemis , que jamais homme n'a fait ce qu'il a fait , & que peut-être jamais homme n'en fera autant. Pour ce qui me concerne ; je me suis acquitté le mieux que j'ai pu de la charge que je m'étois imposée. Ceux qui viendront après moy parleront beaucoup plus pertinemment d'un si grand sujet. On ne me peut toutefois ravir la gloire de leur en avoir frayé le chemin , & de leur avoir donné une idée magnifique pour parler convenablement de ce Pere.

Le Capitaine ayant fini là son discours , auquel nous avons bien pris du plaisir : le

Capitaine François prit la parole & le remercia au nom de toute la compagnie d'une manière assez singulière, car il luy dit : C'est dommage que les belles choses que vous nous avez dites, se soient débitées entre les bords de ce Navire; il auroit fallu pour votre honneur qu'elles eussent été prononcées en quelque belle assemblée de Jesuites, là où le Pere la Chaise eût présidé. Vous auriez si bien été recompensé de vos peines que de votre vie vous n'auriez entrepris de faire des harangues comme celle que nous venons d'entendre. Pour Monsieur de B. V. il ne pourroit aussi manquer d'obtenir quelque reconnaissance, pourvu qu'il voutût dire à Paris ce qu'il a dit ici. Le Pere la Chaise qui est aujourd'hui le grand dispensateur des Benefices, luy en donneroit quelqu'un à Monfaucon, & l'obligeroit en même temps à la résidence.

Je crois, dit Mademoiselle de Sainte Phale, que ces Messieurs qui ont si bien parlé de ce Pere, nous feroient bien en un besoin son Epitafe, si par hazard nous apprenions que le Ciel, envieux de la terre, nous eût ravi ce grand homme. Oui, je le ferois de bon cœur (reprit le Capitaine.) Et bien, répondit-elle, afin de faire quelque chose de beau, je vous conseille d'y penser dès à présent, & de nous donner un plan de votre invention. Mademoiselle, reprit-il en riant, le Ciel vous a ornée de tant de graces, qu'on ne vous peut rien refuser: Laissez-moy quelques momens de loisir, & j'y vay travailler; ayant dit cela, il tira ses tablettes; & il y écrivit ce que vous apprendrez dans la suite.



Il faut avouer , dit le Marchand de Hambourg , que vous en voulez bien tous aux Jesuites , depuis que nous sommes en mer , nous n'avons passé aucun jour sans en parler. C'est aussi tout le mal que nous leur faisons , dit Madame de Brosles , mais eux au lieu de paroles , nous font sentir des effets. S'ils se contentoient de nous appeller des heretiques & des schismatiques, nous prendrions patience: mais ils nous font enlever nos enfans: ils font troubler nos malades: ils font démolir nos Temples, & en de certains lieux ils sont les appuis & les protecteurs de ceux qui commettent toutes sortes de cruautéz contre nous. Après toutes ces choses là , comment voudroit-on que nous n'en parlâssions pas comme nous faisons ? Il est vrai ( dit Monsieur de B. V. ) qu'on n'en peut guere parler sans en dire du mal , quand on en veut parler sincerement. Nous ne sommes pas les seuls de ce sentiment , une infinité de Catholiques de toutes sortes de conditions n'en parlent pas mieux. Au contraire ils les décrivent d'une telle maniere , qu'apparemment si l'on vient jamais à les traiter comme ils le meritent , ils ne seront pas les derniers non plus que nous , à faire des plaintes. Pour le Pere la Chaise , comme tous les Benefices de France passent aujourd'hui par ses mains , & par celles de Monsieur l'Archevêque de Paris , on ne peut rien obtenir d'eux sans avoir leurs bonnes graces , & on ne peut avoir leurs bonnes graces sans condescendre à tout ce que les Jesuites veulent ; ce qui fait que plusieurs personnes d'un tres-grand merite sont éloignées des emplois

plais Ecclesiastiques , parce qu'ils ne veulent pas se soumettre aux volontez ni aux desirs de ces deux personnages.

Le Capitaine nous revint joindre en ce moment là , pour nous faire voir ce qu'il avoit écrit ; & comme c'est quelque chose d'assez rare de voir l'Epitafe d'une personne vivante , je crois qu'on me sçaura gré si je la couche ici tout au long. Messieurs , dit le Capitaine , je suppose que le Pere la Chaise est mort , & qu'on luy a fait un tombeau distingué d'avec ceux de ses Confreres ; mais non pas tel ni si magnifique que celui des Princes & des grands Seigneurs ; & sur cette supposition , ie dis ,

## ARRETE ICI PASSANT.

*Que la mediocrité de ce Tombeau , ne te le fasse pas mépriser , comme s'il renfermoit les cendres d'un homme mediocre.*

*Veritablement tu ne verras point ici ce qu'on voit sur les sepultures des plus grands Monarques ; sçavoir les Pyramides , les colonnes , les statues , ni les trophées taillés sur le marbre , l'albâtre , le jaspe , ou le porphyre ; ou sur le bronze , le cuivre , l'airain , l'argent ou l'or.*

*Le nom seul de celui qui a son corps renfermé dans cette tombe , suffit pour la faire plus considerer que tous les plus illustres Monumens que l'art humain ait pu inventer pour rendre celebre la memoire des hommes.*

*Je crois , Passant , que tu devines le nom de  
celuy*

*celuy dont le corps repose sous cette lame , quoy que durant sa vie il ait fort bai le repos , jusques-là qu'il s'en est privé pour en priver les autres.*

*Mais comment auroit-il goûté la douceur du repos , puisqu'il est venu à bout de diverses choses qui surpassent tout entendement humain ?*

*Ce que n'ont pas pû faire cinq ou six Rois avec toute leur autorite.*

*Ce que n'ont pas pû faire plus de quarante armées Royales , avec toute leur puissance.*

*Ce que n'ont pas pû faire tant de grands hommes d'Etat , avec tous leur esprit & toute leur adresse.*

*Ce que n'ont pas pû faire les excommunications , les anathemes , & les croisades du Souverain Pontife , avec les ligue de plusieurs Princes.*

*Ce que n'ont pas pû faire tant de devots , avec leurs voeux & leurs ardentés prières pour l'obtenir des Cieux.*

*Ce que n'ont pas pû faire tant de massacres , de meurtres , ni de torrens de sang humain répandu.*

*Ce que n'ont pas pû faire tant de feux allumez , de rouës , & de tortures diverses , inventées seulement pour fléchir l'opiniâtreté des heretiques.*

*C'est ce que le Grand , le Fameux , l'Incomparable , le Merveilleux , & le Reverendissime P. L. C. a fait sans armées , sans excommunications , sans prières à Dieu , sans massacres , sans tortures.*

*Il a éteint le Calvinisme en France , ou peu s'en faut.*

Cet Ouvrage est si grand qu'on le pourroit appeller le MIRACLE par excellence, s'il n'en avoit fait un autre qui ne luy cede aucunement, s'il ne le surpasse même.

C'est d'avoir élevé la Société des Jésuites à un plus haut point qu'elle n'a jamais été & d'avoir fait,

Que malgré la connoissance que tout le monde a de leur ambition, de leur avarice, de leurs vengances, de leurs cruautés, de leurs déreglemens, de leurs attentats & parricides, ils sont aujourd'hui les grands favoris de la France.

Le Pere la Chaise a eu l'habileté de les faire trouver innocens, & de les faire considerer comme affectionnez au bien de l'Etat.

Dans cette supposition il n'y a ni bagneurs, ni tresors en France auxquels ils ne puissent prétendre, & dont ne on leur laisse concevoir l'esperance.

Promenez-vous par tous les coins de la France, & vous ne verrez rien qui ne vous marque leur puissance qui s'est accrue à un tel point, par l'adresse du P. L. C. qu'ils sont en partie nos maîtres & nos Seigneurs, aspirant sans cesse à devenir nos Souverains.

Qui n'admirera après cela la force de celuy qui les a tant élevez.

Partant, vous tous, Papes, Empereurs, Rois, Cardinaux, Princes, Ministres d'Etat, Hommes d'affaires, Généraux, Soldats, Moines, Prêtres, & Devots, venez luy rendre vos hommages & confessez que ni vos plumes, ni vos canons, ni vos épées, ni vos discours, ni vos prieres, ni vos vœux n'ont jamais eu tant de pouvoir que sa langue.

Et

*Et vous anciens Heros , taisez-vous & reconnoissez que vos triumpbes ne sont que des amasemens & des songes, au prix de ceux de ce grand & trois fois grand Personnage.*

A l'ouïe de cette Épitafe d'une si rare & si nouvelle fabrique, chacun fit un éclat de rire, par où l'on conclut cette journée : il étoit tard & chacun alla chercher le repos dans son lit le mieux qu'il put.

*Fin du Second Livre.*



LES  
ENTRETIENS  
DES  
VOYAGEURS  
SUR LA MER.  
SECONDE PARTIE.

---

LIVRE TROISIEME.



Peine le jour eut-il commencé de paroître que nous nous levâmes tous, & nous fûmes surpris de nous voir tous debout, aussi bien ces trois belles Demoiselles qui paroissoient assez delicates, que nous autres hommes. Avez-vous bien reposé, dit Mademoiselle de Sainte Phale à Mademoiselle Leonor ? Assez bien, répondit celle-ci. Vous êtes bien-heureuse, dit la première. C'est que je n'ay point d'amour, ni de forte passion en tête, répondit la Hambourgeoise. Helas ! repliqua Mademoiselle de Sainte Phale,

Phale, ce n'est point l'amour qui trouble mon repos, ce n'est point non plus le souvenir des malheurs passez qui me chagrine, ce sont les malheurs presens, & ceux de l'avenir qui menacent les personnes que je chers. Car s'il se trouvoit que je fusse seule la victime de mes ennemis, encore me consolerois-je : mais hélas ! dit-elle, en versant quelques larmes, j'entraîne dans ma perte celle d'un frere, & celle d'un époux ; & Dieu veuille que je ne sois pas la cause innocente de la ruine de leurs maisons.

Monsieur de B. V. qui se trouva là avec moy, luy répondit d'une maniere qui la consola en partie. Quoi que les souffrances, dit-il, soient le partage des gens de bien dans ce monde ; il n'y a pourtant aucune ame si sainte, ni si éclairée qui n'en murmure. Nous voudrions volontiers réformer le conseil de Dieu, qui veut que ses enfans souffrent ; nous voudrions, dis-je, que Dieu nous lâchât la bride comme aux méchans, qu'il abandonne à eux mêmes, parce qu'étant dévoués aux flammes éternelles, il leur laisse combler la mesure de leurs iniquitez. Il n'en est pas ainsi des fideles, Dieu les ayant prédestinez à l'héritage de son Royaume celeste, il les élève severement, & les fait passer par plusieurs rudes épreuves, mais à l'heure de leur mort il leur tient sa promesse, & les introduit dans sa gloire. Vous êtes maintenant, Mademoiselle, ajouta-t-il, exilée dans un pais étranger, dénuée d'une bonne partie de vos plaisirs & de vos commoditez, ne vous affligez pas de cela. Moins vous avez de biens, moins vous aurez

rez de peine à les quitter pour remettre paisiblement vôtre ame entre les mains de vôtre Sauveur.

A l'exemple de Monsieur de B. V. chacun dit tout ce qu'il put pour consoler Mademoiselle de Sainte Phale , qui enfin après avoir essuyé ses larmes reprit sa belle humeur. Nous la priâmes de nous achever son histoire , ce qu'elle consentit de faire fort obligeamment. Comme le jour étoit assez beau , nous allâmes tous sur le Tillac , où l'on se porta des confins & chacun ayant pris sa place , Mademoiselle de Sainte Phale commença ainsi la suite de son histoire.

J'étois dans le Château de Madame de la Garde , à qui j'avois recité toutes les choses qui m'étoient arrivées avant celles dont elle avoit été témoin elle-même : mon récit augmenta de beaucoup la tendresse qu'elle & ses deux illustres filles avoient déjà pour moy. J'en reçus des honnêtetez & des civilitez dont je me souviendray toute ma vie , j'en recevois aussi des consolations à tous momens. Je ne vous exprimeray pas tout ce qui se passoit alors dans mon cœur , qui étoit dans un état peu tranquille : il suffit que je vous dise que l'on faisoit pour moy tous les jours mille petits jeux innocens ; des parties de promenade & de chasse ; des concerts de Musique , dans lesquels Madame de la Garde & ses deux filles , tenoient leur partie , avec Messieurs ses gendres , & chantoient des Pseaumes : à quoi je prenois un goût merveilleux , étant charmée tant par la force des paroles , que par la beauté du chant. Cela m'obligea de lire les Pseaumes , de les

ap-



apprendre par cœur, & d'en étudier l'air pour ma consolation propre. Il faut à propos des Pseaumes, que je vous raconte une aventure assez singulière.

A deux petites lieues du Château de Madame de la Garde, il y a une montagne dans laquelle il y a des grottes assez célèbres : nous fîmes partie pour y aller : on y porta le dîné de grand matin, & nous y arrivâmes à dix heures avant midi : nous avions fait provision de flambeaux, de méche allumée & d'un fusil, pour parcourir toutes ces grottes. Nous déjeunâmes seulement avant d'y entrer, remettant à faire notre repas quand nous en serions sortis. Nous entrâmes donc dans les grottes à la faveur des flambeaux : nous ne fûmes pas à soixante pas, en passant d'une grotte en une autre, & nous enfonçant dans la montagne, qu'une horreur saisit les filles de Madame de la Garde & moy aussi. Madame de la Garde se moquoit de nous, & continuoit son chemin : enfin nous arrivâmes en un certain lieu, où il y avoit tant de concavitez & où ces concavitez faisoient tant de circuits dans la roche, que plusieurs echos repetoient distinctement, & répondoient au moindre bruit. Les anciens & premiers Chrétiens, dit Madame de la Garde, louoient Dieu dans les cavernes & les grottes des rochers, nous devons les imiter en cela : aussi bien sommes-nous sur le point de nous voir réduits à la même nécessité. Ayant dit cela, elle commença le Pseaume quatre-vingt-dixième que nous suivîmes.

*Tu as été Seigneur notre retraite*

*Et leur recours de lignée en lignée,*

*Même*

*Même devant nulle montagne née,  
Et que le monde & la terre fut faite,  
Tu étois Dieu déjà comme tu es.*

Nous faisons une pause à la fin de chaque vers, pour donner le tems aux échos de repeter ce que nous avons chanté, & avoir le plaisir de les entendre; ce qui nous divertissoit si agréablement, que nous commençons à n'avoir plus de peur. Mais quand nous eûmes chanté ce cinquième vers,

*Tu étois Dieu déjà comme tu es.*

nous entendîmes une voix qui venoit d'une concavité à côté de nous, qui acheva le couplet du Pseaume & chanta distinctement le vers suivant.

*Et comme aussi tu seras à jamais.*

Je ne sçay pas comment nous ne demeurâmes pas pétrifiés de la frayeur qui nous saisit. Madame de la Garde toute femme forte qu'elle est, en fut frappée: nos deux Gentilshommes en furent muets. Mais un second éclat de cette voix nous retira de notre létargie, elle chantoit le second verset de ce Pseaume.

*Quand il te plaît tu fais l'homme dissoudre*

*Disant ainsi, Creatures mortelles*

*Je vous enjoins de retourner en poudre.*

*Car devant toy mille années sont telles*

*Comme nous est le jour passé d'bier*

*On d'une nuit seulement un quartier.*

Nous nous rassurâmes à cette seconde fois de la frayeur que nous avions eue auparavant. Il n'y a rien à craindre, dit Madame de la Garde, là où l'on chante les louanges de Dieu. Et partant je te prie, qui que tu sois homme ou Ange, de continuer. La voix répondit encore

core en chantant ces paroles du Ps. 137.

*Las ! dîmes nous , qui pourroit inciter*

*Nos tristes cœurs à chanter la louange*

*De nôtre Dieu dans une terre étrange.*

Plus nous entendions cette voix & plus elle nous ravissoit. Sommes-nous dans le País des Romans, dis-je, que dans des lieux aussi deserts que celui-ci on ne laisse pas d'entendre des voix Angeliques ? On ne se soucie gueres des Pseaumes, ni des louanges de Dieu dans le país des Romans, dit Madame d'Arboux, ce qui me persuade qu'il y a ici quelque chose de mystereux, que j'ay une envie démesurée de développer : voilà pourquoy je vay sçavoir d'où procede cette voix ; qui recommença son chant, mais d'une maniere si pitoyable, que je ne scay comment le rocher ne s'en amollit pas. Voici ce qu'elle dit.

*Approche toy en mon adversité*

*De ma pauvre ame , & retire ma vie. .*

*Voire en dépit de la troupe ennemie*

*Viens me recourre en ma captivité.*

*Tu sçais tres-bien l'opprobre où je suis mis.*

*Quel des bonneur , quelle honte on m'a faite*

*Devant tes yeux sont tous mes ennemis*

*Et as d'iceux connoissance parfaite. .*

*Opprobre m'a rompu le pauvre cœur*

*Las ! je languis sans trouver assistance*

*D'homme vivant , quoy que j'eusse esperance ,*

*Que l'on auroit pitié de ma langueur.*

*Quand j'attendois l'aide que je n'ay pas*

*Confort ni aide en nul lieu n'ay trouvée*

*Ils m'ont donné du fiel en mon repas ,*

*Et de vinaigre ont ma soif abreuvée.*

*Cette dolente voix après avoir chanté ces*  
paroles

paroles ne fit plus entendre que quelques soupirs & & quelques sanglots. Madame de la Garde me dit , mon cœur m'avertit que c'est quelque Chrétien de nos freres affligez , c'est pourquoy allons à luy pour le secourir. Elle se mettoit en effet en état d'avancer du côté d'où sortoit la voix , quand nous vîmes paroître un homme de fort belle taille , couvert d'habits qui paroissoient avoir été fort honnêtes autrefois ; mais qui étoient si déchirez & si couverts de poussiere , que l'étoffe ni la couleur n'étoient pas connoissables. Le visage de cet homme étoit maigre , pâle , défait ; il avoit sur sa tête un bonnet à la polonoise qui couvroit ses cheveux gris & herissez ; une grande barbe blanche mal peignée & mal en ordre , pendoit à ce visage maigre. En un mot toute la personne de ce Solitaire avoit quelque chose d'extraordinaire & de surprenant. Nous fremîmes tous en le voyant , & sans la presence de Madame de la Garde , dont la confiance nous rassuroit encore plus que la presence de ces Messieurs qui nous accompagnoient , nous aurions pris la fuite. Mais notre frayeur cessa quand nous eûmes entendu l'entretien du Solitaire avec Madame de la Garde.

Loué soit Dieu , dit-il , de ce que m'étant confiné dans ces grottes pour le reste de ma vie , j'ay eu la consolation d'y voir avant que de mourir des ames Chrétiennes , qui n'ont point fléchi leur genouïl devant les idoles Romaines , ni participé à leurs abominations. En verité , ajoûta-t-il , j'avois oublié ce que c'étoit que la joye avant d'avoir le bonheur  
de

de vous voir ; mais maintenant mon cœur s'y abandonne entièrement. Car je vois bien que Dieu ne m'a pas abandonné , puisqu'il me fait visiter par des personnes qui craignent son nom & qui l'invoquent en pureté & en vérité.

Mon Dieu , repartit Madame de la Garde sans faire réflexion sur ce qu'il lui disoit , vous avez un ton de voix qui ne m'est pas inconnu , & qui a grand rapport à celui d'un homme de grand mérite de notre Religion , qui a disparu depuis quelques jours , & qu'on croit qui a été enlevé ; sans qu'on sçache par qui ni comment , car on n'en a aucunes nouvelles. Elle lui dit ces derniers mots si bas qu'il n'y eut que lui qui les put entendre. Je crois , Madame , que vous me reconnoissez , car je vous reconnois aussi , repartit-il. Vous êtes Madame de la Garde , le vray modèle de vertu , de piété & de constance de tous ceux de la Religion , & je suis..... C'est assez , repliqua-t-elle , sans lui laisser nommer son nom à cause des laquais qui étoient la présents & qui porteroient les flambeaux. Elle le tira à part pour lui parler : leur entretien dura environ une bonne heure. Pendant qu'ils s'entretenoient nous visitâmes quelques-unes de ces grottes , où nous ne trouvâmes rien de curieux. Nous en sortîmes du moment que nous vîmes que Madame de la Garde cessoit de s'entretenir avec le Solitaire , qu'elle convia fort de venir prendre part à notre repas. Mais il s'en excusa d'une manière fort honnête & fort civile , & rentra dans son ténébreux domicile.

Vous ne cririez jamais , mes enfans , dit  
Mada-

Madame de la Garde quand nous fûmes hors de la grotte, & qu'elle eut éloigné les laquais de nous par quelque commission qu'elle leur donna; que ce pauvre homme que je viens de quitter, ait été un homme autant considéré par son zele, sa pieté, sa vertu & sa charité que par ses grandes richesses & son credit. On peut dire qu'il a été l'appuy des pauvres persecutez pour la Religion: il a secouru de ses biens ceux qu'on en avoit dépouillez: il a soutenu ceux qu'on vouloit opprimer: il a consolé ceux qu'on vouloit affliger: il a tenu tête aux Docteurs, aux Grands, aux soldats, aux Prêtres, & aux Moines, quoy qu'il ne fut qu'Ancien de son Eglise. Lors que la plus grande tempête a commencé de s'élever contre nous, & que le Pasteur de son Eglise épouventé l'a abandonnée à la discretion de ses ennemis, luy seul a tenu ferme & a soutenu tous les assauts qu'on a fait à ce pauvre Troupeau. La rage des ennemis de la verité en est montée au comble contre luy: la moindre injure qu'on luy ait fait, ç'a été de luy ravir tous ses biens. Il a été fugitif & errant par plusieurs jours en danger d'être pris. Pendant sa fuite on a dissipé cette pauvre Eglise, dont les membres se sont sauvez quelques-uns en Hollande, d'autres en Angleterre, & quelques membres pourris se sont revoltés. Pour luy, quand il scut toutes ces choses, il ne voulut plus rester en France, & prit la resolution de se retirer en Allemagne. Comme il s'attendoit bien à l'orage qui à la fin l'a couché par terre, il avoit mis à part une raisonnable somme d'argent, qu'il alla prendre, & sans plus tarder il prit le chemin d'Allemagne,

magne , accompagné d'un jeune homme tres-honnête & très fidele : mais sur son chemin il se trouva fort incommodé & en un lieu éloigné de toute habitation. Il vit ces grottes & il s'y retira par necessité. Cette solitude vint en suite à luy plaire , de sorte qu'il fit la resolution de s'y retirer & d'y achever le reste de sa vie. Il y a trouvé des commoditez auxquelles il ne s'étoit pas attendu , car il y a de certains détours qui le menent jusques au plus haut de la roche , là où il a son logement , étant en un lieu sain & sec , au lieu de l'air humide & étouffé qu'on respire dans cette grotte. Quant à ses provisions , ce jeune homme qui est avec luy les va querir de temps en temps. Mais nous en parlerons plus amplement une autrefois , songeons qu'il est tard , & que si nous voulons diner aujourd'huy , il est temps de commencer.

Cependant les laquais avoient été soigneux de mettre sur l'herbe , tout ce qu'on avoit apporté pour le repas. Nous nous assîmes donc à la maniere des Turcs , & nous aurions été assez en humeur de rire , si la surprenante aventure de la rencontre du Solitaire ne nous avoir rendus rêveurs. C'est en effet une chose si rare aux gens de la Religion de se retirer du monde de cette façon là , qu'un exemple seul peut passer pour un miracle. Vous êtes étonnez de cela , dit Madame de la Garde , pour moy je ne le suis point. On fait en nos jours aux gens de la Religion ce qu'on a fait aux premiers Chretiens ; faut-il donc trouver étrange qu'il se trouve en nos jours des hommes qui fassent ce qu'ont fait tant de saints

Personnages, qui se sont retirez autrefois dans les deserts & dans les grottes des rochers ? Les mêmes calamitez ne peuvent-elles pas nous inspirer les mêmes résolutions, quelques ridicules qu'elles puissent sembler aux gens du monde ?

Le repas étant fini, Madame de la Garde renvoya Messieurs d'Arboux & de Charles dans la grotte, pour voir s'ils ne rencontreroient point le Solitaire, avec qui elle desiroit d'avoir encore un entretien. Ils le trouverent effectivement ; car ayant ouï leur voix, & même ce qu'ils disoient (cette grotte ayant cela de particulier que pour peu qu'on parle haut, la voix s'entend de tous côtés) il vint au devant d'eux & eut la complaisance de se rendre au bord de la grotte, tout en desordre qu'il étoit. On écartera les laquais de là, & quand nous fûmes en liberté, Madame de la Garde rompit la première le silence.

Ce n'est pas sans raison, dit-elle, qu'on dit que la vérité ne se trouve que dans les deserts & dans les antres des rochers ; & que le mensonge a établi sa demeure dans les Palais de Rois ; puis-que nous voyons ceux qui aiment la vérité, tant dans la foy que dans leurs discours, chercher aujourd'hui les lieux les plus sauvages pour y habiter. Peut-être, repliqua le Solitaire, que la vérité se rencontreroit dans les Palais des Rois, si l'éclat de sa splendeur ne les chagrinait, & ne les tenoit en inquiétude. Ils ne veulent pas être éclairés de si près, ni qu'on leur dise qu'ils ne sont que des hommes, peccés d'un même



-pâte que les autres , & dont la mort est infaillible. Combien moins souffriroient-ils qu'on leur mit devant les yeux leurs vices , leurs débauches , leurs imperfections , & leur manquement de foy & de parole.

Faites-nous ce plaisir , dit Madame de la Garde , de nous dire naïvement les motifs qui vous ont pu obliger d'embrasser un genre de vie si étrange , tel qu'est celui que vous menez à présent. Je le veux bien (répondit-il.) Premièrement c'est le déplorable état de nos Eglises , que je ne regarde pas seulement du côté des persecutions qu'on leur fait au dehors , mais encore par les reproches qu'on leur peut faire de s'être attirées ces persecutions par leurs manquemens , & par leurs vices. Je ne veux pas ici , Madame , faire le saint homme , car je me regarde comme un grand pecheur ; toutefois je n'ay pu voir nos mœurs aussi corrompues qu'elles le sont sans horreur. Nous avons imité les gens du monde , & même nous avons encheri par dessus eux. L'orgueil , le luxe , la dissolution , ont été parmi nous comme parmi les Payens. Nous avons encensé à nos vengeances , à nos animosités , à notre avarice , & à notre ambition. La plupart de nos Pasteurs ont suivi ce même train. Hélas Mesdames ! hélas Messieurs ! (ajouta-t-il en soupirant) ne voilà pas un sujet propre à faire souhaiter de vivre retiré en quelque lieu à part loin d'une société si scandaleuse , sans faire pourtant aucun schisme dans la croiance , ou dans le culte que nous professons ?

Combien de fois ay-je dit en moy-meme , avec

le Prophete Jeremie, *A la mienne volonté que j'eusse au desert une cabane de voyageur, je m'y tiendrois, & j'y pleurerois les pechez de la fille de mon peuple.* Je l'aurois fait en verité si ma conscience ne m'avoit representé que ce n'étoit pas le temps de faire retraite quand il falloit marcher au combat, ni de se cacher quand il falloit se montrer aux foibles en la foy, pour leur être un exemple de constance. Je restay donc au monde dans la vûe de servir aux autres, & je profitay de ce temps pour avertir les Consistoires, les Pasteurs & les troupeaux, qu'une grande tempête s'élevoit; & que nous en serions plutôt accablés que nous ne l'aurions apperçûe. Je passay pour un fanatique, un visionnaire, un faux devot, un Entoussiaste, & tout ce qu'il vous plaira. On ne me crut point non seulement, mais on se moqua de moy.

Plut à Dieu que j'eusse versé tout le sang qui roule dans mes veines, & que je n'eusse pas été un véritable Prophete de malheurs! mais quand je n'aurois point prédit la tempête, elle n'eût pas manqué d'arriver pour cela. Certes ce n'est pas sans raison, que l'Ecriture Sainte appelle les hommes tantôt des sots, tantôt des insensez & des fous. Car quoy qu'on leur dise que le danger est inevitable, que le bras est levé pour leur donner le coup de mort, s'ils ne se repentent; ils perseverent pourtant dans leurs iniquitez, & ils comblent la mesure de leurs crimes; ils ne s'acheminent pas à leur ruïne, ils s'y precipitent; & il semble à les voir qu'ils ne seront jamais assez tôt malheureux. Nous avons vû venir nos  
maux

maux de loin & à pas lents : nous avons eue loisir de les éloigner de nous par nos pleurs & nôtre repentance , & pourtant nous avons été si abrutis que nous n'avons pâ ni pleurer ni nous repentir.

Enfin ces maux qui nous menaçoient depuis si long-temps , nous ont attrappé , dans le temps que nous les croyions les plus éloignez de nous. On a rasé nos Temples : on nous a interdit l'exercice divin en mille endroits où il étoit permis. Vous sçavez en un mot tout ce qu'on nous a fait , sans qu'il vous en faile faire une cruelle recapitulation. Combien de fois ay-je souhaité la mort & envié la condition de ceux qui se reposent au Seigneur ! O combien ay-je estimé heureux ceux qui ont été retirez devant que toutes ces grandes angoisses nous soient arrivées , qui comme des vagues , se sont entresuivies & emmoncelées l'une sur l'autre , & ne nous donnent aujourd'huy aucun relâche !

N'est-ce pas bien un grand sujet de haïr le monde & de se retirer en quelque lieu écarté pour y verser des pleurs en abondance , sans crainte d'aucune contradiction ? La cruauté s'est aujourd'huy tellement débordée contre nous , qu'on nous fait un crime de nos larmes. Nous sommes persecutez & toutefois nous n'osons pas le dire , ni nous servir du terme de persecution ni de persecuteurs. Il faut nous taire au milieu de nos tourmens : c'est être mauvais sujet que de dire qu'on est affligé , & que de gemir pour ce sujet là. Pour moy , comme j'avois le cœur gros de douleurs , il a fallu que je quittasse le commerce

des hommes pour venir me plaindre en liberté au milieu des plus profondes forêts, & dans les antres des rochers.

Mais ce qui m'a le plus porté à cette retraite volontaire, ç'a été que dans un voyage que j'ay fait à la Cour, tant pour les affaires de nos Eglises que pour les miennes, j'y ay vu la corruption montée à un si haut point, qu'elle n'étoit pas plus grande sous la regence de Catherine de Medois, qui avoit exposé les Italiens sur ce grand théâtre de l'Europe, où ils faisoient paroître tous les vices les plus horribles. Quels infames mots n'ay-je point ouï prononcer, même à la plus belle Noblesse du Royaume, dans leurs entretiens de table & de promenade, en parlant de leurs horribles & dénaturees débauches. Les vices ordinaires passent aujourd'huy pour des vertus, pendant qu'on leur substitue ces horribles crimes qui ont fait autrefois ouvrir les Cieux & en ont fait découler des torrens de flammes & de soufre. Je ne parlerai pas des blasphèmes horribles contre le nom de Dieu, qui sont tels que les demons n'en ont jamais vomi de semblables; ni de mille autres abominations de cette nature dont le seul souvenir me fait horreur.

Je rêvois un jour sur ces choses-là, quand on me vint faire la proposition que si je voulois abandonner l'herésie de Calvin & me soumettre à la vraie Eglise Catholique, Apostolique & Romaine, non seulement mes biens me seroient conservés, mais que de plus, je serois élevé à de hautes dignités. Celui qui me faisoit cette proposition étoit un des  
grands

grands débauchez de la Cour. Il me pressa fort, me remontrant que l'avantage étoit considérable & qu'il falloit en profiter pendant que la Cour étoit dans ces bons sentimens. Quand je serois Catholique, luy repartis-je, je me serois Huguenot pour n'être pas d'une même Communion que vous. Hé quoy ! que veut dire ceci (ajoutay-je) que vous qui ne croyez pas en Dieu, vous m'exhortiez à me faire Catholique ? Je vous assure, ajouta-t-il, que le Roy ne veut plus souffrir qu'une Religion dans son Royaume, & que ceux qui ne voudront pas se conformer à sa volonté en se rangeant à la Religion Catholique.....

Le Roy, l'interrompis-je avec un dépit dont je ne fus pas le maître, feroit bien mieux, & plus sûrement pour son Etat de le purger d'une infinité de débauchez, de blasphémateurs, d'athées, & de semblables canailles, que de traiter si indignement un grand nombre de bons sujets, qui n'ont point de plus grand défaut que de ne vouloir pas aller à la Messe.

Cette parole étoit trop sincère pour le siècle où nous sommes, aussi m'attira-t-elle une affaire si fâcheuse, que je n'eus point d'autre ressource que la fuite. O qu'il y a bien plus de sûreté aujourd'hui dans le monde de glori-fer sur la conduite de Dieu, que sur celle des Rois de la terre. Mon délateur étoit connu par tout pour un prophane, un blasphémateur, un athée & un des plus grands débauchez de la Cour. Jamais pourtant on ne luy avoit dit mot sur ses déreglemens, jamais il n'en avoit été inquiété : & moy pauvre Huguenot pour une parole véritable que je lâchai

je me vois tout à coup un million d'ennemis en tête. Car j'eus d'un côté tous les libertins & les dissolus de la Cour, qui étoient piquez au vif de ce que j'improvois leurs manieres de vivre, & qui disoient de moy que j'avois parlé avec irreverence du Roy & du Gouvernement : Et de l'autre j'avois à mes trousses la redoutable Societé des Jesuites, qui se faisoit un point d'honneur de me perdre, me traitant d'un des plus dangereux heretiques, qu'il faisoit ôter du monde si l'on vouloit venir à bout des autres.

J'étois cependant tranquille chez moy, ne m'imaginant point qu'on me dût poursuivre avec tant de furie. La plus terrible de toutes les disgraces étoit prête de m'accabler que je ne me doutois de rien, mais un billet que je reçûs, me retira de cette securité : voici ce qu'il portoit.

*Aussi-tôt que vous aurez lu ce present billet, partez sans retardement. Il y a un parti formé contre vous si formidable, que quand vous seriez un Prince du Sang, encore succomberiez-vous. De tous les pais du monde, il n'y en a point de plus dangereux pour vous que la France, & de tous les endroits de la France, il n'y en a point qui vous soit plus fatal que Paris. Si vous y êtes découvert, vous y serez plus malheureux que si vous étiez enfoncé dans le fonds de la Mer. Adieu, profitez de ce peu de paroles.*

Voilà un billet assez terrible, continua le Solitaire. J'avois pourtant disposé mon esprit à tant de cruels evenemens que toutes ces grandes menaces ne m'épouventerent point. Je me preparay doucement au départ, en prenant

nant congé de mes plus intimes amis, & je me rendis chez moy *incognito*, où je ne restay qu'autant de temps qu'il en falloit pour prendre une somme d'argent que j'avois amassée pour m'en servir dans l'occasion; & pour mettre à couvert certains papiers d'importance. Ce qu'ayant fait, je ne pensay plus qu'à sortir de France le plutôt que je pourrois, accompagné d'un jeune homme, en la vertu & en la fidélité duquel je me confiois entièrement.

Je ne vous nie point que je n'eusse quelque chagrin d'estre obligé de me retirer chez des étrangers, qui bien qu'ils fissent profession d'une même Religion que moy, n'avoient peut-être pas plus de vertu & de piété que les Réformez François. Je sçavois assez par diverses relations de personnes vivantes, la tiédeur & l'indifférence qu'ils avoient pour le service divin le plus pur; Mais quoy! il falloit ou se résoudre à la mort, ou à la prison perpétuelle en demeurant en France, ou en sortir pour être en seureté de ma vie, ou au moins de ma liberté.

En un Bourg qui étoit sur ma route, demouroit alors un bon personnage de la Religion, âgé de plus de quatre-vingt-dix ans: Je le connoissois de reputation & il me connoissoit aussi: je trouvay bon de luy rendre visite en passant & de luy demander conseil. Si j'étois en l'âge où vous êtes, me repartit-il, je ferois ce que vous faites, & je fuïrois loin de la France avec plus de soin & plus de précaution que ceux qui vont sur la Mer, ne fuyent les côtes d'Alger & de Tunis. O que bien-heureux sont

ceux qui sortent d'une maison remplie de cravasses, & qui fait ventre de tous les côtés ! Mais, Monsieur, luy repartis-je, la France est aujourd'hui si florissante qu'elle donne la loy à toute l'Europe qui tremble sous elle, tant elle est puissante. Quelles marques, me répondit-il, plus évidentes & plus certaines voulez-vous de la proximité de sa chute, que cette corruption universelle qui y regne, depuis les plus grands jusques aux moindres ? que cet orgueil insolent qui y domine, & que la persécution qu'on y fait aux fideles ? Assurez-vous, mon fils, qu'une seule de ces choses a fait autrefois bouleverser des Empires qui étoient plus illustres dans leurs commencemens, que la France ne le sera dans le plus haut période de sa grandeur. A beaucoup plus forte raison l'Etat où ces trois choses se rencontrent à la fois n'a-t-il juste sujet de craindre que sa ruine ne s'en ensuive ?

Ces paroles me penetrerent le cœur, continua le Solitaire, mais sur tout quand ce bon vieillard me dit : Vous savez bien ce que l'Ecriture Sainte nous dit, que les Jugemens de Dieu commencent par la Maison. Il n'y a point de vérité dans toute l'Ecriture Sainte que nous voyons mieux prouvée que celle-ci : l'est par des exemples sans nombre & très-authentiques, dont nous en avons vu quelques-uns de nos yeux. Dieu a déployé ses châtimens sur nos Eglises du temps de nos Peres ; elles ont été desolées & ravagées misérablement. Quand le temps de leur épreuve a été passé, Dieu s'est à la fin vengé de leurs ennemis ; non pas seulement des chefs ni des auteurs



teurs de leurs maux , mais aussi des peuples jusques à punir les enfans pour les iniquitez des Peres. Quand Dieu eut exercé ses Jugemens sur son Eglise , qui du temps de nos Ancêtres fut exposée aux massacres & aux brûlemens , il se tourna enfin contre nos ennemis , & par un juste arrest , on vit la France punie par elle-même des cruautéz qu'elle avoit commises. Il n'y eut aucune ville considérable où le sang innocent eut été répandu , qui ne se vit exposée aux terribles fléaux de la peste , de la guerre , ou de la famine. Ceux qui avoient le plus crié contre les Huguenots , furent les premiers à ravager leur patrie ; & enfin Dieu jeta en sa colere ces verges dans le feu : Encore auroit-ce été peu de chose si les seuls auteurs de nos maux avoient souffert , mais toute la France fut enveloppée dans la même peine , & dans la même indignation de Dieu.

Soyez certain qu'il y a un terme prescrit à la corruption , à l'insolence , & à la persécution du Clergé de France contre nos Eglises : & que quand on sera venu à ce terme , la longanimité de Dieu sera lasse de supporter plus long-temps les oppresseurs de ses Saints , les blasphémateurs de son nom , & les contempteurs de sa gloire. Quant à ce terme que Dieu s'est fixé avant que de donner à sa Justice la liberté d'agir , nul ne le sçait ; car il y a des méchans que Dieu arrête tout court au commencement de leur carrière ; il y en a d'autres à qui il lâche tellement la bride qu'il semble qu'il les ait oubliés : toutefois il les trouve tôt ou tard , & se rend magni-  
H 6 que

que dans la vengeance qu'il en prend.

Mais sans m'amuser à vous prouver ce que je vous dis, je vous exhorte de vous souvenir que tout homme sage doit fuir de la France s'il la considère de près. Nôtre Royaume est plus malade qu'on ne croit, & le moment auquel nous nous imaginons qu'il est au-dessus de toutes les craintes, c'est le moment, peut-être, que Dieu prendra pour l'humilier. Si une fois sa main s'appesantit sur les François, assurez-vous que ce ne fera pas pour peu de chose ni pour peu de temps. Quant à vous, mon fils, je trouve que vous faites bien de vous retirer de bonne heure & de faire comme ces oiseaux qui prévoient les mauvais temps, & qui se mettent à couvert des orages en quittant la place. Allez, Dieu vous accompagne ; pour moy je m'en vay le grand chemin de toute la terre, & j'espère que Dieu me fera la grâce de m'enlever du monde, avant qu'il déploye sur nous ses plus terribles & derniers fleaux.

Quand j'eus pris congé de mon vieillard, dont les paroles avoient fait une grande impression sur mon esprit, je ne fis qu'y rêver jour & nuit durant tout mon chemin, jusques à ce que m'étant une fois écarté, je me trouvay à l'entrée de cette grotte dans laquelle une forte & assez longue pluie, m'obligea d'entrer. J'y trouvay un païsan qui passant par là y étoit entré aussi pour la même raison que moi. Il m'en dit tant de choses curieuses que je voulus la voir, & je promis au Païsan de le récompenser honnêtement s'il vouloit me tenir compagnie. Mon  
offre

offre l'engagea ; il retourna aussi-tôt à son village, qui n'en étoit éloigné que d'un quart de lieue ; il en apporta des chandelles, un fusil, de la mèche, & de la ficelle pour nous en servir en cas de besoin, comme Thésée du filet d'Ariadne.

Avec toute cette provision nous entrâmes dans la grotte que nous visitâmes de tous les côtez. Enfin il me montra un chemin sur lequel on voyoit la trace de certains pieds d'hommes imprimez dans la roche. Nous suivîmes cette trace, & par une espece d'escalier dérobé que l'art aidant à la nature avoit creusé, nous arrivâmes, en montant & en tournoyant, jusques au dessus de la roche que nous trouvâmes ouverte ; & qui recevoit un assez grand jour. On avoit ajusté une porte à cette ouverture, & même on avoit à grands coups de marteau, fait d'autres moindres ouvertures pour recevoir le jour. Enfin je trouvay que ce lieu là devoit avoir été la residence de quelque Hermite, qui étoit là du monde aussi bien que moy, & qui l'avoit fait ainsi accommoder. Le Païsan me confirma dans cette pensée, & me dit qu'il avoit oui dire à son Ayeul qu'un homme qui passoit pour saint, avoit long-temps demeuré dans cette grotte.

Dés que l'on m'eut dit cela, j'eus une pensée qu'on traittera, sans doute, d'extravagance. Je fis dessein d'essayer si je pourrois pratiquer ce genre de vie qu'avoient pratiqué autrefois les anciens Hermites. Je communiquay ma pensée au Païsan, qui me parut dans tous ses entretiens plus judicieux & plus honnête que

ne sont pour l'ordinaire les gens de cette sorte. Je luy fis present de dix écus & je le conjuray de m'aider: je lui promis outre cela de luy payer au double & au triple toute la peine qu'il prendroit pour moy; & luy ravi du bonheur qui se presentoit à luy, me promit tout ce que je voulus. Ce soir là j'allay coucher dans son village, & je luy marquay tout ce que je voulois qu'il fit pour moy.

Il comprit fort bien mon but, & comme il étoit assez industrieux, il revint dès le lendemain à la grotte avec moy, où il prit la mesure de la porte, des chassis & du lit, & travailla si bien avec un de ses compagnons, qu'au bout de deux jours il vint la poser, y ayant ajusté une serrure: En un mot il travailla si heureusement, que je ne plains pas l'argent que je luy donnay. Il m'acheta outre cela diverses provisions, & me promit que lui & son ami me garderoient le secret. En effet ils m'ont tenu parole. Il me vient voir regulierement deux fois la semaine, outre cela j'envoye mon garçon au village, de sorte que rien ne me manque.

Ce genre de vie vous paroitra peut-être étrange; il vous semblera rude d'être séparé de tout commerce, & de n'avoir point de conversation avec personne: Cependant j'ose vous assurer que quand on s'est accoutumé à la prière, aux louanges de Dieu & aux saintes meditations, on y trouve des plaisirs que nous ne pouvons pas comprendre tant que nous sommes enfoncés dans les embarras du monde. Pour ce jeune homme qui s'est opiniâtré à ne vouloir tenir compagnie, il s'accommode assez

fez bien à mes inclinations , & je ne le contredis pas dans les siennes , parce qu'elles ne me paroissent pas vicieuses. Je luy laisse prendre les plaisirs de la chasse & de la promenade , sçachant bien que si la devotion n'est tres-libre , elle est entierement inutile & desagreable à Dieu , qui aime particulièrement en cela , celui qui donne gayement.

Jamais je n'ay ressenti aucune incommodité par un changement de vie & de logement si extraordinaire , ce que j'attribue à une assistance de Dieu toute particuliere. Je n'ai point regretté non plus mes commoditez passées : si quelque souvenir m'a affligé c'a été l'ancienne prosperité de nos Eglises , & la consideration de leur misere. Il m'arriva un jour de penser si fortement à cela , que le sommeil me surprit , & que je m'endormis assez profondement pour pouvoir faire un songe assez long , & qui pour sa rareté n'a jamais pû sortir de mon esprit , non plus qu'un autre que je fis peu de jours après. Si je ne craignois de vous ennuyer , ajouta le Solitaire , je vous les reciterois. Vous êtes une personne si rare , luy répondit Madame de la Garde , que même vos songes doivent avoir quelque chose de mysterieux.

La consideration de ce songe , continua-t-il , m'a porté pour me délasser l'esprit , à peindre quelques tableaux énigmatiques de l'état present de nos Eglises , de celui de nos ennemis , & de celui de la France , dans l'esperance qu'un jour je les pourray remettre en des mains qui pourront les rendre publics , & que ces peintures pourront être de quelque utilité à ceux

ceux qui les verront. Comment, luy dit Madame de la Garde, vous êtes aussi Peintre ? Oûi, Madame, répondit-il, je l'ay été autrefois & avec assez de succès, quoy que je m'en sois caché, ne croiant pas qu'un homme qui pouvoit avoir des occupations plus nobles & plus importantes dût regarder celle-ci que comme un amusement. J'ay même cessé de manier le pinceau durant plus de vingt ans : & il n'y a que depuis que je suis devenu Hermite que j'ay repris cette occupation afin d'avoir une idée sensible de mes meditations. Je vous prierois bien de venir visiter mon étude, mais comme le chemin en est penible & même dangereux, je vous les vay querir. En même temps il rentra dans sa grotte, d'où il revint peu de momens après apportant quelques peintures roulées entre ses mains.

La premiere qu'il nous déploya représentoit la vûe d'une platte campagne dans laquelle on ne voyoit rien que des Temples fort simples, sans clochers; quelques uns étoient encore debout, les autres étoient à demi-ruinez : on en voyoit aussi dont on avoit découvert les fondemens, & d'autres dont à-peine pouvoit on reconnoître le lieu où ils avoient été. Vis à vis des Temples qui subsistoient, on voyoit plusieurs batteries de canon dressées, l'équipage des Canonniers étoit assez plaisant; car les uns avoient des Crosses comme les Evêques, des Mitres comme les Abbez, des habits extravagans comme les Moines, plusieurs avoient aussi des bonnets à trois cornes comme les Jesuites. Mais ceux-ci étoient employez plutôt

plûtôt à faire joûter les bombes & les mines qu'à servir le canon. Entre toutes ces batteries il y en avoit une principale sur laquelle on avoit écrit, *La grande batterie Royale*. Ceux qui commandoient les Canonniers qui faisoient jouër cette batterie, paroissoient ressembler parfaitement au Pere la Chaise, & à Monsieur l'Archevêque de Paris.

La seconde peinture representoit une femme, qui paroissoit avoir été très-belle, mais l'affliction où elle étoit avoit effacé une bonne partie de sa beauté. Elle paroissoit fort brune, & de sa bouche sortoit un écriteau qui disoit, *Ne regardez point si je suis brune, car le Soleil m'a hâlée*. Ses habits sembloient avoir été fort riches, mais ils étoient alors déchirez. Elle soutenoit d'une de ses mains, un grand livre qui avoit pour titre, *La Parole de Dieu*. Diverses personnes vêtues diversément vouloient luy arracher ce livre & le mettre en pieces; mais une main qui sortoit des Cieux, tenant une baguette leur donnoit sur les doigts & leur faisoit lâcher prise. Dessus la tête de la femme on avoit écrit, *Portrait de l'Eglise Chrétienne Réformée*.

La troisième peinture representoit une mer orageuse, dessinée si parfaitement que la simple vûe en donnoit de la terreur. Et ce qu'on ne fait pas ordinairement dans les peintures, on y avoit représenté les vents qui souffloient avec impetuosité & à jouës enflées, dont la Mer étoit émûë. Je remarquay que ces vents étoient dépeints à peu près comme ils le sont dans les Poëtes, hormis que quelques-uns avoient des Mitres, des Chapcaux, des bonnets

nets carrez & des Coqueluchons. J'en vis un qui avoit une triple couronne qui faisoit rage de souffler, mais qui pourtant ne produisoit pas l'effet que faisoit un certain bonnet carré à trois cornes. Au milieu de toutes ces grandes vagues paroissoit une nasselle où étoient trois ou quatre personnes : elle étoit sans rames, sans voiles & sans gouvernail ; on y lisoit tout autour, *Sauve-nous nous perissons*. On lisoit dans un autre écriteau qui partoît d'un certain endroit des Cieux où l'on voyoit une parfaite serenité : *Pourquoy avez-vous peur de petite foy ?*

Ce troisième tableau, dis-je, a quelque chose de plus obscur pour moy que les deux précédens. Cette nasselle que vous voyez, me repliqua le Solitaire, represente l'Eglise Chrétienne Réformée. Cette mer agitée, ce sont les peuples & les Nations de la terre, qui nous sont representez dans l'Ecriture Sainte comme une abondance d'eaux, qui ne s'émeut jamais d'elle-même si les vents ne la font enfler, écumer, & sortir de ses bornes. Car les peuples ne s'emporteroient jamais contre l'Eglise, si les Papes, les Cardinaux, les Moines, & tout le Clergé ne leur souffloient continuellement aux oreilles, que la meilleure action qu'ils puissent faire, c'est d'exterminer ceux qu'ils appellent des heretiques. Quant à la nasselle, c'est l'Eglise dans laquelle sont les vrais fideles, qui tous fideles qu'ils sont ne laissent pas d'avoir encore des restes d'incrédulité, & qui dans la crainte d'être submergez & de périr s'écrient, *sauve-nous nous perissons*. Mais on nous peut faire aussi très bien l'ap-



l'application de ce que dit Jesus-Christ à ses Disciples, *Gens de petite foy pourquoy avez vous peur ?* En effet si nous étions aussi fortement persuadés que nos Peres de l'assistance de Dieu, jamais cette assistance ne nous manqueroit, comme elle ne leur a jamais manqué.

La quatrième peinture étoit à nos yeux un puissant Léopard, qui ayant été long-temps enchaîné avoit enfin rompu ses chaînes. On voyoit plusieurs chasseurs qui faisoient tout leur possible pour s'en rendre les maîtres, & la plupart de ces chasseurs avoient un habillement Jesuitique, ou du moins ils portoient quelque marque de leur devotion à l'Ordre : les uns dressent des roiles pour le prendre ; d'autres composent des breuvages mixtionnez pour l'endormir ; nul pourtant n'avoit encore été assez hardi pour luy attacher une chaîne autour du cou, qui étoit toute prête pour ce sujet ; car cette dangereuse bête avoit étranglé quelques uns des chasseurs, & des chiens qui avoient osé l'approcher. Vous devinez assez tout ce que ce portrait signifie, ajouta le Solitaire, quand vous apprenez que ce Léopard n'est autre chose que le Royaume d'Angleterre, que le Pape & les Jesuites souhaitent passionnément de faire retomber dans l'esclavage.

La cinquième peinture nous faisoit voir deux figures assez bizarres : L'une étoit d'une très-belle femme, qui avoit une couronne sur sa tête, & un sceptre en ses mains. Elle portoit une robe de satin azuré toute parsemée de fleurs-de-lis d'or en broderie, mais qui étoit couverte d'un manteau de drap noir traînant  
jusques

jusques à terre, avec un petit collet à la façon des Jésuites & cette inscription au dessus, *La France est devenue Jésuite*. L'autre figure étoit d'un Jésuite habillé justement à la manière de son Ordre, à la réserve du manteau qui étoit différent, car il étoit long, & tout parsemé de fleurs-de-lis, avec cette inscription, *Les Jésuites sont devenus François, pour se rendre les maîtres de la France*.

La sixième figure étoit du Pape d'aujourd'hui, pleurant à chaudes larmes la diminution de son autorité. Il avoit auprès de luy quelques Cardinaux qui tâchoient de le consoler, il préparoit une foudre d'excommunication contre la France, qui attendoit de pied ferme, en riant & avec un mépris insupportable, l'effet qu'elle produiroit : Ce qui obligeoit les amis du Pape de luy représenter que c'étoit risquer son autorité de vouloir déployer la rigueur de ses ~~Bulles~~ Bulles, en un temps où le monde n'en avoit plus de frayeur ; ce qui obligeoit le bon Père de les cacher jusques à une meilleure occasion. On voyoit dans le même tableau comme les Jésuites abandonnoient le parti du Pape, & se jettoient dans le parti de la France comme le plus fort, apparemment ils ne soutenoient plus ce qu'ils avoient soutenu autrefois, *Qu'il appartenait aux Papes de déposer les Rois, & de délier les sujets du serment de fidélité* : non qu'il seussent changé de sentimens, ou qu'ils fussent devenus meilleurs, mais parce qu'ils voyoient que les affaires des Pontifes étoient si désespérées, qu'on ne pouvoit plus rien gagner avec eux.

La septième figure représentoit la Justice  
& la

& la paix qui s'envoloient de la France avec la Religion Réformée, & en leur place succédoit un brouillard fort épais, duquel on voyoit sortir en suite mille éclairs & mille foudres. On voyoit même une main du Ciel qui jettoit sur la terre une si forte grêle qu'elle ruinoit toute l'esperance des laboureurs, & faisoit de la campagne un triste spectacle de desolation. Audessus du tableau on lisoit cette inscription : *Ainsi sera fait à la Nation qui aura foulé aux pieds les faveurs de Dieu.*

Une legere indisposition dont se trouva atteinte Madame de Brosses, empêcha Mademoiselle de Sainte Phale de continuer une narration à laquelle nous prenions tous beaucoup de plaisir : mais cet accident imprévu nous ayant tous mis en peine, & sur tout son illustre Nièce, il ne falut pas penser de continuer ce discours le reste de ce jour : aussi nous séparâmes-nous pour chercher quelque autre passe-temps, en attendant qu'il plut au vent de se changer en nôtre faveur. La fortune qui nous étoit contraire en cela, nous fut favorable d'un autre côté : car de peur de nous laisser tomber dans cet ennuy que cause le trop grand repos, elle fit trouver à un de nos Mamelots un memoire d'importance, écrit en François. Il le porta au Maître du Navire, qui nous le vint presenter en grande ceremonie.

Ce memoire fut reconnu de toute la compagnie pour appartenir au Pere Simon, qui en fouillant dans ses hardes ou dans ses poches l'avoit laissé tomber sans y prendre garde. Et comme il partit d'avec nous l'esprit rempli d'une colere sans égale, il ne s'apperçût pas

pas que ce mémoire lui manquât, quoique ce fût pourtant une pièce essentielle, & tout-à-fait nécessaire pour rendre son voyage utile. Ce mémoire tomba malheureusement pour luy derrière un coffre, si bien qu'il ne fut vu de personne, car on auroit eu la charité de le luy rendre si quelqu'un l'avoit aperçu, mais il ne fut trouvé que quelques jours après, dans un temps où le Père Simon étoit fort éloigné de nous : Et s'il vint à reconnoître sa perte ce fut sans doute avec une douleur inconcevable, de savoir qu'il ne pouvoit pas la réparer, ni recouvrer ce qu'il avoit perdu que par une espèce de miracle ; & qu'encore ne seroit-ce qu'après que son instruction, qui devoit être très-secrete, sur tout par rapport aux Haguenois, auroit été rendue très-publique, puis qu'elle seroit tombée entre nos mains.

D'abord que nous eûmes en main une pièce de cette nature, nous fûmes aussi joyeux de l'avoir trouvée que le Père Simon devoit être triste de l'avoir perdue. Je fus d'abord élu solennellement de notre petite assemblée pour en faire la lecture, parce (dit Monsieur de B. V.) que j'avois la voix plus nette & plus distincte qu'aucun autre. J'acceptay l'honorable employ qu'on me donna, & sans perdre de temps je commençay de m'en acquitter avec applaudissement, ayant remarqué que tout le monde, jusques aux vents même gardoient le silence. Voici le titre de ce manuscrit.

---

*Instruction donnée au Pere Simon voyageur dans  
les Pais du Nort,*

P A R L'E P E R E \* \* \*

**M** On Réverend Pere,

Les marques que vous avez données jusques ici d'un zele infatigable pour le bien de l'Eglise Catholique, Apostolique & Romaine : l'obeissance que vous avez toujours témoignée aux ordres de vos Supérieurs : la capacité que vous avez fait paroître en maniant heureusement certaines affaires délicates, dont on vous a commis la direction : la force de votre genie : votre rare doctrine & l'experience que vous avez de tout ce qui se passe dans le Septentrion, avec mille autres qualitez que votre modestie ne me permet pas d'étaler ici, ayant fait jeter les yeux sur vous à ceux qui ont tout pouvoir de disposer de nous, pour vous envoyer dans ces Pais où vous vous êtes déjà acquis de la reputation, avec des ordres fort importants & fort honorables ; je n'ay pu m'empêcher de vous témoigner la joye que j'ay que votre merite soit reconnu tous les jours de plus en plus.

Il est pourtant vray, mon R. P. que de quelque merite que des plus grands hommes puissent être pourvus, ils ne sçauroient être si parfaits qu'ils n'ayent besoin du conseil d'autrui. Il n'est pas nécessaire que je vous  
prouve

prouve ce que vous sçavez aussi bien que moy, j'espere aussi que cette connoissance vous fera recevoir en bonne part les conseils que j'ay à vous donner, outre que je ne vous les donne pas moy seul, mais qu'un personnage pour qui vous avez une deference aveugle, vous les donne par moy. Ayez donc égard à luy, & ne me considerez aujourd'huy que comme son organe.

Je ne vous diray rien ici de ce que vous devez faire pour l'illustre Societé, dont nous avons tous deux l'honneur d'être membres. Je sçay que vous avez vos ordres secrets pour ce qui la regarde directement, & que vous êtes trop sage & trop éclairé pour ne les suivre pas ponctuellement, puisque dans l'état où nous nous rencontrons, nous sommes établis, non pour délibérer ni remettre sur le tapis ce que de plus grands que nous ont déjà résolu dans leur sacré conseil, mais pour obeir & pour exécuter aveuglement ce qu'on nous ordonne de faire. Tout ce que j'ay à vous dire regarde seulement la conduite que vous devez tenir envers diverses sortes de personnes, avec qui vous aurez à traiter; & jusqu'à où vous pourrez étendre vos discours dans les choses que vous aurez à leur dire: ce que vous devez recevoir comme une instruction generale qu'on donne à tous ceux qui sont, comme vous, députés dans des pais éloignés du grand commerce des hommes illustres, & où l'on ne peut pas prendre les conseils qu'on souhaiteroit bien, selon les incidens qui peuvent naître à tous momens: Ainsi il est nécessaire que ceux qu'on envoie en ces lieux-là, soient pourvus de bons  
memoires

memoires pour leur servir en general , & qu'ils soient douez de prudence pour remedier par leur presence d'esprit à tout ce qui peut arriver d'imprévu.

Mais sans consommer le temps en des paroles inutiles , je vous diray sommairement , que vous vous rencontrerez dans des païs où vous aurez à vous entretenir avec diverses sortes de personnes ; avec quelques-unes il faudra vous découvrir , & avec les autres il faudra vous cacher avec tous les soins imaginables. Premièrement il y a la difference des Religions , qui vous doit obliger de changer de manieres d'agir selon les personnes avec qui vous aurez à traiter.

En general vous pouvez prendre plus de confiance aux Catholiques Romains qu'aux Heretiques , & encore entre les Heretiques il y en a dont vous devez plus vous défier que des autres ; par exemple les Lutheriens ne vous doivent pas être si suspects que les Calvinistes , avec qui vous devez être dans une défiance presque perpetuelle.

Ce n'est pas qu'il n'y ait des Catholiques Romains dont il faille autant se défier que des plus dangereux heretiques. Tels sont ceux qui témoignent être mécontents de la conduite des Ecclesiastiques , & qui voudroient qu'ils fussent réformez & reduits à un état de vie plus conforme à leurs vœux , à leur devoir & à leur institution. Ces sortes de Catholiques qui ont un zele de cette nature , doivent être confiderez comme fort suspects : un secret important n'est pas en seureté dans leur sein : il est à craindre qu'ils ne le revelent , ou

qu'ils ne s'y opposent par une délicatesse de conscience à contre-temps, ou bien par l'union qu'ils pourroient avoir avec les heretiques.

Au contraire il y a de certains heretiques avec qui le danger est moins grand de s'ouvrir qu'avec ces Catholiques scrupuleux. Ceux d'entre les heretiques qui paroîtront avoir un grand attachement au monde, par les honneurs qu'ils ambitionneront, & les richesses qu'ils rechercheront, sont ceux à qui on pourra plutôt se dévoûir qu'aux autres, ni même qu'aux Catholiques faisant les consciencieux : Toutefois un homme sage ne leur ouvrira son cœur qu'autant qu'il sera nécessaire pour les gagner, & non pas pour leur étaler tout ce qu'on sçait, de peur des grands inconveniens qui peuvent arriver d'un aveu si imprudent.

Quand vous aurez fait cette découverte des esprits, & que vous vous serez informé de leurs maximes & de leurs manieres d'agir particulieres, & que par là vous aurez reconnu ceux à qui vous pouvez confier une partie de vos pensées ; vous pourrez dire aux Catholiques allez que le parti Huguenot est entièrement à bas, sans pouvoir se relever de sa chute, principalement en France. Il faudra faire valoir le nombre des conversions, le rang & le merite des convertis : Vous pourrez même avancer hardiment sans crainte de contradiction, que leurs principaux Ministres ont eu des conférences célebres avec des Docteurs Catholiques Romains, dont ceux-ci sont sortis victorieux, & dont ceux-là se sont retirés confus, au grand scandale de tous les Hugue-



**Huguenots**, dont plusieurs voyans l'ignorante opiniâtreté de leurs Docteurs avoient abjuré leur hérésie.

Voilà des bruits qui sont bons à faire courir, mais il faut bien prendre garde que ceux à qui l'on debitera toutes ces nouvelles, n'aient aucune correspondance en France, ni directement ni indirectement, de peur qu'étant desabusez ils ne desabusent les autres; puisqu'il n'y a rien qui fasse tomber si facilement un homme dans le mépris que quand il est reconnu pour menteur. Toutefois quand un semblable malheur seroit arrivé, un homme d'esprit trouve bien moyen de raccommoder une faute faite par inadvertance: il faut pourtant le moins qu'on peut s'exposer à de semblables affaires, dont souvent le succès n'est pas avantageux. Après tout il n'est rien de si difficile que de détromper un peuple abusé par les nouvelles qu'on aura pris la peine de faire courir des pays éloignez.

La Société donc vous donne une pleine licence de dire tout ce qu'il vous plaira, vrai ou faux, pourvu que vous agissiez avec cette ferme intention de la servir par toutes vos démarches; & que vous en usiez avec discrétion, n'exposant point son honneur en general, ni celui de l'Eglise Catholique, ni même le vôtre en particulier. Tant que vous en userez ainsi vous ne devez point douter que vous n'en soyez chéri, & qu'elle ne déploye sur vous ses faveurs les plus singulieres.

Vous ne devez donc pas faire scrupule de tenir vos sentimens particuliers toujours cachés, ni même de parler contre votre pensée,

Puis qu'on vous permet, selon les occurrences des temps & des lieux, de changer d'habits, & de vous vêtir d'une manière fort opposée à vos vœux & à votre profession, il est sans contredit qu'on vous permet de déguiser vos sentimens, encore plus que votre visage & tout votre extérieur. Vous vous souviendrez pourtant que votre ame ne doit souvent avoir aucune part à ce que dira votre langue, & que si quelquefois vous êtes obligé de dire tous les maux imaginables de l'Eglise Catholique & de la Société de Jesus, vous devez en user si discrettement, que votre cœur ne soit jamais débauché par vos levres: J'espère pourtant que vous ne ferez pas obligé d'en venir à cette étrange dissimulation, ni à vous cacher si soigneusement; car on ne se gouverne pas par tout le monde comme en Angleterre où nos Emissaires sont obligés de se déguiser avec tant de soin, qu'il faut qu'ils fassent bien souvent, & qu'ils disent des choses tres-contraires à leurs intentions.

J'ay à vous recommander particulièrement un point d'importance, & je vous le recommande, non pas tant de ma part que de celle de nos Superieurs, qui sont aujourd'huy les arbitres de nôtre destinée: C'est que si la renommée a porté jusques en Pologne, Suede, & ailleurs la connoissance des manieres dont on se sert en France pour la conversion des Huguenots, & que vous voyez qu'on les improvise, alors vous niez hardiment & formellement tout ce qu'on en dira, & qui pourroit être ignominieux à l'honneur de nôtre Mere Sainte Eglise. Par exemple, si vous voyez qu'on se scan-

scandalise de ce qu'on donne de l'argent pour acheter les ames après les avoir marchandées long-temps, & après avoir faussé la parole qu'on avoit donnée, vous niiez cela comme un meurtre, & vous disiez que ce sont des impostures que les Huguenots font courir, afin de décrier les conversions de ceux qui se sont rangés à la Religion Catholique de bonne foy, & par une pure connoissance de la vérité.

Que si vous voyez que ce bruit ait fait quelque impression sur les esprits, en sorte que vos negatives ne l'en puissent point arracher; il faudra biaiser, & dire que veritablement le Roy a bien fait donner quelque argent, & même des sommes considerables, mais qu'il l'a fait seulement par un simple mouvement de generosité envers des personnes tres-pauvres & tres-miserables, & non pas en vue d'acheter leur conversion par quelques sommes d'argent: Vous ajouterez qu'on ne leur a distribué cet argent qu'après qu'on leur a fait enseigner la verité par les sermons & par les instructions des Missionnaires.

Si le bruit de ce qu'on a fait en quelques Provinces de France, & sur tout dans le Poitou, se répand jusques dans le Nort; & si vous remarquez que cette conduite n'attire pas l'applaudissement de ces peuples-là, vous vous jetterez encore sur la negative: en quoy vous ne devez être touché d'aucun remords, puisqu'en France même il se trouve des gens qui osent nier ouvertement une chose qui s'est faite devant des milliers de témoins, & qui osent donner le démenti à tout un peuple. Si toutefois la

negative ne persuade pas le monde, vous pourrez prendre un autre parti, & dire que véritablement on a usé de quelques rigueurs dans le Poitou, mais qu'il n'y en a pas la centième partie de ce qu'on a dit. Vous ajouterez que les gens de la Religion se sont attirés cela par leur manière d'agir insolente, & que d'ailleurs on ne peut pas tenir les gens de guerre dans une telle discipline, qu'ils ne fassent toujours quelque chose de plus qu'on ne leur ordonne.

Si vous appercevez qu'on fasse courir dans les pays où vous serez, certains libelles qui ont couru par la France, malgré les soins qu'on a pris de les supprimer, comme peuvent être *la Politique du Clergé, les derniers Efforts de l'Innocence affligée, la Critique générale de l'Histoire du Calvinisme par Monsieur Maimbourg, les Lettres sincères d'un Gentilhomme François*, & quelques autres de cette nature, vous ferez votre possible d'enlever autant d'exemplaires que vous trouverez des uns & des autres, quoy qu'ils vous coûtent, si vous les voyez entre les mains de personnes qui s'en veulent défaire; vous devez être sûr que la dépense que vous ferez en cela vous sera amplement remboursée. Et parce que les personnes de condition qui ont de la curiosité, recherchent plutôt ces sortes de livres que le simple vulgaire, qui se soucie fort peu de ce qui se passe chez les Etrangers sur les affaires de la Religion; vous ferez soigneux de sonder les personnes de qualité chez qui vous aurez de l'accès, pour sçavoir s'ils ont de ces livres; & s'ils en ont, vous tâcherez de découvrir s'ils ont fait quel-

que

que effet sur leur esprit. Si cela est, vous tâcherez de les guerir des sinistres impressions que ces livres leur pourroient avoir donné. Si vous avez affaire à des consciences tendres, vous leur représenterez qu'ils ne peuvent ni lire ni garder de semblables libelles, sans tomber dans un péché mortel ; mais si vous vous rencontrez avec des esprits fermes & assurez vous traiterez ces livres de bagatelles & d'impostures, & vous tâcherez de leur inspirer de la honte & du remords de s'être amusés à une telle lecture.

Comme le traitement qu'on a fait aux Huguenots en France en a obligé plusieurs de sortir du Royaume & de se répandre en différents pays, je ne doute point que vous n'en rencontriez un nombre considerable dans le Septentrion, qui ne manqueront pas de remplir toute l'Univers des plaintes qu'ils feront des rigueurs & des duretez qu'on a exercées contre eux, qui émouvront sans doute les esprits à une compassion indigne d'un cœur vraiment Catholique. Vous observerez soigneusement les mœurs & le naturel de tous ces refugiez. Sur tout vous prendrez garde s'il n'y en a point quelqu'un de plus dangereux que les autres, par son esprit, par son adresse & par la force de ses discours. Si vous en trouvez quelqu'un qui ait cette sorte de caractère, vous observerez toutes ses démarches, vous entretiendrez toujours des espions à ses côtes, qui vous rapporteront tout ce qu'il dira, & vous serez soigneux d'écrire tous leurs rapports, afin de chercher quelque moyen de le rendre suspect.

Que si ces heretiques se trouvent être des gens plus prudents & plus circonspects que les François ne le sont ordinairement, vous tâcherez de les décrier en disant qu'ils sont sortis de France pour un autre sujet que pour celui de la religion. Vous ferez aussi soigneux de sçavoir leurs noms, leur emploi, la Province où ils sont nez; & vous tâcherez de connoître leur genie & leur occupation. Vous nous manderez toutes ces choses en France, & nous nous informerons d'eux, de leurs familles, de leurs mœurs, & d'une partie de leur vie, dont nous vous enverrons un abrégé sur lequel vous pourrez bâtir leur histoire telle qu'il vous plaira, afin qu'en rendant leurs personnes suspectes, on puisse aussi tenir tous leurs discours pour suspects. Il ne faut point douter qu'un peu de verité sur ce qui les concerne, ne fasse croire tout ce que l'on y voudra ajouter.

D'un autre côté, comme il n'est aucun homme de si grand merite, qui n'ait quelques petits defauts personnels; vous ferez diligent d'examiner quels defauts ils peuvent avoir, parce qu'il vous sera bien facile en suite de les faire passer pour de grands vices. Je sçay que vous ne manquez pas d'adresse pour donner aux choses la couleur qu'il vous plaît, partant il vous sera facile de faire passer pour des vices leurs plus grandes vertus. Tâchez sur toutes choses d'entrer dans leur confidence, & de les faire parler sur les points les plus delicats de la politique, ou de la Religion. Si traitant de la politique, ils s'enfoncent trop avant dans ces matieres sans les entendre com-  
me

me il faut, il vous sera facile de les faire passer pour des étourdis & des têtes legeres, à qui il ne faut ajouter aucune foy : Mais si vous les voyez trop bien sensés, qu'ils parlent peu & que ce qu'ils disent soit judicieux, vous recueillerez, & de leur humeur, & de leurs paroles des raisons pour les faire passer pour des gens tres-dangereux, & dont il faut toujours se defier.

Vous n'aurez pas moins de prises sur eux en matiere de Religion. S'ils n'en parlent qu'avec une mediocre connoissance, il vous sera facile de les faire passer pour des ignorans, qui n'ont qu'une certaine superficie d'instruction telle que leur ont pu donner leurs Ministres, qui n'ayant jamais étudié dans une bonne Theologie Scolastique, n'ont jamais été capables de leur enseigner rien de solide. Que si vous voyez qu'ils parlent de la Religion per-tinemment, vous tâcherez de donner quelque sens sinistre à ce qu'ils disent, tellement qu'on puisse inferer de ce qu'ils diront qu'ils ont quelque penchant à l'Arianisme, ou à quelque autre des anciennes heresies. Car quoi qu'ils soient très éloignés de semblables sentimens, l'humeur des peuples est pourtant telle, que si l'on accuse quelqu'un d'heresie ils le croient fort aisément, puis ils le haïssent & le maltraitent comme un heretique.

Je prendray la liberté de vous donner un avis en passant, que les voyes qui sont bonnes pour décrier un homme auprès du peuple ne le seront pas pour le décrier auprès des Grands : De même aussi ce que les Grands haïssent, n'est pas toujours l'objet de l'aversion du peuple,

c'est ce qui doit obliger un homme qui en veut perdre un autre auprès des Grands & auprès du peuple de ne se servir pas des mêmes moyens. Par exemple les Grands sont fort sensibles sur les intérêts de leurs Etats, & regardent d'un oeil assez indifférent la Religion que plusieurs n'observent que pour la forme & la bien-séance seulement. Les peuples au contraire ne prennent pas garde de si près aux affaires d'Etat : qu'un homme soit fin & rusé ou qu'il ne le soit pas, c'est ce qui ne les touche pas beaucoup. Mais sur le point de la Religion on les peut porter aux actions les plus inouïes, dont nous avons vu des expériences de nos propres yeux.

Si donc vous trouvez dans les lieux où vous ferez quelque Huguenot qui passe pour habile homme, où qu'il y en vienne quelqu'un pendant que vous y resterez, vous tâcherez de les perdre auprès des Grands & auprès des peuples : Auprès des Grands, en leur faisant accroire qu'ils ont pénétré dans leurs secrets, qu'ils les ont révélés, & qu'ils sont directement contraires à leurs desseins : vous donnerez la couleur à tous vos discours telle que vous trouverez expédient : ce ne sont pas des choses où l'on vous puisse donner aucun conseil, parce que cela doit dépendre de votre prudence, & de la connoissance que vous aurez des personnes, des temps & des lieux. Quand une fois vous aurez ébranlé l'esprit des Grands, ne les abandonnez jamais que vous ne les ayez entièrement persuadés, & que vous n'ayez vu de vos yeux le dernier effet & le principal but de vos desseins.

Vous



Vous tâcherez toujours d'avoir le commun peuple à votre dévotion par le moyen de quatre ou cinq des principaux d'entr'eux , à qui vous tâcherez de vous rendre recommandable, tant par la bonne opinion qu'ils auront de vous, que par plusieurs bons offices que vous leur rendrez , pourvu qu'ils ne soient pas d'une trop grande importance. Quand vous aurez gagné ces esprits , & que vous aurez reconnu le credit qu'ils ont sur le reste du peuple , & dequoy ils sont capables , vous leur direz que tels & tels sont des heretiques très-dangereux ; qu'ils ne doivent point être supportez dans un Etat bien policé ; qu'ils sont capables d'entraîner les autres dans leurs vices, & d'attirer la colere du Ciel. Quand vous leur aurez dit cela , il ne faut point douter qu'ils ne le publient dans toutes les compagnies où ils se trouveront , & qu'à la fin celui dont on voudra se défaire ne soit engagé dans quelque querelle faite à plaisir, alors on pourra porter le peuple à se jeter sur luy & à le mettre en pieces.

Il ne faudra pourtant pas se servir de cette fureur du peuple que dans une extremité, parce que c'est un remede fort incertain , & que d'ailleurs peut le peuple se trouver partagé. La haine des Grands est un moyen plus seur, ils ont des voyes pour ôter un homme du monde, sans bruit & sans éclat, d'abord qu'il est tombé dans leur disgrâce : ou bien s'ils le veulent perdre ouvertement, les Juges sont la plupart du temps dans leur dépendance, ils trouvent des témoins tant qu'ils en veulent & de cette maniere ils peuvent faire perir l'homme le plus

innocent, sans que personne en ose murmurer.

J'insiste un peu plus sur ce point que sur les autres, parce que nôtre Société a un intérêt particulier que tous les habiles Huguenots soient retranchés du monde, ou qu'ils soient tellement décriés que personne ne leur ajoute foy; parce qu'on a remarqué qu'ils sont de dangereux ennemis de la Société, à laquelle ils s'attachent *mordicus*, comme on dit, sur tout en ce temps où la plûpart de leurs desolations ne sont venues que de nous. Et quoy qu'extérieurement nous fassions semblant de les mépriser, & que cette politique soit assez bonne, nous devons extrêmement veiller sur leur conduite; car tel d'entr'eux est capable de nous faire bien du mal, & à l'Eglise Catholique aussi, si on leur donne le temps de s'insinuer dans l'esprit des peuples chez qui il se réfugient.

Vous ferez bien d'en user de même envers tous ceux qui n'ayant que l'extérieur de Catholiques Romains, ne sont pas meilleurs que des hérétiques. Souvenez-vous que Luther avoit été Moine, & Calvin Prêtre: que de même il se peut trouver parmi ceux qui se disent Catholiques des gens très-pervers. En general toutes sortes de personnes d'esprit vous doivent donner de la défiance. Si elles sont élevées en autorité, vous devez tâcher de les attirer dans vos sentimens, & vous mettre tout à fait bien dans leurs esprits; & si tout ce que vous ferez n'est pas capable de vous attirer leur affection, vous dissimulerez avec eux, jusques à ce que vous trouviez quelque moment favorable qui vous puisse mettre l'esprit en repos de leur côté. Je crois vous parler assez intel-

intelligiblement , sans qu'il soit besoin de m'expliquer davantage.

Pour les personnes d'esprit qui sont dénuées d'autorité, ou bien dont le crédit commence seulement; vous ferez votre possible de les aider, & de les avoir tellement à votre devotion, qu'ils n'aient point d'autre volonté que la vôtre. Sur quoy il vous faut bien prendre garde de ne vous point méconter, ni vous laisser tromper par de belles apparences, de peur qu'en voulant favoriser une de vos creatures vous n'aidiez à un ennemi secret, qui se servira de vous contre vous-même, après que vous l'aurez fait beaucoup plus grand qu'il n'étoit auparavant. On se trompe tous les jours en ces occasions, & nous voyons une infinité de personnes qui avancent celles qui doivent les ruiner. Si donc vous pouvez appercevoir que ces gens là vous puissent être contraires quelque jour, vous ne les épargnerez point, & vous ne ferez pas si simple de laisser croître en puissance, ceux qui vous pourroient accabler. La moindre chose vous doit animer à leur perte, à laquelle vous devez vous porter d'autant plus généreusement, que leur perte doit être votre conservation & leur mort votre repos.

Vous trouverez diverses personnes entre les Etrangers, & même entre les Catholiques, qui déclament contre la politique de France, qu'ils traitent de cruelle & de barbare, de maltraiter les gens de la Religion jusques à les obliger de sortir de France, de se convertir, ou de vivre dans la dernière misère parce qu'ils professent cette Religion. Vous en trouverez d'autres encore qui la traitent d'imprudente, de por-

ter les sujets au desespoir , à cause des suites fâcheuses dont le desespoir est suivi , parce que le Royaume souffre quand une partie de ses sujets l'abandonnent , & portent l'invention des manufactures ailleurs , & avec les manufactures l'argent de France : que non seulement le Royaume perd en eux plusieurs bons sujets , mais qu'il se fait plusieurs ennemis qui pourront revenir quelque jour l'épée à la main au lieu dont ils sont sortis avec le bâton blanc. Ces raisons semblent assez fortes pour convaincre ceux qui les entendent qu'il est imprudent & injuste de les traiter de cette manière ;

Mais comme blâmer cette conduite , c'est blâmer ceux qui en ont été les conseillers , ce qui est donner une rude atteinte à nos Pères Jésuites de France , qui ont été les grands mobiles de tout le changement qui est arrivé aux hérétiques ; vous employerez toute la force & la vigueur de votre esprit , pour prouver que cette conduite est non seulement conforme au zèle que doivent avoir de bons Catholiques , mais encore à la prudence que doivent avoir de sages Conseillers d'Etat , qui ne doivent pas attendre que la République soit troublée , mais qui doivent prudemment en prévenir les troubles. Vous avouerez que véritablement les gens de la Religion vivoient fort paisiblement alors , & ne donnoient aucun sujet de plainte , mais que cette tranquillité venoit plutôt de leur impuissance que de leur moderation. Vous ne manquerez pas de faire sonner bien haut que la rébellion est inseparable de l'hérésie : vous prouverez cela par le récit que vous ferez des vieilles guer-

guerres civiles, qui ont eu leur commencement en France en même temps que l'herésie du Calvinisme, & vous ne manquerez pas de citer là dessus les Auteurs les plus zélés en faveur de l'Eglise Romaine.

Et parce que les Auteurs les plus celebres, comme sont Messieurs de Thou & de Mezeray, ne sont pas si favorables aux Catholiques que divers autres, & qu'ils ne disent pas des Huguenots tout le mal qu'ils en pourroient dire; vous direz touchant le premier, qu'il étoit à demi Huguenot dans le cœur, & que c'est ce qui l'a fait parler comme il a fait. Touchant le second, vous pourrez bien avancer, qu'il ne parle en faveur des heretiques que parce qu'ils luy ont fait une pension. Vous ne devez pas avoir peur qu'on vous donne un démenti; car qui viendra en France rapporter à Monsieur de Mezeray les bruits qu'on fait courir de huy dans le Nort, ou qui rapportera dans le Nort les justifications de Monsieur de Mezeray?

Ce doit être, au reste, un point fondamental que vous devez toujours être soigneux de poser, que la Religion Protestante est contraire à la puissance Royale, & qu'elle tend à changer en Republiques les Gouvernemens Monarchiques. Car bien que les Huguenots se soient assez défendus de cela, & que leurs raisons aient été goûtées, il faut pourtant toujours persister là dessus, qu'on ne peut s'asseurer sur la foy des heretiques: que ceux qui sont infideles à Dieu & à l'Eglise ne peuvent être fideles aux Princes leurs Souverains. Si une fois vous pouvez mettre en tête aux Princes  
que

que tous les Protestans ont l'humeur Republiquaine, c'est assez pour les faire haïr, les faire regarder de travers & les faire maltraiter tant qu'ils vivront.

Si vous êtes assez heureux pour avoir une fois en vôtre vie l'oreille de quelque Prince, ne manquez pas de luy proposer que la Politique de France telle qu'elle est aujourd'huy, peut servir de modèle à tous les Princes qui vivent: que le parti Huguenot étant mis à bas, ce Royaume va être un vray jardin de delices. Sur tout vous representerez aussi fortement que vous le pourrez, que les armes du Roy ne prosperent & ne sont victorieuses, que parce que ce grand Monarque s'est mis en devoir d'arracher l'heresie de son Estat, & de reduire tous ses sujets sous une seule croiance.

Je vous conseille, pour cet effet, de lire tous les Livres de M. Maimbourg, qui vous apprendront une partie de ce que vous aurez à dire: lisez surtout son Histoire du Calvinisme, il y a certains traits qui meritent d'être notez pour être d'importance. Que son changement de personnage ne vous rebute point, car je vous assure qu'il est toujours le même, & qu'il le sera jusques à la fin, quoique de Pere il soit devenu Monsieur. Vous apprendrez dans ces Livres comment & de quel biais il faut regarder les Heretiques, & ce qu'on peut dire pour les rendre odieux. Il est vray que vous y devez proceder avec discretion, & ne donner pas une si grande carrière à vôtre zele qu'il a fait, en quoy il a donné prise aux Heretiques, & sur tout à l'Auteur

teur de la Critique Generale de son Histoire, du Calvinisme, qui l'a tourné en ridicule.

Vous vous servirez donc de ses maximes, mais vous vous garderez bien de tomber dans ses emportemens ; de peur que vous ne fussiez l'auteur de votre propre honte, qui peut-être ne vous seroit pas si particuliere, qu'elle ne pût être répandue sur les autres. Il y a encore d'autres Auteurs dans lesquels vous pourrez vous instruire, mais souvenez-vous que toute cette lecture doit être conduite par la prudence, & ne doit être appliquée qu'après qu'on a bien examiné toutes les circonstances des temps, des lieux & des personnes. Gardez-vous de faire comme ont fait quelques-uns de nôtre Societé, qui poussez par un zele aveugle, ont avancé des choses en France, contre des François, manifestement fausses, aussi ont-ils esté dementis par la voix publique. On peut bien faire croire en Pologne les fables de la France, & debiter en France celles de Pologne : mais de debiter en France les fables de la France, & en Pologne celles de Pologne, s'est se faire moquer de foy de gayeté de cœur.

Si vous vous trouvez en quelque lieu où le nombre des Catholiques surpasse de beaucoup celui des Protestans, vous examinerez soigneusement l'humeur de ceux-là, leur vigueur, dequoy ils sont capables, & s'ils pourroient bien prendre quelque genereuse resolution. Vous examinerez, d'un autre côté les Protestans, pour sçavoir si ce sont des gens dont on puisse espérer la conversion, ou bien si l'on doit craindre que non seulement ils persistent

dans

dans leur erreur , mais que de plus ils y entraînent les autres : selon toutes ces choses vous observerez diverses mesures.

Si les Huguenots sont en petit nombre , & qu'ils donnent quelque esperance de conversion; sans leur faire de plus mauvais traitement, faites seulement qu'ils soient privez des honneurs publics & d'une partie des privileges. Laissez faire au temps le reste de cet ouvrage, qui joint avec l'amorce des dignitez & des profits temporels, vaincra leur resolution. Si ceux de la Religion sont en petit nombre, & que pourtant ils ne laissent pas de témoigner beaucoup d'obstination dans leur erreur; s'il leur arrive même d'y vouloit entraîner les Catholiques & de les séduire, alors on pourra courir aux remedes les plus forts, pour empêcher le progrès de leurs attentats. Pour cet effet, comme j'ay dit, on sondera soigneusement les Catholiques qui demeurent avec eux, pour voir s'ils seroient d'humeur de reduire les Heretiques à renoncer à leur heresse ou à les exterminer. Si vous voyez qu'ils soient dans des bonnes dispositions, ne les laissez pas refroidir en leur donnant le loisir de faire des reflexions, ou d'écouter des conseils pacifiques; au contraire émouvez-les par toutes sortes de ruses, & portez-les sans cesse & sans relâche à se défaire de leurs ennemis.

Vous ne devez pas craindre d'être traité en perturbateur du repos public, quand même vous auriez par vos sermons excité les devots Catholiques à quelque chose de semblable. Il est vray qu'à l'heure même que ces choses arrivent plusieurs personnes murmurent, mais qu'y



qu'y a-t-il dans le monde qui n'excite quelque mécontentement dans les commencemens, il faut laisser crier les peuples, les laisser tempêter, & aller toujours son droit chemin. Vous n'ignorez pas ce que disent nos Casuistes, qui promettent des degrez de gloire à ceux qui entreprendront de telles choses. Après tout les bruits s'apaisent, les clameurs des peuples prennent fin, mais jamais on ne voit finir les progres de l'heresie quand une fois on a laissé prendre racine à cet arbre.

Je vous parlerois plus clairement, mais je crois que vous m'entendez assez. Si jamais vous trouvez les affaires en ces termes prenez bien garde de n'agir pas avec trop de précipitation de peur de les ruiner, en les voulant trop avancer. On a vû échouer de tres-belles entreprises, pour avoir voulu venir à l'exécution avant que d'avoir bien préparé les matieres. On en a vû d'autres qui ont été ruinées pour avoir manqué de cœur dans l'exécution, quoy que toutes choses eussent été tres-bien pensées & ordonnées. Evitez donc ces deux extremitez : si vous méditez quelque grand dessein vous devez conserver en tout & par tout une presence d'esprit qui ne se démente jamais, & une force d'ame qui soit au dessus de toutes les frayeurs.

Si la necessité des affaires vous oblige de résider en quelques lieux où le nombre des Protestans égale celui des Catholiques, il ne faudra pas marquer si tôt en vouloir à la vie de ces premiers, à cause de l'incertitude du succès, dont le dommage pourroit retomber sur les Catholiques, & la honte avec le châti-  
ment

ment sur les Auteurs des troubles : Mais on pourroit entretenir la haine & l'animosité entre les deux Partis, en representant aux Catholiques, qu'il leur est honteux que les Heretiques partagent avec eux le credit & l'autorité; au lieu que dans la plus grande partie de la Chrétienté, les Catholiques dominant, & les Heretiques sont obligez de ployer le col sous le joug. Ce seroit quelque chose de rare si ce que vous leur direz ne les excitoit pas à vouloir s'ériger en maîtres comme ils font par tout-ailleurs.

D'un autre côté, il faudra faire avvertir les Protestans qu'ils ayent à se tenir sur leurs gardes, & que les Catholiques leur veulent jouer quelque mauvais tour. L'esprit des Protestans est déjà fort défiant, ils croient facilement qu'on les veut maltraiter, & ils regarderont les Catholiques de travers. Les Catholiques voyant les Protestans dans la défiance en prendront aussi, car celuy-là en est plus susceptible dont l'esprit est capable de jouer de mauvais tours à son ennemi. Ces défiances produiront des animositez secretes, de ces animositez on passera à une haine ouverte, de la haine aux voies de fait, à la prise des armes & à des querelles qui ne se finiront gueres qu'on ne voye du sang répandu. Les esprits étant portez à cette aigreur, il sera tres-facile de pousser les Catholiques à faire main-basse sur les heretiques, lors que ceux-cy n'y penseront pas. Et si le parti des Catholiques étoit encore trop foible, de peur de manquer son coup, on pourroit faire venir des soldats étrangers qui feroient  
tout

tout ce qu'on voudroit , sous esperance du pillage comme on en a vû multitude d'exemples.

La crainte de quelque malheureux succès , ne doit pas vous rebuter de prendre dans le besoin quelqu'une de ces genereuses resolutions. Car supposons qu'ayant formé une telle entreprise , elle se découvre par la trahison ou par la foiblesse de quelqu'un des conjurez ; n'a-t-on pas aujourd'huy des secrets merveilleux pour faire passer pour illusion les choses les plus constantes & les plus effectives ? Pourvû que vous ayez l'assurance de nier tout ; quand vous auriez des milliers de témoins contre vous ; quand on vous objecteroit vos propres lettres , & vôtre écriture propre ; quand vos confidens vous trahiroient , vous trouverez un million de bouches qui crieront avec vous que cela est faux , & qui donneront un démenti à toute la nature. Après ce qui est arrivé en Angleterre , qu'on fait pourtant aujourd'huy passer pour des contes faits à plaisir , on peut tout dire & tout faire : si les desseins réussissent on les avouera : s'ils manquent ce seront des songes & des illusions.

Si je ne craignois pas que ce memoire tombât quelque jour en d'autres mains que les vôtres , je vous découvrerois de grands mysteres pout fortifier vôtre esprit dans ces hardies resolutions ; qu'il vous fuffise pour le present de sçavoir que d'abord qu'on a ouï parler de Protestans , de Lutheriens , ou de Calvinistes dans le monde ; on a formé le dessein de détruire cette Heresie , la plus dangereuse & la plus

plus préjudiciable de toutes à l'Eglise Romaine, si on ne pouvoit pas ramener ces errans par la voye de la douceur. Quiconque donc travaille à cette œuvre, sert la sainte Eglise nôtre Mere, & doit s'attendre d'en être récompensé, & en ce monde & en celuy qui est à venir. Il est vray aussi que celuy qui entreprendra ce grand ouvrage, doit conter que si le bonheur ne l'accompagne pas il sera desavoué hautement, & qu'il portera seul la peine & la honte de la temerité; mais cette crainte n'est pas capable d'empêcher une belle ame qu'elle ne hazarde tout dans l'esperance d'acquérir de la gloire.

Si vous voyez que dans les lieux où vous serez, les Catholiques ne puissent être émus par aucunes raisons à faire quelque acte extraordinaire, après en avoir fait quelques tentatives adroitement vous changerez de stile & vous les louerez de leur moderation, vous improuverez les actions violentes: toutefois vous ne laisserez pas de leur dire en passant, qu'ils doivent prendre garde à eux, & veiller sur la conduite des Heretiques. Vous tâcherez aussi de vous bien entretenir avec eux, rendant visite aux Principaux d'entr'eux... mais je vous parlerai plus amplement de cela dans la suite.

Vous prendrez bien garde dans toute votre conduite de n'avoir rien de rustre ni d'emporté, afin que quand il vous arrivera de donner quelque conseil violent, on l'attribue plutôt à votre prudence, qui en a reconnu la necessite, que non pas à un temperament tumultueux, & à une passion sans bornes. Evitez  
d'un

d'un autre côté que cette modération que vous témoignerez ne paroisse pas être affectée comme celle de plusieurs Moines, qui se font moquer d'eux. Faites ce que Machiavel conseille à son Prince, d'avoir tout le beau semblant de la vertu, sans vous incommoder au reste de ses regles & de ses maximes. Ayez l'esprit prompt à tourner à tous vents, & disposé à tout; mais que cela se fasse d'une manière si naïve & si naturelle que personne ne puisse découvrir votre intérieur.

Je n'ignore pas qu'il est très-difficile, & même impossible en quelque façon, de paroître indifférent pendant qu'on a le cœur rongé de souci, mais sçachez que ce qui est impossible au reste des hommes, doit être possible à notre Société, autrement elle ne seroit pas ce qu'elle est. Souvenez-vous que la maîtresse rouë d'une machine, qui fait remuer toutes les autres, est celle qui se remue pourtant le plus tranquillement, & qui fait le moins de bruit dans son mouvement. Il n'appartient qu'aux petits esprits de s'émouvoir de peu de chose, mais ceux qui ne sont capables que de quelque chose de grand, ne s'étonnent de rien & ne changent jamais de manière d'agir.

Comme il sera peut-être besoin que vous vous rencontriez dans des villes, où non seulement le nombre des Lutheriens est le plus grand, mais encore où cette Religion domine, vous tâcherez de vous insinuer dans l'esprit des principaux & des plus affectionnez à leur religion. Toute la terre sçait la grande animosité qui regne entre les Lutheriens

&

& les Calvinistes , vous ferez votre possible non seulement pour l'entretenir , mais encore pour l'augmenter. Vous leur ferez accroire que si jamais Calvin n'avoit été , ou s'il n'avoit jamais écrit comme il a écrit sur le point de la Prédestination & de la Providence , peut-être toute l'Europe seroit aujourd'hui Protestante : Mais que les grandes erreurs des Calvinistes , ont fait rejeter généralement tous les sentimens des Luthériens , comme s'ils avoient été Hérétiques.

Voilà ce que vous direz en substance pour les animer , & vous ne devez point douter que leurs esprits étant remplis de préjugés , ils n'aient foy à tout ce que vous direz contre le Calvinisme. Vous trouverez en eux , & principalement en une bonne partie de leurs Ministres , des personnes très-préoccupées , portées naturellement par leur éducation & par leurs intérêts , à une haine implacable contre les Calvinistes. Vous louerez la doctrine de leurs Pasteurs : vous parlerez honorablement de Luther : vous direz que les Ministres de France n'ont que du babil , au prix des Docteurs Luthériens qui sont de véritables sçavans. D'autre part , vous ne devez pas oublier de leur dire , que les Huguenots ont parlé d'une manière méprisante de leur sçavoir. Assurez là-dessus , & jurez que vous avez ouï dans leurs Sermons des choses très-offensantes contre les Luthériens , & contre leur croyance.

Je suis sûr que si vous suivez mon conseil , vous les enflammerez si fort , que jamais ils ne

ne pourront être appaîsez. Car comme généralement les Sçavans ne sçauroient souffrir qu'on s'oppose à leurs sentimens, & qu'ils remuent Ciel & terre pour noircir tous ceux qui les rejettent; les Theologiens qui se croient au-dessus de tous les hommes, peuvent bien moins endurer qu'on les contredise, quelque modestement qu'on le fasse. Mais sur tout les Theologiens Allemans & Lutheriens, sont tres-échauffez pour soutenir leur croiance: jusques là qu'ils ne veulent rien écouter, ni admettre aucune raison, & qu'ils ne peuvent répondre sans tomber dans les invectives.

Cette humeur dans laquelle ils sont, est un incident tres-favorable en general pour la destruction de l'heresie. Tant que les Lutheriens & les Calvinistes seront divisez, il ne faut rien craindre d'eux: Mais si une fois ils venoient à se réunir, ils feroient plus de peine à l'Eglise Catholique qu'ils ne luy en ont jamais fait tant par la voye des armes, que par celle de la plume. Mais à present ces partis paroissent si brouillez; qu'il semble qu'on ne doit pas craindre qu'ils en viennent jamais à une entiere & parfaite reconciliation. Toutefois il ne faut pas tellement s'endormir là-dessus, qu'on neglige les justes précautions qu'on doit prendre, puis qu'on voit arriver dans le monde des miracles encore plus grands que celui-là.

Depuis peu on a fait courir certains libelles manuscrits, qui apprennent aux Lutheriens le dessein qu'on a formé de détruire entièrement tout ce qui porte le nom de Protestant, ce qu'on soutient par des raisons as-

soz vray-semblables & specieuses; & là-dessus on exhorte les Lutheriens de vouloir se réconcilier avec les Calvinistes, quand ce ne seroit que pour repousser leurs communs ennemis. Ce sont les Calvinistes qui font cette démarche; & afin que la diversité des sentimens ne fasse aucun obstacle à leur union, ils proposent que chacun aura la liberté de professer sa croiance, mais qu'il faut se joindre par l'intérêt qu'on a de se conserver mutuellement. Il s'est trouvé des Lutheriens Pacifiques qui ont goûté ces raisons, & qui ont tâché de les faire valoir, mais inutilement, par le soin qu'on a pris d'entretenir le feu secret de leur division.

Je ne veux pas vous dissimuler; que vous n'êtes pas le seul qui travaillez à empêcher ce coup: divers personnages de notre Société agissent très-fortement pour augmenter toujours la mes-intelligence: J'ay même dressé les memoires de quelques-uns, leur remontrant une bonne partie des choses que je vous écris. Sur toutes choses, je leur recommande comme à vous, de faire agir quelqu'un auprès de leurs Ministres qui les entretienne dans cette aigreur, en laquelle on pourra les engager de plus en plus, en leur faisant un point d'honneur de leur haine, à quoy les Allemands sont ordinairement fort sensibles. Vous avez été en Angleterre, & vous sçavez par quels artifices on anime tous les jours les Episcopaux contre les Presbyteriens; c'est à peu près avec la même adresse qu'il faut animer les Lutheriens contre les Calvinistes. Et comme les premiers sont beaucoup plus puissans  
que



que les autres; & moins ennemis du S. Siege, il faut les exciter contre les Calvinistes par toutes sortes de raisons.

Mais parce que plusieurs Huguenots de France se retirent dans les Etats de leur domination, & qu'avec le temps eux ou leurs enfans sont capables d'attirer les Lutheriens dans leurs sentimens, pour faire quelque union d'intérêt, si l'on n'en peut faire de croiance; & que toute sorte d'union des heretiques est fort contraire à l'Eglise Catholique & à ses desseins; vous tâcherez de faire représenter par des personnes qui soient en quelque considération auprès des Princes & des Magistrats Lutheriens, ou bien vous le ferez vous-même si cela vous est possible: Que les Huguenots de France ne peuvent être admis avec honneur dans aucun Etat, comme étant naturellement les plus mutins, les plus broüillons & les plus dangereux de tous les heretiques; & que si on leur laisse prendre pied en quelque part, on verra qu'ils se rendront très-puissans dans l'Etat qui les aura tolerez, & qu'ils ne manqueront pas de changer la forme du gouvernement.

Je trouve que les heretiques prescrivent eux-mêmes la règle & le modele dont il se faut servir, dans tous leurs écrits contre les Jesuites. Vous n'aurez pas la peine d'inventer de nouvelles raisons, vous n'avez qu'à tourner contre eux, les propres paroles dont ils se servent contre nous. Il n'est pas nécessaire que j'entre ici dans un détail que vous pourrez faire quand il vous plaira, & vous aurez cet avantage qu'on vous en croira beaucoup plutôt qu'eux.

Vous vous souviendrez aussi de ne point permettre qu'ils s'établissent en aucun lieu, de peur que si vous leur en donniez le temps par votre négligence, vous ne pussiez pas en suite les en faire sortir, ou du moins que vous ne le pussiez pas faire facilement.

Voilà la manière dont vous en devez user, tant avec les Princes & les Magistrats, qu'avec les Pasteurs Lutheriens. J'ay à vous dire encore un mot touchant le peuple, dont on peut retirer de grands services si on le sçait ménager : car il arrive assez souvent que les Princes, les Magistrats & les Pasteurs donnent les mains à des choses préjudiciables à l'Eglise Catholique, & qu'on peut se servir du peuple & de ses passions aveugles pour s'y opposer. Tâchez pour cet effet d'avoir toujours des créatures parmi le peuple, qui vous rapportent à tout moment les dispositions, & qui puissent luy faire prendre les résolutions que vous luy ferez insinuer par leur ministère : Et népargnez aux personnes dont vous vous servirez ni caresses, ni promesses, ni presens pour les avoir absolument dans votre dépendance.

Quand vous aurez gagné quelques-uns des principaux du peuple ou de ceux qui se font considérer par dessus le vulgaire, tant par leur vivacité d'esprit, leur facilité de parler, que par un génie naturellement hardi, & desirieux de nouveauté ; vous les entretiendrez dans cette humeur par vos louanges, qui ne manqueront pas de leur élever le cœur ; & d'un autre côté vous leur representerez ce à quoy les oblige le zèle de la Religion Lutherienne. Vous leur ferez voir, que s'ils admettent les Cal-

Calvinistes ils doivent craindre qu'ils ne corrompent la pureté de leur Religion. Vous leur ferez entendre que les Calvinistes sont plus dangereux que les Juifs & que les Turcs, parce que les erreurs de ceux-ci, sont d'une telle nature que les peuples en ont naturellement de l'aversion. Au lieu que le Calvinisme est un poison aussi doux que dangereux, dont il se faut d'autant plus garder, que ce venin se glisse imperceptiblement, & ne fait point connoître sa malignité qu'il n'ait gagné les parties nobles.

Quand vous aurez représenté ces choses au long à ces personnes, il ne faut point douter que vous ne les ébranliez puissamment, & deux choses vous y aideront : La première, que vous aurez à faire à des Allemands qui ont naturellement de l'aversion contre les Français ; & la seconde, à des Luthériens qui haïssent les Calvinistes ; de sorte que ces deux qualités d'Allemands & de Luthériens, vous doivent faire espérer un heureux succès de votre entreprise. Car ces deux mots vous apprennent que vous avez affaire à des gens qui sont fort susceptibles de préjugés, & quand ils en ont une fois pris ils les abandonnent presque jamais.

Vous n'avez pas besoin de leur insinuer ces préjugés, vous les trouverez déjà établis ; c'est une peine épargnée pour vous. Quand vous aurez à votre dévotion ces personnes qui s'érigent comme en Chefs du peuple, il ne faut point douter que vous n'ayez bien-tôt le peuple dans vos intérêts, & que vous ne puissiez le porter à refuser absolument toutes

fortes d'assistance, & même la permission de sejourner parmi eux, aux Huguenots François. Que si le Magistrat le vouloit permettre, on pourra le faire opposer à sa volonté, user de menaces & luy faire craindre un soulèvement général. C'est une étrange chose qu'un peuple quand il s'est mis en tête de vouloir être l'appuy d'une Religion, car il est capable alors d'user de toutes sortes de violences sans garder aucune mesure. Il n'y a, comme je vous ay dit, qu'à bien étudier son humeur & ses inclinations, & en suite le faire agir en luy faisant voir que tout ce qu'en luy inspire favorise son humeur & son inclination.

Outre les raisons d'État & de Conscience qu'on fera valoir le mieux qu'on pourra, il ne sera pas hors de propos d'en apporter quelques-unes d'intérêt. Particulièrement on dira, que les François ne manqueroient pas d'attirer à eux le négoce & les affaires, que les Artisans ne manqueroient pas non plus de s'attirer toutes les Manufactures, & que de cette manière le pain sera ôté aux enfans de la maison, pour être donné aux étrangers. Ajoutez; qu'ils ne manqueroient pas encore de semer la dissension & la discorde dans le pays par leurs rapports & leurs médiances: qu'ils voudroient dominer & établir leurs coutumes au lieu de se conformer aux mœurs & aux coutumes des lieux où ils sont. Vousirez même plus avant, car vous étalerez toutes ces légèretés dont on les blâme par tout le monde, & ces galanteries qui tournent bien souvent au deshonneur des familles qu'ils fréquentent familièrement.

Vous ne devez pas faire difficulté de médire en général de toute la Nation François, sans distinction de Religion. Ne le faites pourtant que quand vous aurez vu que n'ayant pu détruire les Huguenots comme Huguenots, il les faut au moins détruire comme François, au hazard que divers Catholiques en souffrent. Car l'amour que vous avez pour les François Catholiques, ne doit pas vous empêcher de décrier la Nation, puis que la tolérance accordée à quelques Catholiques chez les Luthériens ne doit pas être ménagée, quand on court risque que les Réformez jouissent de la même faveur : veu qu'il y a beaucoup plus de sujet de craindre que les Luthériens & les Calvinistes ne se réunissent un jour, qu'il n'y en a d'espérer que les Catholiques puissent convertir les Luthériens.

Il n'est pas nécessaire que je vous exhorte de cacher à tout le monde & sur tout aux Luthériens, la connoissance de votre caractère, de votre ordre, & de votre profession. Non seulement vous pourrez cacher toutes ces choses, mais encore vous pourrez vous déguiser comme il vous plaira, de la manière que vous jugerez qui sera la plus avantageuse à votre dessein, & qui vous exposera le moins à être reconnu. Touchant cet article vous devez vous connoître vous-même, & selon cette connoissance vous devez vous habiller ; Car vous vous tourneriez en ridicule, si étant d'une humeur sérieuse & severe, vous alliez vous vêtir en homme galant, & qui fait de la propreté & des modes son capital. Ce défaut de discernement a été cause que plusieurs



Jesuites ont été découverts en Angleterre, parce qu'ils s'habilloient d'une maniere si differente de leur humeur, que chacun jetoit les yeux sur eux : on entroït en suite dans des soupçons : on épioit leurs démarches : enfin ils se trouvoient saisis dans le temps même qu'ils croyoient s'être le mieux cachez.

Il ne faut pas que je finisse cette instruction, sans vous avoir parlé des Huguenots mêmes, qui dans le fond doivent être la butte où tous vos coups doivent tendre. Comme vous vous rencontrerez peut-être en des Villes, où le nombre des Calvinistes surpasse celui des Luthériens & des Catholiques, & que peut-être la necessité de votre employ vous obligera d'y faire quelque séjour ; vous vous garderez bien de dire qui vous êtes, tant pour la seureté de votre personne que pour l'honneur de la Société, que vous devez ménager autant que vous pourrez. Vous leur ferez croire seulement, que vous êtes un Gentilhomme François Catholique, qui voyage dans l'Allemagne & dans les Pais du Nord, pour des affaires importantes. Je dis que vous ne devez point nier d'être Catholique, parce que cette franchise sera prise en bonne part, & sera cause qu'on ne vous soupçonnera pas si tôt ; & par ce moyen, ce que vous direz aux Calvinistes pour gagner créance sur leurs esprits, les persuadera plus aisément.

Voici donc ce que vous leur pourrez dire : que vous êtes bien marri qu'on procedé en France contre les gens de la Religion avec tant de rigueur & même d'injustice ; que tout  
Catho-

Catholique Romain que vous êtes ; & que vous voulez être, vous ne sçauriez approuver une conduite qui pour faire douter si l'Eglise Catholique est la vraie Eglise. Vous déclamez contre les conversions faites par argent & contre les cruautés exercées dans le Pôitou. Les Arrêts même & les Declarations du Roy ne seront pas exemptes de votre critique. Si l'on vient à parler contre les Jesuites, & qu'on les accuse d'être les auteurs de la desolation des Réformez, vous serez le premier à fronder contre eux, s'il est vray, ajouterez-vous, qu'ils l'ayent fait; toutefois vous serez semblant de n'en rien croire. Vous vous fouviendrez, quand vous ferez toutes ces choses, de les faire d'une manière si naïve & si naturelle, que chacun croye que vous parlez avec sincérité.

Vous aurez soin de rendre visite aux Principaux d'entr'eux, & de tâcher de gagner leur affection par vos civilitez, & par une conversation où le bon sens, la doctrine, & une honnête complaisance se trouvent avec une franchise apparente. Par ce moyen vous gagnerez les cœurs peu à peu & vous acquerrez du credit sur eux. Si vous étiez un jeune homme je vous prescrirois plus au long ce que vous devez faire; mais je croirois faire tort à votre prudence & à votre experience, si je m'arrêtois à vous donner des préceptes tels qu'on en donne à ceux qui sont novices dans le monde. Je vous confirme seulement par écrit ce qu'on vous a dit de vive voix, que vous viviez d'une telle manière au milieu des Calvinistes qu'ils ne vous ayent jamais pour sus-

peut, au contraire qu'ils prennent une entière confiance en vous.

Sur tout si vous voyez que là où vous vous rencontrerez il y ait de pauvres gens de la Religion qui se soient retirés de France, pour servir Dieu, comme ils disent, en liberté de conscience; vous ferez d'avoir une grande compassion de leur misère; vous travaillerez pour leur faire avoir quelque emploi; vous les consolerez dans la douleur où ils pourroient être; & enfin vous les assisterez vous-même généreusement de votre propre argent, qui ne manquera pas de vous être remboursé. Vous n'aurez pas fait cela long-temps, qu'ils vous cheriront, & c'est alors que vous prendrez votre temps pour découvrir tous leurs secrets, & pour en faire votre profit.

Selon l'importance des choses que vous apprendrez, vous ne manquerez pas de nous en donner avis en France, comme aussi d'en écrire à Rome en votre particulier. Car on prétend se servir de ce que les Huguenots diront pour les ruiner, afin qu'ils soient en quelque façon eux-mêmes les Architectes de leur ruine. Vous pourrez vous instruire de ceux qui sont sortis, des effets qu'ils ont emportés; de ce qu'ils ont laissé; de ce qu'ils prétendent faire; quels amis; quelles correspondances ils ont; par quels moyens ils prétendent gagner leur vie, & d'autres choses de cette nature, que ceux qui les disent avertissent de bonne foy, comme ne craignant pas dire des choses de conséquence. Mais un homme d'esprit trouve bien le moyen de s'en servir.

Songez qu'il faut que les Jésuites apprennent



les Confessions de toute la Terre. Ils attachent les uns par frayeur de conscience (comme vous voyez que la plupart des Catholiques ne voudroient pas, pour tout ce qu'ils ont & qu'ils peuvent prétendre au monde, avoir caché volontairement la moindre circonstance à leurs Confesseurs) & d'autres par adresse, qui est ce qu'on appelle en François, *tirer les vers du nez*. Il me fache d'user de cette façon de parler proverbiale, mais je m'en sers parce qu'elle exprime assez bien ma pensée. C'est une Confession de cette dernière espèce que vous devez tâcher de tirer des Huguenots, car ils ne vous en feroient pas par scrupule ou par frayeur de conscience.

Sur toutes choses vous vous informerez s'ils n'ont point quelque Protecteur, soit en la personne d'un Prince, soit en celle de ses Ministres. Vous sçauvez d'eux ce que ce Protecteur, au cas qu'il y en ait un, prétend faire en leur faveur. Si ce Protecteur ne vous est pas connu, vous vous informerez de son génie, de son humeur, & de ses inclinations, s'il est avare ou libéral; ménager ou prodigue; s'il aime à être honoré ou s'il vit sans façon avec tout le monde; s'il est credule ou s'il est défiant de son naturel; en un mot, vous vous en ferez faire une exacte peinture, dont vous retiendrez l'idée le mieux qu'il vous sera possible: & selon la connoissance que vous aurez de luy, vous pourrez prendre de justes mesures pour le faire changer de maxime, ou bien pour le perdre s'il ne veut pas changer.

Faites aussi tout votre possible pour sçavoir quelles personnes de qualité en France favo-

risent leur sortie , & leur donnent quelque assistance , parce qu'il est de la dernière importance qu'on sçache ici leurs noms pour y mettre ordre. Or cela se peut mieux apprendre là où vous êtes que dans le Royaume , parce que l'on y observe plus de circonspection , & qu'on y vit avec plus de crainte ; au lieu que dehors on s'émancipe de parler , parce qu'on croit que les choses qui se disent en conversation , n'auront point de suite , ce qui fait qu'on ne se tient pas tant sur ses gardes.

Vous vous informerez aussi du nom des Marchands François qui favorisent leur retraite & qui leur font tenir de l'argent ; en quoy consistent leurs affaires & leur negoce , car on pourroit ainsi trouver les moyens de leur jouer quelque dangereux tour , qui les feroit repentir d'avoir été trop officieux. Sur tout vous n'épargnerez aucuns soins pour sçavoir si avec leurs marchandises, ils ne font point venir de Livres défendus ; car on n'ignore pas en France que quelques soins qu'on prenne, on en fait toujours venir quelques-uns , & c'est pourtant ce que l'on veut empêcher par toutes sortes de moyens.

Vous pourrez sçavoir aussi , pour peu que vous entreteniez de familiarité avec les Calvinistes refugiez en Allemagne , qui sont les Auteurs de ces Livres ; car quoiqu'ils soient connus par leurs noms & surnoms ce n'est pas assez ; on voudroit encore sçavoir s'ils n'ont point été poussés à écrire par des François même , qui leur peuvent avoir fourni & envoyé de France les memoires sur lesquels ils ont travaillé. Si par hazard vous en trouviez quel-  
qu'un

qu'un, ne perdez pas l'occasion de faire connoissance avec luy, n'épargnez aucunes caresses ni civilitez pour entrer dans sa confidence pour le faire parler; & s'il a quelque secret d'importance sur le cœur, tâchez de sçavoir ce que c'est, & nous l'envoyez avant que le public en soit instruit.

Il ne faut pas que j'oublie avant de finir ce discours, de vous donner un avertissement qui vous épargnera bien de la peine. C'est que les François ont une certaine humeur dont ils ne sçauroient se dépouiller; elle est mêlée de légereté, d'impudence & de fourberie; rarement se trouvent-ils en quelque lieu, qu'ils ne se fassent connoître par quelque trait digne d'eux. Il est impossible que parmi ce grand nombre de Huguenots refugiez en Allemagne, il ne s'en trouve quelques-uns qui ayent ce grand caractère de la Nation. Cela étant, si vous vous trouvez en quelque Ville où les Luthériens ou bien les Catholiques soient les plus forts, vous direz quand il arrivera à quelque Huguenot de faire quelque chose qui soit désapprouvé, & même condamné par les autres, que ces manquemens ne sont pas tant des défauts de la Nation que de la Religion Prétendue Réformée, & là dessus vous aurez un champ vaste pour bien dire des choses. Mais si vous vous trouvez dans une Ville où quelque Huguenot François ait fait quelque action digne de reprehension, & que le parti des Calvinistes soit beaucoup plus fort en cette Ville-là que celui des Catholiques ou des Luthériens, vous changerez de batterie, & vous direz aux Calvinistes Allemands que les Calvinistes François

cois les deshonorant comme menant une vie fort libertine, & que c'est ce qui rend tous les Réformez odieux aux Catholiques, parce qu'ils croient qu'ils ne sont vertueux que par force. Quelques habiles qu'ils soient, je vous répons qu'ils donneront dans ce piège.

Ce ne sera pas encore assez, il vous faudra semer de la division entre les Huguenots François réfugiés; ce qui vous sera très-aisé à faire, en représentant à ceux qui font une profession apparente, ou véritable, de vertu, d'honneur, & de piété, que les débauches & les excès de leurs confrères ont attiré en général un mépris mêlé de haine sur tous les réfugiés, & que s'ils ne donnent à connoître par quelque action d'éclat qu'ils ne veulent avoir aucun commerce avec les autres, ils seront tous enveloppez dans un même mépris & dans une même condamnation. Les Huguenots rigides, pour sauver leur honneur & leur réputation, feront une espèce de séparation d'avec les Huguenots libertins, dont ceux-ci se sentant mortellement offensés, ils concevront une haine éternelle contre ceux-là, & tâcheront de leur faire pièce dans toutes les occasions.

Ne vous figurez pourtant pas qu'une entreprise de cette nature soit quelque chose de fort difficile. Puis qu'on a pu jeter des semences de divisions dans leurs Consistoires, leurs Colloques, & leurs Synodes; on peut bien les jeter parmi eux, présentement qu'ils ne composent plus aucun corps; que ce sont des parties séparées de leur tout, & des pierres hors d'œuvre. Or soyez sûr que d'abord qu'ils se-  
ront

ront diviser, rien ne sera capable de détourner leur ruine, il faudra qu'ils perissent nécessairement; car puis que la dissension fait tomber les plus grandes Monarchies, c'est sans contredit qu'elle peut bien réduire à néant de petites communautés.

Les Calvinistes Allemans ne doivent être guere moins l'objet de vôtre aversion que les Calvinistes François, toutefois vous agirez à leur égard avec un peu plus de lenteur & de circonspection. Tout ce que j'ay à vous en dire ne s'est pû coucher tout en une fois sur le papier, j'attens au premier ordinaire & à la premiere commodité, de vous envoyer la suite de ces memoires, que j'ose esperer, tout habile que vous êtes, qui vous feront de quelque utilité. Il y a des choses où vous devez agir selon que vous le jugerez à propos, & il y en a d'autres auxquelles vous devez vous soumettre absolument, puis que telle est la volonté de vos Superieurs, à qui vous devez une obéissance aveugle: C'est en leur nom que je vous parle & non pas au mien.

C'est sur tout de leur part que je vous fais sçavoir que vous devez corriger une humeur trop prompte & trop emportée qui vous domine. Et quoy que vos emportemens partent d'un zele que la Société approuve, elle ne peut pourtant approuver la maniere dont vous le faites paroître. Je ne sçay pas qui peut avoir fait ce rapport de vous, n'ayant jamais rien vu qu'à de modéré dans vôtre personne, mais une seule parole est capable de donner une mauvaise reputation à un homme; & lors que nous croyons nos desluzes cachés, les mutuelles les  
racon-

racontent & les oiseaux s'en entretiennent en l'air.

Que ce que je vous dis ne vous chagrine point, au contraire faites en votre profit, & je vous assure que la Société ne vous oubliera point, mais qu'elle vous élèvera au de-là de vos esperances. J'espere aussi que votre compagnon de voyage se rendra recommandable à la Société, en la servant utilement. Outre la somme que nous vous avons fait toucher à Amsterdam, nous avons donné ordre qu'on vous delivre mille écus à Hambourg, qu'on vous fera tenir si vous l'agréez, à Dantzic. Ne manquez pas de me donner avis de tout ce dont je vous ai entretenu de bouche. Enfin pour conclusion, faites moy la faveur de croire que je suis sincerement, Mon Reverend Pere, Votre, &c. O. L.

Cette lecture fut écoutée avec un grand silence & une grande curiosité de tout le monde. Il n'y eut pas jusques à Madame de Broses qui malgré son incommodité y voulût assister. Nous nous regardâmes tous quelques momens avec un silence morne, à la fin Mademoiselle de Sainte Phale le rompit la premiere en disant: En verité dès le premier moment que je vis Messieurs Simon & Joly, je crus bien que c'étoient des Jesuites, ou quelques autres Religieux travestis: mais jamais je n'aurois crû que nous étions avec des personnes de cette importance, qui étoient envoyez dans le Nord pour y jeter la discorde entre les Luthériens & les Catholiques; entre les Luthériens & les Calvinistes; & entre les Calvinistes mêmes, en allichant des Cal-

vinistes François, le cœur & les affections des Calvinistes Allemands, & en mettant les Calvinistes François aux prises les uns contre les autres.

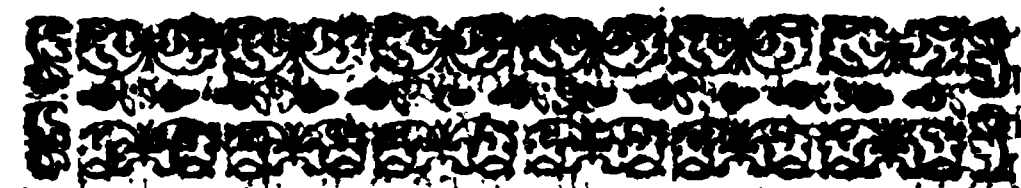
Pour moy (ajouta Mademoiselle Leonor) quoique je sois bonne Lutherienne, cent Pères comme luy n'auroient pourtant pû me faire haïr une aussi aimable Calviniste que vous. Je vous remercie, répondit Mademoiselle de Sainte Phale, mais je crois que vous ne connoissez guere les artifices des Jesuites, qui persuadent assez tout ce qu'il leur plaît, & qui n'auroient pas manqué de vous faire un tel portrait de mes défauts, que vous n'auriez pû me regarder de bon œil. Peut-être ne suis-je pas si facile à persuader (répondit Mademoiselle Leonor) qu'on me puisse ainsi faire voir ce qui n'est point.

On auroit continué cette agreable dispute, si nous n'avions été interrompts par nôtre Maître de Navire, qui selon sa louable coutume, vint gayement nous avertir que le dîner étoit prest : que le vent avoit changé & nous étoit devenu favorable ; en sorte que le lendemain matin nous pourrions arriver à Hambourg. Cette nouvelle nous réjouit comme vous pouvez croire, étant lassés de la Mer ; & nous allâmes dîner avec autant de joye que si on nous eut apprêté les mets les plus délicats. Il n'y eut que le Baron Danois à qui cette nouvelle déplut, parce qu'il voyoit approcher le moment auquel il faudroit se separer pour suivre chacun sa destinée. Le dîner se passa agréablement, pendant qu'on levoit les ancres, & que nôtre vaisseau s'étant mis  
à la

à la voile, fendoit l'Elbe, qui dans cet endroit sembler un bras de Mer, ou une espece de Golfe. J'ay encore quelques curiositez à communiquer à mon Lecteur dans le Livre suivant, & après cela il me permettra de me reposer.

*Fin du Troisième Livre.*





en l'année 1714. LES

ENTRETIENS

DES

VOYAGEURS

SUR LA MER.

SECONDE PARTIE.

LIVRE QUATRIÈME.

**N**OTRE repas étoit à peine achevé, que nous cherchâmes quelque nouveau sujet pour nous divertir. Pour moy (dit le Baron Danois) je n'en sçay point de meilleur que d'entendre le reste de l'Histoire de Mademoiselle de Sainte Phale. Il me semble pourrant (luy dit malicieusement Mademoiselle Léonor) que vous ne devriez pas tant vous empresser d'apprendre des choses fâcheuses. Pour moy si j'étois homme (ajouta la sœur) je ne voudrois jamais sçavoir que j'ay un rival, beaucoup moins voudrois-je

je apprendre que ce rival est aimé : Mais le comble de tous les maux , c'est quand on apprend une si fâcheuse nouvelle de la propre bouche de sa Maîtresse. Vous êtes encore plus Novices en amour que je ne pensois ( leur répondit Mademoiselle de Sainte Phale ) ne voyez-vous pas bien que Monsieur le Baron n'est amoureux que par une espèce de bienveillance , & qu'ainsi tout ce qu'il peut apprendre dans mon histoire luy est fort indifférent. Il n'y a personne , répartit le Baron , qui puisse mieux juger que moy de ce qui se passe dans mon cœur. Je sçay combien un funeste éleu guement me va causer de peine ; mais après ce que m'a dit Mademoiselle de Sainte Phale , elle ne peut pas m'apprendre quelque chose de plus terrible. Je suis comme les criminels qui sçavent qu'ils ne peuvent éviter la mort , & qui trouvent l'attente du supplice plus cruelle que le supplice même , on leur fait même une espèce de grâce de leur ôter la vie promptement ; ainsi je recevray comme une faveur d'apprendre promptement une nouvelle qui me doit faire mourir. Cela pourtant ne s'accorde pas , repliqua Mademoiselle de Sainte Phale , avec ce que vous aviez dit , que vous ne sçaviez point de meilleur divertissement que d'ouïr le reste de mon histoire.

Il me semble , dis-je aux uns & aux autres , que vous perdez bien du temps en des paroles inutiles ; laissons-là ces contestations & écoutons la suite d'une histoire , qui véritablement m'a bien donné du plaisir. Tout le monde s'étant joint à moy , Mademoiselle de Sainte Phale qui est une des plus complaisantes personnes

qui

qui vivent, ne différera point de nous donner la satisfaction que nous demandions. Ce jour étoit si beau que nous allâmes tous sur le Tillac pour jouir de la douceur de l'air; on étendit un tapis sur lequel nous nous assimes à la façon des Turcs, & quand Mademoiselle de Sainte Phale vit que tout le monde étoit tranquille, & attendoit qu'elle parlât, elle poursuivit ainsi la suite de son histoire.

Je crois, dit-elle, que j'en étois restée à l'examen des peintures que le Solitaire nous montrait. La huitième figure nous faisoit voir des Bergers qui s'entendoient avec les Loups, pour se liguier contre certaines pauvres Brebis paisibles, à qui ces Bergers enlevoient les meilleurs pâturages & ne leur permettoient point d'approcher des claires sources d'eaux; mais ils les vouloient obliger à se nourrir de certaines herbes rudes & nuisibles, & de s'abîmer dans des eaux puantes: En d'autres endroits du tableau ces Bergers rondoient la laine des Brebis, les tuoient & les devoient: On remarquoit certaines Brebis qui ne vouloient point ouïr leur voix, dont ces Bergers horriblement dépités, rompoient eux-mêmes la clôture de leurs Parcs, & abandonnoient ces Brebis à la discretion des Loups qui les devoient cruellement: En un autre endroit du tableau, on voyoit comme les Loups n'ayant plus de Brebis à dévorer se jettoient sur les Pasteurs & les devoient eux-mêmes. Voici un emblème fort mystérieux pour moy, dis-je. Je vous le puis expliquer en un moment, répartit le Solitaire. Ces Pasteurs sont les Evêques qui prennent ce titre; le terme d'Evêque signi-

signifiant Pasteur, Les Brebis en general sont leurs Troupeaux, à qui ils enlèvent la pâture de vie & les sources spirituelles qu'on ne trouve que dans l'Ecriture Sainte. Ces herbes nuisibles & ces eaux puantes, sont les Traditions & les Dogmes de l'Eglise Romaine. Ces Brebis qui ne veulent point ouïr la voix de ces étranges Bergers sont les Réformez, qui les regardent comme des mectenaires & des brigands. Les Evêques oustez de dépit de voir que ces Brebis ne les veulent pas reconnaître, rompent eux-mêmes les Parcs, les abandonnent aux Loups qui sont les Jesuites, qui les reduisent en un déplorable état: mais ces Loups ne trouvant plus de Brebis à devorer, se jettent sur les Evêques mêmes & les devorent après leur l'avoir fait souffrir un million de maux: ce qui leur donne sujet de se repentir mais trop tard, de leur durté contre les Réformez, & d'avoir donné les mains aux Jesuites pour leur ruine.

La neuvième peinture representoit un grand Crucifix, qui étoit présenté à une multitude de pauvres gens qui détournent la tête derrière pour ne pas adorer, ni même voir ce qu'ils appelloient un sujet d'Idolâtrie; mais quand on leur monroit quelques Croix d'or ou d'argent gravées sur de la monnoye, alors ils étoient vaincus & faisoient tout ce qu'on desiroit d'eux; à la reserve de quelques vieillards chagrins sur qui les Croix d'or, non plus que celles de fer, n'avoient aucun pouvoir. On avoit écrit en gros caractères sur le portrait, LES VRAIS MIRACLES DE LA CROIX POUR LA CONVERSION DES

HERE-

**HERETIQUES.** En un autre endroit du tableau on voyoit le Sieur de Marillac, Intendant & grand Convertisseur, on au moins sa statue que les Jesuites avoient fait ériger en quelques-unes de leurs Maisons. On le voyoit accompagné de Dragons, de Tresoriers & de Missionnaires à tous étages. On portoit devant luy une Bourse au bout d'un bâton comme on porte une Croix devant les Legats, & de grandes Patentes qui promettoient à ceux qui se voudroient convertir, la Bourse pour cette vie & le Paradis pour l'autre, dont le dit Sieur Intendant vouloit se porter pour caution, mais on ne se fioit pas en luy ni en ses paroles. On voyoit aussi comme par forme de passe-temps, le dit Sieur de Marillac qui permettoit que les Dragons donnassent la question à leur mode, aux Païsans Huguenots pour les obliger d'aller à la Messe. On pouvoit remarquer en éloignement comment les Sieurs Maimbourg & Soulier étoient empêchez comme des Asnes embourbés, pour justifier la conduite de l'Intendant, ou pour en faire perdre la memoire; mais ils perdoient eux-mêmes leur temps & leur point.

Le dixième tableau nous monstroît un grand feu allumé en presence de quantité de gens, avec un Livre fameux intitulé, la Critique generale de l'Histoire du Calvinisme. Le feu étoit allumé & entretenu par des Jesuites, & ce pauvre Livre y paroïssoit jeté en grande pompe & cérémonie; ce que l'on faisoit pour appaiser l'indignation d'un certain vieillard dépitueux qui étoit le Sieur Maimbourg. Mais  
quoy

quoy que le Livre eut été brûlé & les cendres jettées au vent, il ne laissoit pas de paroître encore avec cette inscription, *Tous & aveugles, pensez-vous anéantir la verité en faisant brûler les Livres?* En même temps on voyoit que ce même Livre tomboit des Cieux avec quantité d'autres & qu'il étoit recueilli fort soigneusement, dont ceux qui avoient allumé le feu paroissoient être hors du sens, de rage & de colere.

L'onzième tableau representoit un homme fort vieux, assis dans son étude avec un visage triste & rêveur: le Solitaire nous avertit que c'étoit le fameux Arnaud. Voyez-vous ce vieillard? il cherche d'accommoder sa conscience avec son interest; il faut qu'il résiste aux Jesuites & qu'il combatte les Huguenots; cette maniere d'agir differente l'embarasse. De plus il se voit accablé d'années & sa vie ne tient plus qu'à un filet; il redoute l'indignation du Roy & celle de Dieu; il voudroit bien les acorder ensemble: mais il se trouvera haï de l'un & de l'autre; il le voit bien en effet, car luy & tous les Jansenistes sont disgraciez; & d'autre part il est rejeté de Dieu qui ne veut point de tièdes, ni de neutres, ni de timides. Au dessus de sa tête on avoit écrit ces paroles, tirées de la seconde Epître de Saint Pierre & de celle de Saint Jude. *Celui là est une fontaine sans eau, une nuée agitée par le tourbillon, un arbre qui est sans fruit & dont le fruit s'il y en a est corrompu: dans peu de momens il sera coupé & jetté au feu, car l'obscurité des tenebres luy est réservée éternellement.*

La

La douzième peinture nous faisoit voir quelque chose d'assez semblable à ce qui nous est décrit dans l'Apocalypse Chapitre XVII. Car on voyoit une femme qui tenoit une coupe en ses mains, & qui étant environnée de Princes & de Rois aussi bien que de plusieurs peuples, les obligeoit à boire dans cette coupe, dont ces Princes & ces peuples devenoient d'une toute autre humeur qu'ils n'étoient auparavant. On en voyoit qui demeuroient comme ravis en extase : d'autres en devenoient stupides : quelques-uns en devenoient comme furieux & enragez, & tous en general oublioient ce qu'ils devoient à Dieu, à leur caractère & à eux-mêmes, pour commettre mille excès contre les bien-aimez de Dieu. Au dessus on avoit écrit ces paroles de l'Apocalypse. *C'est ici la grande Paillardise avec laquelle les Rois de la terre ont paillardé, & tous les habitants de la terre ont été enyvrez du vin de sa paillardise. Dieu a mis dans le cœur de ces Rois, qu'ils fassent ce qui luy plaît, qu'ils arrêtent une même chose, & qu'ils donnent leur Royaume à la Bête, jusqu'à ce que les paroles de Dieu soient accomplies.*

Ce tableau-là, dit le Solitaire, merite mieux que vous y fassiez reflexion qu'aucun autre, tant parce que c'est un tableau sacré, que parce que nous voyons en nos jours l'accomplissement de ce qu'il nous represente. Mais sur tout je vous prie de considerer la force de ces paroles : *Que les Rois de la terre font ce qu'il plaît à la grande Paillardise : qu'ils arrêtent une même chose avec elle, & qu'ils donnent leur Royaume à la Bête.* - Je vous prie d'un autre côté d'e-

examiner l'état présent des Princes Chrétiens Catholiques , & vous verrez si l'Apocalypse n'est pas accomplie sur ce point.

Il avoit bien encore quelques autres tableaux qui étoient fort ingénieux , mais comme ils n'étoient qu'ébauchés il ne nous les montra point. Je ne vous rediray pas tout les entretiens que nous eumes , qui n'auroient pas fini si tôt , si nous n'avions vu le Soleil prêt à se coucher ; ce qui nous obligea de dire adieu au Solitaire , que nous abandonnâmes avec regret , & qui nous fit promettre de luy rendre encore une visite. Son entretien nous avoit tellement plu , que nous luy promîmes de ne luy en rendre pas une seule , mais plusieurs : Madame de la Garde le pria très-instamment de venir passer quelques jours dans sa maison où il seroit aussi libre que dans sa Grotte , mais il luy répondit constamment , qu'il n'abandonneroit jamais sa solitude qu'il n'eût vu germer les persecutions de nos Eglises.

Enfin nous nous séparâmes ; & durant tout le chemin nous ne fîmes que nous entretenir de la rareté de cette aventure , en ce qu'étant allez visiter des Grottes inhabitables , nous y avions trouvé un homme d'esprit , de mérite , de qualité & de la Religion , qui avoit élu ce domicile là plutôt que tout autre , afin d'y pouvoir vivre en repos & en tranquillité de conscience. Bon Dieu ! en quel état est maintenant réduite la France , dit Madame de la Garde , qu'on commence à préférer les solitudes des deserts & les antres des Rochers à ses Villes & à ses Palais. Il ne faut pas trouver cela fort étrange , luy repartis-je ; on ne trou-  
vera



vera pas dans les deserts , ni dans les antres des Rochers, des ennemis à chaque pas , qui nous tourmentent en mille manieres & qui nous sont plus cruels que les bêtes sauvages , ou les voleurs des grands chemins. Je suis de votre sentiment , me dit Madame de la Garde , on trouvera bien plus de pitié & de compassion dans les voleurs de grands chemins , que la plupart de Messieurs du Clergé n'en ont envers ceux de la Religion , qu'ils persecutent à toute outrance.

Pendant que nous nous entretenions ainsi , nous arrivâmes insensiblement au Château sans nous appercevoir qu'il étoit nuit : aussi-tôt que j'eus mis pied à terre , on me presenta un homme que je reconnus pour appartenir à mon frere , qui me rendit une lettre de sa part. Cette vue me donna de la surprise ; il le reconnut bien , car il me dit aussi-tôt , que ma presence ne vous étonne point , puis que je n'ay rien de bon à vous annoncer. J'ouvris la lettre & je trouvay que ce n'étoit qu'une lettre de créance , par laquelle mon frere m'ordonnoit d'écouter tout ce que cet homme me diroit. Aussi-tôt je le tiray à part dans une chambre basse , & il ne tarda pas à satisfaire ma curiosité , quand je luy eus dit que mon frere n'avoit pas eu le loisir seulement depuis ma delivrance , de me reciter tout ce qui s'étoit passé chez nous depuis mon enlevement.

Puis que vous desirez , Mademoiselle , me dit-il , que je vous instruisse succinctement de tout , je m'acquitter de ce devoir le mieux qu'il me sera possible. J'étois avec Monsieur de Ponsins mon Maître quand il arriva

au Château ; d'abord il vous demanda ; personne ne luy oſoit rien dire ; cela le facha ; il alla luy-même vous chercher dans votre chambre qu'il vit fort mal en ordre , ce qui n'arrivoit jamais tant que vous y avez été : Enfin il vint luy-même dans la cuisine & demanda en furie , où eſt ma ſœur ? qu'on me le diſe promptement ou je feray du vacarme. On ne luy repondit encore rien , mais les ſervantes ſe mirent à pleurer ſi fort , qu'elles ne pûrent jamais dire un mot. Monsieur votre frere ne ſçavoit ce qu'il devoit croire de ce ſilence & de ces pleurs ; juſqu'à ce que Monsieur Abelard (c'eſt un honnête homme de nos voiſins fort affectionné à mon frere , ajouta en paſſant Mademoiſelle de Sainte Phale , ) qui ſe rencontra en ce moment dans la cuisine luy dit , par ma foy , Monsieur , il ne faut plus vous le diſſimuler ; on a enlevé Mademoiſelle votre ſœur. Et qui l'a enlevée ? répondit Monsieur de Ponſins avec précipitation. Meſſieurs de Rabours , l'oncle & le neveu par le commandement de Madame votre mere : & là-deſſus il luy conta tout ce qu'il ſçavoit de votre avanture.

Je ne vous ſçaurois exprimer la douleur de Monsieur votre frere , qui fut obligé de ſ'aſſeoir & qui ne pût jamais proferer d'autres paroles que celles-ci , hélas ma ſœur ! ma pauvre ſœur ! Il demeura dans une profonde rêverie environ une demie-heure , dont Abelard le tira en luy diſant , Monsieur ne vous laiſſez pas aller à la douleur quand vous pouvez courir aux remèdes ; il n'y a pas encore vingt-quatre heures que cela s'eſt fait , on la mene

à un

à un Couvent qui est à quatre journées d'ici. Je m'en vay dans le Bourg, où je voustrouveray une douzaine de bons Cavaliers & vous partirez dès ce soir même. Il lui dit ensuite à l'oreille la route qu'il devoit tenir, en ayant été instruit par le vieux Rabours qui avoit une parfaite confiance en luy.

Ce conseil fit revenir Monsieur votre frere de son étourdissement, & le fit penser à soy. Il envoya donc Monsieur Abelard preparer tout son monde, & pendant ce temps là il monta dans sa chambre pour écrire une lettre sanglante à Madame votre mere, dont il me fit tirer copie, ce qui fait que je l'ay retenue par cœur, & si vous l'agréez, je vous la reciteray. Je luy témoignay qu'il me feroit plaisir, aussi-tôt il se mit en devoir de m'obeir, & me dit, voici ce que cette lettre contenoit.

*M A D A M E,*

Quoy que j'aye experimenté plus d'une fois l'irégalité de votre humeur & ven vos emportemens aveugles, je n'aurois pourtant jamais crû que vous fussiez tombée dans l'oubli de ce que vous devez à vous-même, & du soin de votre réputation, pour complaire à un Jesuite qui est assez décrié dans le monde. Vous avez fait enlever une fille digne, à cause de sa vertu, d'avoir une meilleure mere que vous; & par l'enlèvement de votre fille vous avez trouvé le moyen d'éloigner de vous votre fils unique, qui aime mieux tout abandonner que d'être le spectateur de choses aussi odieuses que celles que vous faites. Avez-

*vous bien pensé, Madame, à tout ce qu'on en dira ? Vous avez fourni matière au peuple de dire que vous n'avez fait enlever votre fille, & écarté votre fils, que parce que vous craigniez leur vol & leur pénétration. Pour moy, Dieu me garde d'avoir aucun sentiment qui vous soit si désavantageux ; mais vous savez bien, Madame, que chacun n'a pas la charité d'un fils, & que pour peu qu'on donne à parler aux méchantes langues, elles s'émançoient en suite à de terribles choses. Je prie Dieu, Madame, qu'il ait plus de pitié de vous que vous n'en avez vous-même. Ce sont ici les dernières paroles que vous aurez de votre fils, qui s'en va à l'armée pour éteindre avec sa vie les cruelles pensées qui luy rongent le cœur.*

Monsieur de Pomfins ayant fait cette lettre dans l'excès de sa colère, & ne sachant presque ce qu'il faisoit, me la remit entre les mains, en m'ordonnant de la mettre en celles de Madame d'Ombreval, & d'examiner soigneusement sa contenance, n'ayant pas voulu me mener avec luy pour des considérations particulières. Je ne manquay pas de m'acquiescer de ma commission, quoy que j'eusse sujet de craindre que cela ne m'attirât quelque fâcheux accident. J'allay donc dans sa chambre d'abord que mon Maître fut remontré à cheval. Il trouva à la porte du Château Monsieur de Hautecour, qui venoit avec un cœur tout rempli de jöye dans l'esperance de vous voir, & qui faillit à tomber roide mort quand il apprit ce qui vous étoit arrivé. Monsieur de Pomfins le consola le mieux qu'il put, & luy dit qu'il courroit après vos ravisseurs, ayant

ayant une connoissance certaine de la route qu'ils tenoient : cette parole luy remit le cœur, & il suspendit sa tristesse pour donner lieu à sa colère.

Cependant Madame d'Ombreval à qui j'avois rendu la lettre de son fils, la regardoit avec des yeux étincelans de colère : Traître, me dit-elle, as-tu bien eu l'audace de te charger de ce que je lis ici. Je crois, Madame, répondis-je, n'avoir pas commis une grande faute d'avoir obéi à mon Maître, & de vous remettre une lettre de sa part, dans laquelle il n'y peut rien avoir que de conforme au respect qu'il a pour vous. Elle me regarda d'un regard de travers, & ne me répondit rien. Je luy fis une profonde révérence sans luy rien dire, & je me retiray. Je scüs cependant qu'elle avoit envoyé appeller Monsieur Abelard qui est un homme de bon conseil, & qu'elle luy avoit montré la lettre de mon Maître. Auriez-vous critiqué cela, luy dit-elle, de ce traître de Pontins ? ne m'a-t-il pas plus offensée que s'il m'avoit donné cent coups de poignard ?

J'avoué, Madame, répondit-il, qu'il vous traite peu respectueusement : Mais de quoy n'est pas capable la juste douleur de voir une sœur enlevée, & jetée dans un Convent par force, & contre son gré ? Ah Madame ! ceux qui vous ont conseillé une telle action ne faisoient pas grand cas de tout ce qu'on en pourroit dire, & ne prenoient gueres d'intérêt en votre réputation. Je vois bien que vous êtes des gens de Pontins, lui repartit Madame d'Ombreval. Non, repliqua-t-il, je n'en

suis nullement. Non , Madame , Dieu me garde d'approuver son procédé que je trouve très-digne de reprehension. Mais aussi , Madame , je ne sçaurois avoir cette lâche complaisance , d'approuver la violence que vous avez faite à Mademoiselle votre fille ; car vous ne vous estes portée à cela que par les conseils d'un Jesuite , qui ne passe pour homme de bien que dans votre esprit seulement. Que voulez-vous qu'on dise de ce grand ascendant qu'il a pris sur vous , jusques-là qu'il vous rend une mere dénaturée ? Je m'arrens bien que vous me direz que le zele vous a fait faire cela. Mais y a-t-il quelque zele qui autorise les violences ? Que ne dira-t-on point maintenant dans le monde , quand on apprendra que Madame d'Ombreval a fait enlever sa fille , obligé son fils de tout abandonner , & qu'un Jesuite est maintenant le Maître absolu de son esprit, & de son Château ?

Madame d'Ombreval écoutoit attentivement Abelard , & goûtoit ses raisons sans luy répondre un seul mot , ce qui l'encouragea de continuer. Vous avez vécu , Madame , durant tout le cours de la vie de Monsieur d'Ombreval dans une si haute estime de tout le monde : Hé quoy ! fera-t-il dit que cette haute estime ait été enterrée avec votre Epoux ? & que vous même l'ayez mise dans la fosse où reposent ses os ? Avez-vous bien pensé aux remords qui suivront ce que vous avez fait ? car je prévois que Mademoiselle de Sainte Phale , se voyant enfermée dans un Convent contre son gré , s'y laissera mourir de regret. Pour Monsieur de Ponsins , il ne manquera pas de

de trouver ce que je suis bien fêur qu'il va chercher. Ainsi vous voilà privée, par un seul coup, de deux enfans aussi accomplis que vous en pouviez souhaiter. Après leur mort, à qui viendront les grands biens de Monsieur d'Ombreval & les vôtres ? sans doute aux Peres Jesuites, qui soupirent après cette proye depuis long-temps : Et si le Pere Matthieu étoit homme à donner gloire à Dieu en disant la verité, nous apprendrions qu'il ne vous fait faire tout cela, que dans la vûe qu'il a de faire tomber vos biens d'une maniere ou d'autre, entre les mains de sa Societé.

Quoy qu'Abelard parlât à la volée, le hasard le fit parler juste. Madame d'Ombreval luy répondit froidement, si je n'étois persuadée que vous avez de l'affection pour moy, & pour ma maison, je croirois que vous prendriez plaisir à me venir offenser. Si ce que je dis vous fâche, je suis prest à me retirer, après vous en avoir demandé excuse, répondit-il. Mais, Madame, ajouta-t-il, ne vous est-ce pas quelque chose de bien dur & de bien rude de vous voir seule ici, sans voir les enfans dont Dieu vous avoit benite, & qu'il vous avoit laissé pour vous consoler de la perte de votre Epous ? On diroit que vous avez pris plaisir à vous affliger vous-même, en vous rendant l'instrument de la persecution de vos enfans.

Mais, Abelard, que vouliez-vous que je fisse ? repartit Madame votre Mere : mon fils avoit seduit ma fille qui étoit devenue plus qu'à demi-Huguenotte. Selon nos maximes j'ay crû qu'étant Huguenotte elle seroit damnée : j'ay

donc voulu la sauver, je ne pouvois pas la faire aller au bon chemin par des raisons, car son frere l'avoit tellement prévenue qu'elle ne pouvoit plus être ramenée par la douceur; je l'ay envoyée dans un Convent, où je suis bien trompée si l'on ne surmonte son opiniâtreté avec le temps. Madame, dit Abelard, je suis bon Catholique, & partant je ne vous dois pas être suspect, mais je vous assure que si Mademoiselle de Sainte Phale retourne à la Religion Catholique par la force qu'on luy fera, je ne l'en crois pas moins damnée que si elle avoit toujours vécu dans la Religion Préten due Réformée; parce que je ne suis pas si ignorant, que je ne sçache bien que Dieu demande le cœur franc, libre, volontaire, & non pas un service forcé. Quand il eut dit cela il se retira pour laisser le temps à Madame d'Ombreval de digérer ses raisons.

Il n'y en eut point qui la touchât plus puissamment que celle qui regardoit son honneur, qu'elle avoit toujours eu en tres-grande recommandation : cependant elle voyoit bien que sans penser en mal, elle avoit laissé prendre une si grande autorité à son Confesseur, qu'elle s'exposoit à faire discourir les personnes oiseuses & malicieuses. Elle ne put s'empêcher de découvrir son cœur à Abelard, qu'elle fit venir le jour suivant dans sa chambre, & à qui elle demanda conseil. Je ne sçay quel conseil vous donner, dit-il, sinon de faire revenir vos enfans auprès de vous. Mais comment se pourra faire cela ? dit Madame, ma fille entre peut-être dans le Couvent à l'heure que je parle; & pour mon fils, où l'envoyeray-je cher-



chercher ? je ne sçay encore s'il voudra revenir, & de quel œil voulez-vous que je le voye après la lettre injurieuse qu'il m'a écrite ? Ha ! Madame, je suis sûr qu'il vous en demanderoit pardon de tout son cœur si nous étions assez heureux de l'avoir. Pour Mademoiselle votre fille, on vous la rendra quand vous le desirerez : vous n'avez qu'à écrire un mot de votre main, & on vous donnera toute sorte de contentement.

Dans cette conjoncture il arriva une chose fort favorable pour faire rentrer Madame d'Ombreval dans des sentimens plus équitables que ceux qu'elle avoit ; ce fut une longue & dangereuse maladie du Pere Matthieu, qui luy ôta la liberté de retourner au Château. D'autre part, Madame votre Mere, de peur de faire parler le monde, n'envoya jamais s'informer de sa santé ; outre qu'elle ne disoit pas tout le dépit qu'elle avoit contre luy, d'avoir abusé de la defference qu'elle avoit pour ses conseils, & d'avoir poussé si loin ses attentats. Elle entra une fois dans la chambre de Monsieur votre frere, & voyant sur la table une Bible elle l'ouvrit ; & il se trouva qu'à l'endroit où elle avoit ouvert, il étoit fait mention de David qui pleuroit Absalom & qui disoit, *Absalom mon fils ! mon fils Absalom !* Cet endroit qui luy convenoit assez, luy fit dire à l'imitation de David, *Ferdinand mon fils ! mon fils Ferdinand !* J'étois avec elle alors & je luy vis verser des larmes en abondance.

Enfin elle se tourna de mon côté, & me dit, Marc tu sçais bien où est ton Maître ? Oui, Madame, répondis-je. Et pourquoy ne l'as-

tu pas suivi, ajouta-t-elle ? Parce, repartis-je, qu'il n'a pas pris toutes ses hardes, & qu'il est parti d'ici sans rien emporter, m'ayant laissé tout ce soin là. Ne ferois-tu pas bien mieux, continua-t-elle, de le faire revenir ? Vous avez plus de pouvoir que moy, lui dis-je, & vous sçavez ce qui l'a éloigné d'ici. Je ne pûs m'empêcher de témoigner quelque émotion, dont s'étant apperçûe, elle me demanda pourquoy j'étois troublé. C'est, répondis-je, parce que quand mon Maître partit d'ici il étoit si désespéré, que s'il ne trouve quelque occasion pour finir promptement sa vie, sa seule mélancolie est capable de le mettre dans le tombeau ; & si cela arrive, je perdray le meilleur de tous les maîtres, & vous, Madame, le plus parfait de tous les fils.

Ton Maître, me dit-elle, m'a fort offensée, & je ne sçay si l'on peut plus maltraiter une mere qu'il a fait par la lettre qu'il t'avoit donné commission de me rendre. Je fis l'étonné en ce moment. Mon innocence, continua-t-elle, avec la pureté de mes intentions sont cause que je ne me sens pas outragée, comme peut-être je l'aurois été si ma conscience ne m'avoit justifiée. Je voudrois, dis-je, que mon maître fût ici, & je suis sûr qu'il vous demanderoit pardon avec toute l'humilité requise & la douleur imaginable de la faute qu'il a faite. Et moy, dit-elle, je luy pardonnerois de bon cœur puis qu'il ne m'a offensée que par la tendresse qu'il a pour sa sœur.

Madame votre mere sortit de la chambre, & descendit dans le jardin où je la vis promener seule, plongée dans une profonde rêverie.

Ce

Ce n'étoit plus cet heureux temps, qu'elle se promenoit avec Monsieur d'Ombreval, ou qu'elle s'entretenoit agréablement avec ses enfans. Ce cruel souvenir luy rongeoit le cœur, comme elle ne le put dissimuler à Abelard qui vint la voir. Mais, Madame, luy dit-il, si Dieu vous rendoit vos enfans, n'auroient-ils plus rien à craindre auprès de vous? & le Pere Matthieu ne susciteroit-il plus de traverses à ces enfans que vous avez portez dans vos entrailles, & que vous ne pouvez maltraiter sans violer les loix les plus sacrées de la nature? S'ils sont d'une Religion différente de la vôtre, quel remede pensez vous apporter à cela? Sçachez qu'en matiere de Religion, plus on veut forcer une personne d'un esprit genereux comme est celui de Mademoiselle vostre fille, & moins elle cede. Je vous engage ma parole, repartit-elle, que je la laisseray en paix, & je consens de passer pour la plus inhumaine de toutes les meres, si j'en use jamais autrement.

Je ne vous assure pas, Madame, qu'elle doive revenir, je l'ose pourtant esperer, répondit-il. Après s'être encore entretenu quelque temps avec Madame vostre mere, Abelard se retira. Ce jour là étoit le cinquième que mon maître étoit parti pour aller à votre secours; il arriva le soir à Ponsins qu'il étoit presque nuit, & d'abord il alla se rendre chez Abelard, qui luy dit tout l'état des affaires du Chateau; ce qu'il avoit fait, & la maladie du Pere Matthieu, survenue si à propos. Monsieur d'Ombreval luy raconta aussi toute l'histoire de votre delivrance, & comment vous

vous étiez retirée ici, en attendant de prendre d'autres mesures. Ils tinrent conseil ensemble sur ce qu'il falloit faire, enfin ils résolurent que Monsieur votre frere écriroit un mot de lettre à Monsieur Abelard pour me faire partir incessamment avec ses hardes, & pour lui dire qu'il les attendroit à deux lieues de là.

Abelard porta ce billet à Madame votre mere qui luy dit, faites-le venir & me l'amenez : vous luy direz que je veux luy parler avant qu'il se separe de moy pour jamais, & qu'après cela il sera libre de faire tout ce qui luy plaira. Hé bien, Madame, il n'est qu'à une heure d'ici, je vous l'ameneray encore cette nuit. Il retourna chez luy, où toute la compagnie soupa, & après le souper ils allerent tous deux au Château : Madame votre mere les attendoit avec grande impatience.

Elle s'étoit préparée à le recevoir fierement, mais la maniere touchante dont Monsieur d'Ombreval se jeta à ses genoux, en les embrassant, sans pouvoir dire un mot, reveilla en elle cette voix de la nature, auprès de qui toutes les autres voix sont foibles & se taisent. Ha ! Ferdinand, dit-elle en le relevant, je n'ay desiré de vous voir que pour vous entendre vous condamner vous même : je ne veux point d'autre juge que votre propre conscience. Je pourrois bien alleguer des raisons pour ma justification, répondit-il, mais Madame, j'aime mieux faire un aveu sincere de ma faute. Hé bien ! Ferdinand, si je fais revenir votre soeur, dit Madame d'Ombreval, & que je la laisse dans une entière liberté de conscience, ne serez-vous pas content ? N'est

ce

ce pas la grande amitié que vous avez pour elle qui vous a fait manquer de respect pour moy ?

Monsieur de Pontins l'en assura & parut être content de cette promesse là , cependant il gardoit encore le silence. Ah ! je vois bien ce que vous craignez , Ferdinand , vous craignez que je ne change de sentimens , dit Madame votre Mere , mettez-vous l'esprit en repos de ce côté là , & sçachez que le Pere Mathieu , quand il ne seroit pas malade à la mort , m'a causé de trop mauvaises nuits , pour me servir une autre fois de ses conseils : je sçay combien ils sont empoisonnez : je vous jure que je ne m'en serviray plus. Je vous le jure en verité & en sincerité de cœur , & qui plus est , je prétens ne me servir plus d'autre conseil que du vôtre & que de celui de votre sœur.

Puis que cela est ainsi , repartit mon maître , je ne craindray point de vous avouer que ma sœur est delivrée , & je l'aurois amenée avec moy si j'avois crû trouver votre esprit en des dispositions si favorables. Mon maître fut obligé de lui conter tout le succès de cette aventure , dont elle parut bien aise , & elle souhaita de voir revoir au plutôt. Cette reconciliation faite , elle abandonna son ame à la joye & voulut encore faire la collation avec son fils avant que de se coucher. Il la satisfit sur toutes les demandes qu'elle lui fit , hormis sur celles qui demandoient plus de certitude si elle perserveroit dans ces bons mouvemens. Cependant mon maître m'a dépêché ici pour vous donner avis de tout ce qui s'étoit passé , & pour mettre votre esprit en repos , si par  
hazard

hazard l'état incertain de vos affaires vous causoit de la tristesse.

Ce fut là où finit la narration du valet de mon frere, que je congédiay, & j'allay voir Madame de la Garde & ses deux incomparables filles qui se réjouirent de l'heureux succès de mes affaires, dont nous remerciâmes Dieu. J'avois grande envie de retourner auprès de ma mere, mais Madame de la Garde me dit de ne me presser pas, & que je ferois bien auparavant de faire profession de la Religion Réformée. Je vous prêteray mon Chateau, dit-elle, j'ay un Ministre assuré, & vous n'aurez pour témoin que moy, mes gendres, & mes filles. Je la remerciay, & lui dis que je ne voulois pas l'engager dans une mauvaise affaire, mais cela ne me servit de rien. Ma fille, me dit-elle, nous sommes à toute heure en danger de mourir : profitez du temps que vous avez pour faire une déclaration de cette nature, car le moment pourroit venir que vous regretteriez de l'avoir laissé passer. Enfin je me rendis à ses raisons, & nous prîmes jour pour ce sujet au jeudi suivant ; pour le lieu nous choisîmes un cabinet de verdure qui étoit dans le jardin. Le Ministre en fut averti qui se rendit au jour nommé.

C'étoit un homme de l'âge de cinquante ans, de bonne mine, qui souhaita d'avoir auparavant un entretien particulier avec moy. Je luy exposay tous les motifs qui me faisoient souhaiter d'entrer dans la Communion de la Religion Réformée, dont il parut satisfait me voyant passablement instruire. Nous entrâmes donc tous au jardin qui est fort grand  
&

& nous en fermâmes les portes soigneusement, de peur d'être surpris ou interrompus. Nous entrâmes dans le cabiner comme nous l'avions medité. La premiere chose qu'on fit ce fut de prier Dieu en general pour nôtre petite assemblée: en suite le Ministre fit un discours succinct, à la verité, mais fort touchant sur la necessité qu'il y avoit de se convertir, & de la sincerité, & de la perseverance qu'il faisoit observer dans les conversions. Quand il eut achevé ce discours s'adressant à moi, il me parla en ces termes.

Il n'est pas besoin que je vous represente ces choses, Mademoiselle d'Ombreval, ni que je vous les étale plus au long. Scachez seulement que l'action que vous allez faire aujourd'huy, est d'un si grand poids, qu'il n'est rien dans tout l'Univers qui ne luy soit inférieur. Vous abandonnez une Eglise qui est environnée de pompe & de magnificence; qui a de son côté les Grands & les Puissans du monde; qui a sous soy plusieurs Peuples, Langues & Nations; qui se glorifie de l'antiquité, & qui est aujourd'huy plus florissante que jamais; pour entrer dans une Eglise où vous ne verrez que miseres, qu'opprobres & que douleurs; dont les membres ne sont qu'un petit nombre en comparaison de ceux de l'Eglise Romaine, & sont la baliüre & la raclure du monde; une Eglise qu'on accuse d'être nouvelle; en un mot, qui est aujourd'huy accablée de plus de desolations & de maux qu'elle n'a jamais été. Je vous demande encore une fois devant cette petite & sainte Assemblée, avez-vous bien pensé à ce que  
vous

vous faites ? n'entre-t-il point dans vôtre dessein de passion humaine, ou de considération du monde, qui vous oblige à abandonner la croiance dans laquelle vous avez été élevée, pour en embrasser une autre ?

Cette question à laquelle je n'étois point préparée, croyant avoir satisfait le Ministre dans nôtre conversation particuliere, me surprit ; néanmoins je pris courage & je me levay pour luy répondre. Je prens aujourd'huy Dieu à témoin devant vous ; Dieu, dis-je, qui connoit le secret de mon cœur & mes pensées les plus cachées, si je ne quitte pas l'Eglise Romaine parce qu'elle est tombée dans plusieurs erreurs fondamentales quant à la foy, & qu'on ne peut y rester sans risquer son salut. Voilà le vray, voilà l'unique motif de mon changement sans en aller chercher d'autres dans le dépit ou dans les affections mondaines. Je veux bien aussi, & je consens que vous soyez des témoins qui vous éleviez contre moy au jour du jugement, lors que toutes nos plus secrètes pensées seront découvertes, si ma conversion n'a pas été sincere, ou si elle n'a pas été fondée sur des motifs legitimes.

Il n'est pas besoin de m'étaler ce que je pers selon le monde en abandonnant la Religion Romaine, ni de mettre devant mes yeux les malheurs qui m'attendent en embrassant la Religion Réformée. J'ay réfléchi là dessus il y a long-temps, & Dieu m'a fait la grace de surmonter les attraits des douceurs que je pouvois trouver au monde, & de m'affermir contre les frayeurs des maux qui m'attendoient & qui me menaçoient si je me rangeois à la Com-  
munion



munion des Saints. Je diray même que ces al-  
lechemens & toute cette prosperité de l'Eglise  
Romaine, m'en ont donné du dégoût & m'ont  
fait craindre d'y demeurer. Car je me souviens  
des instructions de mon Pere qui m'a souvent  
dit, Qu'on verroit arriver à l'Eglise Romai-  
ne en general, ce qu'on voit arriver tous les  
jours aux méchans en particulier, que Dieu  
permet qui s'élèvent & qui triomphent sur la  
terre, pour rendre quelque temps après, leur  
ruine & leur chute plus épouvantable. Je ne  
suis pas si simple, que je ne sçache bien que  
toutes ces delices & cette pompe de l'Eglise  
Romaine sont une marque qui en montre la  
fausseté, puisque ces delices & cette pompe  
précipitent les hommes dans les enfers. C'est  
ce qui m'a fait haïr l'Eglise Romaine, avant  
même que j'eusse la connoissance que j'ay de  
ses erreurs & de ses impietez. Et maintenant  
que je vois en elle toutes les marques & tous  
les caracteres de la Babylon mystique, je vous  
laisse à penser si je ne suis pas bien-aisé d'en  
sortir, pour obeir à cette voix qui dit, *sortez  
de Babylon mon peuple, de peur que participant  
à ses pechez vous ne soyez participans de ses playes.*  
De maniere qu'encore qu'il n'y eut aucune for-  
me exterieure d'Eglise, ni aucune Commu-  
nion plus pure, comme il n'y en avoit point  
il y a trois siecles ou moins, à laquelle je pus-  
se me joindre; je ne laisserois pas de souhaiter  
d'être separée d'elle, & de m'en separer de  
cœur, de peur d'être enveloppée dans sa con-  
damnation, au jour que Dieu déploiera sur  
elle ses terribles jugemens.

A plus forte raison dois-je souhaiter d'en  
sortir

sortir à présent, que je quitte une mer dangereuse pour entrer dans un Port de salut. Et comme la pompe & les delices de l'Eglise Romaine, m'ont fait douter premierement si elle étoit ce qu'elle se vante d'être, & en suite me l'ont fait haïr & mépriser ; au contraire les afflictions de l'Eglise Réformée, & les grandes machinations de toutes les puissances de la terre contre son repos, me l'ont fait estimer, & en suite me l'ont fait aimer. C'est ce qui m'a fait chercher une instruction que je n'avois pas, & la demander à Dieu avec larmes & gemissemens. Il a eu pitié de moy, & s'est servi de mon pere & de mon frere pour me tirer d'un mauvais chemin, & pour me metre dans le bon & vray chemin qui mene au salut ; sçavoir Jesus Christ qui est, comme il le dit lui-même, *le chemin, la verité & la vie* : qui nous delivre de la mort éternelle par sa mort seulement, & que nous devons regarder comme nôtre seul Mediateur, Intercesseur & Avocat, nous adressans à Dieu par lui en foy & en verité.

J'ay fait ma declaration à Monsieur le Pasteur avant que de venir ici, de tous les abus que je trouvois dans l'Eglise Romaine : c'est pourquoy je les rejette tous pour me tenir à la foy de l'Eglise qui est la vraye Epouse de J. C. & particulièrement je me tiens à la confession de foy des Eglises Réformées de France, sans y rien ajouter, ni en rien ôter, ni en rien changer, ou alterer. Voilà la foy dans laquelle je desire de vivre & de mourir : & j'espere fermement que Dieu qui par sa bonté a commencé cette bonne œuvre, la parachevera à sa gloire, & pour mon salut. Il y a long-temps que  
je

je soupire après ce que je fais aujourd'huy, & maintenant je puis bien dire.

*La voici l'heureuse journée.*

Je finis là mon discours, auquel le Pasteur répondit; Mademoiselle, je vous ay entenduë avec beaucoup de joye, comme ont fait aussi lesames Chrêtiennes qui sont ici presentes. Et comment n'y auroit-il pas joye en la terre, puisqu'il y a joye dans le Ciel quand un pecheur vient à repentance, ou qu'une ame errante se convertit? Dans l'opinion donc que j'ay que vôtre conversion se fait de bonne foy, & par un bon motif; Au nom & en l'autorité de nôtre Seigneur, je vous reçois membre de son Eglise. Il vous a marquée dès les temps éternels pour être sienne: dans cette qualité il vous a appelée par sa parole exterieurement, & plus efficacement par son esprit: de sorte que je ne fais que publier & donner à connoître aux hommes, ce que Dieu n'a pas même manifesté à ses Anges plutôt qu'à ses fideles. Vous entrez aujourd'huy dans une carriere & bien épineuse & bien glorieuse: Vous souffrirez tout le temps de vôtre vie, mais enfin vous acheverez vos jours en paix & en joye: Vous allez avoir des ennemis sans nombre, mais l'issuë de vos combats fera glorieuse. Or veuille le Dieu de misericorde qui ne veut point la mort du pecheur, mais qu'il se repente & qu'il vive, augmenter en vous tous les dons de son Saint Esprit & de sa vertu d'enhaut, afin qu'ayant reçu ici bas des arrhes authentiques de la vie éternelle, il vous en fasse effectivement participante dans le Ciel.

Pensez bien serieusement je vous prie; qu'ayant

yant mis le pied dans ce chemin de la vie éternelle, vous ne pouvez plus l'en retirer : non pas même tourner la tête en arrière, pour vous souvenir ou pour regretter votre grandeur passée & vos anciennes commoditez. Puisque vous abandonnez toutes choses pour suivre le Seigneur Jesus, vous ne pouvez en bonne conscience retourner à ce que vous laissez, sans luy faire outrage ; & sans aliéner votre cœur du Seigneur de gloire, qui ne veut point de cœurs partagés entre lui & le monde. *Mes petits enfans*, dit S. Jean, *n'aimez point le monde ni les choses qui sont au monde, si quelqu'un aime le monde l'amour du Père n'est point en luy.* O que bien-heureuse est l'ame qui abandonnant toutes choses, fait de Jesus Christ son souverain bien & son tout ! Ayant dit ces choses il fit encore une prière à mon sujet, fort ardente & touchante, durant laquelle je versay mille larmes de joye. Madame de la Garde pleura aussi, elle & ses deux filles ; ses deux gendres en furent fort attendris ; enfin cette action fut conclue par le chant du Pseaume Lxxxv. qui se commence,

*Avec les tiens Seigneur tu as fait paix.*

La benediction fut en suite prononcée, de laquelle, comme nouvelle venue, j'eus une double portion : je veux dire que le Pasteur fit des vœux particuliers pour moy, & ayant fini il vint me saluer comme nouvellement entrée dans la Communion Reformée. Madame de la Garde le suivit avec ses deux illustres filles, qui me firent cent embrassemens : nous pleurâmes encore de joye & de tendresse. Messieurs d'Arbaux & de Chables me firent

rent aussi cent amitiés, que je vis bien qui parloient du cœur. Enfin nous sortîmes tous du cabinet où nous laissâmes le Ministre seul, qui eut la générosité de me vouloir écrire une attestation comme j'avois fait abjuration des erreurs Romaines entre ses mains; qu'il me reconnoissoit pour être un vrai membre de l'Eglise, & qu'il prioit tous les frères en Christ de me reconnoître pour telle. Je le remerciai le mieux que je pûs, car il s'exposoit terriblement si j'étois venue à perdre cette attestation, & si elle étoit tombée entre les mains de quelque personne dangereuse. Pour reconnoître en quelque façon la manière d'agir, je voulus l'obliger de prendre une bague assez considérable, mais il ne voulut jamais l'accepter, me répondant spirituellement, que ce n'étoit pas aux convertis à faire des présents aux convertisseurs, mais que cette fonction appartenoit aux convertisseurs envers les convertis. Je lui dis que cela étoit bon dans la fausse Eglise, mais que dans l'Eglise véritable, on avoit des maximes contraires; toutefois il me fut impossible de vaincre sa résolution de ne rien prendre.

Après nous être promenez quelque temps, Madame de la Garde voulut remonter au Château, où nous trouvâmes dans la salle basse une superbe collation toute préparée. Je crois que vous me traitez, dis-je à Madame de la Garde, comme l'Enfant Prodigue quand il se reconnoît & qu'il retourna dans la maison de son père, car on tua le veau gras. Elle sourit, & me répondit seulement; vous vous mettez bien bas, cette comparaison ne vous convient  
nulle-

nullement : Mais, continua-t-elle, pourquoi voulez-vous que puis qu'il y a joye au Ciel, il n'y ait pas aussi quelque joye en la terre pour vôtre conversion ?

La collation se passa joyeusement, & quand elle fut finie le Pasteur prit congé de nous. Je le vis partir avec regret, puis qu'il avoit été choisi de Dieu pour me recevoir dans son Eglise, & que j'étois son enfant selon l'esprit, puis que Saint Paul luy-même appelle ses enfans, ceux que Dieu avoit fait entrer dans son Eglise par son ministere. Il nous promit de nous revenir voir dans quelques jours : j'eus bien du regret de l'avoir laissé partir sans luy avoir demandé son sentiment sur un scrupule que j'avois ; qu'en cas qu'il me falut revoir ma mere, si je devois luy avouer nettement que j'étois Huguenote, ou bien luy témoigner que j'étois toujours Catholique Romaine. En l'avouant, il y avoit du danger de retomber dans les mêmes inconveniens dont j'étois déjà sortie, & peut-être dans de plus grands, dont possible je ne me tirerois qu'avec peine : Et en le niant, c'étoit blesser ma conscience, & avoir honte de Christ & de son Evangile : c'étoit même le renier en quelque façon devant les hommes.

Enfin je me resolus hautement, si ma mere me vouloit voir, & si mon frere me le conseilloit, de retourner auprès d'elle. Et si l'on me demandoit quelque déclaration de ma foi, j'étois disposée d'en faire une authentique sans biaiser, en me preparant aux plus cruels evenemens, aimant mieux faire souffrir mon corps que ma conscience. Je priay Dieu de  
me

me fortifier dans cette résolution , & de me faire vaincre toute foible que j'étois , les ruses , les menaces , & toutes sortes de tentations , & mes propres infirmités. Je confiai mes pensées à Madame de la Garde qui approuva mon dessein , & qui me confirma de plus en plus à l'exécuter.

Environ trois jours après , mon frere vint rendre visite à Madame de la Garde avec Monsieur de Haute-Cour ; ce fut pour moy un redoublement de joye. Après les premières caresses & les premières civilitez , on leur déclara que j'avois été admise , reçue , & reconnue pour un des membres de l'Eglise Réformée , & on leur raconta toute la maniere dont cela s'étoit fait. Jamais surprise ne leur fut si agreable. Dieu soit loué , dit mon frere , vous m'avez tiré d'une grande peine. Je vous puis donc appeller ma sœur selon l'esprit en Jesus Christ nôtre Seigneur , aussi bien que selon la chair & le sang. Ce qui l'obligea à m'embrasser une seconde fois & à me donner la main d'association. Monsieur de Haute-Cour n'osa pas me témoigner si ouvertement la joye qu'il avoit de ce que j'avois fait ; neanmoins il me protesta que jamais il n'avoit eu tant de contentement.

Enfin pourtant , Madame de la Garde , qui jugea que mon frere & mon Amant n'étoient pas venus sans avoir quelque chose d'importance à me communiquer , sortit adroitement avec tout son monde , de la chambre où nous étions. Mon frere prit cette occasion pour me dire que ma mere souhaitoit fort de me voir , & qu'il falloit que je me disposasse à m'en re-

*A Part.*

M

tour-

tourner avec luy. Je suis prête à le faire, luy répondis-je, mais je vous assure que dans la profession que j'ay faite, je ne suis pas d'humeur à rien dissimuler, & que je diray hautement que je suis de la Religion. Mon frere à cette parole rêva quelque temps, à la fin pourtant il consentit à ce que je voulois faire, & m'assura que ma mere ne me donneroit aucun sujet de chagrin, ayant trop de remords de ce qu'elle avoit fait, outre qu'elle avoit tant de confusion du grand pouvoir qu'elle avoit laissé prendre au Pere Matthieu sur son esprit, qu'elle en étoit presentement malade, & sa maladie, continua-t-il, est une des raisons pour lesquelles je sollicite votre retour.

Mais mon frere, luy dis-je, n'est-elle point malade de la lettre injurieuse que vous luy écrivez? A quoy pensez-vous d'aller écrire de belles choses? Je vous avoue, répondit-il, qu'alors j'étois hors de moi-même, & que l'affliction où j'étois de vous avoir perdu pour jamais, me fit perdre patience. Toutefois cette maniere d'écrire ne fut point sans fruit, car elle fit ouvrir les yeux à ma mere, qui tout d'un coup aperçut combien, toute innocente qu'elle étoit, sa prévention pour le Pere Matthieu étoit capable de luy faire de tort; puis que pour plaire à cet homme, elle mettoit deux enfans, dont elle n'avoit jamais eu sujet de se plaindre, hors de sa maison; & qu'une action si dénaturée ne seroit jamais attribuée à un temple & à une delicatelle de conscience, mais à quelque chose de plus odieux. Peut-être que sans cette lettre, elle seroit toujours la même envers vous & envers moy, & qu'elle



qu'elle a été tant que le Père Matthieu a gouverné son esprit. Au reste je vous assure que la bonne femme ne m'en veut aucun mal, & que j'ay tous les sujets du monde d'être content des caresses qu'elle me fait. Je vous diray bien plus, que Monsieur de Haute-Cour m'ayant venu voir, elle luy a fait toutes les civilités possibles; elle l'a nommé le libérateur de sa fille; en un mot, elle luy a donné toutes les esperances qu'il pouvoit attendre de son consentement: voyant bien, ajouta-t-elle, que l'union qui devoit être entre les Maisons de Roche-Blanche & d'Ombreval, étoit une chose arrêtée dans le Ciel, à laquelle les hommes s'opposeroient vainement.

Je ne pus pas m'empêcher de rougir d'apprendre une telle nouvelle & sur tout en présence de Monsieur de Haute-Cour, qui s'aperçut de mon trouble, & qui prit ce temps là pour se jeter à mes genoux, & pour me dire qu'encore que sa passion & sa recherche eussent été agréée de feu mon pere; que mon frere l'autorisât & qu'il eut obtenu de nouveau le consentement de ma mere, il ne vouloit pourtant me devoir qu'à moy-même. Je n'ay jamais eue d'aversion pour vous, luy dis-je, je me sens incapable d'en avoir: vous êtes honnête homme: estimé par tout: vous avez du mérite, je ne suis pas tout à fait aveugle. De plus vous avez pour vous le consentement de mon pere, de ma mere, & d'un frere que j'ay bien des raisons d'honorer & d'aimer. J'aime Mademoiselle votre soeur d'une manière qui ne se peut exprimer, je vous laisse tirer de là toutes les favorables conséquences

qu'il vous plaira , & souvenez-vous que c'est pour la seconde fois que vous m'avez fait expliquer mes sentimens , quoy qu'ils ne vous fussent pas inconnus. Prenez garde , ajoutai-je en riant , d'y revenir une troisième fois , si vous ne voulez que je me plaigne de vous.

Ha , ma sœur , dit mon frere en riant , vous voudriez nous faire accroire que vous êtes plus méchante que vous n'êtes , si nous ne vous connoissions bien. Je ne pûs pas m'empêcher de rire à mon tour : Et pour rompre un entretien si peu sérieux , je les remis sur le chapitre de mon retour. Monsieur de Haute-Cour n'y pouvoit consentir , étant toujours en crainte pour moy : Mon frere y consentoit , car il disoit qu'il mettroit si bon ordre & qu'il auroit si bien l'œil à tout , qu'on ne me pourroit pas jouer le tour qu'on m'avoit joué. Pour moy je le desirois de tout mon cœur , & je leur disois que puis que ma mere étoit déjà à demi vaincue , le reste de cette victoire ne pouvoit appartenir qu'à moy.

Nous sortîmes tous trois de la chambre , & nous allâmes rejoindre Madame de la Garde , à qui nous découvrîmes le resultat de nôtre délibération. Elle y consentit avec peine craignant les mêmes choses que Monsieur de Haute-Cour : Mais mon frere l'assura qu'il n'y avoit plus rien à craindre , puis que le Pere Mathieu étoit disgracié & de plus malade à la mort , ce qui l'empêchoit de reprendre sur l'esprit de ma mere l'empire qu'il avoit eu. Nous soupâmes ce soir là remplis de joye , & nous fîmes cent petits jeux après le souper qui durèrent presque jusqu'au matin. Chacun en

suite

suite se retira dans sa chambre pour prendre quelques heures de repos.

Mon frere qui s'étoit couché fort tard, se leva pourtant d'assez bonne heure: il s'enretint quelque temps avec mon Amant: enfin ils envoyèrent heurter à la porte de ma chambre pour sçavoir si j'étois levée. Il se trouva que je l'étois, & que je faisois ferrer le peu de hardes que j'avois, par une femme de chambre de la Religion, fort honnête fille, que Madame de la Garde m'avoit donnée; & que j'ay toujours gardée depuis; elle est dans ce Vaisseau avec moy. Il paroît bien, me dit Monsieur de Haute-Cour, que le Château de Ponsins a pour vous de grands charmes; il me semble pourtant qu'après la maniere dont vous en êtes sortie, vous n'avez pas tant de sujet de l'aimer. Je trouve Monsieur, luy répondis-je, qu'il n'y a rien de si glorieux que de rentrer avec honneur dans un lieu, après en avoir été chassé avec honte; quand ceux qui vous ont chassé, touchés de remords, vous rendent justice, & vous font mille caresses pour vous faire oublier le mauvais traitement que vous en avez reçu.

Madame de la Garde entra dans ce moment dans ma chambre, & empêcha Monsieur de Haute-Cour de me repliquer. Pourquoi, ma fille, me dit-elle, vous pressez-vous tant de vous separer d'avec moy? demeurez au moins encore cette journée. Ah! Madame, répondis-je, si j'en croyois mon cœur, je demeurerois non seulement cette journée, mais tout le temps de ma vie. C'est dans cette maison que j'ay fait mon entrée dans l'Eglise du Seigneur, & ma

profession ouverte du respectable Christianisme , ce seroit déjà une grande raison pour me la faire aimer , & pour m'obliger d'y demeurer : Mais Madame , j'ay une mere à qui j'ay les obligations non seulement du sang & de la nature , mais encore de mille tendresses. Elle est malade , elle souhaite de me voir , je dois luy obéir en toutes choses qui n'interessent point la conscience. Hé bien dit-elle , je vous donne congé de partir , mais je souhaite avoir encore un entretien particulier avec vous . Je me rendray , Madame , dans votre chambre , luy dis-je , dans peu de momens pour recevoir des instructions qui me seront comme des oracles.

Effectivement après que j'eus mis mes hardes en ordre , & dir encore trois ou quatre paroles à mon frere & à mon Amant , j'allay à la chambre de Madame de la Garde ; je la trouvay seule ; elle me reçut avec un embrassement qui fut suivi de plusieurs paroles très-obligeantes. Ma chere fille , me dit-elle , j'admire la fatalité de cette aventure ; je vous connois de puis peu de jours , & toutefois je vous aime avec toute la tendresse dont je puis aimer mes propres filles , qui sont mon sang & ma chair. Néanmoins cette fatalité vous arrache d'auprès de moy dans le temps que je souhaitois le plus votre séjour. Il faut obéir à la volonté de Dieu & s'y soumettre : toutes choses vous rappellent auprès d'une mere qui vous aime : je ne veux pas vous dissuader de faire votre devoir : je desire seulement , poussée par une charité maternelle & fraternelle , vous donner quelques avis qui ne peuvent manquer de vous être utiles , selon la conjoncture des affaires.

Pensez

Pensez ma fille , continua-t-elle , que vous êtes membre de l'Eglise véritablement Chrétienne , & que cette qualité de Chrétienne Réformée , vous oblige à renoncer à tous les plaisirs du monde , qui suivent ordinairement la grandeur & qui semblent être comme attachés à l'Eglise Romaine : Je n'insisteray pas beaucoup sur ce point là , parce que vous êtes trop sage & trop prudente , pour ne vous pas dire ces choses à vous-même. Mais il y a un autre point sur lequel on vous a déjà parlé , & pourtant je ne laisseray pas de vous en parler encore & de vous en dire tout ce que Dieu me met maintenant dans l'esprit. C'est sur la constance que vous devez avoir , car ayant embrassé la vérité , vous êtes obligée de la conserver jusqu'à la fin avec une fermeté inébranlable.

On a remarqué ; & l'expérience le confirme tous les jours , que quand quelqu'un a renoncé aux erreurs de l'Eglise Romaine pour embrasser la pureté de la foy , telle que la parole de Dieu nous l'enseigne , c'est alors que le diable & le monde se déchaînent contre cette personne là plus que jamais. Il semble même que Dieu permette qu'elle soit exposée aux plus rudes tentations , pour faire voir son iniquité & son hypocrisie , si elle a la faiblesse de retourner dans la fausse Eglise. Au lieu que les véritables enfans de Dieu , ayant toujours leur devoir devant les yeux , ne manquent pas à un point aussi essentiel que celui de la persévérance : ils continuent jusqu'à la fin dans la crainte du Seigneur qui ne manque jamais de leur donner la force neces-

faire pour cela. Ainsi vous voyez qu'un même feu de persécution, & un même creuset des afflictions, font voir la différence qu'il y a entre l'or & la crasse qui se trouve avec l'or, & qu'on ne peut bien distinguer lors qu'on le tire des mines : Mais comme le feu distingue l'or d'avec la terre ou la crasse, ainsi les calamitez distinguent les enfans de Dieu d'avec les hypocrites, & les souffrances manifestent ce qui étoit inconnu durant la prospérité.

Ne vous figurez pas que vous ayez à souffrir seulement de la part des ennemis de la foy, véritablement ils feront du pis qu'ils pourront contre vous, s'ils vous ont jamais en leur pouvoir, & le moins qu'ils fassent c'est de vous confisquer vos biens, tellement que vous serez contrainte d'estre fugitive & vagabonde. Vous croirez peut-être en vous retirant vers les gens de notre Communion, y recevoir quelque consolation & quelque soulagement à vos maux. Mais voici la douleur & de quoy gémir, vous ne les trouverez pas tous tels que vous vous figurez ; peut-être croyez-vous que faisant profession d'une Religion qui recommande si hautement la charité, le zèle, l'humilité, & le renoncement au monde, leurs mœurs sont conformes à leur croiance ? Rien moins que cela, desabusez-vous & croyez que le nombre de ceux qui sont pourvus des vertus Chrétiennes est très-petit, au prix de ceux qui en font de beaux & grands discours, sans les mettre en pratique.

O Dieu ! quel scandale ne concevrez-vous point, de voir les gens de la Religion pour  
la

la plupart, mener une vie si peu conforme à l'Evangile, sur tout si vous allez dans les païs étrangers, où les fleaux de l'adversité n'ont pas encore été sentis! Vous trouverez de l'orgueil là où vous attendiez de l'humilité, de la dissolution au lieu de la modestie, de la dureté au lieu de la charité, & enfin de la froideur & même de l'irreverence au lieu de zèle. Combien de fois ne gemirez-vous pas en vous-même de voir ces choses? j'ay connu des gens qui après avoir résisté à la perte des biens, aux menaces, à la misère, & à la prison, avoient presque succombé en voyant le grand dérèglement des Réformez par tout le monde.

En tel endroit pourrez-vous vous retirer, où l'on vous épiera avec plus de soin & plus de malignité que si vous étiez toujours restée Catholique. Vos plus grandes ennemies seront les femmes (il faut que je dise ceci à la honte de notre sexe) qui en vous voyant jeune & bien faite, ne pourront pas croire qu'une personne de votre âge & de votre qualité, ait pu se résoudre à tout abandonner pour le repos de sa conscience. On fera là-dessus mille histoires & mille contes de vous selon que l'envie & la jalousie les suggereront: Il s'en trouvera d'autres qui vous rapporteront tout ce qu'on aura dit, en y ajoutant des commentaires malins, pour vous chagriner ou pour vous obliger à témoigner quelque aigreur. On en viendra même jusques à vous choquer en votre presence par des railleries grossieres ou malignes selon l'esprit des personnes, ou par des affronts qu'on vous fera ouvertement:

De forte que de là où vous attendiez la joye & la consolation , de là viendront vos douleurs & vos larmes.

J'ay connu des personnes d'honneur & de mérite qu'un même sujet que celui dont il s'agit à votre égard, obligea de chercher un azy-le hors du Royaume parmy les Réformez : mais ils furent bien trompez quand ils virent que ce n'étoient des Réformez que parce que le hazard de la naissance les avoit fait venir au monde tels ; & qui s'ils fussent nez Anabaptistes , Papistes , ou Juifs , n'auroient pas voulu changer de croiance quelque connoissance qu'ils eussent eu des défauts de leur Religion originelle , de peur de passer pour inconstans. Sur un fondement si damnable, ils haïssent ceux qui se convertissent : qui a jamais oui parler d'une telle dépravation ? J'ajoute pourtant foy à ceux qui me l'ont dit , qui sont des gens tres-sinceres & tres-pieux , qui ne voudroient pas décrier ceux de leur Communion , si eux-mêmes ne se décrioient par leur conduite & par leurs manieres de faire.

Je vous dis ces choses afin que vous ne soyez pas surprise quand vous vous trouverez parmy des Réformez dont vous verrez la vie si différente de leur Foi ; & afin que vous n'ayez pas mauvaise opinion de leur croiance , en voyant leurs mauvaises œuvres par lesquelles ils deshonnorent , & portent les hommes à deshonnorer le Père qui est aux Cieux , bien loin de les porter à le glorifier. Pour moy, comme je m'attens au premier jour à quelque grande calamité , vû la fureur & le déchaînement présent de nos ennemis, je prepare  
con-



continuellement mon esprit & celui de mes filles aux plus étranges événemens, sachant bien qu'un mal qu'on a prévu, & auquel on s'est préparé a perdu plus de la moitié de sa force.

Enfin, ma fille, je finiray en faisant des vœux pour votre prospérité. Veuille notre bon Dieu vous augmenter toujours les dons de son Saint Esprit, priez-le, cherchez-le dans la prospérité, & vous le trouverez favorable dans l'adversité: si les hommes vous affligent il remplira votre âme d'une joie innarrable: s'ils vous font souffrir de rudes tourmens, il appliquera un baume salutaire sur vos plaies, & s'ils vous dépouillent des biens périssables il vous comblera de ses biens éternels: Je le souhaite de toute mon âme. Au reste pour vous souvenir de moy, je vous supplie de recevoir ce petit présent. A l'instant elle me présenta plusieurs livres de dévotion fort proprement reliez. Je voulus m'étendre en remerciemens, mais elle ne voulut jamais le permettre: j'emportay donc moy-même avec bien de la joie le présent qu'elle m'avoit fait, pour le serrer dans ma cassette.

Quand cela fut fait, nous allâmes pour prendre le dîner qui ne fut pas accompagné de tant de joie que le souper du jour précédent: après le repas je fis mes adieux: Je ne vous parleray pas ici des larmes que nous versâmes tous: jamais je n'aurois cru que ma séparation d'avec Madame de la Garde m'eût de si faire tant de peine: je n'eus guere moins de regret de laisser les deux illustres filles, qui m'ont fait aussi des présens à l'exemple de leur mère. Elles monterent en carrosse pour m'ac-

compagner : Messieurs d'Arboux & de Charles monterent à cheval, pour tenir compagnie à mon Amant & à mon frere qui étoient venus aussi à cheval, quoy qu'ils eussent fait venir un Carosse avec eux : ils vinrent jusqu'à une lieue & demie de chemin, où il se fit un redoublement de larmes entre ces Dames & moy, & de civilitez entre nos Messieurs. Mon frere & mon Amant firent leurs civilitez en particulier, à Madame de la Garde & à ses filles, à cause de l'intérêt qu'ils prenoient en moy : après plusieurs remerciemens de ma part & beaucoup de tendresse que ces demoiselles continuerent de me témoigner, nos carosses se separerent. Je restay seule dans le mien avec ma femme de chambre, admirant comment, par une surprenante revolution des choses de ce monde, je retournois contre mon opinion & toute apparence, libre & tranquille, par le même chemin par où j'avois passé accablée d'ennuy, lors qu'on m'eut enlevée. Pour mon Amant & mon frere ils avoient voulu être à cheval pour éviter toute fâcheuse aventure, & s'étoient fait accompagner par deux hommes bien résolus & bien armez.

Je ne vous diray rien de ce qui se passa sur notre route, jusques à ce que nous arrivâmes chez nous. Mon frere fit arrêter le carrosse à quelques pas hors de la porte du Château, parce qu'il ne vouloit pas que ma mere fut avertie de notre venue. Nous mîmes donc pied à terre, & mon frere fit d'abord défense qu'on avertit ma mere : nous montâmes par un escalier dérobé, & je trouvay ma mere qui sortoit de son cabinet, avec une pâleur

leur & une langueur qui m'étonna fort : Je me jettay à ses genoux en luy disant , Dieu me fait une grande grace de pouvoir embrasser vos genoux , avec la satisfaction que j'ay de sçavoir que vous n'êtes plus irritée contre moy. A cette surprise ma mere fit un grand cri , & fut obligée de s'asseoir , n'ayant pas la force de se soutenir , enfin quand elle fut un peu revenue , elle me dit : Justine ma fille , Justine mon enfant , laissez moy dire que Dieu me fait une grande grace de revoir mes chers enfans auprès de moy , après avoir fait tant de choses aveuglement pour les éloigner ; venez ma fille que je vous embrasse , après cela vienne la mort quand elle voudra , je la prendray en patience.

Je voulois rester à ses genoux , mais elle m'obligea de me lever , & de m'asseoir auprès d'elle. Son étonnement avoit été si grand qu'elle n'avoit point remarqué Monsieur de Haute-Cour ni mon frere. Je crois , dit-elle au premier en le saluant , que c'est uniquement à votre bon-heur que ma fille est redevable de ce que le dessein que j'avois de la renfermer dans un Couvent , n'a pas réussi ; car le Ciel ne vouloit pas souffrir qu'une personne qui vous est chère vous fût enlevée ; il vous la fait trouver ; il vous la fait ramener ; enfin il vous la destine , les hommes ne peuvent pas s'opposer à ses Arrêts. Vous m'avez témoigné il y a peu de jours , que vous n'aviez point de plus forte passion que de l'avoir pour épouse , je vous la donne donc , & je luy commande en qualité de mere , & la prie en qualité d'amie , de ne vous plus regarder que

comme son Epoux. Je vous fais, ma fille, ce commandement & cette prière d'autant plus volontiers, & avec d'autant plus de raison que Monsieur de Roche-Blanche, Madame sa femme, votre défunt Pere, & votre frere, à qui depuis sa mort vous devez de la defference, ont bien voulu cette union.

Madame, luy dis-je, laissez moy jouir de la consolation de vous voir, sans penser à autre chose. Je crois bien, dit-elle, en soupirant légèrement, que vous êtes bien-aise de me revoir, mais un bonheur ne doit pas mettre d'obstacle à un autre plus grand; & après tout, ma fille, je vous dois une reparation: Je vous donne à celui à qui vous aviez peut-être déjà donné votre cœur, cela vous doit faire oublier votre enlèvement; & d'autre part je dois une récompense à Monsieur de Haute-Cour, puis qu'il m'a rendu ma fille; quoy que peut-être il travaillât plus pour sa satisfaction que pour la mienne.

Je vous avoue que j'avois de la confusion & même du dépit, que toutes ces choses se passassent en presence de mon amant: ma mere qui s'apperçût de mon trouble se leva, & après avoir recommencé ses civilités avec Monsieur de Haute-Cour & ses caresses à mon frere; j'ay envie, dit-elle, de donner dès à present un peu de joye à mon cœur, après qu'il a été livré à de si cruelles afflictions. Et de ce pas elle envoya convier les deux Rabours & Abelard; & leur fit l'honneur de les faire manger avec nous. Tout le reste de ce jour se passa en joye jusques au souper où l'on me fit asseoir auprès de Monsieur de Haute-Cour.

Vous

Vous pouvez plus aisément vous imaginer ce que nous nous dîmes qu'il ne me feroit bien de vous le dire. Ma mere dès les même soir donna la commission à mon frere de partir le lendemain pour aller querir Monsieur & Madame de Roche-Blanche, avec Mademoiselle de Garissolles leur illustre fille ; & pendant son absence elle voulut garder Monsieur de Haute-Cour comme pour gage. Mon frere accepta cet employ avec joye , & partit dès le lendemain de grand matin pour se rendre à Roche-Blanche.

Depuis la mort de mon pere , je n'avois pas passé de momens si doux que je faisois alors. J'étois fort bien avec ma mere qui me traitoit plutôt en bonne amie qu'en fille : j'en étois aimée tendrement : je l'aimois de la même maniere : je voyois tous les jours mon Amant : il n'y avoit ni jalousie , ni obstacle qui traversât cette douceur. Une chose pourtant me chagrinoit , c'étoit de voir une tristesse dans le cœur de ma mere , qu'elle tâchoit de dissimuler, & dont pourtant elle ne pouvoit être si bien la maîtresse qu'elle ne jettât de temps en temps de grands soupirs. Je m'avisay de luy demander la raison d'une si grande melancolie , dont je craignois que mon changement de Religion ne fut le sujet. Elle reconnut ma crainte, & voulut bien m'en delivrer en me disant , je vois bien, Justine, que vous croyez que vos sentimens touchant la Religion m'affligent. Non assurément , je ne fais point marrie de vous voir Huguenotte ou prête à le devenir. Que direz-vous si je vous avois qu'il y a des moments où je doute que vous ayez bien fait ; & où

où j'envie vôtre condition.

Une parole si imprévue me rendit muette pour quelques momens, mais un moment après je lui répondis, Madame, je vous confesse que j'ay rejeté entierement la Religion Romaine, & que j'ai embrassé la Protestante, dans laquelle j'espere de mourir, selon que Dieu m'en assure par sa grace: Mais, Madame, souffrez que je vous dise un mot de la sainte Ecriture que mon Pere & mon frere m'ont dit souvent en me parlant de Dieu, *si aujourd' huy vous oyez sa voix, n'endurcissez point vôtre cœur.* Quand ils me le disoient, j'étois comme vous êtes à present, dans les doutes & dans l'incertitude de quel côté je devois me tourner. Ils me conseillèrent de prier Dieu pour sçavoir ce que je devois faire, & d'en croire pas mon propre sens. Je le fis, & Dieu me déterminâ enfin à faire ce que j'ay fait, dont je luy rends & luy rendray mes actions de grâces éternellement. Outre cela mon frere me fit present d'un Nouveau Testament que je lûs & relûs plusieurs fois; nous eûmes quelques conferences ensemble; enfin l'esprit de Dieu mit la dernière main à ce qu'il n'avoit fais qu'ébaucher. Faites la même chose, Madame, & croyez que ce n'est pas sans mystere que vos Prêtres & vos Confesseurs vous défendent de lire l'Ecriture Sainte, c'est parce que sa grande lumiere est plus que suffisante pour decouvrir toutes leurs erreurs & tous leurs abus. Certainement, repliqua madame, c'est une merveilleuse parole que celle que vous venez de me citer, *si aujourd' huy vous oyez sa voix, n'endurcissez point vôtre cœur.*

*cœur.* Oui, Madame, vous la trouverez ainsi écrite au Pseaume xcv. où David exhorte ses peuples de ne point résister à la voix & à la volonté de Dieu s'ils l'entendoient parlant à leur cœur par son Esprit, ou à leurs yeux par ses ouvrages magnifiques. Et saint Paul fait application de ce passage, dans le chapitre 3. de l'Épître aux Hébreux, à ceux à qui Dieu fait resplendir les premières étincelles de sa vérité, soit par sa parole ouïe ou méditée, soit par de saintes speculations; car ces choses sont autant de voix de Dieu contre lesquelles personne ne peut roidir son cœur, ni fermer son oreille, sans se rendre très-criminel devant lui.

Madame, si vous l'agréez, ajoutai-je, je vous apporteray le Nouveau Testament que mon frère me donna. Apportez le moi, me dit-elle, & si vous voyez Monsieur de Haute-Cour faites-le venir, car je ne veux pas luy faire un mystère de nos entretiens. Je courus pour m'acquiescer de la commission qu'on me donnoit: je fis appeler mon Amant à qui je dis en deux mots les dispositions de ma mère, & je le suppliai de m'aider à la persuader, ce qu'il me promit avec bien de la joye: nous entrâmes ensemble. Monsieur, luy dit ma mère, vous sçavez l'estime & l'affection que j'ay pour vous, parlez-moy je vous prie avec sincérité & sans user d'aucune complaisance avec moi. Ma fille m'a avoué qu'elle faisoit profession d'une même Religion que vous, je ne l'en aime ni ne l'en estime pas moins, il y a même des momens où je trouve qu'elle a bien fait, & si j'avois été en sa place j'en aurois fait autant.

autant. Pour vous dire tout en un mot, plus je vay en avant ; & plus je decouvre d'abus dans la Religion Romaine : Mais je n'ay pas assez de connoissance pour scavoir encore ce que je dois faire, car d'abandonner une croyance dans laquelle on est né & dans laquelle on a vécu, c'est ce qui ne se doit faire que pour des causes fort importantes : De persister aussi dans une religion dont on reconnoit la fausseté, c'est ce qui ne se peut faire sans choquer la conscience. Ces considerations tiennent mon esprit en balance, de grace aidez-moy à me déterminer.

Madame, répondit Monsieur de Haute-Cour, puisque vous voulez que je vous parle avec sincérité, je ne m'amuseray pas à vous exagerer la pureté & la verité de la Religion Réformée, ni les erreurs de la Romaine, car c'est une chose que je ne pourrois pas faire en plusieurs heures, ni même en plusieurs jours. L'Eglise Romaine erre en plusieurs points fondamentaux, sur lesquels elle se défend par des raisons si captieuses & si foibles, que ce ne seroit jamais fait si je vous les voulois rapporter toutes. Je prendray la chose d'un autre biais, & je vous prouveray que vous ne devez pas faire difficulté d'abandonner cette Religion, puisque ceux mêmes qui vous exhortent à la persévérance dans la Religion Romaine, sont tres-peu persuadez qu'elle soit la véritable.

Ne vous a-t-on pas dit mille fois que la Confession auriculaire étoit d'une nécessité absolue, y ayant des anathemes terribles prononcez contre tous ceux qui teleront quelque chose à leur Confesseur ? Je ne vous diray pas  
que



que la nécessité de cette Confession au Prêtre ne se trouve point dans l'Ecriture Sainte quoi qu'on prétende l'y trouver en tordant quelques passages, & que si l'Eglise primitive l'a admise, elle n'en a jamais fait une nécessité indispensable comme l'on fait maintenant. Quelle nécessité y a-t-il, Madame, qu'un Prêtre sache tout ce qui se passe dans un cœur, dont venant à découvrir les foiblesses, les craintes & les scrupules, il luy fait faire en suite ce qu'il veut, & sur tout il s'en sert pour attirer des biens & des avantages aux Eglises & aux Monasteres ? C'est ce qui donne occasion à la plupart de ceux qui connoissent les abus de la Confession, de ne confesser que ce qu'ils jugent convenir à leurs affaires. Sur tout ceux qui ont des Confesseurs Jesuites, s'ils sont sages, ne leur avouent jamais tout ce qu'ils savent, tout ce qu'ils font, ni tout ce qu'ils pensent ; parce qu'ils n'ignorent pas que leur secret seroit revelé à d'autres personnes qu'à leur Confesseur, malgré les grandes peines spirituelles & corporelles prononcées contre tous ceux qui reveleront les Confessions. Souvenez-vous bien, Madame, de toutes les questions que vous aura fait votre Confesseur, & vous trouverez après avoir examiné les penitences & les satisfactions qu'il vous ordonnoit, qu'il se servoit admirablement bien de votre Confession pour tirer de vous une chose ou une autre, ou bien pour s'emparer peu à peu de votre esprit. Voilà donc un article que l'Eglise Romaine n'enseigne que pour son interest propre & particulier : j'entens un interest du monde sans

conter

conter les autres maux qui arrivent de la Confession, qui sont du moins aussi grands que ceux pour lesquels elle fut autrefois interdite dans l'Eglise Grecque, par le Patriarche de Constantinople Nectarius.

Le Purgatoire encore n'est-ce pas une invention trouvée pour maintenir l'abondance dans les cuisines des Prêtres & des Moines, par les remèdes qu'ils ont inventez pour arrêter ce mal, je veux dire les Messes pour les morts & les pèlerinages ? Où est l'homme qui croyant que son ame souffrira durant plusieurs milliers d'années, ne soit épouventé de cette pensée, & qui ne fasse de tres-amplés donations pour faire chanter nombre de Messes croyant être racheté par ce moyen là ? Qui ne voit que cela sent son invention humaine ? car le Purgatoire n'est inventé que pour faire valoir la Messe, & la Messe que pour faire valoir la cuisine, d'où il s'ensuit que la Religion Romaine en parrie, n'est inventée que pour faire vivre délicieusement & pompeusement le Clergé. C'est ce qui donne occasion à divers Catholiques Romains de se moquer du Purgatoire & de la Messe, adhérens à la Religion Romaine extérieurement pour le profit, vivans au reste sans Religion ; parce qu'ils croient que toutes les Religions ressemblent à la Romaine, & ne sont inventées que pour tenir les peuples dans la règle & dans la crainte, sans qu'il faille se servir d'armées ou de citadelles pour ce sujet.

Touchant la Messe, si l'on pouvoit connaître le nombre des Prêtres qui s'en moquent, il se trouveroit que peut être de cette grande quan-

quantité que l'on en voit il n'y en auroit pas seulement la centième partie de Catholiques. S'ils s'imaginoient que Christ y est présent réellement, & qu'ils crussent avoir la puissance de changer l'hostie en Jesus Christ pour le manger, ils se disposeroient bien d'une autre manière qu'ils ne sont pas à célébrer la Messe; il n'y en auroit pas un d'eux qui ne tremblât, sachant qu'il tient entre ses mains Christ le Fils de Dieu, Dieu & homme, le Monarque des Anges, celui qui les jugera au dernier jour, & celui qui peut les châtier sur le champ même de leurs offenses envers luy. D'ailleurs ils ne feroient pas ce qu'ils font, & ne feroient pas ce qu'on leur voit faire s'ils étoient bien persuadés qu'ils tiennent entre leurs mains le Sauveur du monde, qui est jaloux de sa gloire. En un mot, ajouta Mademoiselle de Sainte Phale, Monsieur de Haute-Cour nous dit les mêmes choses en substance que Monsieur de B. V. disoit l'autre jour contre le P. Maimbourg qui approuve dans son livre la défense que le Roy avoit faite aux Catholiques de se convertir, & à ceux qui s'étoient faits tels de retourner dans leur première croyance; & nous fit voir, aussi bien que Monsieur de B. V. l'abus de cette ordonnance ou de cette déclaration.

Ma mere l'écouta avec grande attention, aussi luy exposa-t-il toutes ses pensées d'une manière si honnête & si douce; & avec tant de netteté & de jugement, qu'elle l'écouta sans l'interrompre. Nous eûmes souvent des entretiens de cette nature; enfin je reconnus

que

que ma mere étoit plus qu'à demi-vaincue quand elle fit ôter toutes les images qui étoient dans sa chambre & les fit porter dans une galerie, & qu'au lieu de cela elle se fit donner la Bible de Monsieur Desmartez dont mon pere se servoit : je luy en lisois des chapitres à toute heure. Monsieur de Haute-Cour luy en faisoit des expositions sur le champ, & luy faisoit voir ce qui étoit erré & usé en l'Eglise Romaine contre l'Ecriture.

Une fois elle prit mon Nouveau Testament, & lut ces paroles que mon frere avoit écrites au commencement, *Voici je me tiens à la porte & je frappe, si quelqu'un entend ma voix & m'ouvre j'entreray chez luy, & je souperay avec luy, & luy avec moy.* Sçavez-vous bien, Madame, dit Monsieur de Haute-Cour, ce qu'il faut entendre quand il est dit que Christ se tient à la porte & qu'il frappe : c'est quand il touche un cœur comme il fait le vôtre, & qu'il luy fait connoître par de fréquentes admonitions, qu'il faut venir à luy. Revenez donc sa voix & ouvrez luy la porte de votre cœur, vous conformant à sa volonté, & vous confiant en ses saintes promesses. Si vous le faites, J. Christ viendra chez vous, il souperá avec vous & vous avec luy, c'est à dire qu'il aura une parfaite communion avec votre esprit, & qu'il vous donnera les Ambr de sa gloire.

Vos raisons, répondit ma mere, sont assurément fortes, mais les Catholiques ne peuvent-ils pas les tourner à leur avantage comme vous ? & les Prêtres ne les peuvent-ils pas interpreter en faveur de leur Eglise, comme vous faites en faveur de la vôtre ? Ils le peuvent

vent faire, répondit-il, mais sans raison. Car J. Christ nous invite de luy ouvrir, il n'y a que luy qui veuille venir à nous, parce qu'il veut avoir une communion aussi étroite avec nous, que le chef la pont avoir avec les membres. Ce n'est donc qu'à luy à qui nous devons ouvrir la porte de nôtre cœur, en le reconnoissant pour seul Sauveur & Mediateur, & il ne faut pas l'ouvrir aux Saints, ni aux Saintes, ni même à la Vierge Marie, qui a bien enfanté le Sauveur, mais qui n'a pas pour cela la vertu de sauver les hommes. Ouvrons donc ces portes de nos cœurs à J. Christ seul : ouvrons les entièrement, & invitons-le à venir habiter chez nous : ayons une sainte confiance en ses promesses, & nous serons unis avec luy éternellement. Au contraire, fermons ces portes au cœur, à tout autre qu'à luy, c'est à dire ne mettrons nôtre confiance qu'en son seul mérite. Il est aisé de voir que c'est là le but de nôtre Seigneur. Et c'est ce qu'enseigne expressement l'Eglise Réformée qui exhorte toutes personnes d'ouvrir la voix de Christ, de luy donner entrée, & de ne la donner à aucun autre. Au lieu que dans l'Eglise Romaine, on invite les cœurs à ouvrir leurs portes aux Saints & aux Saintes, & sur tout à la Bienheureuse Vierge. D'où il s'ensuit que pour ouvrir la voix de Christ & luy ouvrir sa porte, il faut adhérer à une Eglise dans laquelle le mérite de J. Christ soit reconnu seul nécessaire & efficace pour le salut des âmes : or nôtre Eglise est cette Eglise là.

J'étais en ce moment une curieuse, que je ne

ne pus m'empêcher de faire paroître, je manday à ma mère, d'où luy venoit un si grand changement, & qu'étant autrefois une Catholique si zelée, elle étoit devenue depuis peu de jours demie-Huguenotte. Dieu fait son œuvre, répondit-elle, par des moyens merveilleux. Bien souvent il permet que nous fassions de faux pas où nous sommes tout prests de tomber, & tout d'un coup il nous rend le sens & le discernement; nous faisant retirer notre pied du mauvais chemin. Sur tout, ma fille, ce qui m'a de plus abusée, c'est que le Pere Matthieu, en qui je me confiois entièrement m'a été connu tout d'un coup. Ce fut luy qui m'exhorta de mettre ma fille dans un Convent, de faire des traitemens à mon fils qui l'obligeassent de s'éloigner de moy: il n'eut pas même la patience que mon fils fut parti, qu'il commença de me solliciter de donner mes biens à leur Société: dans cet instant même, votre frere m'écrivit la lettre du monde la plus sanglante & la plus injurieuse, qui me fit entrer dans une colere que je ne scaurois vous dépeindre. Deux jours après j'examinay cette lettre, & j'e trouvay qu'il n'étoit pas si coupable que je me l'étois figurée, & que je donnois lieu innocemment à des emportemens qui me parurent assez justes. Vous sçavez asés la suite de cette affaire, je ne vous en parleray pas davantage.

Me voilà donc revenue de la bonne opinion que j'avois de mon Confesseur, je me souvins alors de plusieurs autres particularitez qui me firent connoître le naturel de ce personnage. La première chose que je souhaitay de faire,

ce fut de rappeler mes enfans, & en suite de ne me servir plus d'autres conseils que des leurs, puis que Dieu m'avoit fait cette grâce de me les donner vertueux & sages. Environ ce temps là je fus obligée d'entrer dans la chambre de feu vôtre pere, pour y chercher certains papiers dont j'avois besoin; je ne pûs m'empêcher de lire dans les livres; j'en trouvay plusieurs qui traitoient de controverse, mais entre autres j'y en vis un petit, manuscrit qui me fit reconnoître en le lisant le caractère de son esprit & de sa main; selon que j'en pûs juger. Il l'avoit composé sur la fin de ses jours : ce petit livre portoit pour titre, *Les Marques de la vraie Eglise, nouvellement verifiées en nos jours.*

Je puis dire que cette lecture me changea entièrement, car elle me desabusa de bien des choses. Premièrement ce livre marquoit expressement les passages qui prédissent que l'Eglise doit être exposée à mille souffrances, & contenoit divers beaux raisonnemens sur ce sujet. En second lieu, il venoit aux preuves de cette vérité par tous les maux qu'on avoit fait à l'Eglise ancienne. Il passoit en troisiéme lieu, à ceux qu'on avoit fait à tous les Protestans par des guerres, des massacres, des prisons, des supplices, &c. En quatriéme lieu, il verifioit comment l'Eglise Réformée étoit la vraie Eglise, que la fausse Eglise tâchoit d'opprimer, & qu'il luy arrivoit comme à l'Eglise ancienne, & selon que Jesus Christ avoit prédit. Enfin, il monroit d'une maniere indubitable, que l'Eglise Romaine qui se servoit de fourberies, de vio-

lences , d'argent & de toutes sortes de mauvaises voyes ; ne pouvoit être la véritable Eglise , puis qu'elle se servoit des mêmes moyens dont le diable s'est toujours servi pour faire regner le mensonge entre les hommes. C'étoit sur ce dernier article qu'il insistoit le plus. La conclusion de ce livre étoit une exhortation à ceux qui s'étoient séparés d'une Eglise , qui ne pouvoit pas s'empêcher de témoigner par ses manières , qu'elle avoit mauvaise opinion d'elle-même , de n'y retourner jamais , s'ils ne vouloient être les auteurs volontaires de leur propre ruine : & à ceux qui étoient encore sous sa sujettion de n'y demeurer pas davantage , & d'ouvrir les yeux , puis que l'Eglise Romaine découvroit elle-même ses propres faiblesses.

Ce manuscrit me toucha plus que n'auroient fait beaucoup de Predications , de sorte que je résolus de m'informer plus amplement du véritable moyen de faire mon salut , si Dieu m'endormoit la commodité. Durant ce temps votre frere étoit revenu , & avoit fait sa paix avec moy. Je luy confiai l'état de mon ame , & je vous laisse à penser s'il s'épargna pour me persuader tout à fait , ce qu'il n'a pourtant pas pû faire absolument par le scrupule que je me fais d'abandonner une Religion dans laquelle j'ay été élevée.

Après qu'elle eut achevé de parler , Monsieur de Haute-Cour luy répondit , Madame, j'approuve bien qu'avant de vous ranger à la vraie Eglise , vous pensiez bien sérieusement à ce que vous faites ; mais souvenez-vous que tout votre temps ne se doit pas passer en ces inéc-



incertitudes. Car, Madame, Dieu ne veut point de cœur partagé ; il déclare hautement qu'il ne peut souffrir les tièdes ; c'est ce qu'il dit à l'Ange de l'Eglise de Laodicée. *Je connois tes œuvres, c'est que tu n'es ni froid ni bouillant, à la mienne volonté que tu fusses froid ou bouillant, mais parce que tu n'es ni froid ni bouillant, mais que tu es tiède, je te vomiray hors de ma bouche.* Non seulement cette tièdour doit être interprétée à l'égard de la dévotion, mais aussi à l'égard de la foy ; car comme Dieu rejette ceux qui sont tièdes à l'égard de la piété, aussi bien que ceux qui sont froids ; ainsi rejette-t-il ceux qui ont des irresolutions à l'égard de la vraie foy, de même que ceux qui sont plongez dans l'erreur. Permettez-moy, Madame, de vous dire que l'état de vôtre ame ne sçauroit plaire à Dieu ; car en l'état où elle est, elle n'est ni froide ni bouillante, mais elle est tiède : or c'est une terrible parole que celle-ci, *je te vomiray hors de ma bouche* ; car c'est un arrest de rejection. Dieu disoit aux Israélites, *Jusques à quand clocherez-vous des deux côtes ? si Baal est Dieu suivez-le, & si l'Eternel est Dieu rendez à lui seul vos adorations.* En l'état où vous êtes, Madame, vous n'êtes ni Catholique, ni de la Religion ; & partant vous ne pouvez être sauvée ni dans la Religion Catholique, ni dans la nôtre, car Dieu ne veut point de cœur neutre : Mais, Madame, voulez-vous que je vous donne un bon conseil, après vous avoir fait voir le danger où vous êtes ; adressez-vous à Dieu par vos ardentes prières, & ce sera luy qui vous déterminera, qui vous vain-

cra & qui vous attirera à soy par des voyes douces & efficaces : vous vous soumettrez à luy avec plaisir, *car son joug est doux & son fardeau est léger.*

Monsieur de Haute-Cour parla fort à mon gré ; car il émût ma mere, qui luy témoigna que ses conseils l'avoient touchée, & qu'elle vouloit les suivre. Nous passâmes ainsi quelques jours ensemble, jusqu'à ce que nous vîmes arriver dans un même carosse, Monsieur & Madame de Roche-Blanche, Mademoiselle de Garissolles & mon frere. Ma mere, qui depuis leur autre voyage avoit perdu son mari, les reçut avec beaucoup d'amitié, mais aussi avec quelques larmes ; & peu s'en falut qu'ils ne pleurassent avec elle : s'ils ne l'avoient quittée pour venir à moy, je crois qu'ils l'auroient fait ; je ne vous diray pas toutes les caresses que j'en reçûs. Enfin j'eus pourtant la liberté d'embrasser Mademoiselle de Garissolles à qui ma mere avoit déjà témoigné sa tendresse, je crois que si on ne nous avoit pas séparées nous serions encore jointes ensemble.

Dés ce premier jour Monsieur & Madame de Roche-Blanche parlerent d'affaire avec ma mere : nos mariages furent entièrement conclus & les conditions en furent arrêtées : on nous appella pour nous dire cette nouvelle qui ne nous affligea pas : nous nous fîmes réciproquement des presens. Cela se passa sans beaucoup de ceremonies, puisque les parties étoient d'accord, on résolut pourtant de tenir nos mariages cachez jusques à ce qu'on eût mis ordre aux affaires : Monsieur de Roche-Blanche

che & Monsieur de Haute-Cour se resolurent d'agir toujours de concert avec mon frere & ma mere. Le soir nous fumes d'aussi bonne humeur qu'on le puisse être dans une maison de deuil , où l'on vient de conclure un double mariage , dont tout le monde est content.

Le lendemain ma mere nous entretint tous des dispositions de son esprit , dont Monsieur ni Madame de Roche-Blanche ne furent point surpris , non plus que Mademoiselle de Garissoles , parce que mon frere les en avoit déjà avertis. Nous nous preparions tous à luy alleguer plusieurs raisons , mais elle ne nous donna pas le temps de parler & nous dit : Je suis resolue & déterminée : je veux mourir dans la Religion Réformée. La mort heureuse , tranquille & pieuse de mon Epoux me fait souhaiter une même fin ; d'ailleurs , Monsieur de Haute-Cour a vaincu tous mes scrupules , ses raisons m'ont touchée & Dieu m'a persuadée. Ma fille a déjà fait ce que je devrois avoir fait avant elle , si Dieu astreignoit la conduite de sa providence à l'ordre de la nature : Mais je vois bien que comme j'étois plus obstinée qu'elle , Dieu a voulu faire precéder sa conversion pour être en suite un instrument de la mienne. Vous sçavez ma resolution , je vous supplie maintenant de me donner conseil , touchant la maniere dont je dois agir pour faire mon abjuration , & ouvertement mon entrée dans la vraie Eglise.

Les avis furent fort partagez , enfin on se tint au mien. Je dis que dans quinze jours on devoit faire la Cene chez Madame de la Garde , où se devoit trouver ce Ministre qui avoit

reçu mon abjuration *incognito*, à cause de l'injuste rigueur qu'on exerce maintenant contre ceux de la Religion : que nous pouvions y aller ma mère & moy, comme pour remercier Madame de la Garde des bontez qu'elle avoit eu pour moy, mais en effet pour faire la même action que moy ; & que cette Dame étoit si genereuse & si devoté qu'elle ne manqueroit pas d'accepter cette proposition avec joye : que nous pourrions en suite communier, ce que je n'avois point encore fait & que je desirois fort de faire : qu'au reste tout cela se pouvoit faire avec le plus grand secret du monde. Tout le monde applaudit à ce que je disois, & pour ce jour nous crûmes avoir fait une grande affaire.

Le troisième jour se passa encore en conversations. Monsieur & Madame de Roche-Blanche m'enleverent à Monsieur de Haute-Cour pour leur raconter l'histoire de mon enlèvement. Sur quoy Monsieur de Roche-Blanche, qui est un vieillard de belle humeur, me dit ; Quand on choisira des Heros de Roman du nombre & du rang des Calvinistes, vous y aurez une bonne part, ma fille, car votre vie renferme en peu de jours des choses assez curieuses, & qui font voir que les aventures heroïques n'ont pas toutes leur fondement dans la cervelle & l'imagination des Auteurs. Mais que dira-t-on, Monsieur, repondis-je en riant, quand on sçaura que l'on a raillé l'Heroïne du Roman ? cela est tellement contre les regles, que si un Auteur avoir avancé quelque chose de semblable il seroit berné sans misericorde.

Mada-

Madame de Roche-Blanche répondit à son mari ; Je crois que qui vous laisseroit faire , vous écrieriez quelque Roman Comique , qui effaceroit celui de Monsieur Scarron : mais s'il plaît à Dieu , nous ne vous en laisserons pas le loisir . Nous eûmes sur ce sujet une conversation fort divertissante , & je m'estimay bien-heureuse d'avoir un beau-pere & une belle-mere de belle humeur , car je les regardois déjà en cette qualité : il nous fut impossible tout ce jour d'être sérieux . Pour ma mere , elle eut un entretien fort tendre avec Mademoiselle de Garissolles , qu'elle prit en une si grande affection , qu'elle ne se souvenoit presque pas laquelle de nous deux elle avoit mis au monde . Je regardois avec joye cette grande tendresse bien loin d'en avoir de la jalousie ; outre que Monsieur & Madame de Roche-Blanche avoient des sentimens pour moy dont j'avois tout sujet d'être contente .

Le soir au souper , Madame de Roche-Blanche pria fort ma mere de venir avec elle dans sa maison : ma mere s'en défendit , mais il falut enfin qu'elle cedat à la fermeté de celle qui la prioit . Il fut donc resolu que Monsieur & Madame de Roche-Blanche , ma mere , Mademoiselle de Garissolles & moy , nous ferions le voyage ; & que mon frere avec Monsieur de Haute-Cour resteroient à Ombreval , pour donner ordre à quelques affaires . Bien qu'il me fût un peu rude de partir sans mon Amant , je ne laissay pas de me bien divertir durant toute la route . Je trouvay le Château de Roche-Blanche , les jardins & toutes choses , en un meilleur état que je ne

m'étois figurée : nous demeurâmes quatre ou cinq jours en ce beau lieu où nous fûmes traitées admirablement : nous y fîmes diverses parties de promenade & de divertissement. Enfin il falut se separer parce que le temps du voyage que nous voulions faire chez Madame de la Garde approchoit. Nous fîmes nos adieux ma mere & moy , avec bien des larmes comme si nous eussions prévu que là finiroient nos joyes , & que nous ne nous reverrions plus en ce même état , ce qui ne fût que trop veritable. Monsieur de Roche-Blanche nous fit escorter par quatre Cavaliers : A quatre lieuës de chez nous nous trouvâmes mon Amant & mon frere qui venoient au devant de nous , & qui après nous avoir saluées se mirent dans nôtre Carosse , & nous arrivâmes à Ombreval à l'entrée de la nuit.

Ces quatre Cavaliers demeurèrent chez nous encore trois ou quatre jours , parce qu'ils nous devoient servir d'escorte jusques chez Madame de la Garde , où nous arrivâmes justement la veille de leur devotion. Ce fût une joye extrême quand elle me vit. Ma mere & elle se reconnurent pour s'être vûës à Paris dans le temps qu'elles étoient filles , mais comme elles étoient de Religion differente & qu'elles n'étoient pas d'une même Province elles ne se connoissoient plus par les noms de Mesdames de la Garde & d'Ombreval : ce fut un renouvellement d'amitié & une joye si grande que je ne scay comment nous n'en mourûmes pas , ainsi qu'on dit qu'il est arrivé quelques fois. Sur tout quand Madame de la Garde apprit de moy en confidence , que  
ma

ma mere étoit là pour faire abjuration de la Religion Romaine.

Afin de donner moins de soupçon aux domestiques, on avoit assigné un autre jour que le Dimanche pour faire la Cene, outre que le jardin étoit un endroit admirablement propre pour cela. Le même Ministre devant qui j'avois fait ma declaration étoit arrivé dès le soir précédent : il fut aussi prompt à faire ce qu'on exigeoit de luy à l'égard de ma mere comme il l'avoit été en mon endroit. Le soir même il eut un long entretien avec ma mere, dont il fut fort satisfait ; de sorte que le lendemain étant venu, ma mere fut reçue membre de l'Eglise avec une commune joye, avec les mêmes formalitez & devant les mêmes témoins, sinon qu'elle ne voulût point recevoir d'attestation de sa conversion. Un peu après le Ministre fit une Prédication assez courte mais bonne & sçavante, dont je restay fort édifiée ; & ma mere qui se souvenoit encore des fadaïses des Predicateurs de Rome, le fut encore plus que moy. Jamais nous n'avions assisté à aucune Prédication, ni elle ni moy, de sorte que nous reçûmes la parole de Dieu comme des ames alterées & affamées. Nous communiames en suite avec plus de devotion & de pieté mille fois, que nous n'avions eu lors que nous faisions nôtre Communion à la Messe, tant la connoissance de la verité est nécessaire pour faire une bonne Communion. Le chant des Pseaumes, les prieres, la liturgie, qui se font en langue vulgaire, ce que nous n'avions point accoutumé d'entendre, nous consolôient extremement. Sur tout une

chose ravit ma mere , sçavoir le Cantique de Simeon qu'on a coûtume de chanter à la fin de la Communion , parce qu'elle trouva que les paroles luy en convenoient merveilleusement bien.

Quand tout fut fait , ma mere dit à Madame de la Garde , hélas ! que durant ma vie j'ay été privée d'une singuliere consolation , d'avoir été privée de la connoissance de la veritable Religion ! O combien sont criminels ceux qui veulent détruire un culte si saint , si spirituel & si édifiant ! Après le contentement indicible que j'ay reçu je puis bien dire , & me faire l'application de ce que nous avons chanté ; *Seigneur laisse aller ta servante en paix , car mes yeux ont vu ton salut.* Viens de mort quand elle voudra je l'attendray avec joye , & j'espere que Dieu ne me laissera pas long temps languir dans ce monde , puisque je desire d'aller goûter la pleine jouissance de ces biens dont il m'a fait goûter les arthes presentement. Madame , répondit Madame de la Garde , nous devons dire ce que nôtre Seigneur disoit avant que d'entrer dans sa Passion , *Pere non point ce que je veux , mais ce que tu veux !*

Nous demeurâmes encore tout ce jour chez Madame de la Garde , & nous partîmes le lendemain , quoy que ce fut malgré la volonté de cette obligeante Dame , que ma mere remercia le mieux qu'elle pût. Si je pleureray à l'autre fois que je me separay d'elle , je pleureray encore plus celle-cy dans le presentiment que j'avois de mes malheurs à venir. Ma mere ne voulut point souffrir qu'on nous



nous accompagnai. Durant tout le voyage nous nous entretenimes de l'avantage que le culte des Réformez avoit par dessus celuy des Papistes, pour exciter une ame à la pieté. Pour moy, dit ma mere, plus je m'examine & plus j'admire la conduite de Dieu: vous vous souvenez, Justine, comment j'étois emportée en matiere de Religion: j'ay vû le temps que si j'avois crû que vous seriez un jour Protestante, je crois que je vous aurois étouffée au berceau, & voici que maintenant Dieu vous a choisie pour être un instrument de ma conversion. Madame, luy repartis-je, celuy qui change les persecuteurs en Apôtres & Martyrs, a bien pû faire de vous, qui étiez fortement attachée à l'idolatrie Romaine, un des membres de son Eglise: nous voyons quelquefois qu'il fait des miracles de cette nature, pour montrer l'efficace merveilleuse de son Esprit qui fléchit les cœurs les plus obstinez.

Ce fut par de semblables discours que nous nous entretenimes durant le chemin, jusques à ce que nous arrivâmes chez nous, où nous congédiâmes les Cavaliers qui nous avoient escortés, après les avoir satisfaits au delà de leurs esperances. Madame de Brosles, qui comme je vous ay dit, étoit une sœur de mon Pere mais d'un second lit, & qui étoit mariée en Pomeranie, vint recueillir en France une succession qui luy étoit échûe d'une sœur, & ne manqua pas de nous donner la consolation de la voir. Elle fut ravie de la conversion de ma mere. Je ne vous diray pas toutes les caresses qu'elle fit à Monsieur de Haute-Cour, à mon frere & à moy.

Au milieu de toutes nos joyes, ma mere commença de se trouver mal, & au bout de deux jours elle empira d'une telle maniere que nous craignîmes beaucoup pour sa vie, & malheureusement ce qui n'étoit qu'une crainte douteuse, fut changé en une cruelle certitude. Malgré la violence de la maladie, ma Mere eut toujours la connoissance, le discernement & le discours tout-à-fait justes: elle crût bien dès le premier moment qu'elle se mir au lit qu'elle n'en releveroit jamais, c'est pourquoy elle se prepara à la mort courageusement. Dispensez-moy, dit Mademoiselle de Sainte Phale en laissant couler quelques larmes, de vous raconter toutes les circonstances de cette mort, dont le souvenir me pectre le coeur: je vous diray seulement qu'elle mourut en vraye Chrétienne Réformée: qu'elle rendit à Dieu ses actions de graces de ce qu'il luy avoit fait connoître sa verité, & en suite de ce qu'il la retiroit du monde aussi-tôt après, sans luy laisser voir les maux qu'on devoit faire souffrir à son Eglise, & dont peut-être elle auroit eu sa part à souffrir. Elle m'exhorta fortement à la pieté, & à la persévérance dans la vraye Religion; & se faisant apporter ses joyaux qui étoient assurément de grand prix, elle fit present à mon frere & à Monsieur de Haute-Cour d'une bague considérable à chacun: en suite elle partagea le reste en deux parts, dont elle m'en donna une, & l'autre fut destinée pour Mademoiselle de Garrissolles, & remise à mon frere pour ce sujet.

Ayant fait ce partage elle disposa de ses autres biens, instituant mon frere son heritier,

rier, à des conditions dont j'avois sujet d'être contente. & mon Eoux aussi. Elle ne voulut plus penser en suite qu'à son salut : il falut qu'incessamment Monsieur de Haute-Cour, mon frere & moy, nous luy lûssions ou quelques chapitres de l'Ecriture Sainte, ou bien quelques-unes des *Consolations de l'ame fidelle contre les frayeurs de la mort*. Comme elle voyoit que de temps en temps il falloit laisser couler des larmes, que nous ne pouvions retenir; Elle nous dit, Mes enfans, je n'ay pas besoin de vos larmes, mais de vôtre constance. Mon frere n'avoit guere plus de fermeté que moy, ni Monsieur de Haute-Cour non plus; toutefois nous fîmes nos efforts pour nous vaincre, mais il nous fut impossible, car ma mere expira entre nos bras en disant ce qu'elle avoit toujours accoustumé de dire, *Seigneurs laissez aller ta servante en paix, car mes yeux ont vu ton salut*.

De vous dire l'état où nous nous trouvâmes c'est ce qui m'est impossible : Helas ! combien de fois enviay-je la condition de ma mere ! Vous concevez bien que j'avois un grand sujet d'être affligée. Bien nous en prit que Madame de Brosles étoit chez nous, qui donna ordre à tout ce qui peut arriver dans une maison, quand elle tombe dans une telle desolation ; car pour Monsieur de Haute-Cour il étoit si occupé auprès de moy qui semblois devoir suivre ma mere dans le tombeau, qu'il étoit incapable de pourvoir à quoy que ce fût ; outre qu'il avoit conçu une véritable affection pour ma mere, comme elle en avoit aussi une très-grande pour luy. Quant à mon frere que  
N 7 ma

ma mere avoit si tendrement aimé , il fut si frappé de cette perte , qu'il demeura quelques jours sans pouvoir ni reposer ni manger que par force.

Madame de Roche-Blanche & Mademoiselle de Garissolles arriverent heureusement pour le tirer de cette letargie. Leur venue nous fit verser de nouvelles larmes aux uns & aux autres. Nous fîmes ensevelir ma mere sans aucune ceremonie auprès de mon pere , comme elle l'avoit ordonné ; enfin nous en fîmes tant , & nous gardâmes si peu de mesures , que chacun non seulement dans le Château , mais encore dans le bourg , sçavoit que ma mere & moy étions de la Religion : ce qui parut encore plus évidemment quand on n'appella aucun Prêtre pour venir voir ma mere dans son lit de mort , ni aussi pour la faire ensevelir en terre Catholique & sainte , comme ils l'appellent. Toutes ces choses avoient fait grand bruit , & avoient mis en campagne bien du monde contre nous ; jamais je n'ay pû sçavoir tout ce qu'on avoit délibéré de nous faire.

A peine y avoit-il deux jours que Madame de Roche-Blanche étoit arrivée , qu'elle reçut une lettre de son mari , par laquelle il luy donnoit avis qu'il y avoit un dessein formé pour m'enlever , & que je devois être sur mes gardes. Le jour suivant cet avis fut confirmé , mais on disoit de plus que Mademoiselle de Garissolles devoit être enlevée avec moy , & qu'on nous devoit enfermer en deux Convents differens. Nous fîmes bien étonnées d'apprendre les risques que nous courions , & par force

et il nous faut cesser de pleurer pour penser à notre seureté.

Nous recevions tous les jours de méchantes nouvelles de divers endroits ; mais la plus fâcheuse fut qu'on nous manda que certain personnage venoit de la part du Roy me demander , & m'ôter à mon frere & à mon Amant : qu'il devoit outre cela inquiéter mon frere au sujet de ses biens. Madame de Brosse s'offrit à nous emmener hors du Royaume & nous conduire en Pomeranie où nous pourrions être en assurance ; la proposition fut acceptée à mon égard. Pour Mademoiselle de Garissolles , il fut résolu qu'elle s'en retourneroit chez elle , & que peut-être ne viendrait-on pas la savoir par force d'entre les bras de son pere & de sa mere. Nous n'eûmes pas beaucoup de temps à perdre , je partis le jour suivant avec Madame de Brosse. Je puis bien dire que mes yeux sont une source de larmes qui ne peut tarir , car j'en versay en quansité quand je me separay de Madame de Roche-Blanche , de mon Epoux & de Mademoiselle de Garissolles. Monsieur de Haute-Cour vouloit m'accompagner à toute force , mais je luy défendis de le faire par toute l'autorité que j'avois sur luy , car j'apprehendois qu'il ne s'attirât quelque fâcheuse affaire sur les bras. Je ne voulus pas même que mon frere vint avec moy , de peur qu'on ne dît qu'il m'avoit fait sortir du Royaume.

Il faut donc m'éloigner des personnes qui m'étoient les plus cheres & se bien loin de voir finir mes tristes aventures , en éprouver encore de plus terribles. Je sortis pourtant de France

France assez heureusement sans être reconnu de personne, ayant pris l'habillement de ma Femme de chambre à qui j'avois donné le mien : toutes mes hardes sortirent de même par l'adresse de Madame de Broffes, qui sçût si bien faire qu'on ne visita point mes ballots : Et sans une maladie qui l'attaqua en chemin, je crois que nous serions déjà arrivées en Poméranie. Enfin nous vinmes à Amsterdam, où je trouway le valet de chambre de mon frere avec des lettres pour ma tante & pour moy, tant de mon Amant que de mon frere.

Ces lettres m'apprirent bien des choses qui feroient trop longues à déduire, car c'est une autre histoire ; je diray seulement que parmi plusieurs tristes nouvelles, je sçais que mon frere, mon Epoux & Mademoiselle de Garissolles sortoient de France & venoient se rendre en Poméranie : que je ne manquerois pas de les voir au plutôt ; & que la volonté de Monsieur & de Madame de Roche-Blanche étoit que quand nous serions rejoints, nous fussions mariez aussi-tôt ; de sorte que je crois trouver à Hambourg ces trois personnes que l'amour, l'estime & la nature m'obligent de cherir & d'honorer.

Voilà, conclut Mademoiselle de Sainte Phale, jusqu'où s'étend mon histoire, que je pourrois à bon droit nommer tragique & triste ; car pour quelques momens de joye que j'ay eu, j'ay ressenti milles douleurs, & versé des larmes sans nombre. A l'heure que je vous parle, mon cœur est si partagé entre la crainte & l'esperance touchant les nouvelles que je dois apprendre à Hambourg, que vous

le

le plaindriez si vous pouviez connoître tout ce qui s'y passe.

Quand elle eut fini sa narration, chacun la remercia & témoigna la satisfaction qu'il avoit eue d'entendre le récit de ses aventures, qui nous fournirent la matière d'une conversation sur les divers accidens auxquels on est exposé en cette vie. Les deux belles Hambourgeoises prirent occasion aussi de faire de nouveaux complimens à Mademoiselle de Sainte Phale, & de luy offrir leur maison, leur pere fit aussi la même chose de fort bonne grace. Le Baron Danois pria Mademoiselle de Sainte Phale, puisqu'il étoit obligé de perdre toutes les esperances qu'il avoit pû concevoir, de luy donner au moins une part dans son amitié; à quoy elle répondit en personne civile & qui entendoit le monde.

Cependant le jour se passa, & comme nous avions bien fait du chemin, on se donna le bon soir dans l'esperance d'être le lendemain à Hambourg: on soupa fort legerement & l'on se coucha. Le lendemain étant venu, chacun s'équipa comme devant mettre pied à terre. Il étoit environ neuf heures du matin quand nous découvrîmes cette fameuse ville, & à dix heures & demie nous entrâmes dans le port. Nous y descendîmes, & pendant que nous étions occupez à donner chacun quelques ordres pour nos hardes, un Carosse vint à l'endroit où nous étions: nous ne primes pas garde à ceux qui étoient dedans ni eux à nous, mais l'action d'un laquais qui vint se jeter aux pieds de Mademoiselle de Sainte Phale, la surprit fort. Ah! Joli-Bois, s'écria-t-elle, où est  
ton

son maître ? Il est dans ce Carosse qui vient s'informer sur le port si vous êtes venue. A l'instant il nous quitta pour aller parler à Monsieur d'Ombreval son maître, qui sortit du Carosse avec Monsieur de Haute-Cour, & Mademoiselle de Garissolles. Jamais je n'ay vu deux Gentilshommes de si bonne mine, ni une Demoiselle si bien faite, excepté Mademoiselle de Sainte Phale. Le premier qui nous aborda fut Monsieur de Haute-Cour, qui dans l'impatience de saluer l'objet de ses vœux, courut à Mademoiselle de Sainte Phale, pendant que Monsieur d'Ombreval saluoit Madame de Brosses. A cause d'elle & de Mademoiselle de Sainte Phale, ces Messieurs nous firent des complimens à tous. Je n'aurois jamais fait si je rapportois tout ce qui se dit pendant qu'on alloit chercher des Carosses pour la plupart d'entre nous, qui nous portèrent jusques à une Auberge des plus fameuses de Hambourg.

Nous y étions en assez bonne compagnie ; nous nous y reposâmes quelques jours des fatigues de la mer, & le Marchand de Hambourg nous y vint prier d'aller à une maison de plaisance qu'il a à la campagne sur le bord de l'Elbe. Ce fut là que nous fûmes regalez, durant tout un jour avec quelques Dames des principales de Hambourg qui parloient François, & de très-belles personnes, d'une magnificence inexprimable, il y avoit aussi de jeunes hommes fort bien faits, en un mot il ne manquoit rien à l'Assemblée.

Il faut bien avouer que la joye & l'amour ont des vertus admirables. Mademoiselle de Sain-



Sainte Phale est naturellement gaye, toutefois elle avoit une certaine langueur dans les yeux quand elle étoit séparée de son Amant, qu'elle perdit dès le premier moment qu'elle le vit. Pour Mademoiselle de Garissolles, c'étoit assurément une fille autant digne d'être aimée qu'aucune autre, & en qui la sagesse, la modestie & la piété se rencontroient avec l'esprit, la beauté, la Noblesse & la jeunesse, ce qui est une chose assez rare. Nos deux belles Hambourgeoises la prirent en affection comme elles avoient fait Mademoiselle de Sainte Phale. Messieurs d'Ombreval & de Haute-Cour quittèrent leurs maîtresses pendant quelques momens pour dire cent galanteries aux deux belles Hambourgeoises, ce qui donna lieu à une conversation fort divertissante.

Sur la fin du jour chacun reprit le chemin de l'Auberge, où nous nous entretînmes longtemps du regal qui nous avoit été fait. Les autres jours nous eûmes tous ensemble divers entretiens qui ne nous plurent pas moins que ceux que nous avions eu sur la mer. Entre autres la matiere de nos conversations fut un jour, sur ce qu'on vouloit établir un Gouvernement despotique en France à la façon des Turcs, qu'on essayoit d'imiter en plusieurs maximes & manieres de faire. Un de la compagnie prouva particulièrement que cet entretien & cette instruction que la jeune Noblesse trouvoit dans les Compagnies que le Roy avoit établi depuis peu dans plusieurs villes de son Royaume, n'étoit que pour en faire une espece de Jannisaires.

Un autre jour cette question fut agitée ; Si  
les

les François aspireroient à la Monarchie Universelle, & si les moyens dont ils se servoient étoient utiles à leurs desseins. On dit beaucoup de choses touchant la conduite de l'Empire & de la France, & des intelligences des François dans l'Empire ; de leur adresse à faire naître des querelles entre les Princes & à gagner leurs principaux Ministres.

Un troisième jour, on discourt de la foiblesse de la France, qui n'étoit puissante qu'en apparence & dans l'esprit des Etrangers, mais en effet fort foible en elle-même, les peuples étant mécontents & si ruinés qu'ils ne pouvoient plus souffrir les grands impôts dont on les accabloit tous les jours. On alleguoit encore comme une preuve de sa foiblesse, les mécontentemens des Grands, du Clergé, de la Noblesse, & la haine que portent à la France tous ses voisins, qui n'attendent que quelque revolution pour la desoler ; sans parler des autres fleaux de Dieu, comme peuvent être la famine & la peste.

Au quatrième jour, un Allemand de Strasbourg nous raconta une histoire assez triste, d'un Ministre nommé Sebastien Smid, assez considéré tant pour la science que pour ses bonnes mœurs & sa pitié. Après que cette ville se fut rendue au Roy de bonne grace, & que ce Ministre vit qu'on ne laissa pas pourtant de manquer de parole en beaucoup de choses qu'on avoit promis ; il en fut saisi d'un regret, qu'il résolut au peril de sa vie de décharger son cœur. Pour cet effet en un jour célèbre il prit pour texte ces paroles de Daniel Chap. VIII. vers. 23. 24. 25. *Et en la fin*  
de

de leur regne quand le nombre des déloyaux sera accompli, il s'élèvera un Roy felon de face & entendu en subtilitez, & sa force sera renforcée non point toutefois par sa force, & il gâtera à merveilles, & prosperera, & exploitera, & détruira les puissans, & le peuple des saints. Même tout ainsi qu'il l'aura entendu & qu'il aura fait prosperer la tromperie en sa main, il se magnifiera en son cœur, & en gâtera plusieurs par prosperité; il resistera contre le Seigneur des Seigneurs, mais il sera débrisé sans main. Et au Chap. XI. du même livre vers. 22. 23. 24. 28. 30. 31. 32. 33. Il sera le chef d'un accord, mais après les convenances faites avec luy il usera de tromperie, il montera & se renforcera avec peu de gens, il entrera en la Province paisible & aux lieux gras d'icelle, & il fera des choses que ses peres n'ont point faites, ni les peres de ses peres, il dispersera le pillage, le butin, & les biens des Provinces, & machinera contre les Forteresses, & ce jusques à un temps. Il retournera donc en son país avec grandes richesses, & son cœur sera contre la sainte Alliance. Il se dépitera contre la sainte Alliance, il exploitera, & il s'entendra avec les Apostats de la sainte Alliance, & les forces seront de son côté, & on souillera le Sanctuaire qui est la Forteresse, & on ôtera le sacrifice continuel, & on y mettra l'abomination qui causera la desolation, & il fera pecher par flatterie ceux qui se porteront méchamment en l'Alliance, mais le peuple de ceux qui connoîtront leur Dieu se fortifiera & exploitera.

Ce Ministre montra comment ces choses avoient été accomplies en Alexandre le Grand, j'entens ce qui étoit dit dans le Chap. VIII.

Tou-

Touchant ce qui étoit dit dans le Chap. XI. il montra aussi comment elles avoient été accomplies en Antiochus l'Illustre, grand Persecuteur de l'Eglise des Juifs: Mais il fit voir en suite que les paroles du Saint Esprit pouvoient avoir plus d'un objet, & que les Persecuteurs de l'Eglise Juive étoient des types des Persecuteurs de l'Eglise Chrétienne; ce qui le fit entrer dans un detail dont il auroit bien pû se passer, faisant des applications assez claires & palpables quand il vint à examiner si en nos jours on ne voyoit point un accomplissement des paroles de Daniel.

En un mot il en dit tant, qu'on en fit rapport au Gouverneur, qui le fit prendre, mettre sur un cheval & conduire à Paris bien escorté, & depuis personne n'a plus entendu parler de lui. Plusieurs d'entre les Réformez l'ont blâmé d'en avoir usé de la sorte, & quelques-uns l'ont loué; je n'entreprendray pas d'alleguer ici les raisons des uns ni des autres; je diray seulement qu'on me montra une Apologie en faveur de ce personnage, qui est assurément une piece curieuse & forte. Si j'avois eu le temps de la copier je l'aurois adjouée ici pour finir cette seconde & dernière partie de nos entretiens.

*Fin de la Seconde & dernière Partie  
des Entretiens des Voyageurs  
sur la Mer.*

## PAUTES à CORRIGER

1. *Part. Pag. 241. lig. 16. après sont, lisez, pas. pag, 247. lig. dern. après de, lisez, ton Fils, me nétoyera de.* 2. *Part. pag. 47. lig. penult. après perir, lisez, par l'Inquisition. pag. 203. lig. 27. peut le peuple, lisez, le peuple peut.*

---

## AVERTISSEMENT

On avertit ceux qui aiment la Musique qu'on en trouve un assortiment general à Amsterdam, Chez Estienne Roger, Marchand Libraire, sçavoir des Traitez pour apprendre la Musique, à Chanter; & la Composition, des Airs & Operas François à une & plusieurs voix, avec & sans Instrumens, des Airs & Cantates Italiens, à une & plusieurs voix avec & sans Instrumens, des livres de Messes & Mottets, à une & plusieurs voix avec & sans Instrumens, des Pieces pour les Flutes, les Haubois, le Chalumeau & les violons, à la Françoisise à 1. 2. 3. & 4. parties, des Pieces à l'Angloise & à l'Italienne pour les mêmes, à 1. 2. 3. 4. 5. & 6. Parties; des Sonates pour les violons & autres Instrumens à 2. dessus, Basse & 1. Basse-continuë, des Sonates pour les mêmes à fortes parties, des Sonates aussi pour les mêmes à 1. dessus & 1 Basse-continuë, des Sonates & airs pour 1. & 2. violes de gambe avec & sans Basse-continuë, des Pieces pour le Claveffin, l'orgue, la guitarre, le Luth &c. On trouve aussi les-dits livres à Londres, chez François & Paul Vaillant Marchands Libraires dans le Strand.

78793155







J.G. Aspin

4.5.79

£58.00 UED.



